

ENSEIGNEMENTS BIBLIQUES SITE BIBLIQUEST

<http://www.bibliquest.org/>

Volume n°7Q

Doctrines

<i>Quelques points élémentaires de doctrine chrétienne par J.N. Darby</i>	<i>page 001</i>
<i>Courants rafraîchissants découlant de La Source de Vie par H. H. SNELL</i>	<i>page 011</i>
<i>L'ARMÉE DE L'ÉTERNEL par Auteur inconnu</i>	<i>page 085</i>
<i>Un si grand Salut, (Hébreux 2:3) par F.B. Hole</i>	<i>page 117</i>
<i>Résurrection(s) par Paul Fuzier</i>	<i>page 136</i>
<i>APRÈS LA MORT par Adrien Ladrierre</i>	<i>page 139</i>
<i>Le Monde selon l'Écriture par Paul Fuzier</i>	<i>page 143</i>
<i>Dispensations par Jacques-André MONARD</i>	<i>page 150</i>
<i>LE PÉCHÉ ET LA MORT par Jacques-André Monard</i>	<i>page 172</i>
<i>L'ÉTERNITÉ des PEINES par André Gibert</i>	<i>page 175</i>
<i>Les limitations de Satan par F.C. Jennings</i>	<i>page 178</i>
<i>Le Satanisme par Michael Vogelsang</i>	<i>page 179</i>
<i>Les profondeurs de Satan par Élie Argaud</i>	<i>page 182</i>
<i>LES ANGES par Adrien Ladrierre</i>	<i>page 183</i>
<i>L'au-delà</i>	<i>page 190</i>
<i>LES COLLECTES</i>	<i>page 191</i>
<i>La dîme</i>	<i>page 193</i>

Bibliquest: <http://www.bibliquest.org/>

Un site pour la diffusion de l'évangile et de la vérité chrétienne selon la Bible (ou Saintes Écritures). Ce site a pour but

-de donner un accès commode et libre à la Parole de Dieu (= Bible = Saintes Écritures = Écriture Sainte. Elle comprend Ancien et Nouveau Testament)

-d'aider le lecteur à trouver le salut pour son âme

-de présenter les éléments essentiels de la vérité chrétienne selon la Bible

-d'aider le lecteur dans la compréhension de la Bible, qui est la Parole de Dieu

-de fournir des sources approfondies et abondantes pour aller plus avant dans la connaissance de la vérité chrétienne avec la Famille de sites complémentaires

-d'offrir la possibilité de correspondre pour trouver des réponses aux questions supplémentaires que vous vous posez.

« *Que dis-tu de toi-même ? Il dit : Moi, je suis la VOIX de celui qui crie dans le désert : Faites droit le chemin du Seigneur* » Jean 1:23

Ce que nous sommes

N'ayant d'autre objectif que d'amener les âmes à Christ et à la connaissance de Christ et à la marche avec Christ, nous n'aimons pas parler de nous (mais nous n'avons rien à cacher !) Quoi qu'il en soit, ce que nous sommes ressort de ce que nous publions, et l'orientation chrétienne évangélique en est évidente.

Ce que nous croyons

Bibliquest, comme les auteurs des ouvrages proposés, est profondément convaincu que les Saintes Écritures (la Bible tout entière) sont inspirées de Dieu. Ils en reconnaissent l'entière et immuable autorité et désirent encourager chacun à les lire chaque jour avec prière.

« *Toute écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice* ».

2ème épître de Paul à Timothée chapitre 3 verset 16

Parmi les points fondamentaux de «la vérité de l'évangile» que nous a fait connaître Jésus, le Fils de Dieu, on peut citer bien incomplètement :

Les Saintes Écritures

La divine inspiration et l'autorité souveraine de la Bible (Ancien et Nouveau Testament) qui est la Parole de Dieu, exempte d'erreur dans les originaux.

Dieu

Un seul Dieu, Tout Puissant, en trois personnes : Père, Fils et Saint-Esprit - Créateur de l'univers et de la terre, et de tout ce qui existe.

Jésus-Christ

Vrai Dieu et vrai homme, sa préexistence éternelle, sa naissance d'une vierge, sa vie parfaite parmi les hommes, sa mort sur la croix pour expier nos péchés, sa résurrection et son ascension corporelles, son retour personnel, effectif et prochain, pour chercher les siens et juger le monde. Jésus est vivant et glorieux.

L'Homme et le Péché

La responsabilité de tout homme devant Dieu : tous ont péché et méritent la condamnation.

Le Salut

-La justification, opérée par la grâce de Dieu en Jésus-Christ et reçue uniquement par la foi (repentance indispensable) ; la nécessité de la nouvelle naissance conduisant à une vie de piété, de sainteté et de témoignage à la gloire de Dieu, par l'action du Saint-Esprit.

-Le pardon des péchés et la vie éternelle offerts gratuitement à celui qui croit au Seigneur Jésus ; la condamnation éternelle de celui qui ne croit pas.

L'Église

-La descente de l'Esprit Saint sur la terre après l'ascension du Christ, pour former l'Église.

-L'Église (ou l'assemblée) est composée de tous les chrétiens nés de nouveau. Ils sont unis à Jésus Christ en un seul corps par l'Esprit Saint, comme les membres du corps à la tête.

-Localement les chrétiens se rassemblent autour du Seigneur Jésus, reconnaissent son autorité et se soumettent à la direction du Saint Esprit et non à celle d'un homme.

-Les dons de l'Esprit Saint et son action pour l'édification, la croissance du corps de Christ.

L'Avenir

-L'attente du Seigneur Jésus qui va venir ressusciter les croyants déjà morts, changer le corps des croyants vivants et les enlever ensemble au ciel avec lui.

-Le règne à venir de Christ sur la terre et le jugement final des vivants et des morts qui n'auront pas cru.

-La félicité éternelle des rachetés ; le châtimement éternel des pécheurs.

Qu'il puisse être dit de tous ceux qui aujourd'hui lisent ou entendent les Saintes Écritures

« *Vous avez accepté, non la parole des hommes mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la Parole de Dieu, laquelle opère en vous qui croyez* ». 1ère épître de Paul aux Thessaloniens chapitre 2 verset 13

Décharge de responsabilité

le contenu de ce site se veut ouvertement en faveur de la Bible et de la vérité qu'elle contient. Certains sujets relèvent de la controverse et les positions prises peuvent être considérées comme inacceptables par certaines personnes qui n'aiment pas la vérité biblique. Certaines conduites ou propos y sont positivement désapprouvés, voire condamnés : certaines personnes pourraient interpréter cela comme de l'incitation à la haine. Ce serait à tort, car Dieu aime le pécheur, même s'il hait le péché. Ceci AVERTIT le lecteur qui lit à ses propres risques.

Quelques points élémentaires de doctrine chrétienne par J.N. Darby

http://www.bibliquest.org/JND/JND-Paroles_de_foi_et_de_bonne_doctrine_ME1904a1906.htm#TM11

Bibliquest

Les deux tables des matières renvoient aux mêmes rubriques / articles. La première table des matières comporte des intitulés éclairant davantage sur le sujet traité (elle a été rédigée par Bibliquest). La seconde table des matières comportent les titres tels qu'ils figuraient dans les parutions originales.

(Première) table des matières

1. La lumière entre dans l'âme par la conscience
2. Il n'y a qu'un homme, Christ, en qui le cœur peut voir du bien et se reposer
3. Détails de la restauration de Pierre - Jean 21
4. Fils prodigue : la conscience convaincue de péché et le cœur attiré — le Dieu de lumière et le Dieu d'amour
5. Nés de Dieu : une vie réellement nouvelle
6. Autorité et importance de la Parole écrite - 2 Tim. 3:14-17
7. Peines éternelles
8. Divinité de Jésus Christ
9. Nécessité des œuvres comme fruit de la foi
10. Nature foncièrement pécheresse de l'homme
11. La Parole notre guide — Toute-puissance des promesses divines
12. Le jugement dernier
13. La seconde mort
14. Christ : activité intense — et obscurité du point de vue des hommes
15. L'assemblée (ou : église), corps de Christ
16. Effets, nécessité et valeur de la mort de Christ
17. La croix : le péché a abondé (le peuple), la grâce a surabondé (brigand converti)
18. Valeur de la Cène pour le chrétien
19. Croire les assurances que Dieu donne

Paru dans ME 1904 à 1906 sous le titre « Paroles de foi et de bonne doctrine »

(Seconde) tables des matières

- 1 « Donne-moi à boire » (Jean 4:10)
- 2 Qui nous fera voir du bien (Ps. 4:6) — Viens et vois (Jean 1:47)
- 3 M'aimes-tu ? — Jean 21:12-19
- 4 Le fils prodigue — Luc 15:11-24
- 5 Comme une greffe sur un arbre sauvage
- 6 Les Écritures — 2 Timothée 3:14-17
- 7 Immortalité, vie éternelle et résurrection
- 8 La divinité de Jésus-Christ
- 9 « La foi sans les œuvres est morte » — Jacques 2:26
- 10 Un arbre mauvais — Matthieu 7:18
- 11 Le commandement de l'Éternel à Josué — Josué 1:1-9
- 12 Le grand trône blanc — Apocalypse 20:11-15
- 13 La seconde mort
- 14 Une vie d'activité dans l'obscurité
- 15 L'Assemblée qui est son corps — Éphésiens 1:22-23
- 16 La valeur de la mort de Christ
- 17 La Croix, ou Le péché qui abonde et la grâce qui surabonde — Luc 23:32-43
- 18 « En mémoire de Moi » — 1 Corinthiens 11:23-26
- 19 « Nous avons toujours confiance » — 2 Corinthiens 5:1-8 ; 1 Jean 3:2

1 « Donne-moi à boire » (Jean 4:10)

ME 1904 p 398

Comme le Seigneur montre bien, en Jean 4, qu'on arrive à l'intelligence des choses divines par la conscience ; ainsi le cœur est gagné.

Rejeté et chassé de Judée, Jésus s'assied fatigué sur le puits de Sichar. Une femme solitaire (ce n'était pas l'heure où les femmes sortaient pour puiser l'eau), sous le fardeau du péché, évidemment une nature forte et passionnée qui, dans une ardente poursuite, avait cherché le bonheur et était ainsi tombée dans le péché, sans avoir trouvé de repos pour son âme, (combien il y en a de semblables dans le monde !) cette femme menait une vie de labeur pénible au milieu de laquelle elle pensait quelquefois à Garizim et à Jérusalem, et savait qu'il y avait un Messie à venir. Il pouvait y avoir quelque part du bonheur, du repos, elle n'en avait point. Ce qu'elle avait, c'était du labeur et de la fatigue, et cette fatigue elle la ressentait évidemment dans son âme aussi bien que dans son corps. Jésus aussi avait du labeur et de la fatigue, mais par amour, non par le péché, hormis le péché des autres, mais celui-ci ne pouvait lasser l'amour ; et Jésus savait où se trouvait le repos, car lui-même était le repos. Le Fils de Dieu, le juge de tous, s'était mis, humainement parlant, dans une position où il était redevable à cette femme d'un peu d'eau fraîche. Mais il la place bientôt sur un autre terrain ; il parle du don de Dieu, d'une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle. Tout était ténèbres dans l'esprit de la femme samaritaine. Elle tournait dans le cercle de sa propre lassitude ; ce qu'elle sentait, c'était le fruit de son péché et la peine qu'elle se donnait à la recherche du bonheur. Et (avec tous les mouvements intérieurs qui prédominaient dans son esprit et le remplissaient, car, en vérité, qu'avait-elle d'autre ?) que fait le Seigneur ? « Va, appelle ton mari, et viens ici ». « Je n'ai point de mari ». « Tu as bien dit », répond le Seigneur, « je n'ai pas de mari ; car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari ; en cela tu as dit vrai ».

Maintenant un rayon de lumière pénètre en elle. « Seigneur, je vois que tu es un prophète ». La parole de Dieu acquiert, par le Seigneur, une autorité divine sur son cœur, parce qu'elle avait atteint sa conscience. Elle a trouvé un homme qui lui a dit tout ce qu'elle a fait. Qui savait cela ? La parole du prophète avait une autorité divine. Cependant la femme n'est pas encore arrivée aux fontaines d'eau. Les communications divines qui lui étaient faites étaient tout à fait inintelligibles pour elle, mais un grand pas était fait. Celui qui

connaissait toute sa vie, tout son péché, s'était assis en grâce auprès d'elle, désirant être aidé par elle. La grâce, aussi bien que la vérité, était là. Cette femme avait trouvé le Christ, et, laissant sa cruche avec son souci, elle devient pour d'autres une messagère de bonnes nouvelles. Garizim et Jérusalem sont absolument semblables et ne sont rien. Le Père cherche des adorateurs en esprit et en vérité.

Nous avons ici un tableau qui montre l'âme s'ouvrant à l'intelligence et à la réception des choses divines. La présentation des choses divines du caractère le plus élevé en grâce ne produit pas cela. Le cœur naturel reste fermé. On ne comprend pas du tout ces choses, alors même qu'il y a des besoins et d'ardents désirs moraux. Dieu opère dans la conscience. Alors la Parole est reçue. À ce moment le cœur ne va pas plus loin que sa capacité présente. Cependant les choses qui ont été dites, l'ont été pour le cœur ; et la grâce fait qu'il se les approprie. Jésus avait été avec lui en grâce. Oh ! quelle différence entre les spéculations de l'homme et Dieu voyant les campagnes blanches pour la moisson !

Le Seigneur, rejeté par l'orgueil de l'homme, rafraîchissait son âme, non avec l'eau du puits, mais avec l'amour qui trouve son bonheur en des cœurs remplis de misère, et qui boit à la seule source rafraîchissante qui ait coulé dans ce monde ! Il avait à manger d'une viande que ses disciples ne connaissaient pas. Quelle place pour cette pauvre Samaritaine, pour nous-mêmes, de rafraîchir, misérables créatures que nous sommes, le cœur de Jésus, parce qu'il est amour !

2 *Qui nous fera voir du bien (Ps. 4:6) — Viens et vois (Jean 1:47)*

ME 1904 p. 416

Maintenant mon œil se repose sur Jésus : je vois le Seigneur descendu du ciel, un Homme... Si je regarde à moi, si je regarde autour de moi, que vois-je ? Assez pour briser mon cœur, s'il y a un cœur à briser... Mais ici, je trouve un vrai repos — un Homme qui a satisfait le cœur de Dieu — cet Homme adorable, sur la terre, en la présence de Dieu, regardant à Dieu, un objet pour Dieu ! Ce n'est pas le Messie nettoyant son aire, mais Celui en qui sont renfermés toutes les pensées et tous les conseils de Dieu — ce n'est pas l'homme qui périt en proie à la corruption, mais Jésus, le Fils de l'homme, qui, non seulement descend d'Abraham et de David, mais remonte jusqu'à Dieu, « fils d'Adam, fils de Dieu » (Luc 3:21, 22, 38). C'est le second Homme — le dernier Adam, un Esprit vivifiant (1 Corinthiens 15:45). Quelle ressource ! car qu'est-ce que l'homme ? Qu'est-on soi-même quand on connaît le péché de son propre cœur — un être qui, dès le commencement et jusqu'à aujourd'hui, a abandonné Dieu pour une pomme ! Maintenant un Homme, un Homme béni apparaît : il prie... (Luc 3:21). C'est l'Homme dépendant : car la dépendance est l'essence de l'Homme parfait. Nous voyons, il est vrai, Dieu resplendir partout, mais ici, nous le voyons en Jésus, l'Homme dépendant dans une place et dans une condition qui caractérisent la perfection dans l'homme. La source du péché en nous, c'est la volonté propre, l'indépendance. Ici, mon cœur trouve du repos dans un Homme dépendant, au milieu de l'affliction, mais traversant tout en perfection avec Dieu ; que ce soit dans l'humiliation ou dans la gloire, cela ne fait aucune différence, car l'Être parfait est toujours l'Être dépendant. Et quand, au baptême de Jean, ce cœur divin exprime sa dépendance par la prière, ne reçoit-il pas de réponse ? « Le ciel s'ouvre ». Le ciel s'ouvrirait-il ainsi sur moi ? Il est ouvert pour moi, sans aucun doute, mais je prie, parce qu'il est ouvert, tandis qu'il s'ouvre sur Jésus, parce qu'il prie. Moi je viens et je regarde en haut, parce que les cieux furent ouverts sur Lui.

Quel admirable tableau de la grâce, et, nous ne craignons pas de le dire, le Père aimait à contempler ici-bas, au milieu de toute cette scène de péché, son Fils bien-aimé (Jean 8:29). Rien, si ce n'est un objet divin, ne pouvait attirer ainsi le cœur de Dieu ; et cependant c'était l'Homme humble et parfait. Il ne prend pas sa place de gloire éternelle comme Créateur, Fils de Dieu — il s'abaisse ; il est baptisé. Il dit : « Je me confie en toi. Tu es le Seigneur » (Psaume 16), et le Saint Esprit descend sur Lui comme une colombe, emblème digne de cet Homme sans tache, digne lieu de repos pour le Saint Esprit au milieu du déluge de ce monde. Oh ! qu'il est précieux pour nous, que Jésus nous soit montré comme l'objet de Dieu.

Je sais quels sont les sentiments de Dieu à son égard. Je suis introduit dans son intimité ; admis à l'entendre exprimer son affection pour son Fils, à voir les relations rétablies entre Dieu et l'homme.

Ainsi je trouve du repos, et mon cœur est en communion avec Dieu au sujet de son Fils bien-aimé. Le croyant seul en jouit, mais la relation est là. Et si je trouve en moi et autour de moi ce qui afflige mon âme, j'ai en Lui une source inépuisable de joie et de consolation... Que la terre et les cieux soient bouleversés, je continuerai à trouver mon repos en Lui. Quelle bénédiction pour le cœur de posséder l'objet dont Dieu lui-même est occupé !

« Tu es mon Fils bien-aimé, en toi j'ai trouvé mon plaisir » (Luc 3:22)..

3 *M'aimes-tu ? — Jean 21:12-19*

ME 1904 p 437

Le Seigneur commence par la pleine restauration de l'âme de Pierre. Il ne lui reproche pas sa faute, mais il juge la source du mal qui l'a produite — la confiance en soi. Pierre avait déclaré que si tous reniaient Jésus, lui du moins ne le renierait pas. Le Seigneur lui demande donc : « M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci ? » et Pierre est réduit à reconnaître qu'il fallait l'omniscience de Dieu pour savoir que lui, qui s'était vanté d'avoir pour Jésus plus d'amour que les autres, avait réellement quelque affection pour Lui. Cette question répétée trois fois sonde en réalité les profondeurs de son cœur.

Ce ne fut qu'à la troisième fois qu'il dit : « Tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime ». Jésus ne le laisse pas, que sa conscience n'en soit venue là. Néanmoins la grâce qui agissait pour le bien de Pierre — la grâce qui l'avait suivi malgré tout, priant pour lui avant qu'il eût senti ses besoins ou qu'il eût commis la faute — la grâce est parfaite ici comme auparavant. Car au moment où l'on aurait pu penser que tout au plus il serait restauré par la miséricorde divine, il reçoit le plus grand témoignage de grâce qui pût lui être conféré. Quand il est humilié de sa chute, et amené à dépendre entièrement de la grâce, la grâce surabondante se déploie envers lui. Le Seigneur lui confie ce qu'il aimait le plus — les brebis qu'il venait de racheter. Il les remet aux soins de Pierre. C'est la grâce qui s'élève et demeure au-dessus de tout ce que l'homme est, et qui, par conséquent, produit la confiance, non en soi-même, mais en Dieu comme celui en la grâce duquel on peut toujours se confier, qui est plein de grâce, parfait en grâce. Cette grâce est au-dessus de tout, reste toujours la même, et nous rend capables d'accomplir son œuvre, et envers qui ? envers l'homme qui en a besoin. Elle crée la confiance selon la mesure dans laquelle elle agit.

Il me semble qu'il y a une progression dans ce que dit le Seigneur à Pierre. Il demande : « M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci ? » Pierre dit : « Tu sais que je t'affectionne ». Jésus répond : « Pais mes agneaux ». La seconde fois, il dit seulement : « M'aimes-tu ? » omettant la comparaison entre Pierre et les autres, ce que Pierre avait d'abord prétendu. Pierre réitère la déclaration de son affection. Jésus lui dit : « Sois berger de mes brebis ». La troisième fois, il dit : « M'affectionnes-tu ? » employant les expressions mêmes de Pierre ; et sur la réponse de Pierre qui saisit cet usage de ses paroles par le Seigneur, Jésus dit : « Pais mes brebis ». Les rapports entre Pierre et Christ connu sur la terre, le rendaient capable de paître le troupeau du résidu juif — de nourrir les agneaux en leur montrant le Messie tel qu'il avait été, et d'agir comme un berger en guidant les plus avancés et leur procurant la nourriture.

Mais la grâce du tendre Sauveur ne s'est pas arrêtée là. Pierre pouvait encore sentir le chagrin d'avoir manqué une telle occasion de confesser le Seigneur au moment critique. Jésus l'assure que, s'il avait failli en le suivant avec sa propre volonté, il lui serait permis de

le faire par la volonté de Dieu ; et si, lorsqu'il était jeune, il se ceignait lui-même, d'autres le ceindraient quand il serait devenu vieux et le conduiraient où il ne voudrait pas. Il lui serait donné par la volonté de Dieu, de mourir pour le Seigneur, comme précédemment il s'était déclaré prêt à le faire par sa propre force. Maintenant aussi que Pierre était humilié et soumis entièrement à la grâce — qu'il savait qu'il n'avait point de force — qu'il sentait sa dépendance du Seigneur, sa complète incapacité s'il se confiait en sa propre puissance — maintenant, je le répète, le Seigneur appelle Pierre à le suivre ; ce qu'il avait prétendu faire quand le Seigneur lui avait dit qu'il ne le pouvait pas. C'était ce que désirait son cœur... Ce qu'il avait eut la prétention de faire et ne l'avait pu, il le ferait maintenant — suivre Christ en prison et jusque dans la mort.

4 Le fils prodigue — Luc 15:11-24

ME 1904 p. 475

Premièrement son éloignement de Dieu nous est dépeint. Aussi coupable au moment où il franchit le seuil de la maison paternelle et tourne le dos à son père, que lorsqu'il mange des gousses avec les pourceaux, il nous représente l'homme, trompé par le péché, dans le dernier état de dégradation auquel le péché le fait descendre. Ayant dépensé tout ce qui lui est échu selon la nature, le dénuement où il se trouve (plus d'une âme sent la disette en laquelle elle s'est plongée, le vide de tout ce qui l'entoure sans un désir pour Dieu ou pour la sainteté, et souvent sa chute dans ce que le péché a de plus avilissant), ce dénuement ne le porte pas vers Dieu, mais le conduit à chercher sa ressource dans ce que peut fournir le pays de Satan où l'on ne donne rien. Il se trouve au milieu des pourceaux. Mais la grâce opère ; et la pensée du bonheur dans la maison de son père, et de la bonté qui y répandait la bénédiction autour d'elle, se réveille en son cœur. Là où l'Esprit de Dieu travaille, on trouve toujours deux choses : la conviction apportée à la conscience et l'attrait pour le cœur. C'est réellement la révélation de Dieu à l'âme ; or Dieu est lumière et amour. Comme lumière il apporte la conviction dans l'âme, mais comme amour il attire à Lui ; alors une vraie confession est produite. Ce n'est pas simplement le fait d'avoir péché, mais d'avoir affaire à Dieu et de le désirer ; mais en même temps la crainte à cause de ce qu'il est, et cependant on est poussé à aller vers Lui. Tel était le cas de la femme, au chapitre 7, et de Pierre dans la nacelle. Cela produit la conviction que nous périssons, et un sentiment, faible peut-être mais vrai, de la bonté de Dieu et du bonheur de se trouver en sa présence, quoique nous ne soyons pas encore sûrs d'être reçus ; mais nous ne pouvons plus demeurer dans le lieu où nous périssons. Il y a le sentiment du péché et l'humiliation ; le sentiment qu'il y a de la bonté en Dieu, mais pas encore le sentiment de ce que la grâce de Dieu est réellement. La grâce attire — on va vers Dieu, mais on se contenterait d'être reçu comme un mercenaire — preuve que, bien que le cœur soit travaillé par la grâce, il n'a pas encore rencontré Dieu. Le progrès, d'ailleurs réel, ne donne jamais la paix. Il y a un certain repos du cœur à aller à Dieu ; mais on ne sait pas quelle réception attendre, après s'être rendu coupable d'abandonner Dieu. Plus le fils prodigue s'approchait de la maison, plus son cœur devait battre à la pensée de rencontrer son père. Mais le père devance sa venue et agit envers lui, non selon ce que mérite son fils, mais selon son propre cœur paternel — seule mesure des voies de Dieu envers nous. Il se jette au cou de son fils, tandis que celui-ci est encore dans ses haillons et avant qu'il ait eu le temps de dire : « Traite-moi comme l'un de tes mercenaires ». Ce n'était plus le moment de le dire. Cela était bon pour un cœur qui ne savait comment il serait reçu, mais non pour celui qui avait rencontré Dieu. Celui-là sait comment il a été reçu. Le fils prodigue se prépare à dire : Traite-moi comme l'un de tes mercenaires ; semblable à ceux qui parlent d'une humble espérance et d'une place inférieure ; mais quoique la confession soit complète quand il arrive, il ne dit plus : « Traite-moi comme un mercenaire ». Comment l'aurait-il dit ? Le cœur du père par ses propres sentiments, par son amour pour lui, par la place que son cœur lui avait donnée, avait déterminé la position du fils. La position du père décidait de celle du fils. Cela se passait entre lui-même et son fils ; mais ce n'était pas tout. Il aimait son fils, même tel qu'il était, mais il ne l'a pas introduit en cet état dans la maison. Le même amour qui l'a reçu comme fils, veut le faire entrer dans la maison en cette qualité, et tel que doit être le fils d'un tel père. Les serviteurs reçoivent l'ordre d'apporter la plus belle robe et de l'en revêtir. Ainsi aimés et reçus par amour, dans notre misère, nous sommes revêtus de Christ pour entrer dans la maison. Nous n'apportons pas la robe : Dieu nous la fournit. C'est une chose entièrement nouvelle, et nous devenons justice de Dieu en Lui. C'est la plus belle robe du ciel.

5 Comme une greffe sur un arbre sauvage

ME 1905 p. 118

Je crois qu'une nature est proprement ce qui constitue un être quelconque et le fait être ce qu'il est : un ange, un homme, un animal, etc. Je ne pense pas que 2 Pierre 1:4, soit le passage le plus simple et le plus clair pour expliquer ce point, parce que ce passage est particulièrement moral, et indique spécialement ce qui caractérise le chrétien comme tel. Ce qui me fait penser ainsi, c'est que ce passage parle de « très grandes et précieuses promesses », en cela il me semble avoir trait à ce que Jean 3 appelle « né d'eau », et : « Vous êtes déjà nets, à cause de la parole que je vous ai dite ». Cependant on ne peut le séparer de l'autre point — le don de la vie. Mais il parle de promesses, et d'échapper à la corruption qui est dans le monde.

Ce fait d'être né de nouveau, même les catholiques romains, les Wesleyens aussi, et la plupart des dénominations évangéliques l'admettent et s'en tiennent là ; elles admettent une action du Saint Esprit par le moyen de la Parole, en vertu de laquelle l'homme est moralement purifié. Mais les Wesleyens disent qu'on peut perdre et retrouver cette purification, et même ceux qui ne vont pas si loin, la tiennent pour une simple purification de ce qui existe. Les Wesleyens disent que l'homme avait le corps, l'âme et l'esprit avant la chute ; et qu'après la chute il a le corps, l'âme et l'esprit corrompus, mais qu'ensuite, étant né de nouveau, la corruption est enlevée ; que, par conséquent, un homme peut être absolument parfait, comme homme, si la corruption est entièrement enlevée. Or je crois (sans traiter maintenant le sujet de la perfection) que c'est pour le moins une vue des plus défectueuses. Je crois que le Seigneur est un Esprit vivifiant, et que, par l'opération de l'Esprit Saint, « ce qui est né de l'Esprit est esprit », — non pas l'Esprit qui est Dieu ; mais on est vivifié par sa puissance divine, tout comme ce qui est né de la chair est chair. Je reçois spirituellement de Christ la vie, comme je la reçois naturellement d'Adam. Dans ce sens, Christ est ma vie. Il est la vie éternelle (1 Jean 1), et « celui qui a le Fils de Dieu a la vie ». Ce n'est pas moi, qui suis de la chair, qui vis, mais Christ vit en moi. C'est pour cette raison, à un point de vue abstrait, comme né de Dieu — car c'est ainsi que Jean considère les choses — qu'il est dit : « Il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu ». Cette vie, nous l'avons dans la puissance de la résurrection de Christ ; et l'Esprit Saint qui nous a été donné en vertu du sang de Christ, agit intérieurement sur elle. Aussi, comme Dieu avait soufflé en Adam, Christ, après sa résurrection, souffle en ses disciples. C'est pourquoi il est dit : « La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort » (Romains 8:2). Une grande vérité accessoire découle de cela, c'est que Christ étant mort, Dieu me tient pour mort à la chair (Colossiens 3), et j'ai à me tenir pour tel (Romains 6), et à le réaliser (2 Corinthiens 4), afin que seule la vie de Christ soit manifestée.

Le point auquel je m'attache à ce sujet, c'est qu'il s'agit d'une communication réelle de la vie, en recevant Christ par la puissance de l'Esprit Saint, de manière que j'ai ce que je n'avais pas auparavant : Christ, devenu spirituellement ma vie par l'Esprit Saint, qui agit en elle en puissance ; une création nouvelle en Christ, quoique la chair soit encore là. Or je ne suis pas dans la chair, mais en Christ ; je suis tenu de la considérer comme morte, et c'est mon privilège de le faire. Naturellement c'est ce qui nettoie pratiquement, et par la Parole et selon la Parole. Je ne puis expliquer la chose physiologiquement, mais elle me paraît claire dans l'Écriture, et en vertu de ce

fait, les saints vivront éternellement avec Dieu. « Ce qui est né de l'Esprit est esprit » — participe à la nature de ce dont il est né. Cette nature est sainte, elle aime, et, comme en Christ homme, elle obéit. En un mot, cette vie est, quant à sa nature, la reproduction de la vie de Christ. Si Christ est en vous, le corps est mort à cause du péché ; l'Esprit est vie à cause de la justice. C'est une chose aussi nouvelle qu'une greffe sur un arbre sauvage.

Quant à l'idée que nous sommes introduits dans la divinité, je ne m'en occupe pas, n'ayant jamais auparavant entendu parler d'une telle chose !... Dieu, comme Être suprême, ne peut nous communiquer la divinité, mais en donnant la vie, il peut communiquer les éléments moraux de ce qu'il est.

6 Les Écritures — 2 Timothée 3:14-17

ME 1905 p. 198

Le Seigneur Jésus lui-même dit, en parlant de Moïse : « Si vous ne croyez pas ses écrits, comment croirez-vous mes paroles ? » (Jean 5:46, 47). Ses paroles étaient celles de Dieu ; il ne met pas en contraste ici l'autorité de ce qu'il disait avec l'autorité de la parole écrite, mais le contraste est dans les moyens de communication. Il a plu à Dieu d'employer l'Écriture comme une autorité permanente. Pierre dit : « Aucune prophétie de l'Écriture... » (2 Pierre 1:20, 21). Beaucoup de prophéties n'ont pas été écrites ; elles avaient l'autorité de Dieu pour ceux à qui elles étaient adressées. Car l'Écriture mentionne plus d'une fois des prophètes qui ont nécessairement prophétisé, sans nous communiquer leurs prophéties.

Une foule de choses dites par Jésus lui-même, ne sont pas reproduites dans les Écritures (Jean 21:25) ; de sorte qu'il n'est pas seulement question de savoir de qui nous avons entendu une vérité, mais aussi du caractère de ce qui a été communiqué. Quand c'est pour le profit permanent du peuple de Dieu ou de son Assemblée, Dieu le fait mettre dans les Écritures, et cela reste pour l'instruction et la nourriture de ses enfants dans tous les temps.

Les Écritures sont l'expression permanente de la pensée et de la volonté de Dieu, possédant comme telles son autorité. Elles sont l'expression de ses pensées. Elles édifient et sont utiles ; mais ce n'est pas tout : elles sont inspirées.

Elles enseignent, elles jugent le cœur, elles corrigent, elles disciplinent selon la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli, c'est-à-dire parfaitement instruit de la volonté de Dieu, son esprit étant formé par cette volonté et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre. La puissance qu'il faut pour exécuter ces choses vient de l'action de l'Esprit. La sauvegarde contre l'erreur, la sagesse à salut, découlent des Écritures qui sont capables de les procurer.

Cette parfaite et suprême autorité de l'Écriture met-elle de côté le ministère ? En aucune façon ; elle est le fondement du ministère de la Parole. On est ministre de la Parole ; on proclame — en se reposant sur la Parole écrite — la Parole qui fait autorité pour tous et est la garantie de tout ce que le ministre dit, en communiquant à ses paroles l'autorité de Dieu sur la conscience de ceux qu'il enseigne ou exhorte. Ce que dit la Parole fait taire toute opposition dans le cœur ou dans l'esprit du croyant. C'est ainsi que le Seigneur répondit à Satan, et le réduisit au silence (Luc 4:1-13). Celui qui ne se soumet pas aux paroles de Dieu montre par là qu'il est rebelle à Dieu... L'Ancien Testament ne raconte pas l'histoire de Christ, la mission du Saint Esprit, la formation de l'Assemblée ; parce que ces faits, n'étant pas encore accomplis, ne pouvaient être l'objet de ses instructions historiques et doctrinales ; et l'Assemblée n'était pas même le sujet de la prophétie. Mais maintenant tout est complet ; Paul nous dit qu'il était un serviteur de l'Assemblée pour compléter la parole de Dieu (Colossiens 1:25). Les sujets de la révélation étaient alors complétés.

La parole de Dieu parle de grâce aussi bien que de vérité. Elle proclame la grâce et l'amour de Dieu qui a donné son Fils unique, afin que des pécheurs tels que vous et moi, pussent être avec Lui, le connaître, le connaître profondément, intimement, véritablement — et jouir de Lui dès maintenant et pour toujours ; afin que la conscience, parfaitement nettoyée, pût être en joie en sa présence, sans nuage, sans reproche et sans crainte. Être tout cela dans son amour et de cette manière, c'est la joie parfaite. La Parole écrite vous dira la vérité quant à vous-même ; mais elle vous dira aussi la vérité d'un Dieu d'amour déployant la sagesse de ses conseils.

J'ajouterai pour mon lecteur que le meilleur moyen pour lui de s'assurer de la vérité et de l'autorité de la Parole, c'est de lire la Parole elle-même.

7 Immortalité, vie éternelle et résurrection

ME 1905 p. 214

Les Passages de l'Ancien Testament qui fournissent l'immense majorité des preuves alléguées pour la destruction des méchants, parlent de jugement et de destruction dans ce monde seulement. Tout ce qui est au delà, était alors obscur et invisible, sauf des lueurs qui pour la foi traversaient les ténèbres. Le système de l'Ancien Testament était le gouvernement de Dieu, non le salut qui introduit en la présence de Dieu et donne la vie éternelle, quoique ceux qui appartenaient à ce système fussent sauvés et vivifiés. Le « Destructionisme » affirme que la vie éternelle est donnée en Christ seul, mais il confond la vie éternelle et l'immortalité de l'âme, deux choses entièrement distinctes. Quant à la vie spirituelle divine, nous n'avons aucune vie en nous ; nous sommes morts. Il ne s'agit pas simplement d'une vie qui n'est pas immortelle ; nous n'en avons aucune. Cette doctrine nie que nous soyons vivants — non pas que l'âme soit immortelle — mais elle prétend que nous n'avons pas de vie en nous. On pourrait aussi bien et d'une manière plus vraie, s'en servir pour prouver que nous ne sommes pas vivants du tout, plutôt que de prouver que l'âme n'est pas immortelle. Cela ne s'applique pas à la question.

Une autre supposition fautive du Destructionisme, qui a servi de base à la pensée de la plupart des esprits qui en sont affectés, est que la mort est la cessation de l'existence. Cela est complètement dénué de fondement. En vérité, c'est une pétition de principe. Cela peut être ou ne pas être autant que l'homme peut le dire, d'après ce qu'il voit — car au delà de la mort il ne voit rien. Il peut alléguer que la cessation d'une organisation extérieure n'affecte pas et ne peut affecter ce dont il a la conscience, et il peut avoir les plus solides raisons pour rejeter ces suppositions quand la question est « d'être, ou de ne pas être ». Il peut spéculer avec Platon, on raisonner rigoureusement comme Butler, mais il ne sait rien. Aussi loin que vont les indices de l'Ancien Testament pour la foi, ils donnent la pensée que les pharisiens avaient de l'existence de l'âme après la mort (Actes 23:8). Par exemple, quand la femme fit monter Samuel, ou quand David dit : « Moi, je vais vers lui, mais lui ne reviendra pas vers moi ». Énoch et Élie donnent cependant de plus brillantes espérances au milieu des ténèbres, quoique les ténèbres fussent toujours là. De sorte que le Seigneur pouvait reprocher aux sadducéens de ne pas connaître les Écritures, ni la puissance de Dieu, en rejetant la résurrection ; or la résurrection implique la vérité péremptoire exprimée en Luc 20:37-38, que « pour lui tous vivent ». Les Écritures ne font à cet égard aucune différence entre les saints et les pécheurs : il n'était pas seulement le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (non le Dieu des morts, mais des vivants) ; or le fondement de cette vérité n'était pas leur piété, mais le fait que pour Dieu tous vivent, lors même que pour l'homme ils sont morts. Les sadducéens ne sont pas une race nouvelle ; mais ils « errent, ne connaissant pas les Écritures ». L'Ancien et le Nouveau Testament, l'un comme l'autre, n'expriment nullement la pensée que, pour l'homme, mourir, c'est cesser d'exister : les croyants meurent, Christ mourut tout autant et tout aussi réellement que les pécheurs. Si la mort a le sens de cesser d'exister, alors les saints et Christ ont cessé d'exister. Or ce qui a cessé d'exister peut-il ressusciter ?

Mais cette question contient un autre point vital. L'expiation est non avenue, de même que notre responsabilité à laquelle elle s'applique. Si je n'ai pas plus d'âme qu'une bête, bien que d'une nature animale de beaucoup supérieure, ma responsabilité n'existe plus. Vous ne pouvez rendre responsables de péchés un chien ou un éléphant. Quand je suis converti je me repens, je juge mes péchés passés ; je sens que j'ai manqué à ma responsabilité ; j'apprends que, par une grâce infinie, Christ est mort pour mes péchés. Ce n'est pas seulement qu'il devient la vie — une vie nouvelle pour mon âme. Grâce à Dieu, cela est vrai ; mais il est mort, et a fait propitiation pour mes fautes, pour mes péchés, quand je n'avais pas encore cette vie. Il est mort pour mes péchés, et cela afin que je vive. Si la vie éternelle était donnée à un animal, il ne pourrait se repentir de fautes passées ; le Seigneur, soit dit en toute révérence, ne pourrait faire propitiation pour ses péchés précédents — il l'a fait pour les miens, béni soit son nom.

8 *La divinité de Jésus-Christ*

ME 1905 p. 237

Christ était le Jéhovah de l'Ancien Testament qui pouvait dire : « Y a-t-il un Dieu hors moi ? je n'en connais point » (Ésaïe 44:8). Toute la plénitude de la déité a habité et habite « corporellement en Lui ». Il était « Emmanuel » (Dieu avec nous) — son nom était appelé « Jésus » (JAH — le Sauveur), car « c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés ». Quand Ésaïe (Ésaïe 6) vit l'Éternel des armées, trois fois saint, il vit, dit Jean, la gloire de Christ et parla de Lui (Jean 12:41). Voyez aussi Daniel 7:9, 22 ; 1 Timothée 6:15 ; Apocalypse 19:11, 16.

Nous lisons : « Au commencement était la Parole, et la Parole était auprès de Dieu ; et la Parole était Dieu ». Quelque éloigné que soit un commencement auquel ma pensée puisse atteindre, il était déjà alors. Et, afin qu'on ne puisse alléguer que la Parole était inhérente comme « raison », sans être une PERSONNE, l'Écriture ajoute : « Elle était au commencement auprès de Dieu », elle était toujours une personne distincte. Et, de peur qu'on n'allègue qu'il était en quelque mesure inférieur, Paul nous dit : « En lui, toute la plénitude s'est plu à habiter » (Colossiens 1:19), car c'est là la vraie force du passage. Ainsi il déclare que le fait a eu lieu, « car en lui habite toute la plénitude de la déité corporellement » (Colossiens 2:9). Personnellement, il « s'est anéanti lui-même » (Philippiens 2:7). Il n'aurait pu le faire s'il n'avait été Dieu. C'est un péché pour une créature d'abandonner son premier état. Le Seigneur souverain peut descendre en grâce ; chez lui c'est de l'amour. Dans cette position, il reçoit tout. Toutes les paroles qu'il prononce lui sont données. Quoique immuable dans sa nature comme Dieu, il est néanmoins ici-bas un homme dépendant. Il vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu — il est scellé par le Père ; alors la gloire qu'il avait avant que le monde fût, lui est donnée du Père. Or, dans cette condition de serviteur obéissant, ayant une révélation que Dieu lui a donnée, le jour et l'heure de son action judiciaire n'étaient pas révélés (Marc 13:32). « Ce n'est pas à vous », dit-il à ses disciples, « de connaître les temps ou les saisons que le Père a réservés à sa propre autorité » (Actes 1:7). Le Psaume 110 répond exactement à cela : « Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je mette tes ennemis pour le marchepied de tes pieds ». Quand ? Assieds-toi là, dans cette place de gloire, jusqu'à ce que... ; il n'est rien dit de plus. Or, je ne prétends pas expliquer — à Dieu ne plaise que je le fasse — comment ces choses se concilient.

Je vois pleinement dans les Écritures, non pas simplement la divinité (Romains 1:20), mais la déité (Colossiens 2:9) de Christ, maintenue par la vérité que nul ne peut connaître le Fils, si ce n'est le Père. Le Père, nous le connaissons : il est simplement le Dieu adorable (Matthieu 11:27). La nature divine du Fils semblait, pour ainsi dire, exposée à un danger par sa complète humiliation ; il n'en est pas ainsi du Père. La nature du Fils est sauvegardée (quant à mes pensées) par le fait que son Être est absolument insondable. Je crois qu'il est tel. Je sais qu'il est le Fils ; je sais qu'il est un homme, un vrai homme. Je sais qu'il est « Je SUIS », « le vrai Dieu ». Comment concilier cela, je ne le sais, quoique je voie et sache que ces choses vont ensemble — je suis bien aise de ne pas le savoir comme créature. Si je le savais, j'aurais perdu cette plénitude divine qui, si elle avait pu être sondée quand elle habitait dans l'humanité, n'aurait pas alors été vraiment divine. Par grâce, je connais Dieu ; l'homme aussi, je le connais dans un certain sens ; mais Dieu devenu homme, est au delà de tout — même de mes pensées spirituelles. Qu'il en soit ainsi, c'est une grâce infinie, et pour moi un sujet d'adoration. Je suis certain, pour la bénédiction de mon âme, qu'il est à la fois homme et Dieu, — Fils du Père aussi — car les personnes sont aussi distinctes que leur nature est véritable. Dite à un chrétien que le Fils a envoyé le Père, aussitôt il s'indignerait instinctivement. Mais dites-lui que le Père a envoyé le Fils, c'est un sujet de profonde joie pour son âme.

9 « La foi sans les œuvres est morte » — Jacques 2:26

ME 1905 p. 277

Quand Paul avait été dans le troisième ciel, il n'était après tout qu'un pauvre mortel ; et, respectueusement parlant, comme Dieu l'avait exposé au danger, quoique ce fût pour sa bénédiction, il lui envoya un correctif. Le mal qui se trouvait en Paul nécessitait sans doute cela ; mais la bonté même de Dieu, pensant en grâce au mal qui est en nous, le lui avait envoyé. Paul, on peut le voir, en tira occasionnellement profit et avantage. Or je ne dis pas que l'épître de Jacques soit une écharde pour la chair, mais elle en est un excellent correctif ; elle est une ceinture autour des reins. Par elle, nos reins sont ceints de la vérité ; vérité extrêmement élevée et céleste, dans laquelle nous sommes introduits ; élévation à laquelle la foi nous amène. Le fait que c'est la foi (c'est-à-dire un principe qui nous sort de nous-mêmes pour nous établir sur ce qui est en Dieu et sur sa révélation), pourrait nous amener, comme Paul, à cause de notre profonde perversité, non pas à être hors de la chair, ce qui devrait avoir lieu, mais à nous enfler, à nous servir de notre liberté comme d'une occasion pour la chair. Il est terrible qu'il en soit ainsi ; mais c'est notre condition à nous, pauvres misérables créatures.

Jacques, en réalité Dieu, nous montre, avec une énergie morale particulière, qui agit puissamment sur la conscience, que la puissance réelle de la foi se montre dans notre vie. Sa réalité se distingue à ses fruits, et cette parole nous met à l'épreuve. Nul plus que Jacques ne parle de ces choses, comme étant le fruit de la grâce souveraine selon toute l'excellence qu'elle a dans les écrits de Paul. « De sa propre volonté, il nous a engendrés par la parole de la vérité, pour que nous soyons une sorte de prémices de ses créatures » (Jacques 1:18).

Il rattache aussi cette vie à la loi de la liberté où la nouvelle nature, le nouvel homme et la volonté prescrite marchent ensemble. Si je commande à mon enfant de se rendre où il désire aller, et que je lui en indique le chemin, c'est l'obéissance ; mais c'est la loi de la liberté. Jacques parle de trois lois, ou de la loi sous trois aspects. D'abord, la loi proprement dite, sous laquelle, si l'on est coupable en un point, on l'est en tous. L'autorité du législateur a été méprisée là où la convoitise agissait. On est tout à fait coupable. Secondement, la loi royale de perfection subjective : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. C'est faire ce qui est bien. Troisièmement, la loi parfaite de la liberté dans laquelle je regarde ; c'est-à-dire la révélation du chemin de la nature divine dont je suis rendu participant. La révélation m'en montre la perfection, la nature divine m'y fait trouver mes délices. Je suis actuellement béni en accomplissant cette loi.

Que Jacques parle uniquement des fruits de la foi dans la justification par les œuvres, et cela est évident par le fait que les exemples qu'il prend n'étaient pas du tout les fruits de la conscience naturelle. L'un est l'exemple d'un père faisant mourir son fils, l'autre celui d'une prostituée trahissant son pays. Abraham abandonnait tout à Dieu, même les promesses selon la chair, dans une obéissance absolue, comptant sur Lui, même pour recouvrer son fils Isaac, selon la parole de Dieu ; l'autre s'identifiait avec le peuple de l'Éternel avant qu'ils eussent remporté une seule victoire en Canaan sur leurs puissants ennemis. Nul ne pénètre par la Parole plus

profondément que Jacques dans les principes et l'activité du cœur humain, ou ne considère la grâce et la foi comme étant tout ; mais il veut que ce soit une chose réelle et pratique, et non une connaissance spéculative. Nous avons besoin de cela, et nous en jouissons si nous sommes vrais de cœur.

10 Un arbre mauvais — Matthieu 7:18

ME 1905 p. 317

Le jeune homme qui vint au Seigneur en demandant : « Quel bien ferai-je ? » et disant : « J'ai gardé toutes ces choses dès ma jeunesse », n'avait pas une mauvaise conscience au sens propre du mot. Il pensait qu'il se conduisait très bien, et il vint pour savoir quelle était la meilleure chose qu'il pût faire ; il ne demandait pas à être sauvé. Le Seigneur agit avec lui comme il fit avec Saul de Tarse. Il applique la loi aux mobiles mêmes de son cœur. Saul pouvait être satisfait de ce qu'il était sans reproche quant à la justice qui est par la loi, mais quand la loi disait : « Tu ne convoiteras pas », tout était fini. Il était découvert et condamné : « Étant autrefois sans loi, je vivais ; mais le commandement étant venu, le péché a repris vie, et moi je mourus ». Pourquoi ? Non pas parce que la loi est mauvaise, mais parce qu'elle est juste et que je ne le suis pas. Le Seigneur ne reproche pas au jeune homme de n'avoir pas observé la loi. Il lui dit d'aller, de vendre tout ce qu'il possédait et de le donner aux pauvres. Cela fait ressortir immédiatement la convoitise, l'amour de l'argent : « Et il s'en alla tout triste, car il avait de grands biens ».

Voyez encore comment le Seigneur se sert de la loi, dans le cas de la femme surprise en adultère (Jean 8). Les scribes et les pharisiens l'amènent devant Lui, espérant méchamment le prendre en faute. S'il disait : Lapidez-la, il ne se montrait pas plus un Sauveur que la loi ; s'il disait : Ne la lapidez pas, il violait la loi. Le Seigneur n'affaiblit pas l'autorité de la loi, mais il leur applique à tous la lumière, en disant : « Que celui de vous qui est sans péché, jette le premier la pierre contre elle ». Ils se trouvent placés en la présence de Dieu, et ils sortent un à un, reconnaissant pratiquement qu'ils avaient tous péché, et qu'ils étaient sous la condamnation de la loi. Ils éprouvent la puissance révélatrice de Dieu — le voile est enlevé, et ils ne peuvent le supporter.

Notre conscience peut être tout à fait à l'aise pendant que nous sommes loin de Dieu et que nous ne sommes pas réveillés ; mais dès que nous venons à considérer ce que nous sommes en présence de Dieu, nous découvrons que notre cas est désespéré. Nous savons tous, plus ou moins, ce qu'est la propre justice, et nous pouvons assez bien nous en accommoder, jusqu'à ce que nous sentions l'œil de Dieu sur nous. Il n'y a pas d'homme non lavé dans le sang de Christ, qui, s'il était appelé à venir répondre de lui-même à Dieu, ne cherchât à fuir aussi vite qu'il pourrait. Il pourrait avoir une excellente réputation et la mériter aussi, mais il n'a pas une conscience parfaite. Nous pouvons marcher longtemps comme des honnêtes gens, sans rien qui choque la conscience ; mais du moment que la présence de Dieu est reconnue, le voile disparaît, on voit Dieu, et sa Parole sonde les pensées et les intentions du cœur : nous comprenons alors les paroles du pauvre Job (et il n'y avait aucun homme comme lui sur toute la terre) : « Il ne lui répondra pas sur un point entre mille ». « Si j'étais parfait, il me montrerait pervers. Si je me lave avec de l'eau de neige, et que je nettoie mes mains dans la pureté, alors tu me plongeras dans un fossé et mes vêtements m'auront en horreur ». C'est-à-dire que, quoiqu'il fût pur aux yeux des hommes, il était au regard de Dieu comme un homme sorti d'un fossé. Il dit ensuite : « Il n'y a pas entre nous un arbitre qui mettrait sa main sur nous deux. Qu'il retire sa verge de dessus moi, et que sa terreur ne me trouble pas ». C'est ce que nous avons trouvé en Christ, Dieu a ôté notre terreur et notre crainte (1 Jean 4:17-18). La loi connue dans sa spiritualité est très utile de cette manière pour convaincre l'âme. Elle exige de nous ce que nous devons être pour Dieu, et la loi de Dieu nous l'indique ; alors elle nous dit, si nous n'y répondons pas, que nous sommes maudits. L'apôtre fait même un pas de plus en Romains 7. Un homme peut être vivifié, né de Dieu, de manière à dire : Je hais ces choses mauvaises que je pratique. La loi dit : Je les hais aussi, et c'est pourquoi je te maudis. C'est parce que la loi est parfaite, « sainte, juste et bonne », qu'elle nous tue ; elle nous tue moralement, parce que nous sommes pécheurs. Elle est utile de cette manière, mais cela finit toujours par la condamnation... Quand la loi se présente à la conscience en disant : « Tu ne convoiteras pas », aucun homme ne peut y faire face ; la convoitise de la chair est découverte, et il est démontré qu'elle ne se soumet pas à la loi de Dieu. « Et ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu ». Voilà la somme de la loi. Quelquefois la chair peut se livrer à des excès et à des orgies, d'autres fois elle peut être très respectable ; mais ce qui est vrai de tous les hommes dans leur état naturel comme enfants d'Adam, c'est que l'homme est un arbre mauvais et ne peut porter de bons fruits.

11 Le commandement de l'Éternel à Josué — Josué 1:1-9

ME 1905 p. 437

Il n'y a rien de plus déraisonnable pour le monde que la marche tracée pour nous par la Parole — rien qui nous expose plus à la haine de son prince. Si Dieu n'est pas avec nous dans ce chemin, il n'y a rien de plus insensé ; s'il y est avec nous, rien de plus sage. Si nous n'avons pas la force que donne sa présence, nous n'osons pas nous fier à sa parole ; dans ce cas, nous devons nous garder de sortir pour combattre. Mais ayant le courage que donne la toute-puissance de Dieu par ses promesses, nous pouvons nous attacher à la bonne et précieuse Parole de notre Dieu : ses préceptes les plus sévères ne sont que la sagesse qui nous fait découvrir la chair, et des instructions sur la manière de la mortifier, en sorte qu'elle ne puisse ni nous aveugler, ni nous enchaîner.

Le sentier le plus difficile, celui qui nous conduit à la lutte la plus ardente, n'est autre que le chemin de la victoire et du repos qui nous fait avancer dans la connaissance de Dieu. C'est le chemin dans lequel nous sommes en communion avec Dieu, avec Celui qui est la source de toute joie ; c'est le gage et l'avant-goût d'un bonheur éternel et infini.

L'Éternel exhorte Josué à étudier soigneusement ce livre de la loi : « Car alors tu feras réussir tes voies, et alors tu prospéreras » (Chap. 1:7-8). Nous trouvons donc ici les deux grands principes de la vie et de l'activité spirituelles : premièrement, la présence assurée de la toute-puissance de Dieu, de sorte que rien ne peut tenir devant son serviteur ; secondement, la réception de sa Parole, la soumission à sa Parole, l'étude attentive de sa Parole, la prenant pour un guide absolu et ayant le courage de le faire, à cause des promesses et des exhortations de Dieu.

En un mot, l'Esprit et la Parole sont le tout de la vie spirituelle. Revêtue de cette puissance, la foi va de l'avant, fortifiée par la Parole encourageante de notre Dieu. Dieu a dans le monde un chemin où Satan ne peut nous atteindre. C'est celui où Jésus a marché. Satan est le prince de ce monde ; mais il y a un sentier divin pour le traverser, un sentier unique où la puissance de Dieu se trouve. La Parole nous le révèle. C'est ainsi que le Seigneur a lié l'homme fort. Il agissait par la puissance de l'Esprit et faisait usage de la Parole. On ne peut séparer l'Esprit et la Parole sans tomber soit dans le fanatisme, soit dans le rationalisme — sans se placer hors de la dépendance et de la direction de Dieu. La simple raison deviendrait le maître des uns, et l'imagination, celui des autres.

Quoique le commandement de Dieu (« Ne t'ai-je pas commandé ? » chap. 1:9) nous inspire un courage que nous n'aurions pas sans lui, aucune révélation n'est en elle-même la force pour agir.

Nous avons dans le Nouveau Testament un exemple frappant de ce principe. Paul fût ravi jusqu'au troisième ciel où il entendit des choses qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer (2 Corinthiens 12). Était-ce cela qui lui donnait la force dans la lutte ? Sans doute, cela donnait intérieurement à ses pensées un essor qui a réagi sur son œuvre entière ; mais ce n'était pas la force pour accomplir

l'œuvre. Au contraire, cela tendait à nourrir la fausse confiance de la chair, ou du moins la chair l'aurait fait servir à la glorification de soi-même.

De telles révélations rendaient l'humiliation nécessaire, et tiraient de Dieu, non de nouvelles faveurs (bien que tout fût faveur), mais ce qui humiliait l'apôtre et le rendait faible et méprisable quant à la chair. Étant donc faible, la force lui est fournie d'une autre manière : non par l'usage ou la conscience des révélations, ce qui l'aurait rendu faible, en servant à l'exaltation de la chair, mais par la grâce et la force de Christ, lesquelles s'accomplissaient dans cette infirmité. Là se trouvait sa seule force ; et il se glorifiait dans cette infirmité dans laquelle la puissance de Christ s'accomplissait en lui, l'infirmité donnant à cette puissance l'occasion de se manifester. Cette infirmité, en prouvant que Paul était faible, prouvait aussi que Christ lui-même était dans l'œuvre avec Paul. Nous avons toujours besoin de recevoir de Christ une force immédiate quand nous agissons de sa part — une force qui s'accomplit dans la faiblesse, pour faire son œuvre — une force permanente, car sans Lui nous ne pouvons rien. Rappelons-nous cette vérité.

12 Le grand trône blanc — Apocalypse 20:11-15

ME 1906 p. 17

Voici maintenant le jugement des morts. Il n'est pas question de la venue de Christ ici (Comp. Apocalypse 19:11-21). Un grand trône blanc est dressé ; le jugement s'y exerce selon la pureté de la nature de Dieu. Il ne s'agit pas ici des voies de Dieu envers la terre, ou envers la puissance du mal, mais envers les âmes. Le ciel et la terre, scènes du jugement, disparaissent ; les secrets des cœurs des hommes sont jugés par Celui qui les connaît tous (Romains 2:16). Le ciel et la terre s'enfuient de devant la face de Celui qui est assis sur le trône, et les morts, les grands et les petits, se tiennent devant le trône, (Jean 5:28-29 ; Actes 24:15). Le jugement est selon les œuvres, d'après ce qui est écrit dans les livres de mémoire (Jean 12:48). Cependant un autre élément est mis en évidence. La grâce souveraine seule avait sauvé selon le dessein de Dieu (2 Timothée 1:9, 10 ; Éphésiens 2:8, 9). Il y avait un livre de vie. Quiconque n'y était pas écrit était jeté dans l'étang de feu. Mais c'est la scène de clôture et de séparation finale pour toute la race des hommes et pour ce monde. Et, bien que chaque homme soit jugé selon ses œuvres, toutefois la grâce souveraine seule en a délivré quelques-uns ; et quiconque n'était pas trouvé dans le livre de la grâce était jeté dans l'étang de feu. La mer rendit les morts qui étaient en elle ; la mort et le hadès rendirent les leurs. Le jugement divin met fin pour toujours à la mort et au hadès. Le ciel et la terre s'enfuient, mais ils renaîtront ; la mort et le hadès jamais. Il n'y a pour eux qu'une destruction et un jugement divins. Ils sont considérés comme la puissance de Satan. Il a la puissance de la mort et les portes du hadès ; c'est pourquoi la mort et le hadès sont détruits judiciairement pour toujours. Ils n'auront plus jamais de puissance. Ils sont personnifiés ; mais il n'est pas question naturellement de les tourmenter ou de les punir ; c'est quand le diable lui-même est jeté dans l'étang de feu qu'il est question de tourmenter au chapitre 20:10. Mais la mort n'était pas détruite alors ; car les méchants qui étaient morts n'avaient pas encore été ressuscités pour le jugement. Maintenant ils le sont ; et le dernier ennemi est détruit. Je ne doute pas que la force de l'image ne soit dans ce que tous les morts maintenant jugés (tout le contenu du hadès, dans lequel s'était trouvée la puissance de la mort) sont jetés dans l'étang de feu, de sorte que la mort et le hadès qui n'avaient d'existence que dans leur état, sont détruits entièrement et judiciairement en y étant jetés. Les saints étaient sortis dès longtemps de la mort et du hadès (1 Corinthiens 15:51-57 ; 1 Thessaloniens 4:13-18 ; Apocalypse 20:4-6) ; mais ces derniers subsistent pour les méchants. Or ces deux personnifications sont, comme conséquence du jugement du trône blanc, jetés dans l'étang de feu — la mort seconde. La limite et la mesure pour y échapper, c'est le livre de vie.

13 La seconde mort

L'expression « la seconde mort » s'explique par la Parole elle-même. C'est l'étang de feu, et il est dit que le tourment y subsistera (non au chap. 20:14) chapitre 21:8. C'est la seconde mort, non pas ce qui l'occasionne ; les méchants y ont leur part. Si vous me demandez ce que je pense de la seconde mort, je répondrai que c'est la séparation judiciaire de l'homme d'avec Dieu, dans l'étang de feu, comme la mort est la séparation de l'âme et du corps... Nous trouvons que ceux qu'on y voit sont des êtres vivants qui y sont tourmentés (Apocalypse 14:10-11 ; 20:10). Ce n'est donc pas cesser d'exister... Il n'est pas prouvé du tout que ce soit cesser d'exister, comme châtement, par l'étang de feu. Une telle signification ne saurait s'appliquer à la mort et à l'enfer : et dans aucun cas le tourment ne signifie cesser d'exister. Le tourment cesse quand la personne tourmentée cesse d'exister ; c'est-à-dire que la seconde mort n'est pas la cessation de l'existence, car elle est l'étang de feu.

14 Une vie d'activité dans l'obscurité

ME 1906 p. 74

Jésus était le plus isolé des hommes et en même temps le plus accessible et le plus affable ; il était le plus isolé, parce qu'il vivait dans une communion absolue avec son Père et ne rencontrait ni écho, ni sympathie pour l'amour parfait qui se trouvait en Lui. Il était le plus accessible, le plus affable des hommes, parce qu'il était cet amour pour les autres. En parlant de l'œuvre ineffable qui a ouvert à cet amour un chemin à travers tout le péché, il dit : « J'ai à être baptisé d'un baptême ; et combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli ! » Ce baptême d'amertume et de mort qui mit fin au péché, même dans sa dernière forteresse et son dernier droit de destruction à cause de la justice de Dieu contre nous, donna libre cours à cet amour dans ses desseins infinis de grâce ; car l'amour sait trouver d'une manière infinie ce qu'il faut pour le bonheur de l'objet aimé, et l'amour de Dieu se propose ce qui est au delà de toutes nos pensées. Il est la source des pensées du Dieu infini. Et encore, quand sur la fin de sa course, l'occasion se présente, au moment où l'incrédulité des siens lui fait dire : « Jusques à quand serai-je avec vous et vous supporterai-je ? » (car — et c'est ce qu'il attend de nous dans ce pauvre monde — il n'y avait pas, même dans les siens, de foi ou de capacité pour user des ressources de grâce et de puissance qui étaient en Lui), il ajoute, sans même l'intervalle d'un instant : « Amène ici ton fils » (Luc 9:41). Le sentiment d'être isolé dans son amour, tellement que d'autres ne savaient même pas en profiter, n'arrête pas un seul instant son énergie et son activité. La même phrase qui contient le « jusques à quand », dit aussi : « Amène ici ton fils ».

Quelle était donc la vie de ce Jésus, Homme de douleurs, et sachant ce que c'est que la langueur ? Une vie d'activité dans l'obscurité, faisant pénétrer l'amour de Dieu dans les coins les plus cachés de la société, partout où les besoins étaient les plus grands ; parmi ceux que l'orgueil humain repoussait, afin de maintenir sa propre réputation, mais que l'amour de Dieu cherchait, parce qu'il n'avait pas besoin d'établir ou de conserver une réputation pour Lui-même. Il était toujours le même ; et plus il se compromettait en apparence, plus il se manifestait dans une perfection qui ne s'est jamais démentie. L'amour de Dieu n'avait pas besoin, comme la société humaine, de se protéger contre ce qui le mettait trop à découvert. Il était toujours lui-même. La vie pénible de Jésus se passait à chercher les âmes dans toutes les circonstances. Cette vie pénétrait dans tout ce qui pouvait la mettre à l'épreuve, mais nous y trouvons une réalité divine qui n'a jamais manqué ; alors — en présence de la propre justice et de l'orgueil, et de la tyrannique audace de contradiction des pécheurs, ou en faveur de quelque pauvre âme écrasée, ou enfin, pour justifier les voies de Dieu en leur faveur — nous découvrons dans cette vie de temps en temps une mine divine de pensées touchantes et exquises, une profondeur de vérité qui trahissait sa perfection par sa simplicité, montrant une âme toujours nourrie de la communion la plus intime avec l'amour infini et la sainteté parfaite ; celui qui pouvait dire : « Nous disons ce que nous connaissons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu » ;

celui qui pesait le mal par la perfection de bien qui était en Lui, et trouvait dans les terribles découvertes (si l'on peut parler de découvertes là où tout était à nu) que faisait la sainteté de son âme, des occasions de manifester un amour infini — ou plutôt, c'était l'amour d'un Être saint qui faisait ces découvertes, un amour se revêtant d'une grâce qui, par son humiliation même, se mettait à la portée de tous les besoins du cœur, et se montrant, en même temps, en présence de l'orgueil de l'homme, à la hauteur de la dignité et de la majesté de Dieu.

15 L'Assemblée qui est son corps — Éphésiens 1:22-23

ME 1906 p. 117

Voici la vue scripturaire de l'Église ou Assemblée de Dieu. Elle est formée par la descente du Saint Esprit. Le Saint Esprit est donné de la part de Dieu aux croyants comme sceau de leur foi, en raison de ce qu'ils sont purifiés par le sang de Christ. Ils sont scellés pour le jour de la rédemption. L'effet de ce sceau dans l'individu n'est pas notre sujet actuel, bien que ce sujet soit rempli de bénédictions et tout aussi important que d'autres dont nous parlerons. Mais le résultat de ce sceau quant à l'Assemblée, tel que l'établit l'Écriture, c'est qu'elle est le corps de Christ, chaque individu ainsi scellé étant uni à Christ, la Tête, et, individuellement, membre de son corps. Tous ceux qui sont scellés ainsi forment son corps, Ce corps est constitué sur la terre, quoiqu'il doive être consommé comme un tout dans la gloire ; car l'Esprit Saint est descendu ici-bas en vertu de ce que la Tête est un Homme exalté à la droite de Dieu. On voit cela dans l'épître aux Éphésiens, 1:19-23, comme objet des conseils de Dieu ; et en 1 Corinthiens 12, comme existant de fait ici-bas...

Le chapitre 5 de l'épître aux Éphésiens montre clairement ce qu'est ce corps : l'Épouse de Christ, l'Assemblée, ce que Christ a aimé, ce qu'il se présentera à lui-même, comme Dieu a présenté Eve à Adam. Sans aucun doute, cette Assemblée est établie sur la terre, parce que l'Esprit Saint est descendu sur la terre et que le baptême du Saint Esprit a eu lieu alors ; mais c'est une réalité — si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui ; si un membre se réjouit, tous se réjouissent avec lui. Nous sommes membres les uns des autres ; fait dont la cène du Seigneur est le symbole et le lien extérieur (1 Corinthiens 10:17). Le baptême d'eau n'est pas ce qui nous fait membres de l'Assemblée.

L'Assemblée n'est pas encore complète selon le dessein de Dieu. Le Seigneur dit : « Sur ce roc je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront point contre elle » (Matthieu 16:18). Cela n'est pas encore pleinement accompli. Du moins nous croyons que des âmes seront encore converties. Dieu ne tarde pas pour ce qui concerne sa promesse, mais il est patient. Ainsi Pierre dit : « Duquel vous approchant comme d'une pierre vivante... vous-mêmes aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une maison spirituelle » (1 Pierre 2:4, 5). De même, en Éphésiens 2:21 : « En qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croît pour être un temple saint dans le Seigneur ». Dans le premier cas (Matthieu 16:18), le Seigneur lui-même édifie ; dans les deux autres, il n'est parlé d'aucune instrumentalité : les pierres vivantes viennent, l'édifice croît pour être un temple saint. C'est l'œuvre du Seigneur, elle ne peut manquer, les pierres sont des pierres vivantes, édifiées sur Christ, la Pierre vivante. L'édifice peut être visible, comme il l'était au commencement ; ou invisible, comme il l'est devenu par le péché de l'homme. Mais le Seigneur construit le temple, et cela ne peut faillir, et Son œuvre ne peut être annulée...

Le corps de Christ, quoique établi manifestement et visiblement sur la terre, ne peut avoir de faux membres, parce qu'il est tel, par une union réelle — par le moyen du Saint Esprit — avec Christ, sa Tête glorifiée. Le baptême du Saint Esprit l'a formé, et non le baptême d'eau. C'est l'Assemblée que Christ a aimée, pour laquelle il s'est livré lui-même, afin de la sanctifier et de la purifier par la Parole, et qu'il se présentera à lui-même glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable. Il la nourrit et la chérit comme un homme son propre corps, car nous sommes membres de son corps. Mais comme cela a lieu par le Saint Esprit descendu du ciel, l'Assemblée revêt un autre caractère. Elle est une habitation de Dieu par l'Esprit — sa maison ; identique à son origine, avec le corps, comme étendue — le Seigneur ajoutant chaque jour ceux qui devaient être sauvés. Ce sera aussi un caractère éternel de l'Assemblée de Dieu. À Lui soit gloire dans l'Assemblée pour tous les âges du siècle des siècles ! tel est le désir de l'apôtre ; et dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre l'habitation de Dieu, la Jérusalem céleste, sera avec les hommes. Voilà ce que Christ édifie ; l'édifice est formé de pierres vivantes et croît pour être un temple saint ; l'ouvrier, c'est le Seigneur lui-même dans sa grâce. Satan ne peut prévaloir contre cette Assemblée.

16 La valeur de la mort de Christ

ME 1906 p. 238

Ai-je besoin de rédemption ? Nous avons la rédemption par son sang, une rédemption éternelle, car, « avec son propre sang, il est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle » (Hébreux 9:12).

Ai-je besoin de pardon ? Cette rédemption que j'ai par son sang, est le pardon des péchés — car, sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission (Hébreux 9:22).

Ai-je besoin de paix ? Il a fait la paix par le sang de sa croix (Colossiens 1:20).

Ai-je besoin d'être réconcilié avec Dieu ? Quoique nous fussions pécheurs, il nous a toutefois maintenant réconciliés dans le corps de sa chair, par la mort, pour nous présenter saints et irrépréhensibles devant Dieu. Quand nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils (Colossiens 1:21-22 ; Romains 5:10).

Ai-je le désir d'être mort au péché et que ma chair soit crucifiée avec ses affections et ses convoitises ? « Je suis crucifié avec Christ » (Galates 2:20 ; Romains 6:6, 10). C'est aussi ce qui me délivre de la condamnation et du fardeau de la loi qui a pouvoir sur un homme aussi longtemps qu'il vit.

Est-ce que je sens le besoin d'une propitiation ? Christ a été présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang. D'une justification ? Je suis justifié par son sang (Romains 3:25 ; 5:9).

Voudrais-je avoir une part avec Christ ? Alors, il faut qu'il meure ; car, à moins que le grain de blé, tombant en terre ne meure, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit (Jean 12:24).

Vous faut-il une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints ? La réponse est dans le sang de Jésus, le chemin nouveau et vivant qu'il nous a consacré à travers le voile, c'est-à-dire sa chair (Hébreux 10:19, 20).

Dans quelle puissance le grand Pasteur des brebis a-t-il été ramené d'entre les morts ? Dans celle du sang de l'alliance éternelle (Hébreux 13:20).

Comment ceux qui étaient sous la malédiction de la loi en ont-ils été rachetés ? Par Christ, qui est devenu malédiction pour eux ; comme il est écrit : Maudit est quiconque est pendu au bois (Galates 3:13 ; Romains 10:4).

Comment sommes-nous lavés de nos péchés ? Il nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang, car son sang nous purifie de tout péché (Apocalypse 1:5 ; 1 Jean 1:7).

Si je désire être délivré du monde, c'est par la croix, par laquelle le monde m'est crucifié et moi au monde (Galates 1:4 ; 6:14).

Si l'amour de Christ m'étreint envers les hommes, sachant combien le Seigneur doit être craint, comment cela a-t-il lieu ? Parce que je juge ceci, que si un est mort pour tous, c'est que tous étaient morts (2 Corinthiens 5:10-17).

Si je veux vivre dans la puissance divine, c'est en portant toujours partout dans le corps la mort du Seigneur Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans mon corps mortel (2 Corinthiens 4:10, 11).

Quand le Seigneur veut instituer un souvenir particulier qui le rappelle à la mémoire, c'est celui de son corps et de son sang versé. C'est un agneau comme immolé qui se trouve sur le trône (Luc 22:19, 20 ; Apocalypse 5:6-14).

Tout était amour, sans doute ; mais ai-je besoin de l'apprendre ? Par ceci nous le savons, c'est qu'il a laissé sa vie pour nous, et nous connaissons même l'amour de Dieu en ce qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés. C'est par l'aspersion de ce précieux sang de Christ que nous sommes sanctifiés, ainsi que pour l'obéissance (1 Jean 3:16 ; 4:9, 10 ; 1 Pierre 1:2).

Est-ce que je désire que ma conscience soit purifiée ? C'est par le sang du Christ, qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache (Hébreux 9:14).

Est-ce que je cherche la destruction de la puissance de Satan ? C'est par la mort qu'il a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort (Hébreux 2:14).

Qu'est-ce que je trouve comme objet central de la venue de Christ, comme fondement de sa gloire comme homme ? Nous voyons Celui qui a été fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort, couronné de gloire et d'honneur, en sorte que par la grâce de Dieu il goûtât la mort pour tout.

Et même la purification et la réconciliation de toutes choses dans les cieux et sur la terre dépendent de sa mort (Hébreux 2:9 ; 9:23 ; Colossiens 1:20).

17 La Croix, ou Le péché qui abonde et la grâce qui surabonde — Luc 23:32-43

ME 1906 p. 277

Les principaux chefs des Juifs, aussi complètement aveuglés que le peuple, raillaient Jésus disant qu'il était incapable de se délivrer lui-même de la croix. Ils ne savaient pas que cela était impossible, s'il était un Sauveur, que tout leur était ôté et que Dieu établissait un autre ordre de choses fondé sur l'expiation, dans la puissance d'une vie éternelle par la résurrection. Terrible aveuglement dont les pauvres soldats n'étaient que les imitateurs, selon la méchanceté de la nature humaine ! Mais le jugement d'Israël se trouvait dans leur bouche, et (de la part de Dieu) sur la croix. C'était le Roi des Juifs qui était pendu là, et dans quel abaissement, puisqu'un brigand pendu à son côté pouvait l'injurier, — mais il était à la place où l'amour l'avait amené pour le salut éternel et actuel des âmes. Cela se manifestait au moment même. Aux insultes qui Lui reprochaient de ne pas se délivrer lui-même de la croix, il répondait par le sort du brigand converti qui le rejoignit le même jour dans le paradis.

Le Roi des Juifs, de leur propre aveu, n'était pas délivré — il était crucifié. Quelle fin pour les espérances de ce peuple ! Mais en même temps un grossier pécheur, converti par grâce sur le gibet même, va droit au paradis. Une âme est sauvée pour l'éternité. Ce n'est pas le royaume, mais une âme — hors du corps — dans le bonheur avec Christ. Remarquez ici comment la présentation de Christ fait ressortir la méchanceté du cœur de l'homme. Aucun brigand ne se moquerait d'un autre brigand sur le gibet ou ne lui adresserait de reproches ; la chose a lieu du moment que Christ est là !

Mais je voudrais dire quelques mots sur la condition du brigand converti et sur la réponse de Christ. Nous voyons ici toutes les marques de la conversion et de la plus remarquable foi. La crainte de Dieu, commencement de la sagesse, est là ; la conscience est droite et forte. Le brigand dit à son compagnon : « Et pour nous, nous y sommes justement » ; c'est la connaissance de la perfection de Christ comme homme ; il le reconnaît comme le Seigneur, alors que ses propres disciples l'avaient abandonné et renié, et qu'il n'y avait aucun signe de sa gloire ou de la dignité de sa personne. L'homme ne le considérait que comme l'un de ses semblables. Son royaume n'était pour tous qu'un objet de mépris. Mais le pauvre brigand est enseigné de Dieu, et pour lui tout est clair. Il est aussi sûr que Christ aura le royaume que s'il régnait dans la gloire à ce moment-là. Tout son désir est que Christ se souvienne de lui alors. Et quelle confiance en Christ il montre par la connaissance qu'il avait de Lui, malgré sa culpabilité reconnue ! Cela montre comment Christ remplissait son cœur, comment sa confiance dans la grâce éclatante de Christ excluait la honte humaine, car qui aimerait qu'on se souvînt de lui dans l'opprobre d'un gibet ! L'enseignement divin apparaît ici d'une manière particulière. Ne savons-nous pas, par l'enseignement divin, que Christ était sans péché, et que, pour être assuré de son royaume, il fallait une foi qui fût au-dessus de toutes les circonstances ? Ce malfaiteur est la seule consolation de Jésus sur la croix, et le fait penser (en répondant à sa foi) au paradis qui l'attendait, quand il aurait achevé l'œuvre que son Père lui avait donnée à faire. Remarquez l'état de sanctification où se trouvait ce pauvre homme par la foi. Dans toute l'agonie de la croix, tout en croyant que Jésus était le Seigneur, il ne cherche aucun soulagement de sa part, mais il lui demande de se souvenir de lui dans son royaume. Il n'a qu'une pensée — avoir sa part avec Jésus. Il croit que le Seigneur reviendra ; il croit au royaume, tandis que le Roi est rejeté et crucifié, et que, pour l'homme, il n'y avait plus d'espérance. Mais la réponse de Jésus va plus loin, et ajoute ce qui introduit, non le royaume, mais la vie éternelle, le bonheur de l'âme. Le brigand avait demandé à Jésus de se souvenir de lui quand il viendrait dans son royaume. Le Seigneur répond qu'il n'attendrait pas le jour de la gloire manifestée qui serait visible pour le monde, mais « qu'aujourd'hui même, il serait avec Lui dans le paradis ». Précieux témoignage et grâce parfaite ! Jésus crucifié était plus que Roi — il était Sauveur. Le pauvre malfaiteur en était un témoignage, en même temps qu'il était la joie et la consolation du cœur du Seigneur — les prémices de l'amour qui les avait mis côte à côte ; et là, si le pauvre brigand portait le fruit de ses péchés de la part de l'homme, le Seigneur de gloire à son côté en portait le fruit de la part de Dieu, placé sous la même condamnation, comme s'il eût été lui-même un malfaiteur. Par le moyen d'une œuvre inconnue à l'homme et connue seulement à la foi, les péchés du compagnon de Christ étaient pour toujours ôtés, ils n'existaient plus, leur souvenir n'était que celui de la grâce qui les avait enlevés, et qui en avait purifié son âme à jamais, le rendant à ce moment-là aussi capable d'entrer dans le paradis que Christ lui-même, et d'y être son compagnon.

18 « En mémoire de Moi » — 1 Corinthiens 11:23-26

ME 1906 p. 315

La cène du Seigneur est le mémorial précieux et béni de lui-même qui daigne s'inquiéter que nous nous souvenions de Lui. Si jamais il y eut une chose propre à toucher le cœur d'un chrétien, c'est celle-là ; et je ne doute pas qu'il en soit de ce moyen de grâce comme de tous les autres et que celui-ci particulièrement soit accompagné d'une bénédiction positive et directe pour le croyant. Quant à moi, je ne connais rien, de ce que je puis appeler les institutions du christianisme, qui apporte à mon âme plus de joie et d'influence fructueuse. Aucun chrétien ne dédaignera la prédication, l'enseignement, l'exhortation, la lecture de la Parole ou la louange et la prière en commun, s'il connaît ses besoins ou ses privilèges, ni même d'autres choses qui sont moins proprement des institutions ; mais dans aucune les affections formées par l'Esprit de Dieu, ne sont aussi pleinement et solennellement éveillées que dans la cène du Seigneur. En y participant, il faut y apporter, de toutes manières, solennité, sérieux et jugement de soi-même. Mais la superstition a toujours soin de cultiver le mystère et la crainte dans ce qui nous approche le plus de Dieu ; dans le christianisme, c'est tout le contraire. Nous avons une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus. Nous n'avons pas reçu un esprit de servitude pour être derechef dans la crainte, mais l'Esprit d'adoption par lequel nous crions : Abba, Père ! La crainte porte avec elle du

tourment, et celui qui craint n'est pas consommé dans l'amour. L'amour parfait de Dieu — car c'est de l'amour de Dieu qu'il est question — chasse la crainte (1 Jean 4).

Aucun vrai chrétien ne doute de la divinité de notre bien-aimé Seigneur et Sauveur, mais quelque solennelle que fût l'institution de la cène du Seigneur, chaque mot qu'il prononça et chacun de ses actes était l'expression de la même personne divine, de sorte que le désir, de trouver quoi que ce soit de particulièrement mystérieux à cet égard, dans la cène du Seigneur, est absolument sans fondement ; et, en effet, quand il dit : « en mémoire de Moi », c'est bien plus de Lui considéré comme homme, s'entretenant avec eux sur la terre, qu'il s'agit, que de sa nature divine. Ces mots : « Faites ceci en mémoire de Moi », conviennent à Sa présence et à son amour ici-bas ; et si nous ajoutons sa mort, il est certain que, bien que la valeur entière de sa divinité soit attachée à sa mort, et ce n'est que comme une Personne divine qu'il a pu le faire, cependant il est mort comme homme et non quant à sa nature divine. « Il a été fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort ». Et tout en tenant ferme pour la pleine divinité du Seigneur comme le fondement même du christianisme, nous ne devons pas oublier qu'il y a un seul médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Christ Jésus. Sa personne n'était pas plus mystérieuse dans la cène du Seigneur qu'en tout autre temps, quoique l'occasion fût plus solennelle. S'il est des circonstances particulièrement mystérieuses, c'est quand il était un petit enfant couché dans la crèche. Mais en réalité c'était toujours la même chose.

De plus, la mort était la mort, et elle ne pouvait être atteinte que comme les gages du péché. Maintenant la mort est vie et gain ; car Christ a dans toute la profondeur de la mort payé ces gages, et nous nous en nourrissons comme vie. Or le mémorial de ce qui nous a acquis ces choses est doux à nos âmes, comme l'est son amour qui les a accomplies. Le don du Seigneur, célébré dans la cène, c'est le don de lui-même — sa vie donnée sur la croix pour nous dans un amour infini. Nous le connaissons comme vivant maintenant dans la gloire, nous nous nourrissons de Lui, comme mort autrefois pour nous. Il est maintenant en nous comme notre vie. Nous nous souvenons de Lui comme d'un sacrifice offert une fois pour toutes, dont nul ne peut sonder la valeur, ni les souffrances et l'amour qui s'y trouvent. Son amour est divin et humain et constaté maintenant ; mais il désire, quoiqu'il soit actuellement dans la gloire, que nous nous souvenions de Lui, tel qu'il était alors, en ce temps de son amour où il s'est donné lui-même pour nous... Nous aimons la pensée qu'il tient à ce que nous nous souvenions de Lui dans le fond de notre âme — il le désirait quand il souffrait. Nous nous en nourrissons. « Par ceci nous connaissons l'amour, c'est que Lui a laissé sa vie pour nous » (1 Jean 3:16). Cela est infiniment précieux dans tous les temps, mais la cène du Seigneur est une occasion spéciale instituée par lui-même pour le rappeler et en être le mémorial, au moment de donner sa vie, la nuit même qu'il fut livré. Qu'il se rencontre là avec son peuple réuni, je n'en doute point.

19 « Nous avons toujours confiance » — 2 Corinthiens 5:1-8 ; 1 Jean 3:2

ME 1906 p. 337

« Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ; nous savons que quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est » (1 Jean 3:2).

C'est la pensée et le conseil de Dieu de nous avoir avec Christ, semblables à Christ, son propre Fils dans la gloire, et de nous faire connaître dans le temps présent que nous possédons cette place. Nous l'avons maintenant, quoique nous ne soyons pas encore dans la gloire — nous sommes associés avec le second Homme dans la gloire — nous devons Lui être semblables. « La gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée, etc » (Jean 17:22).

Il n'y a pas d'incertitude à cet égard, c'est une chose sûre ; quoique des chrétiens aient été assez téméraires pour dire que c'est être humble que de n'avoir pas trop d'assurance quant au salut — triste preuve de la manière dont Satan peut, dans le temps actuel, se servir même d'un chrétien pour faire aboutir son mensonge contre Dieu. La foi est toujours sûre. Elle a scellé, par grâce, que Dieu est vrai, et « nous avons les arrhes de l'Esprit », dit Paul, « nous avons donc toujours confiance » (2 Corinthiens 5).

Être incertain ou douter n'est pas de l'humilité, mais le contraire. La vraie humilité consiste à reconnaître la grâce comme entièrement de Dieu, à considérer notre position en Christ avec la pleine conviction que nous ne sommes rien en nous-mêmes, mais que maintenant nous sommes en Lui, ce qui est du moi n'étant que mal et éloignement de Dieu. Si vous doutez, c'est que vous avez vos propres pensées, alors que Dieu a parlé. Quand Dieu revêt un pécheur indigne de la plus belle robe, la plus grande humilité c'est de la porter, sachant que Dieu nous l'a donnée et que tout le reste n'est qu'indignité et haillons. Commencez à vous demander si vous êtes digne de la porter, ou à dire : je n'en suis pas digne ; cela montre que vous croyez possible d'en être digne. Le Père nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière (Colossiens 1:12-14). La vraie humilité, c'est d'accepter le don de Dieu en grâce. Ce serait de la folie ou quelque chose de pire de notre part de penser à être semblables au Fils de Dieu, mais quand Dieu le dit, nous devons l'accepter, renoncer à nos propres pensées comme étant mauvaises, et recevoir les siennes comme bonnes. Il ne nous appartient pas de penser quand Dieu a parlé, notre affaire est de croire. S'il dit que nous serons semblables à Lui, nous savons que nous le serons, car Dieu l'a dit. Voilà la seule vraie humilité — renoncer à la pensée de ce que nous sommes pour Dieu, comme absolument mauvaise, et accepter la pensée de ce que Dieu est pour nous comme parfaitement bonne. Le fils prodigue pouvait s'imaginer qu'il était humble, et il pourrait sembler à quelques-uns qu'il l'était réellement quand il disait qu'il demanderait à son père de le « traiter comme l'un de ses mercenaires ». Mais cela se passait avant qu'il rencontrât le père ; c'était le raisonnement de son propre cœur, mais un raisonnement fondé sur ce qu'il mettait dans la balance, le sentiment du péché avec un peu de sentiment de la bonté de Dieu (de son Père) ; car il ne savait pas encore recevoir tout de l'amour. Cela montrait qu'il ne connaissait pas le cœur du Père. Aussi, lorsqu'il fut réellement en sa présence, il n'y eut point de place pour une telle pensée, et il ne l'exprima pas. Ce n'était pas la dignité du fils prodigue qui était en question — car il méritait l'enfer — mais la grâce trouve le Père au cou de son fils avec le baiser de la réconciliation. Le fils prodigue questionne-t-il le Père sur son acte ? Lui dit-il : « Traite-moi comme un mercenaire ? » Non, il ne le pouvait pas ; il a reçu simplement la bonté du Père et s'est perdu de vue lui-même en présence de ce merveilleux amour, et, dès lors, comme on l'a remarqué, on n'entend plus parler que du Père et non du fils prodigue. Ainsi l'humilité recevra toujours tout de Dieu. Il ne s'agit pas de penser ou de raisonner quant à la possibilité de ce que Dieu a dit. Quel droit avons-nous de penser ou de raisonner quand sa Parole affirme que nous serons semblables à son Fils ? Nous avons à recevoir comme un don de Dieu ce qu'il possède pour nous, ce qu'il a accompli pour nous et ce qu'il a fait de nous en Christ (1 Corinthiens 1:30, 31). Ce qui nous convient, c'est l'enfer, ni plus ni moins ; mais il a plu à Dieu de nous donner une place avec Christ, non pour notre gloire, mais pour celle de notre Sauveur bien-aimé (2 Thessaloniens 2:13, 14).

Courants rafraîchissants découlant de La Source de Vie par H. H. SNELL

http://www.bibliquest.org/Auteurs_divers/SnellHH-Courants_rafraichissants.htm#TM29

Jean 7:37 : Jésus dit : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par

Streams of Refreshing from the fountain of life — 1897

Table des matières limitée aux chapitres

- 1 Préface
- 2 Foi et Incrédulité — Ruth 1:15-16 — chapitre 4
- 3 Le Pharisien et le Publicain — Luc 18:10-14 — chapitre 10
- 4 La purification du lépreux — Lévi. 14:1-8 — chapitre 11
- 5 Le bon samaritain — Luc 10:25-37 — chapitre 12
- 6 La naissance de Jésus — Matthieu 2 — chapitre 18
- 7 Le Choix de la Foi — Cantique des Cant. 2:3-4 — chapitre 20
- 8 Le Salut, ou la conversion du geôlier de Philippes — Actes 16:30-31 — chapitre 21
- 9 Jésus en compagnie d'un homme religieux et d'une pécheresse — Luc 7:36-50 — chapitre 7
- 10 Ne crains point — Apoc. 1:8-20 — chapitre 1
- 11 Jésus, Celui qui guérit — Marc 5:24-34 — chapitre 2
- 12 La liberté de l'évangile — Galates 5:1 — chapitre 3
- 13 Assurance — Genèse 15 — chapitre 6
- 14 Paix à ceux qui sont anxieux — Le serpent d'airain — Nombres 21:8-9 — chapitre 19
- 15 Position et espérance du chrétien — Rom. 8:1-9 ; Col. 2:9-10 — chapitre 5
- 16 Gratuité de la grâce — ou : l'eau vive — Apo. 22:1 — chapitre 8
- 17 La mort et le jugement sont passés pour le croyant — Hébr. 9:27-28 — chapitre 9
- 18 Le sang qui fait propitiation pour l'âme — Lévi. 17:11 — chapitre 13
- 19 LUTTEZ — Luc 13:24 — (chapitre 15)
- 20 Christ, la porte — (chapitre 14)
- 21 DESCENDS VITE — Zachée ; Luc 19:5 — (chapitre 16)
- 22 Qui sont les brebis de Christ ? — (chapitre 17)
- 23 L'iniquité ôtée et la propitiation faite pour le péché — Ésaïe 6 — (chapitre 22)
- 24 Le feu étranger et le feu du ciel — 2 Chroniques 7:1-10 — (chapitre 23)
- 25 La conversion — ou la prédication de Paul à Thessalonique et ses effets — 1 Thes. 1:9-10 et Actes 17 — (chapitre 24)
- 26 Vous parlerez au rocher — Nombres 20 à 21:3 — (chapitre 25)
- 27 La nouvelle naissance — (chapitre 26)
- 28 La loi et la grâce — (chapitre 27)
- 29 La traversée du Jourdain : Josué 3 et 4 — (chapitre 28)

Table des matières complète

- 1 Préface
- 2 Foi et Incrédulité — Ruth 1:15-16 — chapitre 4
 - 2.1 La condition morale de Ruth
 - 2.2 La bonne nouvelle
 - 2.3 L'effet produit par cette nouvelle
 - 2.4 L'avertissement
- 3 Le Pharisien et le Publicain — Luc 18:10-14 — chapitre 10
 - 3.1 Le Pharisien
 - 3.2 Le Publicain
 - 3.3 Le verdict divin
- 4 La purification du lépreux — Lévi. 14:1-8 — chapitre 11
 - 4.1 Le lépreux amené au sacrificateur — Lévi. 14:2
 - 4.2 Le lépreux examiné par le sacrificateur — Lévi. 14:3
 - 4.3 Le lépreux purifié, mais uniquement par la mort d'un autre
 - 4.4 L'aspersion du sang
 - 4.5 L'oiseau vivant était alors lâché
 - 4.6 Le lépreux se purifiant lui-même
- 5 Le bon samaritain — Luc 10:25-37 — chapitre 12
 - 5.1 La condition misérable de l'homme déchu
 - 5.2 L'incapacité de la loi ou des ordonnances à répondre aux besoins de l'homme.
 - 5.3 La profondeur et la perfection de l'amour du Sauveur
 - 5.4 La sécurité et l'espérance du pécheur guéri et racheté
- 6 La naissance de Jésus — Matthieu 2 — chapitre 18
 - 6.1 L'annonce prophétique du Messie
 - 6.2 Trois catégories de personnes
 - 6.2.1 Hérode
 - 6.2.2 Les Scribes et les Pharisiens
 - 6.2.3 Les Mages
 - 6.3 La mort de Jésus
 - 6.4 Le Roi glorifié
- 7 Le Choix de la Foi — Cantique des Cant. 2:3-4 — chapitre 20
 - 7.1 Le choix du croyant
 - 7.2 Le repos du croyant

- 7.3 La joie du croyant
- 7.4 Les exercices du croyant
- 7.5 Les privilèges du croyant
- 8 Le Salut, ou la conversion du geôlier de Philippes — Actes 16:30-31 — chapitre 21
 - 8.1 Importance et urgence du salut
 - 8.2 La conversion du geôlier
 - 8.2.1 Le réveil du geôlier
 - 8.2.2 L'Évangile prêché
 - 8.2.3 Les effets de cet évangile
- 9 Jésus en compagnie d'un homme religieux et d'une pécheresse — Luc 7:36-50 — chapitre 7
 - 10 Ne crains point — Apoc. 1:8-20 — chapitre 1
 - 10.1 Avoir à faire avec le Seigneur Jésus est inévitable
 - 10.2 Jean et le Seigneur
 - 10.2.1 Jean comme disciple
 - 10.2.2 Jean à Patmos
 - 10.3 La vision de Jean à Patmos
 - 10.4 Le Seigneur comme Jean l'a vu
 - 10.5 La bénédiction est aux pieds de Jésus
 - 10.5.1 Paul
 - 10.5.2 Pierre
 - 10.5.3 La femme pécheresse
 - 10.6 Ne crains pas
 - 10.6.1 à cause de Sa Personne
 - 10.6.2 à cause de l'œuvre accomplie
 - 10.6.3 à cause de Son exaltation
 - 10.7 Avoir à faire au Seigneur de la bonne manière
 - 11 Jésus, Celui qui guérit — Marc 5:24-34 — chapitre 2
 - 11.1 Le travail de l'Esprit dans le cœur de la femme
 - 11.2 Comment Jésus agit avec cette pécheresse
 - 12 La liberté de l'évangile — Galates 5:1 — chapitre 3
 - 12.1 La délivrance de l'esclavage de Satan
 - 12.2 La délivrance de la culpabilité et de la domination du péché
 - 12.3 Délivrance de l'esclavage et de la malédiction de la loi
 - 12.4 La délivrance de la crainte de la mort.
 - 12.5 La liberté dans la présence de Dieu
 - 12.6 Notre liberté d'enfants de Dieu
 - 12.7 La liberté dans le service
 - 13 Assurance — Genèse 15 — chapitre 6
 - 13.1 La justice par la foi — de tout temps
 - 13.2 Justifié entièrement en Christ
 - 13.3 Douter de Dieu ?
 - 13.4 L'assurance
 - 13.4.1 Le renoncement à soi-même
 - 13.4.2 L'intelligence des pensées de Dieu touchant Christ et Son œuvre
 - 13.5 Applications de ces vérités
 - 13.6 Des rechutes ?
 - 13.7 Un sort éternel et définitif
 - 14 Paix à ceux qui sont anxieux — Le serpent d'airain — Nombres 21:8-9 — chapitre 19
 - 14.1 L'état du peuple
 - 14.2 Le remède de Dieu
 - 14.3 Les effets
 - 14.4 Faisons connaître ce salut
 - 14.5 Un dernier appel à saisir ce salut
 - 15 Position et espérance du chrétien — Rom. 8:1-9 ; Col. 2:9-10 — chapitre 5
 - 15.1 « En Christ » ou « dans la chair » : Délivrance du péché
 - 15.2 Notre position
 - 15.3 Notre espérance
 - 16 Gratuité de la grâce — ou : l'eau vive — Apo. 22:1 — chapitre 8
 - 16.1 Importance de l'Apocalypse, ou Révélation
 - 16.2 Signification de l'eau vive selon l'évangile de Jean
 - 16.3 La grâce qui vient de Dieu
 - 16.4 La part de ceux qui boivent de l'eau de la vie
 - 16.5 Une eau abondante
 - 16.6 Une eau pure
 - 16.7 L'eau de la vie : glorieuse
 - 16.8 Sauvés par grâce
 - 16.9 La grâce pour les inconvertis
 - 17 La mort et le jugement sont passés pour le croyant — Hébr. 9:27-28 — chapitre 9
 - 17.1 Trois apparitions du Seigneur
 - 17.1.1 Pour ôter le péché
 - 17.1.2 Comme souverain sacrificateur pour les croyants
 - 17.1.3 Le jugement
 - 17.2 La mort, le jugement, le Sauveur

- 17.3 Un Sauveur qu'il faut accepter personnellement
- 17.4 Délivrance de la mort
- 17.5 Délivrance du jugement
- 17.6 L'espérance du croyant
- 18 Le sang qui fait propitiation pour l'âme — Lévit. 17:11 — chapitre 13
- 18.1 Le sang de Christ et la rémission des péchés
- 18.2 Le sang dans les types de l'Ancien Testament
 - 18.2.1 La propitiation du temps des premiers patriarches
 - 18.2.2 Le sang de l'agneau pascal
 - 18.2.3 Le sang et la purification du lépreux
 - 18.2.4 Le grand jour des propitiations
 - 18.2.5 La cessation des sacrifices de l'Ancien Testament et le sacrifice de Christ
- 18.3 Ce que Dieu nous procure par le sang
 - 18.3.1 La rémission des péchés par le sang.
 - 18.3.2 La justification par le sang
 - 18.3.3 La paix par le sang
 - 18.3.3.1 Regarder au sang et non pas à soi-même
 - 18.3.3.2 Peur de la mort ?
 - 18.3.3.3 Peur du jugement ?
 - 18.3.3.4 À quoi regarde-t-on ?
 - 18.3.4 La proximité de Dieu en Christ et par Son sang
 - 18.3.5 Nous adorons sur la base du sang versé
 - 18.3.6 C'est en vertu du sang que nous entrerons dans la gloire.
- 19 LUTTEZ — Luc 13:24 — (chapitre 15)
- 19.1 Qu'est-ce que la porte étroite ?
- 19.2 C'est une porte ÉTROITE
- 19.3 Entrer
- 19.4 Luttez pour entrer
- 19.5 Il y a beaucoup d'obstacles pour entrer par la porte étroite
 - 19.5.1 L'esprit charnel
 - 19.5.2 Satan
 - 19.5.3 Le monde
 - 19.5.4 Les relations et les connaissances
- 19.6 Les expériences de ceux qui « luttent »
- 19.7 Quatre raisons de lutter pour entrer par la porte étroite
 - 19.7.1 « Beaucoup chercheront à entrer et ne pourront pas ».
 - 19.7.2 La porte sera fermée
 - 19.7.3 Beaucoup de chrétiens professants seront fermés dehors.
 - 19.7.4 Le tourment éternel des perdus
- 20 Christ, la porte — (chapitre 14)
- 21 DESCENDS VITE — Zachée ; Luc 19:5 — (chapitre 16)
- 21.1 Service du Seigneur auprès des âmes
- 21.2 Le désir de Zachée
- 21.3 L'attitude du Fils de Dieu
- 21.4 L'appel pressant du Seigneur
 - 21.4.1 Importance que l'esprit de l'homme s'abaisse
 - 21.4.2 Ceux qui sont fiers de leur propre justice
 - 21.4.3 Ceux qui rejettent Dieu en face
 - 21.4.4 Les curieux en matière de religion
 - 21.4.5 Il faut « descendre » pour recevoir le Seigneur
 - 21.4.6 L'urgence de descendre
 - 21.4.7 Aujourd'hui...
- 21.5 La bénédiction qu'il y a à recevoir Jésus — ce qui en découle.
 - 21.5.1 Recevoir Jésus Lui-même
 - 21.5.2 La joie
 - 21.5.3 Un salut immédiat
 - 21.5.4 Amenés à la communion
 - 21.5.5 Marcher dans la piété
- 21.6 Part terrible de ceux qui refusent le salut offert
- 22 Qui sont les brebis de Christ ? — (chapitre 17)
- 22.1 Elles écoutent Sa voix
- 22.2 Elles suivent Christ
- 22.3 La sécurité des brebis
 - 22.3.1 Elles ont la vie éternelle
 - 22.3.2 Elles ne périront jamais
 - 22.3.3 Personne ne les ravira de ma main
- 23 L'iniquité ôtée et la propitiation faite pour le péché — Ésaïe 6 — (chapitre 22)
- 23.1 La grâce qui découle du sacrifice expiatoire
- 23.2 « L'année de la mort du roi Ozias »
- 23.3 La glorieuse vision du prophète
- 23.4 L'effet produit par la vision
 - 23.4.1 Se voir dans la lumière de Dieu
 - 23.4.2 Une conviction personnelle

- 23.4.3 Impur devant Dieu
- 23.4.4 La conviction de péché en voyant Jésus
- 23.5 L'assurance du pardon donnée au prophète
 - 23.5.1 Une règle du trône de la grâce
 - 23.5.2 Le fondement de l'assurance
 - 23.5.2.1 Le sang de Christ
 - 23.5.2.2 La Parole de Dieu
 - 23.5.3 Un plein salut
- 23.6 Son obéissance de bon cœur
- 23.7 Faire le point
- 24 Le feu étranger et le feu du ciel — 2 Chroniques 7:1-10 — (chapitre 23)
 - 24.1 Le feu étranger : Les pensées humaines au sujet de Christ
 - 24.2 Le feu du ciel : Les pensées de Dieu au sujet de Christ
 - 24.3 Avoir la même pensée que Dieu au sujet de Christ
 - 24.4 La gloire qui suit le sacrifice consumé
 - 24.5 Effets pratiques de la considération de cette œuvre achevée
 - 24.5.1 Humilité
 - 24.5.2 Piété
 - 24.5.3 Joie
- 25 La conversion — ou la prédication de Paul à Thessalonique et ses effets — 1 Thes. 1:9-10 et Actes 17 — (chapitre 24)
 - 25.1 La puissance de Dieu en salut
 - 25.2 La prédication de Paul à Thessalonique
 - 25.3 Effets de la prédication de Paul à Thessalonique
 - 25.3.1 Tournés des idoles vers Dieu
 - 25.3.2 Au service du Dieu vivant et vrai
 - 25.3.3 L'attitude de leurs âmes : l'attente du Seigneur
- 26 Vous parlerez au rocher — Nombres 20 à 21:3 — (chapitre 25)
 - 26.1 Le rocher frappé — la grâce envers des pécheurs
 - 26.2 Ce qu'il y a après avoir bu l'eau du Rocher
 - 26.2.1 L'état du croyant qui a cessé de vivre de Christ
 - 26.2.2 L'échec dans le service pour Dieu
 - 26.2.3 Le vrai chemin du chrétien
 - 26.2.4 Bénédiction découlant du fait de boire de l'eau du rocher
- 27 La nouvelle naissance — (chapitre 26)
 - 27.1 L'erreur d'un homme religieux
 - 27.2 Jésus ne repousse personne. Danger d'une profession de christianisme sans nouvelle naissance
 - 27.3 La manière directe et personnelle du Seigneur
 - 27.4 La nouvelle naissance : un impératif
 - 27.5 La nouvelle naissance n'est pas une transformation de la chair, de la vieille nature
 - 27.6 La nouvelle naissance n'est pas une amélioration extérieure
 - 27.7 L'effet de la Parole de Dieu, un travail divin
 - 27.8 Le salut de Dieu. La source de vie
 - 27.9 L'Ancien Testament en parlait. Regarder le serpent d'airain
 - 27.10 Regarder à Jésus élevé sur la croix
 - 27.11 Un appel à écouter aujourd'hui
- 28 La loi et la grâce — (chapitre 27)
 - 28.1 Annoncer la Parole de vérité
 - 28.2 La vérité de l'évangile corrompue par la loi
 - 28.2.1 Que faut-il comprendre par la loi ?
 - 28.2.2 Les effets de la loi
 - 28.2.3 Qu'est-ce que la grâce ?
 - 28.2.4 Quelques contrastes frappants entre la loi et l'évangile
 - 28.3 Plusieurs catégories de personnes
 - 28.3.1 Ceux qui se placent sous le joug de la loi
 - 28.3.2 Ceux qui finissent par ajouter à l'œuvre de Christ
 - 28.3.3 Ceux qui ne sont exercés ni par la loi ni par l'évangile
- 29 La traversée du Jourdain : Josué 3 et 4 — (chapitre 28)
 - 29.1 Condition désespérée de l'homme
 - 29.2 La bénédiction, fruit de la pure grâce divine
 - 29.3 Le Jourdain ne représente pas la fin de la vie du croyant
 - 29.4 La condition d'Israël : comme des consciences réveillées, ayant peur de la mort
 - 29.5 Délivrés de la mort par la mort de Christ
 - 29.6 La traversée du Jourdain
 - 29.6.1 Un acte de foi en la délivrance de Dieu
 - 29.6.2 Une position et une espérance céleste
 - 29.7 Israël dans le Pays
 - 29.7.1 Les pierres tirées du Jourdain : Le souvenir de la mort de Christ
 - 29.7.2 La mort au péché vient après, et comment
 - 29.7.3 La Pâque
 - 29.7.4 Changement de nourriture
 - 29.7.5 Les combats

1 **Préface**

Ce petit volume traite de Jésus, le Fils de Dieu, et de la manière dont Dieu sauve les pécheurs. Nous espérons que la croix de notre Seigneur Jésus Christ en sera le sujet dominant, qui aura pour effet non seulement de parler aux insouciants et de les saisir, mais aussi d'affermir les faibles et de reconforter les saints dans la peine.

Par le sang de Jésus, Dieu parle de paix et d'amour à tout pécheur qui croit ; et ce même sang précieux permet au croyant de s'approcher de Dieu et de demeurer près de Lui. Le sang de Christ, véritable fondement de la paix et de la confiance en Dieu, donne le repos de la conscience dans la présence de Dieu, où se trouve maintenant Jésus, et remplit le coeur de louange.

Cependant, beaucoup de croyants demeurent dans une grande servitude. Ils s'attendent sincèrement à Christ en ce qui concerne le salut et possèdent vraiment la vie éternelle, sans en avoir bien conscience. Comme Lazare à sa sortie du tombeau, ils ont réellement la vie, mais sont incapables de marcher en liberté, de servir le Seigneur ou de confesser joyeusement Son Nom, à cause de ce suaire de la mort dont ils sont encore comme enveloppés ! Ils se débattent, mais demeurent entravés et ont besoin d'être délivrés. Certains essaient en vain de trouver la liberté en sondant leur propre coeur, ou s'attendent à la recevoir de quelqu'un, au lieu de regarder seulement à Christ et de croire sa Parole. Il est de la plus grande importance que le croyant apprenne de Dieu lui-même quelle est sa sécurité et sa position en Christ : il est déjà enfant de Dieu, de l'autre côté de la mort, dans les lieux célestes EN Christ ; non pas encore AVEC Christ, mais EN Christ. Ayant réalisé cela, il doit naturellement se poser cette question : «Quelle est mon espérance» ? Nous lui répondons : «la venue de Christ». Notre espérance n'est pas d'obtenir la vie éternelle, puisque celui qui croit l'a déjà (Jean 5:24). Elle n'est pas davantage d'obtenir le pardon des péchés, puisque nous l'avons aussi dès maintenant : «Nous avons la rédemption par son sang, la rémission des fautes selon les richesses de sa grâce» (Éph. 1:7). Enfin, elle n'est pas non plus d'obtenir la justice, puisque «Christ est la fin de la loi pour justice à tout croyant» (Rom. 10:4). Qu'attendons-nous donc ? La réponse inspirée, c'est : «nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire» (Phil. 3:20-21).

Telles sont les précieuses vérités de la Parole de Dieu sur lesquelles nous désirons attirer l'attention de notre lecteur dans ce petit volume. Nous l'avons écrit avec un profond sentiment de faiblesse, comptant sur le Dieu de toute grâce, à qui soit la gloire éternellement. Amen.

2 **Foi et Incrédulité — Ruth 1:15-16 — chapitre 4**

«Et Naomi dit : Voici, ta belle-soeur est retournée vers son peuple et vers ses dieux ; retourne-t-en après ta belle-soeur. Et Ruth dit : Ne me prie pas de te laisser, pour que je m'en retourne d'avec toi ; car où tu iras, j'irai, et où tu demeureras, je demeurerai : ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu» (Ruth 1:15-16).

Quelle que soit la partie de la Bible que nous considérons, nous y trouvons toujours, avec le secours de l'Esprit, les grandes vérités de l'Évangile placées devant nous. On dirait que chaque page proclame le salut par la grâce et nous présente le Seigneur Jésus comme le Sauveur des pécheurs perdus et misérables. Dans le Nouveau Testament, ces vérités sont clairement exprimées, mais dans l'Ancien Testament, elles se présentent généralement à nous sous forme de types, ou d'ombres.

Le livre de Ruth a été apprécié par de nombreux chrétiens pour ses enseignements typiques d'un caractère «dispensationnel». Le livre de la Genèse est si riche en enseignements de cette sorte qu'on pourrait dire qu'il est la table des matières de toute la Bible. Toutefois, le petit livre de Ruth nous donne des aperçus sur les voies dispensationnelles de Dieu, et, quoiqu'en raccourci, tout y est parfaitement préservé selon l'ordre divin. Le livre s'ouvre sur une description du peuple d'Israël dispersé parmi les nations, l'Éternel ayant envoyé la famine en jugement dans leur pays. Au bout d'un certain temps, nous voyons Dieu bénir de nouveau son peuple, si bien que Naomi (figure du résidu juif) retourne dans son pays qui est de nouveau l'objet de la bonté et de la miséricorde de l'Éternel. Ce livre se termine enfin en nous montrant Naomi à la fois consolée et nourrie, elle qui avait hélas si justement porté son nom de Mara (= «amère»). Mais il est important de remarquer qu'entre temps — c'est-à-dire après la dispersion des Israélites, et avant leur restauration et le retour de la bénédiction — une pauvre pécheresse d'entre les nations, rejetée, entend parler de la bonté du Dieu d'Israël, ajoute foi à ce qu'elle entend, confesse son attachement à l'Éternel, et devient finalement l'épouse du riche et miséricordieux Boaz qui seul pouvait user du droit de rachat. Alors seulement, et pas avant, le coeur de l'Israélite rentrée dans son pays peut se réjouir. Tout ceci est très clair pour ceux qui ont médité avec prière sur ces passages prophétiques.

Mais, au fait, où sont les Juifs aujourd'hui ? Ne sont-ils pas dispersés parmi les nations ? Leur ville n'est-elle pas en ruine, et leur pays plongé dans la misère et dans les ténèbres ? Selon la formule de l'apôtre, ils ont été «arrachés pour cause d'incrédulité» (Rom. 11:20). Toutefois, ils seront rétablis dans leur propre pays, «greffés sur leur propre olivier» (Rom. 11:20), «un esprit de grâce et de supplications» sera répandu sur eux, et «ils regarderont vers celui qu'ils auront percé» (Zach. 12:10), avant d'être introduits dans les bénédictions de la nouvelle alliance, remplis de joie et d'allégresse. Toutefois ce ne sera pas avant que «la plénitude des nations soit entrée» (Rom. 11), pas avant que l'Église ait été appelée par le témoignage de l'Évangile, et pas avant que le Seigneur Lui-même ne soit descendu du Ciel à sa rencontre, pour l'introduire au banquet des noces de l'Agneau. Actuellement, Israël, en tant que nation, est sous le jugement de Dieu à cause de son péché (à l'exception des quelques uns qui, selon l'élection de la grâce, reçoivent dès maintenant le Sauveur), tandis que Dieu prêche l'évangile du pardon des péchés à toutes ses créatures «pour en tirer un peuple pour son nom» (Act. 15:14). La bonne nouvelle selon laquelle il y a du pain en abondance dans la maison du Père pour les pauvres fils prodigues repentants est proclamée aujourd'hui (Luc 15:17). Le glorieux témoignage du «pain vivant descendu du ciel» (Jean 6:51) est annoncé aux nations (1 Tim. 3:16), et bientôt le Seigneur reviendra pour prendre son Église auprès de Lui. Après ces choses se réalisera la joie de la nation d'Israël, car l'Écriture dit que «le libérateur viendra de Sion ; il détournera de Jacob l'impiété» (Rom. 11:26), et alors «Israël fleurira et poussera, et remplira de fruits la face du monde» (És. 27:6).

Nous avons considéré brièvement le livre de Ruth dans ses grandes lignes. Voyons maintenant quel enseignement nous pouvons tirer des versets placés devant nous. 1°) La condition morale de cette femme destinée par la suite à tant d'honneur et de bénédiction. 2°) La nouvelle qu'elle entendit. 3°) L'effet produit sur elle par cette nouvelle. 4°) L'avertissement que nous pouvons tirer du cas d'Orpa, sa belle-soeur.

2.1 **La condition morale de Ruth**

C'était une pécheresse d'entre les nations, exclue des privilèges du peuple d'Israël si favorisé, éloignée de Dieu, une idolâtre. Son origine et sa naissance étaient des plus méprisés. Moabite, elle appartenait à ce peuple dont la loi de Moïse déclarait qu'«il n'entrerait pas dans la congrégation de l'Éternel, même jusqu'à la dixième génération» (Deut. 23:3). Elle était donc sans Dieu et sans espérance dans le monde (Éph. 2:12). Nous sommes nous aussi, par Adam, des créatures déchues, des Gentils, étrangers au peuple d'Israël, loin de Dieu, ne jouissant pas des privilèges des Juifs. Nous sommes tous par nature des enfants de colère (Éph. 2:3), ne pouvant prétendre à rien de la part de Dieu dont nous ne méritons qu'une juste condamnation, parce que nous nous sommes rebellés contre Lui, en transgressant ses saints commandements. Telle est notre condition. Mais la grâce consiste en ce que Dieu — tandis que son

peuple d'autrefois (les Juifs) est dispersé à cause de son incrédulité — nous appelle maintenant, nous les Gentils qui croyons en Lui, et nous accorde le pardon et la paix par le sang expiatoire de Son Fils bien-aimé.

2.2 La bonne nouvelle

C'est alors qu'elle vivait dans ce contexte de péché, dans ce lointain pays de Moab, que Ruth apprit que «l'Éternel avait visité son peuple pour leur donner du pain» (Ruth 1:6). Cette bonne nouvelle, elle la crut, et c'est ce témoignage de la bonté et de la miséricorde du Dieu d'Israël qui la toucha au plus profond de son cœur et de son âme. Mais, cher lecteur, quelle est donc la nouvelle proclamée aujourd'hui sinon que Dieu a envoyé son Fils pour sauver ceux qui sont perdus, qu'Il a donné ce «pain de vie» à de pauvres pécheurs qui périssaient, et que, dans son amour merveilleux, Il a livré son Fils unique à la mort de la croix, afin que ces pécheurs fussent sauvés de la colère à venir ? Cette nouvelle n'est-elle pas que, par la crucifixion de Christ, le péché est ôté pour toujours, et que Christ Lui-même justifie tout pécheur qui croit en Lui ? Oui, tout pécheur, aussi souillé soit-il — qu'il soit Juif ou moabite ! «Quiconque» croit en Lui ne périra pas mais a la vie éternelle (Jean 3:16). Notre Seigneur Jésus Lui-même a dit : «Moi, je suis le pain vivant qui est descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; or le pain aussi que moi je donnerai, c'est ma chair, laquelle moi je donnerai pour la vie du monde» (Jean 6:51). Quelle glorieuse nouvelle pour ceux qui ont le cœur brisé et qui ploient sous le fardeau du péché ! Quelle merveilleuse nouvelle ! Combien notre Dieu est bon et plein d'amour, Lui qui, au lieu de nous bannir tous de sa présence à cause de nos transgressions, a envoyé son Fils unique mourir afin que nous ayons la vie, puis, l'ayant ressuscité d'entre les morts pour avoir accompli l'oeuvre de rédemption éternelle, Il ordonne maintenant que soit proclamée cette nouvelle merveilleuse à l'intention de toutes les créatures ! Mais qui croit ces choses ? Le prophète avait de bonnes raisons de s'écrier : «Qui a cru à ce que nous avons fait entendre, et à qui le bras de l'Éternel a-t-il été révélé» ? (És. 53:1).

2.3 L'effet produit par cette nouvelle

Lorsque l'évangile est reçu dans le cœur par la foi, il conduit toujours l'âme à Dieu parce qu'il révèle l'amour de Dieu envers nous. C'est en effet l'évangile de la grâce de Dieu dont il déploie les glorieux attributs, en même temps qu'il témoigne de son amour et de sa miséricorde envers des pécheurs perdus, puisqu'il annonce la vie et le pardon à ceux qui sont morts dans leurs fautes et dans leurs péchés. Lorsque le cœur a été ouvert par le Saint Esprit pour recevoir cette bonne nouvelle, celle-ci attire aussitôt l'âme à Dieu et produit la confiance en Lui. Ainsi s'opère un changement complet des pensées, si bien que Dieu n'est plus considéré comme un Maître exigeant et austère (Matt. 25:24), mais comme un Dieu plein de grâce et de miséricorde, d'amour et de compassion, riche en bonté et en vérité. Il en fut ainsi pour Ruth. Cette bonne nouvelle, «que l'Éternel avait visité son peuple pour leur donner du pain», la rendit sur le champ capable de se détourner des idoles pour servir le Dieu vivant et vrai (1 Thes. 1:9-10). Son cœur fut si sincèrement, si totalement conquis par l'Éternel, le Dieu d'Israël, que lorsque sa belle-soeur s'en retourna et qu'elle-même fut instamment engagée à faire de même, elle répondit fermement, sans aucune hésitation : «Ne me prie pas de te laisser... car ton Dieu sera mon Dieu». Cette réponse est très importante et mérite que nous la méditations, car l'esprit humain peut, d'une certaine manière, s'intéresser à la religion et aux choses religieuses, sans pour autant être né de nouveau spirituellement. Or à moins de discerner la gloire de Dieu dans la face de Christ (2 Cor. 4:6), à moins de reconnaître en Dieu Celui qui sauve le pécheur, il ne saurait y avoir ni conversion sincère à Dieu, ni confiance en Lui, ni aucune force pour marcher dans la vérité à sa gloire. Mais lorsque la mort de Christ est considérée par la foi comme le moyen par lequel Dieu pourvoit aux besoins de pauvres pécheurs sans force, coupables, mourants ; et quand cette mort est annoncée à toutes les créatures sur l'ordre du Seigneur Lui-même ; lorsque la conscience chargée de péchés entend le Dieu Très Haut lui dire : «Venez, et plaidons ensemble... : Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige ; s'ils sont rouges comme l'écarlate, ils seront comme la laine» (És. 1:18), alors l'âme trouve le repos dans le sein de Dieu Lui-même, un Dieu qui hait le péché, et pourtant le pardonne. L'amour de Dieu inonde maintenant le cœur. Notre foi et notre espérance sont en Dieu : «nous avons la paix avec Dieu par notre seigneur Jésus Christ» (Rom. 5:1), «nous l'aimons parce que Lui nous a aimés le premier» (1 Jean 4:19).

Mais le fait d'avoir ajouté foi à la bonne nouvelle n'a pas que cet effet-là. Ruth dit aussi : «ton peuple sera mon peuple» (Ruth 1:16). Il en est toujours ainsi pour les âmes nées de Dieu. Elles aiment la Bible, parce qu'elle est la Parole de Dieu ; elles aiment la sainteté qui est un attribut de Dieu ; et elles aiment tous les chrétiens parce qu'ils sont les objets de l'amour de Dieu. Beaucoup de croyants, aux heures de grande tentation, ont trouvé un profond réconfort dans cette déclaration inspirée : «nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères» (1 Jean 3:14). Impossible d'être un enfant de Dieu sans aimer les siens. «Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il hâisse son frère, il est menteur ; car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas» ? (1 Jean 4:20)... «et quiconque aime celui qui a engendré, aime aussi celui qui est engendré de lui» (5:1). Ceci est très clair. Dans la suite de l'histoire de Ruth, nous la trouvons toujours associée au peuple de Dieu, et en sa compagnie. Le Dieu d'Israël était son Dieu, le peuple de Dieu était son peuple. Nous la voyons tantôt glaner dans le champ de ce parent de Naomi qui avait le droit de rachat, ou mangeant et buvant avec les serviteurs de ce dernier, mais jamais nous ne la voyons retourner aux dieux et au peuple de Moab.

Un autre point remarquable dans ce récit, comme effet de cette bonne nouvelle, est que Ruth, par son expérience même, en a prouvé l'authenticité. Non seulement elle crut la nouvelle que «l'Éternel avait visité son peuple pour leur donner du pain», mais elle mangea de ce pain et fut rassasiée. Des doctrines sèches, si justes soient-elles, ne peuvent que nourrir l'intelligence, mais le pécheur, contraint de s'écrier «je péris de faim» (Luc 15:17), sent la nécessité de manger de ce pain vivant, la nécessité de se nourrir de Christ pour répondre aux besoins de son âme, la nécessité de venir au Sauveur pour être sauvé, et rien d'autre ne saurait le satisfaire. Telle est l'expérience de tous les vrais croyants. L'évangile comme nous l'avons vu, amène le pécheur à Dieu, par Christ. Non seulement il entend le témoignage béni que Dieu rend à la mort de Jésus, mais c'est à Lui qu'il regarde pour être sauvé, et pour vivre ! Par la foi, et pour sa propre bénédiction éternelle, il mange la chair et le sang du Fils de Dieu, comme ce qui répond pleinement aux besoins de son âme, ainsi qu'à toutes les justes exigences de Dieu touchant le pécheur. Il mange et il est rassasié. Il réalise que la chair du Fils de l'homme est ce «pain vivant», et considère comme d'une importance éternelle ces paroles de Jésus : «Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est en vérité un aliment, et mon sang est en vérité un breuvage» (Jean 6:53-55).

Oui, ceux qui reçoivent vraiment l'évangile que Dieu a envoyé sentent qu'il ne s'agit pas seulement de sentiments, ni d'un ensemble de simples formules religieuses, mais ils renoncent à chercher refuge ailleurs que dans le sang expiatoire du Seigneur Jésus, dans lequel ils se confient avec un sentiment d'absolue nécessité. Comme un homme arraché à son sommeil fuit sa maison en flammes, ou tel autre, affamé, se jette sur un morceau de pain, ou encore comme quelqu'un qui se noie s'agrippe à un canot de sauvetage, de même tout croyant sincère accepte avec reconnaissance le Sauveur crucifié et ressuscité, comme le seul espoir que lui propose l'Évangile. Nous pourrions aussi remarquer d'autres détails dans les expériences de cette femme fidèle qui correspondent à celles de la maison de la foi dans tous les temps, comme le fait qu'il soit pourvu à ses besoins, qu'elle soit rendue capable d'en nourrir d'autres après avoir

été elle-même rassasiée, que les bénédictions se multiplient sur sa route, qu'elle soit en heureuse communion avec son riche et miséricordieux bienfaiteur de même qu'avec ses serviteurs, que la grâce ait produit dans son âme tant d'humilité etc. Remarquons maintenant que son pèlerinage et ses espérances aboutissent à son mariage avec cet homme puissant d'Israël qui l'avait rachetée. Or quelle est l'espérance de l'Église aujourd'hui, sinon de voir Jésus, d'être avec Lui, semblable à Lui pour toujours ? Notre attente n'est-elle pas d'être l'épouse de l'Agneau ? Et notre Rédempteur béni — qui nous a soutenus, consolés, et si souvent nourris de sa propre chair et de son propre sang — n'a-t-il pas dit : «je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi» (Jean 14:3). Oui, Christ lui-même est l'espérance du croyant. Il ne faut rien moins que voir Christ, être avec Lui et semblable à Lui, pour répondre aux désirs d'une âme véritablement régénérée. L'apôtre Paul dit à ce sujet : «... nous attendons le Seigneur Jésus comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire» (Phil. 3:20-21), et encore : «... attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ qui s'est donné lui-même pour nous» (Tite 2:13-14). Pierre dit : «Étudiez-vous à être trouvés sans tache et irréprochables devant lui, en paix...» (2 Pi. 3:14), et Jean aussi, inspiré par le même Esprit, écrit : «Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ; nous savons que quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est. Et quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui est pur» (1 Jean 3:2-3).

Le grand événement suivant, auquel la Parole fait ensuite allusion, est le retour du Seigneur venant du Ciel. La grande espérance de l'Église est la venue de l'Époux, lorsqu'il viendra chercher ceux qui sont prêts pour les introduire avec Lui au banquet nuptial. Chers enfants de Dieu ! Que cherchons-nous vraiment ? Qu'attendons-nous ? Est-ce Christ que nous cherchons, et aimons-nous son apparition ? Car n'est-il pas dit qu'il «apparaîtra une seconde fois, sans péchés, à salut à ceux qui l'attendent» ? (Héb. 9:28). Christ est tout pour le croyant. Il est sa vie, sa justice, sa paix ; sa véritable attente est de régner avec Christ et de partager son honneur et sa gloire. Et nous pouvons être sûrs que le coeur du Seigneur Jésus attend ce jour-là, déjà rempli d'une joie inconcevable. «Père», dit-il, «je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire» (Jean 17:24). Si l'on demande quand Jésus reviendra, nous répondons que nous n'en savons rien. Il nous est dit de veiller, mais nous ne savons pas quand cela aura lieu. Pour le moment, il nous convient de l'aimer et de le servir, de marcher sur ses traces, de «ne pas glaner dans un autre champ». Notre pèlerinage touche à sa fin, nous n'aurons bientôt plus l'occasion de confesser un Sauveur rejeté dans un monde où règne le mal, et nous allons être pour toujours avec le Seigneur. Quelle perspective glorieuse ! Quelle plénitude de joie sans mélange ! Quel repos parfait et quelle satisfaction ! Puissions-nous être tous si pleins d'amour pour notre Sauveur que la réponse constante de notre coeur à sa promesse «Voici, je viens bientôt», soit «Amen, viens, Seigneur Jésus» !

2.4 L'avertissement

Orpa aussi entendit la bonne nouvelle et parut un moment être influencée par elle. Mais son coeur ne fut pas touché par la vérité, pas plus que sa conscience devant la bonté de Dieu qui visitait son peuple coupable pour lui donner du pain. Émue, cependant, par l'exemple des autres, elle marcha quelque temps avec elles, mais ne tarda pas à céder au raisonnement et à la tentation de la chair pour retourner aux viles nourritures de Moab. Elle ne discerna pas les leçons d'amour dans les voies de l'Éternel, pas plus qu'elle ne sentit cette bonté de Dieu qui pousse à la repentance (Rom. 2:4), ni ne fut sensible au fait que le peuple de Dieu avait plus de droit à son estime et à sa confiance que celui de Moab, objet de malédiction. En fait, elle ne considérait pas les choses du point de vue de Dieu, et c'est pourquoi elle agit selon sa propre volonté et sa propre préférence, et retourna «vers son peuple et vers ses dieux» (Ruth 1:15). Cela est très solennel. Mais il est à craindre que le message de la réconciliation avec Dieu, par la mort de son Fils, soit pareillement rejeté par beaucoup de gens aujourd'hui. Ils entendent, paraissent s'intéresser momentanément aux croyants et aux choses religieuses, mais quand vient la tentation, ils retournent à leur peuple et à leurs dieux. Ils entendent mais ne croient pas ! Ils ne reçoivent pas la Parole dans un coeur honnête (Luc 8:15). Ils sont émus momentanément, mais sans être exercés dans leur conscience, devant Dieu, quant à leur état personnel. C'est pourquoi leur coeur en fin de compte, reste attaché à leur peuple et à leurs dieux. Dans tous les pays, les hommes impies ont leurs dieux — quelques objets très chers à leurs coeurs, qui varient suivant les circonstances et les âges de la vie, car ce qui envoûte un coeur à un certain âge perd tout son charme à un autre. Il y a des dieux domestiques, des dieux publics, des dieux pour les jeunes, d'autres pour l'âge avancé — pas toujours visibles, je vous l'accorde, mais néanmoins bien réels. Le pauvre a ses dieux, comme les riches ont les leurs, car l'homme déchu est naturellement idolâtre. Son coeur est éloigné de Dieu, et sa convoitise et son orgueil sont insatiables. C'est pourquoi il trouve son bonheur dans l'oeuvre de ses mains, et il adore et sert la créature plutôt que le Créateur (Rom. 1:25). Tel est l'homme. À moins donc que ne lui soit présenté un objet qui surpasse ce que peut saisir son regard naturel, un objet qui réponde à toutes les exigences de son âme, l'homme s'accroche à ses dieux. Il est donc merveilleux de voir de quelle manière parfaite la mort du Fils de Dieu répond aux besoins de l'homme pécheur, et peut combler son âme d'une consolation et d'une espérance éternelles. Cette mort le délivre pratiquement des nombreux dieux et des nombreux maîtres (És. 26:13) de ce «présent siècle mauvais» (Gal. 1:4), et dirige ses affections vers les choses d'en haut, là où Christ est assis à la droite de Dieu.

Et maintenant, chers lecteurs, permettez-moi de vous demander comment vous avez personnellement traité l'Évangile. Quel effet la bonne nouvelle a-t-elle eu sur vous ? La bonté de Dieu vous a-t-elle poussé à vous repentir et à recevoir le salut de Dieu par Christ ? Avez-vous si bien contemplé la grâce de Dieu déployée pour vous sauver de la colère à venir, par la mort de son Fils, que vous vous sentez contraint d'aimer Dieu, ainsi que ses enfants ? Ou bien demeurez-vous attaché aux délices du péché, vous leurrant du vain espoir de changer un jour de voie ? N'avez-vous jamais été touché en entendant parler de l'amour que Dieu a manifesté pour les pécheurs à la croix de son Fils bien-aimé ? N'en avez-vous pas quelque peu réalisé l'importance et la solennité ? N'avez-vous pas pris la décision de marcher avec ceux qui aiment le Sauveur, plutôt qu'avec vos anciens compagnons ? alors, pourquoi retourner en arrière ? Pourquoi vivre encore dans le péché avec les ennemis de Christ ? Ami, gardez-vous de traiter à la légère une question qui concerne votre bonheur éternel ! C'est peut-être à vous que s'adresse cette parole : «cette nuit même ton âme te sera redemandée» (Luc 12:20). Permettez-moi de vous avertir en toute fidélité ! J'ai entendu récemment parler de la mort d'une jeune femme, qu'il faut que je vous raconte : Un Vendredi matin, la malheureuse s'écria du fond de sa détresse : «Je sais que je suis frappée à mort et damnée pour l'éternité ! Le diable m'a avertie et m'a dit qu'à six heures, il me jetterait dans les tourments éternels, dans l'abîme préparé pour moi» ! Sa détresse était inexprimable, littéralement déchirante, à tel point que même ses compagnes qu'elle exhortait ardemment à se repentir et à abandonner leur mauvaise voie, étaient effrayées et fort affectées, sans savoir toutefois comment la soulager. Elles-mêmes ne connaissaient pas Jésus qui est la source de toute vraie consolation en réponse aux besoins du pécheur. Elles ne savaient pas que son sang purifie de tout péché (1 Jean 1:7). La malheureuse enfant hurlant de terreur, s'écriait : «N'y a-t-il rien pour me sauver ? Aucune issue» ? Elle bondit plusieurs fois de son lit, en hurlant d'une manière effrayante : «Tu ne m'auras pas encore ! Il n'est pas six heures» ! Puis elle continua à délirer de la sorte jusqu'à l'heure fatale qu'elle avait si souvent indiquée, et elle expira.

Cher lecteur, soyez bien sûr que vous aussi approchez à grands pas de l'heure de la colère de Dieu, aussi agréable que le moment présent puisse vous paraître ! À moins que, vous reconnaissant pécheur coupable, vous ne soyez amené à croire en son Fils bien-

aimé, car « les gages du péché, c'est la mort ; mais le don de grâce de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur » (Rom. 6:23)

3 **Le Pharisien et le Publicain — Luc 18:10-14 — chapitre 10**

« Deux hommes montèrent au temple pour prier, l'un pharisien, et l'autre publicain. Le pharisien, se tenant à l'écart, priait en lui-même en ces termes : Ô Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont ravisseurs, injustes, adultères ; ou même comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine je donne la dîme de tout ce que je possède. Et le publicain, se tenant loin, ne voulait même pas lever les yeux vers le ciel, mais se frappait la poitrine, disant : Ô Dieu, sois apaisé envers moi, pécheur ! Je vous dis que celui-ci descendit en sa maison justifié plutôt que l'autre ; car quiconque s'élève sera abaissé ; et celui qui s'abaisse sera élevé » (Luc 18:10-14).

Le Seigneur savait ce qui était dans l'homme. Ses paroles étaient puissantes, sondant les cœurs. Il faisait toujours la différence entre de simples mots, purement formels, et ce qui exprime un réel exercice de conscience devant Dieu. En ce temps-là, comme de nos jours, beaucoup s'égarèrent faute de connaître les Écritures et la puissance de Dieu (Matt. 22:29). Ils ne croyaient pas en cette vérité de la ruine totale de l'homme et de sa dépravation. C'est pourquoi ils pensaient constamment devoir faire quelque chose pour s'assurer la faveur de Dieu, ou offrir du fruit de leur propre mérite pour être acceptés devant Dieu, au lieu de confesser n'être que de pauvres pécheurs perdus, ne méritant en toute justice que sa colère éternelle. Les gens ne pouvaient donc comprendre Jésus. Ils ne voyaient en Lui aucune beauté (És. 53:2). Ils se méprenaient constamment à propos de ce qu'il disait, et ne comprenaient pas qu'il répondait exactement à leurs besoins, parce qu'il était venu chercher et sauver ce qui était perdu (Luc 19:10).

Dans le chapitre qui est devant nous, notre Seigneur bien-aimé s'adresse aux Pharisiens, au sujet de la prière. Il leur présente leur manière hypocrite de s'approcher de Dieu, et l'immense différence qu'il y a entre réciter des prières et prier véritablement. Leurs prières avaient peut-être l'approbation des hommes en général, mais que valaient-elles devant Dieu ? Il venait de leur parler de l'impiété qui caractériserait le monde lorsque le Fils de l'homme serait manifesté — un monde tellement dénué de vie véritable qu'il ne pourrait être comparé qu'à celui d'avant le déluge, ou à celui du temps de Lot. Puis Il leur expose la parabole du « juge inique », leur enseignant que « les hommes devaient toujours prier et ne pas se lasser », en leur assurant aussi que Dieu écoute la prière, et ne peut que prendre la défense des Siens en réponse à leurs cris. Il pose enfin cette question des plus solennelles : « Le fils de l'homme quand il viendra, trouvera-t-il de la foi sur la terre ? » (Luc 18:18). Mais tout en exprimant ainsi cette doctrine selon laquelle « les hommes doivent toujours prier » (Luc 18:1), Il leur expose, dans la parabole du Pharisien et du Publicain, la différence absolue qu'il y a entre la prière purement formelle et la prière véritable.

Cela dut interpellier profondément ceux qui étaient imbus de leur propre justice. La plupart des hommes reconnaissent qu'ils devraient prier. Ne pas le faire est quelque chose que l'on condamne généralement. Prier est en fait devenue une loi dans presque tous les pays. Les idolâtres invoquent leurs dieux. Les Musulmans récitent leurs prières à heures fixes. Les Sociniens reconnaissent la nécessité de prier. Les Juifs ont leurs propres prières, les Catholiques romains répètent les leurs. Les Pharisiens se faisaient remarquer par de longues prières. Saul de Tarse excellait à cela, mais ce n'est qu'après avoir vu le Seigneur Jésus, qu'il fut dit de lui : « Voyez, il prie ! » Quelqu'un qui ne prie pas est dans un triste état d'incrédulité, car il est certain que c'est le devoir de toute créature intelligente de reconnaître la bonté du Créateur. Mais il y a une différence entre tel homme qui ne prie pas, et tel autre qui reconnaît en Dieu son Créateur et son Bienfaiteur, bien que tous deux puissent être morts dans leurs fautes et leurs péchés. Le premier est un infidèle, en ce que, pas plus qu'une bête dénuée d'intelligence, il ne reconnaît Dieu. Le second reconnaît Dieu dans la création et en ce qu'il pourvoit à ses besoins, mais, du fait qu'il méprise sa grâce comme Rédempteur, il n'est ni pardonné ni sauvé. Beaucoup parlent de la bonté providentielle de Dieu, mais sans croire au glorieux évangile du salut en Christ. Ils demeurent ainsi dans leurs péchés, déjà condamnés, car « c'est ici le jugement, que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs oeuvres étaient mauvaises... Qui croit au Fils a la vie éternelle ; mais qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui » (Jean 3:19, 36).

La parabole du pharisien et du publicain nous offre un tableau des plus frappants de deux catégories de personnes fort répandues dans ce monde : celles qui récitent des prières, et celles qui prient véritablement. Ce tableau s'accompagne de l'appréciation divine de ces deux catégories.

Apparemment, il y a une grande ressemblance entre le pharisien et le publicain. Un païen idolâtre aurait pu les voir se diriger l'un et l'autre vers le même temple. Tous les deux allaient prier. Tous les deux adressaient leurs prières à « Dieu ». Aux yeux des hommes ils poursuivaient le même but. À la différence de ceux qui restaient dehors, ceux-là adoraient à l'intérieur du temple. De même, aujourd'hui, entre un chrétien de nom et un vrai chrétien, il y a souvent peu de différence extérieure, mais aux yeux de Dieu quel contraste !

3.1 **Le Pharisien**

Considérons tout d'abord le Pharisien. Il me semble que je le vois, avec son grand phylactère, se hâtant le long des rues pleines de monde, souvent salué du nom flatteur de « Rabbi ». Il s'arrête de temps en temps au coin d'une rue pour répéter sa prière habituelle, et passe devant plus d'un publicain désespéré. Il approche enfin du saint temple. Avec quelle hardiesse y entre-t-il ! De quel pas assuré va-t-il droit au cœur même du saint lieu ! Comme il se redresse ! Que de coups d'oeil furtifs jette-t-il à la foule qui le contemple, pour s'assurer qu'il est bien l'objet de son admiration et de son estime, et avec quel mépris regarde-t-il les pécheurs en larmes qui l'entourent ! C'est alors qu'il commence à prier : « Ô Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont ravisseurs, injustes, adultères ; ou même comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède ». Telle est la prière du pharisien. Il nous est dit « qu'il priait en lui-même ». Il fait donc appel à toutes les ressources du moi dont sa prière est pleine : l'exaltation du moi, l'amour du moi, la propre justice. Il dit : « je te rends grâce », « je ne suis pas comme le reste des hommes », « je jeûne », « je donne », « je possède ». D'un bout à l'autre de sa prière, le « je » tient la première place ! Or le moi, quelle que soit la forme qu'il prenne, ne s'élève jamais au-dessus de lui-même. Le pharisien remercie Dieu de ce qu'il est meilleur que les autres. Mais comment cela se fait-il ? Est-ce parce qu'il jeûne et fait l'aumône ? Alors pourquoi remercie-t-il Dieu ? N'en est-il pas de même de l'offrande de Caïn — ces fruits du sol qu'il avait cultivés de sa propre main et qui avaient mûri avec l'aide de Dieu ? Oui, c'est là l'erreur du pharisaïsme : cultiver le moi, mais en déclarant que c'est avec l'aide de Dieu. Cela n'est pas le salut ! Ce n'est pas la purification d'une conscience coupable, mais seulement l'élagage superficiel de l'arbre corrompu incapable de porter de bons fruits, et cet élagage annule cette déclaration de l'évangile : « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu » (Jean 3:3).

Le pharisien remercie Dieu de ce qu'il n'est pas comme le reste des hommes. Dieu déclare que tous ont péché, que tous se sont égarés (Rom. 3:9-12), que tous sont coupables devant Lui, et que « comme dans l'eau le visage répond au visage, ainsi le cœur de l'homme répond à l'homme » (Prov. 27:19). Il est tout à fait possible que le pharisien ait été préservé des péchés extérieurs où le publicain avait si longtemps persévéré, et dans lesquels tant d'hommes autour de lui se complaisaient abondamment ; mais il ne pensait guère au fait que « l'Éternel ne regarde pas ce à quoi l'homme regarde, car l'homme regarde à l'apparence extérieure, et

l'Éternel regarde au coeur» (1 Sam. 16:7). Le pharisien ne connaissait pas le péché qui consiste à n'honorer Dieu que des lèvres, tandis que le coeur est éloigné de Lui (Matt. 15:8). Quel était l'état du coeur du pharisien ? Il parlait comme s'il était juste et n'avait jamais péché, mais cela était faux, car l'Écriture dit «qu'il n'y a point de juste, non pas même un seul», et que nous sommes tous impurs, conçus dans le péché, et formés dans l'iniquité (Ps. 51:5). Il pensait, comme beaucoup d'autres aujourd'hui, que seules les choses extérieures souillent l'homme, alors que notre Seigneur a dit que ce sont les choses mauvaises du dedans qui souillent l'homme : «car du dedans du coeur des hommes, sortent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les meurtres, les vols, la cupidité, les méchancetés, la fraude, l'impudicité, l'oeil méchant, les injures, l'orgueil, la folie. Toutes ces mauvaises choses sortent du dedans et souillent l'homme» (Marc 7:21-23). Le pharisien n'était-il donc pas, dans son coeur, un «raviséur» ? N'avait-il pas, maintes et maintes fois, désiré et obtenu les grâces providentielles de Dieu, sous prétexte d'honorer Dieu, alors qu'en fait c'était pour s'exalter lui-même aux yeux des hommes ? N'était-il pas «injuste» en n'ajoutant pas foi au témoignage du saint et véritable Fils de Dieu ? N'était-il pas «adultère» dans son coeur, en prétendant aimer Dieu, appelant le Dieu vivant et vrai «son» Dieu, alors qu'il ne pensait qu'à s'exalter et s'adorer lui-même ? Pauvre pharisien plein d'illusions ! Pauvre pécheur inconverti, non pardonné, aveuglé par Satan ! Combien ton propre méchant coeur t'a trompé ! Le Seigneur a bien dit de toi : «Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! car vous ressemblez à des sépulcres blanchis, qui paraissent beaux au dehors, mais qui, au dedans, sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte d'impureté. Ainsi, vous aussi, au dehors vous paraissez justes aux hommes, mais au dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité» (Matt. 23:27-28).

Telle est la prière du pharisien, qui n'exprime aucun sentiment de besoin, aucune espérance de recevoir quoi que ce soit de Dieu, aucune conviction d'indignité, aucune repentance, aucune confession de péché. Il pensait que Dieu exigeait quelque chose de lui, et se flattait de pouvoir Le satisfaire. Il ignorait cette vérité, que «Dieu n'est pas servi par des mains d'hommes, comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne à tous la vie et la respiration et toutes choses...et qui ordonne maintenant aux hommes que tous, en tous lieux, il se repentent» (Actes 17:25, 30).

3.2 Le Publicain

Considérons maintenant le publicain. Voilà un homme exercé dans son coeur, non pas à propos de ce qu'il est aux yeux des hommes, mais de ce qu'il est devant Dieu. C'est toujours ainsi que le Saint Esprit agit dans une âme. Le publicain sait que c'est à Dieu, à qui l'on ne peut rien cacher, qu'il doit rendre compte. D'un pas tremblant, et le coeur serré, il entre dans le temple. Il est profondément contrit, accablé par le sentiment d'être totalement indigne de la grâce de Dieu, et, se tenant loin, il se demande comment il peut s'approcher de Dieu, car il sait qu'il est un homme pécheur, qu'il a réellement transgressé les commandements de Dieu. Il en est convaincu, donc profondément humilié. Il est hanté par le souvenir de ses actes de convoitise et d'extorsion, et il a conscience du fait que tout péché est véritablement «contre Dieu». «Contre toi, contre toi seul, j'ai péché, et j'ai fait ce qui est mauvais à tes yeux» (Ps. 51:4), voilà le cri de son coeur ! Il a le sentiment de ne pas même pouvoir «lever les yeux vers le ciel», car il sait que Dieu est saint et juste, qu'en aucune manière Il n'ôtera la culpabilité (Ex. 34:7), et qu'Il a le pouvoir de détruire à la fois le corps et l'âme en enfer (Matt. 10:28). Il a profondément conscience d'avoir enfreint ses commandements. Mais, en outre, Dieu remonte jusqu'à la source du péché. Posant sa main tremblante sur son coeur, le publicain «se frappait la poitrine» comme pour dire : quelles pensées horribles, quels vils désirs, quelles suggestions abominables habitent ce pauvre coeur ! Misérable homme que je suis, transgresseur infâme, ennemi irréductible de Dieu ! De quelles grâces ai-je été l'objet, de la part de ce divin Bienfaiteur ! et pourtant, combien j'ai été rebelle et désobéissant, gaspillant mon temps, ma santé, mes forces et tant d'autres dons à des fins égoïstes ! Oui, j'ai même utilisé des dons du Tout Puissant à la poursuite du bonheur et de la gloire, loin du divin Donateur ! Quelle impiété ! Quel péché ! Mais il n'y a pas de mots assez forts pour décrire un tel travail de l'Esprit dans une conscience.

La question que se pose donc le publicain dans son coeur est de savoir si un tel pécheur peut être sauvé. Y a-t-il quelque espoir de salut pour un homme qui mérite si bien la colère de Dieu ? Si oui, il est convaincu que ce ne peut être qu'en Dieu lui-même, car l'expérience qu'il a faite de sa propre faiblesse et de son indignité lui enlève tout espoir de le trouver en lui-même, et même ailleurs que dans la grâce divine. Dieu peut-Il et veut-Il faire grâce à un si grand pécheur ? Il a entendu parler de la grâce de Dieu, et il sent que la grâce seule peut répondre à son besoin.

Mais peut-il encore être, lui, un objet de grâce ? Telle est la question qu'il se pose avec angoisse. Il se risque, cependant, et met tous ses espoirs dans cet amour gratuit et immérité : «Ô Dieu, sois apaisé envers moi, pécheur !» Remarquez bien le caractère de cette prière : 1) sa supplication s'adresse à Dieu Lui-même, 2) il reconnaît sa culpabilité de pécheur, 3) il ne compte que sur la grâce divine — «sois apaisé», — 4) il exprime le besoin profond de son coeur : «Sois apaisé envers moi». Il n'apporte rien qu'un fardeau de péchés à pardonner, une conscience oppressée par sa culpabilité à purifier, un coeur souffrant à l'extrême et attendant la consolation, une âme affamée à nourrir ! Il n'a aucun mérite personnel à présenter à Dieu, mais attend tout de Lui. Il sent que si Dieu ne le sauve pas, il est perdu pour toujours : «Ô Dieu, sois apaisé envers moi, pécheur» !

Quelle différence entre ces deux prières ! Le pharisien imbu de lui-même, n'a aucun besoin ; tandis que le publicain, profondément humilié, a besoin de tout. Le premier est pris au piège d'un formalisme sans vie, le second est sous l'influence d'une vie spirituelle.

3.3 Le verdict divin

Ayant placé devant nous un exemple de ces deux catégories de personnes si répandues dans le monde depuis les jours de Caïn, notre bien-aimé Seigneur ajoute que le publicain «descendit en sa maison justifié». Tel est, sans ambiguïté, le sens de ce passage, et non pas que le pharisien le fut, lui, en quelque mesure. De ces deux personnes, c'est le publicain qui a pu être déclaré «justifié». Quelle bénédiction ! Quelle glorieux déploiement des richesses de la grâce de Dieu : un pécheur, condamné de son propre aveu, s'en remettant à la grâce souveraine et gratuite de Dieu, un tel pécheur JUSTIFIÉ ! N'en a-t-il pas toujours été ainsi avec Dieu ? Du temps de Job, Élihu fut conduit par l'Esprit à dire : «l'homme dira : J'ai péché et j'ai perverti la droiture et il ne me l'a pas rendu ; Il a délivré mon âme pour qu'elle n'allât pas dans la fosse, et ma vie verra la lumière» (Job 33:27-28)

Toutefois, être justifié ne signifie pas seulement être pardonné, mais aussi être compté parmi les justes — justes devant Dieu. C'est pour cela que Christ est mort et qu'Il est ressuscité : «Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui» (2 Cor. 5:21). Jésus donc, par son oeuvre accomplie, n'a pas seulement délivré les siens de leur culpabilité, mais les a rendus propres à la gloire, d'où cet ordre donné aux croyants de Colosses de «rendre grâces au Père qui nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière ; qui nous a délivrés du pouvoir des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour, en qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés» (Col. 1:12-14). Telle est l'oeuvre que Jésus, descendu d'auprès du Père, est venu accomplir «afin que lui se présentât l'assemblée à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable» (Éph. 5:27). Telle est la grâce de Dieu envers l'homme pécheur. Il justifie les impies qui croient, ce qu'il est capable de faire en accord avec sa propre sainteté et sa justice, par l'oeuvre d'expiation du Seigneur Jésus Christ.

Le sacrifice unique pour le péché n'avait pas encore été offert lorsque Jésus exposa cette parabole. En une autre occasion, Il nous dit qu'Il était «à l'étroit», c'est-à-dire incapable de révéler pleinement la grâce et la paix de Dieu à l'homme perdu et pécheur avant que sa

mort eut été réellement accomplie. «Mais j'ai à être baptisé d'un baptême ; et combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli» (Luc 12:50). Mais les desseins et les pensées de la grâce rédemptrice de Dieu n'ont jamais varié. Il pouvait considérer Abel, Noé et Abraham, comme justifiés par la foi, en regardant à l'avance vers la croix, tout comme Il justifie maintenant un pécheur qui regarde en arrière vers l'oeuvre déjà accomplie de Christ. Par Christ, tous ceux qui croient sont justifiés de tous les péchés dont ne pouvait les justifier la loi de Moïse (Actes 13:39).

À cette parabole, notre Seigneur ajoute la règle divine selon laquelle «quiconque s'élève, sera abaissé ; et celui qui s'abaisse sera élevé» (Luc 18:14). En deux autres occasions, notre Seigneur fit cette même déclaration solennelle, chaque fois à propos de la recherche des honneurs et des distinctions parmi les hommes. Ici, pourtant, Il la présente à ses auditeurs comme une doctrine d'une importance éternelle. Tout homme qui s'exalte lui-même en proclamant, avec une présomption toute charnelle, sa propre justice et sa propre importance, Dieu ne peut le juger digne que d'être banni éternellement de sa présence. Se tenir devant Dieu sans voir revêtu la robe de noces — sans cette justice sans défaut et infiniment parfaite qu'est Christ pour quiconque croit — c'est s'exposer à la juste indignation du Roi des rois : Celui-ci doit abaisser un tel homme dont la sentence ne peut être que : «Liez-le pieds et mains, emportez-le, et jetez-le dans les ténèbres de dehors ; là seront les pleurs et les grincements de dents» (Matt. 22:13). Combien cet abaissement sera grand, source d'amère et éternelle souffrance ! D'un autre côté, «celui qui s'abaisse sera élevé». De tels hommes ne défendent pas leurs propres opinions dans les choses de Dieu. Ils ne se vantent pas de leurs propres talents, ni de leurs propres succès. Ils croient que «Dieu est plus grand que l'homme». Ils laissent de côté leurs propres idées. Ils laissent à Dieu la place qui Lui revient. Ils inclinent leur oreille vers Lui et écoutent sa Parole. Enseignés par son Esprit, et éclairés par la Parole de vérité, ils reconnaissent que toutes leurs justices sont semblables à des haillons, et confessent qu'ils sont impurs et perdus. Ce sont de telles âmes que Dieu élèvera, car «de la poussière il fait lever le misérable, de dessus le fumier il élève le pauvre, pour les faire asseoir avec les nobles ; et il leur donne en héritage un trône de gloire» (1 Sam. 2:8). Dès ici-bas, ils reçoivent «l'huile de joie au lieu du deuil, un vêtement de louange au lieu d'un esprit abattu» (És. 61:3). Ils ont conscience d'être élevés au-dessus des vils plaisirs des convoitises charnelles, pour jouir de la communion avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. Dès ici-bas ils sont délivrés de leur condition d'esclaves de Satan, pour goûter leur liberté d'enfants dans la présence de Dieu. Et quand le Seigneur Jésus reviendra, alors que beaucoup seront laissés ici-bas pour subir ses terribles jugements, eux seront élevés et partageront son règne de gloire. Ils verront sa face, ils Lui seront semblables et partageront sa gloire à toujours. Quelle sainte et parfaite élévation, et quel bonheur immuable !

Et maintenant, cher lecteur, permettez-moi de vous demander en toute affection de réfléchir à ces choses. Êtes-vous de ceux qui ne prient pas ? Est-ce que vous mangez, buvez et jouissez des trésors de la nature et de la providence de Dieu, sans jamais vous agenouiller devant Lui en reconnaissant ses bienfaits ? En est-il vraiment ainsi ? Mais alors, en quoi êtes-vous différent des pauvres païens ou de la bête dont l'esprit descend en bas (Ecclés. 3:21) ? Vous n'avez pas de profession religieuse, dites-vous ! Comment ? Dieu vous comble chaque jour de ses bienfaits providentiels et, bien plus encore, Il a envoyé son Fils unique mourir pour des pécheurs, et les sauver de la colère à venir, en versant son sang précieux, et vous ne faites pas profession de le connaître ! Comme si une grâce et un amour aussi merveilleux n'étaient pas dignes de votre attention ! Quelle honte cher lecteur ! Repentez-vous promptement, tournez-vous vers Dieu, acceptez son pardon pour votre ingratitude et votre péché, par la mort expiatoire et l'oeuvre accomplie du Seigneur Jésus Christ.

Mais peut-être direz-vous : «Je ne suis pas quelqu'un qui ne prie jamais. Je ne pourrais pas me coucher le soir, ni me lever le matin, sans faire ma prière habituelle. Je ne mets jamais à table sans rendre grâces, et j'avoue que Dieu m'a beaucoup béni en ce qui concerne ma famille, mes affaires et mes biens». Cher lecteur, tout cela est peut-être parfaitement vrai, mais qu'en est-il de votre âme, de votre âme immortelle ? Ne vous reposez-vous pas sur vos devoirs religieux habituels, en reconnaissant certes les soins providentiels de Dieu, mais non pas sa grâce qui sauve les pécheurs par la mort de son Fils ? Ne négligez-vous pas ainsi le salut de votre âme ? Que donnera un homme en échange de son âme ? Il se peut que vous confessiez votre foi en Dieu, mais, en tant que pécheur perdu, croyez-vous en son Fils Jésus Christ pour le salut de votre âme ? Voilà la question essentielle !

Mais d'autres de mes lecteurs diront peut être : «Aucun de ces cas n'est le mien. J'ai beau essayer de prier, je n'y arrive pas. J'ai souvent peur de dormir la nuit, de crainte de me réveiller en enfer. Et lorsqu'il m'arrive de voir un éclair et d'entendre gronder le tonnerre, je crains que ce soit peut être Christ venant en jugement pour me détruire ! J'ai pensé sérieusement à ces choses dans mon enfance, puis cela a passé, et j'ai vécu de longues années dans le péché. Les autres parlent de joie, mais je passe des semaines et des mois à souffrir. Parfois, je me sens mieux, avant d'être de nouveau plus que jamais la proie d'un sentiment de péché et de culpabilité ! On m'a conseillé de devenir membre, comme on dit, de quelque église, mais sachant qu'une profession de foi sans la piété est abominable aux yeux de Dieu, et sentant que j'ai besoin de paix intérieure et de l'assurance d'être pardonné de mes péchés et accepté par Dieu, j'ai toujours refusé».

Mon cher lecteur, si telle est ton expérience, c'est que le Saint Esprit a travaillé dans ton coeur ! Il proclame dans l'Évangile, la grâce gratuite de Dieu, le plein pardon des péchés, la justification éternelle et le salut sans réserve à tout pécheur qui vient à Dieu par Christ. «Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé» (Act. 16:31). Prends ta place au pied de la croix du Calvaire. Dans le sang que Christ a versé, discerne la grâce ineffable de Dieu envers les pécheurs. Ne doute plus. Élève ton âme jusqu'au trône de la grâce où le Seigneur est assis. Confesse-Lui que tu es un pécheur perdu, prends le Dieu vivant au mot, et mets toute ta confiance en la mort du Sauveur, pour être accepté et pour trouver la paix. Alors tes gémissements seront changés en louange, et ton coeur accablé sera rempli de chants de joie !

Encore une fois, rappelons-nous que Jésus Christ est venu dans le monde pour sauver, — Sauver qui ? non pas des justes, mais des pécheurs.

4 La purification du lépreux — Lévit. 14:1-8 — chapitre 11

L'ordonnance, en Israël, de la purification du lépreux nous offre un tableau touchant de la manière dont Dieu purifie un pécheur et le ramène dans Sa présence bénie pour adorer et servir devant Lui.

La lèpre est un type frappant du péché. Elle rendait l'homme complètement inapte à se présenter devant Dieu. La place du lépreux était «hors du camp» (Lév. 13:46). Qu'il eût peu ou beaucoup de taches, il était déclaré «entièrement impur» (Lév. 13:44). Tout ce qu'il pouvait donc dire en vérité de lui-même, c'était «Impur ! Impur ! Impur ! C'était une maladie des plus immonde. Dieu seul pouvait purifier un lépreux et le rendre propre à rentrer dans le camp.

La place qui convenait donc à un lépreux était hors du camp d'Israël, de tout ce qui touchait à Dieu, c'est-à-dire hors de sa présence, de son service, du culte qui lui était rendu. Avec ses vêtements déchirés, la tête nue et la barbe couverte (Lév. 13:45), il allait criant : «Impur ! Impur !», de peur qu'on ne l'approchât et ne contractât sa souillure !

Il convient aujourd'hui que tout homme prenne cette place de profond abaissement, comme d'un être sans Dieu, impur, anéanti devant Lui, indigne de Sa présence. Telle est certainement la seule place qui lui convient, car il nous est dit que «ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu» (Rom. 8:8), que tous sont coupables devant Dieu (Rom. 3:19).

Dieu pouvait cependant aller au-devant du lépreux qui se trouvait dans cet état horrible et désespéré. Il pouvait le réintroduire dans le camp, purifié, capable de paraître devant Lui. Dans cette ordonnance, nous voyons, comme préfigurés, de grands principes touchant la manière dont Dieu est venu à notre rencontre alors que nous étions dans nos fautes et dans nos péchés, dont Il nous a rendus capables d'entrer dans Sa présence bénie, et dont Il nous a fait trouver le repos et la paix devant Lui dans Son amour.

4.1 Le lépreux amené au sacrificateur — Lévit. 14:2

Partout ailleurs, devant n'importe quelle autre personne, cela n'aurait servi à rien. Celui-là seul, entre tous, avait reçu de Dieu le pouvoir de juger de l'état du lépreux et de le déclarer pur. De même, nous savons qu'«il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés», si ce n'est celui de Jésus (Act. 4:12). Jésus seul est le chemin, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par Lui (Jean 14:6). Le pécheur doit avoir affaire avec le Seigneur Jésus au sujet de ses péchés, ou rester à jamais hors de la présence de Dieu. Il n'y a de salut en aucun autre. Jésus dit : Venez ! «Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi» (Jean 6:37). Comme cela est simple et encourageant.

4.2 Le lépreux examiné par le sacrificateur — Lévit. 14:3

«Et le sacrificateur le verra» (v. 3). Le lépreux se tenait debout, ses éventuelles de lèpre exposées au regard scrutateur du sacrificateur de Dieu. Avoir affaire avec Dieu, par Christ, touchant notre péché n'est pas peu de chose ! C'est une expérience très solennelle que d'être exposé au regard de Dieu à Qui rien n'échappe, dans Sa présence infiniment sainte. Se sentir pécheur devant un Dieu qui hait le péché n'est supportable que si l'on sait qu'Il est aussi un Dieu qui aime le pécheur, car toutes choses sont nues et découvertes devant Lui. Il n'y a rien de secret qui ne soit totalement découvert à Ses yeux.

4.3 Le lépreux purifié, mais uniquement par la mort d'un autre

Le lépreux, en cet instant solennel, devait apprendre qu'il ne pouvait être purifié que par l'offrande d'un sacrifice. On prenait donc un oiseau vivant, et on l'égorgeait sur de l'eau vive, car la mort de Christ est associée au jaillissement de la vie éternelle. Et il est certain que Dieu enseigne à l'âme exercée devant Lui quant à ses péchés, que c'est seulement par la mort de Christ qu'elle peut être amenée à se tenir devant Dieu, acceptée par Lui, car «sans effusion de sang il n'y a pas de rémission» (Héb. 9:22). Dans la souffrance et la mort de l'oiseau, le lépreux discernait la manière dont Dieu s'approchait de lui pour le purifier de sa souillure. De même, ce n'est que par la mort de Jésus, le Fils de Dieu, que le pécheur trouve la paix avec Dieu et la purification des péchés : «car aussi Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu...» (1 Pi. 3:18). Puis il voyait l'oiseau vivant, le bois de cèdre, l'écarlate et l'hysope, trempés dans le sang de l'oiseau mort. C'est ainsi qu'en figure, l'oiseau mort est identifié avec l'oiseau vivant, se fondant en un seul type, le type de Celui qui a été mort et qui est de nouveau vivant pour l'éternité. La dignité, la majesté, l'incorruptibilité, la parfaite humilité, et d'autres caractères de Christ, peuvent être vus en types dans l'écarlate, le bois de cèdre et l'hysope, pour nous montrer la puissance et l'efficacité infinies de Son précieux sang.

4.4 L'aspersion du sang

Le lépreux se tenait là, témoin de l'oeuvre de Dieu en sa faveur, puis recevant le remède de Dieu, et écoutant Sa sentence. Il ne faisait rien pour mériter quoi que ce fût de bon, mais recevait tout du Dieu d'Israël. Conscient de sa totale impureté, et de son indignité à se présenter devant Dieu, il restait muet tandis que le sacrificateur faisait aspersion du sang sur lui sept fois, le déclarant pur. Quelle bénédiction, et de quelle manière touchante cela nous montre que le salut est du Seigneur ! Le verdict était aussi rassurant qu'indubitable pour le lépreux. Quelles que fussent ses impressions personnelles, ou les suggestions des autres, il avait conscience d'être au bénéfice du sang, en vertu duquel — et uniquement de cela — le sacrificateur de Dieu l'avait déclaré pur. De même aujourd'hui, le croyant qui a simplement affaire à Christ — le seul Sauveur selon Dieu — au sujet de ses péchés, peut jouir d'une paix parfaite, pour la seule raison que Christ est mort pour nos péchés et qu'il a ôté le péché par le sacrifice de Lui-même. Car la Parole de Dieu déclare que nous sommes maintenant justifiés par Son sang (Rom. 5:9). Ainsi sommes-nous «déclarés purs».

4.5 L'oiseau vivant était alors lâché

Cela préfigurait un Sauveur ressuscité. «Le Fils... ayant fait par lui-même la purification des péchés, s'est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux» (Héb. 1:3). Si bien que la résurrection et l'ascension de Christ donnent la parfaite assurance que Dieu a été pleinement satisfait de l'oeuvre expiatoire de Christ, et qu'Il a vu dans Sa mort sur la croix une réponse à toutes les exigences de la sainteté et de la justice divines, ainsi qu'une complète rémission des péchés de Son peuple. Il était impossible que la mort le retînt. Sa chair n'a pas vu la corruption. Il a été estimé digne de toute gloire, pour avoir si pleinement glorifié le Père sur la terre, et achevé l'oeuvre qu'Il Lui avait donnée à faire. Jusqu'à ce que le lépreux fût purifié, l'oiseau vivant était retenu captif, mais une fois prouvée l'efficacité de la mort de l'oiseau par la déclaration que le lépreux était pur, l'oiseau vivant était lâché dans les champs (v. 7). Quelle paix et quel réconfort cela devait apporter au pauvre lépreux ! Et quel repos parfait pour nos âmes de savoir Christ ressuscité d'entre les morts et monté au ciel !

4.6 Le lépreux se purifiant lui-même

Après avoir été déclaré pur, le lépreux lavait ses vêtements, rasait tout son poil, se lavait lui-même, et ainsi rentrait dans le camp. De même le croyant qui a eu affaire avec Dieu quant à ses péchés, et qui jouit du pardon et d'une purification immédiate par le sang de Jésus, un tel croyant n'a aucune confiance dans la chair. Il comprend que sa nature charnelle est totalement impure, que tout ce qui en lui tient à l'homme naturel est également impur, et que toute son amabilité naturelle, tout ce dont il se glorifiait jadis, ne supporte pas la lumière de la présence de Dieu. Mais s'il reconnaît tout cela comme impur et indigne de Dieu, il le considère aussi comme purifié par la parole de Dieu qui affirme l'efficacité éternelle du sang de Jésus : «Vous êtes déjà nets, dit Jésus, à cause de la parole que je vous ai dite» (Jean 15:3). Approchés dans le Christ Jésus par son sang, nous pouvons par l'Esprit, jouir de la présence de Dieu, adorer le Père, et le servir d'une manière qui Lui soit agréable (Héb. 12:28).

5 Le bon samaritain — Luc 10:25-37 — chapitre 12

«Et voici, un docteur de la loi se leva pour l'éprouver, et dit : Maître, que faut-il que j'aie fait pour hériter de la vie éternelle ? Et il lui dit : Qu'est-il écrit dans la loi ? Comment lis-tu ? Et répondant, il dit : «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur, et de toute ton âme, et de toute ta force, et de toute ta pensée» ; «et ton prochain comme toi-même». Et il lui dit : Tu as bien répondu ; fais cela, et tu vivras. Mais lui, voulant se justifier lui-même, dit à Jésus : Et qui est mon prochain ? Et Jésus, répondant, dit : Un homme descendit de Jérusalem à Jéricho, et tomba entre les mains des voleurs, qui aussi, l'ayant dépouillé et l'ayant couvert de blessures, s'en allèrent, le laissant à demi mort. Or, par aventure, un sacrificateur descendait par ce chemin-là, et le voyant, passa outre de l'autre côté ; et pareillement aussi un lévite, étant arrivé en cet endroit-là, s'en vint, et, le voyant, passa outre de l'autre côté ; mais un Samaritain,

allant son chemin, vint à lui, et, le voyant, fut ému de compassion, et s'approcha et banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin, et l'ayant mis sur sa propre bête il le mena dans l'hôtellerie et eut soin de lui. Et le lendemain, s'en allant, il tira deux deniers et les donna à l'hôtelier, et lui dit : Prends soin de lui ; et ce que tu dépenseras de plus, moi, à mon retour, je te le rendrai. Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui était tombé entre les mains des voleurs ? et Il dit : C'est celui qui a usé de miséricorde envers lui. Et Jésus lui dit : Va, et toi fais de même» (Luc 10:25-37).

Christ est venu dans le monde pour sauver des pécheurs (1 Tim. 1:15). Il est mort pour des impies (Rom. 5:6). Des prophètes avaient déclaré à maintes reprises que «le salut est de l'Éternel», et parlaient depuis longtemps de Jéhovah comme d'un «Dieu juste et sauveur». C'est ce que l'Évangile proclame haut et fort : on l'appela Jésus — c'est à dire Sauveur — «car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés» (Matt. 1:21), et lorsque l'ange du Seigneur annonça sa naissance aux bergers, il dit : «Aujourd'hui, dans la cité de David vous est né un sauveur, qui est le Christ, le Seigneur» (Luc 2:11). Jésus Lui-même enseigna à ses disciples qu'Il était venu, non pas pour détruire la vie des hommes, mais pour les sauver (Jean 12:47), et lorsqu'une femme convaincue de péché Le reçut comme tel, Il la déclara sauvée (Luc 7:47). À un autre qui le recevait avec joie Il déclara : «Aujourd'hui le salut est venu à cette maison» (Luc 19:9). Paul a témoigné de ce que la grâce de Dieu apporte le salut (Tite 2:11), et que c'est une parole «certaine et digne de toute acceptation, que le christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs» (1 Tim. 1:15). Quelle bénédiction de penser qu'aujourd'hui encore Dieu proclame le salut au plus grand des pécheurs par la mort expiatoire de Christ !

Salut, paix et pardon ! Que ces mots retentissent
Partout dans l'univers !

Oui, Seigneur, qu'en tout lieu tes rachetés unissent
Leurs voix à nos concerts !

Gloire à l'Agneau de Dieu ! Force, honneur et puissance
À l'homme de douleur
Qui mourut sur la croix pour notre délivrance
Nous t'adorons, Seigneur !

C'est ce don d'un Sauveur aux pécheurs qui manifeste si merveilleusement l'amour divin, et lorsque cela est reçu dans le cœur par la foi, ceux qui étaient ruinés et perdus sont attirés dans le sein de Dieu. Personne n'aurait pu concevoir que Dieu ait un amour pour le pécheur tel que celui que Jésus a révélé. Condamner le péché dans son Fils unique, afin de nous introduire dans la gloire, au lieu de nous condamner nous-mêmes éternellement comme nous le méritions si justement, témoigne d'un amour ineffable tel que seule la croix de Christ pouvait l'exprimer. «Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître» (Jean 1:18).

L'homme estime généralement que Dieu est un maître dur, exigeant, qui lui demande de grandes choses (Matt. 25:24). C'est pourquoi, s'il lui arrive de penser à Dieu, il l'associe presque toujours à l'idée de devoir Lui apporter quelque chose au lieu de recevoir de Lui. Paul a observé cet état d'esprit chez les Athéniens idolâtres auxquels il a jugé bon de dire : «Il (Dieu) n'est pas servi par des mains d'hommes, comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne à tous la vie et la respiration et toutes choses» (Actes 17:25). C'est cette idée orgueilleuse que se fait l'homme de ses capacités, qui fait tellement obstacle à l'entrée de l'évangile dans le cœur, et c'est cette barrière impénétrable que l'Esprit de Dieu renverse en convainquant les hommes de leur péché et de leur besoin d'un Sauveur, et en leur montrant qu'ils ne peuvent être justifiés que par la foi en Celui qui est maintenant à la droite de Dieu.

Il est écrit qu'en maintes occasions des personnes vinrent à Jésus avec ces idées erronées. Elles lui demandaient ce qu'elles pouvaient faire pour mériter la vie éternelle, ce qui, dans le cas qui est devant nous, était une bonne occasion pour le Seigneur d'expliquer la différence entre la loi et l'évangile, et de montrer qu'Il est venu, non pas pour appeler des justes mais pour chercher et sauver ce qui était perdu.

La parabole si touchante du Bon Samaritain a pour point de départ la question tout empreinte de propre justice du docteur de la loi. Du fond des ténèbres d'une profonde ignorance et d'une curiosité futile, il tenta le Seigneur en lui posant cette question : «Que faut-il que j'aie fait pour hériter de la vie éternelle» ? Il s'agissait de faire quelque chose pour avoir droit à la vie. Notre Seigneur ne pouvait donc que le renvoyer à ce que Dieu avait écrit dans la loi de Moïse, où il avait été maintes fois déclaré que l'homme qui faisait ces choses vivrait par elles. Le meilleur remède à la vaine confiance de ce poseur de questions était de la faire se mesurer ainsi à l'échelle de Dieu, en matière de justification. Car lorsque l'homme se croit capable de faire ce qui lui donnera le droit à la vie éternelle, seule la juste balance de la loi et du témoignage de Dieu peut trancher la question. La réponse de notre Seigneur fut donc : «Qu'est-il écrit dans la loi ? Comment lis-tu ? La réponse du docteur de la loi montre que, comme beaucoup d'homme aujourd'hui, il connaissait la lettre de la loi mais ignorait tout de sa puissance de mort et de condamnation, alors que cette loi mettait à nu sa conscience et lui révélait la dépravation de son propre méchant cœur. Il répondit sans hésiter : «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force, et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même», ce à quoi notre Seigneur répondit : «Tu as bien répondu ; fais cela et tu vivras». La parfaite justesse de la balance de la sainte loi de Dieu étant ainsi établie, restait à savoir si le docteur de la loi, une fois pesé, serait trouvé manquant de poids. Il avait lui-même énoncé le niveau requis, mais y atteignait-il personnellement, et avait-il droit à la vie éternelle ? Ou, au contraire, était-ce la preuve qu'il était de ceux qui «ont péchés et n'atteignent pas à la gloire de Dieu» ? (Rom. 3:23). Car cette loi sondait impitoyablement le cœur en disant à l'homme : «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force, et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même». Elle impliquait donc une consécration parfaite à Dieu, sans défaillance et sans interruption, ainsi que le sacrifice de soi-même pour le bien de notre prochain. N'est-il pas étrange que ce docteur de la loi, repris dans sa conscience devant de telles exigences, ne se soit pas jeté à genoux en s'écriant : «Ô Dieu, sois apaisé envers moi, pécheur» ? (Luc 18:13). Mais il n'en fit rien. L'homme naturel est tellement aveugle et ignorant qu'il ne discerne rien spirituellement, à moins que le Saint Esprit n'éclaire son intelligence et n'ouvre son cœur ! Le docteur de la loi continuait à vouloir se justifier lui-même. Combien le cœur humain est aveugle ! Chercher des excuses et se justifier soi-même, cela n'a-t-il pas toujours été la manière de l'homme ? Ne côtoyons-nous pas des multitudes qui ont toujours la loi de Moïse à la bouche, tout en saisissant si peu ses parfaites exigences qu'elles s'efforcent de se justifier et de se construire une justice par cette loi-même qui prouve si bien leur état de transgresseur qu'elle leur annonce la condamnation et la mort, «afin que toute bouche soit fermée, et que tout le monde soit coupable devant Dieu» (Rom. 3:19).

Telle est la loi. Ses exigences sont strictes, sa mesure parfaite, son niveau immuable ; elle inflige la mort au transgresseur, sans aucune promesse de miséricorde ; sainte, juste et bonne en elle-même, mais capable de montrer la nature pécheresse de l'homme, sans lui donner la vie ni la justice ; car l'Écriture dit : «Si la justice est par la loi, Christ est donc mort pour rien» (Gal. 2:21). Qui donc peut prétendre à la vie sur le terrain de la loi ? Qui peut dire à Dieu qu'il est net, qu'il est pur, qu'il n'a absolument jamais transgressé Ses commandements ? Béni soit Dieu de ce qu'il y en eut Un qui a pu dire : «Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'oeuvre que tu m'as donnée à faire» (Jean 17:4). Oui, «Il a rendu la loi grande et honorable» (És. 42:21), Il a aimé l'Éternel, son Dieu, de tout son cœur, de

toute son âme, de toute sa pensée, et de toute sa force. Il a prouvé qu'il a aimé son prochain comme Lui-même en le rachetant par Son sang précieux.

Bien que ce docteur de la loi désirât tant se «justifier lui-même», il n'y réussit pourtant pas, car il se trouvait en face de la lumière de la vérité, et sa propre question «Et qui est mon prochain» ? semble sous-entendre qu'il doutait un peu de pouvoir répondre à cette exigence particulière de la loi. Aussi lorsque le Seigneur lui eut fait le portrait d'un homme aimant son prochain comme lui-même, en ajoutant «Va et toi fais de même», le docteur de la loi fut incapable de lui poser d'autres questions, car sa conscience coupable, sous l'effet de la sainte vérité de Dieu, lui ferma la bouche. Si son coeur avait été disposé à recevoir l'instruction bénie qui lui était proposée, il n'aurait pas manqué de se condamner lui-même pour avoir si mal répondu aux exigences de Dieu, en matière de justice. Il aurait remarqué, dans cette parabole, que c'était son propre portrait que Christ lui présentait dans ce pauvre voyageur nu, blessé, indigent, gisant à demi-mort ; et que Celui qui lui parlait était ce «prochain», prêt à panser ses plaies et à remplir de paix et de joie sa conscience blessée. Ainsi aurait-il appris le vrai secret de l'Évangile qui est celui-ci : bien qu'il ne pût hériter de la vie éternelle par ses propres efforts, il pouvait cependant l'obtenir «sans argent et sans prix» (És. 55:1), du Sauveur des pécheurs Lui-même, comme le don gratuit de Dieu.

En méditant cette parabole, nous pouvons remarquer : 1°) la condition misérable de l'homme déchu, 2°) l'impuissance de la loi et des ordonnances à répondre à ses besoins, 3°) la profondeur et la perfection de l'amour du Sauveur, 4°) la sécurité et les espérances du pécheur guéri et racheté.

5.1 La condition misérable de l'homme déchu

Elle nous est décrite de la manière la plus frappante dans cet homme blessé : «Un homme descendit de Jérusalem à Jéricho, et tomba entre les mains des voleurs, qui aussi l'ayant dépouillé et l'ayant couvert de blessures, s'en allèrent le laissant à demi mort». Il nous est rappelé ici que l'homme est une créature déchu. Dieu l'avait créé sans défaut et avait dit de lui, comme de tout ce qu'Il avait créé : «et voici, cela était très bon». La notion même de culpabilité lui était étrangère, et il ignorait tout du terrible aiguillon de la mort. Il était revêtu d'innocence, indemne de toute souillure d'esprit. Mais son grand ennemi s'approcha de lui, et l'homme désobéit au commandement de Dieu. C'est cela, le péché, et c'est ainsi que l'homme fut dépouillé de son vêtement immaculé. Conscient de sa méchanceté, il ressentit la morsure cruelle de la crainte et de la culpabilité, et il sut que la mort avait des droits sur lui, sans qu'il eût aucune perspective de délivrance. Comme le dit l'Écriture, «... comme par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, ... ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché» (Rom. 5:12). L'homme est donc une créature déchu, sans force. Il s'est égaré loin de Dieu (És. 53:6), et le péché règne sur lui jusqu'à la mort. Tous les hommes sont semblables à cet égard : tous sont de pauvres pécheurs sans ressources, nus, blessés, sans force. Il est très important de le bien comprendre, car cela coupe court à toute velléité de croire en la force de la créature, et nous fait réaliser que nous ne jouissons plus des bénédictions du Jardin d'Éden : nous restons prostrés au bord de la route, sans force, anéantis par les blessures mortelles que nous avons reçues. Le fait d'être déchu de naissance nous apprend l'absolue nécessité d'une «nouvelle naissance», et c'est aussi la preuve de la justesse du verdict divin : «Toute la tête est malade et tout le coeur défaut. Depuis la plante du pied jusqu'à la tête, il n'y a rien en lui qui soit sain : tout est blessure, et meurtrissure, et plaies vives» (És. 1:5-6). Quelle humiliation c'eût été pour ce docteur de la loi, plein d'orgueil et d'autosatisfaction, de se reconnaître lui-même dans ce pauvre voyageur prostré au bord du chemin, nu, à bout de force et de ressources, sans aucun moyen d'atténuer ses souffrances, sans ami pour l'aider physiquement et moralement, avant que Celui qui sauve le pécheur ne s'approche de lui ! Ah ! L'homme peut bien se vanter de ses nobles facultés et de ses dons innombrables, comme s'il n'était pas déchu ! Mais qu'est-il aux yeux de Dieu, à la pure lumière de la vérité céleste ? Que pèse-t-il à la balance du sanctuaire ? Qu'y-a-t-il de plus propre à l'humilier que cette description concise qu'en donne le Seigneur en quelques mots : «dépouillé», «couvert de blessures», «à demi mort» ? Tel est le verdict divin, dont je suis sûr que la conscience de tout homme enseigné par l'Esprit reconnaît l'exacte et parfaite vérité.

5.2 L'incapacité de la loi ou des ordonnances à répondre aux besoins de l'homme.

La rédemption par la grâce fut, de toute éternité, le propos du coeur de Dieu. L'Agneau était pré-ordonné dès avant la fondation du monde, et lorsque Dieu prononça la promesse de la rédemption, Il le fit sans aucune référence à la loi. Ce ne fut que, quatre cents ans après l'appel d'Abraham que la loi fut donnée, dans le but de rendre le péché manifeste : «Or la loi est intervenue afin que la faute abondât» (Rom. 5:20). C'est pourquoi nous lisons : «Or par aventure, un sacrificateur descendait par ce chemin-là, et, le voyant, passa outre de l'autre côté». Ce gardien de la loi n'avait aucun remède pour ceux qui étaient tombés et gisaient sans force ; il ne pouvait que constater qu'un homme était là, «couvert de blessures», et «à demi mort». Cet homme avait besoin de vie, de paix, de guérison, de salut, toutes choses que ce sacrificateur était incapable de lui procurer, d'où le fait qu'il «passa outre de l'autre côté». Le Lévitte fut tout aussi incapable de répondre à ses besoins, n'ayant aucun baume qui puisse apaiser une conscience accablée par ses péchés. Ses sacrifices ne faisaient que remettre les péchés en mémoire, sans pouvoir les expier, «car il est impossible que le sang de taureaux et de boucs ôte les péchés» (Héb. 10:4). Il ne fit donc que regarder ce pauvre pécheur mourant, et «passa outre de l'autre côté». Il vint alors un second témoin constatant lui aussi que l'homme était «dépouillé», «couvert de blessures», et sous sentence de mort à moins que ses péchés ne fussent expiés. Nous comprenons donc un peu ce qu'est l'état réel de l'homme devant Dieu, et combien tout témoigne du fait qu'il est un pécheur déchu, sans force, et que rites et cérémonies sont incapables de répondre à ses besoins. Comme ce serait triste si le récit divin s'arrêtait là ! Mais — Dieu soit béni ! — ce n'est pas le cas. Car notre état misérable fut pour Dieu l'occasion de déployer les richesses de sa grâce, en sauvant parfaitement ceux qui ne pouvaient se sauver eux-mêmes : Il nous aime «lorsque nous étions encore pécheurs» (Rom. 5:8).

5.3 La profondeur et la perfection de l'amour du Sauveur

Cela nous amène maintenant à considérer la profondeur de l'amour du Sauveur, parfaite réponse aux besoins de l'homme. Cet amour nous est merveilleusement présenté dans les propres manières et les propres termes du Seigneur, en contraste absolu avec la froideur et la dureté du sacrificateur et du lévite : «Mais un Samaritain, allant son chemin, vint à lui, et le voyant, fut ému de compassion, et s'approcha et banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin». Voilà ce dont avait besoin ce voyageur à demi-mort, ce qui convenait à ce pauvre homme à bout de force, ni plus ni moins ! Quelle grâce ineffable ! Qu'il est grand, qu'il est profond, l'amour gratuit de Christ pour de pauvres pécheurs perdus ! Le Seigneur n'est-Il pas descendu jusqu'à nous, là où nous en étions, gisant dans nos péchés, dans nos fautes et notre misère ? Il a eu compassion de nous et nous a apporté la guérison et le salut. Il a vu la gravité de nos blessures, notre misère, l'état désespéré dans lequel nous étions. Son coeur débordait de tant d'amour et de compassion que lorsqu'il s'avéra que seules les terribles souffrances et la mort de la croix pouvaient nous délivrer du courroux divin, Il donna librement Sa vie pour nous alors même que nous étions morts dans nos péchés. Notre cher Sauveur se fit volontairement péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui (2 Cor. 5:21). Et maintenant, ressuscité d'entre les morts, Il vit à la droite de Dieu, pour être Prince et Sauveur et nous donner la rémission des péchés (Actes 5:31). Son sang a coulé pour des pécheurs perdus et coupables. Ce

sang donne la paix à la conscience blessée, et peut guérir le cœur brisé. Il nous revêt d'une robe plus belle que l'homme d'avant la chute n'en a jamais porté : «la justice de Dieu par la foi en Jésus Christ envers tous, et sur tous ceux qui croient» (Rom. 3:22). Voilà ce que Jésus donne. Le témoignage que rend le Dieu de vérité à la valeur de la mort de Christ, c'est l'huile et le vin qu'Il verse dans l'âme troublée. Lorsque le Saint Esprit rend témoignage à un cœur brisé du fait que la loi a été accomplie, que sa malédiction a été portée par un Autre, que les péchés ont été expiés, et que la mort sous le jugement de Dieu a été endurée par Son Fils pour le pécheur — de telle sorte qu'il y a désormais pleine liberté pour ceux qui croient d'entrer dans le lieu très-saint par le sang de Jésus — c'est comme l'huile et le vin de notre parabole, remplissant de joie et de paix l'âme en train de sombrer. Quelle bonté, quel amour infini, répondant parfaitement à nos besoins ! Mais qui peut dire leur vertu, sinon ceux qui étaient autrefois blessés, et qui ont été guéris par l'amour du Sauveur ?

5.4 La sécurité et l'espérance du pécheur guéri et racheté

Christ sauve entièrement (Héb. 7:25). Il ne se contente pas d'entreprendre un travail dans une âme, mais Il le mène à bonne fin. Non seulement Il purifie l'âme, mais Il l'amène à Dieu et, par Son Esprit, Il nous unit à Lui-même. Il nous a pris de dessus le fumier, alors que nous n'étions que des mendians, pour nous élever au rang de princes. Il nous a vivifiés, alors que nous étions morts dans nos péchés, pour nous faire asseoir ensemble dans les lieux célestes en Christ. Ainsi sommes-nous à Lui pour toujours. De même nous lisons qu'après avoir pansé le blessé et versé de l'huile et du vin sur ses plaies, «et l'ayant mis sur sa propre bête, il le mena dans l'hôtellerie et eut soin de lui. Et le lendemain, s'en allant, il tira deux deniers et les donna à l'hôtelier, et lui dit : Prends soin de lui ; et ce que tu dépenseras de plus, moi, à mon retour, je te le rendrai». La sécurité pour cet homme, c'est que le Samaritain, après l'avoir soigné, le releva du bord de la route pour l'asseoir à ses côtés, «sur sa propre bête» ; puis il entreprit de s'occuper de lui en pourvoyant à ses besoins pendant tout le temps de son absence, et en lui laissant cette merveilleuse espérance de son prochain retour. Nous pourrions élargir notre sujet en montrant quelle est la responsabilité de l'Église (symbolisée par l'hôtellerie) de prendre soin des agneaux du troupeau du Seigneur, mais nous nous bornerons à cette simple allusion. Le soin que le Samaritain prend de cet homme restauré ressort non seulement de cette constatation qu'«il eut soin de lui», mais aussi du fait qu'il le confia aux soins d'autres personnes auxquelles il avait donné de l'argent pour ce service, disant : «Prends soin de lui». Le fait de savoir que cet ami, qui l'avait si généreusement sauvé de la mort, s'était arrangé pour qu'il soit pourvu à tous ses besoins présents et futurs, dut être une pensée très réconfortante, bien propre à le délivrer de toute crainte et de toute méfiance, de même que l'espoir de son retour ne pouvait manquer d'être un sujet de grand intérêt. Lorsque le Berger retrouva sa brebis perdue, et qu'Il l'eut chargée sur ses épaules, la sécurité de la brebis, c'était d'être portée sur le bras vigoureux du bon Berger. La sécurité pour Noé, lorsqu'il fut entré dans l'arche, c'était que «l'Éternel ferma l'arche sur lui». La sécurité des fils d'Israël, lorsque l'ange de la destruction passa en jugement, c'était le sang de l'agneau aspergé sur le linteau et les poteaux de leur porte. De même, aujourd'hui, la sécurité pour le croyant c'est d'être en Christ, justifié par Son sang, et d'être maintenu devant Dieu par l'amour parfait et la toute puissance du grand Souverain Sacrificateur. Quelle immense bénédiction, pour tout vrai croyant dans le Seigneur Jésus, de savoir que «par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés» (Héb. 10:14), et que le Christ Jésus lui a été fait «sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté, et rédemption» (1 Cor. 1:30). En Christ, il a la vie, la justice, la plénitude, et rien ne le séparera jamais de Son amour. Christ prendra soin de lui continuellement, l'aidera dans ses difficultés, le consolera dans ses peines, le restaurera lorsqu'il se sera égaré, et le conduira dans des chemins droits pour l'amour de Son nom. Christ, qui mourut pour lui, intercède continuellement pour lui, et reviendra pour lui. Christ demeure en lui, comme lui-même demeure en Christ. L'amour, la sagesse, l'oeuvre, la valeur et la puissance de Christ, tout est pour lui.

Voilà ce qui fait la sécurité du croyant. Et l'espérance glorieuse de son âme est que Jésus va revenir et le recevoir Lui-même. Il sait que ce Jésus qui est monté au ciel reviendra de la même manière que ses disciples l'ont vu y monter (Actes 1:11). Le croyant attend le Sauveur et aime son apparition. Il sait qu'alors Christ «verra du fruit du travail de son âme, et sera satisfait» (És. 53:11), et lui-même peut dire : «Moi, je verrai ta face en justice ; quand je serai réveillé, je serai rassasié de ton image» (Ps. 17:15).

Il fut un temps où les chers enfants de Dieu vivaient tellement de la puissance de la vérité divine qu'ils se tournèrent «des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils» (1 Thess. 1:9-10). Pussions-nous, nous qui avons goûté combien le Seigneur est bon, aimer tellement le Seigneur Jésus Christ, nous réjouir tellement dans son oeuvre accomplie, et être si profondément touchés par sa grâce ineffable, que nos cœurs débordent continuellement de joie dans l'espoir de Sa venue !

Mais, cher lecteur, peut-être êtes-vous étranger à la grâce ? Peut-être êtes-vous plus qu'«à demi-mort», au point de n'être même plus conscient que vous êtes nu, blessé et en danger grave ? S'il en est ainsi, permettez-moi de vous demander de réfléchir à la manière dont vous supporterez la lumière et les terreurs du jugement dernier, lorsque vous serez jugé d'après vos oeuvres ! La mort approche, lentement mais sûrement, et aura tôt fait de vous précipiter dans l'abîme où la grâce n'est plus. Vous devrez alors vous tenir devant Dieu.

Cher ami, pécheur comme moi-même, vous êtes nu, blessé, mourant, bien que vous n'y pensiez guère ! Réfléchissez bien à ces choses. Dieu déclare que tous les hommes sont coupables devant Lui, mais Jésus, le Bon Samaritain, n'est-Il pas capable de vous guérir ? N'est-Il pas mort pour le plus grand des pécheurs ? Ne fait-Il pas ses délices de pardonner l'iniquité ? Ne vient-Il pas aujourd'hui au-devant de vous, avec le baume de Son Évangile béni ? Son sang précieux ne purifie-t-il pas de tout péché ? Repousse-t-il un seul pécheur — si vil soit-il — qui vient à lui ? Alors, pourquoi ne pas croire qu'Il peut vous sauver, panser vos plaies, remplir votre âme de joie et de paix, et vous faire jouir dès maintenant de Son amour parfait et immuable, avec l'heureuse perspective d'être bientôt avec Lui dans la gloire pour toujours ?

Que Dieu vous bénisse ! Amen.

6 La naissance de Jésus — Matthieu 2 — chapitre 18

«Où est le roi des Juifs qui a été mis au monde ?» (Matt. 2:2)

6.1 L'annonce prophétique du Messie

La naissance de Jésus fut un événement aussi porteur d'amour que de profonde sagesse et d'humilité, mais c'était ce que l'Éternel avait promis des siècles auparavant, et ce que les patriarches attendaient depuis longtemps. Quand l'homme désobéit à son Créateur et tomba sous le pouvoir de Satan, Dieu, dans Sa grâce infinie, fit briller Sa lumière sur cette scène de ténèbres et de désolation en déclarant que la semence de la femme briserait la tête du serpent (Gen. 3:15), annonçant ainsi, pour l'homme déchu, la venue d'un Rédempteur qui naîtrait d'une femme. Plus tard, l'Éternel enseigna à Abraham que la semence promise descendrait de lui et de son fils bien-aimé, Isaac : «en Isaac te sera appelée une semence» (Gen. 21:12). Ensuite, il fut révélé à David que cette semence promise serait le fruit de ses entrailles (2 Sam. 7:12), et aussi qu'après Sa mort et Sa résurrection, le Seigneur s'assiérait sur le trône d'Israël. Plus tard encore, le prophète Ésaïe, poussé par l'Esprit, annonça que le Sauveur naîtrait d'une vierge : «Voici, la vierge concevra et elle enfantera un fils, et appellera son nom Emmanuel» (És. 7:14). Et bien plus encore, car il parla aussi de la divinité de Christ, et de

Son règne en puissance, comme Roi des Juifs, sur le trône de David Son père : «Car un enfant nous est né, un fils nous a été donné, et le gouvernement sera sur son épaule ; et on appellera son nom : Merveilleux, Conseiller, Dieu fort, Père du siècle, Prince de paix. À l'accroissement de son empire, et à la paix, il n'y aura pas de fin, sur le trône de David et dans son royaume, pour l'établir et le soutenir en jugement et en justice, dès maintenant et à toujours. La jalousie de l'Éternel des armées fera cela» (És. 9:6-7). Enfin, après Ésaïe, le prophète Michée reçut l'ordre d'informer le peuple de Dieu du lieu précis où devait naître Jésus : «Et toi, Bethléem Éphrata, bien que tu sois petite entre les milliers de Juda, de toi sortira pour moi celui qui doit dominer en Israël, et duquel les origines ont été d'ancienneté, dès les jours d'éternité» (Michée 5:2).

Dans ces passages de l'Écriture, nous voyons donc que le Messie devait naître d'une femme, Dieu et homme en une seule Personne, fils d'une vierge, mis au monde à Bethléem, de la semence d'Abraham, de la lignée de David, «dont les origines ont été d'ancienneté». Nous apprenons qu'il siégerait sur le trône de Son père David et que Son royaume n'aurait pas de fin.

Nous comprenons ainsi un peu mieux cette question posée par les mages : «Où est le roi des Juifs qui a été mis au monde» ? Dans la dispensation précédente, beaucoup espéraient que le Messie allait venir régner en gloire. Ils attendaient l'accomplissement des Écritures prophétiques concernant Son royaume, omettant le chemin d'humiliation, les souffrances et la mort sanglante, par lesquels le Messie devait passer avant d'accéder au trône de David. Ils ne voyaient pas que pour Dieu la seule manière d'accorder à l'homme une place bénie devant Lui, nécessitait la mort et la résurrection. Quelques-uns, cependant, attendaient la rédemption (ou la délivrance) de Jérusalem (Luc 2:38).

6.2 Trois catégories de personnes

Dans ce chapitre, nous nous trouvons en face de trois sortes de personnes : 1°) Hérode 2°) Les principaux sacrificateurs et les scribes 3°) Les mages. Avec l'aide du Seigneur, il nous sera sans doute profitable de considérer chacune d'elles.

6.2.1 Hérode

Hérode était roi à Jérusalem. Il fut donc extrêmement troublé à l'annonce de la naissance du roi des Juifs. Cela le touchait de très près, car il savait que si le vrai Messie était là, il ne pouvait plus lui-même rester roi. En outre, la nouvelle de la venue du Roi de Dieu avait de quoi alarmer sa conscience et le remplir d'effroi. D'autres réagirent pareillement, car nous lisons que «le roi Hérode, l'ayant ouï dire, en fut troublé, et tout Jérusalem avec lui» (Matt. 2:3). Il n'y avait ni tonnerre ni éclairs, aucune menace, aucun son d'alarme, et pourtant ils étaient inquiets. Des anges avaient chanté : «Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts ; et sur la terre, paix, et bon plaisir dans les hommes» (Luc 2:14). Puis, un croyant s'était écrié : «Maintenant, Seigneur, tu laisses aller ton esclave en paix selon ta parole ; car mes yeux ont vu ton salut» (Luc 2:29). Et pourtant, «Hérode en fut troublé, et tout Jérusalem avec lui». Cette inquiétude poussa le roi à faire une enquête. Il commença par rassembler ceux qu'il jugeait les plus à même de le renseigner, et leur demanda où devait naître le Christ. Mais, bien que leur réponse fût exacte, cela ne le rassura pas. Il s'enquit diligemment auprès de mages, mais leur réponse ne dut que confirmer le fait que le Messie était vraiment venu. Que pouvait faire Hérode ? Il était dans une grande perplexité, éprouvant à la fois de la crainte et de la peine, mais en dépit du nombre de preuves indubitables devant lui, il ne pensa pas qu'il valût la peine de chercher le Messie. Il renvoya donc les mages, leur enjoignant de rechercher le petit enfant, mais n'eut point à coeur de se déranger lui-même pour une pareille visite. «Quand vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, en sorte que moi aussi j'aie lui rendre hommage» (Matt. 2:8). S'il en est véritablement ainsi, pensait Hérode, alors je l'adorerai. Ses pensées ne volaient pas plus haut, et c'est tout ce qu'il trouva pour apaiser son inquiétude. Pauvre Hérode ! Son véritable état d'âme fut manifesté par la suite. L'orgueil enflamma l'inimitié qui couvait dans son coeur non régénéré contre Dieu et contre Son Christ. Il se mit «fort en colère», et assouvit sa rage en donnant l'ordre que tous les jeunes enfants de Bethléem et tout son territoire fussent mis à mort. Il espérait ainsi être délivré de ses inquiétudes, en tuant Celui qui était né Roi des Juifs. Tel est l'homme. Telle fut et sera toujours l'inimitié de la chair à l'égard du Christ de Dieu, notre bien-aimé Seigneur. Les hommes entendent cette parole digne de foi selon laquelle «le christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs» (1 Tim. 1:15) ; ils sont exercés momentanément à l'ouïe de cette nouvelle ; ils sont saisis de peur et troublés. Ils s'enquière, prêtent l'oreille à la lecture et à l'explication des Écritures, interrogent des serviteurs de Dieu et écoutent ce qu'ils ont à dire sur le sujet. Ils les entendent déclarer que leur plus grande joie est de contempler et d'adorer Celui qui sauve les pécheurs, et ils s'efforcent d'apaiser leur propre inquiétude en se promettant de l'adorer aussi dans un temps futur. Mais, comme pour Hérode, ce temps-là ne vient jamais ! Comme pour lui, leurs convictions ne sont pas profondes, étant plutôt le fruit des circonstances et de l'influence des autres que d'un exercice personnel devant Dieu. Ils ne conçoivent donc rien de plus élevé que d'adorer en public. Ils n'ont aucun désir sérieux d'être pardonnés de leurs péchés, aucun besoin profond d'être délivrés de leur culpabilité, aucun souci du véritable état de leur âme devant le Dieu vivant ; rien que quelques vagues idées sur l'adoration, le lieu et les formes de cette adoration, et autres choses semblables. Cependant, cet état d'esprit n'étant que le fruit des circonstances, il suffit que celles-ci changent pour que ces hommes changent aussi. Comme la rosée du matin, des impressions aussi superficielles disparaissent vite. L'inimitié naturelle à l'égard de Christ a tôt fait de se manifester, et ces hommes font bientôt chorus avec la foule incrédule qui les entoure : «Non pas celui-ci, mais Barabbas» (Jean 18:40).

Mon cher lecteur, puis-je vous demander si vous avez jamais été troublé à l'ouïe de l'évangile de Dieu ? Si oui, puis-je aussi vous demander en toute affection de réfléchir à la cause de ce trouble ? Était-ce la peur d'un changement dans vos circonstances extérieures ? Ou un profond exercice de conscience parce que vous aviez péché contre Dieu et que vous étiez ainsi justement exposé à Sa condamnation éternelle ? Voilà la tristesse selon Dieu, celle qui «opère une repentance à salut dont on n'a pas de regret» (2 Cor. 7:10) ! Si telle est votre expérience, vous ne vous contenterez pas du fait que d'autres recherchent le Sauveur et vous en parlent, mais vous Le rechercherez vous-même. Votre propre besoin vous y contraindra. Le cri de votre coeur sera : «Seigneur, sauve-moi, sinon je périrai» ! Vous vous réfugierez dans le Seigneur Jésus Christ pour être sauvé. Vous ne vous contenterez pas de vous joindre simplement à d'autres, d'une manière formelle, pour adorer. Vous n'aurez de repos que lorsque vous serez assuré du pardon de vos péchés et de la paix avec Dieu.

Ami lecteur, méfiez-vous de l'hypocrisie ! Souvenez-vous d'Hérode ! Méfiez-vous, en ce qui concerne le salut, de toute autre démarche que celle de venir à Christ. Ne vous contentez pas de vous sentir un peu troublé, de vous pencher un moment sur les Écritures, ou de vous reposer sur de bonnes intentions ou sur quelques promesses pour l'avenir. Je le répète, méfiez-vous de faire rien moins que de venir à Jésus pour le salut de votre âme. Alors, et alors seulement, vous serez en sûreté, car Il a dit : «Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi» (Jean 6:37).

6.2.2 Les Scribes et les Pharisiens

Ceux-là ne manifestèrent aucun trouble, aucune curiosité, ni aucune colère. Calmes et indifférents, ayant toujours l'Écriture sur les lèvres, ils ne se souciaient pas plus du Messie que d'Hérode ! Ils avaient pourtant une connaissance remarquable des Écritures. Ils pouvaient dire exactement où le Christ devait naître. Ils avaient entendu l'annonce solennelle de la venue du Messie, ainsi que le témoignage des mages selon lequel le Dieu des cieux et de la terre avait commandé à une étoile de se détourner de sa course

habituelle pour les guider. Et pourtant, ils restèrent froids et indifférents. Leur connaissance purement littérale de l'Écriture les avait enflés d'orgueil. Dans leur folie, ils se croyaient sages, ignorant qu'ils étaient en fait misérables, aveugles et nus. On aurait pu penser qu'un événement aussi important que la naissance du Christ aurait remué les cœurs les plus endurcis, mais il n'en était rien ! La devise de l'homme, c'est «Réjouissons-nous aujourd'hui, sans nous soucier de l'avenir éternel» ! Ces scribes étaient respectés par les hommes, honorés par le roi. Ils avaient le sentiment de posséder la clé du savoir, d'être les maîtres en Israël. On les saluait du nom de «Rabbi», et cela leur suffisait, car ils ne recherchaient que leur satisfaction du moment, sans se soucier de l'avenir éternel.

Il est à craindre que beaucoup ne pensent de même aujourd'hui. De tels hommes possèdent une certaine connaissance des Écritures, peuvent répondre à beaucoup de questions concernant le Sauveur, et demeurent parfaitement calmes lorsqu'autour d'eux d'autres sont fort troublés. Ils ignorent leur véritable besoin. Ils se comparent aux idolâtres ignorants, et se croient sages. Ils se flattent d'être nés en pays chrétien, d'avoir des ancêtres chrétiens, d'avoir reçu une éducation religieuse, et de pratiquer une religion reconnue : ils ne sont donc pas ignorants dans le domaine spirituel. Mais, malgré tout ce qu'ils s'imaginent savoir, ils ignorent la justice de Dieu (Rom. 10:3). Ils ne savent pas que, pesés à la balance divine, ils seront trouvés légers ! Ils ignorent le fait que leurs plus grands exploits ne sont que des péchés de belle apparence. Ils n'ont pas conscience de leur besoin d'être nés de nouveau. Ils ne connaissent pas le don de Dieu. Ils ignorent que le Dieu trois fois saint ne saurait accepter aucune excuse pour le péché, ni reconnaître, en matière de justice, d'autre niveau que celui de Son absolue sainteté. Ils vont donc çà et là, établissant leur propre justice et ne se soumettant pas à celle de Dieu, c'est-à-dire CHRIST qui est «la fin de la loi pour justice à tout croyant» (Rom. 10:3-4).

Cher lecteur, fuyez tous ces pièges du grand trompeur des âmes ! Écoutez la Parole du Dieu vivant, celle qui ne passe point. N'oubliez pas qu'il n'y a de salut en aucun autre que le Seigneur Jésus Christ. Il est l'unique chemin, celui qui seul mène à la gloire. La question d'une importance éternelle n'est pas ce que vous savez ou ce que les autres pensent de vous-même, mais ce que vous pensez de CHRIST. Oh ! Pesez ces paroles solennelles de l'apôtre : «Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème» (1 Cor. 16:22).

6.2.3 Les Mages

Quelles que fussent les caractéristiques particulières de ces hommes, ils étaient, au meilleur sens du terme, des sages. Ils se laissaient guider par la lumière et la sagesse divines. Ils avaient affaire à Dieu. Lorsqu'ils virent l'étoile aller devant eux, ils eurent l'assurance que c'était Dieu qui les guidait, et firent l'heureuse expérience qu'il les conduisait au Sauveur. Ils cherchèrent Jésus, et rien ne put les en empêcher. Christ Lui-même était l'unique objet de leurs cœurs, et ils Le trouvèrent. Ils Le reconnurent comme le Dieu tout-puissant, et Lui rendirent hommage. Ils Le servirent en Lui offrant non seulement leurs dons, mais aussi leurs cœurs. C'est à Christ qu'ils offrirent leur or, leur encens et leur myrrhe. Nous pouvons aussi remarquer, chez ces mages, qu'ils obéissaient à Dieu plutôt qu'aux hommes (Actes 5:29), car étant avertis divinement de ne pas retourner vers Hérode (comme celui-ci le leur avait commandé), «ils se retirèrent dans leur pays par un autre chemin» (Matt. 2:12). Le récit concernant ces mages est très simple, très bref, mais leurs manières d'agir font un contraste remarquable avec les autres catégories de personnes ici présentées.

Cher lecteur ! Tout en vous mettant en garde contre la conduite pernicieuse d'Hérode et des scribes, je vous supplie solennellement de vous demander si vous ressemblez à ces mages. Ils se soumièrent aux instructions de Dieu : le faites-vous ? Ils cherchèrent et trouvèrent le Sauveur : l'avez-vous fait ? Ils l'adorèrent et Lui offrirent leurs dons les plus précieux : avez-vous fait de même ? Lorsqu'ils s'aperçurent que l'homme ordonnait une chose et Dieu une autre, ils obéirent à Dieu plutôt qu'à l'homme : et vous ?

6.3 La mort de Jésus

Jusqu'ici, nous avons seulement considéré le Roi des Juifs en rapport avec Sa naissance, mais aussi grand et glorieux que fût cet événement, nous pouvons Le contempler ensuite dans une position encore bien plus merveilleuse. C'est à la croix du Calvaire que je fais allusion. Oui, c'est la croix de Christ qui est le précieux point de rencontre entre Dieu et l'homme. Sans la mort de la croix, aucun triomphe n'aurait pu être remporté sur la mort, personne n'aurait pu être sauvé de l'enfer, et aucune lueur d'espoir pour l'avenir n'aurait brillé dans ce monde. Sans la mort de la croix, aucun pécheur n'aurait jamais atteint les demeures de gloire. Or l'évangile de la grâce déclare que Christ est mort. Les Écritures mettent l'accent sur la valeur éternelle de la mort de Christ, et notre Seigneur a enseigné la même chose. N'a-t-il pas dit : «À moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit» (Jean 12:24). Le croyant n'obtient la paix avec Dieu que par la mort expiatoire de Christ. C'est par Son sang que nous sommes justifiés, sanctifiés, et que nous sommes introduits dans la présence de Dieu où est notre Grand Sacrificateur. C'est dans la mort de Jésus que nous voyons, si abondamment manifesté, l'amour merveilleux de Dieu envers l'homme. Là, nous voyons que Christ a aimé l'Assemblée et s'est livré Lui-même pour elle. Là, nous voyons que le Roi des Juifs est mort pour ce peuple, et que Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec Lui-même (2 Cor. 5:19). Là, nous voyons à quel point Dieu a haï le péché, mais aimé le pécheur. C'est là, à la croix, que Jésus a porté nos péchés dans Son propre corps, ayant été fait péché pour nous (2 Cor. 5:21). C'est encore là que Son âme a été offerte en sacrifice pour le péché (És. 53:10). C'est là qu'Il a souffert une fois sous la colère de Dieu, afin que nous recevions une paix et une bénédiction éternelles.

Le Roi des Juifs a été mis à mort sur le bois maudit, car, est-il écrit : «il nous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple et que la nation entière ne périsse pas... et non pas seulement pour la nation, mais aussi pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés» (Jean 12:50-52). En cette circonstance solennelle, Pilate semble avoir eu conscience que Jésus était le Roi des Juifs, car non seulement il demanda à notre Seigneur s'Il était bien le roi des Juifs, mais juste avant de Le livrer pour être crucifié, il se tourna vers le peuple, disant : «Voici votre roi !... Crucifierai-je votre roi ?» (Jean 19:14-15). Pilate fit aussi un écriteau qu'il mit sur la croix, et il y était écrit dans les trois langues principales du monde d'alors : «JÉSUS LE NAZARÉEN LE ROI DES JUIFS» (Jean 19:19). Et sa décision était si ferme que lorsque les principaux sacrificateurs lui dirent : «N'écris pas : Le roi des Juifs, mais que lui a dit : Je suis le roi des Juifs», Pilate répondit : «Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit» (Jean 19:21-22). Dieu, sans aucun doute, avait un but dans tout cela, et bien que la nation d'Israël refusât alors de reconnaître son Roi, ce sera leur joie, à la seconde venue de Christ, de savoir qu'ils ont «la rédemption par Son sang, la rémission des fautes selon les richesses de Sa grâce» (Éph. 1:7 ; Rom. 11:27).

6.4 Le Roi glorifié

Mais où est le Roi des Juifs maintenant ? Il a été dans l'étable de Bethléem, emmailloté, adoré par les mages. Il a été reconnu par un vrai Israélite comme le Fils de Dieu, le Roi d'Israël (Jean 1:48-50). Puis, comme un roi humble et débonnaire, monté sur un âne et descendant la montagne des Oliviers, Il a été adoré comme «le Roi qui vient au nom du Seigneur» (Luc 19:38). Il a été vêtu d'une robe de pourpre, et couronné d'épines par dérision. Il a été crucifié publiquement entre deux malfaiteurs, hors des portes de Jérusalem, comme «Jésus de Nazareth, le roi des Juifs». Mais, je vous le demande, où est le Roi des Juifs maintenant ? Il n'est plus sur la croix, ni dans le sépulcre, mais bien qu'il fût crucifié en infirmité, Il a été ressuscité des morts par la toute puissance divine ayant déposé les principautés et les autorités (Col. 2:15). Ressuscité en magnificence et en gloire, au milieu des myriades des armées célestes dans une allégresse incessante, le Roi des Juifs a été reçu sur le trône de la Majesté dans les cieux (Héb. 8:1), couronné de gloire et

d'honneur (Héb. 2:9). Le roi rejeté d'Israël a donc été ressuscité des morts par la gloire du Père (Rom. 6:4), et exalté au plus haut des cieux. Mais les Juifs, jusqu'à ce jour, l'ignorent. Ils demeurent aveuglés et incrédules, accomplissant la prophétie d'Osée : «Car les fils d'Israël resteront beaucoup de jours sans roi, et sans prince, et sans sacrifice, et sans statue, et sans éphod ni théraphim» (Osée 3:4). Ils sont toujours dispersés parmi les Gentils tandis que leur sainte cité demeure en ruines à cause de leur péché : «les branches ont été arrachées pour cause d'incrédulité» (Rom. 11:20). Mais il nous est dit que Dieu peut les greffer de nouveau. Oui, Il peut faire tomber les écaïlles de leurs yeux pour faire renaître aussitôt leur nation. Il peut rassembler les Israélites dispersés, et les ramener dans leur propre pays. «Ensuite, les fils d'Israël retourneront et rechercheront l'Éternel, leur Dieu, et David, leur roi, et se tourneront avec crainte vers l'Éternel et vers sa bonté, à la fin des jours» (Osée 3:5). Alors les Juifs se réjouiront dans leur Roi qui «régnera... devant ses anciens, en gloire» (És. 24:23), et «Israël fleurira et poussera, et remplira de fruits la face du monde» (És. 27:6). Mais ce ne sera pas alors sur une base charnelle, mais par la grâce gratuite et souveraine, par l'oeuvre de rédemption de Celui qui est mort pour ce peuple. Ils sauront alors que Christ crucifié est leur sacrifice, que Christ ressuscité est leur législateur (És. 33:22 ; Jacq. 4:12), que Christ exalté est leur grand Sacrificateur (Héb. 8:1), et que Christ glorifié est leur Roi (Apoc. 19:16). Ils feront alors l'expérience des bénédictions de la nouvelle alliance dont parle Jérémie le prophète : «Après ces jours-là, dit l'Éternel : Je mettrai ma loi au-dedans d'eux, et je l'écrirai sur leur coeur, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple ; ... car ils me connaîtront tous, depuis le petit d'entre eux jusqu'au grand, dit l'Éternel ; car je pardonnerai leur iniquité, et je ne me souviendrai plus de leur péché» (Jér. 31:33-34). Aujourd'hui, tandis que le Seigneur Jésus est rejeté par la nation juive, Dieu proclame Son évangile dans le monde entier pour rassembler d'entre les Gentils un peuple pour Son nom. Un Juif, ici ou là, reçoit l'évangile, comme beaucoup l'ont déjà fait, si bien que l'Église de Dieu se compose à la fois de Juifs et de Gentils, unis en un seul corps en Christ — un seul homme nouveau, approché de Dieu en Christ par Son sang (Éph. 2:15, 13).

Le règne de Christ fut annoncé par l'ange à Marie, en rapport avec Sa naissance : «Et voici, tu concevras dans ton ventre, et tu enfanteras un fils, et tu appelleras son nom JÉSUS. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-haut ; et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; et il régnera sur la maison de Jacob à toujours, et il n'y aura pas de fin à son royaume» (Luc 1:31-33). Nous comprenons donc pourquoi Pierre, s'adressant au peuple de Jérusalem, fit allusion à l'apparition du Seigneur disant : «... Jésus Christ, qui vous a été préordonné, lequel il faut que le ciel reçoive, jusqu'aux temps du rétablissement de toutes choses dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes de tout temps» (Act. 3:20-21). Nous approchons à grands pas de ces temps de «rétablissement de toutes choses». Le Seigneur, bientôt, descendra du ciel. Son Église, Son Épouse bien-aimée, sera enlevée à Sa rencontre en l'air (1 Thes. 4:17). Il apparaîtra en gloire, et Ses saints avec Lui (2 Thes. 1:10). En tant que Roi des Juifs, Il régnera sur la maison de Jacob. En tant que dernier Adam (1 Cor. 15:45-47), Il dominera manifestement sur la création délivrée du joug de la corruption (Rom. 8:21). Et, en tant que Roi sur toute la terre, Il sera l'objet de l'adoration de toutes les familles des nations (Zach. 14:17), car avec des flammes de feu et avec vengeance (2 Thes. 1:8), Il mettra tous Ses ennemis pour marchepied de Ses pieds (Ps. 110:1). Heureux ceux qui aujourd'hui peuvent dire, en toute sincérité : «Viens, Seigneur Jésus, ne tarde pas» !

Cher lecteur Jésus sauve parfaitement ; maintenant Il vous sauvera, vous personnellement, si vous venez à Lui.

Venez au Sauveur qui vous aime,

Venez, Il a brisé vos fers,

Il veut vous recevoir Lui-même,

Ses bras vous sont ouverts.

7 **Le Choix de la Foi — Cantique des Cant. 2:3-4 — chapitre 20**

«Comme le pommier entre les arbres de la forêt, tel est mon bien-aimé entre les fils ; j'ai pris plaisir à son ombre, et je m'y suis assise ; et son fruit est doux à mon palais. Il m'a fait entrer dans la maison du vin ; et sa bannière sur moi, c'est l'amour». (Cant des Cant.2:3-4) Le monde est comparable à une forêt composée d'arbres d'essences variées. Ici, l'écrivain vante la supériorité de l'arbre qu'il s'est choisi d'entre tous les arbres. Il trouve que le pommier répond à tous ses besoins, non seulement en ce qu'il lui procure un abri et la sécurité, mais aussi des fruits exquis et rafraîchissants. Aucun autre arbre, pas même le pin altier ni le cèdre majestueux, ne lui plaît autant que le pommier qui non seulement l'abrite des rayons brûlants du soleil, mais aussi le nourrit et le désaltère parfaitement.

L'homme, par nature, soupire toujours après quelque chose, après ce qu'il n'a pas. Il souffre dans son coeur d'un vide qu'il cherche en vain à combler. Au fur et à mesure que l'intelligence se développe, que les goûts et les penchants s'affirment, on se choisit des centres d'intérêt et de quoi satisfaire ses désirs. Mais de quelque côté que les hommes se tournent, et quoi qu'ils obtiennent, tous font l'expérience que, sous le soleil, tout est vanité et poursuite du vent. Cependant, si une chose ne leur apporte que peine et déception, ils en poursuivent une autre, et il est à craindre que beaucoup de personnes ne gaspillent leur vie en ne faisant que courir d'une chose à l'autre dans ce pauvre monde, à la recherche d'un repos introuvable.

Certaines personnes s'appliquent diligemment à gagner de l'argent, celui-ci étant l'objet de leurs aspirations. L'or est leur dieu. Pour eux, rien n'a de valeur, sauf ce qui accroît leur richesse. Qu'ils sont nombreux, dans la forêt de ce monde, ceux qui se sont choisis un arbre qu'on pourrait nommer Argent ! Ils se démènent pour trouver un repos qui leur échappe toujours ! On les dit riches, mais eux se sentent souvent très pauvres. Les autres les croient peut-être satisfaits, mais eux ignorent ce qu'est le véritable contentement. Ils sont souvent un triste exemple du fait que «c'est une racine de toutes sortes de maux que l'amour de l'argent» (1 Tim. 6:10), et de cette vérité que «Celui qui aime l'argent n'est point rassasié par l'argent, et celui qui aime les richesses ne l'est pas par le revenu» (Eccl. 5:10).

Il y en a d'autres qui ne recherchent pas tant l'argent que le plaisir. Ils ne se refusent jamais rien. Ils ont pitié de ceux que leur avarice réduit à la convoitise, tandis qu'eux-mêmes dépensent tous leurs biens en divertissements et en réjouissances. Ils s'adonnent aux plaisirs du péché et ne connaissent rien de mieux que de satisfaire «la convoitise de la chair, et la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie» (1 Jean 2:16). Dans la forêt de ce monde, rien ne leur convient mieux que l'arbre du plaisir. Ils poursuivent des buts variés, selon leurs moyens et leurs goûts, mais recherchent avant tout, si possible, le plaisir et la facilité. Ils ne connaissent rien de mieux que de satisfaire leurs désirs du moment.

On en voit d'autres qui se soucient peu des richesses ou des plaisirs éblouissants de la mode. Ils sont d'un tempérament calme, réservés, mais toujours à l'affût des découvertes de la science à laquelle ils sacrifient volontiers leurs temps, leurs biens, leur santé et bien d'autres choses encore. L'intérêt qu'ils y trouvent dans le présent leur paraît suffisant pour les encourager à persévérer avec zèle dans cette voie ; et le caractère soi-disant inoffensif de la science devient une excuse, aux yeux des plus sérieux, pour s'y consacrer sans réserve. La science est le choix de leur coeur. Ils ignorent que l'Écriture ne fait pas de différence entre les convoitises des pensées et celles de la chair (Éph. 2:3), et peut-être évitent-ils de penser au fait que, lorsqu'ils mourront, toute la connaissance qu'ils ont accumulée mourra avec eux.

Il y a cette autre catégorie de personnes dont l'unique ambition est la renommée. Dans le but de laisser derrière eux un nom célèbre, ils sont quasiment prêts à se sacrifier eux-mêmes. C'est d'après les honneurs dont ils sont comblés, qu'ils jugent de la réussite de

leur vie, jusqu'au jour où, pour leur malheur éternel, la main glacée de la mort leur prouve que «l'homme qui est en honneur ne dure pas ; il est semblable aux bêtes qui périssent» (Ps. 49:12).

Tels sont quelques types de personnes qui nous entourent. Que le but qu'ils poursuivent soit l'argent, le plaisir, la connaissance ou la renommée, quel que soit leur choix, ils sont comme autant d'arbres différents dans une grande forêt, les uns choisissant ceci, les autres cela. Mais il y a un arbre, jadis planté à Golgotha, qui diffère de tous les autres, à cause des consolations présentes et de la bénédiction éternelle qu'il offre à tous ceux qui se réfugient sous son ombre. C'est la croix du Fils de Dieu qui fut crucifié pour des pécheurs. Cette croix est le choix du croyant. C'est en vain que sa conscience vivifiée découvre tout autre objet susceptible de le combler. Il sait que toutes les richesses de la terre ne peuvent procurer la paix, qu'aucun plaisir de ce monde ne peut soulager son cœur affligé, qu'aucune philosophie ne peut alléger le poids de sa culpabilité, et qu'aucun honneur humain ne peut lui assurer l'honneur immortel d'être un enfant de Dieu ! Dans la croix du Seigneur, il lit que Dieu est amour. Dans le sang du Sauveur, il voit une source divine qui purifie de tout péché. Sur le bois du Calvaire, il voit les péchés jugés et expiés pour tous ceux qui croient. Dans la personne de Jésus crucifié, il discerne l'amour infini, la sainteté et la vérité. Plus il apprend à connaître Jésus, plus il découvre Sa sainte horreur du péché, en même temps que Sa grâce infinie pour le pécheur. Son dévouement, jusqu'au sacrifice de Lui-même, dans la vie et dans la mort, nous montre à quel point Il n'a pas cherché à se plaire à Lui-même, mais a aimé l'Église, se livrant Lui-même pour elle. La perfection de sa personne, de son oeuvre et de son service, ainsi que la grandeur de son amour, réjouissent si bien le cœur du croyant que celui-ci peut s'écrier en vérité : «Comme le pommier entre les arbres de la forêt, tel est mon bien-aimé entre les fils»

Ces versets, qui sont le sujet de notre méditation, nous instruiront sur le choix du croyant, sur son repos, sa joie, ses exercices et ses privilèges. Considérons chacun de ces points séparément.

7.1 Le choix du croyant

«Mon bien-aimé» : Il n'y en a point comme le Seigneur Jésus pour le croyant. Rien ne l'attire plus, rien n'est plus glorieux à ses yeux ! Christ est l'objet des affections de son cœur. En Lui, il contemple la gloire de Dieu, Sa grâce, Sa sagesse, et Sa puissance ! Il le trouve incomparablement agréable. Christ surpasse à ses yeux des myriades d'hommes. Il est parfaitement désirable. Le croyant a trouvé en Lui son refuge et son salut, la paix pour son âme blessée, par la foi en Son sang, si bien qu'il peut dire en vérité : «mon Bien-aimé», mon Rédempteur, ma Justice et ma vie. C'est pourquoi Christ lui est si cher. D'entre toutes les multitudes sur la terre ou dans les cieux, il pourrait reconnaître Jésus et dire : «Celui-ci est mon Bien-aimé, et mon Ami». L'attachement personnel à Jésus est le sentiment de tout vrai croyant (1 Pier. 2:6-7). Sous quelque aspect, et de quelque manière que le croyant considère Jésus dans tout Son service, Il est le «Bien-aimé» de son âme. Le croyant peut renoncer à tout sauf à la Personne de Christ qui est le centre de ses affections.

7.2 Le repos du croyant

«Je m'y suis assise». Jésus seul donne le repos à l'âme accablée, selon sa propre promesse : «Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos» (Matt. 11:28). Le chrétien réalise cela par la foi, selon ce verset : «nous qui avons cru, nous entrons dans le repos» (Héb. 4:3). Celle qui parle dit ici : «J'ai pris plaisir à son ombre, et je m'y suis assise». Le chrétien ne sait donc pas seulement que Christ crucifié est la voie du Salut, mais il s'empare de cette vérité, il vient à Lui, il entre, il s'assied en paix, car Dieu donne le repos à sa conscience accablée par son péché. L'âme réveillée, qui a fait l'expérience de l'insuffisance des expédients humains, trouve dans la croix du Fils de Dieu tout ce qu'il faut pour le délivrer de sa culpabilité, apaiser ses craintes, et le remplir d'une merveilleuse espérance. Un pécheur conduit par l'Esprit n'est jamais délivré du fardeau de ses péchés avant d'avoir contemplé Jésus crucifié. C'est là, et nulle-part ailleurs, qu'il voit le Dieu saint ôter le péché, et donner la justice et la paix au pécheur, le pardon au coupable, la vie à celui qui est mort, et le salut à celui qui est perdu. Il s'approche donc et trouve le repos. Par la foi, il s'assied à l'ombre de la croix et se trouve pour toujours à l'abri de la colère de Dieu, parce que Christ a été fait péché et malédiction pour lui. Il se repose, assuré que Dieu est son Sauveur, que Jésus a pris sur Lui ses iniquités, que le coup de la vengeance divine est tombé sur Lui qui a ainsi souffert pour ses péchés, le Juste pour les injustes, afin de l'amener à Dieu (1 Pier. 3:18). De cette manière, le croyant réalise que Dieu l'aime, le reçoit, lui pardonne, et qu'Il le justifie de tout péché. Toutes ses questions reçoivent une réponse, toutes ses craintes sont ôtées, tandis que l'amour, la reconnaissance et l'espérance remplissent son âme. Que personne ne s'attende à trouver le repos si ce n'est en considérant par la foi la valeur de la mort de Christ.

Beaucoup d'âmes angoissées ignorent ce qu'est le repos. Pourquoi cela ? Parce qu'elles ne le cherchent pas par la foi. Elles ne se sont pas assises à l'ombre du Seigneur Jésus Christ, comme le suggère notre verset : Peut-être s'embarrassent-elles de doctrines, ou observent-elles scrupuleusement des commandements, ou peut-être encore sont-elles soucieuses de leur environnement, de leurs sentiments et de leurs expériences. Toujours est-il qu'elles ne trouvent pas le repos. Il ne faut rien moins que Christ et son oeuvre accomplie pour donner le repos — Christ lui-même, Christ seul. Partout ailleurs, il est vain de chercher le repos. Tant que l'on regarde à soi-même — que l'on soit naturellement bon, mauvais, religieux ou toute autre chose — il est impossible de trouver le repos, parce que Christ est le seul Sauveur, le seul refuge, le seul objet de foi, le seul lieu de repos que Dieu offre aux pécheurs. Il y a longtemps que le verdict divin a été prononcé sur les pensées de l'homme — qui sont radicalement mauvaises, depuis toujours et continuellement — et sur son cœur désespérément méchant. En fait, il n'y a rien de bon en lui. Quand l'âme se reconnaît telle devant Dieu, ne s'attendant qu'à sa grâce qui, par la mort de Christ, est venue à notre rencontre dans notre état de ruine et d'incapacité, elle est délivrée de sa crainte servile et de sa culpabilité, et a les meilleures raisons d'avoir confiance et repos. Alors seulement, nous commençons à travailler pour Christ, trouvant son joug aisé et son fardeau léger (Matt. 11:30).

7.3 La joie du croyant

«J'ai pris plaisir à son ombre et je m'y suis assise». Christ est notre joie en même temps que notre repos. Par Lui, nous nous réjouissons en Dieu. Nous avons le commandement de nous réjouir toujours dans le Seigneur (Phil. 3:1 ; 4:4). L'assurance d'être héritiers de Dieu, et cohéritiers de Christ, est pour nous une grande joie. Nous pouvons dire avec l'apôtre Pierre : «Jésus Christ, lequel, quoique nous ne l'ayons pas vu, nous aimons ; et, croyant en lui, quoique maintenant nous ne le voyions pas, nous nous réjouissons d'une joie ineffable et glorieuse» (1 Pi. 1:8). Le cantique nouveau est mis dans notre bouche. La contemplation des bénédictions éternelles que nous avons en Christ nous remplit d'une joie immense. Nous n'envions pas la gaieté de ceux du monde. Nous savons que leur joie est comme un feu de paille qui ne dure qu'un moment, puis s'éteint définitivement, tandis que notre joie en Christ est parfois si profonde, si pure, si bénie, qu'elle en est inexprimable !

Comment se fait-il que les croyants ne soient pas plus heureux ? Parce que la mort de Christ n'est pas contemplée plus simplement et plus habituellement, comme le fondement de toute joie et de toute bénédiction. On dira peut-être que Jésus n'est plus sur la croix, ni dans le tombeau, mais qu'Il est ressuscité des morts et glorifié dans le ciel, à la droite de la Majesté. Cela est parfaitement vrai, mais ne fait que magnifier la valeur de la croix. Si Jésus est entré dans le ciel en vertu de Son propre sang, et qu'Il apparaît là-haut tel «un agneau comme immolé» (Apoc. 5:6), n'est-ce pas pour nous une preuve de l'honneur que Dieu attache à la croix dans le ciel ? C'est

Jésus ressuscité et glorifié qui donne à Sa mort cette valeur éternelle. Si nous voulons être heureux, si nous voulons être occupés du ciel, nous devons attacher beaucoup d'importance à la valeur de l'oeuvre glorieuse de cet «Agneau comme immolé». La contemplation du Seigneur Jésus dans la gloire et de Son oeuvre accomplie, une foi respectueuse quant au témoignage du Saint-Esprit dans la Parole au sujet de cette oeuvre, tout cela remplit l'âme de joie et de paix, car la Parole, en même temps que l'oeuvre de Christ, sont nécessaires pour produire une vraie joie spirituelle. Nous devons nous asseoir à l'ombre de la croix si nous voulons connaître un grand bonheur.

7.4 Les exercices du croyant

«Son fruit est doux à mon palais». Le bois planté sur le Mont Calvaire produit en abondance les fruits les plus doux pour l'âme croyante. Rien d'amer pour l'esprit, tout est amour, paix et bénédiction. Toutes les autres sources sont taries, mais ici c'est un rafraîchissement perpétuel. Il suffit à la main de la foi de cueillir et manger le fruit exquis de l'arbre de vie. En élevant les yeux vers le Seigneur dans la gloire, nous goûtons Sa bonté et nos âmes trouvent en Lui leurs délices. Toute autre chose paraît plus ou moins amère, mais là tout est doux. Nous nous nourrissons de cette grâce qui nous parle de pardon, de paix, d'acceptation, de justice, de notre condition d'enfants de Dieu, et de communion avec le Père et avec Son Fils Jésus Christ. Nous constatons ici que nous sommes bénis de toutes bénédictions spirituelles. Ici, les eaux de la vie jaillissent continuellement, et nous voyons que toutes les promesses de Dieu nous sont assurées, car elles sont toutes oui et amen en Christ, à la gloire de Dieu par nous (2 Cor. 1:20). Ici, ceux qui sont las renouvellent leurs forces, l'esprit malade trouve la guérison, celui qui mène deuil est consolé, la foi est augmentée et l'incroyance confondue. Les faibles sont fortifiés, ceux qui s'égarèrent sont restaurés, les pauvres en esprit sont enrichis, les affamés sont nourris, et ceux qui ont soif sont rafraîchis. Oh ! Quelle bénédiction d'être assis sous la protection des bras étendus de l'«Agneau comme immolé», et, dans un profond exercice de foi, de manger du fruit précieux de Sa souffrance et de Sa mort ! Tous nos exercices sont profitables s'ils nous mènent à Lui. Tous nos besoins sont bons, s'ils sont autant d'occasions pour nous de réaliser quelles sont nos bénédictions en Christ, et de stimuler notre appétit, afin de nous nourrir de Lui. Il n'y a aucune commune mesure entre rechercher notre propre satisfaction dans les fruits produits en nous par l'Esprit, et nous nourrir de ce que Christ est pour nous. La première démarche engendre orgueil et esclavage, la seconde bonheur et fécondité.

7.5 Les privilèges du croyant

«Il m'a fait entrer dans la maison du vin ; et sa bannière sur moi, c'est l'amour». Nous sommes approchés de Dieu dans le Christ Jésus, par Son sang, et notre sécurité est dans l'amour éternel et immuable de Dieu. Si insondable est la grâce de Dieu, que nous ne pouvons avoir une des bénédictions découlant de la rédemption sans les avoir toutes. Si parfaite, de toute manière, est l'oeuvre de l'expiation, que nous sommes appelés à la communion du Fils de Dieu ressuscité et glorifié : «Dieu... nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus» (Éph. 2:6). C'est fait — «Il m'a fait entrer dans la maison du vin». De là, nous avons la liberté de nous approcher de Dieu, d'entrer dans le lieu très saint par le sang de Jésus (Héb. 10:19). Lorsque Christ mourut sur la croix, il est dit que «le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas» (Matt. 27:51) ce qui nous montre que tout obstacle à ce que l'homme s'approchât était ôté, et que, par le sacrifice de Christ, nous pouvons avoir accès avec hardiesse au trône de la grâce. Le fils prodigue de retour à la maison ne reçut pas seulement le baiser de la réconciliation, la plus belle robe, l'anneau, les sandales etc., mais il fut aussitôt convié à faire bonne chère à la table du père, autour du veau gras, avec tous les privilèges d'un fils : «mangeons et faisons bonne chère» (Luc 15:23). Ainsi, le chrétien n'est pas seulement réconcilié, justifié, et béni, mais il est aussitôt reçu dans le sein du Père, aimé de l'amour même dont le Père a aimé Christ ; car Jésus est mort pour nous amener à Dieu. Il a entrepris de nous ressusciter au dernier jour, de présenter son Église sans tache, ni ride, ni rien de semblable. Il est notre vie ; Il nous a vivifiés, Il nous a donné l'Esprit d'adoption, et son sang est pour nous la garantie d'avoir part à la gloire. Par Lui, nous avons ainsi accès au Père par l'Esprit. Il nous fait entrer dans «la maison du vin», et sa bannière sur nous, c'est l'amour !

Voilà le terrain de la vraie adoration. Nous ne reconnaissons plus Jérusalem, ni aucun autre lieu où les hommes seraient tenus d'adorer, car «Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité» (Jean 4:24). C'est là où se trouve Jésus, dans les lieux célestes, qu'est la salle du banquet — «la maison du pain et du vin». Le sang de Jésus en est le chemin, l'Esprit la puissance, un coeur croyant et sincère la condition nécessaire, le lieu très saint par excellence. C'est cela l'adoration.

C'est là aussi que nous apprenons ce que sont les voies et les pensées de Dieu. Par l'enseignement de son Esprit, au moyen de la Parole écrite, nos esprits sont remplis de Ses pensées à Lui, et nos coeurs de Son amour. Si bien que nous pensons comme Lui pense, nous détestons ce que Lui déteste et aimons ce que Lui aime. Dans une certaine mesure, nous marchons comme Jésus a marché, et parlons comme Lui ; telle est la communion du Saint Esprit (2 Cor. 13:13).

C'est encore là que nous voyons l'Agneau «comme immolé», nous rappelant sans cesse une rédemption déjà accomplie et notre parfaite acceptation en Lui. Aucune religion humaine, aucune obéissance, aucun service légaliste, aucune ordonnance charnelle ne sauraient nous introduire dans une telle intimité et une telle bénédiction. C'est par le sang de l'Agneau que nous sommes amenés dans «la maison du pain et du vin» où nos âmes sont comblées, où nous buvons la coupe des bénédictions (1 Cor. 1:16 ; 11:26), et où nous réalisons que sa chair est véritablement un aliment et son sang un breuvage. (Jean 6:55). C'est là que les divers attributs du Dieu d'amour et de paix brillent dans l'Agneau immolé, de tout leur éclat et leur beauté éternelle. La joie de cette «maison du vin» vient du fait que le fils qui était mort est rendu à la vie, et ce qui était perdu est retrouvé (Luc 15:24). La joie du Berger est d'avoir retrouvé la brebis perdue, et nous-mêmes nous réjouissons d'être délivrés de la fange du péché et de la misère, et d'être accueillis au festin de la joie dans la maison du Père. Quel bonheur si nous jouissons tous plus profondément des privilèges bénis auxquels Dieu, dans sa grâce, nous a donné accès !

Cher lecteur, avez-vous discerné la beauté du Seigneur Jésus ? La mort de Christ a-t-elle des droits sur votre coeur plus que tout autre chose ? Recherchez-vous les richesses, le plaisir, la science, la renommée ? Ou êtes-vous tellement convaincu du caractère décevant de toutes ces choses que vous ne recherchez qu'en Jésus le repos et la paix, pour le temps et pour l'éternité ? Pensez-y ! Peut-être direz vous que vous recherchez bien l'argent, le plaisir, la science et la renommée, et AUSSI JÉSUS ! Alors, permettez-moi de vous dire que cela est impossible, car on ne peut servir Dieu et Mammon (Matt. 6:24). On ne peut être l'ami du monde sans être l'ennemi de Dieu (Jacq. 4:4). On ne peut aimer le péché et Christ en même temps ! On ne peut se plaire à soi-même en même temps qu'à Dieu ! On ne peut être infidèle tout en étant croyant ! Permettez-moi de vous supplier de ne plus chercher à concilier de telles oppositions, mais de contempler l'amour de Dieu si parfaitement démontré dans la mort de son Fils bien-aimé ! Regardez cette croix sur laquelle Jésus a porté nos péchés dans son propre corps ! Demeurez là, jusqu'à ce que votre coeur de pierre se fonde et que cet amour si merveilleux ait raison de votre incrédulité ! Alors vous aimerez Jésus, vous ferez vos délices de le suivre et de le servir, et de tout votre coeur vous pourrez dire : «Comme le pommier entre les arbres de la forêt, tel est mon bien-aimé entre les fils ; j'ai pris plaisir à son ombre, et je m'y suis assise ; et son fruit est doux à mon palais. Il m'a fait entrer dans la maison du vin ; et sa bannière sur moi, c'est l'amour». Dieu veuille, dans Sa grâce, et par Son Esprit, faire triompher Sa vérité, pour l'amour de Jésus. Amen.

8 *Le Salut, ou la conversion du geôlier de Philippes — Actes 16:30-31 — chapitre 21*

8.1 *Importance et urgence du salut*

Je désire m'adresser tout spécialement à ceux qui ne sont pas sauvés. Beaucoup d'inconvertis liront ces pages. Certains savent qu'ils ne sont pas sauvés, comme leurs objectifs de chaque jour : ils sont conscients de n'avoir pas encore goûté les joies de l'amour rédempteur. D'autres méprisent ce sujet et s'en désintéressent totalement. Il fut un temps où tous les chrétiens du monde étaient inconvertis, car « nous étions par nature des enfants de colère, comme aussi les autres » (Éph. 2:3)

Quelle terrible condition que celle de n'être pas sauvé ! Et pourtant, combien ne s'en soucient même pas ! Le geôlier (= gardien de prison) de Philippes n'était pas sauvé, mais lorsqu'il prit conscience de son véritable état, il implora le salut avec de grands cris, et il le trouva pour la plus grande joie de son cœur. Une chose est certaine, c'est que tous ceux qui veulent jouir des bénédictions du salut doivent avoir la vie éternelle, car Jésus a dit : « Il vous faut être nés de nouveau » (Jean 3:7). Cela est simple et indiscutable.

Beaucoup de personnes ignorent vraiment le terrible danger qui les guette. Elles ne voient pas le précipice au bord duquel elles se trouvent, et ne réalisent pas la fragilité du fil qui les retient encore d'y tomber. Elles ne savent pas qu'elles sont au seuil même de l'éternité, pas plus qu'elles ne réalisent leur éloignement de Dieu, leur révolte contre Lui et leur culpabilité à Son égard. C'est pourquoi elles ne se soucient pas de la question du salut. Peut-être respectent-elles, devant les hommes, certaines convenances extérieures, des rites religieux, des ordonnances et autres choses semblables, mais elles ne se soucient pas de se mettre à l'abri de la colère à venir. La Bible, pourtant, nous parle de salut. La grâce de Dieu apporte le salut. L'évangile est un message de Dieu aux hommes concernant le salut. Jésus Lui-même a prêché le salut. Ne dit-Il pas à une femme en pleurs à Ses pieds : « Ta foi t'a sauvée » (Luc 7:50) et à un publicain repentant : « Le salut est venu à cette maison » (Luc 19:9) ? Et Paul exultant, ne s'est-il pas écrié : « Je n'ai pas honte de l'évangile, car il est la puissance de Dieu en salut à quiconque croit » (Rom. 1:16) ? Ceux qui recevaient l'évangile aux temps apostoliques, sentaient qu'ils étaient sauvés, réalisant qu'ils l'étaient présentement. Ils se considéraient eux-mêmes, ainsi que leurs frères dans la foi, comme sauvés. C'est pourquoi nous lisons que « Le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés » (Actes 2:47) — qui l'étaient en fait. Paul, s'adressant aux Corinthiens, disait : « mais vous avez été lavés, mais avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés » (1 Cor. 6:11), ajoutant que la prédication de la croix est la puissance de Dieu à nous qui obtenons le salut (1 Cor. 1:18). Écrivant à Timothée, il parle de « la puissance de Dieu, qui nous a sauvés » (2 Tim. 1:9). L'Ancien Testament enseignait, lui aussi, la même chose. C'est ainsi qu'en Égypte, l'Israélite dont le linteau et les poteaux de la porte étaient aspergés du sang de l'agneau était en sécurité. Au milieu des jugements de la colère de Dieu, il était en parfaite sécurité à cause de ce sang. Il pouvait se réjouir en mangeant l'agneau rôti au feu, parce qu'il était à l'abri du sang. L'homicide qui s'enfuyait (Deut. 19) était sauvé dès l'instant où il entrait dans la ville de refuge. Le vengeur du sang avait beau chercher à l'effrayer, il était à l'abri parce qu'à l'intérieur de la ville. Noé fut à l'abri dès qu'il fut entré dans l'arche, car « l'Éternel ferma l'arche sur lui » (Gen. 7:16) (bien que plus tard, il fut en plein milieu de la vengeance destructrice). Rahab, la prostituée, dont la maison était sur le rempart de la ville qui s'écroula, fut sauvée à cause du cordon d'écarlate qui était à sa fenêtre (Jos. 2:21). Toutes ces personnes, dis-je, furent sauvées ; leur sécurité ne se remettait pas en cause. Quels que fussent les jugements tombant sur les autres, elles étaient assurées d'une parfaite sécurité. Elles l'avaient compris, et le résultat ne faisait que le confirmer. Il en est ainsi maintenant : Dieu fait si grand cas de la mort de l'Agneau sans défaut — l'unique et parfait sacrifice de Son Fils bien-aimé — qu'Il accorde à tout pécheur qui croit un salut total et gratuit pour le temps et pour l'éternité, une parfaite sécurité quoi qu'il arrive, parce qu'il est racheté par le sang du Christ Jésus : « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus » (Rom. 8:1).

8.2 *La conversion du geôlier*

Dans ces versets nous considérerons ces trois points : 1°) le réveil du geôlier, 2°) l'évangile qui lui est annoncé, 3°) les effets de cet évangile

8.2.1 *Le réveil du geôlier*

Du passé de ce geôlier de Philippes, nous ne savons pas grand chose. Des quelques détails que nous avons, nous pouvons déduire qu'il faisait consciencieusement son devoir et qu'il ne s'intéressait pas plus aux apôtres du Seigneur Jésus qu'aux adorateurs de la grande déesse Diane. Il est fort probable qu'il avait entendu quelque peu parler de ce que Paul avait fait, peut-être même de la conversion et du baptême de Lydie et d'autres personnes. Il savait aussi pourquoi Paul et Silas étaient en prison, et semble non seulement avoir approuvé que de tels hommes fussent punis et réprimés, mais aussi empêchés autant que possible de recommencer à prêcher. Ils furent conduits à la prison, où le geôlier reçut l'ordre « de les garder sûrement ». Et afin que nous sachions qu'ils ne jouissaient d'aucune faveur de la part du geôlier, il nous est dit que celui-ci « les jeta dans la prison intérieure et fixa sûrement leurs pieds dans le bois » (Act. 16:24) ce qui suffit à nous montrer l'état de son cœur. Il n'avait aucune notion ni aucun sentiment de l'amour de Dieu. C'est pourquoi son cœur était dénué de cet amour pour les frères qui caractérise toujours ceux qui sont nés de Dieu. Sans doute avait-il entendu Paul et Silas prier et chanter les louanges de Dieu à minuit car il nous est dit que les prisonniers les entendirent. Mais rien de tout cela ne semble avoir touché le geôlier. Comme un parfait homme du monde, il semble être allé se coucher ce soir-là aussi insouciant qu'en toute autre circonstance. Tout ce qu'il entendit et vit de ces serviteurs du Seigneur Jésus s'avéra insuffisant pour réveiller son esprit plongé dans les ténèbres, et pour toucher sa conscience. Mais Dieu se proposait de le bénir, et Son regard était sur lui en bien. Son bon plaisir était de glorifier Son propre nom, en faisant que la colère de l'homme fût tournée à louange, et que celui-ci ne pût s'enorgueillir. Le saint et pieux témoignage de ces serviteurs fidèles n'avait pas touché son cœur ; d'autres moyens devaient donc être employés pour alerter cette âme plongée dans les ténèbres. Ce geôlier, qui les avait si cruellement jetés dans la prison intérieure et qui avait fixé leurs pieds dans le bois, avait encore à se jeter à leurs pieds et à les reconnaître comme les serviteurs du Très-Haut. De leur côté, Paul et Silas, qui apparemment avaient été interrompus dans l'exercice fidèle de leur ministère d'évangélistes, devaient encore prouver que, comme pour leur Maître, chaque acte de cruauté et d'oppression à leur égard tournait finalement à l'avantage des desseins de grâce de Dieu, et les menait eux-mêmes plus avant sur le chemin d'un service véritable, au lieu de les en détourner. Leurs prières et leurs chants de louanges, sur le minuit, semblent aussi indiquer qu'ils étaient dans une attitude de foi vivante et s'attendaient entièrement à la bénédiction du Seigneur.

Mais il y a quelque chose de très solennel dans cette période de l'histoire du geôlier. En effet, tout semble indiquer que si les hommes rejettent le saint et paisible témoignage des serviteurs de Christ, Dieu a d'autres moyens de briser leur orgueil. La puissance de Dieu est sans limites, en grâce tout autant qu'en jugement. Dans le cas présent, c'est en grâce qu'elle devait se révéler. Celui qui avait frappé Saul de cécité et qui l'avait amené aux pieds de son Sauveur, pouvait aussi y amener le geôlier. Ce bras tout-puissant aurait pu en toute justice brandir l'arme de la vengeance, et, transperçant le cœur de cet homme qui avait osé enchaîner les pieds de Ses chers serviteurs, il aurait pu le précipiter sur le champ dans l'abîme de la destruction éternelle. Mais la grâce l'emporta sur le jugement. Dans les ténèbres et le calme de la nuit, sans aucun signe précurseur, une secousse épouvantable menaça de raser tout l'édifice et d'ensevelir tous les détenus sous les décombres, car « tout d'un coup il se fit un grand tremblement de terre, de sorte que les fondements de la prison furent ébranlés... et les liens de tous furent détachés » (Act. 16:26). Telle est la manière dont Dieu prouva qu'Il

est plus grand que l'homme, dont la grâce apporta le salut à cette maison, et dont elle honora ces fidèles serviteurs du Seigneur dans leur souffrance. C'était exactement ce qu'il fallait pour réveiller l'âme de ce geôlier sans coeur et indifférent. Il fut tiré de son sommeil ; il reconnut dans sa conscience qu'il s'agissait d'une intervention de Dieu. Sa première réaction fut un sentiment de désespoir, et l'envie de se supprimer. Lorsqu'il vit s'ouvrir les portes de la prison, supposant que les prisonniers s'étaient tous enfuis, il tira son épée et eut envie de se tuer. Le coeur lui manqua, un sentiment de terreur s'empara de lui, il imagina le pire, et l'ultime effort de Satan fut de lui donner le conseil infâme de se tuer. Cependant, un cri le fit soudain changer d'avis et revenir instantanément sur sa décision. Tous les prisonniers ne s'étaient-ils pas évadés ? Non. «Paul cria à haute voix, disant : Ne te fais point de mal, car nous sommes tous ici» (Act. 16:28). Telle fut la manière délicate, céleste, dont Paul s'y pris avec son geôlier. C'était rendre le bien pour le mal, agir avec bonté à l'égard de quelqu'un qui l'avait traité si cruellement. Bien plus, la conscience du geôlier est maintenant réveillée, et une foule de pensées solennelles assaillent son esprit ! Un tremblement de terre aurait pu le condamner sur-le-champ aux ténèbres éternelles ; une secousse de plus, et il aurait pu être amené à rendre compte de lui-même à Dieu. Mais il a l'assurance que Paul et Silas possèdent cette paix et cette joie auxquelles lui-même est étranger, et qu'ils sont les serviteurs de Dieu. Il sent maintenant qu'il n'est pas sauvé, que s'il meurt, il doit aller là où l'espérance et la grâce n'auront jamais accès. Son cas est urgent, le danger imminent, sa situation extrêmement périlleuse, car il sait maintenant qu'il avait dormi au bord d'un précipice effrayant. Il n'y a pas un moment à perdre ! «De la lumière ! De la lumière !» s'écrie-t-il. Ses jambes ne le portent plus, il tremble de tous ses membres. Le salut, son âme n'aspire plus qu'au salut. Il se précipite aussitôt dans la prison intérieure, et, tombant aux pieds de ces serviteurs du Seigneur Jésus, il s'écrie : «Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé» ? (Act. 16:30).

Je voudrais m'arrêter ici un moment, pour demander en toute affection à mon lecteur de quel profit le doux message de l'amour rédempteur de Dieu a été pour lui. Vous avez lu l'histoire de Jésus dans ce Livre, vous avez souvent rencontré de Ses serviteurs, et vous les avez entendus témoigner du pardon des péchés par Son sang. Mais cela a-t-il retenu votre attention, ou bien par votre indifférence, allez-vous obliger Dieu à vous visiter en affliction, à vous envoyer quelque épreuve douloureuse avant que vous considériez votre état devant Lui ? Faudra-t-il qu'Il vous arrache ce que vous avez de plus cher dans votre vie ? Ou qu'Il vous réduise à être couché sur un lit de langueur ? Ou qu'Il envoie un tremblement de terre, avant que vous vous tourniez vers Lui pour être sauvé ? Il me semble que ces moyens douloureux sont parfois nécessaires pour alarmer les coeurs des hommes et les incliner à venir à Jésus. Cher lecteur ! Considérez bien où en sont les choses entre vous et Dieu, et tournez-vous immédiatement vers Lui pour le salut de votre âme, de peur que, au lieu d'un tremblement de terre destiné à alerter votre conscience, un messager ne soit envoyé en jugement pour vous précipiter dans une éternité de ténèbres et de désespoir !

8.2.2 L'Évangile prêché

C'était la question du salut — rien moins que du salut, non pas de rites religieux — qui préoccupait l'âme tout entière du geôlier. «Que faut-il que je fasse pour être sauvé» ? Telle est aussi la question que se pose avec angoisse toute âme véritablement éclairée. Inutile de nous adresser à des exégètes ou de savants théologiens pour obtenir la bonne réponse à cette question car l'Écriture nous la donne tout simplement. La réponse de l'apôtre fut : «Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé». Tel était l'évangile prêché par Paul et Silas, comme un écho de la voix de leur Maître, car lorsque cette question lui fut posée : «Que ferons-nous pour faire les oeuvres de Dieu ? Jésus répondit et leur dit : C'est ici l'oeuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu'il a envoyé» (Jean 6:29).

L'évangile prêché à ce pécheur des Gentils arraché à son indifférence était donc celui du salut par la foi. Ce geôlier pensait, comme beaucoup d'autres, que le salut s'obtenait par les oeuvres : «Que faut-il que je fasse» ? Mais Paul et Silas lui affirmaient qu'il ne pouvait être sauvé que par la foi ! Ils lui présentaient le Seigneur Jésus Christ comme l'objet de cette foi, et Son oeuvre accomplie, agréée par Dieu Lui-même, comme le fondement du salut et la garantie d'une paix parfaite : «tu seras sauvé». Cela est très simple et inspire parfaitement confiance à celui qui cherche avec angoisse. L'évangile exclut tout à fait l'idée que la créature ait quelque chose à faire pour être sauvée, puisqu'il atteste que Jésus, le Fils de Dieu, a si parfaitement accompli l'oeuvre de rédemption, si complètement expié nos péchés, qu'Il s'est assis à la droite de la Majesté dans les lieux célestes, Seigneur incontesté des cieux et de la terre, et que tous ceux qui croient en Lui bénéficient immédiatement, et pour l'éternité, de cette oeuvre bénie. Le Seigneur Jésus, ayant magnifié la loi en portant sa malédiction, a ôté le péché, aboli la mort, triomphé du tombeau, de Satan et de l'enfer, et est entré dans le ciel même en vertu de Son propre sang, ayant obtenu pour nous la rédemption éternelle (Héb. 9:12). La résurrection et la glorification de Christ sont le témoignage public du fait que Dieu a accepté l'oeuvre parfaite du Sauveur. Que faut-il donc faire pour être sauvé ? Rien. Tout est déjà fait, et la Parole de Dieu nous donne l'assurance de recevoir le salut, et d'en jouir par la foi : «Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé». La foi discerne les leçons de l'amour rédempteur dans la mort du Fils de Dieu sur la croix, et ceux qui peuvent dire : «Nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous» (1 Jean 4:16) ont la paix. Ils voient que l'amour de Dieu leur a apporté le salut alors qu'ils étaient encore pécheurs, par la croix de Son Fils, et, sachant qu'Il est maintenant ressuscité des morts, ils s'approchent de Dieu avec confiance. Ils savent qu'Il les déclare sauvés par grâce, par la foi.

Dites-moi s'il y a quelque chose de plus grand que cet amour infini, quelque chose qui aurait pu descendre jusqu'à nous dans notre bas état tout en étant pareillement à la gloire de Dieu ! Qui donc rejette plus complètement l'évangile, fait preuve d'une plus grande ignorance de soi, et méprise plus totalement les insondables richesses de l'amour divin, que ceux qui prétendent FAIRE quelque chose pour être sauvés ? «Où donc est la vanterie ? — Elle a été exclue. — Par quelle loi ? — celle des oeuvres ? Non, mais par la loi de la foi ; car nous concluons que l'homme est justifié par la foi, sans oeuvres de loi» (Rom. 3:27-28). Quel évangile béni pour un homme accablé, convaincu de son péché !

8.2.3 Les effets de cet évangile

L'évangile est la puissance de Dieu en salut, et lorsqu'il est reçu dans le coeur, il porte du fruit. C'est le moyen de Dieu pour engendrer de nouvelles créatures. «De sa propre volonté, il nous a engendrés par la parole de la vérité» (Jacques 1:18). Il donne aussi la liberté et la paix : «la vérité vous affranchira» (Jean 8:32). Telle devrait être notre attente lorsqu'un pécheur est amené à savoir qu'il est sauvé. Qui est plus reconnaissant, plus dévoué, plus heureux plus libre qu'un tel homme ? Il y en a qui entendent la vérité de l'Évangile dont, apparemment, le seul effet est de les endurcir. Tel ne fut pas le cas pour Lydie dont le coeur fut ouvert «pour qu'elle fût attentive aux choses que Paul disait» (Act. 16:14). Il en fut de même pour le geôlier dont l'âme était remplie d'angoisse. Il reçut donc aussitôt, de tout son coeur, la vérité — et l'amour de la vérité — dont les effets furent des plus évidents. Que pouvait-il y avoir de plus touchant pour un tel homme que l'histoire de l'amour du Sauveur ? Avec quel profond intérêt ce geôlier, tout tremblant, a du écouter ces serviteurs du Seigneur lui déclarer le chemin du salut ! Quel étonnement et quelle reconnaissance durent remplir son coeur en apprenant que ce chemin était si simple, si gratuit, si béni, et qu'il convenait si bien à un pauvre pécheur perdu et impuissant ! Cela retint immédiatement son attention et le remplit du désir d'en savoir davantage sur des choses aussi merveilleuses. Toute sa maisonnée ne tarda pas à se rassembler, bien qu'il fût minuit, et à écouter attentivement Paul et Silas qui leur exposaient plus amplement les richesses de la grâce divine. Ce geôlier, ferme et décidé, qui quelques heures seulement auparavant les avait si rudement jetés dans la prison intérieure, sans pitié pour leurs dos lacérés par le fouet, était assis maintenant à leurs pieds, tel un petit

enfant avide de s'instruire, et en rassemblait d'autres pour partager avec lui les bénédictions de l'Évangile : «Et ils lui annoncèrent la parole du Seigneur, ainsi qu'à tous ceux qui étaient dans sa maison» (Act. 16:32)

Parmi les premiers effets de cette acceptation de l'évangile de Christ par le geôlier, remarquons 1) son amour de la vérité, 2) une avidité de s'instruire semblable à celle d'un enfant, et 3) un souci du bien-être spirituel des autres. La bonne nouvelle du salut avait été si bien appliquée à sa conscience par le Saint Esprit qu'elle lui fut comme de l'eau fraîche à une âme altérée (Prov. 25:25), et lui-même fut immédiatement comme un homme mort ramené à la vie. Il était né de nouveau de la semence incorruptible de la Parole (1 Pier. 1:23), il était «une nouvelle création», les choses vieilles étant passées et toutes choses étant faites nouvelles (2 Cor. 5:17). Il avait donc des oreilles pour entendre, un esprit pour comprendre, un cœur pour recevoir, aimer, et désirer toujours plus «le pur lait intellectuel» de la Parole (1 Pier. 2:2), et un tel sentiment de la valeur de celle-ci qu'il voulait que ce même évangile béni fût reçu par d'autres (1 Pier. 2:9).

D'entre les fruits de la foi, celui que nous remarquons ensuite, c'est son amour des serviteurs du Seigneur. Il a été engendré et profondément transformé par la parole de vérité. Il est passé de la mort à la vie, c'est pourquoi il aime les frères. Quelques heures auparavant, il ne voyait rien de plus en Paul et en Silas, pour éveiller son affection et sa sympathie, que dans les autres prisonniers ; mais maintenant il voit toutes choses d'un œil neuf. Ayant reçu la parole de vérité, l'évangile de la grâce de Dieu, il ne se contente pas d'aimer Celui qui a engendré, mais aussi ceux qui sont engendrés de Lui (1 Jean 5:1). C'est pourquoi nous lisons qu'«il les prit en cette même heure de la nuit, et lava leurs plaies... et il les fit monter dans sa maison, et fit dresser une table» (Act. 16:33-34). Que cela est beau ! Quel bel exemple du fruit de l'Esprit, et cela prouve la sincérité de sa profession de foi, car son amour ne s'exprime pas qu'en paroles, mais aussi en action et en vérité (1 Jean 3:18). L'amour est vital. Une simple profession religieuse, sans un cœur aimant pour Christ et pour les Siens, est «comme un airain qui résonne ou comme une cymbale retentissante» (1 Cor. 13:1). L'apôtre Jean déclare que, quelle que soit la profession d'un homme, «celui qui n'aime pas son frère demeure dans la mort» (1 Jean 3:14). Mais dans le cas du geôlier, l'entrée de la parole de Dieu avait produit la lumière ; elle avait donné de l'intelligence à cet homme simple (Ps. 119:130), qu'elle avait vivifié par l'Esprit alors qu'il était mort dans ses péchés (Éph. 2:5). Il avait ainsi acquis la vie divine, et donc l'amour divin qui produit du fruit en sa saison (Matt. 21:41), comme l'oubli de soi en faveur des serviteurs de Christ.

Mais bien plus, il accomplit le désir du Seigneur, car «sur le champ, il fut baptisé». Sans doute Paul et Silas lui avaient-ils parlé de ce désir du Seigneur qui s'imposa à sa conscience, parce que l'amour de Christ l'étreignait. Son cœur débordait. Toute son âme était sous l'influence de la mort expiatoire de Christ et de la puissance de sa résurrection. Il savait qu'il était sauvé par le Seigneur Jésus Christ, qu'il avait la rédemption en Christ par Son sang, le pardon des péchés selon les richesses de Sa grâce. Il ne lui était donc pas difficile, mais plutôt comme un doux privilège d'accomplir un acte par lequel il réaliserait d'une manière si personnelle ce que c'est que d'être «enseveli avec Lui par le baptême» (Rom. 6:4). La foi ne discute pas. Elle croit simplement et obéit à la parole de Dieu. Et le geôlier n'était pas seul en cela : toute la congrégation, et même toute sa maisonnée, qui avaient entendu la prédication, avaient sans aucun doute reçu l'évangile également, car ils se réjouirent dans l'amour du Sauveur et furent baptisés (v. 33-34) Nous voyons donc qu'il ne s'agissait pas d'une simple confession de foi, mais de l'obéissance de la foi ; non seulement d'une écoute attentive de la parole du Seigneur, mais d'une réponse reconnaissante, en agissant selon la volonté du Seigneur.

Mais continuons. L'amour et la paix n'étaient pas seuls à remplir l'âme du geôlier ; il y avait aussi la joie : «et croyant Dieu, il se réjouit avec toute sa maison» (Act. 16:34). Cela semble compléter le tableau. Plus rien ne manquait désormais pour bien montrer le véritable travail de l'Esprit dans cette âme née de nouveau, travail qui portait incontestablement de bons fruits. Le geôlier voyait clairement qu'un temps très court le séparait d'une éternité bienheureuse, aussi pouvait-il se réjouir dans l'espérance de la gloire de Dieu (Rom. 5:2). Il pouvait attendre la venue du Seigneur avec une parfaite confiance, parce qu'il croyait que tous ses péchés avaient été expiés, et que toute sa dette lui avait été remise. Et maintenant, uni par le Saint Esprit à Celui qui est Seigneur du Ciel et de la terre, et assis en Lui dans les lieux célestes, il pouvait contempler l'avenir avec confiance et dans l'espérance de la gloire éternelle. Il croyait Dieu, nous est-il dit au verset 34 : comment aurait-il pu ne pas se réjouir ?

Dans cette histoire du geôlier de Philippes, nous avons donc vu par quels moyens divers le Saint Esprit réveille une âme morte dans ses fautes et ses péchés, puis lui procure la paix par l'évangile de Christ. Nous avons vu aussi sa puissance bénie pour lui donner la vie et le salut et lui faire porter du fruit pour Dieu.

Mais il me vient à l'esprit que mon lecteur n'est peut-être pas converti, qu'il est toujours mort dans ses péchés, cherchant encore ses aises et sa satisfaction en dehors de Dieu et de Christ ! Est-ce vrai ? Est-il possible que vous marchiez vers une ruine éternelle sans désirer le salut, sans vous être écrié une seule fois : «Que faut-il que je fasse pour être sauvé» ? Est-il vrai que vous entendiez parler du salut par Christ sans y prêter attention ? Que vous sachiez que le sang de Christ est une source qui purifie de tout péché et de toute impureté, sans que vous vous y laviez ? Se peut-il que cette glorieuse nouvelle, «Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé» — retentisse à vos oreilles et que vous la refusiez ? Oh ! Cher ami ! Prenez garde, de peur que le Sauveur n'ait à vous dire, comme à d'autres jadis, «vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie» (Jean 5:40), et «Que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu» ! (Matt. 23:37).

CHER LECTEUR, pesez bien ces paroles solennelles : «VOUS NE L'AVEZ PAS VOULU» !...

Pécheurs perdus qui, dans votre misère,

Vers un Dieu saint n'osez lever les yeux,

Venez à Christ : il révèle le Père,

Le Dieu d'amour qui l'envoia des cieus.

9 Jésus en compagnie d'un homme religieux et d'une pécheresse — Luc 7:36-50 — chapitre 7

Ce court récit rapporte les manières d'agir du Seigneur Jésus alors qu'il se trouvait assis à table avec un homme religieux (Simon le Pharisien), et d'autres personnes, et en compagnie d'une femme pécheresse.

Les circonstances sont très simples. Le Pharisien, comme beaucoup d'hommes religieux d'aujourd'hui, éprouvait un certain respect pour quelqu'un réputé être un prophète ou un docteur envoyé de Dieu. Jésus était donc un objet d'intérêt pour lui, bien qu'il ne Le connût pas comme Fils de Dieu, Sauveur des pécheurs. Il est consternant de voir combien de personnes aujourd'hui semblent considérer le Seigneur comme un objet d'intérêt, et non de salut, et ils font de même avec la Bible. Le Pharisien avait invité le Seigneur à sa table, et Celui-ci avait accepté, car Il n'était pas venu pour juger le monde mais pour le sauver (Jean 3:17). Tandis qu'il était là, une femme notoirement mauvaise y entre également, et parmi tous les invités, la voilà qui discerne par le cœur que le Seigneur est le seul qui puisse répondre à ses besoins. Elle se jette à Ses pieds, derrière Lui, avec tous les signes d'une très grande détresse d'âme. Cela suffit à parler fortement à la conscience de cet homme religieux. Il était surpris que son invité permette à une femme d'une pareille réputation de Le toucher, si bien qu'il commençait à se demander s'il ne l'avait pas surestimé en le prenant pour un prophète. Cela fut l'occasion, pour notre Seigneur de gloire, de proclamer, en présence de tous, la grâce divine — cette grâce de Dieu qui apporte le salut (Tite 2:11) — et de manifester qu'il était venu appeler à la repentance, non pas des justes, mais des pécheurs (Marc 2:17).

Simon était loin de penser que son invité était le Fils de Dieu. Il ne se doutait pas non plus que son propre cœur et sa conscience étaient mis à nu devant Celui qu'il avait invité à sa table. Le Pharisien craignait d'exprimer ses pensées, mais il «dit en lui-même : Celui-ci, s'il était prophète, saurait qui et quelle est cette femme qui le touche, car c'est une pécheresse» (Luc 7:39). Oui, «il se dit en lui-même» ; mais le Seigneur sonde le cœur. Il connaît les pensées les plus secrètes. Tout est découvert à Ses yeux, et Il déclare que toute l'imagination du cœur de l'homme n'est que méchanceté en tout temps (Gen. 6:5). Tel est l'homme aux yeux de Dieu : rien que méchanceté, en tout temps. Mais, Simon comme tant d'autres, se croyant juste, méprisait cette femme de mauve vie. Il était visiblement dérangé de la voir chez lui, et fort surpris que son invité permette qu'une telle personne le touche. Il s'étonnait de ce que Jésus pût accueillir favorablement une telle pécheresse ; et c'est encore aujourd'hui un sujet d'étonnement pour les coeurs incrédules, parce qu'ils croient que ceux que Christ adopte, sont ceux qui pratiquent la religion, ou les gens bons. Ils ne croient pas cette chose admirable, que Christ est mort pour les impies (Rom. 5:6) et qu'Il sauve les pécheurs — les pécheurs coupables qui méritent l'enfer.

Comment le Seigneur répond-Il à ces pensées d'incrédulité et de propre justice chez ce Pharisien aveugle ? Dans Sa parfaite sagesse, avec douceur et bonté, Il dit : «Simon, j'ai quelque chose à te dire. Et il dit : Maître, dis-le». Puis, si je ne me trompe, Il fait le portrait de la femme pécheresse ainsi que du Pharisien, comme pour toucher la conscience de ce propre juste : «Un créancier avait deux débiteurs : l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante ; et comme ils n'avaient pas de quoi payer, il quitta la dette à l'un et à l'autre». Comme pour lui dire : supposons donc que cette femme ait ouvertement transgressé les commandements de Dieu, et que ses péchés soient flagrants, si bien qu'on peut la considérer comme moralement dix fois plus coupable que d'autres. Disons qu'elle est comme quelqu'un ayant une dette de cinq cents deniers. Supposons, d'autre part, qu'on ne puisse rien reprocher de grave à Simon dans sa conduite extérieure, qu'il lui arrive rarement de violer les règles extérieures de la morale, si bien qu'on peut le comparer à celui dont la dette n'est que de cinquante deniers. Mais peu importe le montant de la dette ; ce qui compte, c'est que tous les deux sont ruinés au point de ne pouvant absolument rien rembourser à leur créancier. Voilà l'important, car aujourd'hui la question n'est pas de savoir si vous êtes un grand pécheur ou un petit pécheur, mais si vos péchés sont pardonnés. Comment pouvez-vous répondre de vos péchés devant Dieu ? Vous avez une dette, et vous êtes incapable de la payer. La réponse, c'est que Dieu est le Dieu de toute grâce, et qu'Il proclame simplement, sans qu'on le Lui demande, le pardon en grâce et en miséricorde, parce que vous êtes totalement insolvable ! Voilà la grâce : Dieu pardonnant les péchés dans sa grande miséricorde, mais aussi en toute justice, à cause de la mort expiatoire de Son Fils bien-aimé. «Christ est mort pour des impies» (Rom. 5:6). «Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu» (1 Pi. 3:18).

Puis le Seigneur en appelle à Simon, lui demandant lequel de ces deux hommes aimerait le plus ce généreux créancier, car la femme prostrée devant Lui déversait son cœur débordant de reconnaissance sur les pieds saints de ce Sauveur qu'elle venait de trouver. À cette question, Simon répondit : «J'estime que c'est celui à qui il a été quitté davantage. Et il lui dit : Tu as jugé justement» (Luc 7:43).

Les principes de la grâce et de la vérité divines étant ainsi exposés ; voici maintenant leur application. Le Seigneur, après avoir fait le portrait de ces deux personnes également coupables, sans ressources, dans le même dénuement devant Dieu, dépendant l'une et l'autre de la miséricorde gratuite de Dieu, expose maintenant la différence entre une âme qui discerne en Lui le Sauveur des pécheurs, et une autre qui ne Le connaît pas, alors qu'elle est pourtant versée dans la religion. Avec quelle merveilleuse habileté ce divin Prédicateur fait usage de la vérité ! Simon avait besoin de prendre conscience de sa culpabilité, et de l'inanité de ses prétentions religieuses. La femme, elle, avait besoin d'être consolée, et d'être remplie de cette joie et de cette paix que le Sauveur a apportées à ceux qui ont le cœur brisé et qui sont convaincus de leur péché.

Le Seigneur se tourne alors vers la femme, tout en s'adressant encore au Pharisien. Il attire l'attention de Simon sur cette femme, disant : «Je suis entré dans ta maison ; tu ne m'as pas donné d'eau pour mes pieds»... (autrement dit, tu ne m'as même pas accordé la moindre marque de respect et d'attention), «mais elle a arrosé mes pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas donné de baiser» (c'est-à-dire tu ne m'as pas salué avec les marques ordinaires d'affection), «mais elle, depuis que je suis entré, n'a pas cessé de couvrir mes pieds de baisers. Tu n'as pas oint ma tête d'huile, mais elle a oint mes pieds avec un parfum» (Luc 7:44-46). C'est ainsi que notre précieux Seigneur montre à Simon la supériorité du comportement de cette pécheresse méprisée par rapport au sien, et, comme Il le dira plus loin, que tout découle de l'amour produit dans son cœur rempli de reconnaissance envers le Seigneur. À cause du profond besoin de son cœur, elle s'attachait à Lui comme à son seul Sauveur, sachant que Lui seul pouvait rendre ses péchés «blancs comme la neige» (És. 1:18). Elle l'avait trouvé ! Elle avait languï dans son âme de rencontrer personnellement cet Ami des pécheurs, et maintenant qu'elle l'avait trouvé, elle le considérait comme digne de ce qu'elle avait de plus précieux. Le vase d'albâtre fut brisé, et elle oignit les pieds du Seigneur, après les avoir arrosés de ses larmes d'amour et de reconnaissance, et les avoir essuyés avec ses cheveux. Son amour était le fruit du pardon de ses nombreux péchés. C'est à cause de cela qu'elle avait beaucoup aimé, d'où cette déclaration du Seigneur : «C'est pourquoi je te dis : Ses nombreux péchés sont pardonnés, car elle a beaucoup aimé ; mais celui à qui il est peu pardonné, aime peu» (Luc 7:47).

Mais continuons. Jusqu'ici, le Seigneur s'est adressé à Simon seul. La femme semble être restée tout ce temps prostrée à Ses pieds. Il faut qu'elle soit consolée, et qu'elle apprenne du Seigneur Lui-même que sa souillure a été lavée et son iniquité pardonnée. C'est pourquoi Jésus lui dit : «Tes péchés sont pardonnés» (Luc 7:48). Et ce n'est pas tout, car Il ajoute : «Ta foi t'a sauvée, va-t-en en paix» (Luc 7:50).

Nous avons ici trois bénédictions présentes d'une importance éternelle : le pardon actuel des péchés, un salut actuel, et une paix actuelle. Si nous avions rencontré cette femme le lendemain, lui demandant si ses péchés étaient pardonnés et si elle était sauvée, qu'aurait-elle répondu ? «Oui, je suis pardonnée, je suis sauvée». Et si nous avions ajouté : «En êtes-vous vraiment sûre ? » n'aurait-elle pas dit : «Oui, tout à fait, parce que c'est le Sauveur qui me l'a dit, et Sa parole est infaillible».

C'est la paix présente, le pardon et le salut actuels et présents, que tant de personnes nient aujourd'hui, sous prétexte que nous n'en pouvons rien savoir avant de mourir. Mais nous avons vu ce que le Seigneur enseignait, et il y a bien d'autres témoignages semblables dans l'Écriture. Or l'Écriture ne saurait être anéantie (Jean 10:35). Le Seigneur a donné avec certitude à cette femme la garantie absolue lui permettant d'affirmer qu'elle était sauvée, et qu'elle l'était par la foi. «Ta foi t'a sauvée». Ce n'étaient ni ses larmes, ni son parfum répandu, ni quoi que ce soit d'autre, qui l'avaient sauvée — bien que toutes ces choses fussent des fruits bénis de sa foi. C'est Jésus seul qui est le Sauveur, et ceux qui l'acceptent sont en parfaite sécurité. Ce n'était ni à des doctrines sur Christ, ni à des rites religieux, ni à des prières ou autres choses semblables, mais à Christ Lui-même qu'elle s'était attachée, reconnaissant en Lui son Sauveur personnel. C'était de Lui-même, du Fils qui venait du Père, qu'elle avait fait son refuge. En Lui seul, elle avait mis sa confiance. Quel exemple merveilleux de la simplicité de la foi ! Quel témoignage non moins merveilleux de la réalité du pardon présent des péchés, du salut actuel, et de la paix actuelle, dès ici-bas, ce qui exclut la crainte et le doute — même fugitifs — quant à la sécurité de l'âme dont la confiance est mise simplement dans le Seigneur Jésus, le Sauveur des pécheurs perdus et coupables.

Ceux qui étaient à table avec Lui ne pouvaient pas se contenir plus longtemps. L'homme déteste la grâce. Il ne peut supporter l'amour gratuit de Dieu, qui n'est pas mérité. «Qui est celui-ci qui même pardonne les péchés ? » (Luc 7:49). Oui, qui est Celui-ci ? C'est bien l'éternelle question que se posent les hommes encore aujourd'hui. «Qui est Celui-ci ? » «Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui ; et le monde ne l'a pas connu» (Jean 1:10). «Et la Parole devint chair, et habita au milieu de nous (et nous vîmes sa gloire, une

gloire comme d'un fils unique de la part du Père) pleine de grâce et de vérité» (Jean 1:14). Lui-même a dit : «Je suis sorti d'auprès du Père, et je suis venu dans le monde ; et de nouveau je laisse le monde et je m'en vais au Père» (Jean 16:28). Il est mort sur la croix pour sauver des pécheurs et, l'oeuvre achevée, Dieu l'a ressuscité des morts et l'a exalté à Sa droite dans le ciel. «Celui-ci, ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu, attendant désormais jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds» (Héb. 10:12-13, Ps. 110:1).

10 Ne crains point — Apoc. 1:8-20 — chapitre 1

«Et lorsque je le vis, je tombai à ses pieds comme mort ; et il mit sa droite sur moi, disant : Ne crains point ; moi, je suis le premier et le dernier, et le vivant ; et j'ai été mort ; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles ; et je tiens les clefs de la mort et du hadès» (Apoc. 1:17, 18).

10.1 Avoir à faire avec le Seigneur Jésus est inévitable

Chacun d'entre nous doit avoir affaire avec le Seigneur Jésus. Chacun paraîtra un jour devant Lui, c'est inévitable. La bienheureuse espérance du chrétien est de voir son Sauveur face à face, et de Lui être rendu semblable (Apoc. 22:4 ; 1 Jean 3:2). Ceux qui ne sont pas nés de nouveau — les incrédules — verront aussi Jésus, assurément, mais non pas avec joie. Comme le disait un jour un homme mauvais : «Je le verrai, mais plus tard ; je le regarderai, mais pas de près» ! (Nomb. 24:17). Beaucoup de personnes aujourd'hui évitent de prononcer le nom du Sauveur, et bannissent volontairement de leurs pensées Son évangile béni. Mais un jour, au nom de Jésus se ploiera «tout genou des êtres célestes, et terrestres, et infernaux, et toute langue confessera que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Phil. 2:10-11). Tel est le décret de Dieu, qui doit nécessairement s'accomplir. «Le conseil de l'Éternel subsiste à toujours, les desseins de son coeur, de génération en génération» (Ps. 33:11). Il n'y a donc aucune échappatoire possible. Chacun doit avoir affaire avec le Seigneur Jésus, et je suis persuadé que ceux qui s'en iront dans les peines éternelles proclameront continuellement, du sein de leurs tourments, que Jésus Christ est Seigneur. Cela est très solennel, et montre l'importance de l'évangile pour soi-même, et combien il est nécessaire de se l'appliquer personnellement. L'Écriture dit bien : «tout genou», «toute langue», et «chacun de nous rendra compte pour lui-même à Dieu» au jour du jugement (Rom. 14:12, Matt. 12:36). «Voici, il vient avec les nuées, et tout oeil le verra» (Apoc. 1:7), ce qui montre clairement que les hommes doivent avoir affaire personnellement au Seigneur Jésus. Maintenant, par grâce, Il pardonne et Il sauve, mais alors, c'est avec justice qu'Il condamnera et punira d'une destruction éternelle. Quelle folie, donc, de négliger un si grand salut ! (Héb. 2:3).

10.2 Jean et le Seigneur

10.2.1 Jean comme disciple

Dans ces versets de l'Apocalypse, nous lisons que Jean vit le Seigneur Jésus, et lui-même ajoute : «lorsque je Le vis, je tombai à ses pieds comme mort» (Apoc. 1:17). Si éblouissant dans Sa splendeur est le Sauveur glorifié, que même Ses serviteurs bien-aimés les plus intimes, encore dans le corps, ne peuvent seulement l'entrevoir sans être comme anéantis par l'éclat de Sa gloire ! Il est probable qu'aucun homme sur la terre n'eut de relations aussi intimes avec le Seigneur Jésus que Jean. Nous le voyons avec le Seigneur, aux jours de Sa chair, dans toutes les circonstances les plus remarquables. Lors de l'institution de la Cène, il fut le seul disciple à se pencher sur Sa poitrine, et, alors qu'ils étaient dans l'angoisse, lui seul put poser cette question à son Maître plein d'amour : «Seigneur, lequel est-ce ? Plus tard, lorsque Jésus fut trahi et appréhendé, et que tous les autres l'eurent abandonné, Jean le suivit dans le palais du souverain sacrificateur et demeura à ses côtés jusqu'à la fin, jusqu'à la croix. Jean a donc dû connaître une profonde intimité avec le Seigneur, et ses écrits montrent combien son coeur débordait richement de l'amour de Dieu dont le Saint Esprit l'avait rempli.

10.2.2 Jean à Patmos

Jean fut également fidèle lorsque le Sauveur eut quitté ce monde. Il fut transporté dans l'île de Patmos pour sa piété et son fidèle témoignage. Remarquons bien qu'il fut banni, non pas tant pour les doctrines qu'il soutenait, que pour ce qu'il disait et faisait, car dans ce chapitre il nous dit qu'il était «dans l'île appelée Patmos, pour la parole de Dieu et pour le témoignage de Jésus-Christ » (Apoc. 1:9). La plupart des gens qui nous entourent ne trouvent rien à redire aux formes extérieures de la religion, ni à ce que vous souteniez les doctrines de votre choix, pourvu que vous les gardiez pour vous-mêmes. Mais celui qui n'est pas régénéré se rebelle toujours contre un homme qui, par sa vie et par ses paroles, témoigne fidèlement des perfections glorieuses et infinies de la Personne du Seigneur Jésus Christ, de Son oeuvre, de Son service, de Ses réponses à nos besoins, et de Sa plénitude. Si les chrétiens étaient aujourd'hui de meilleurs témoins de Jésus Christ, nous pouvons être sûrs qu'ils en choqueraient encore beaucoup, car le scandale de la croix demeure.

10.3 La vision de Jean à Patmos

Tandis que Jean, dans l'isolement de l'île de Patmos, honorait son Maître rejeté sur la terre, Celui-ci l'honora d'une manière merveilleuse. Le Seigneur, en effet, choisit Son apôtre persécuté et banni, non seulement pour communiquer l'Apocalypse aux assemblées, mais pour recevoir des visions bénies de l'avenir comme personne avant lui n'en avait eu le privilège. C'est là quelque chose de très doux à méditer. Il nous est donc dit que Jean fut «en esprit dans la journée dominicale». Nous devons comprendre par là qu'il ne s'agissait ni d'un rêve ni d'une méditation d'ordre naturel, mais que Jean était sous le contrôle et l'inspiration du Saint Esprit. Les pensées de son esprit et les affections de son coeur étaient gouvernées par le Saint Esprit, Celui qui rend témoignage de Christ et Le glorifie (Jean 16:14). Tout croyant a l'Esprit, ce qui ne veut pas dire que nous soyons toujours «en Esprit». C'est pourtant dans cet état-là que l'apôtre bien-aimé entendit soudain, derrière lui, comme un son très fort de trompette, «une grande voix, comme d'une trompette» selon ses propres termes. Cette voix disait : «Moi, je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier» et «Ce que tu vois, écris-le dans un livre» etc. Ce bruit extraordinaire surprit tellement le cher apôtre qu'il se retourna pour voir cette voix qui lui parlait ! Mais à peine se fut-il retourné qu'une vision merveilleuse en gloire et en beauté de Christ et des assemblées s'offrit à ses regards étonnés. Il vit les assemblées, symbolisées par sept lampes d'or de grand prix, pures, précieuses, célestes, prêtes à dispenser la lumière ; et au milieu des sept lampes, il vit le Seigneur ! Mais aussi impressionnante que dût être cette grande voix, et aussi magnifiques que fussent les sept lampes, ce ne fut pas tant cela que la vue de Christ Lui-même qui eut raison des forces de l'apôtre : «Lorsque je LE vis, je tombai à ses pieds comme mort». Cher lecteur, ce n'est pas le fait d'être enlevés avec l'Église, ni rien de ce que nous entendons ou voyons, qui nous rend vraiment humbles, mais Christ Lui-même. Lorsque, par la foi, nous nous sentons près du Sauveur ressuscité, voilà ce qui fait taire les prétentions de la chair et révèle l'horreur de la propre justice de la créature. Une atmosphère de sainte solennité remplit alors notre âme, et engendre dans le coeur et la conscience des sentiments vrais et profonds. C'est lorsque Job fut amené à dire «maintenant mon oeil t'a vu», qu'il eut horreur de lui-même et se repentit dans la poussière et la cendre (Job 42:5-6). C'est lorsque Ésaïe vit la gloire du Seigneur, qu'il s'écria : «Malheur à moi ! car je suis perdu ; car moi, je suis un homme aux lèvres impures » (És. 6:5). Et Daniel, l'homme bien-aimé, nous dit : «... et je vis cette grande vision ; et il ne resta aucune

force en moi, et mon teint frais fut changé en corruption, et je ne conservai aucune force» (Dan. 10:8). Le prophète Habakuk dit aussi : «J'entendis, et mes entrailles tremblèrent ; à la voix que j'ouïs mes lèvres frémissaient, la pourriture entra dans mes os, et je tremblai sous moi-même» (Hab. 3:16).

Cher lecteur, soyez assuré que Dieu est lumière et qu'il n'y a point de ténèbres en Lui (1 Jean 1:5). En Sa sainte présence, sont manifestées notre nature dépravée et notre faiblesse. Là, nous apprenons que nous sommes véritablement des créatures déchues, corrompues, si différentes de Lui qui a les yeux trop purs pour voir le mal (Hab. 1:13). Nous découvrons que la balance de Dieu est infiniment sainte, Ses poids parfaitement justes, et que, pesés par Lui, nous sommes trouvés «manquant de poids» (Dan. 5:27). Puissiez-vous, cher lecteur, être amené à réfléchir, non pas sur ce que vous êtes en comparaison avec les autres, mais sur ce que vous êtes devant Dieu, et comment vous rencontrerez le Seigneur Jésus à Sa venue !

10.4 Le Seigneur comme Jean l'a vu

Ce fut, répétons-le, à la vue du Seigneur Jésus que Jean tomba «à ses pieds comme mort». Bien qu'il eût la pleine assurance d'être né de nouveau, d'être un enfant de Dieu lavé de tous ses péchés, et de posséder le Saint Esprit, et de n'avoir donc rien à craindre quant à son avenir éternel, malgré tout cela la gloire du Seigneur monté au ciel était plus que ce que Jean pouvait supporter tant qu'il était encore dans ce corps. En un instant, Jean semble avoir contemplé son Seigneur adorable de la tête aux pieds. Il nous le décrit comme «semblable au Fils de l'homme», Lui qui déclarait pourtant être «le premier et le dernier» (Apoc. 1:17). Et, dans cette brève description se trouve admirablement exprimée toute Sa personne, à la fois Dieu et Homme. Qui peut-être «le premier et le dernier» si ce n'est la Dité éternelle ? Et qui peut être «semblable au Fils de l'homme», sinon Celui qui fut trouvé «en ressemblance de chair de péché» (Rom. 8:3) et «en figure comme un homme» (Phil. 2:8) ? Du fait qu'Il se trouvait au milieu des sept lampes d'or, nous pouvons déduire qu'Il est en esprit — bien que personnellement absent — avec les Assemblées. Ses yeux, qui versèrent jadis des larmes de sympathie et de pitié, sont maintenant semblables à «une flamme de feu», une preuve que rien n'échappe à Son regard ; c'est pourquoi Il peut dire à chaque assemblée : «Je connais tes oeuvres». «L'épée aiguë à deux tranchants», et «sa voix, comme une voix de grandes eaux», nous apprennent peut-être qu'Il juge et reprend ; tandis que la «robe qui allait jusqu'aux pieds», ceinte à la poitrine d'une ceinture d'or (Apoc. 1:13), nous rappelle qu'Il n'est plus maintenant un objet de dérision comme lorsqu'il était vêtu d'une robe de pourpre, et que Sa poitrine sacrée n'est plus offerte à la lance du centurion, mais Il est ceint pour le service du jugement des assemblées.

Du fait que «sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche, comme de la neige» (Apoc. 1:14), nous apprenons peut-être qu'Il est «JE SUIS» (Exode 3:14 ; Jean 8:58), parfaitement pur et sans tache. De même, les sept étoiles dans Sa main droite nous enseignent peut-être qu'Il est la source et le soutien de tout ministère dans Son Assemblée, et qu'Il en a le contrôle souverain, et que tout ministère découle de cette main qui fut percée sur la croix du Calvaire. Quant à «Ses pieds, semblables à de l'airain brillant, comme embrasés dans une fournaise», ne nous montrent-ils pas que, bien qu'Il fût crucifié en infirmité et que Ses pieds furent cloués sur la croix, maintenant tout jugement est placé entre Ses mains, et Il foulera «la cuve du vin de la fureur de la colère de Dieu le Tout-puissant» (Apoc. 19:15), «car il faut qu'Il règne jusqu'à ce qu'Il ait mis tous les ennemis sous ses pieds» (1 Cor. 1:25). Et que peut évoquer pour nous «son visage, comme le soleil quand il luit dans sa force» (v. 16), sinon le fait que Celui qui a consenti jadis pour nous à ce que les hommes crachent sur Lui et Le frappent, et dont «le visage était déformé plus que celui d'aucun homme» (És. 52:14), est aujourd'hui exalté comme Chef (tête) de l'Église, chef de toute principauté et puissance, jouissant pleinement de la gloire qu'Il partageait avec le Père avant que le monde fût ? (Éph. 1:21, 22 ; Jean 17:5).

10.5 La bénédiction est aux pieds de Jésus

Quelle glorieuse vision du Seigneur que celle de Jean ! Et bien que cela l'affectât tant, au point de le faire tomber à Ses pieds «comme mort», il découvrit plus tard qu'être aux pieds de Jésus était une place d'honneur et de bénédiction, ce dont nous avons d'autres exemples dans le Nouveau Testament.

10.5.1 Paul

Lorsque le Seigneur Jésus apparut à Saul, l'arrêtant dans son zèle persécuteur par une glorieuse manifestation de Lui-même, Saul tomba immédiatement à terre : «Tout à coup, une grande lumière, venant du ciel, brilla comme un éclair autour de moi. Et je tombai sur le sol...» (Act. 22:6). Mais, bien qu'aveuglé par cette glorieuse lumière, humilié aux pieds de Jésus et criant à Celui qu'il avait tant blasphémé et dont il avait tant persécuté les membres — «Que dois-je faire, Seigneur» ? — il découvrit que c'est précisément aux pieds de Jésus que se trouve une riche et abondante bénédiction, même pour le premier des pécheurs (1 Tim. 1:15). Le Seigneur lui dit : «Lève-toi et va à Damas, et là on te parlera de toutes les choses qu'il t'est ordonné de faire» (Act. 22:10). Veuillez l'Esprit de Dieu montrer en cet instant aux pécheurs que c'est aux pieds de Jésus que se trouve la bénédiction !

10.5.2 Pierre

Pierre fut un autre témoin de cette même vérité (Luc 5:1-11). Il pêchait avec ses compagnons au lac de Génésareth. Pendant des heures, il avait jeté son filet en vain. Finalement, Jésus entra dans la nacelle, et lorsqu'il eut fini de prêcher, Il pria Pierre de mener en pleine eau et de lâcher de nouveau le filet pour la pêche. Pierre semble avoir pensé que ce n'était guère utile, puisqu'ils avaient travaillé toute la nuit sans succès ! Cependant, puisqu'Il le lui avait demandé, il le fit, et prit alors une telle quantité de poissons que le filet se rompa ! Cette circonstance semble avoir fait comprendre à Pierre que celui qui lui avait commandé de jeter le filet était le Seigneur. C'est alors que, réalisant humblement l'infinie puissance et la condescendance extraordinaire de Jésus, il tomba à Ses pieds, disant : «Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur». Remarquez bien que c'est en tant que pécheur que Pierre tomba à Ses pieds. Il se sentait si vil, si indigne de la compagnie du Seigneur, qu'il ne pouvait que s'incliner devant Lui en tant que pécheur. Mais quelle fut la réponse de Jésus ? Lui dit-il «Tu es un si grand pécheur que je t'ordonne de t'éloigner de moi» ? Non ! Ou «Tu as tellement péché que je ne puis te recevoir» ? Non ! Ou encore : «Si tu promets de faire mieux à l'avenir, je te pardonnerai ton passé» ? Bien sûr que non ! Mais Pierre fit l'heureuse expérience que, se jetant ainsi aux pieds de Jésus comme un pauvre pécheur coupable, il trouvait la grâce dans le coeur de Jésus, surabondante plus que tout son péché ! (Rom. 5:20). Jésus lui dit : «Ne crains pas», comme pour lui dire qu'Il l'accueillait, le pardonnait, le purifiait et le sauvait, et, en outre, l'honorait en lui conférant un service pour Lui : «dorénavant tu prendras des hommes» (Luc 5:10). Quelle grâce que celle du Seigneur pour les pécheurs humiliés, prosternés aux pieds du Sauveur !

10.5.3 La femme pécheresse

Voyons un autre exemple (Luc 7:36-50). Une femme de fort mauvaise réputation apprit que Jésus avait visité sa ville et qu'Il était invité à manger chez Simon le Pharisien. Elle était accablée dans sa conscience par le poids de ses péchés et de sa culpabilité. Son coeur était triste. Elle avait besoin d'un Sauveur, et voilà que Jésus était tout près d'elle. Mais voudrait-Il sauver une telle pécheresse ?

Pouvait-il accueillir une personne d'aussi mauvaise réputation ? Daignerait-Il, Lui qui était parfaitement saint, écouter une aussi vile créature ? Ainsi raisonnait sans doute cette femme au coeur désolé. Néanmoins, poussée par la nécessité, elle alla à Jésus. Elle se tint à Ses pieds, derrière Lui, en pleurant, et se mit à Lui laver les pieds de ses larmes, les essuyant avec les cheveux de sa tête, les baisant et les oignant de parfum. Nous trouvons donc ici, aux pieds de Jésus, une autre âme troublée, une pécheresse reprise dans sa conscience. Et que lui dit le Seigneur ? Posa-t-Il sur elle un seul regard réprobateur ? Lui adressa-t-Il un seul reproche ? Absolument pas ! Car Il n'est pas venu «afin qu'il jugeât le monde, mais afin que le monde fût sauvé par lui» (Jean 3:17). «Le fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu» (Luc 9:10). «Le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs» (1 Tim. 1:15). Jésus dit donc à la femme : «Ta foi t'a sauvée». Quelle bénédiction dans cette rencontre du Sauveur avec le pécheur ! Quel accueil trouve celui-ci dans le coeur plein de grâce de Jésus ! Quel bonheur pour le pécheur coupable d'être ainsi reçu ! Plus rien ne le sépare du Sauveur plein de grâce : aucune ordonnance, aucun rite, aucune obligation officielle. Il n'y a plus, l'un en face de l'autre, que le coupable repentant et confessant ce qu'il est, et le Fils de Dieu qui pardonne ! Celui-là même qui avait dit à un autre : «... tes péchés sont pardonnés», déclare maintenant ouvertement : «Ta foi (et non pas ton parfum, tes larmes et tes baisers, bien qu'ils fussent des fruits acceptables de cette foi), «ta foi t'a sauvée, va-t-en en paix».

10.6 Ne crains pas

Mais revenons à Jean. «Et lorsque je Le vis, je tombai à ses pieds comme mort» (Apoc. 1:17). Le bien-aimé apôtre, ainsi prosterné aux pieds de son Maître, était dans une bonne position pour recevoir un enseignement approfondi sur l'amour du Sauveur. Jean dit : «Il mit sa droite sur moi, disant : Ne crains point». Quelle manifestation bénie du coeur compatissant du Seigneur Jésus ! Quelle tendresse, quelle douceur dans ce geste ! Cette même main droite, qui avait remporté une victoire éternelle sur les ennemis de Son serviteur, était étendue de nouveau en sa faveur. Cette main qui avait été autrefois percée — de Son propre consentement — pour les péchés de l'apôtre, était de nouveau étendue pour guérir et fortifier Son serviteur prostré devant Lui : «Ne crains pas», comme pour lui dire : «Jean, tu n'as rien à craindre, aucune raison d'être mal à l'aise ou rempli d'appréhension, car ma droite est pour toi, non pas contre toi». Si Celui qui a tout pouvoir sur la terre comme au ciel, le Créateur des bouts de la terre, le Rédempteur et Juge de tous dit «Ne crains pas», quelle raison aurions-nous d'être inquiets ?

Mais, il y a plus, le Maître veut donner à Son serviteur sur le point de défaillir des raisons encore plus explicites de ne pas craindre, à cause de Sa personne, de Son oeuvre accomplie et de Son exaltation.

10.6.1 à cause de Sa Personne

«Je suis le premier et le dernier». Nous y avons déjà fait allusion. Il convient peut-être d'ajouter que la véritable paix doit toujours aller de pair avec une juste appréciation de la personne de Christ, parce que c'est la dignité et la gloire de Sa personne qui confèrent à Son oeuvre toute son efficacité. Faites abstraction de Son humanité, et nous n'avons plus ni Substitut ni Rédempteur. De même, faites abstraction de Sa divinité, et Son sang perd sa valeur expiatoire. Ce qui est une bénédiction, c'est qu'Il est à la fois Dieu et homme, donc parfaitement apte à accomplir l'oeuvre prodigieuse de la rédemption éternelle. Il fut le parfait Médiateur qui apportait à l'homme toute la bénédiction dont il avait besoin, en même temps qu'Il répondait à toutes les justes exigences de Dieu. C'est là pour Jean, une autre raison de ne pas craindre.

10.6.2 à cause de l'oeuvre accomplie

«J'ai été mort ; et voici, je suis vivant» (Apoc.1:18). Autrement dit : Jean, je suis mort pour toi. Je me suis chargé de tous tes péchés, et j'ai effacé toutes tes transgressions. Je suis entré dans la mort à ta place, afin que tu ne voies jamais la mort. Je suis vivant de nouveau. C'est pourquoi toute ta dette est effacée. J'ai répondu de tous les droits que Dieu avait sur toi, pécheur. Et je suis vivant de nouveau : tu vivras éternellement. «Ne crains pas».

10.6.3 à cause de Son exaltation

«Et voici, je suis vivant aux siècles des siècles, et je tiens les clefs de la mort et du hadès» (Apoc. 1:18). Si chacun de nos péchés n'avait été expié, Dieu n'aurait pu ressusciter Christ d'entre les morts. Par Sa résurrection, Dieu témoigne donc publiquement du fait que le péché a été condamné et ôté pour toujours. De même, le fait que le Seigneur ressuscité soit exalté à la droite de Dieu, couronné de gloire et d'honneur, établi «sacrificateur pour toujours selon l'ordre de Melchisédec» (Ps. 110), investi de tout pouvoir, toutes ces choses sont autant de preuves de l'acceptation et de la sécurité de tous les croyants. Et quant à la mort et au tombeau, qui en détiennent les clefs ? Jésus n'a-t-Il pas dit à Son serviteur prostré devant Lui : «Je tiens les clefs de la mort et du hadès» ? Quelle vérité consolante pour l'enfant de Dieu ! Il est impossible que l'on puisse s'endormir du sommeil de la mort, et être mis dans le tombeau sans que Jésus Lui-même n'en ouvre les portes. Et nous pouvons être sûrs qu'Il le fera pour ses bien-aimés au meilleur moment, ni trop tôt ni trop tard, et que ce passage ne sera ni trop facile ni trop pénible. De quelle manière merveilleuse le coeur de Jésus reconforte Son serviteur prostré à Ses pieds ! Avec quelle douceur Il le délivre de ses craintes ! Cher lecteur chrétien, si vous êtes à bout de forces, levez les yeux vers votre Sauveur ressuscité et glorifié ! Pensez à Sa personne, considérez Son oeuvre accomplie sur la croix, contemplez-Le triomphant en résurrection de tous vos ennemis, justement exalté dans le ciel au faite de la gloire : c'est Lui qui est votre vie, toujours vivant pour intercéder en votre faveur (Héb. 7:25), et détenant les clefs de la mort et du hadès. Combien ces choses sont précieuses et glorieuses !

10.7 Avoir à faire au Seigneur de la bonne manière

Cher lecteur, tôt ou tard vous aurez affaire au Seigneur Jésus ! Sera-t-Il pour vous un Sauveur, ou un Juge ? Vous dira-t-Il «Viens, béni de mon Père» (Matt. 25:34), ou «Va-t-en, toi qui es maudit» ? Vous agenouillerez-vous devant Lui avec joie dans le ciel, ou avec larmes en enfer ? Aujourd'hui Il dit : «Que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie» (Apoc. 22:17), mais alors Il dira : «Parce que j'ai crié et que vous avez refusé d'écouter, parce que j'ai étendu ma main et que personne n'a pris garde, et que vous avez rejeté tout mon conseil et que vous n'avez pas voulu de ma répréhension, moi aussi je rirai de votre calamité, je me moquerai quand viendra votre frayeur... Alors ils crieront vers moi, et je ne répondrai pas ; ils me chercheront de bonne heure, mais ils ne me trouveront point. Parce qu'ils ont haï la connaissance et qu'ils n'ont pas choisi la crainte de l'Éternel...» (Prov. 1:24-29)

11 Jésus, Celui qui guérit — Marc 5:24-34 — chapitre 2

ou la femme dans la foule

«Et il s'en alla avec lui ; et une grande foule le suivit, et elle le pressait. Et une femme qui avait une perte de sang depuis douze ans, et qui avait beaucoup souffert d'un grand nombre de médecins, et avait dépensé tout son bien, et n'en avait retiré aucun profit, mais plutôt allait en empirant, ayant ouï parler de Jésus, vint dans la foule par derrière et toucha son vêtement ; car elle disait : Si je touche,

ne fût-ce que ses vêtements, je serai guérie. Et aussitôt son flux de sang tarit ; et elle connut en son corps qu'elle était guérie du fléau. Et aussitôt Jésus, connaissant en lui-même la puissance qui était sortie de lui, se retournant dans la foule, dit : Qui a touché mes vêtements ? Et ses disciples lui dirent : Tu vois la foule qui te presse, et tu dis : Qui m'a touché ? Et il regardait tout à l'entour pour voir celle qui avait fait cela. Et la femme, effrayée et tremblante, sachant ce qui lui était arrivé, vint et se jeta devant lui, et lui déclara toute la vérité. Et il lui dit : Ma fille, ta foi t'a guérie ; va en paix, et sois guérie de ton fléau» (Marc 5:24-34)

Il y avait toujours une simplicité remarquable dans la manière dont Jésus agissait. Ses paroles exprimaient aussi une doctrine profonde, et plus nous les méditons, sous la conduite du Saint Esprit, plus nous sommes convaincus de la vérité profonde qui s'y trouvait. Son cœur était toujours plein de grâce lorsqu'il parcourait la terre faisant le bien, aussi bien qu'à Sa mort sur la Croix. Quelle bénédiction de suivre sa trace à travers les divers récits des évangiles, et de contempler les manifestations de Sa grâce si riche et intarissable ! C'est une merveille qu'on ait pu voir Christ — le Fils unique du Père — dans ce monde de péché, sauf cependant lorsqu'il a été l'objet du jugement terrible ; mais Le voir quitter la gloire et la félicité du ciel, pour venir sauver des pécheurs dans ce monde inique, voilà une merveille sans pareille !

Dans le passage que nous considérons, nous voyons Jésus au milieu d'une foule dont il est dit qu'elle le suivait et le pressait (Marc 5:24). Il y avait probablement des milliers de personnes, — des apôtres, ainsi que Jaïrus, un des chefs de synagogue. Mais la plupart de ceux qui se pressaient autour de Lui n'étaient venus que pour voir Ses miracles et avoir leur part des pains qu'Il distribuait en abondance et avec libéralité.

Ce devait être fort intéressant de voir un homme guérir des malades, chasser des démons, purifier des lépreux et ressusciter des morts. Le spectacle d'une telle puissance miraculeuse attirait les sens ! Jésus venait justement de chasser plusieurs démons d'un homme, et Il se rendait maintenant chez un chef de synagogue pour ressusciter son enfant mort. Tout cela n'était-il pas profondément intéressant ? Les gens aimaient assister à des scènes aussi merveilleuses. Ils faisaient ainsi de Jésus un objet intéressant pour l'esprit, mais — c'est bien triste à dire — ils ne Le connaissaient pas comme leur Sauveur. Ils ne voyaient pas en Lui le Rédempteur de ceux qui sont perdus, mais un faiseur de miracles. Ils ne voyaient en Lui que quelque chose d'intéressant sur le moment, mais nullement l'auteur d'un «salut éternel». C'est bien solennel. Permettez-moi de vous demander s'il n'en est pas de même aujourd'hui. Ne sommes-nous pas entourés d'une vaste foule religieuse — une foule qui fait de la religion «chrétienne», comme ils l'appellent, un sujet d'intérêt et de discussion, mais on ne connaît pas Christ crucifié comme son Sauveur ? On s'étonne de voir combien de gens, dans ce pays et ailleurs, tiennent à être considérés comme des chrétiens. Quand les Anglais vont chez les Hottentots ou chez les idolâtres d'Inde ou de Chine, ne souhaitent-ils pas généralement être appelés chrétiens ? Cher lecteur, méfiez-vous de toute religion qui n'a pas le pardon présent des péchés, et le salut éternel, par l'œuvre de Christ accomplie à la Croix. Cherchez, je vous en supplie, jusqu'à ce que vous puissiez dire en vérité que Christ vous a lavé de tous vos péchés et que vous êtes en Lui.

La foule qui entourait Jésus se souciait peu de Lui, parce qu'elle ignorait tout de Sa Personne et de Son œuvre. C'était plutôt un obstacle pour une personnes sans ressource et convaincue de péché, qui voulait venir à Jésus. Il en est de même aujourd'hui. Quels sont ceux, je vous le demande, qui font le plus obstacle à la diffusion de l'évangile, de nos jours, sinon ceux qui se disent chrétiens sans avoir de relation vitale avec Christ Lui-même ? — ceux qui se contentent d'entendre parler de Lui sans l'avoir reçu dans leur cœur comme leur Sauveur ? Les chrétiens qui n'en ont que le nom, ne sont-ce pas eux qui protestent contre la contrition de cœur, la repentance, la nouvelle naissance et le pardon présent des péchés ? Mais, Dieu soit béni, quels que soient les obstacles apparents à ce que les âmes viennent à Jésus, Son dessein éternel demeure ; une foi vivante, en un Sauveur vivant, ne se laisse détourner par rien de son but dont elle sent la nécessité urgente et l'importance éternelle : Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié !

Il y avait une personne — une seule, pour autant que nous le sachions — au milieu de cette foule, chez qui le Saint Esprit opérait effectivement dans le cœur. Il en a souvent été ainsi, et encore aujourd'hui. Des centaines et des milliers de personnes s'assemblent pour entendre l'évangile, mais il se peut qu'un seul cœur soit ouvert pour le recevoir.

Dans notre récit, il y a deux points sur lesquels, avec l'aide du Seigneur, j'aimerais faire quelques remarques : 1°) le travail de l'Esprit dans l'âme de cette femme, 2°) la manière d'agir de Christ à l'égard de cette pécheresse.

11.1 Le travail de l'Esprit dans le cœur de la femme

Lorsque le Saint Esprit se charge d'une âme, Il l'enseigne efficacement. Il la dépouille des haillons repoussants de sa propre justice, met à nu les tentatives viciées pour s'améliorer, et lui donne une juste appréciation de son véritable état devant Dieu. Il est l'Esprit de Vérité (Jean 15:26). Il convainc l'âme de péché (Jean 16:8). Il met le cœur à nu en lui appliquant l'Écriture — la Parole de Dieu — de manière à révéler son irrémédiable méchanceté à la lumière de la sainte présence de Dieu. Il nous fait prendre conscience des mauvaises œuvres, des pensées impures, des désirs et des intentions de notre cœur.

Est-il possible, ô Dieu, qu'un fils de la poussière,

Un être souillé comme moi,

Deviens ton enfant, puisse t'appeler Père,

Que tu l'élèves jusqu'à toi ? (H & C 172)

Cher lecteur, il est très solennel et humiliant d'être sous l'action puissante et convaincante du Saint Esprit. Il nous fait réaliser que nous sommes perdus et sans force, et nous montre que toute ressource humaine n'est qu'un fondement de sable mouvant. Il nous fait saisir que le regard de Dieu, auquel rien n'échappe, est sur nous, que Dieu nous connaît parfaitement, et qu'Il déclare en vérité que nous sommes pécheurs, profanes et impurs devant Lui.

Considérons maintenant cette femme. Elle savait qu'elle était non seulement malade, mais incurable ; qu'aucun remède au monde, aucun moyen humain ne pouvait la guérir. Elle avait longtemps eu recours à divers expédients et savait ce que c'était que beaucoup souffrir, jusqu'à dépenser tout son bien, avec pour seul résultat que le mal n'allait qu'en empirant». Tout secours avait donc échoué, tout espoir avait disparu. Elle sentait son état désespéré, sans remède et incurable. Quel tableau béni du travail de l'Esprit dans une âme, même si c'est un processus humiliant et douloureux pour un cœur orgueilleux !

La plupart des gens qui nous entourent savent qu'ils sont pécheurs. Posez la question à qui vous voulez, on vous répondra invariablement : «Je sais que je suis un pécheur». Mais lorsque l'Esprit de Dieu est à l'œuvre dans le cœur, Il enseigne aux hommes qu'ils sont des pécheurs perdus, méritant l'enfer, sans force et coupables devant Dieu. Bon nombre de ceux qui se disent pécheurs n'entendent pas par là qu'ils sont nés dans le péché, pleins de péchés, morts dans leurs péchés, enfants de colère ! C'est parce que les gens ne connaissent pas leur véritable état que, comme cette femme, ils font l'essai de tel ou tel expédient, dans le vain espoir de s'améliorer. Ils vont çà et là, abandonnent certaines vieilles habitudes, revêtent une certaine apparence de sainteté, brisent certaines anciennes manières de faire, se fixent de nouveaux buts, espérant par-là se recommander à la faveur de Dieu et acquérir une bonne conscience. Bien des hommes, quand ils réalisent avoir transgressé la loi de Dieu, s'efforcent de faire amende honorable en se réformant extérieurement, faussement persuadés qu'à l'avenir ils ont en eux-mêmes la capacité d'agir de manière à dissimuler le passé. Or une chose est certaine, c'est que si l'Esprit de Dieu est à l'œuvre dans leur âme, ils ne s'en sentiront nullement meilleurs,

mais plutôt pires qu'avant, car le Saint Esprit leur révélera si bien la méchanceté et la tromperie de leur cœur, qu'après tous ces efforts purement charnels, le fléau du péché leur paraîtra plus pesant que jamais.

Cher lecteur, si vous essayez de devenir meilleur par vous-même, si vous cherchez à établir votre propre justice dans l'espoir de vous recommander à Dieu par vos propres efforts, puissiez-vous voir dès maintenant combien tout cela est vain, et combien est solennelle cette vérité que vous êtes un pécheur perdu aux yeux de Dieu ! Ne vous contentez plus de faire partie de cette foule religieuse qui nous entoure, qui fréquente toutes sortes d'églises et de chapelles, mais passe à côté de la repentance et de la nouvelle naissance, tout en se réclamant du nom de chrétiens. Oh ! tournez-vous vers le Seigneur Jésus, exalté au rang de Prince et Sauveur pour donner la repentance et la rémission des péchés (Actes 5:31).

Il ressort de ce récit que cette femme, dans ce triste état, avait entendu parler de quelqu'un capable de la guérir. «Ayant ouï parler de Jésus» — elle avait appris qu'il pouvait faire ce que les hommes ne pouvaient pas.

Quelle intelligence bénie chez une pauvre âme désolée ! Avec quelle joie elle accueillit cette nouvelle ! Elle avait conscience de son mal, et fait l'expérience de l'échec de tous les traitements humains. Elle avait dépensé tout son bien, et son état n'avait fait qu'empirer. Comment réagit-elle à cette nouvelle ? Se contenta-t-elle d'entendre sans agir ? Non ! Elle vint à Jésus ! Oui, c'est ainsi : l'Esprit de Dieu conduit l'âme à Jésus sans détour. À l'âme convaincue de péché, Il révèle Jésus crucifié comme le salut pour le temps et pour l'éternité. Cette femme était absolument persuadée que Jésus — et Jésus seul — pouvait la guérir. Ce n'est pas du vénérable Jaïrus qu'elle avait besoin, ni même d'apôtres consacrés par ordination, mais de JÉSUS seul, car elle savait que Lui seul pouvait la guérir. Par la foi, elle Le contemplait au milieu de cette vaste foule, telle une source jaillissante d'eau vive, dont elle sentait qu'il lui fallait boire ou mourir. Elle se disait en elle-même : «Si je touche, ne fût-ce que ses vêtements, je serai guérie» (Marc 5:28). Elle était sûre qu'il émanait de Jésus une puissance qui s'exerçait au simple toucher de la foi, et c'était ce qu'il lui fallait à tout prix. Elle en avait besoin urgent et impératif. Ni la bousculade, ni rien d'autre ne pourrait l'empêcher de se frayer un chemin à travers la foule jusqu'à ce qu'elle eût touché son vêtement et reçu l'effet de cette puissance de guérison. Elle savait que Christ était Celui qui donne, et venait simplement à Lui comme ayant besoin de recevoir. Elle «toucha Son vêtement». Quel bel exemple de foi ! Comme elle avait saisi dans son âme, par l'Esprit de Dieu, la différence qu'il y a entre se presser autour de Jésus et le toucher simplement avec foi ! Voyez alors le résultat : elle «connut en son corps qu'elle était guérie de son fléau» (Marc 5:29).

Avant d'aller plus loin, voyons l'application pratique de ces choses. C'est Jésus, le Fils de Dieu venu dans le monde pour sauver des pécheurs, que nous plaçons devant vous, cher lecteur. Nous vous parlons de Sa mort à la Croix pour porter nos péchés : «Christ a souffert, ...le juste pour les injustes, afin qu'Il nous amenât à Dieu» (1 Pier. 3:18). Nous rendons témoignage au sujet de Son sang : car le sang de Jésus Christ purifie de tout péché. Cher lecteur, Jésus seul peut vous sauver de la colère à venir, et Il sauve complètement. Le témoignage de toute l'Écriture converge ainsi vers Jésus. Dieu le Père attire les pécheurs à Jésus. Jésus Lui-même dit au pauvre pécheur ployant sous son fardeau : «Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez, ... et moi je vous donnerai du repos» (Matt. 11:18). Le Saint Esprit conduit à Jésus le pécheur convaincu de péché. L'évangile déclare qu'il n'y a de salut en aucun autre. Votre état de pécheur est mauvais et sans espoir. Vous êtes perdu. Aujourd'hui, vous entendez parler de Jésus, ce Sauveur béni qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu (Matt. 18:11). Dieu ordonne que cette bonne nouvelle soit publiée. Qu'en faites-vous personnellement ? Venez-vous à Jésus afin d'être sauvé ? Vous venez de voir une grande foule se pressant autour de Jésus, mais seule celle qui l'avait touché par la foi reçut l'effet de Sa puissance. Il ne suffit pas d'entendre parler de Jésus, ou de lire l'évangile, ni même de parler de Lui, pour être sauvé. Non ! Ceux qui sont enseignés par l'Esprit de Dieu savent qu'ils vont certainement vers la mort éternelle, à moins de venir à Jésus pour être lavés par Son sang précieux. Cher lecteur, Jésus fait de la grâce Ses délices. Bien qu'assis sur un trône céleste, Son regard discerne vos pensées intimes, et Il prête l'oreille au plus faible cri. Il sait que vous êtes foncièrement pécheur, et pourtant ne dit-Il pas : «Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi» (Jean 6:37) ? Soyez sûr qu'Il ne sera pas indifférent à votre cas, si vous désirez Son salut. Le Père accourra à votre rencontre lorsque vous serez encore loin (Luc 15), et vous serez alors plus heureux que jamais. Vous connaîtrez Jésus comme Celui qui a ôté vos péchés par le sang de Sa croix, Celui qui a été ressuscité des morts par le sang de l'alliance éternelle (Héb. 13:20), et qui est entré dans le ciel même par Son propre sang (Héb. 9:12). Soyez assuré, cher lecteur, que dès l'instant où votre âme troublée, fatiguée du péché, contempera la mort expiatoire de Jésus, ajoutant foi au témoignage de Dieu sur la valeur de ce sang, vous vous sentirez guéri de votre fléau. Vous verrez alors que Jésus a porté vos péchés, qu'Il les a ôtés pour toujours, sous le jugement de Dieu, par Sa mort sur la Croix. Vous ne craignez plus la colère de Dieu, et vous goûterez la paix dans Sa sainte présence.

11.2 Comment Jésus agit avec cette pécheresse

L'heure était grave pour cette femme, et c'était une occasion précieuse de faire déborder Son amour pour Celui qui était plein de grâce et de vérité. Jésus se rendait chez le chef de la synagogue qui Lui avait dit que sa fille était «à l'extrémité». Mais le cas particulier de cette femme — une seule femme qui était dans le besoin — était si important que Jésus attire sur lui l'attention de toute la foule. Elle venait par derrière pour toucher son vêtement, mais avec quelle majesté et quelle grâce notre Seigneur se retourne dans la foule et dit : «Qui a touché mes vêtements» ? Il est précieux de contempler cette manière d'agir du Seigneur. Un pécheur avait fait la preuve de la puissance de guérison de Jésus ; alors il fallait attirer l'attention de la foule et interrompre un moment le déplacement urgent, jusqu'à ce que ce cœur tremblante soit rassuré et consolé, et que son témoignage à la gloire de Christ soit rendu public. «Qui a touché mes vêtements» ? demande Jésus avec douceur, désignant ainsi à l'attention de milliers de personnes cette pauvre pécheresse croyante ; car il fallait que son âme soit amenée dans une intimité plus profonde et éternelle avec le Fils de Dieu que ce qu'elle avait connu jusque là par la foi. Elle devait apprendre que sa place n'était plus désormais derrière le Seigneur, mais devant Lui, en parfaite confiance et dans une affection sans ombre. Cher lecteur, quand Jésus se fait connaître à une âme fatiguée du péché, comme Celui qui guérit en vertu de Son sang, c'est le début d'une relation intime et éternelle. Jésus va montrer à cette âme, comme Il le fit pour cette femme, quelque chose de la dignité et de la bénédiction dans lesquelles Sa propre grâce nous a introduits. Il nous fait connaître les choses qui nous ont été librement données par Dieu (1 Cor. 2:12) et Il dit : «Tu es à moi, je ne t'abandonnerai pas. Je te soutiendrai et je te bénirai, etc.».

Cette femme, dans le besoin, était venue en secret et par derrière Jésus, mais Il veut la voir maintenant se tenir publiquement devant Lui. Il faut avoir à faire avec Jésus, et apprendre dans le secret les leçons de Sa grâce qui guérit, avant de pouvoir Le confesser en vérité devant les hommes. Jésus se retourna dans la foule. Elle entendit Sa voix. Le regard aimant de Jésus l'avait identifiée au milieu de ces milliers de personnes. La femme, alors, tombe à genoux devant Lui, et d'un cœur reconnaissant, Lui dit toute la vérité «devant tout le peuple» (Luc 8:47) — avec crainte et tremblement, je suis sûr, comme nous tous lorsque nous quittons les rangs des incroyants auxquels nous étions depuis si longtemps habitués, pour venir nous mettre à l'abri de la grâce de notre Sauveur méprisé !

Cher lecteur, voyez l'importance au ciel du salut d'une seule âme ! Jésus se réjouit lorsqu'une seule brebis perdue est retrouvée ! Le Père court à la rencontre d'un seul fils prodigue ! Le Saint Esprit semble souvent passer à côté de foules entières pour consoler une seule âme malheureuse ! Il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent (Luc 15:10). Comme tout cela est merveilleux !

Mais remarquez encore une chose. Jésus donne en exemple à la multitude la foi de cette personne — la seule — qui l'a si bien honoré. Il accepte ouvertement son adoration, et proclame la nouvelle relation qui l'unit à Lui pour l'éternité en l'appelant «Ma fille», ce qui exprime si bien sa nouvelle relation avec Dieu. «Vous êtes tous fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus» (Gal. 3:26). «Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu» (1 Jean 3:2). C'est ce dont l'Esprit de Dieu rend maintenant témoignage dans la conscience des croyants. «L'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu» (Rom. 8:16). Lecteur chrétien, êtes-vous conscient de votre relation de fils ? Ce n'est pas un simple titre honorifique, comme tant de distinctions de ce monde, mais une nouvelle relation, éternelle, dans laquelle Dieu nous a introduits en Christ. «Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu» (1 Jean 3:1). Oui, ceux qui croient dans le Christ Jésus sont fils de Dieu par choix, par régénération et par adoption.

Jésus dit aussi à la femme qu'elle était guérie, et cela par la foi : «ta foi t'a guérie». Elle avait confessé le Seigneur «devant tout le peuple», mais cela ne l'avait pas guérie. Il est important de comprendre que ce ne sont ni nos larmes, ni nos souffrances, ni nos réformes ou efforts personnels d'aucune sorte qui nous guérissent, mais Christ, et Christ seul. L'Écriture nous renvoie toujours au sang de Christ pour avoir la paix, de même qu'elle nous affirme que «quiconque croit en lui reçoit la rémission des péchés» (Act. 10:43). Jésus avait guéri cette femme. De la puissance était sortie de Lui. Jésus lui affirme que sa guérison était complète — elle était guérie. Oui, Jésus est le Rocher, et Son œuvre est parfaite (Deut. 32:4). Il reçoit les pécheurs, les fils prodigues qui reviennent à Lui. Il les purifie et les justifie par Son sang, remplit leurs cœurs de Son Esprit, et leur affirme qu'ils ne viendront pas en jugement, mais qu'ils sont passés de la mort à la vie (Jean 5:24).

Les dernières paroles adressées par Jésus à cette femme sont catégoriques : «Va en paix». Le premier mot, «va», est remarquable, et j'y pense souvent. Il a une force dont certaines personnes semblent n'avoir jamais fait l'expérience. Ce peut être des croyants sincères, mais qui s'accrochent toujours à Christ avec des doutes, dans l'ignorance du pardon des péchés et de la paix pour maintenant. Ils réclament toujours d'être guéris, avec l'espoir d'être pardonnés etc... alors que Christ leur dit : «Vous êtes pardonnés, allez ! Ils n'ajoutent pas foi à cette glorieuse vérité du pardon et de notre liberté d'enfants de Dieu dès maintenant, et restent donc à vivre dans la servitude et dans la crainte. Or Jésus voudrait qu'il en soit autrement. Il dit : «Ta foi t'a SAUVÉ(E), va en paix». Autrement dit : Cesse de douter, de craindre, de te méfier ; tu es guéri, pardonné, réconcilié avec Dieu dont tu es l'enfant, tu es un pécheur sauvé. «Va en paix». Cher lecteur, si vous croyez au Seigneur Jésus, prenez devant Dieu et devant les hommes votre place comme quelqu'un de sauvé ! Où que vous alliez, soyez en paix quant à votre salut, sachant qu'autant l'orient est loin de l'occident, autant Christ a éloigné de vous vos transgressions (Ps. 103:12). Dieu Lui-même a dit : «Je ne me souviendrai plus de leur péché» (Jér. 31:34 ; Hébr. 10:17).

Peut-être un de mes lecteurs se demande-t-il si lui est pardonné, si Ses péchés à lui sont vraiment pardonnés. Voilà des questions bien importantes, en effet. Cher ami, soyez bien persuadé en prenant devant Dieu la place qu'il convient, celle d'un pécheur coupable ; ne cherchez refuge nulle part ailleurs, et venez à Jésus, à Lui seul, pour trouver le salut. N'ayez confiance qu'en Sa mort. Contemplez-Le portant les péchés en Son propre corps sur la Croix, tandis que le courroux ardent de Dieu se déversait sur Son Fils à cause de ces péchés qu'Il avait pris sur Lui. Écoutez alors le témoignage divin : «Dieu a tant aimé le monde, qu'Il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'Il ait la vie éternelle» (Jean 3:16). Si vous croyez la déclaration de Dieu quant à la valeur de la croix de Christ pour votre salut, Il vous donne la garantie d'avoir le droit d'affirmer : «Je suis un enfant de Dieu (Jean 1:12), Jésus a expié mes péchés à moi ; par Ses meurtrissures je suis guéri».

Cher lecteur, qu'advient-il de vous si vous mourez sans Christ ? N'est-il pas écrit : «Qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui» (Jean 3:36) ? Réfléchissez bien à cela, je vous en prie. Vous êtes plein de péché. Vous entendez annoncer, en ce moment même, que Jésus seul sauve les pécheurs. Que faites-vous de Lui ? Venez-vous à Lui pour être sauvé, ou Le méprisez-vous ? Rappelez-vous la femme qui était dans la foule ; lorsqu'elle entendit parler de Jésus, elle vint à Lui pour être guérie et ne resta pas tranquille avant de L'avoir touché ; vous en connaissez l'heureux résultat. Malheur à vous si vous négligez un si grand salut ! Comment échapperez-vous aux tourments éternels des damnés, si vous continuez à tenir pour rien l'évangile de Dieu ? Pauvre pécheur ! Si seulement vous réalisiez votre culpabilité et le danger qui vous guette, comme vous vous jetteriez dans les bras grands ouverts du Sauveur qui vous aime, avec l'ardent désir d'éprouver pour vous-même la vertu purificatrice de Son sang !

Pécheurs perdus qui, dans votre misère,
Vers un Dieu saint n'osez lever les yeux,
Venez à Christ : Il révèle le Père,
Le Dieu d'amour qui l'envoie des cieus.

12 La liberté de l'évangile — Galates 5:1 — chapitre 3

«Christ nous a placés dans la liberté en nous affranchissant ; tenez-vous donc fermes, et ne soyez pas de nouveau retenus sous un joug de servitude» (Gal. 5:1)

Ceux à qui s'adresse cette épître avaient connu la liberté de l'Évangile. Il faut avoir d'abord goûté cette liberté avant de pouvoir être véritablement exhorté à «tenir ferme» en elle. Qui pourrait dire à un pauvre esclave travaillant dans les liens de «tenir ferme» dans la liberté ? Non, il faut d'abord qu'il soit libéré. Il en est de même spirituellement. Nombreux sont ceux qui ne connaissent pas la liberté de l'Évangile. Certains ont tellement l'habitude d'être esclaves du péché qu'ils sont inconscients de leur état de servitude. D'autres ont plus ou moins conscience de la misérable condition de leur cœur et de leur vie, et désirent ardemment être délivrés de leur culpabilité et de leurs craintes. D'autres encore semblent ne penser à la liberté et à l'indépendance que par rapport aux autres hommes. Peut-être ont-ils lutté pour les obtenir, et les ont-ils trouvées dans une certaine mesure, mais ils ignorent tout de la glorieuse liberté des enfants de Dieu ! Le Fils de Dieu est descendu du ciel pour délivrer les hommes. Il est venu «pour proclamer aux captifs la liberté, et aux prisonniers l'ouverture de la prison» (És. 61:1). Il a donné Sa vie en rançon pour plusieurs (Marc 10:45).

Qu'il est beau de voir l'amour et les soins désintéressés de Paul, semblables à ceux de Christ, envers ces saints de Galatie ! La première fois qu'il était allé prêcher parmi eux, ils l'avaient reçu comme un ange de Dieu, comme le Christ Jésus Lui-même. Ils avaient éprouvé une grande bénédiction par le moyen de son ministère, et lui avaient porté tant d'amour qu'ils lui auraient donné leurs propres yeux si cela avait été possible ! Ils étaient heureux dans le Seigneur. Christ était tout pour eux. Mais après le départ de Paul, de faux docteurs s'étaient introduits parmi eux, des gens qui ne souciaient pas des âmes, mais cherchaient seulement à propager certains points de fausses doctrines. Les croyants Galates avaient reçu ces faux docteurs, ce qui leur fit tant de mal qu'ils en étaient venus à considérer Paul comme leur ennemi ! Comment Paul agit-il alors à leur égard ? Leur rendit-il le mal pour le mal ? Nullement. Tout comme son Maître béni, il ne cherchait que leur bien, se souciant fort peu de ce qu'ils pensaient de lui-même, du moment qu'ils pensaient du bien de Christ. Il leur présenta donc Christ de la manière la plus riche et la plus attrayante possible, afin qu'ils pussent retrouver la joie dans la connaissance et la jouissance de Son œuvre accomplie. C'est une très grande bénédiction de savoir que le salut est du Seigneur (Jonas 2:9), et que le seul chemin de bénédiction de Dieu pour l'homme passe par la Croix de notre Seigneur Jésus-Christ. Ils sont dignes de pitié ceux qui cherchent leur satisfaction dans ce qui vient de la créature et non de la plénitude du Créateur, ou qui, peut-être, s'efforcent de s'attirer la faveur de Dieu en quelque autre manière qu'en acceptant Sa grâce

infinie envers les pécheurs qui se trouve dans la mort de Son Fils bien-aimé. Dieu témoigne de Sa grâce envers l'homme en ces termes : «Je veux miséricorde et non pas sacrifice» (Matt. 9:13 ; 12:7), ce qui nous enseigne clairement que la seule manière dont Il peut rendre l'homme heureux, et le délivrer d'une condamnation éternelle, est d'avoir compassion de lui dans son incapacité et ses péchés, en lui offrant un salut parfait et éternel, «sans argent et sans prix» (És. 55:1). Être convaincu de cela dans son âme, voilà la liberté. Voilà ce dont l'Esprit de Dieu rend témoignage, car «là où est l'Esprit du Seigneur, il y a la liberté» (2 Cor. 3:17). Cela suffit à donner confiance et plein réconfort, car cela découle de Dieu jusqu'au pécheur. «Dieu constate son amour à Lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous» (Rom. 5:8). C'est l'homme, l'homme pécheur, que Dieu aime d'un tel amour !

La condition de l'homme devant Dieu est celle d'un pécheur. «Tous ont péché» (Rom. 3:23). Il est esclave de Satan, esclave du péché. Désobéissant aux commandements de Dieu, il a peur de la mort. Il ignore tout de la sainte présence de Dieu, et tremble lorsqu'il entend dire que le Seigneur reviendra du ciel. Nous sommes tous tels par nature. C'est dans cette condition de déchéance que Dieu nous a regardés avec compassion. Son cœur miséricordieux a été ému à notre égard. Et sachant que l'envoi de Son propre Fils en ressemblance de chair de péché, pour expier celui-ci par la mort de la Croix, était la seule manière de racheter l'homme et de l'introduire dans la liberté et la bénédiction, dans Sa grâce immense Il n'a pas reculé devant ce don inouï. «Car Dieu a tant aimé le monde, qu'Il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean 3:16). Christ a ainsi sondé l'abîme des souffrances et de la mort de la Croix, pour élever l'homme pécheur jusqu'aux sommets de la gloire éternelle. Considérons maintenant la nature de cette liberté à laquelle l'apôtre fait ici allusion, lorsqu'il exhorte les Galates à «tenir ferme dans la liberté dans laquelle Christ nous a placés». Nous allons voir que Christ nous a délivrés de l'esclavage de Satan, de la culpabilité et de la domination du péché, de la servitude et de la malédiction de la loi, de la crainte de la mort, et qu'Il nous a donné la liberté dans la présence de Dieu — la liberté qui est celle des fils, en même temps que la liberté de servir.

12.1 La délivrance de l'esclavage de Satan

Il est très humiliant de se dire que l'homme est véritablement l'esclave de Satan. Mais n'est-il pas indéniable que nous sommes les serviteurs de ceux à qui nous obéissons ? À qui donc l'homme obéit-il ? À Dieu ? Certainement pas, car comme en témoigne un prophète inspiré, «nous avons tous été errants comme des brebis» (És. 53:6). De même le Saint Esprit, par la bouche d'un apôtre nous dit : «Il n'y a POINT de juste, non pas même un seul ... ils se sont TOUS détournés ... il n'y a PERSONNE qui recherche Dieu, etc.» (Rom. 3:10-12). À qui donc l'homme naturel obéit-il ? N'est-ce pas au prince de ce monde, qui est appelé aussi le dieu de ce monde ? Quelle pensée attristante, mais, hélas, tellement vraie ! «Parce que tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, et la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde» (1 Jean 2:16). Les modes qui ne cessent de changer, les plaisirs étourdissants, les satisfactions charnelles du moment, quelle que soit l'apparence qu'elles revêtent, toutes ces choses sont du monde et émanent directement du grand séducteur de ce monde, qui est l'ennemi des âmes, — le méchant dans lequel gît le monde entier (1 Jean 5:19). Les convoitises et les passions de l'homme déchu se soumettent aisément à ses subtiles suggestions, et ceux qui y cèdent trouvent souvent une satisfaction présente pour les sens. Mais ce super-ennemi les trompe et les aveugle, de peur que le glorieux évangile ne resplendisse pour leurs cœurs (2 Cor. 4:4-6) ! Jésus, cependant, est venu détruire les œuvres du diable (1 Jean 3:8), libérer les hommes de leur vile servitude, racheter les Siens de toute iniquité et du pouvoir du tombeau, et détruire la mort en même temps que celui qui a le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable (Héb. 2:14). L'homme était tombé dans la soumission à Satan, et s'est bien vite retrouvé lié par ses chaînes. Mais Quelqu'un de plus fort que Satan est venu à son aide. Le Sauveur tout puissant est descendu d'auprès du Père pour le secourir. Par Sa mort et par Sa résurrection d'entre les morts, «Il a emmené captive la captivité» (Éph. 4:8, Ps. 68:18), et a triomphé des principautés et des autorités. Ainsi donc Christ, par une seule offrande offerte une fois pour toutes, a racheté les Siens. Comme rien moins que Son sang précieux ne pouvait les racheter de leur terrible esclavage, Jésus a payé pour eux ce prix inouï. Tous ceux qui croient en Son nom sont devenus libres. Christ les a délivrés de l'esclavage de Satan. Désormais c'est Lui qu'ils aiment et qu'ils servent.

12.2 La délivrance de la culpabilité et de la domination du péché

Certaines personnes se disent reconnaissantes de ne s'être jamais senties coupables dans leur conscience : J'en ai pitié, car c'est une preuve éclatante qu'elles sont toujours dans leurs péchés. Je remercie Dieu d'avoir connu cette souffrance qu'inflige une conscience coupable, aussi douloureuse que soit cette expérience. Mais je peux dire aussi que ma conscience a été purifiée par le sang de Christ. Comment quelqu'un peut-il connaître le pardon et la paix, à moins de s'être d'abord senti condamné et coupable ? Ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. Pourquoi les gens ne se sentent-ils pas coupables ? Parce qu'ils ne considèrent pas ce qu'ils sont aux yeux de Dieu. Ils se font donc des idées fausses sur le péché. Il y a beaucoup de choses dont ils disent que ce ne sont pas des péchés, alors qu'ils en sont bel et bien. Ils ne croient pas que depuis la plante du pied jusqu'à la tête, il n'y a rien en eux qui soit sain (cf. És. 1:6), et qu'«il n'y a personne qui fasse le bien, non pas même un seul» (Ps. 14:3). Mais quoi que l'homme pense de lui-même, la sentence divine est tombée, selon laquelle le monde entier est «coupable devant Dieu» (Rom. 3:19). Or Jésus est venu nous délivrer de cette terrible culpabilité, et Il l'a fait par la mort de la Croix. C'est là que Dieu l'a fait péché pour nous (2 Cor. 5:21), que notre vieil homme a été crucifié avec Lui (Rom. 6:6) ; c'est là qu'Il a porté nos iniquités. «Il a été blessé pour nos transgressions, ... meurtri pour nos iniquités» (És. 53:5). C'est là que toutes les vagues et les flots de la colère de l'Éternel (Ps. 42:7) ont passé sur Lui. Ainsi Christ, par l'efficacité infinie de Son unique sacrifice, nous a délivrés de la culpabilité du péché. Non seulement le jugement de nos péchés a été sur Lui sur la Croix, mais notre «vieil homme» (auteur de ces péchés) y a aussi été jugé, c'est-à-dire l'arbre corrompu en même temps que ses fruits (Rom. 6:6).

Ainsi donc, par Christ, nous avons de la puissance sur le péché. Tant qu'un pécheur n'a pas contemplé l'Agneau de Dieu immolé au Calvaire, le péché domine sur lui. Il prend de bonnes résolutions, sans jamais les tenir. Il s'améliore apparemment de diverses manières, mais ne fait que changer de péchés. Il est sans force, incapable de vivre sans pécher ! Mais lorsque sa conscience coupable est amenée par le Saint-Esprit à contempler la Croix de Christ, son cœur se fond, les ronces et les épines de sa propre justice sont consumées, ses affections glaciales fondent sous l'effet de l'amour brûlant d'Emmanuel, et il est humilié devant Dieu, brisé par le sentiment de Son amour ! En considérant l'agonie profonde de Celui qui a porté notre péché, il se prend lui-même en dégoût, haïssant le péché et aimant le Sauveur, et dans un élan de reconnaissance, il s'écrie :

Pour un si grand amour, que te rendre, ô bon Père ?

Ah ! Donne-nous des cœurs obéissants.

Qu'il brille sur nos fronts, le divin caractère

Que ton Esprit grave sur tes enfants !

Ainsi, par la foi au Fils de Dieu mort pour des impies, nous sommes délivrés de la domination du péché et nous avons cette promesse divine : «le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce» (Rom.6:14)

12.3 Délivrance de l'esclavage et de la malédiction de la loi

L'apôtre Pierre compare la loi de Moïse à un joug de servitude que ni nous, ni nos pères, n'avons pu porter (Actes 15:10). Elle imposait de justes et saintes exigences à de pauvres pécheurs déçus et sans force. Elle ne donnait point de liberté, mais un esprit de crainte et de servitude. Elle était porteuse de condamnation et de mort, et remettait le péché en mémoire, mais sans l'absoudre. L'homme a besoin de force et il a besoin de vie ; c'est de cela que l'obéissance découle naturellement. Jésus, par Sa mort, a porté la malédiction de la loi violée, et Il a ôté le péché. C'est pourquoi l'Évangile proclame un plein pardon, et le témoignage de Dieu est désormais celui-ci : «Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés ni de leurs iniquités» (Héb. 8:12) et «Sachez que ... de tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit est justifié par lui» (Act. 13:39). Voilà la vraie liberté ! Mais qui peut considérer honnêtement la loi de Dieu sans être conscient de l'avoir transgressée, de n'avoir pas été à la hauteur de ses saintes exigences, et, par conséquent, d'être sous la malédiction ? Car il est écrit : «Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire» (Gal. 3:10 ; Deut. 27:26). Qui peut faire le poids dans une pareille balance ? Il est donc clair que tous sont sous le péché, et qu'en conséquence l'apôtre déclare que «tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi sont sous malédiction» (Gal. 3:10). Nous avons donc tous mérité la malédiction de Dieu pour avoir enfreint Sa loi, mais Jésus, le Rédempteur, est venu pour nous sauver : «Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous, car il est écrit : Maudit est quiconque est pendu au bois» (Gal. 3:13 ; Deut. 21:23). Nous avons donc pleine liberté, et sommes rachetés de l'esclavage et de la malédiction de la loi par la Croix de Christ.

12.4 La délivrance de la crainte de la mort.

L'homme tremble de tous ses membres devant la mort ; son cœur se fond, sa chair frissonne, il devient blême lorsque la mort franchit le seuil de sa chambre et qu'elle pose sur lui sa main glaciale ! La seule chose qui permette à l'âme de triompher de la mort, c'est de savoir que Christ est mort pour nos péchés, et que Celui qui est maintenant dans la gloire est notre vie. Ce n'est qu'en contemplant Christ qui a été sur la Croix qu'on peut affirmer que la mort ne fait qu'ouvrir les portails d'or d'entrée dans la gloire céleste. Rien ne peut chasser la crainte de la mort ni nous rendre capables de l'affronter calmement et paisiblement, si ce n'est la puissance protectrice du sang de l'Agneau, la certitude bénie que nous sommes passés de la mort à la vie, et l'assurance que, même si notre corps mortel s'endort en Jésus, la mort n'a plus aucun droit sur nous, parce que Jésus a subi la mort et le jugement à notre place. Le véritable langage de la foi est donc celui-ci : «Où est, ô mort, ton aiguillon ? où est, ô mort, ta victoire ? Or l'aiguillon de la mort, c'est le péché ; et la puissance du péché, c'est la loi. Mais grâce à Dieu, qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus Christ» ! (Osée 13:14 ; 1 Cor. 15:55). Nous sommes donc délivrés de la crainte de la mort.

12.5 La liberté dans la présence de Dieu

Notre «vieil homme», avec toutes nos transgressions, ont été si parfaitement jugés par Dieu à la Croix, dans la personne de Son Fils bien-aimé, et nous sommes si bien devenus justice de Dieu en Lui ressuscité et monté au Ciel, que le croyant est rendu capable de s'approcher de Dieu avec une sainte hardiesse (Héb. 10:19-22), dans l'heureuse liberté que Lui confèrent l'acceptation et la faveur divines (Rom. 5:1-2). Il est désormais «approché par le sang de Christ» (Éph. 2:13), d'une manière absolument merveilleuse, aussi près de Dieu que Christ Lui-même, parce qu'il est en Lui. Il est invité à s'approcher avec confiance du trône de la grâce, afin de recevoir grâce et secours (Héb. 4:16), parce que le sang de Christ qui purifie de tout péché et Sa sainte sacrificature qui répond à tout, parlent toujours en sa faveur. Mais considérons maintenant :

12.6 Notre liberté d'enfants de Dieu

L'esprit d'adoption est un des privilèges les plus bénis de la présente dispensation. Il a fallu la mort de Christ avant que nous puissions jouir de la liberté d'enfants de Dieu. «Quand l'accomplissement du temps est venu, Dieu a envoyé son Fils, né de femme, né sous la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, afin que nous reçussions l'adoption. Et, parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos cœurs, criant : Abba, Père...» (Gal. 4:4-6). Nous voyons ainsi que c'est par la mort de Christ que nous sommes introduits dans cette relation bénie de fils. Nous réalisons cette précieuse vérité, et nous en jouissons par la foi : «Vous êtes tous fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus» (Gal. 3:26). C'est une bénédiction de la plus haute dignité, et c'est notre part déjà maintenant. «Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu» (1 Jean 3:2). C'est lorsque cette vérité est connue en puissance dans notre âme, que nous sommes rendus capables de servir notre Père céleste d'une manière agréable, non pas sous l'effet d'une crainte servile, telle que l'esprit de servitude sous la loi, mais avec la révérence et la crainte filiale qui redoutent de déplaire à notre Père dont le cœur est plein de grâce. Quelle bénédiction que cette liberté ! Quelle source de réconfort, et quel riche bienfait dès à présent ! Quelle douce perspective que celle de se tenir pour toujours devant le Père, dans une relation d'amour, comme les objets de Son choix, de Son adoption et de Sa grâce !

12.7 La liberté dans le service

Le croyant est un serviteur, parce qu'il est un fils, et le service du Seigneur est parfaite liberté : «car mon joug est aisé et mon fardeau est léger» (Matt. 11:30). Le croyant sert Dieu en tant que pécheur racheté et enfant d'adoption — l'amour étant sa seule contrainte. Il ne travaille pas pour acquérir la liberté ou la vie, mais parce qu'il possède l'une et l'autre. C'est là un service heureux, qui découle d'un cœur heureux. Il est le fruit d'un esprit de bonne volonté, et reçoit souvent une récompense déjà dans le temps présent. Un tel service ne comporte ni soucis ni fardeaux. Il a pour seul but d'exalter Celui qui nous a rachetés par Son propre sang, ce sang dont nous savons qu'il purifie notre conscience d'œuvres mortes (Héb. 9:14) pour servir le Dieu vivant et pour attendre des cieux Son Fils (1 Thes. 1:9-10).

Bien plus, nous avons la liberté de nous confier en Lui en tout temps, de rejeter sur Lui tout notre souci (1 Pier. 5:7), de nous réjouir toujours dans le Seigneur (Phil. 4:4), et de prier sans cesse (1 Thes. 5:17). Nous pouvons nous asseoir, par la foi, à Ses pieds qui furent percés, et là, rechercher l'instruction, écouter Sa parole, avec l'assurance bénie que ces pieds nous parlent de l'expiation accomplie et de la délivrance de notre âme captive. Nous pouvons nous appuyer sur Son bras pendant la traversée du désert (Cant. d. C. 3:6 ; 8:5), nous rappelant avec bonheur qu'Il a jadis volontairement étendu pour nous ce bras cloué sur la Croix, — le bois maudit de la croix du Calvaire — afin que nous soyons délivrés pour l'éternité. Lorsque nous sommes lassés du chemin, nous pouvons, par la foi, nous reposer sur Sa poitrine jadis blessée, avec la douce assurance que de Son côté a jailli le sang et l'eau, témoignage certain et béni de cette liberté que Christ nous a acquise, et de la perfection de l'amour et de la faveur de notre Dieu qui ne change pas.

Comme je l'ai déjà dit, tous ne jouissent pas dans leur âme de cette liberté ; pourtant, elle est le privilège de ceux qui croient au Seigneur Jésus comme leur Sauveur, parce qu'elle est fondée sur ce qui a déjà été accompli. C'est la liberté que Christ nous a acquise. L'âme qui doute et qui tremble n'a donc besoin, pour être heureuse, que de regarder à la Croix de Christ en acceptant sans réserve ce que Dieu Lui-même déclare quant à la valeur de cette œuvre. Une âme a-t-elle des questions au sujet du péché ? Le seul remède est la mort de Christ. Si votre cœur est oppressé par le sentiment d'avoir enfreint la loi de Dieu, contemplez l'œuvre

rédempteur de Son Fils bien-aimé. Si la crainte de la mort vous étreint, la seule puissance de délivrance est dans la mort de Jésus sur la Croix. Si une âme se sent éloignée de Dieu, le seul moyen de revenir à Lui est par la mort et la résurrection du Seigneur Jésus. Si une certaine paresse semble nous entraver dans le service, la valeur du sacrifice de Christ, saisie par la foi, nous vivifiera et nous fortifiera. Si des nuages obscurcissent l'esprit, et que le sentiment de péché pèse sur la conscience, la communion et la paix nous seront rendues par la confession et la foi en ce que Dieu dit à propos du sang ; «si nous confessons nos péchés, Il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1:9) car «le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché» (1 Jean 1:7).

Cher lecteur chrétien, qu'en dites-vous ? Vous réjouissez-vous de cette bienheureuse liberté dans laquelle Christ nous a introduits ? Ou bien êtes-vous rempli de craintes et de doutes quant à votre avenir éternel ? Comment cela se fait-il ? N'avez-vous pas depuis longtemps renoncé à croire en la justice de la créature ? Et n'êtes-vous pas persuadé depuis longtemps que vous n'êtes qu'un vil pécheur devant Dieu ? Ne déplorez-vous pas bien souvent votre impureté ? N'accourez-vous pas vers Christ seul pour trouver le salut, renonçant à tout autre moyen que Lui ? Et ne mettez-vous par toute votre confiance dans le sang qu'Il a versé ? Alors, pourquoi craignez-vous puisque ce sont des hommes tels que vous que Christ a délivrés ? Ne regardez pas à vous-même, ni à rien d'autre qu'à Christ crucifié, ressuscité et monté au Ciel. Croyez qu'Il a fait tout ce que Dieu déclare à Son sujet, et soyez assuré que c'est parce que l'Esprit vous a vivifié que vous avez été convaincu de péché et amené au Sauveur en tant que créature coupable et sans ressources. Soyez donc consolé, cher enfant de Dieu tout tremblant, car c'est parce que Dieu vous a aimé d'un amour éternel que, dans Sa bonté, Il vous a attiré à Lui par Christ. Et le témoignage de Sa Parole, c'est que vos péchés sont pardonnés, que vous êtes entièrement justifié, que vous ne serez pas condamné, et que vous avez la vie éternelle, étant passé de la mort à la vie. Christ est votre justice et votre vie. Il vit à toujours, intercédant pour vous, et vous demande d'avoir bon courage et d'aller en paix. Reposez-vous donc sur la fidélité de Dieu à Sa propre parole, car «Il ne peut se renier Lui-même» (2 Tim. 2:13). Veuillez le Saint Esprit prendre de ces choses précieuses qui sont à Christ et les révéler à votre âme en bénédiction et en consolation.

C'est dans cette liberté que le chrétien est exhorté à demeurer ferme, prenant garde à ne pas retomber sous un «joug de servitude» (Gal. 5:1). Nombreuses sont les tentations fascinantes que l'adversaire fait miroiter à nos yeux pour que nous y céditions, mais il nous faut tenir fermes. La paix actuelle et la force dans le service du Seigneur, dépendent de la manière dont nous tenons fermes dans cette liberté. En demeurant en Lui, nous serons forts, — forts dans la foi et glorifiant Dieu, — forts dans la grâce qui est dans le Christ Jésus (2 Tim. 2:1), — forts dans le Seigneur et dans la puissance de Sa force (Éph. 6:10). Puisse-nous avoir plus de force et de communion du Saint Esprit, pour être rendus capables de tenir ferme «dans la liberté dans laquelle Christ nous a placés» (Gal. 5:1).

Mais peut-être mon lecteur est-il étranger à ces précieuses vérités de Christ. Peut-être, par vos péchés, servez-vous Satan, sans même vous en rendre bien compte, car c'est en se complaisant à soi-même qu'on le sert — il vous laisse satisfaire les désirs de la chair et de l'esprit, pour votre plus grand plaisir ! Mais vous arrive-t-il de penser que vous devrez rendre compte de vous-même à Dieu ? Avez-vous jamais réalisé que, puisque vous êtes Sa créature, Dieu a justement le droit à toutes vos affections, vos pensées et vos forces ? N'avez-vous jamais de remords en réalisant que tout en vous n'est pas en règle ? N'avez-vous jamais des pensées de mort et de jugement qui vous terrifient ? Ne vous vient-il jamais à l'esprit que le Fils de Dieu est descendu du Ciel et que, dans Son immense amour, Il est mort pour des hommes tels que vous ? N'avez-vous pas entendu dire et redire qu'il n'y a de salut qu'en Son nom, et en aucun autre (Actes 4:12), — qu'il n'y a pas d'autre moyen d'échapper à la colère de Dieu — pas d'autre voie d'accès à la gloire ? Demeurerez-vous donc encore indifférent, aimant le péché, choisissant les ténèbres plutôt que la lumière, l'esclavage de Satan plutôt que la liberté de l'évangile ? Poursuivrez-vous votre marche implacable vers le terrible jugement du Fils de l'homme ?

Cher lecteur, faites demi-tour, nous vous en supplions !

Pourquoi choisir la mort ? L'Évangile, aujourd'hui encore, annonce la liberté aux captifs, la purification au pécheur le plus vil, le plus noir de péchés ; la justification aux plus débauchés, aux plus souillés ; l'acceptation et la faveur de Dieu aux plus rebelles ; oui, à quiconque reçoit Jésus, le Sauveur envoyé par Dieu ! Refuseriez-vous plus longtemps cette bonne nouvelle ? Votre cœur à vous demeurerait-il insensible à cet amour sans égal ? Resteriez-vous indifférent aux souffrances indicibles de Christ ? Refuseriez-vous de lever les yeux vers la Croix du Calvaire et là, dans la mort de Christ, d'y voir l'amour de Dieu pour les pécheurs ? Votre cœur, dans son orgueil, refuse-t-il encore que Jésus Christ règne sur lui ? Ou bien commencez-vous à réaliser la valeur de votre âme, et qu'il est grand temps de fuir la colère qui vient (1 Thes. 1:10) ? Veuillez l'Esprit de Dieu, dans Sa grâce, graver sur votre conscience ces vérités d'importance éternelle, afin qu'en toute sincérité de cœur vous puissiez vous écrier :

Tel que je suis, sans rien à moi,
Sinon ton sang versé pour moi,
Et ta voix qui m'appelle à Toi,
Agneau de Dieu, je viens, je viens !

Tel que je suis, Ton grand amour
A tout expié sans retour.
Je puis être à Toi dès ce jour,
Agneau de Dieu, je viens, je viens !

13 Assurance — Genèse 15 — chapitre 6

«Et il dit : Seigneur Éternel, à quoi connaîtrai-je que je le posséderai ? (Gen. 15:8)
Genèse 15

13.1 La justice par la foi — de tout temps

Dans l'évangile de Jean, nous lisons que : «la loi a été donnée par Moïse ; la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ» (Jean 1:17). Mais bien que ce soit une bénédiction de voir intervenir le glorieux témoignage de la grâce divine après que l'homme eut prouvé sa totale impuissance et sa culpabilité sous la loi, nous ne devons cependant pas en déduire que l'évangile n'a pas été prêché avant la venue de Christ. Il fut prêché à Adam, après sa chute sous le pouvoir du péché et de Satan, sous forme de la promesse que la semence de la femme briserait la tête du serpent. Il fut également prêché à Abraham quatre cents ans avant la don de la loi, lorsque Dieu dit : «En toi toutes les nations seront bénies» (Gal. 3:8). Il est important de bien voir cela, et de considérer comment la grâce de Dieu a abondé envers l'homme encore pécheur, bien avant la promulgation de la loi. En fait, l'Écriture toute entière enseigne que c'est par la grâce seule que Dieu a toujours établi l'homme dans la bénédiction depuis la chute. Par conséquent, lorsque l'apôtre Paul dans le Nouveau Testament, traite du sujet de la justification, il nous ramène généralement à Abraham qui a vécu longtemps avant la loi, afin de nous montrer qu'un pécheur n'est justifié devant Dieu que par la foi. Ceci est très important, car cela enlève de nos pensées toute idée que l'obéissance à la loi puisse être le fondement de notre justification ; cela nous préserve de croire — comme tant d'autres le font — que la créature a la capacité de s'élever jusqu'au niveau requis par Dieu ; enfin, cela prépare celui qui cherche anxieusement à

recevoir cette vérité porteuse de paix, selon laquelle Dieu est descendu vers l'homme alors qu'il était encore pécheur, en lui offrant un pardon immédiat et une rédemption éternelle par la mort de Son Fils bien-aimé.

Depuis longtemps a été prononcé le verdict de Dieu : «sur le principe des œuvres de loi nulle chair ne sera justifiée» (Gal. 2:16 ; Rom. 3:20). La loi exigeait de l'homme déchu et pécheur ce qu'il était incapable d'accomplir : sa propre justification devant Dieu par des œuvres. Elle prouvait donc que tous étaient coupables et tombaient sous le coup de la condamnation. La question qui se pose donc à une âme vraiment consciente de sa culpabilité est celle-ci : l'homme peut-il être considéré comme juste, par Dieu, de quelque autre manière, et le pécheur en avoir l'assurance ? La réponse est «oui». Dieu est descendu jusqu'à l'homme, lorsque celui-ci était un pauvre pécheur perdu. Il est descendu en Christ, lui apportant une justice parfaite et éternelle par le moyen de la foi. Comme je l'ai déjà dit, telle a toujours été la manière de faire de Dieu. Il fit des vêtements de peau et en revêtit Adam et sa femme (Gen. 3:21). Abel reçut témoignage d'être juste par la foi (Héb. 11:4). Noé devint héritier de la justice qui est par la foi, car Dieu lui dit : «Je t'ai vu juste devant moi» (Gen. 7:1 ; Héb. 11:7). «Abraham aussi crut Dieu, et cela lui fut compté à justice» (Rom. 4:3). Tous ces exemples sont autant de preuves de justification par la foi, avant que la loi ait été donnée. Mais la loi modifia-t-elle en rien ce fondement d'assurance et de confiance en Dieu ? Nullement, car David, qui a vécu sous la loi, décrit la bénédiction de celui à qui le Seigneur impute la justice sans les œuvres : «Bienheureux celui dont la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert. Bienheureux l'homme à qui l'Éternel ne compte pas l'iniquité» (Ps. 32:1-2 ; Rom. 4:7-8). Et l'apôtre Paul à la fin d'une vie de consécration sans pareille, s'écrie avec ferveur : «Que je sois trouvé en lui n'ayant pas ma justice qui est de la loi, mais celle qui est par la foi en Christ, la justice qui est de Dieu, moyennant la foi» (Phil. 3:9).

Certains demanderont peut-être : «Mais pourquoi par la foi ? La foi n'est-elle pas un acte méritoire pour la créature» ? Notre réponse est : non ! La foi n'est pas le fruit de la chair mais de l'Esprit. La foi est le don de Dieu. La foi s'oublie toujours elle-même. Elle amène un cœur brisé, vidé de lui-même, à recevoir avec joie les dons de la grâce de Dieu. La foi rend donc gloire à Dieu seul. Comme quelqu'un d'autre l'a dit : «Parce que nous croyons en Christ, nous venons à Lui pour tout, nous faisons appel à Lui pour tout, nous nous confions en Lui en tout, nous nous attendons à Lui pour tout, et mettons en Lui notre espérance pour qu'Il fasse tout, et c'est à Lui que nous attribuons la gloire pour tout».

13.2 Justifié entièrement en Christ

Mais revenons à notre chapitre. Nous lisons qu'«Abraham crut Dieu, et cela lui fut compté à justice» (Gen. 15:6), si bien que maintenant, tout pécheur qui a le cœur brisé et croit au salut par le Seigneur Jésus Christ est justifié devant Dieu. Il peut connaître des périodes de conflit et de tentation, mais il est justifié. «De tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit est justifié par lui» (Act. 13:39), justifié par le sang de Christ. Par Sa mort, Christ a ôté ses péchés, afin qu'il puisse être fait justice de Dieu en Lui. C'est pourquoi il nous est dit en outre que «Christ est la fin de la loi pour justice à tout croyant» (Rom. 10:4). Quelle bénédiction ! Telle est la véritable grâce de Dieu dans laquelle nous nous trouvons, et le fait de recevoir cette glorieuse vérité dans le cœur est le sûr fondement d'une assurance sans faille et permanente, car elle a sa source dans la grâce souveraine de Dieu. Elle se manifeste dans l'œuvre parfaite de Christ, et se fonde non pas sur nous-mêmes — c'est-à-dire sur nos sentiments ou l'intelligence relative que nous en avons — mais sur la justice parfaite, l'amour et la fidélité immuables de Dieu. «L'œuvre de la justice sera la paix, et le travail de la justice, repos et sécurité à toujours» (És. 32:17).

Mais tous les croyants ne possèdent pas cette heureuse assurance, certains parce qu'ils ignorent cette vérité bénie que la justice de Dieu est à tous ceux qui croient, d'autres parce que les inconséquences de leur marche contristent l'Esprit et obscurcissent leur intelligence et leur foi. En outre, il y a différentes sortes de foi. Il est parlé de «petite foi», de «grande foi», et de «pleine assurance de foi», mais le plus faible dans la foi n'est pas moins justifié, ni moins considéré comme «juste», que le plus fort dans la foi. Nous ne sommes pas pardonnés, puis justifiés, et enfin sanctifiés, en trois étapes différentes. Non, en recevant Christ crucifié, ressuscité, plus glorifié pour notre salut, nous obtenons tout en même temps. Nous sommes lavés, justifiés, et sanctifiés par Son sang. «Toutes choses sont à vous, et vous à Christ», dit l'apôtre (1 Cor. 3:23). Le Père «nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ» (Éph. 1:3). Telle est, dès maintenant, la part du plus faible croyant en Christ. Mais nous ne jouirons personnellement de cette grâce merveilleuse que dans la mesure où, par la foi, nous demeurerons dans le Seigneur Jésus.

13.3 Douter de Dieu ?

Il y a des croyants si faibles dans la foi, et si peu instruits dans les choses de Dieu — peut-être faute de lire quotidiennement et de méditer les Écritures avec prière — qu'ils sont tout étonnés de s'entendre dire qu'ils sont vivifiés et justifiés en Christ ! Tout en croyant en Christ pour ce qui est du pardon des péchés, ils ne vont pas jusqu'à croire la glorieuse réalité que «le christ Jésus nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté, et rédemption» (1 Cor. 1:30). Mais ceux-là y perdent beaucoup en joie, ainsi qu'en force dans le service et pour faire face à leurs conflits. Ils sont souvent remplis de pensées sombres et angoissées ; ils doutent, craignent et broient du noir à propos d'eux-mêmes et de leurs circonstances, au lieu de détacher leurs regards de tout ce qui n'est pas Christ assis à la droite de Dieu, et de croire à la parole infaillible de Dieu qui leur assure plénitude et sécurité absolues dans le Sauveur glorifié des pécheurs. Ils ressemblent, en quelque sorte, à ce que fut Abram avant nous, dans l'Écriture ; car bien que Dieu lui eût dit qu'Il l'avait fait sortir de Ur de Chaldée pour lui donner le pays en héritage, il semble avoir douté de ce que Dieu voulait réellement dire en faisant cette promesse, et s'être demandé s'Il tiendrait Sa parole et accomplirait vraiment Sa promesse. Abram était juste quant à la foi, et pourtant il doutait et se méfiait, comme beaucoup d'hommes aujourd'hui. Dieu lui avait dit qu'Il l'avait fait sortir d'Ur pour lui donner le pays, ce qui aurait dû suffire à le remplir d'assurance et de confiance, mais il n'en fut pas ainsi. Voilà pourquoi Abram demanda : «Seigneur Éternel, à quoi connaîtrai-je que je le posséderai ?» (Gen. 15:8).

13.4 L'assurance

Cela nous amène plus particulièrement à réfléchir au sujet de l'assurance. Et d'abord qu'est-ce que l'assurance ? S'agit-il d'une spiritualité exceptionnelle ? Ou est-ce également la part de celui qui vient de naître en Christ et croit simplement Dieu sur parole ? Nous répondons que c'est simplement se reposer, en tant que pécheur, sur la promesse de Dieu en Christ, ce dont jouissent beaucoup de ceux qui viennent seulement de naître en Christ. Dieu a donné Sa parole de vérité ; Il nous a montré Son œuvre en Christ et s'est révélé comme le Dieu fidèle qui ne change pas. Il nous dit qu'Il «a tant aimé le monde qu'Il a donné Son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean 3:16). Cela devrait suffire, mais hélas ce n'est pas souvent le cas ! C'est terrible de douter de la parole de Dieu, et c'est malheureusement la raison principale pour laquelle beaucoup de croyants ne jouissent pas d'une pleine assurance de foi. Abram ne faisait pas confiance à Dieu, à propos du pays, lorsqu'il dit : «à quoi connaîtrai-je que je le posséderai ?» Que répondit Dieu ? Lui dit-Il que cela dépendait de ses expériences, de ses devoirs ou de ses sentiments ? Non. Il lui apprit que le chemin de la bénédiction, pour l'homme déchu, passe uniquement par le sacrifice, que les bénédictions éternelles de Dieu nous sont assurées par le sacrifice. C'est pourquoi Dieu envoya Abram offrir un sacrifice, pour qu'il comprît ce qu'était l'assurance : «Prends une génisse de trois ans, et une chèvre de trois ans, et un bélier de trois ans, et une

tourterelle, et un jeune pigeon» (v. 9). C'est là, devant le sacrifice, qu'Abram devait apprendre à connaître le caractère et les pensées de Dieu, d'après lesquelles il pouvait avoir l'assurance d'hériter le pays.

Il me semble, d'après le cas que nous considérons, qu'il y a deux choses indispensables à quiconque veut jouir d'une telle assurance : 1°) le renoncement à soi-même — 2°) une juste intelligence des pensées de Dieu à l'égard de Christ. Considérons un peu chacune d'elles.

13.4.1 Le renoncement à soi-même

Il est étonnant de voir à quel point la notion de propre justice est inhérente à notre nature humaine ! En effet, il nous est généralement très dur d'être de ceux qui ne font pas « confiance à la chair » (Phil. 3:3), qui croient que « toutes nos justices sont devenues comme un vêtement souillé » (És. 64:6), que dans notre chair n'habite point de bien (Rom. 7:18) et que notre piété, aussi grande soit-elle, n'ajoute rien à l'infailibilité de la promesse de Dieu en Christ ! Ce sont pourtant des choses que l'Esprit de Dieu nous enseigne. Il convainc de péché et rend témoignage de Christ (Jean 16:8 ; 15:28), et il faut que soit accomplie cette déclaration de Dieu : « en sorte que nulle chair ne se glorifie devant Dieu » (1 Cor. 1:29). C'est souvent une expérience très humiliante d'apprendre, par l'Esprit Lui-même, que le fait d'être né de nouveau n'améliore nullement la chair, que le croyant possède deux natures, qu'il n'y a rien de commun entre « la chair » et « l'Esprit », que la chair reste toujours la même si ce n'est qu'elle est dominée par l'Esprit. « Ce qui est né de la chair est chair ; et ce qui est né de l'Esprit est esprit » (Jean 3:6). Tandis qu'Abraham se tenait devant le sacrifice, « une frayeur, une grande obscurité » tomba sur lui : cela ne nous fait-il pas comprendre que Dieu Lui-même lui donnait une leçon humiliante d'horreur de lui-même et de sa propre indignité, afin de mieux le convaincre du fait qu'il ne pouvait hériter du pays qu'en vertu de la grâce gratuite de Dieu ? Lorsque le Saint Esprit nous révèle notre histoire devant Dieu, nous dévoilant le véritable caractère des pensées et des intentions de nos cœurs, l'iniquité des choses que nous estimons les plus saintes, l'orgueil caché derrière nos actes les plus humbles, l'amour de soi et l'incrédulité mêlée à nos heures les plus pieuses, — n'éprouvons-nous pas, nous aussi une « grande frayeur » dans cette obscurité ? Tout comme Abraham, nous avons souvent besoin de leçons d'humiliation, afin de pouvoir nous appuyer entièrement sur Dieu, et de n'attendre rien de bon si ce n'est d'une source entièrement extérieure à nous-mêmes. Et où apprendrons-nous ces leçons mieux que dans la présence de Dieu, dans la contemplation d'une part de ce qu'Il a fait pour nous et d'autre part de ce qu'Il a fait de nous en Christ ? Tant que nous nous permettrons de croire que la créature a quelque mérite ou se suffit à elle-même, notre âme sera tourmentée par des doutes et des craintes, parce que nous regarderons à nous-même au lieu de ne regarder qu'à Dieu en Christ. Ou si des pensées liées à nos réalisations se mélangent à notre position devant Dieu, nous nous éloignerons progressivement de la grâce jusqu'à nous placer sous la loi et à manquer d'assurance. Ou encore, si nous nous fixons comme preuve de notre position un certain niveau d'expérience et de marche à atteindre, — tant que nous serons à la hauteur de ce niveau imaginaire, nous nous complairons à nous-mêmes ; et quand nous serons en-deça de ce niveau, toutes ces preuves imaginaires s'écrouleront, laissant place à la tristesse, à la crainte, voire même au désespoir. Il faut que nous ayons le sentiment de notre ruine totale, et de l'abjection de la chair, pour ne regarder qu'à Dieu, par Christ, avec calme et assurance.

Voici une anecdote qui illustre fort bien cette pensée :

Un Indien et un Blanc furent tous les deux convaincus de péché par le même sermon. L'Indien fut vite amené à se réjouir dans cette grâce qui accorde le pardon, mais l'homme blanc demeura longtemps tourmenté dans son esprit, et même, par moments, au bord du désespoir. Cependant, lui aussi finit par faire l'expérience de l'amour qui pardonne. Quelque temps après, il rencontra son frère indien et lui dit : « Comment se fait-il que je sois resté si longtemps courbé sous le poids du péché, alors que tu en as été si promptement délivré ? — Oh ! mon frère, répondit l'Indien, moi te dire : Un grand prince arrive. Il veut donner à toi manteau neuf. Toi regarder ton manteau et dire : « moi pas comprendre, mon manteau très bon. Je crois que ça peut faire encore ». Il offre aussi un manteau neuf à moi. Je regarde ma vieille couverture et je dis : « c'est bon à rien, je la jette et j'accepte le manteau neuf. Toi, mon frère, tu gardes ta justice à toi un peu de temps, tu veux pas y renoncer, mais moi, pauvre Indien, j'en avais pas, alors je suis content tout de suite qu'on m'en donne, et c'est le Seigneur Jésus Christ » !

13.4.2 L'intelligence des pensées de Dieu touchant Christ et Son œuvre

Que personne ne suppose que l'on puisse jouir d'une pleine assurance de foi si l'on néglige de contempler Christ et Sa croix ! Les Écritures, de même que le Saint Esprit, rendent témoignage de Lui. Nous savons que nous avons les arrhes de l'Esprit, parce que nous ne comptons que sur le Seigneur Jésus Christ pour être agréés par Dieu, et c'est à la Personne et à l'œuvre de Christ que l'Esprit nous conduit continuellement. Les victimes qu'Abram avait reçu l'ordre de prendre pour Dieu étaient jeunes, symboles de la perfection de « l'Agneau sans défaut ». Les oiseaux de proie descendirent sur ces bêtes mortes, mais Abram les écarta, parce que c'était un sacrifice de Dieu, et devait être honoré. Abram en partagea certaines par le milieu et mit leurs moitiés en vis-à-vis. Il restait là, devant le sacrifice, prêt à recevoir l'instruction divine ; puis quand « une frayeur, une grande obscurité tomba sur lui », et que tout espoir terrestre et toute confiance l'eurent abandonné, « voici une fournaise fumante, et un brandon de feu passa entre les pièces des animaux » (Gen. 15:17) — la fournaise fumante, pour lui apprendre que le courroux divin pouvait consumer la seule victime et que le fleuve de l'éternel amour pouvait couler librement jusqu'au pécheur qui croit, — et le brandon de feu pour lui montrer que la lumière divine avait sondé la victime et justement estimé sa valeur.

Il nous est dit ensuite que « l'Éternel fit une alliance avec Abram, disant : Je donne ce pays à ta semence » (Gen. 15:18), et nous ne voyons pas que le patriarche ait eu d'autre question à poser à ce sujet. La corde triple de son assurance et de sa confiance était formée de la promesse de Dieu, de l'œuvre rédemptrice de Dieu, et de la fidélité de Dieu. Tel est certainement le secret de notre assurance à nous aussi. Elle n'est pas fondée sur ce que nous sommes, mais sur ce que Dieu est. Nous apprenons l'intérêt personnel que nous avons dans Ses bénédictions éternelles, en nous laissant conduire par Son Esprit à renoncer à nous-mêmes, et à ne considérer que l'unique sacrifice pour le péché, seul fondement de notre acceptation auprès de Dieu.

13.5 Applications de ces vérités

Considérons maintenant les applications de ces vérités.

Cher lecteur chrétien, toutes les fois que votre âme est assaillie par le doute et la crainte, fixez immédiatement vos regards sur Jésus — « l'Agneau comme immolé, qui se tient maintenant au milieu du trône » (Apoc. 5:6). Prenez garde à ne pas chercher la justice en vous-même, car Christ dans la gloire, c'est Lui votre justice (Rom. 10:4). Prenez garde à ne pas considérer l'œuvre de l'Esprit en vous-même comme le fondement de votre justification, car c'est par le sang de Christ que nous sommes justifiés. Prenez garde à ne pas vous comparer à d'autres comme preuve de votre acceptation, car Christ seul est le chemin qui mène au Père. Prenez garde à ne pas regarder à vos états d'âme ou à vos expériences comme à des preuves, car nous changeons souvent, et nos cœurs sont extrêmement trompeurs, mais l'amour de Christ, lui, ne change pas. Oh ! comme Abram, contemplez le sacrifice de Dieu ! Contemplez la perfection, la pureté, la beauté et la valeur éternelles de Jésus, Sa plénitude, Son amour, Son service ! Considérez Ses voies, Ses paroles, Ses souffrances physiques et morales, Son sang versé et Sa mort ! Voyez le Saint de Dieu fait péché pour nous, et permettez au « brandon

de feu», à la lumière de la vérité divine, d'illuminer la scène ! Prêtez l'oreille au témoignage de Dieu ! Écoutez Son jugement à Lui sur la valeur de la Croix ! Voyez le péché ôté, et la justice introduite ! Ouvrez votre cœur au témoignage de Dieu selon lequel le sang de Jésus Christ, Son Fils, nous purifie (oui, nous !) de tout péché : nous sommes «justifiés gratuitement par sa grâce» (Rom. 3:24), «agréables dans le bien-aimé» (Éph. 1:6). Contemplez-Le portant vos iniquités, vos transgressions et vos péchés ; votre vieil homme a été crucifié avec Lui, et le courroux de Dieu a passé sur Lui afin que vous soyez justifié. Alors le dégoût de vous-même viendra remplacer votre sentiment de propre justice, l'humiliation remplacer la confiance en soi ; l'assurance bannira le doute, et la louange et les actions de grâce s'élèveront vers le Père des miséricordes au nom de notre Seigneur Jésus Christ.

13.6 Des rechutes ?

Peut-être mon lecteur a-t-il rechuté ? peut-être a-t-il perdu l'assurance de son intérêt en Christ ? Vous avez été jadis heureux dans le Seigneur, heureux avec les Siens. Vous vous entreteniez ensemble de ces choses, y trouvant paix et bonheur. Puis vous vous êtes laissé aller, négligeant la prière personnelle et la lecture quotidienne de la Parole. Petit à petit vous avez renoncé à vous réunir publiquement ou en privé avec les enfants de Dieu. Vous êtes devenus un intime avec ceux du monde, jusqu'à marcher finalement avec eux. Vous vous êtes laissé aller au péché. Troublée dans un premier temps, votre conscience s'est progressivement endurcie. Mais cela ne vous a pas rendu heureux. Vous aviez perdu votre assurance et votre confiance en Dieu ! «Miserable homme que je suis» ! vous écriez-vous parfois (Rom. 7:24). Soyez sûr, cher ami, que Jésus vous aime toujours, même si votre conduite l'a tant attristé !

Revenez donc à Lui sans plus attendre ; reconnaissez votre iniquité ; confessez vos péchés ; dites-Lui toutes vos tristes expériences, et Il vous restaurera. Il vous pardonnera et vous guérira de toutes vos rechutes, et Il vous aimera sans réserve. «Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1:9)

13.7 Un sort éternel et définitif

Mais peut-être que mon lecteur ne fait pas confiance à Christ en ce qui concerne le salut ? Vous avez entendu l'évangile, mais vous ne croyez pas. S'il en est ainsi, l'Écriture ne vous donne pas l'assurance du salut, mais celle d'une condamnation éternelle : «Celui qui ne croit pas est déjà jugé» (Jean 3:18). Dieu l'a déclaré, et il en sera ainsi, car Dieu ne peut se renier Lui-même. Sa parole s'accomplira certainement. Si vous refusez la grâce, vous aurez le jugement. Si vous désobéissez à Dieu, Il vous punira certainement. Si vous rejetez Son salut, une destruction éternelle sera votre part. Ah ! malheureux ! Ce monde est votre paradis, cette vie est ce que vous avez de meilleur, mais à la fin de votre carrière terrestre, vous direz : «La moisson est passée, l'été est fini, et je ne suis pas sauvé» ! (Jér. 8:20). Pas sauvé... ! Comment les anges ne s'étonneraient-ils pas de ce que les hommes rejettent un si grand salut ? Quant à vous, cher lecteur, soyez certain que vous êtes sur la route large qui mène à la destruction ! Chaque jour, vous êtes un peu plus près de l'abîme de tourments ; à chaque heure le péché perd pour vous de son attrait, et à chaque instant vous vous rapprochez de votre condamnation éternelle ! Cela n'est-il pas vrai ? Cela fait-il le moindre doute, si vous restez sans Christ ? Sa parole n'est-elle pas absolument certaine ? N'a-t-Il pas dit «Si vous ne vous repentez, vous périrez tous de la même manière» (Luc 13:3) et «si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu» (Jean 3:3), et encore «si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes» (Jean 6:53) ?

14 Paix à ceux qui sont anxieux — Le serpent d'airain — Nombres 21:8-9 — chapitre 19

«Et l'Éternel dit à Moïse : Fais-toi un serpent brûlant, et mets-le sur une perche ; et il arrivera que quiconque sera mordu, et le regardera, vivra. Et Moïse fit un serpent d'airain, et le mit sur une perche ; et il arrivait que, lorsqu'un serpent avait mordu un homme, et qu'il regardait le serpent d'airain, il vivait» (Nomb. 21:8-9)

Le seul moyen d'être sauvé nous est exposé très clairement dans divers passages de l'Ancien Testament. Considérons-en quelques-uns. Il nous est dit qu'Abel reçut témoignage d'être juste, parce qu'il s'était présenté devant Dieu avec un agneau pour sacrifice, tandis que Caïn fut rejeté, malgré tous ses efforts pour apporter du fruit de son propre labeur. Noé et sa famille furent sauvés pour avoir été dans l'arche que Dieu avait commandé de construire, tandis que tous ceux hors de l'arche périrent. Les gendres de Lot, qui se moquaient, moururent sous le feu du jugement de Dieu sur Sodome, parce qu'ils demeurèrent dans la ville dont Dieu avait annoncé la destruction, refusant d'en sortir pour avoir la vie sauve. Les Israélites, en Égypte, furent sauvés de la vengeance de l'ange destructeur parce qu'ils s'abritèrent sous le sang de l'agneau, l'unique remède prescrit par Dieu. L'homicide échappait à la peine de mort en s'enfuyant dans la ville de refuge. Le lépreux, aux plaies repoussantes, était immédiatement purifié par l'aspersion de sang. Rahab fut sauvée, lors de la destruction de Jéricho, grâce au cordon de fil écarlate à sa fenêtre. Le serpent d'airain sur une perche est un autre exemple de la simplicité du salut éternel que Dieu a préparé en faveur de l'homme pécheur.

Beaucoup d'âmes sincères n'ont pas la paix avec Dieu, parce qu'elles ne discernent pas la simplicité de l'évangile. Elles ne règlent pas leurs pensées selon la parole écrite de Dieu comme seul critère de vérité, pas plus qu'elles ne considèrent le Saint Esprit comme le seul Maître et Révélateur des choses de Christ. Il en résulte une incertitude complète dans leurs pensées, et un manque de véritable repos dans leur esprit troublé. Si la conscience n'est pas parfaitement convaincue de la ruine totale et de l'iniquité de l'homme naturel, elle n'est pas prête à recevoir le parfait témoignage de la grâce infinie de Dieu. Et si l'esprit n'est pas libéré des opinions humaines, il ne percevra pas la simplicité merveilleuse de l'évangile de Dieu ! Voilà pourquoi tant d'âmes sincères, qui ont été vivifiées par le Saint Esprit, continuent à douter et à craindre presque toute leur vie ! Elles regardent en elles-mêmes dans l'espoir d'y trouver certains sentiments, certaines réussites, preuves, ou autres choses semblables, au lieu de ne regarder qu'à Christ. Et si elles regardent quand même à Lui, elles pensent que quelque chose d'autre est nécessaire, au lieu de recevoir simplement ce que Dieu dit dans Sa Parole au sujet de l'œuvre parfaite accomplie par Son Fils bien-aimé, et de la sûreté et de la sécurité de ceux qui viennent à Dieu par Lui. Qu'aucun pécheur, accablé dans son âme, ne pense trouver la paix avec Dieu si ce n'est en regardant à Christ crucifié et ressuscité, et en croyant ce que Dieu dit de la valeur de Son œuvre accomplie sur la croix.

L'histoire du serpent d'airain a pour but, par l'enseignement du Saint Esprit, d'apporter la paix aux âmes anxieuses, car elle illustre fort simplement les voies de Dieu en grâce envers les hommes, les pécheurs perdus. C'est ce que notre Seigneur bien-aimé expliqua à Nicodème (Jean 3), si bien que nous n'avons pas seulement le récit inspiré sur le serpent d'airain, mais nous en avons aussi le commentaire divin qui nous enseigne l'unique moyen d'obtenir le salut éternel. Le témoignage de Moïse, inspiré par l'Esprit, dans l'Ancien Testament, et l'explication qu'en donne Christ Lui-même dans le Nouveau Testament, confèrent à ce sujet une grande importance et un profond intérêt. Lorsqu'il éleva le serpent d'airain afin que tout Israélite mourant pût le regarder et vivre, le législateur — Moïse — ne réalisait peut-être que bien peu, qu'il était en train de préfigurer cet événement sans pareil où Christ, dans Son amour infini, allait être de Son plein gré élevé sur la croix pour le salut des pécheurs perdus. Il en était pourtant bien ainsi, car le Seigneur Lui-même l'attesta par ces paroles touchantes : «Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean 3:14-15).

Trois points, dans ce récit, méritent d'être considérés avec le plus grand sérieux : 1) l'état du peuple, 2) le remède fourni par Dieu, 3) les effets de ce remède.

14.1 L'état du peuple

Le peuple avait péché. Ils avaient murmuré contre Dieu, attirant ainsi justement sur eux-mêmes Son jugement et Sa colère. Ils étaient donc sous une sentence de mort, car le péché et la mort sont indissociables. Le salaire du péché a toujours été, et sera toujours, la mort (Rom. 6:23). Beaucoup d'Israélites étaient déjà morts sous l'influence mortelle de la morsure du serpent, et beaucoup d'autres étaient en train de mourir. Rien n'était donc plus désespéré que leur état ; ils pouvaient ne pas le croire, mais c'était pourtant la réalité. Peut-être avaient-ils essayé des remèdes humains, car l'homme tente toujours de soulager sa détresse du moment, mais on peut être sûr que tous avaient échoué. Cela leur faisait éprouver que la morsure du serpent dépassait ce qu'ils pouvaient eux-mêmes guérir. C'est pourquoi ils demandèrent à Moïse que les serpents soient retirés, mais telle n'était pas la manière dont Dieu voulait répondre à leur besoin.

Les fils d'Israël avaient donc péché. Ils étaient mortellement blessés, sans aucun pouvoir d'y remédier, et sans aucun espoir humain de délivrance.

Telle est aussi la véritable condition de l'homme devant Dieu aujourd'hui. Ces Israélites mourants, victimes des serpents, sont une image touchante de milliers, oui de millions d'hommes qui nous entourent aujourd'hui. L'homme a péché. Il est triplement pécheur : 1) il l'est par naissance, comme descendant de parents déchus ; 2) il l'est par ses actes, ayant effectivement transgressé les saints commandements de Dieu ; 3) il l'est dans son cœur, car le péché habite en lui, si bien qu'il est foncièrement et désespérément mauvais. Outre tout cela, la plupart des gens y ajoutent le péché majeur de ne pas croire au Fils unique de Dieu, de ne pas recevoir ce Sauveur que Dieu a envoyé ! Le Saint Esprit est venu pour convaincre les hommes de péché, pour leur montrer qu'ils sont morts dans leurs fautes et leurs péchés, promis à une mort et à une condamnation éternelles. Sans aucun doute, rien n'est plus désespéré que la condition de l'homme sous le pouvoir du péché et de la mort. Rien n'est plus désespéré, car, malgré tout ce qu'il a inventé pour améliorer son sort, il n'a encore trouvé aucun remède contre la mort. Avec diligence, il s'efforce d'élaguer les branches infâmes qui s'étaient trop visiblement, mais la souche demeure celle d'un arbre corrompu. L'homme ne peut inventer de remède contre la mort. Il essaye d'adoucir l'oreiller du mourant par des larmes de sympathie, ou des soins palliatifs ; peut-être cherche-t-il à embellir le cadavre avec des ornements somptueux et des aromates odorants. Il peut aussi organiser une cérémonie fastueuse au bord de la tombe, décorer richement le sépulcre, mais il ne peut guérir la morsure du serpent, il ne peut vaincre la mort. La mort est là tout autour de lui, et se sent lui-même mourir. Il est sans force et sans espérance dans le monde (Rom. 5:6 ; Éph. 2:12).

Les hommes ne réalisent guère tout ce qu'implique cette confession : «Nous sommes pécheurs» ! Elle signifie vraiment que la mort est à l'œuvre en nous parce que nous avons péché — nous sommes morts dans nos fautes et nos péchés (Éph. 2:1), en route vers une mort éternelle. Tel est le véritable sens de cette expression banale : «je sais que je suis un pécheur». Oh ! Que le Saint Esprit veuille déchirer le voile d'ignorance et d'incrédulité qui obscurcit l'esprit humain, et convaincre ainsi des multitudes dans le monde entier pour qu'elles puissent s'écrier, comme le prophète d'autrefois : «Malheur à moi, car je suis perdu» (És. 6:5).

Notre condition est donc naturellement semblable à celle des Israélites mordus par les serpents. Ils avaient péché : nous aussi. Ils étaient coupables devant Dieu : nous aussi. Ils étaient condamnés justement : nous aussi. Ils mouraient à cause de leur péché : nous aussi. Ils étaient incapables de se sauver eux-mêmes : nous non plus. Ils n'avaient pas plus que nous-mêmes le moindre espoir, jusqu'au moment où Dieu, dans Sa grâce infinie et gratuite, leur fournit un remède que nous allons maintenant considérer.

14.2 Le remède de Dieu

Pourquoi ce remède divin ? Le peuple le méritait-il ? Non, car ils avaient péché et méritaient la juste indignation de Dieu. Mais leurs besoins et leur état désespéré éveillèrent la compassion et la miséricorde de Dieu, et Il apporta la vie et le salut à ceux qui étaient mourants et dans le besoin. Le peuple ne pensait qu'à chasser les serpents, à voir quelque amélioration de sa condition présente. Mais les pensées d'amour et de compassion de Dieu sont bien plus élevées que cela ! Il veut donner la vie aux âmes qui périssent, c'est-à-dire abolir la mort. C'est pourquoi il offrit un remède tel qu'il suffisait à quiconque de le regarder pour vivre ! C'est là un remède digne du Dieu de résurrection. Jamais le cœur de l'homme n'avait pu en concevoir d'aussi parfait, d'aussi approprié, d'aussi glorieux et riche en grâce : «L'Éternel dit à Moïse : Fais-toi un serpent brûlant, et mets-le sur une perche ; et il arrivera que quiconque sera mordu, et le regardera, vivra». Le remède était simple et la guérison immédiate. Il n'était pas question pour eux de faire des œuvres, de faire des expériences ou de donner des preuves ; il s'agissait de regarder et de vivre ! Il leur était ordonné de regarder en dehors d'eux-mêmes, droit vers l'objet placé devant eux, et même s'ils étaient à l'article de la mort, ils vivaient aussitôt ! Ceux qui souffraient de la blessure mortelle infligée par le serpent brûlant, n'avaient qu'à regarder le serpent d'airain sur la perche pour passer de la mort à la vie !

Il n'y avait qu'un remède, il n'y en avait pas d'autre. Il était élevé entre terre et ciel. Dieu seul y avait pourvu. Il suffisait d'un regard pour en bénéficier. La guérison était parfaite et instantanée. Il n'y avait rien à ajouter. Ce remède était gratuit. Tout homme qui avait été mordu pouvait se le procurer «sans argent et sans prix» (És. 55:1). Personne ne l'essayait en vain. Mais ceux qui le dédaignaient mouraient.

Tel est le remède divin pour les âmes mourantes aujourd'hui. C'est Jésus, et Jésus seul. Il a été élevé entre la terre et le ciel. Il est mort pour des pécheurs — pour ceux qui sont morts dans leurs fautes et dans leurs péchés. Dieu seul a pourvu entièrement à ce remède unique. Dans Sa compassion et Sa grâce gratuite, Il a envoyé le Sauveur, car «Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous» (Rom. 5:8). Le fléau de nos cœurs, c'est le péché ; or, en Jésus crucifié, nous voyons le péché condamné, éloigné de nous à jamais, car c'est à la croix que «Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui» (2 Cor. 5:21). C'est sur la croix que Christ a été élevé pour nous amener à Dieu (1 Pierre 3:18).

C'est aussi par un simple regard que l'on réalise les bienfaits du salut de Dieu. «Tournez-vous vers moi, et soyez sauvés» (És. 45:22) ; «Voilà l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde» (Jean 1:29) ; «Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé» (Actes 16:31) ; «Quiconque croit, est justifié par lui» (Actes 13:39) ; Jésus a dit : «Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi» (Jean 6:37).

Le salut est gratuit pour tous ceux qui le désirent. «Celui qui croit en moi a la vie éternelle» (Jean 6:47) ; «Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé» (Jean 10:9) ; «Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos» (Matt. 11:28) ; «Que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie» (Apoc. 22:17).

La guérison que Dieu accorde est immédiate et parfaite : «Celui qui croit en moi a la vie éternelle» (Jean 6:47). Celui qui croit est justifié par Son sang ; il ne viendra pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie (Rom. 5:29 et Jean 5:24), «car par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés» (Héb. 10:14). Il nous a acquis une rédemption éternelle (Héb. 9:12).

Les Israélites qui regardaient au serpent d'airain, ne recevaient qu'une vie temporelle, tandis qu'en regardant au Seigneur Jésus, nous avons la vie éternelle. Telle est la grâce de l'évangile, comme notre Seigneur l'a déclaré : «Et comme Moïse éleva le serpent dans le

désert, ainsi il faut que le fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean 3:14).

Ce ne sont donc pas les ordonnances, les obligations, le renoncement à soi-même, un zèle tout extérieur, quelque convenables que soient ces choses chacune à leur place, qui répondent au besoin du pécheur, mais seulement Christ, et Christ crucifié. Lui seul a triomphé de la mort. Lui seul est la vie, la vérité, et le chemin qui mène au Père (Jean 14:6). Il est le seul Médiateur entre Dieu et les hommes (1 Tim. 2:5). Seul, Son sang purifie de tout péché et de toute impureté. Seule, Sa mort a satisfait la justice divine. C'est sur Jésus, sur la croix, que s'est déversé le courroux ardent de Dieu, et que Sa sainteté et Sa vérité infinies ont triomphé. C'est la mort de Jésus sur la croix qui a manifesté pleinement l'impiété de l'homme, et a révélé pleinement la grâce infinie de Dieu. Nulle part ailleurs que sur la croix n'apparaît aussi bien l'horreur du péché, et nulle part ailleurs le péché n'est à la fois condamné et ôté. Sans la mort de la croix, Jésus a enseigné qu'il n'y avait point de salut, et c'est à la croix seule qu'Il renvoya Nicodème pour y trouver la vie éternelle. Les apôtres ont prêché «Christ crucifié» (1 Cor. 2:2). Paul lui-même a dit : «Qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde» (Gal. 6:14).

Les paroles de Jésus Lui-même, les récits de l'Ancien comme du Nouveau Testament, le témoignage des prophètes et des apôtres, tout concourt à diriger l'âme victime du serpent — c'est-à-dire malade du péché — vers le Seigneur Jésus qui a été crucifié, et vers Lui seul, pour obtenir la vie éternelle. Oui, bénis ceux qui, par la foi en Lui, échappent à la mort éternelle si pleinement méritée pour recevoir une vie éternelle totalement imméritée, mais gratuite. «Qui croit au Fils a la vie éternelle, mais qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui» (Jean 3:36)

14.3 Les effets

«Il arrivait que, lorsqu'un serpent avait mordu un homme, et qu'il regardait le serpent d'airain, il vivait». Son cœur désespéré, languissant, se ranimait. Dès qu'il prenait conscience de revivre, la crainte de la mort le quittait, et la paix prenait possession de son âme. Force et santé lui étaient rendues pour servir et combattre. Il triomphait des ennemis du Seigneur et poursuivait sa route vers la terre promise. Bien plus, ayant éprouvé lui-même l'efficacité d'un simple regard au serpent d'airain, il était certainement fort désireux que d'autres, qui périssaient autour de lui, jouissent de la même bénédiction.

Si nous nous appliquons à nous-mêmes cette leçon, à la lumière de ce que notre Seigneur nous en dit, il est clair que quiconque croit au Seigneur Jésus, élevé sur la croix, a la vie éternelle. Une vie nouvelle est en lui. Il est une nouvelle création. Il est né de nouveau. C'est un fait que, par la foi dans le Seigneur Jésus Christ, nous avons la vie. «Celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie» (1 Jean 5:12). Il ne s'agit pas seulement d'un changement d'opinions, mais de vie, la vie éternelle que celui qui croit en Christ reçoit.

La jouissance présente de la vie éternelle va de pair avec un changement remarquable, tout autant dans nos expériences que dans notre manière d'agir. La conversion est véritablement un passage de la mort à la vie. Ceux qui précédemment s'enorgueillissaient de leurs vertus, se considèrent désormais comme vils et sans valeur. Et ce cher Sauveur qu'ils avaient si longtemps méprisé et rejeté, devient incomparablement précieux et cher à leur cœur. Ce Dieu, jadis si redouté, ils l'adorent comme le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation (2 Cor. 1:3) ! Ils honorent Sa parole et Ses voies, et les Siens, jadis méprisés sinon persécutés, sont maintenant de bien-aimés objets d'intérêt et d'affection. Tels sont quelques-uns des effets de la vie divine dans une âme. Mais tous ceux qui ont la vie n'ont pas la paix. Ils ont la vie éternelle, mais sans le savoir. Ils sont si accablés par le sentiment de leur propre méchant cœur et de leurs mauvaises actions qu'ils sont incapables de croire que de telles personnes puissent avoir la vie éternelle ! Ils regardent cependant à Christ, auquel ils ne peuvent renoncer. Ils sont loin de penser que cette expérience humiliante, par laquelle ils passent, vient du fait qu'ils ont la vie. De telles âmes sont nombreuses aujourd'hui, comme au temps des apôtres. C'est pourquoi Jean a dit : «Je vous ai écrit ces choses afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle vous qui croyez au nom du Fils de Dieu» (1 Jean 5:13), leur assurant aussi qu'ils pouvaient être certains d'être passés de la mort à la vie, parce qu'ils aimaient les frères (1 Jean 3:14).

Nous avons vu que lorsque l'Israélite qui avait regardé le serpent d'airain se savait guéri, la crainte de la mort le quittait et son esprit retrouvait la paix. De même, aujourd'hui, lorsque le croyant sait qu'il est pardonné, justifié, et accepté, pour avoir simplement regardé dans la gloire Jésus autrefois crucifié, la paix inonde son cœur. Nous avons «joie et paix en croyant» (Rom. 15:13) ; «ayant été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ» (Rom. 5:1).

La crainte de la mort disparaît lorsque l'âme regarde seulement et simplement au Seigneur Jésus, et qu'elle croit qu'Il est mort à sa place et qu'Il a souffert pour ses péchés sur la croix. Le croyant sait ainsi que, quoi qu'il arrive, sa vie est cachée avec Christ en Dieu (Col. 1:3), et que même s'il doit s'endormir en Jésus (1 Thes. 4:14), il ne verra cependant jamais la mort. Cela remplit le cœur languissant de consolation et de paix, aussi bien que de force pour servir Dieu et fournir la course jusqu'au ciel !

Oui, quelle bénédiction d'obtenir la vie éternelle en regardant simplement au Seigneur qui fut élevé sur la croix ! Du fait que nous avons la vie, nous agissons plus ou moins selon la pensée de Dieu. Nous apprenons que notre chair ne vaut rien, et nous nous réfugions en Christ notre justice. Nous savons que la chair a été condamnée et crucifiée, mais aussi que Christ est notre vie. Nous faisons l'expérience de l'infirmité et de la faiblesse, tout en sachant que Christ est notre force. Nous gémissons d'être parfois enclins à la folie et à l'erreur, mais nous savons que Christ est notre sagesse. Nous sommes douloureusement conscients d'être des pécheurs, tout en ayant l'assurance que Christ est notre Avocat auprès du Père. Nous sommes parfois tentés par Satan d'avoir cette pensée d'incrédulité, qu'un jour nous périrons, mais quel réconfort que cette promesse de notre Sauveur Tout-puissant : «Mes brebis... ne périront jamais» (Jean 10:27-28). ! Et lorsque nous sommes sur le point d'être accablés par «combats au dehors et craintes au dedans» (2 Cor. 7:5), nous nous appuyons sur Celui «qui peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui» (Héb. 7:25). Christ est donc tout pour le chrétien, et bien que celui-ci, lorsqu'il regarde à lui-même, s'écrie parfois «Misérable homme que je suis» ! (Rom. 7:24), il peut aussi, lorsqu'il regarde au Sauveur qui fut crucifié, dire : «L'Éternel est ma lumière et mon salut» (Ps. 27:1)

14.4 Faisons connaître ce salut

Amis chrétiens ! Nous avons la vie — la vie spirituelle, la vie éternelle ! Marchons et agissons donc dans l'Esprit ! Montrons que nous appartenons à Jésus, que nous sommes morts avec Lui en ce qui concerne la chair et que nous avons la vie en un Sauveur ressuscité et glorifié. Nous devons demeurer en Christ, vivre de Christ, nous nourrir et apprendre de Christ, si nous voulons marcher comme Christ. Il faut nourrir cette vie nouvelle, faire usage de notre énergie spirituelle et de nos affections nouvelles, si nous voulons être des serviteurs de Christ portant beaucoup de fruit. Nous n'avons pas besoin de travailler pour avoir la vie (ce dont nous serions d'ailleurs bien incapables !) puisque nous possédons celle-ci. Nous ne saurions être des chrétiens, sans avoir regardé au Fils de Dieu élevé sur la croix, et avoir ainsi reçu la vie. La parole de Christ éclaire et fortifie la nouvelle vie ; la chair et le sang de Christ la nourrissent ; la marche de la foi en est l'expression ; et le retour du Seigneur est ce que cette nouvelle vie attend.

Puisque nous avons la vie éternelle en contemplant l'Agneau de Dieu, efforçons-nous d'amener d'autres âmes à goûter les mêmes bénédictions et à en jouir. Avec quel zèle l'Israélite guéri devait courir ça et là pour amener ses amis, victimes comme lui-même, à

regarder le serpent d'airain ! Avec quel empressement nous le voyons tirer le rideau de la tente de son voisin, afin que ceux qui expiraient à l'intérieur puissent lui jeter un seul regard et vivre ! Quelle réalité ce divin remède était pour eux ! N'en est-il pas de même pour nous aujourd'hui ? Oui, mes frères ! Que ce soit donc notre service fervent, sans relâche, de présenter Christ à ceux qui nous entourent !

14.5 **Un dernier appel à saisir ce salut**

Mais certains de mes lecteurs ne peuvent peut-être pas dire qu'ils ont la vie. Le Fils de l'homme a été élevé sur la croix pour donner la vie à ceux qui sont mortellement atteints par le péché, mais ceux-là refusent de regarder à Lui et de vivre ! Quel triste sort que le vôtre, quelle sombre perspective ! Vous méprisez l'amour de Dieu, Sa pitié, Ses compassions, en refusant Son évangile ! Vous méprisez les souffrances et la mort du Seigneur Jésus, et vous demeurez dans vos péchés, succombant chaque jour un peu plus à la morsure du serpent, et vous rapprochant du tribunal de Dieu pour y recevoir votre sentence finale et votre condamnation éternelle ! Mais certains disent peut-être : « je sais que je suis pécheur. Je suis sûr d'avoir enfreint les commandements de Dieu, et d'avoir mérité Son courroux. Mon cœur tremble devant la mort, et à la pensée du jugement. Puis-je être sauvé ? Y a-t-il quelque espoir pour moi ? Une possibilité d'obtenir la vie éternelle ? Bien sûr que oui, chère âme ! Jésus est mort pour des hommes tels que vous. Il a été cloué sur la croix pour des impies. Toute âme convaincue de péché qui se tourne vers Lui, Il la sauve : « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé » ! (Actes 16:31).

15 **Position et espérance du chrétien — Rom. 8:1-9 ; Col. 2:9-10 — chapitre 5**

15.1 **« En Christ » ou « dans la chair » : Délivrance du péché**

« Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus ; car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort ; car ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair, afin que la juste exigence de la loi fût accomplie en nous, qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit. Car ceux qui sont selon la chair ont leurs pensées aux choses de la chair ; mais ceux qui sont selon l'Esprit, aux choses de l'Esprit ; car la pensée de la chair est la mort ; mais la pensée de l'Esprit, vie et paix ; — parce que la pensée de la chair est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas. Et ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu. Or vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous ; mais si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui » (Rom. 8:1-9)

« Car en Lui habite toute la plénitude de la déité corporellement, et vous êtes accomplis en Lui, qui est le chef de toute principauté et autorité » (Col. 2:9-10).

Par « chrétien », j'entends quelqu'un qui est « en Christ », non pas un simple chrétien professant — par opposition à un musulman, un idolâtre ou un Juif — le chrétien véritable est un pécheur qui a reçu comme son Sauveur, le Seigneur Jésus Christ, l'envoyé de Dieu. Par l'expression « en Christ », je ne fais pas allusion au dessein éternel de Dieu, mais à cette réalité bénie d'être considéré par Dieu comme se tenant maintenant devant Lui, pleinement acceptés dans et comme Son Fils bien-aimé. Le dessein de Dieu, avant que le monde fût, était que tous les saints du temps présent soient « en Christ », mais, comme le dit Paul, « nous étions dans la chair » (Rom. 7:5), « nous étions par nature des enfants de colère, comme aussi les autres » (Éph. 2:3) et, à la fin de l'épître aux Romains (16:7), il parle de quelques-uns d'entre eux comme ayant été en Christ avant lui.

Quelle que soit la manière des hommes de répartir la famille humaine en classes, l'Écriture n'en mentionne que deux maintenant : ceux qui sont « en Christ » et ceux qui sont « dans la chair ». Par nature, tous sont dans la chair. Peut-être sont-ils respectueux de la morale, vertueux, aimables, bons — ou tout le contraire ! — cultivés ou illettrés, religieux à leur manière ou sans religion, mais, dans leur état naturel, ils sont loin de Dieu. « La pensée de la chair est la mort » (Rom. 8:6) et encore : « la pensée de la chair est inimitié contre Dieu » (8:7), c'est-à-dire totalement insoumise et dressée contre Dieu. Bien pis, elle est déréglée, refusant d'obéir à Dieu : « elle ne se soumet pas à la loi de Dieu », et pis que tout, Dieu dit qu'elle est tellement mauvaise qu'elle ne peut pas être soumise : « car aussi elle ne le peut pas » (8:7). Le verdict divin, quant à la condition de tout enfant d'Adam, est donc désespérément mauvais. C'est pourquoi Dieu Lui-même ne propose pas d'améliorer l'homme dans la chair, puisqu'il déclare que celle-ci est incapable de Lui être soumise ; mais Dieu donne la vie à l'homme. Christ dit : « Je suis venu afin qu'elles (les brebis) aient la vie » (Jean 10:10). Dieu nous crée en Jésus Christ : « Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création » (2 Cor. 5:17). Il nous donne aussi le Saint Esprit pour nous unir à Christ dans les lieux célestes. Il est faux de dire que Dieu donne aux Siens Son Esprit pour les aider dans la chair, ou pour améliorer celle-ci. Mais ayant donné la vie éternelle à ceux qui croient au Seigneur Jésus, et ayant fait d'eux des fils, Dieu envoie dans nos cœurs l'Esprit de Son Fils par lequel « nous criions : Abba, Père » ! (Rom. 8:15). Il est de la plus haute importance, à notre époque où l'on exalte tellement l'homme, de voir que Dieu déclare que l'homme dans la chair est désespérément et irrémédiablement mauvais. Tel est le verdict divin sur notre état naturel, à nous tous qui sommes « en Adam ». Cette nature est tout entière abominable, totalement impure et non améliorable pour paraître devant Dieu. Toute l'histoire de l'homme depuis la chute, prouve que cette nature est dans le pire état possible. Les jugements, les commandements, les ordonnances, et même le ministère personnel du Christ, rien n'a pu améliorer l'homme dans la chair ; cela n'a réussi qu'à faire ressortir le mal de son cœur. Quant à la loi, il est dit positivement que « tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi sont sous malédiction » (Gal. 3:10). Il n'y avait donc qu'une seule manière dont Dieu pût régler le sort de l'homme « dans la chair » : par le jugement et la mort. C'est ce que Dieu a fait, en substituant à l'homme Son Fils unique et bien-aimé, en faveur de ceux qui croient en Son Nom. Jésus, qui n'avait pas connu le péché, a été fait péché pour nous (2 Cor. 5:21). Il nous est dit aussi, en Rom. 8:3 : « ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair ». Nous voyons ainsi que « le péché dans la chair » a été condamné par Dieu Lui-même en Christ crucifié. C'est une autre vérité, également bénie, que Christ a porté nos péchés et a souffert pour chacune de nos transgressions, en Son propre corps, sur la croix (1 Pierre 2:24). Mais ici il s'agit plutôt de notre mauvaise nature, de ce que nous étions dans la chair. N'est-ce pas là, en fin de compte, le fléau majeur de tout vrai chrétien ? Beaucoup d'âmes, qui ont goûté la réalité bénie du pardon des péchés, sont tellement troublées à cause de leurs convoitises, de leur orgueil, de leurs sentiments intimes et de leur égoïsme secrets, qu'ils en sont souvent à se demander s'ils sont réellement chrétiens. C'est donc une grande bénédiction de savoir que Dieu a résolu pour nous cette question au point de vue de Sa justice, par la mort de Jésus. « Sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec Lui » (Rom. 6:6). Voilà ce que Dieu a fait. Que nous le croyions ou non, c'est un fait accompli : Dieu a mis de côté notre vieil homme, judiciairement, par la mort de Jésus ; si bien qu'en contemplant Jésus mort sur la croix, nous comprenons que Dieu n'a pas seulement jugé en Christ les transgressions que nous avons commises contre Lui, mais aussi que notre mauvaise nature — notre « vieil homme » — est crucifiée avec Lui. Heureux ceux qui croient simplement ce que Dieu nous en dit. C'est ce que fit Paul, pour qui c'était ainsi une réalité bénie : il pouvait dire « je suis crucifié avec Christ » (Gal. 2:20), affirmant aussi comme une vérité divine que « ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises » (Gal. 5:24).

Il est bien vrai que les enfants de Dieu ressentent cette mauvaise nature, et même profondément. Mais en fait, seuls ceux qui sont enseignés de Dieu en ont le sentiment. Acceptant par la foi la pleine valeur de ce que Dieu a fait pour eux dans la mort de Son Fils, ils prêtent l'oreille à l'injonction divine : « Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus » (Rom. 6:11). Amis bien-aimés, est-ce notre cas ? cette vérité est d'une grande importance tant pour notre paix que pour notre marche. Si l'on sent les effets du mal au-dedans de soi-même, comment être en repos devant Dieu, à moins de découvrir que Dieu a réglé cette question, judiciairement, en mettant ce mal de côté dans la mort de Christ ? Si nous sommes parfois tentés de nous écrier « Misérable homme que je suis, qui me délivrera (non pas : qui me pardonnera, mais qui me délivrera) de ce corps de mort » ? (Rom. 7:24), nous pouvons en sûreté regarder à Dieu et dire : « Tu m'as délivré de ce vieil homme par la mort de Christ », « Je rends grâce à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur » (Rom. 7:25). Le croyant est délivré de son « vieil homme » parce qu'il est mort au péché, en Jésus, son Substitut. Certes il continue à ressentir l'existence de ce « vieil homme », mais il sait que c'est un ennemi jugé et condamné. Il poursuit donc sa course, avec ces deux natures, heureux de pouvoir dire : « Ainsi donc moi-même, de l'entendement, je sers la loi de Dieu ; mais de la chair, la loi du péché » (Rom. 7:25). Il sait aussi ce que veulent dire ces paroles de notre Seigneur : « Ce qui est né de la chair est chair ; et ce qui est né de l'Esprit est esprit » (Jean 3:6).

En ce qui concerne la puissance dans la marche et le combat, il ne saurait présentement avoir confiance en lui-même, ni chercher là des ressources, car il sait qu'en lui-même — c'est-à-dire dans la chair — n'habite point de bien (Rom. 7:18). Il sait qu'il est mort au péché. En conséquence, il ne s'attend qu'à Christ, ressuscité et monté au ciel, pour faire face à tout. C'est là le grand secret de la puissance spirituelle.

C'est donc une grande bénédiction de voir avec quelle grâce Dieu nous a délivrés de notre « vieil homme », en toute justice, par la mort de Christ, et qu'Il nous a donné la vie en Lui ressuscité. Ainsi sommes-nous délivrés de l'état de péché et de mort qui était le nôtre quand « nous étions dans la chair » (Rom. 7:5).

15.2 **Notre position**

Ces questions étant clarifiées, voyons d'un peu plus près ce que l'Écriture enseigne quant à notre position et notre espérance.

En Rom. 8:9, Dieu dit : « Vous n'êtes pas dans la chair » ; le verset 1 de ce même chapitre nous dit que nous sommes « dans le Christ Jésus », et au v. 2, nous lisons au sujet de « l'Esprit de vie dans le Christ Jésus [qui] m'a affranchi de la loi du péché et de la mort ». Quelle chose merveilleuse d'être affranchi (*) du péché, affranchi de la loi du péché et de la mort ! Comment en serait-il autrement puisque Dieu nous considère maintenant comme n'étant pas dans la chair, mais en Christ, qui est assis à Sa droite ? Quelle position élevée ! Christ est notre vie, notre paix, notre justice, et nous-mêmes sommes « bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ » (Éph. 1:3) ! Qu'y a-t-il de plus clair ? Nous voyons que notre condition charnelle est ôtée par la mort de Christ, et que, devant Dieu, nous ne sommes pas dans la chair, mais que nous avons une autre vie et une autre position « en Christ ». L'apôtre pouvait donc bien dire : « Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi » (Gal. 2:20).

(*) note Bibliquest : on pourrait dire aussi « libéré » ou « délivré », mais le mot « affranchi » met l'accent sur ce que, auparavant, on était esclave.

Dans quelle position la grâce de Dieu nous a introduits ! Pourrions-nous être placés plus haut qu'en Christ ressuscité et monté au ciel ? Dieu ne nous a-t-il pas « vivifiés ensemble avec le Christ... et ressuscités ensemble, et fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus... », comme le dit l'apôtre en Éph. 2:4-6 ? Nous sommes tous les fruits de la miséricorde riche et abondante de Dieu, et de Sa puissance créatrice, « car nous sommes son ouvrage, ayant été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres » (Éph. 2:10). Tout est par Sa grâce, et à la louange de la gloire de sa grâce » (Éph. 1:6). Être une nouvelle création n'est pas pour nous une espérance, puisque c'est déjà une réalité présente : « Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création » (2 Cor. 5:17). Un chrétien n'est donc pas quelqu'un qui a été amélioré dans la chair, mais une personne qui possède une nouvelle nature, la vie en Christ ressuscité : il est une nouvelle création. Il n'attend pas de mourir pour avoir tout cela, car il est en Christ déjà maintenant, créé dans le Christ Jésus. Il est tout à fait vrai qu'il n'aura la rédemption de son corps (Rom. 8:23) que lorsque Christ viendra ; mais l'Écriture nous considère dès maintenant comme étant « en Christ », et que Christ qui est dans les lieux célestes est notre vie, que nous sommes une nouvelle création, étant remplis jusqu'à toute la plénitude de Christ (Éph. 3:19), bénis de toute bénédiction en Lui — « Vous êtes accomplis en lui » (Col. 2:10). Ô profondeur de la grâce divine ! Quelle consolation éternelle, quelle source de joie et de bonheur Dieu place ainsi devant nous !

Remarquez bien de quelle manière merveilleuse la personne de Christ nous est présentée en Col. 2:9. L'homme Christ Jésus est dans les cieus, le Nazaréen est glorifié, « couronné de gloire et d'honneur ». Il est là, Celui qui jadis parcourait les rues de Jérusalem, s'asseyait au puits de Sichar, et versait des larmes de profonde sympathie avec ceux qui menaient deuil à Béthanie. Mais Il est désormais dans la gloire. Ici-bas, Il était Dieu manifesté en chair (1 Tim. 3:16) ; là-haut, Il n'en est pas moins Dieu, « car en Lui habite toute la plénitude de la déité corporellement » (Col. 2:9). Toute cette gloire divine, qui resplendit dans l'Homme ressuscité et monté au ciel est bien en rapport avec notre sujet, car l'apôtre ajoute aussitôt : « et vous êtes accomplis en lui ». Où suis-je donc ? Quelle est ma position maintenant devant Dieu ? Il m'est dit que c'est « en Christ », que je suis « accompli en Lui », « en qui habite toute la plénitude de la déité corporellement », et qui est « le chef de toute principauté et autorité » (Col. 2:9, 10).

Y a-t-il rien qui surpasse en dignité, en sainteté et en élévation, la position que Dieu nous a donnée en Christ ? Faut-il une garantie supplémentaire pour assurer nos cœurs d'une confiance absolue ? Pourrions-nous avoir une plus parfaite sécurité ? Peut-on souhaiter mieux pour nous forcer à consacrer nos cœurs et nos vies à Celui qui nous a tant aimés ? Ce ne sont pas des bénédictions à venir que nous attendons, puisque nous les avons déjà. Mais en avons-nous pris possession ? en vivons-nous comme des réalités présentes ? Certains chrétiens ressemblent à des hommes qui viennent d'être sauvés de la noyade par un bateau de sauvetage, et qui se demandent s'ils atteindront jamais la terre ferme ! Ils ne réalisent pas qu'ils sont dès maintenant en Christ. Bien sûr, nous ne sommes pas encore corporellement dans les lieux célestes, mais il est bien vrai que Christ s'y trouve, et que nous sommes « en Lui ». Nous sommes bel et bien (non pas « vous serez ») « accomplis en Lui, qui est le chef de toute principauté et autorité » ! Tout ce qu'il nous faut, pour jouir parfaitement de ces vérités merveilleuses, c'est d'ajouter foi à ce que Dieu a dit. L'œuvre que Dieu a accomplie pour nous en Jésus Christ, par Son sang précieux, est bien digne de Lui. À Lui soit toute la gloire ! « Et c'est ici le témoignage : que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils : Celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie » (1 Jean 5:11-12). Mais il y a plus encore : nous sommes unis à Christ ressuscité et élevé au ciel par le Saint Esprit : « Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps » (1 Cor. 12:13).

15.3 **Notre espérance**

Quelques mots à propos de l'espérance du chrétien. Ne confondons pas l'espérance chrétienne et l'espérance juive. Il est dit aux Juifs d'attendre la venue du Messie sur la terre pour y établir les gloires du Royaume. Quant à nous, nous attendons d'être ravis à la rencontre du Seigneur en l'air (1 Thes. 4:17). Les Juifs attendent le jour du Seigneur, et leurs Écritures abondent en enseignements qui

s'y rapportent. Quant à nous, nous attendons l'étoile du matin, qui précède le lever du jour. La venue de Christ à notre rencontre en l'air n'est pas mentionnée dans l'Ancien Testament. C'est une révélation faite à Paul, pour être communiquée à l'Église, selon 1 Thes. 4:15. La gloire d'Israël sera introduite par un jugement, celle des chrétiens par un cri.

Que peut espérer le chrétien sinon la venue de Christ ? Il n'espère pas devenir un enfant de Dieu, puisqu'il l'est déjà. Il n'espère pas davantage être en Christ, puisqu'il y est déjà ! Alors, quelle peut être son espérance sinon la venue du Seigneur Lui-même pour l'introduire dans la gloire ? Quelle espérance bénie, consolante pour nos cœurs, et purifiante pour nos âmes ! Quelle bonne raison, pour les croyants de Thessalonique, de se tourner des idoles vers Dieu, « pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils » ! L'apôtre Paul pouvait bien dire : « Notre bourgeoisie [ou : citoyenneté] est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur » (Phil. 3:20).

16 Gratuité de la grâce — ou : l'eau vive — Apo. 22:1 — chapitre 8

« Et il me montra un fleuve d'eau vive, éclatant comme du cristal, sortant du trône de Dieu et de l'Agneau » (Apo. 22:1).

16.1 Importance de l'Apocalypse, ou Révélation

Les derniers chapitres de l'Apocalypse sont d'une solennité particulière. Ils traitent du salut et de la damnation, de la vie et de la mort, de la grâce et du jugement, de la gloire et des tourments éternels. Que les choses se passent dans la gloire céleste ou devant le trône du jugement éternel, l'AGNEAU y est toujours exalté et au premier plan.

Peu de gens lisent l'Apocalypse. Beaucoup s'en excusent sous prétexte que c'est un livre très difficile à comprendre, alors que son titre même en exprime la simplicité. Le mot « révélation » ne signifie pas quelque chose de difficile, mais quelque chose de révélé, c'est-à-dire rendu clair. Il n'en est pas moins vrai que, aussi simple que soit la Parole de Dieu, « l'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu » (1 Cor. 2:14). Le fait que ce livre soit négligé, même par des gens qui se disent chrétiens, est bien triste. Il s'agit pourtant de la dernière lettre du Seigneur à Ses bien-aimés serviteurs — la dernière communication écrite de Dieu à l'homme — et elle commence par ces paroles : « Bienheureux celui qui lit et ceux qui entendent les paroles de la prophétie et qui gardent les choses qui y sont écrites, car le temps est proche » (Apo. 1:3). Chers amis, comment se fait-il que nous négligions ainsi la Révélation de Jésus Christ ?

Il est merveilleux de voir combien Dieu bénit la lecture de ce livre ! Bien des âmes ont été réveillées pour avoir lu ou entendu les choses qui y sont écrites. Bien des consciences troublées ont été apaisées et réconfortées en voyant, dans les visions glorieuses qui nous y sont rapportées, que des pécheurs rachetés se tiennent autour du trône de Dieu en vertu du seul sang de l'Agneau, tandis que d'autres sont préservés de mille pièges du diable en gardant les choses qui sont écrites dans ce livre. Rien ne montre plus clairement la véritable importance de ce livre que ce commandement, dans le dernier chapitre : « Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre ; le temps est proche » (Apo. 22:10), ainsi que cette promesse : « Voici, je viens bientôt. Bienheureux celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre » (Apo. 22:7). Que faut-il entendre par « garder les paroles de la prophétie de ce livre » ? Il est certain que ce livre ne nous présente pas une liste de commandements auxquels il faut absolument obéir, comme c'est le cas pour la loi de Moïse. Absolument pas ! Il nous présente cependant le résultat des grands principes en vigueur autour de nous, faisant ressortir la différence entre la vérité et l'erreur, l'épouse et la prostituée, Christ et Satan, d'une manière si éclatante que cela nous aide et nous guide puissamment pendant notre voyage vers le ciel, à condition de garder ces paroles non seulement devant nos yeux, mais aussi dans nos esprits et dans nos cœurs.

La Révélation de Jésus Christ se divise en trois parties 1) Les choses que vit Jean 2) Les choses qui sont. 3) Les choses qui doivent arriver après celles-ci. — (Apo. 1:19).

1) Le verset placé devant nous évoque des choses encore à venir. L'apôtre avait été emporté « en esprit sur une grande et haute montagne » (Apo. 21:10) pour contempler « l'épouse, la femme de l'Agneau » (Apo. 21:9) et il la vit « descendant du ciel d'auprès de Dieu, ayant la gloire de Dieu » (Apo. 21:10-11). Nous savons, d'après d'autres passages de l'Écriture, qu'auparavant elle sera ravie « à la rencontre du Seigneur, en l'air » (1 Thess. 4:17). Or, Jean la vit parée de gloire céleste, manifestée aux nations de la terre. Après avoir été l'objet de la grâce de Dieu, elle partage maintenant avec Christ la gloire de Dieu. Elle nous est présentée sous le symbole d'une cité. Mon intention n'est pas de développer ce sujet, mais de considérer tout de suite notre verset : « Et il me montra un fleuve d'eau vive, éclatant comme du cristal, sortant du trône de Dieu et de l'Agneau » (22:1). Ce verset fait aussi partie de la description de la Jérusalem céleste, car le suivant parle de « sa rue » (22:2), évidemment celle de la cité dont il a été question au ch. 21.

16.2 Signification de l'eau vive selon l'évangile de Jean

Mais que représente donc « l'eau vive » de notre verset ? L'Écriture nous éclaire-t-elle à ce sujet ? Penchons-nous sur cette question, avec l'aide de notre Seigneur de grâce.

Dans l'évangile de Jean, au chapitre 1, il est dit de Christ qu'« en Lui était la vie », et qu'« Il était plein de grâce et de vérité ». Dans divers autres passages de l'Écriture on retrouve ensemble la vie et la grâce. C'est ainsi qu'en Rom. 5 nous lisons que « la grâce règne par la justice, pour la vie éternelle, par Jésus Christ notre Seigneur » (Rom. 5:21). En 1 Pier. 3:7, il est parlé de « la grâce de la vie », et en Rom. 8:2, de « l'Esprit de vie dans le Christ Jésus ». Mon lecteur se rappelle sans doute comment le Seigneur Lui-même parlait à la pécheresse samaritaine de la nécessité de boire de « l'eau vive » afin de trouver la paix et la joie : « Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, toi, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné de l'eau vive » (Jean 4:10). Nous voyons ici Celui qui était la vie donner de l'eau vive à une pécheresse morte dans ses fautes et ses péchés (Éph. 2:1). Il lui parle aussi des effets de cette eau vive dans l'âme. À propos de l'eau du puits de Jacob, Il dit : « Quiconque boit de cette eau-ci aura de nouveau soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi, n'aura plus soif à jamais ; mais l'eau que je lui donnerai, sera en lui une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle » (Jean 4:13-14).

Dans le chapitre 3, notre Sauveur avait parlé à Nicodème, le Pharisien, non seulement de l'importance éternelle de la nouvelle naissance, mais du fait qu'elle consistait à être né d'eau et de l'Esprit, ce qui n'était connu que de ceux qui croyaient au Fils de l'homme élevé sur la croix. Ce chapitre se termine sur cette déclaration très claire que celui qui n'a pas Christ n'a pas la vie.

En Jean 5, Christ nous est présenté comme Celui qui vivifie ceux qu'Il veut (Jean 5:21), puis Il déclare que « celui qui entend Ma parole, et qui croit Celui qui M'a envoyé, a la vie éternelle... il est passé de la mort à la vie » (Jean 5:24). La résurrection des croyants est appelée ici « résurrection de vie » (5:29). Christ fait le reproche que des personnes ne veulent pas venir à Lui pour avoir la vie.

Dans le chapitre 6, Christ nous est de nouveau présenté comme le dispensateur de l'eau vive — la vie éternelle — promettant celle-ci à tous ceux qui viennent à Lui, et ajoutant que « les paroles que Moi Je vous ai dites sont esprit et sont vie » (Jean 6:63). Et lorsque le Seigneur demande aux disciples s'ils voulaient s'en aller, Pierre s'écrie : « Seigneur, auprès de qui nous en irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle » (6:68).

Le chapitre 7 nous montre que Christ est la source où peut se désaltérer l'âme qui a soif, et aussi que cette eau vive, dont on s'abreuve par la foi, pénètre profondément les sentiments et les affections. Elle est si précieuse et si abondante qu'elle déborde même

abondamment sur ceux qui nous entourent. « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à Moi, et qu'il boive. Celui qui croit en Moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre » (7:38). Puisse-t-on mieux réaliser cela aujourd'hui, bien-aimés ! Comment se fait-il que nous ne rendions pas plus témoignage à Christ, si ce n'est parce que nous allons si peu à Lui pour nous désaltérer ?

Jean 10 nous montre que les brebis n'ont la vie que par la mort du bon Berger, ce qui montre bien que Jésus crucifié est la seule source d'eau vive. Au ch. 11, Jésus nous est avant tout présenté comme Celui qui donne la vie, et ressuscite les morts, tandis que le ch. 12 nous montre encore plus clairement que la vie et l'union avec Christ ne pouvaient être notre part que par Sa mort : « À moins que le grain de blé tombant en terre ne meure, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (12:24). Le chapitre 14 insiste sur le fait que Jésus EST « la Vie », tandis que le suivant nous montre qu'il n'est possible de porter du fruit à la gloire du Père que dans l'union vivante avec Christ qui est la Vie. Enfin, au chapitre 20, après que la personne, la mort et la résurrection de Christ aient été placées devant nous, le Saint Esprit nous dit, par le moyen de Jean : « ces choses sont écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie par Son nom » (20:31).

L'eau de la vie est donc cette précieuse grâce de Dieu jaillissant en vie éternelle, par Christ, en faveur de l'homme pécheur, que celui-ci soit une Samaritaine débauchée ou un Pharisien d'apparence respectable. De même que le fleuve, au jardin d'Eden, était destiné à arroser le sol, de même l'eau vive est en bénédiction, et en bénédiction éternelle, pour ceux qui sont pauvres et dans le besoin. C'est ce que prouvent, me semble-t-il, les nombreux passages déjà cités. L'occupation et la joie éternelles de l'Église du Seigneur seront peut-être de boire sans cesse de cette eau vive, de découvrir de plus en plus la profondeur de l'amour de Dieu, et de goûter devant Lui une plénitude de joie pour l'éternité. Nous serons alors « rassasiés de la graisse de Sa maison, et abreuvés au fleuve de Ses délices » (Ps. 36:8), car l'Agneau Lui-même sera pour nous une source d'eau vive.

16.3 La grâce qui vient de Dieu

Mais considérons notre verset (Apo. 22:1) d'un peu plus près, et remarquons tout d'abord l'ORIGINE de cette eau vive : « sortant du trône de Dieu et de l'Agneau ». Dieu est le Dieu de grâce, et Jésus Christ est plein de grâce. La grâce, comme tout autre don précieux, vient d'en haut et coule vers nous par Jésus crucifié, ressuscité et monté au ciel.

Beaucoup de personnes confondent la grâce qui est en elles avec la grâce qui leur est apportée, d'où il résulte qu'elles n'ont pas la paix. Il faut qu'elles détachent leur regard d'elles-mêmes pour recevoir justice et paix de la part de Dieu par le Seigneur Jésus Christ. Elles verront que leur conscience n'est purifiée que par Son sang. Il nous faut d'abord boire de l'eau vive, avant que celle-ci puisse jaillir en nous, et découler hors de nous. Il nous faut d'abord recevoir la grâce pour nous, afin d'avoir la paix en nous. La grâce de Dieu apporte le salut (Tite 2:11), et lorsque les apôtres écrivaient à leurs frères en Christ, ils commençaient généralement par leur dire : « Grâce et paix à vous, de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus Christ » (1 Cor. 1:3). Oui, la grâce procède bien « du trône de Dieu et de l'Agneau ». Elle est éternelle dans sa source et ramène nos pensées à Dieu, à « Son propre dessein, et Sa propre grâce qui nous a été donnée dans le Christ Jésus avant les temps des siècles » (2 Tim. 1:9). Du fait qu'elle est éternelle dans sa source, elle est abondante, immuable, intarissable, dans toutes ses opérations. C'est pourquoi nous lisons : « Car, par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » (Héb. 10:14). Oui, Dieu Lui-même est le « Dieu de toute grâce », et c'est là la gloire de l'évangile, de « l'évangile de la gloire du Dieu bienheureux » (1 Tim. 1:11) ! Si nous pouvions lire dans le cœur du Dieu invisible, nous y verrions des pensées de grâce et de paix envers des hommes pécheurs, des desseins de rédemption éternelle entre les personnes de la Dêité, le pardon pour les coupables et le salut pour ceux qui sont perdus. Jésus est venu pour manifester cela, et c'est à la croix que la grâce divine a surabondé — telle « un fleuve d'eau vive, sortant du trône de Dieu et de l'Agneau ». Bienheureux ceux qui en boivent gratuitement !

16.4 La part de ceux qui boivent de l'eau de la vie

Remarquons qu'il s'agit d'eau vive [ou : vivante], encore appelée, « eau de la vie ». Cher lecteur, il ne faut rien moins que la vie, la vie éternelle, pour répondre aux besoins de ceux qui sont morts dans leurs fautes et dans leurs péchés. La loi était incapable de nous rendre justes, ou de nous donner la vie. Elle ne faisait que manifester notre péché. Mais Jésus est venu pour donner la vie. Il est cette source débordante d'eau vive, et quiconque en boit est « passé de la mort à la vie » (Jean 5:24). Ce n'est pas la vie pour quelques jours, un ou deux, comme quand les Israélites affamés ramassaient la manne ; non ! c'est la vie éternelle que Christ donne. Il a pu dire : « celui qui mangera ce pain vivra éternellement » (Jean 6:58), — « il ne verra point la mort à jamais » (Jean 8:51) — « il ne périra pas » (Jean 3:16) — « il ne viendra pas en jugement » (Jean 5:24), etc. En Ézéchiel 47, où nous trouvons la contrepartie de la Jérusalem céleste dans le témoignage prophétique concernant la Jérusalem terrestre, nous lisons que : « tout être vivant qui se meut partout où parvient la double rivière, vivra » (47:9). Il en est de même du Seigneur Jésus qui a été crucifié. Vous ne sauriez venir à Lui pour être sauvé, cher lecteur, sans recevoir la vie éternelle : « Celui qui vient à moi n'aura jamais faim ; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif », dit Jésus (Jean 6:35). Amis bien-aimés, quelle réalité merveilleuse que celle-ci ! Recevoir Christ dans son cœur comme Sauveur est toujours associé à un bonheur présent et à une bénédiction éternelle. Un sentiment de paix, la nouvelle naissance, la possession d'une vie éternelle dès ici-bas, telle est la part de ceux qui boivent de l'eau de la vie. « Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création » (2 Cor. 5:17) « Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères » (1 Jean 3:14).

Chers enfants de Dieu qui trébuchez, faibles dans la foi, sans force, remplis de doutes et de craintes ! soyez consolés, réjouissez-vous, soyez assurés par la parole du Dieu vivant que vous avez la vie éternelle parce que vous croyez au Seigneur Jésus. Vous avez goûté la grâce de Dieu en Christ, vous avez bu de cette eau vive. Non seulement votre cœur s'élève vers le trône de la grâce, en vertu du sang de Christ, mais il déborde d'amour pour les enfants de Dieu, et anticipe la gloire à venir dans l'attente du Fils de Dieu descendant du ciel. Ne craignez pas ! Jésus intercède dès maintenant pour vous dans les cieux.

16.5 Une eau abondante

Cette eau est aussi abondante, non pas stagnante, mais comme en Ézéchiel 47 : « des eaux où il fallait nager, une rivière qu'on ne pouvait traverser » (47:5). Ô profondeur des richesses de la grâce de Dieu ! Dieu n'est pas seulement un Dieu de miséricorde, mais « il y a rédemption en abondance auprès de lui » (Ps. 130:7). Cette comparaison à une rivière est très belle. Son origine est cachée, mais plus on s'éloigne de la source, plus la rivière devient large et profonde. Il en est ainsi de la grâce de Dieu en Christ ; oui, Jésus est plein de grâce. Mais aucun de nous ne connaît vraiment la profondeur, la hauteur, la longueur et la largeur de cette grâce de Dieu. Ce que nous savons, c'est que plus nous avançons dans la vie, plus nous ressentons le besoin d'être soutenus par les glorieuses vérités de la grâce souveraine et immuable de Dieu, et plus nous en comprenons l'immensité. Et nous croyons qu'il en sera toujours ainsi, car si hier le Saint Esprit a dit « Il donne une plus grande grâce » (Jacq. 4:6), ne redira-t-Il pas encore aujourd'hui « Il donne une plus grande grâce », et ne redira-t-Il pas encore demain « Il donne une plus grande grâce », et ne redira-t-Il pas encore le jour suivant « Il

donne une plus grande grâce », et ainsi de suite, jusqu'au jour où nous verrons Jésus face à face, et où nous serons heureux pour l'éternité dans le sein de Sa grâce à nulle autre pareille ?

16.6 Une eau pure

Remarquons en outre que cette eau est pure. Les hommes accordent parfois la grâce quand la culpabilité a été prouvée, mais le péché demeure. Un prisonnier, par exemple a été reconnu coupable d'une offense capitale, mais, juste avant l'exécution attendue, une remise de peine est annoncée. Cependant, bien que le prisonnier ait la vie sauve, la culpabilité demeure : Il y a pardon, mais non purification. La grâce de Dieu, au contraire, est pure ; et non seulement elle est pure, mais elle purifie. La grâce règne par la justice. Dieu est juste, et Il justifie celui qui croit. Dieu est pur, Christ est pur, et le croyant est pur parce que son coeur est purifié par la foi ; il est lavé de tout péché, entièrement justifié !

Oui, la grâce de Dieu est pure, en vertu de sa perfection. Ce n'est pas un mélange de ce que fait l'homme d'une part et de l'œuvre de Dieu d'autre part, pas plus qu'une combinaison de loi et de grâce, mais c'est la grâce à l'état pur, jaillissant simplement du coeur du Dieu juste et saint, qui accorde gratuitement la rémission des péchés à quiconque croit, parce que Christ est mort sur la croix sous le coup du jugement de nos péchés. Chers enfants de Dieu, n'essayez pas de combiner la loi et l'évangile ! Ce sont deux choses on ne peut plus distinctes, sans rien de commun ! « La loi a été donnée par Moïse : la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ » (Jean 1:17). Le poison le plus mortel que Satan puisse présenter à un pécheur est un mélange de loi et d'évangile, car ce mélange détruit l'un et l'autre ! Béni soit Dieu de ce que l'eau de la vie est pure ! Méfions-nous de la moindre falsification de la pure doctrine de l'amour immérité de Dieu.

16.7 L'eau de la vie : glorieuse

L'eau de la vie nous est enfin présentée comme « éclatante comme du cristal », ce qui, à mon avis, nous enseigne qu'elle est non seulement pure et transparente, mais aussi glorieuse. Lorsque Jean vit la sainte cité, il nous dit qu'il la vit « semblable à une pierre très précieuse, comme une pierre de jaspe cristallin » (22:11). Oui, cher lecteur, la grâce de Dieu est véritablement glorieuse ! C'est pourquoi il nous est parlé de « la gloire de Sa grâce » (Éph. 1:6). « L'Éternel donnera la grâce et la gloire » (Ps. 84:11). Il y a de la majesté dans la grâce, car le trône céleste est appelé « le trône de la grâce » (Héb. 4:16). Oui, cette grâce découle des conseils éternels de Dieu, et ajoute à Sa gloire éternelle. Dans les siècles à venir, Il montrera les immenses richesses de Sa grâce dans Sa bonté envers nous par Jésus Christ (Éph. 2:7). L'Agneau aimera éternellement les Siens et les rafraîchira éternellement.

16.8 Sauvés par grâce

Et maintenant chers amis chrétiens, rappelons-nous l'un à l'autre que le salut est par pure grâce, d'un bout à l'autre : « Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi » (Éph. 2:8). C'est là qu'il nous faut demeurer. Notre occupation éternelle sera de nous abreuver toujours plus à ce fleuve d'eau vive. Cherchons donc dès maintenant, avec l'aide de l'Esprit Saint, à connaître toujours mieux l'amour que notre Dieu nous porte. C'est cet amour seul qui nous reconfortera lorsque nous sommes tristes, — qui nous relèvera lorsque nous défailons, — qui nous gardera dans l'humilité devant Dieu, — qui nous remplira de compassion et de tendresse envers les autres, — qui nous fortifiera pour le service de Dieu et la lutte contre Satan. La grâce seule rend capable de porter du fruit pour Dieu. « La grâce de Dieu qui apporte le salut... nous enseigne que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans le présent siècle sobrement, et justement, et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et sauveur Jésus Christ » (Tite 2:11). Bien-aimés, ce fleuve d'eau vive coule toujours, et lorsque nous nous sentons stérile et sombres, ce n'est pas parce que Dieu a oublié d'agir en grâce, mais c'est nous qui avons oublié Sa grâce ! Oh ! pensons davantage aux richesses de Sa grâce ! à ces « eaux où il faut nager », à cette « rivière qu'on ne peut traverser » selon Ézéchiél 47. Impossible de se noyer, car « Il donne de la force à celui qui est las, et il augmente l'énergie à celui qui n'a pas de vigueur » (És. 40:29). Alors, fortifions-nous dans cette grâce qui est dans le Christ Jésus ! (2 Tim. 2:1).

16.9 La grâce pour les inconvertis

Je désire maintenant m'adresser aux inconvertis. Vous venez d'entendre parler du Seigneur Jésus Christ qui a été crucifié pour les pécheurs, comme étant Celui qui donne l'eau de la vie. Soyez bien certains qu'il n'y a de salut en aucun autre. Tel le rocher frappé autrefois dans le désert pour abreuver le peuple altéré et le sauver de la mort (Ex. 17), de même Christ, qui a été crucifié, est un fleuve d'eau vive : toute âme dans le besoin qui vient à Lui constate combien cela est vrai. Mais vous, cher lecteur, avez-vous soif de pardon des péchés et de paix avec Dieu ? Ne soupirez-vous pas après le repos pour votre conscience troublée ? Si oui, venez au Seigneur Jésus Christ tel que vous êtes, et recevez ces bénédictions éternelles que Dieu donne gratuitement aux pécheurs. Comme le prophète s'adressant jadis à Israël, nous vous supplions : « Ho ! quiconque a soif, venez aux eaux, et vous qui n'avez pas d'argent, venez, achetez et mangez ; oui, venez, achetez sans argent et sans prix du vin et du lait » (És. 55:1).

Mais peut-être êtes-vous un pécheur insouciant ? Vous entendez, mais c'est comme si vous n'entendiez pas ! Vous ne vous souciez pas de venir à Christ afin d'avoir la vie. Vous ne pensez guère à cette parole de Jésus : « Qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui » (Jean 3:36). Pauvre âme sans Christ ! Souvenez-vous bien que « la colère de Dieu demeure sur vous » !... Peut-être irez-vous vous coucher dans votre lit cette nuit, et vous dormirez, mais hélas ! la colère de Dieu demeure sur vous. Demain matin, vous allez travailler ou vous amuser, en gardant le sourire, mais la colère de Dieu demeure sur vous. Le temps va passer pour vous, et peut-être allez-vous vous retrouver sur un lit de maladie, des amis dévoués veillant sur vous et cherchant à adoucir vos derniers instants, mais cela ne suffira pas à vous consoler, car la colère de Dieu demeure sur vous. Vous allez vous affaiblir, votre corps dépérir rapidement, votre force décliner, avec tremblement, sans pouvoir vous redresser, la respiration se faisant de plus en plus difficilement et, chose bien solennelle à dire, lorsque, de sa main glaciale, la mort aura rompu le dernier fil qui vous rattachait à la vie, vous aurez la preuve terrible et éternelle que la colère de Dieu demeure sur vous ! Puissiez-vous dès maintenant prendre au sérieux cet avertissement et fuir la colère à venir ! Ne savez-vous pas que tout à la fin de la Bible il est écrit : « Que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie » (Apo. 22:17). Si vous aviez soif et que vous passiez devant une fontaine aux eaux pures comme du cristal sur laquelle serait écrite une invitation à boire librement, ne goûteriez-vous pas de cette eau si claire ? Alors, pourquoi rejeter plus longtemps l'eau de la vie ? Pourquoi rester sourd à cette voix aimante qui vous dit : « À celui qui a soif, je donnerai, moi, gratuitement, de la fontaine de l'eau de la vie » (Apo. 21:6) ?

Cher lecteur, le retour du Seigneur Jésus est proche ! Si vous ne vous tournez pas vers Lui maintenant, c'est Lui qui devra forcément venir à vous, mais avec courroux, car « la révélation du Seigneur Jésus du ciel..., en flammes de feu... » ne tarde pas. (2 Thess. 1:8).

17 La mort et le jugement sont passés pour le croyant — Hébr. 9:27-28 — chapitre 9

« Et comme il est réservé aux hommes de mourir une fois — et après cela le jugement, ainsi le Christ aussi, ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péchés, à salut à ceux qui l'attendent » (Héb. 9:27-28).

17.1 Trois apparitions du Seigneur

17.1.1 Pour ôter le péché

La fin de ce chapitre nous parle de trois apparitions — ou manifestations — différentes du Seigneur. Il nous est dit que « maintenant, en la fin des siècles, Il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice » (9:26). Comme vous le voyez, ce n'était pas simplement pour frayer un chemin au pécheur que Christ est mort, mais pour faire ce que rien d'autre n'avait jamais pu ni ne pourrait faire : ôter le péché. Et c'est ce qui a été si parfaitement accompli qu'il est dit ailleurs que les péchés ont été expiés, effacés, précipités dans les profondeurs de la mer, jetés derrière le dos de Dieu pour qu'on ne s'en souvienne plus jamais, et autres expressions semblables, propres à nous montrer le prix que Dieu attache à l'œuvre de Christ. Certains disent qu'il leur faut bien de temps en temps, regarder leurs péchés en face, mais combien il vaut mieux regarder à Jésus et se réjouir du fait que ces péchés ont été complètement ôtés, selon ce que dit l'Écriture : ÔTÉS ! [ou : abolis].

17.1.2 Comme souverain sacrificateur pour les croyants

Il est ensuite parlé d'une apparition de Christ quelque part maintenant (Héb. 9:24). Mais où ? Au ciel. Il est retourné au Père, monté au ciel avec ce qui a accompli notre rédemption éternelle, c'est-à-dire Son propre sang. C'est là qu'Il se trouve en tant que grand Souverain Sacrificateur pour tous les croyants ; rien que pour eux, car l'incrédule est loin de Dieu. Jésus paraît donc maintenant, pour nous, dans la présence de Dieu. Il est notre justice, notre vie, notre rédemption, si bien que nous paraissions devant Dieu tel qu'Il est, Lui. Nous sommes parfaits dans le Christ Jésus.

17.1.3 Le jugement

Puis, tout à la fin du chapitre, il est fait allusion à une autre apparition du Seigneur, encore à venir, bien que nous ne sachions pas si ce doit être dans un avenir très proche. Mais j'espère revenir tout à l'heure sur ce point. En attendant, je voudrais attirer votre attention sur cette vérité très solennelle énoncée aux versets 27 et 28 « comme il est réservé aux hommes de mourir une fois — et après cela le jugement, ainsi le Christ aussi a été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs... » Les mots « comme » et « ainsi » sont ici très importants.

17.2 La mort, le jugement, le Sauveur

La mort et le jugement, voilà des rendez-vous de Dieu pour les hommes, parce qu'ils sont pécheurs. Le verdict divin n'est pas seulement que « tous ont péché », mais que tous sont « sous le péché » — « esclaves du péché », si bien que le péché est quelque chose d'agréable à l'homme naturel ; il est même parlé des « délices du péché » (Héb. 11:25). Le jugement, de même que la mort, est le résultat du péché ; or, la condamnation du péché par Dieu peut-elle être autre chose qu'éternelle ? C'est pourquoi l'Écriture parle de « la seconde mort, l'étang de feu » (Apo. 20:14). La mort est donc la juste sentence de Dieu (Rom. 1:32) à l'égard des hommes à cause du péché : « le salaire du péché, c'est la mort » (Rom. 6:23). Il y a eu un seul Homme, ici-bas, que la mort ne pouvait revendiquer, parce qu'en Lui ne se trouvait aucun péché. Mais s'étant chargé de notre péché, le péché dans la chair a été condamné en Lui (Rom. 8:3), et Il est mort. Mais Christ n'a pas vu la corruption, car « il n'était pas possible qu'Il fût retenu par elle » [la mort] (Actes 2:24). Cet Homme pur, saint, c'est Jésus, le Sauveur des pécheurs.

Les hommes savent qu'ils doivent mourir, c'est pourquoi ils s'efforcent de rendre la mort aussi douce que possible en améliorant le confort du mourant. Mais ce qu'ils ne peuvent supporter, c'est la pensée du jugement ! Il n'empêche que c'est une convocation de Dieu et on peut la changer. Les hommes sont exposés à la mort et au jugement, car ils sont sous la domination du péché, et aussi sous sa culpabilité. Ils sont donc « esclaves du péché », or « le salaire du péché, c'est la mort » (Rom. 6:23). C'est très simple. Il ne s'agit pas seulement de la mort du corps, car si un homme meurt dans ses péchés, il sera ressuscité et jugé à cause de ces péchés devant le grand trône blanc, puis jeté dans l'étang de feu qui est la seconde mort, dans les ténèbres et les souffrances éternelles. Ceux d'entre vous, donc, qui sont encore dans leurs péchés vont rencontrer la mort et le jugement : ce sont les rendez-vous de Dieu. Comment pouvez-vous supporter l'idée d'être jugés à la lumière de l'infinie sainteté de Dieu et de Sa haine immuable du péché ?

Nous avons ici, pour ainsi dire, deux listes parallèles : l'une intitulée « les hommes », et, sous ce titre, deux mots : la mort et le jugement ; l'autre intitulée « ceux qui s'attendent à Lui » (ou « les croyants »), et, en dessous de ce titre, il est inscrit : « Christ a ôté leurs péchés, les délivrant de la mort et du jugement ». Quel contraste ! D'un côté, les ténèbres et la souffrance, de l'autre la lumière et la gloire ! Notez bien ces deux mots : Comme, et ainsi. Comme la mort et le jugement ont été le sort réservé aux hommes à cause du péché, ainsi Christ a pris sur Lui les péchés, la mort et le jugement. Il a porté « les péchés de plusieurs » (Héb. 9:28). Quelle part bénie que celle des hommes qui ont Christ pour Sauveur !

17.3 Un Sauveur qu'il faut accepter personnellement

Je voudrais maintenant vous demander, mes amis, si vous avez personnellement reçu le Fils de Dieu comme votre Sauveur. Je ne vous demande pas si vous avez de bonnes intentions, car je crois que nombreux sont ceux qui ont l'intention d'aller au ciel tout en suivant le chemin spacieux qui mène à la perdition. Je ne vous demande pas non plus si vous avez quelque connaissance des doctrines de Christ, mais je vous demande si vous L'avez reçu, Lui. Peut-être direz-vous que vous priez davantage, que vous donnez davantage, que vous renoncez davantage à vous-même, et autres choses semblables ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ! Connaître Christ, l'accepter comme votre Sauveur personnel parce qu'il n'y en a point d'autre, savoir qu'à cause de vos péchés vous devez mourir sans Lui et souffrir éternellement, telle est la question vitale. Car ce n'est pas le fait de connaître des doctrines, de faire l'aumône ou de réciter des prières, qui peut vous délivrer de la mort et du jugement, mais c'est Jésus le Fils de Dieu, et Lui seul, car « à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le droit d'être enfants de Dieu » (Jean 1:12), « Quiconque croit en Lui ne périra pas » (Jean 3:15, 16), ou, comme notre précieux Seigneur l'a dit ailleurs : « En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement » (Jean 5:24). Quelle délivrance merveilleuse ! Bienheureux, en effet, ceux qui, ayant simplement reçu Christ comme leur Sauveur, peuvent se reposer dans la confiance la plus parfaite et dans la paix, sachant que leurs péchés ont été expiés par le sacrifice de Christ, et qu'ils ne viendront pas en jugement. Ceux-là sont déjà de l'autre côté de la mort. Ils sont « passés de la mort à la vie » (1 Jean 3:14).

17.4 Délivrance de la mort

Le croyant, donc, est délivré de ce à quoi tout incroyant est exposé — la mort et le jugement. Comment se fait-il qu'il soit délivré de la mort ? Ne voyons-nous pas les saints mourir tout comme les pécheurs ? Il semble que oui, en ce qui concerne leur corps, mais le salaire du péché n'est pas seulement la séparation de l'âme et du corps ; il est aussi parlé de « l'aiguillon » de la mort, et de la « terreur » qu'elle inspire inéluctablement. Le croyant en est si complètement délivré qu'il peut s'écrier : « Où est, ô mort, ton aiguillon » ? (1 Cor. 15:55), car l'aiguillon de la mort étant le péché, il est ôté par le précieux sang de Christ qui purifie de tout péché. La terreur de la mort, elle aussi, s'en est allée, parce que le croyant sait qu'être « absent du corps », c'est être présent avec le Seigneur (2

Cor. 5:8). Il n'est donc pas dit du croyant, dans le Nouveau Testament, qu'il soit mort, mais endormi en Jésus (1 Thes. 4:14). C'est pourquoi aussi notre Seigneur bien-aimé a dit : « Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra point la mort, à jamais » (Jean 8:51), et « il ne goûtera point la mort, à jamais » (8:52). Quel fait béni et glorieux que l'âme qui a accepté Christ pour son Sauveur soit si complètement délivrée de la mort que, lorsque Jésus viendra, ceux qui sont alors vivants seront « en un instant, en un clin d'œil », « changés et ravis à la rencontre du Seigneur, en l'air » (1 Cor. 15:52, 1 Thess. 4:17).

17.5 Délivrance du jugement

Quant au « jugement », rien ne peut être plus contraire à l'enseignement de l'Écriture que de croire que les saints vont être jugés en vue de déterminer s'ils auront la vie éternelle ou non. Je pense à l'interprétation erronée de l'enseignement donné par notre Seigneur, à propos des brebis et des chèvres, en Matt. 25:31-46. Reportez-vous à ce passage, et vous verrez qu'il n'y a là aucune idée de résurrection, personne de mort ni ressuscité. Au lieu de cela, c'est le Roi qui vient ici, jugeant les nations d'après leur comportement vis-à-vis de Ses frères — un résidu juif qui annoncera l'évangile du royaume après notre enlèvement, à la venue du Seigneur. C'est Christ rassemblant et jugeant les vivants. Rien n'est plus contraire à la précieuse vérité selon laquelle chaque croyant possède dès maintenant la vie éternelle, est un enfant de Dieu passé de la mort à la vie, que cette fausse idée que les enfants de Dieu vont être jugés ! Il est tout à fait vrai que chaque croyant paraîtra devant le tribunal (ou « bema ») de Christ (2 Cor. 5:10), sans toutefois qu'il soit alors question de salut, mais de récompense pour le service. Nous paraîtrons alors, comme Christ, dans des corps glorifiés.

17.6 L'espérance du croyant

Quelle bénédiction de voir Dieu nous révéler que la mort et le jugement ont déjà été réglés pour nous par Jésus sur la croix, et que ce qui est devant nous n'est pas, comme certains le disent, un jour de jugement, une cour d'assises devant décider de qui sera sauvé ou non ! J'affirme qu'aucun passage de l'Écriture ne nous enseigne à attendre cela, mais elle nous enseigne à attendre Christ. C'est pourquoi Hébreux 9:28 se termine par ces mots : « Christ...apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent ». Entre Christ et les croyants, il ne sera alors nullement question de péché, ni des conséquences du péché qui sont la mort et le jugement. Christ exercera alors Son pouvoir de rédemption sur nos corps, nous procurant ainsi non seulement une délivrance totale et éternelle de la souffrance et de toutes les conséquences du péché, mais transformant nos corps corruptibles en un clin d'œil pour les rendre semblables à Son corps glorieux, afin que nous puissions à toujours jouir de Lui sans nous lasser. Quelle espérance bénie ! Quelle part merveilleuse que celle d'être dès maintenant des enfants de Dieu, délivrés de la mort et du jugement et jouissant de l'espérance glorieuse d'être pour toujours avec le Seigneur, et pour toujours semblables à Lui ! Le croyant est donc invité 1) à regarder en arrière, c'est-à-dire à la croix où Christ a ôté ses péchés, le délivrant de la mort et du jugement ; 2) à regarder en haut, vers le trône, où Jésus est assis dans la présence de Dieu, et où Il paraît pour lui, comme étant sa justice et son Grand Sacrificateur ; 3) à regarder en avant, dans l'attente de Sa venue qui l'introduira dans la jouissance éternelle du Seigneur.

« En un instant, en un clin d'œil », Il transformera ces corps corruptibles ; et aussitôt, nos cœurs reconnaissants, délivrés pour toujours de tous leurs liens, éclateront en un chant de louange éternel : « Digne est l'Agneau » ! Aujourd'hui, après avoir chanté quelques cantiques, nous nous fatiguons, et quelque chose nous dit que cela suffit ; mais alors, ce sera une adoration sans fin, une joie éternelle dans le Seigneur Jésus ! Nous sentons déjà, même ici-bas, que rien n'est comparable à Jésus. Si le monde offrait toutes ses richesses, tous ses plaisirs ou tous ses honneurs à un enfant de Dieu, celui-ci répondrait que seul Jésus peut le satisfaire.

Et maintenant, chers amis, je vous demande si vous avez de la joie en Jésus ? Est-Il précieux à votre âme ? Le Père trouve en Lui Ses délices, et tous les êtres intelligents du Ciel Lui sont soumis. Si donc vous-même ne trouvez pas vos délices dans le Seigneur Jésus, comment pourrez-vous être trouvé digne de paraître devant le Père ? Christ m'aime. Je sais qu'Il m'a aimé alors que j'étais mort dans mes fautes et mes péchés. Je puis donc m'écrier : « Viens, Seigneur Jésus, ne tarde pas » ! Son retour ne m'inspire aucune terreur, rien qu'une profonde joie. Quelle bénédiction ce sera de nous trouver transportés en un instant au pays de la vie éternelle, de l'amour éternel, de la gloire éternelle, et, bien plus encore, d'avoir la capacité d'en jouir sans cesse ! Oui, quelle promesse bénie que celle-ci : « Christ...apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent » (Héb. 9:28)

18 Le sang qui fait propitiation pour l'âme — Lévi. 17:11 — chapitre 13

«C'est le sang qui fait propitiation pour l'âme» (Lévi. 17:11)

18.1 Le sang de Christ et la rémission des péchés

Le sang de Christ est le vrai fondement de la paix. Alors que rien d'autre ne pouvait nous sauver, Dieu n'a pas épargné Son propre Fils. La mort de Christ répond aux exigences de la loi et de la justice, en même temps qu'elle sauve le pécheur qui croit. Ce n'est que dans l'oeuvre achevée, l'oeuvre de la croix que se trouve le salut pour les perdus. Lorsque Jésus versa Son sang pour la rémission des péchés (*), Il glorifia Dieu, en même temps qu'Il fait jaillir une source propre à effacer le péché et l'impureté. «Sans effusion de sang (**) il n'y a pas de rémission» (Héb. 9:22). C'est pourquoi il est écrit que «c'est le sang qui fait propitiation pour l'âme».

(*) note Bibliquest : « pour la rémission des péchés » = pour que les péchés soient remis, ou pardonnés

(**) note Bibliquest : « sans effusion de sang » = sans que du sang soit versé

Le salut des pécheurs a toujours été associé à l'effusion du sang et à la mort. La raison en est évidente : «le salaire du péché, c'est la mort» (Rom. 6:23). Selon la loi de la sainteté et de la vérité, l'âme qui pêche doit mourir. La mort est donc la juste rétribution de l'homme, car il est pécheur. Il ne meurt qu'à cause du péché. C'est par le péché que la mort est entrée dans le monde. Par conséquent la seule manière d'ôter le péché en toute justice, c'est par la mort. Et il est clair qu'aucun homme pécheur ne peut mourir pour le péché d'un autre, puisqu'il doit lui-même mourir. Le Fils de Dieu, sur Lequel la mort n'avait aucun droit (puisque'Il était sans péché : 2 Cor. 5:21), Lui pouvait mourir pour les autres. Rien moins que Sa mort ne pouvait nous sauver, parce que nous méritions la mort. Christ, donc, dans Sa grâce sans pareille, est mort pour nous — le Juste pour des injustes (1 Pierre 3:18). «Christ est mort pour nos péchés» (1 Cor. 15:3). Et comme la vie de la chair est dans le sang, ainsi dans le langage de l'Écriture, verser son sang est synonyme de donner sa vie. C'est pourquoi il est dit que «c'est le sang qui fait propitiation pour l'âme» Lévi. 17:11.

18.2 Le sang dans les types de l'Ancien Testament

18.2.1 La propitiation du temps des premiers patriarches

Ce sang « qui fait propitiation pour l'âme », Dieu seul l'offre. C'est Son amour qui nous le présente, et l'efficacité de ce sang est soigneusement rapportée dans la Parole de Dieu dès les temps les plus anciens où le péché fit son entrée dans le monde. À peine Adam eut-il péché qu'il eut mauvaise conscience, et il s'éloigna de Dieu. Il fit tout ce qu'il put pour couvrir sa nudité et se cacher de la présence de son Créateur. Mais Dieu le trouva, et, au lieu de le condamner, Il lui promit un Rédempteur pour le délivrer, — un Rédempteur dont le talon serait brisé, et ce brisement permettrait la délivrance. Puis Dieu lui montra qu'Il pouvait les revêtir, lui et sa

femme, bien qu'ils fussent pécheurs, et les introduire ainsi dans le lieu de la vie et de bénédiction par le moyen d'un sacrifice. C'est ainsi que Dieu enseigna à nos premiers parents, — et que ceux-ci apprirent — que «c'est le sang qui fait propitiation pour l'âme». Abel nous est ensuite présenté dans l'Écriture, comme offrant à Dieu un sacrifice plus excellent que celui de Caïn, par lequel il reçut témoignage d'être juste. C'était une vie qu'il offrait. Il avait pris des premiers-nés de son troupeau. Son sacrifice préfigurait l'effusion du sang et la mort de Jésus. Abel reconnaissait ainsi qu'il était pécheur devant Dieu, justement exposé à la mort et au jugement, mais se reposant uniquement sur le sang versé et la mort du Rédempteur promis. C'est ainsi qu'Abel reçut «le témoignage d'être juste» (Héb. 11:4).

Aux jours de Noé, nous voyons aussi que la bénédiction de Dieu descendit sur la terre à cause de «l'odeur agréable» des bêtes pures que le patriarche offrit en sacrifice à l'Éternel (Gen. 8:20-21). Le jugement s'était abattu sur la terre, lorsque s'ouvrirent «les écluses des cieux», et que «les fontaines du grand abîme» se rompirent (Gen. 7:11). Mais lorsque Noé eut offert en holocaustes ces bêtes pures, il nous est dit que «l'Éternel flaira une odeur agréable et ... dit en son cœur : Je ne maudirai plus de nouveau le sol à cause de l'homme...» (Gen. 8:21). Cela nous montre bien que, depuis que le péché est entré dans le monde, Dieu ne peut trouver de repos que dans le sacrifice expiatoire de Christ, et que c'est ainsi seulement qu'Il peut nous bénir. Là encore, nous constatons la valeur du sang.

18.2.2 Le sang de l'agneau pascal

L'histoire bien connue de l'agneau pascal exprime aussi, d'une manière très frappante, qu'il n'y a de sécurité qu'à l'abri du sang. La sentence du jugement avait été prononcée contre l'Égypte. Tous les premiers-nés devaient être détruits en une seule nuit. Riche ou pauvre, vertueux ou débauché, aucun ne devait faire exception ! La parole de Dieu était formelle : «tout premier-né dans le pays d'Égypte mourra» (Ex. 11:5). N'y avait-il donc aucun moyen pour personne d'échapper à ce si terrible jugement ? Si, il y en avait un, et un seul : le sang de l'Agneau. Les fils d'Israël avaient reçu l'ordre de prendre un agneau sans défaut, de le tuer et d'asperger de son sang le linteau et les poteaux de leurs portes (Ex. 12:23), et la promesse de Dieu à ceux qui feraient cet usage du sang était celle-ci : «Je verrai le sang, et je passerai par-dessus vous» (Ex. 12:13). Et il arriva que l'ange destructeur passa par-dessus toute maison portant la marque du sang, mais qu'il entra dans toutes les autres, exécutant ainsi le jugement annoncé, et «il n'y avait pas de maison où il n'y eût un mort» (Ex. 12:30). La différence consistait simplement dans la mise à l'abri du sang. Il ne s'agissait pas de voir soi-même le sang, mais que Dieu le voie. «Je verrai le sang, et je passerai par-dessus vous». Leur sécurité ne dépendait pas de ce qu'ils pensaient, eux, de la valeur du sang, mais de ce que Dieu en pensait. La seule question pour eux, sachant que le jugement allait être exécuté, c'était d'être à l'abri du sang. Peu importait que la maison fût grande ou petite, qu'ils fussent ignorants ou savants, jeunes ou vieux, de haute ou de basse condition. Il s'agissait seulement, pour être épargné, de faire confiance au sang. Ceux qui acceptaient le sang comme le remède divin en aspergèrent le linteau et les poteaux des portes de leur maison, et demeurèrent chez eux, à l'abri du sang, jusqu'à ce que l'ange exterminateur ait passé. Le salut n'était que dans le sang, ce qui nous montre une fois de plus que «c'est le sang qui fait propitiation pour l'âme».

18.2.3 Le sang et la purification du lépreux

L'ordonnance de la purification du lépreux insiste non moins remarquablement sur la valeur du sang. Que la lèpre fût étendue ou non, qu'il y eût beaucoup de taches de lèpre ou peu, qu'elle fût ancienne ou récente, le lépreux était de toute manière impur — totalement impur — interdit de séjour dans le camp d'Israël jusqu'à ce qu'il eût été fait sur lui aspersion du sang du sacrifice. Tous les autres moyens de lavage ne servaient à rien, tous les autres remèdes étaient inutiles. Il pouvait aller ici ou là, faire ceci ou cela, cacher ses taches et ses plaies, il demeurait totalement impur. Mais dès l'instant où aspersion du sang était faite sur lui, il était déclaré pur. C'est le sang qui faisait toute la différence, qui purifiait celui qui était impur. Il est écrit : «... et le sacrificateur... fera aspersion sept fois, sur celui qui doit être purifié de la lèpre, et il le déclarera pur» (Lév. 14:7). Quelle bénédiction ! Quelle merveilleuse illustration de ce que «c'est le sang qui fait propitiation pour l'âme» ! Permettez-moi d'ajouter qu'aussitôt que le lépreux était déclaré pur, l'oiseau vivant, identifié à l'oiseau mort pour avoir été trempé dans son sang, était lâché dans les champs (Lév. 14:7). De la même manière, la résurrection de Christ d'entre les morts est la preuve publique que Dieu donne du fait que Christ a Lui-même lavé nos péchés dans Son sang.

18.2.4 Le grand jour des propitiations

Nous voyons encore le Saint Esprit honorer le sang, et en montrer l'importance vitale, dans cette belle description du souverain sacrificateur entrant dans le lieu saint (Lév. 16). L'apôtre Paul qui en fait le commentaire, nous dit en Hébr. 9 que dans le second tabernacle entraient «le seul souverain sacrificateur, une fois l'an, non sans du sang» (Héb. 9:7). Pourquoi du sang ? Parce que rien d'autre ne met l'homme pécheur à l'abri de la colère de Dieu, et que rien d'autre ne peut remettre les péchés. Entrer dans le lieu très-saint autrement qu'avec du sang aurait entraîné la mort pour Aaron. Moïse n'avait-il pas reçu ce commandement : «Dis à Aaron, ton frère, qu'il n'entre pas en tout temps dans le lieu saint, au-dedans du voile, devant le propitiatoire qui est sur l'arche, afin qu'il ne meure pas ; car j'apparais dans la nuée sur le propitiatoire. Aaron entrera de cette manière dans le lieu saint : avec un jeune taureau pour sacrifice pour le péché, et un bélier pour holocauste... Et il prendra du sang du taureau, et il en fera aspersion avec son doigt sur le devant du propitiatoire, vers l'orient ; et il fera aspersion du sang avec son doigt, sept fois, devant le propitiatoire» (Lév. 16:2-4...14). Nous avons ainsi cet autre témoignage quant à la valeur du sang, comme moyen d'accès dans la présence de Dieu, et nouvelle preuve du fait que «c'est le sang qui fait propitiation pour l'âme».

Je demande à mon lecteur de bien considérer ces divers témoignages de l'Écriture sur l'efficacité du sang, et de se demander s'ils ne prouvent pas irréfutablement que seuls ceux qui mettent leur confiance dans le sang — le sang précieux de Christ — sont sur le véritable terrain de la paix et de la bénédiction. Rien moins que le sang ne pouvait mettre Israël à l'abri, purifier le lépreux, ou permettre au grand sacrificateur de se tenir dans la présence de Dieu. De même rien d'autre que le sang de Christ ne peut purifier la conscience, procurer la paix devant Dieu, ou mettre à l'abri de la colère à venir.

18.2.5 La cessation des sacrifices de l'Ancien Testament et le sacrifice de Christ

À la lumière du Nouveau Testament, sous l'enseignement de l'Esprit, nous discernons que tous les divers sacrifices pour le péché, sous la Loi, annonçaient l'unique sacrifice de Christ ; d'où le fait que, depuis la mort de Christ, les sacrifices de taureaux et de boucs ont cessé d'être offerts. Ils servaient à préfigurer le seul sacrifice parfaitement efficace encore à venir, et à montrer la puissance du sang de Christ, non seulement pour nous donner une sécurité éternelle, mais pour répondre à toute question de conscience, et à toutes les exigences de la sainteté de Dieu. C'est pourquoi l'apôtre Paul nous dit que dans ces nombreux sacrifices offerts sous la loi, il y avait «un acte remémoratif de péchés», mais aucune rémission (Héb. 10:3-4). De tels sacrifices, incapables d'ôter le péché, ne pouvaient purifier la conscience, mais Christ, par une seule offrande fait une fois pour toutes, a ôté le péché (Héb. 10). C'est pourquoi le sang de Christ purifie la conscience pour servir le Dieu vivant. L'apôtre Pierre dit aussi : «Vous avez été rachetés... non par des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or, mais par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache» (1 Pier.

1:18). Quand donc nous lisons que «c'est le sang qui fait propitiation pour l'âme», nous devons comprendre que c'est du sang de Jésus qu'il s'agit.

18.3 Ce que Dieu nous procure par le sang

Quelle bénédiction de constater, dans ce qui précède immédiatement notre verset, que c'est à la grâce de Dieu que nous devons ce sang qui fait propitiation : «l'âme (ou vie) de la chair est dans le sang ; et moi je vous l'ai donné sur l'autel pour faire propitiation pour vos âmes» (Lév. 17:11). Et quelle révélation de cette vérité bénie, que Dieu Lui-même est l'auteur de notre rédemption, qu'Il a donné, envoyé Son Fils pour être le Sauveur du monde, afin que notre foi et notre espérance puissent être en Dieu, et que nous ayons accès en toute confiance à Sa présence ! Il ne fait aucun doute que c'est à la croix que Dieu manifeste le sang qui fait propitiation. C'est là qu'Il montre combien Il nous aime. C'est là, par la mort de Son Fils, qu'Il nous a réconciliés avec Lui. Sans aucun doute, c'est le sang de Christ qui fait propitiation pour nos âmes. Et, en comparant notre verset à des passages du Nouveau Testament, nous verrons que nous avons la rémission des péchés par le sang, la justification par le sang, la paix par le sang, la proximité de Dieu en Christ et par Son sang, et que nous adorons sur la base du sang. Enfin, c'est à cause de la valeur de ce sang que nous entrerons dans la gloire. Que le Seigneur nous aide à bien considérer chacun de ces points.

18.3.1 La rémission des péchés par le sang.

Le témoignage divin selon lequel «sans effusion de sang il n'y a pas de rémission», suffit à démontrer l'impossibilité absolue d'obtenir le pardon des péchés sinon par le sang. Dieu nous purifie sur la base de ce que le péché a été jugé et ôté ; c'est Christ qui l'a fait. Il déclare que Son sang a été versé pour plusieurs en rémission des péchés. S'Il n'était pas allé jusqu'au bout — c'est-à-dire jusqu'à la mort, nous n'aurions pu obtenir le pardon. Mais Il a porté nos péchés en Son corps sur le bois (de la croix ; 1 Pierre 2:24). La justice a été ainsi satisfaite, et les péchés ont été expiés. C'est pourquoi tous ceux qui mettent leur confiance dans le sang de Christ sont pardonnés. En Lui, nous avons la rédemption par Son sang — le pardon des péchés. Le sang est ce qui donne la rémission des péchés. Tous les prêtres et les cardinaux du monde peuvent bien «accorder» le pardon selon ce qu'ils disent, il n'en reste pas moins que «sans effusion de sang il n'y a pas de rémission» (Héb. 9:22). Certaines personnes pensent que leurs péchés sont pardonnés parce qu'elles ont l'impression d'avoir changé, ou encore qu'elles seront pardonnées en changeant leur mode de vie ! Mais cela est faux. Ces personnes se trompent, car elles ne mettent pas leur confiance dans le sang, or «c'est le sang qui fait propitiation pour l'âme» !

18.3.2 La justification par le sang

On peut essayer de se justifier devant ses semblables — parfois même y réussir — mais nous ne pouvons pas nous justifier devant Dieu. Il sait que nous sommes tous coupables et impies, et nous ne pouvons honnêtement prétendre qu'il en soit autrement. L'Écriture nous enseigne que seuls ceux qui croient au Seigneur Jésus sont justifiés, et qu'ils le sont, par Lui, de tout péché. Dans le sang, Dieu déclare qu'Il est juste, et qu'Il justifie celui qui croit en Jésus. Dieu nous justifie par le moyen du sang, car le sang de Jésus ne nous parle pas seulement du péché qui a été ôté, mais de Quelqu'un qui a été parfaitement obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, si bien que «par l'obéissance d'un seul, plusieurs seront constitués justes» (Rom. 5:19). C'est pourquoi il nous est dit aussi «ayant été maintenant justifiés par son sang, nous serons sauvés de la colère par Lui» (Rom. 5:9). Nous jouissons donc d'une justification présente, non pas à cause de notre piété personnelle ou de nos bonnes intentions, mais à cause du sang ; si bien que tous ceux qui croient en Christ sont justifiés — dès maintenant — par le sang de Jésus. Comme il est clair que «c'est le sang qui fait propitiation pour l'âme» !

18.3.3 La paix par le sang

Quiconque a la paix avec Dieu sait que ce n'est par le précieux sang de Christ. Seul le sang peut apaiser le tourment d'une conscience coupable. Rien d'autre que la mort de Christ n'a pu satisfaire la justice de Dieu, et ne peut, par conséquent, donner la paix à la conscience. Voilà pourquoi le Saint-Esprit se sert si souvent de ces passages qui parlent du sang de Christ pour procurer la paix aux âmes anxieuses. Cette paix a déjà été accomplie. Il a fait la paix par le sang de Sa croix, et Dieu, maintenant, annonce la paix par Jésus Christ ; non pas la paix par des ordonnances, par des devoirs à remplir et autres choses semblables, mais la paix par Jésus Christ. Tous ceux qui regardent simplement à Christ, et qui savent qu'ils sont justifiés par Son sang, «ont la paix avec Dieu», et cela dès maintenant.

18.3.3.1 Regarder au sang et non pas à soi-même

Comment se fait-il alors que tant d'âmes anxieuses n'ont pas la paix ? Parce qu'elles ne croient pas ce que Dieu dit de la valeur du sacrifice de Christ. Ces personnes regardent à elles-mêmes, pour voir si elles sont assez bonnes, assez pratiquantes — ou trop mauvaises — si bien que, selon leurs changements de situations, d'humeur et de sentiments, elles se sentent plus ou moins rassurées. Regarder à sa propre expérience pour trouver la paix est forcément décevant ! Mais, lorsque arraché à soi-même et à sa misère, on regarde simplement au Seigneur Jésus qui a versé Son sang pour sauver des pécheurs, alors on trouve la paix !

18.3.3.2 Peur de la mort ?

D'autres sont profondément troublés par la peur de la mort. Ils ne voient pas que Christ est mort à leur place, qu'Il a été mis dans la poussière de la mort (Ps. 22), qu'Il a goûté pour eux la mort avec toutes ses terreurs et tous ses jugements. Ils oublient que Jésus a dit : «Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra point la mort, à jamais» (Jean 8:51) Il est vrai que nous nous endormirons peut-être en Jésus (1 Thes. 4:14), mais d'une mort qui aura perdu son aiguillon. La mort est si loin derrière nous, et nous en avons été en toute justice si bien délivrés par notre divin Substitut sur la croix, que nous ne nous endormirons pas tous, car lorsque Christ descendra du Ciel, l'oeuvre de Christ sera manifestée dans les corps de ceux qui seront alors vivants, et en un instant, en un clin d'oeil, nous serons pour l'éternité dans la présence de Jésus, semblables à Lui.

18.3.3.3 Peur du jugement ?

Chez d'autres, c'est la pensée du jugement à venir qui les empêche d'être parfaitement en paix. Ils pensent que nous devons comparaître devant Christ comme devant un Juge, avant d'être sûrs d'être sauvés. Cela est faux. Christ a été jugé à notre place. Nos péchés, dont il s'est chargé, pour lesquels Il a souffert, ont déjà été ôtés, condamnés en Lui sur la croix, si bien que Dieu, au lieu de les juger une nouvelle fois, déclare : «Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés ni de leurs iniquités» (Héb. 8:12 ; Jér. 31:34). Il les a jetés derrière Son dos (És. 38:17). Il est donc clair que Christ a subi la mort et le jugement à notre place, selon ce qui est écrit : «COMME il est réservé aux hommes de mourir une fois, — et après cela le jugement, AINSI le Christ aussi, ayant été offert une fois...» (Héb. 9:27). Nous voyons donc que, Christ ayant réglé pour nous la question de la mort et du jugement, nous sommes appelés

à nous réjouir dans l'espérance de la gloire et à attendre Christ, non pas comme Juge, mais comme notre divin Époux. Ne pensons pas que nous allons être traduits en justice devant Lui ou à une assise générale, mais nous sommes appelés à attendre du ciel le Fils de Dieu qui va nous ravir à Sa rencontre, en l'air (1 Thess. 4:17). La comparution des rachetés devant le tribunal de Christ, pour rendre compte de leur service, est autre chose ; mais cela n'aura lieu que lorsque ayant revêtu nos corps glorifiés, nous serons semblables à Christ, et avec Lui pour toujours.

18.3.3.4 À quoi regarde-t-on ?

Enfin, il y en a d'autres qui n'ont pas la paix parce qu'ils regardent à l'œuvre de l'Esprit en eux pour avoir la paix, et non à l'œuvre de Christ pour eux. Ils voient clairement, et justement, que c'est seulement par la puissance régénératrice du Saint Esprit que qui que ce soit peut entrer dans le royaume de Dieu, mais au lieu de regarder au sang, ils regardent en eux-mêmes pour y voir les mouvements et actions du Saint Esprit. Ils ignorent que le rôle du Saint Esprit n'est pas de témoigner de Lui-même, mais de Christ, comme de nous montrer la beauté et la gloire de Christ, ainsi que la perfection de Son œuvre accomplie — combien cette œuvre est bénie et appropriée. Le Saint Esprit ne dit pas que Lui a fait la paix, mais que Christ l'a faite. Il nous oriente vers Christ et vers Son sang, pour que nous y trouvions pardon, paix, justice, justification et rédemption. L'Esprit nous console en appliquant Christ et Sa vérité à nos âmes. Nous savons donc que nous sommes nés de nouveau, et que nous avons l'Esprit, parce que nous trouvons la paix avec Dieu par le sang de Christ. L'Esprit grave la loi de Dieu — ou la vérité de Dieu — dans nos esprits et dans nos cœurs, si bien qu'elle ne demeure pas seulement dans notre mémoire, mais nous la ressentons dans nos affections qui en sont ravivées, car l'Esprit nous rend témoignage de l'amour de Dieu. C'est Christ — non pas l'Esprit — qui est notre paix (Éph. 2:14), car «c'est le sang qui fait propitiation pour l'âme».

Passons rapidement aux trois points qui restent.

18.3.4 La proximité de Dieu en Christ et par Son sang

Nous avons été approchés de Dieu par le sang (Éph. 2:13)

Nos péchés nous séparaient de Dieu. Par nature nous étions éloignés de Lui. Mais maintenant, dans le Christ Jésus et par Son sang, nous avons été approchés, — amenés dans le sein du Père. Le croyant est ainsi pardonné et béni dans la sainte présence de Dieu ; il est sanctifié par le sang de Christ, réconcilié avec Dieu devant qui il se tient dans une heureuse confiance, dans Sa grâce et dans Son amour.

18.3.5 Nous adorons sur la base du sang versé

C'est par le sang de Jésus que nous entrons dans le lieu très-saint (Héb. 10:19) et que nous adorons le Père. En nous-mêmes, nous ne trouvons pas de motif de louanges et d'actions de grâce, mais de quoi avoir horreur de nous-même et nous repentir dans la poussière et dans la cendre (Job 42:6). Mais le sang témoigne si bien pour nous de l'amour du Père, de notre rédemption et de notre paix éternelles, que nous louons et magnifions les richesses insondables de la grâce divine. Nos consciences sont purifiées, nos cœurs remplis de joie, nos esprits apaisés et nos âmes transportées, si bien que nous nous écrions : «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ» (Éph. 1:3)

18.3.6 C'est en vertu du sang que nous entrerons dans le gloire.

Nous sommes achetés par le sang de Jésus. Notre espérance de la gloire est Christ (Col. 1:27), non pas nous-mêmes. Si le grain de blé n'était tombé en terre pour y mourir, il serait demeuré seul ; mais parce qu'il est mort, il porte beaucoup de fruit. Tous les croyants sont le fruit de la mort de Christ. Ils sont lavés dans Son sang et seront autour du trône de Dieu dans le ciel, uniquement en vertu du sang de l'Agneau. Alors nous chanterons, avec des accents plus bénis sans doute, mais non pas plus exacts qu'ici-bas : «À celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang ; et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père ; — à lui la gloire et la force aux siècles des siècles ! Amen» (Apo. 1:5-6). Alors il sera pleinement révélé que «C'est le sang qui fait propitiation pour l'âme».

1 LUTTEZ — Luc 13:24 — (chapitre 15)

1.1 Qu'est-ce que la porte étroite ?

1.2 C'est une porte ÉTROITE

1.3 Entrer

1.4 Lutte pour entrer

1.5 Il y a beaucoup d'obstacles pour entrer par la porte étroite

1.5.1 L'esprit charnel

1.5.2 Satan

1.5.3 Le monde

1.5.4 Les relations et les connaissances

1.6 Les expériences de ceux qui luttent.

1.7 Mais notre Seigneur a donné quatre raisons de lutter pour entrer par la porte étroite :

1.7.1 « Beaucoup ... chercheront à entrer et ne pourront pas ».

1.7.2 La porte sera fermée, comme le dit notre verset.

1.7.3 Beaucoup de chrétiens professants seront laissés dehors.

1.7.4 Le tourment éternel de ceux qui sont perdus

2 Christ, la porte — (chapitre 14)

3 Le feu étranger et le feu du ciel — 2 Chroniques 7:1-10 — (chapitre 23)

19 LUTTEZ — Luc 13:24 — (chapitre 15)

Lutte pour entrer par la porte étroite — Luc 13 :23-28

« Et quelqu'un lui dit : Seigneur, ceux qui doivent être sauvés sont-ils en petit nombre ? Et il leur dit : Lutte pour entrer par la porte étroite : car beaucoup, je vous le dis, chercheront à entrer et ne pourront pas. Dès que le maître de la maison se sera levé, et aura fermé la porte, et que vous vous serez mis à vous tenir dehors et à heurter à la porte, en disant : Seigneur, ouvre-nous ! et que, répondant, il vous dira : Je ne vous connais pas ni ne sais d'où vous êtes ; alors vous vous mettrez à dire : Nous avons mangé et bu en ta présence, et tu as enseigné dans nos rues. Et il dira : Je vous dis, je ne vous connais pas, ni ne sais d'où vous êtes ; retirez-vous de moi, vous tous, ouvriers d'iniquité. Là seront les pleurs et les grincements de dents, quand vous verrez Abraham et Isaac et Jacob et tous les prophètes dans le royaume de Dieu, mais, vous, jetés dehors » (Luc 13:23-28)

Certaines personnes semblent se poser constamment des questions d'ordre religieux. Elles ne se demandent pas si elles sont elles-mêmes sauvées, mais si les autres le sont. On voit aussi des parents pleins d'amour se tourmenter quant à l'avenir éternel d'un enfant mourant, un maître dévoué s'inquiéter de l'état spirituel d'un serviteur dans l'affliction, et tant d'autres manifestant leur sollicitude à l'égard des ignorants et des pauvres qui les entourent, sans toutefois prendre à cœur leur véritable état personnel devant Dieu. Il en était ainsi du temps du Seigneur : « Quelqu'un lui dit : Seigneur, ceux qui doivent être sauvés sont-ils en petit nombre ? » à quoi Jésus répondit : « Lutte, pour entrer par la porte étroite », cherchant par là à détourner ses regards des autres, afin qu'il s'interrogeât avant tout sur son propre salut. Le Seigneur faisait aussi ressortir la folie qu'il y a à paraître se soucier des autres, alors qu'on est soi-même sur le chemin large qui mène à la perdition. C'est une question si grave, si essentielle, — à propos de laquelle une erreur serait littéralement fatale — que le Seigneur leur ordonne de lutter de toutes leurs forces pour entrer par la porte étroite !

Il est bon d'observer que l'instruction donnée ici ne veut pas dire qu'il y ait grand-chose, ou même la moindre des choses à faire pour se rendre acceptable à Dieu, ni qu'il faudrait parcourir un labyrinthe long et pénible pour parvenir finalement à la bénédiction et la sécurité. Non, il n'y a qu'une « porte » à passer comme seul chemin pour échapper ; la sécurité et la bénédiction dépendent de ce qu'on est entré à la porte. Tous ceux qui sont dehors sont en grand danger ; mais il y a une issue de secours ; le jugement et la condamnation emporteront ceux qui n'acceptent par le seul chemin de délivrance en entrant par la porte étroite.

19.1 Qu'est-ce que la porte étroite ?

Il n'y aurait, pour les pécheurs, aucun moyen d'échapper à la colère à venir, si Jésus n'était pas mort sur la croix. « À moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jean 12:24). C'est la croix de Christ qui nous parle de péché ôté, de rédemption accomplie, et du seul chemin offert au pécheur pour aller à Dieu. C'est donc Christ crucifié, élevé sur la croix, qui est cette « porte étroite », cette voie d'accès. « Moi, je suis la porte : Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé » (Jean 10:9). La croix de Christ, voilà donc ce qui sépare les sauvés des perdus. Ne pas entrer dans la présence de Dieu par cette porte, c'est s'attarder encore au lieu de la mort et du jugement, tandis qu'entrer dans la présence du Père par la mort expiatoire de Son cher Fils, c'est la paix pour maintenant et le salut éternel. L'évangile nous présente ainsi une porte de salut, encore grande ouverte ; tous les pécheurs coupables qui « entrent » par la foi sont accueillis. Cette porte les met pour toujours à l'abri de la colère divine, et les introduit dans la présence paisible du Père des miséricordes et du Dieu de toute consolation (2 Cor. 1:3).

19.2 C'est une porte ÉTROITE

Le véritable christianisme est quelque chose d'individuel. Cette porte est si étroite qu'on est forcé d'entrer un à un. Beaucoup aimeraient tant en introduire d'autres en même temps qu'eux, mais chacun est responsable devant Dieu pour lui-même, et chacun doit être exercé devant Dieu quant à son propre péché. L'évangile s'adresse à la conscience individuelle : « Celui qui croit au Fils... », « celui qui a le Fils... », « celui qui aura cru et aura été baptisé ... » etc. Paul dit : « Je sais qui j'ai cru », « J'ai obtenu miséricorde », « Christ m'a aimé ». Ceci est de toute importance et nous montre l'absolue nécessité pour chacun de se poser cette question primordiale : « Suis-je, moi, sauvé ? » Peut-être sommes-nous membres de quelque groupe religieux et d'apparence fidèle. Toujours est-il que seuls sont sauvés ceux qui sont entrés par la porte étroite.

19.3 Entrer

Aucune promesse de sécurité n'est faite à ceux qui ne sont pas « entrés » par la porte étroite. Il ne suffit pas de « penser » à la porte, il faut « entrer » ! C'est une chose de savoir qu'il y a un Sauveur, et une autre de trouver le salut par Son sang. Il est à craindre que beaucoup de ceux qui disent connaître le chemin du salut, n'en aient pas profité pour eux-mêmes. C'est par la foi qu'on entre à la porte étroite. Dans la mort et la résurrection de Christ, nous voyons que le Dieu de grâce a ouvert une porte de salut aux pécheurs, et par la foi en l'efficacité de cette œuvre rédemptrice, nous entrons dans la présence de Dieu, et nous Le connaissons comme le Dieu qui pardonne le péché. Ce n'est pas le fait de savoir que Christ est un Sauveur qui me sauve, mais celui de croire en Lui pour le salut de mon âme ; et c'est ainsi que, par Lui, j'entre dans la présence du Dieu de paix. Aux jours d'Israël, le meurtrier qui était entré dans la ville de refuge, c'était lui qui était sauvé. Aux jours de Noé, seuls ceux qui étaient entrés dans l'arche furent sauvés. Beaucoup se trouvaient peut-être tout près de l'arche, juste en dehors, essayant de s'agripper aux planches, tandis que l'eau pénétrait déjà dans leur bouche, mais ils n'étaient pas plus sauvés que ceux qui étaient loin de l'arche. Il en était de même pour la foule qui entourait notre Seigneur : Seule, la femme qui vint toucher le bord de Son vêtement fut guérie (Luc 8:43-48). Il faut donc recevoir Christ, se confier en Lui, croire en Lui, se réfugier en Lui, se reposer sur Son œuvre accomplie, et « entrer » par Lui, pour obtenir la vie et le salut.

19.4 Lutte pour entrer

Ce sujet solennel demande beaucoup de sérieux, étant donné l'importance éternelle de l'œuvre de Christ. Dieu ne peut supporter l'indifférence. Se contenter d'adopter des opinions est très insuffisant. Apprendre quelques pratiques et formules religieuses, cela ne peut satisfaire Dieu. Le monde entier est coupable devant Lui. Le jugement est proche. La colère de Dieu arrive bientôt, et tombera sur toutes les âmes sans Christ. Son bras tout puissant et Son parfait amour ont fourni une issue de secours, et Sa voix de grâce crie aux pécheurs : « Lutte de toutes vos forces pour entrer par la porte étroite ». Ne vous contentez pas de bonnes impressions ou des désirs louables, n'ayez de cesse que vous ayez franchi la porte étroite, et faites ça pour de bon ! Ne vous contentez pas d'accomplir quelques devoirs formels, ou de vous poser quelques questions, ou d'avoir une bonne réputation de personne religieuse aux yeux des hommes. Non ! Prenez la chose très au sérieux, car l'éternité est proche. La vie est courte ; beaucoup vont manquer la porte étroite, beaucoup se tromperont, et découvriront trop tard leur erreur ! Lutte donc de toutes vos forces pour entrer par cette porte étroite et avoir la vie sauve. Fuyez le puits de destruction, et tournez-vous vers le Sauveur. Pour rien au monde, ne manquez Son grand salut !

19.5 Il y a beaucoup d'obstacles pour entrer par la porte étroite

19.5.1 L'esprit charnel

Nous aimons tous, par nature, vivre et agir comme s'il n'y avait pas de Dieu et pas besoin d'être sauvés. Nous nous efforçons tous d'être heureux sans Dieu et sans Sauveur. Nous sommes de ce monde qui gît dans le méchant. Nous nous éloignons toujours plus de Dieu, en faisant, autant que possible, notre propre volonté, par les moyens qu'il nous plaît. L'esprit charnel est ennemi de Dieu auquel il ne veut pas se soumettre. Il cherche sa satisfaction partout sauf en Dieu. « Nous avons tous été errants comme des brebis, nous nous sommes tournés chacun vers son propre chemin... » (És. 53:6). Le cœur humain refuse donc naturellement de lutter pour entrer par la porte étroite.

19.5.2 Satan

Satan est un obstacle majeur. Il cherche spécialement à empêcher les âmes de chercher refuge en Christ pour être sauvées. Il les aveugle, de peur que le glorieux évangile de Christ, qui est l'image de Dieu ne les illumine (2 Cor. 4:4-6). Il fut un temps où il s'efforçait

de faire que le nom de Christ ne fût même plus mentionné. Aujourd'hui, cela n'est plus possible, mais il cherche diligemment à empêcher qu'il soit rendu témoignage à la valeur de Sa mort. Il n'objecte pas trop à ce que des âmes pensent à la porte étroite, mais il fait tout pour qu'elles n'y entrent pas ! Il sait bien qu'on peut connaître l'histoire de Christ et de Ses miracles sans pour autant être sauvé. Mais ce à quoi il s'oppose de toutes ses forces, c'est que l'on vienne à Dieu par Christ crucifié pour recevoir le salut, — et que l'on vienne au Sauveur ressuscité et monté au ciel pour avoir la justification et la gloire.

19.5.3 Le monde

Le monde, lui aussi, dit aux hommes de ne pas entrer par la porte étroite. Il leur promet gains et revenus, faveurs et avancements, luxe et gratifications ; il fait miroiter du faux brillant pour satisfaire leur cœur tout en les aveuglant. Ses modes changeantes, ses spectacles animés, ses éternelles promesses de progrès, occupent les esprits. Il cherche par là à engourdir la conscience qui s'éveille et à lui faire goûter le repos dans son sein adultère. Toutes ces choses tendent à empêcher l'âme d'entrer par la porte étroite, et à s'attarder là où règnent la condamnation et le jugement, et où le Seigneur viendra bientôt mettre tous Ses ennemis comme marchepied de Ses pieds.

19.5.4 Les relations et les connaissances

Nos relations et nos connaissances sont parfois de puissants ennemis faisant tout leur possible pour empêcher les âmes de franchir la porte étroite. La perte d'une affaire ou d'une position mondaine, le mépris auquel il faut s'attendre de la part de ses amis, et bien d'autres choses semblables sont autant d'arguments de poids pour désobéir à Celui qui a dit : « Lutte pour entrer par la porte étroite », tandis que la certitude d'un salut immédiat est qualifiée de présomption, et celle du pardon actuel des péchés par le sang de Christ est mise au compte de l'enthousiasme. Il y a donc de terribles obstacles, au-dedans comme au-dehors, pour ceux qui viennent à Christ crucifié et ressuscité pour leur salut.

19.6 Les expériences de ceux qui « luttent »

Ils luttent de toutes leurs forces pour entrer par la porte étroite sachant qu'ils sont pécheurs et qu'ils méritent, en tout justice, la condamnation éternelle de Dieu. Ils sont certains qu'il n'y a pas d'autre issue pour s'échapper, et qu'aucune œuvre ou devoir accompli ne peuvent rien expier de leurs péchés.

Ils sont conscients qu'il y a dans leur cœur naturel, un principe d'orgueil qui les pousse à mettre leur confiance en eux-mêmes, et non pas dans l'œuvre expiatoire de Christ. C'est pourquoi, sous la direction et la puissance de l'Esprit de Dieu, ils luttent intérieurement contre de telles pensées. Ils sentent que leur esprit charnel, orgueilleux, voudrait les empêcher, mais ils luttent. Ils entendent les appels séducteurs du grand tentateur, mais ils luttent. Ils voient le faux brillant du monde, mais ils luttent pour entrer par la porte étroite ! Ils désirent ardemment se reposer sur l'œuvre accomplie de Christ, sachant qu'elle est le seul moyen, pour le pécheur, d'entrer dans la bienheureuse présence de Dieu. Ils ne se contentent pas de lire simplement les Écritures, ou d'avoir quelque connaissance de Christ, ou d'être considérés par les autres comme des « pratiquants », ou d'entendre régulièrement annoncer l'évangile. Non. Ils sentent qu'ils ont besoin d'être sauvés et rien moins que le salut ne peut les satisfaire, rien moins que la paix avec Dieu contre qui ils ont conscience d'avoir tellement péché ! Ils savent que la porte est encore ouverte, mais ignorent pour combien de temps. Ils ont conscience que s'ils n'entrent pas, ils périront pour toujours. Ils voient bien que Dieu a ouvert la porte, et que le Sauveur leur dit d'entrer, et que les Écritures déclarent que c'est le seul chemin ; que les serviteurs de Dieu proclament avec insistance son importance éternelle, et que des milliers d'âmes autour d'eux déclarent qu'elles ont fait l'expérience de cette bénédiction. C'est pourquoi ils « entrent par la porte étroite ». Ils entrent en tant que pécheurs indignes, nus, coupables, et ils découvrent à la croix du Calvaire que Dieu Lui-même est la source du pardon, de la paix, de la justice et de la gloire pour tous ceux qui viennent à Lui par Christ.

Sachant que toute âme sans Christ va aller au puits de la destruction éternelle, ils ne sauraient trouver de repos avant de s'être réfugiés dans l'espérance que leur propose l'évangile, et de savoir qu'ils sont sauvés. Par la foi dans le Seigneur Jésus Christ, ils font l'expérience d'avoir échangé une conscience coupable pour une conscience purifiée, — d'avoir été sauvés d'un monde mauvais pour entrer dans la présence du Dieu de grâce et de paix. Ils sentent qu'ils sont de nouvelles créatures. Ils savent qu'ils sont passés de la mort à la vie, et ils se réjouissent dans l'amour qui pardonne.

19.7 Quatre raisons de lutter pour entrer par la porte étroite

Notre Seigneur a donné quatre raisons de lutter pour entrer par la porte étroite :

a) « beaucoup chercheront à entrer et ne pourront pas », b) la porte sera fermée, c) beaucoup de chrétiens professants resteront dehors, d) les tourments éternels seront la part des perdus.

19.7.1 « Beaucoup chercheront à entrer et ne pourront pas ».

Le temps vient où il sera trop tard. Certains frapperont, et il ne leur sera pas ouvert. Aujourd'hui le Seigneur dit : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos » (Matt. 11:28), et « que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie » (Apoc. 22:17). Mais le jour vient où Dieu s'occupera des hommes selon Sa justice, et non selon la grâce dont Il use aujourd'hui, car « Dieu a établi un jour auquel il doit juger en justice la terre habitée » (Act. 17:31). Aujourd'hui, Dieu annonce aux pécheurs coupables « la paix par Jésus Christ », mais alors Il jugera les hommes selon leurs œuvres. Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui ne veulent pas entrer par la porte étroite, mais alors nombreux seront ceux qui frapperont, disant : « Seigneur, Seigneur, ouvre-nous » ! Aujourd'hui les pécheurs qui cherchent refuge dans les bras du Sauveur sont sauvés, mais demain ils chercheront le salut et ne le trouveront pas. Ils refusent aujourd'hui de venir à Dieu afin que leurs péchés soient lavés par le sang du Rédempteur, mais bientôt « ils diront aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous et tenez-nous cachés de devant la face de celui qui est assis sur le trône et de devant la colère de l'Agneau » (Apoc. 10:16). Ceux qui ne connaissent pas le Sauveur rencontreront bientôt Celui qui dira : « Je ne vous connais pas ». Combien il est donc important d'entrer tout de suite par la porte étroite !

19.7.2 La porte sera fermée

« Dès que le maître de la maison se sera levé, et aura fermé la porte »... (13:25).

L'évangile ne sera pas toujours annoncé. Dieu ne proclamera pas toujours un message de paix. Il est le Dieu de jugement, autant que le Dieu de paix, et Christ est un Juge tout autant qu'un Sauveur. Aujourd'hui, Il est assis à la droite de Dieu, mais bientôt Il se lèvera et fermera la porte. La prédication de la croix prendra alors fin ; celui qui cherche ne trouvera pas, celui qui frappe n'obtiendra pas de réponse, à celui qui demande il ne sera pas accordé. Le témoignage de l'évangile aura pris fin, l'Église sera introduite dans la gloire, l'hypocrite et l'incrédule seront laissés pour le jugement. Les hommes découvriront alors leur erreur. La folie de repousser le salut à plus tard sera manifeste. La porte sera fermée, et le destin de l'homme scellé pour l'éternité. « Que celui qui est injuste commette encore l'injustice ; et que celui qui est souillé se souille encore » (Apoc. 22:11). Combien il est impératif de « lutter pour entrer par la porte étroite » !

19.7.3 *Beaucoup de chrétiens professants seront fermés dehors.*

Dans la parabole des dix vierges, il nous est dit qu'une fois porte fermée, beaucoup viendront frapper disant : « Seigneur, Seigneur, ouvre-nous », de même qu'ici notre Seigneur dit : « ...alors vous vous mettez à dire : Nous avons mangé et bu en ta présence, et tu as enseigné dans nos rues. Et il dira : Je vous dis, je ne vous connais pas, ni ne sais d'où vous êtes ; retirez-vous de moi, vous tous, ouvriers d'iniquité » (Luc 13:26-27). En une autre occasion, notre Seigneur parle des mêmes personnes disant alors : « Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en ton nom, et n'avons-nous pas chassé des démons en ton nom, et n'avons-nous pas fait beaucoup de miracles en ton nom ? Et alors je leur déclarerai : Je ne vous ai jamais connus » (Matt. 7:22). Tout cela nous montre clairement que beaucoup de personnes qui auront fait profession d'être des serviteurs de Christ, et qui auront peut-être accompli de grandes choses en Son nom, n'ont jamais connu la valeur de Son œuvre expiatoire pour leurs âmes, et ne sont jamais entrées par la porte étroite pour leur propre salut. Que c'est terrible ! Ils se sont peut être efforcés d'accomplir des « œuvres merveilleuses » en Son nom, mais sans jamais savoir ce que c'était que de « lutter pour entrer par la porte étroite ». Quel avertissement solennel pour tous ceux qui n'ont pas encore mis leur confiance dans l'œuvre expiatoire de Christ pour le salut de leur âme !

19.7.4 *Le tourment éternel des perdus*

« Celui qui n'aura pas cru sera condamné » (Marc 16:16) et « Qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui » (Jean 3:36). Ces paroles de Dieu de vérité doivent avoir leur accomplissement. Ne pas entrer par la porte étroite pour être sauvé, c'est ne pas croire en ce Sauveur que Dieu a envoyé, mais être un « ouvrier d'iniquité » en rébellion contre le Dieu d'amour et de paix. « Là seront les pleurs et les grincements de dents » (Matt. 8:12). Ils auront conscience que d'autres sont sauvés, mais eux-mêmes perdus pour toujours. Ils sauront que d'autres sont heureux pour toujours, grâce à l'œuvre rédemptrice de Christ, mais qu'eux-mêmes seront jetés dans l'étang de feu, en proie au châtement éternel, « là où leur ver ne meurt pas et où le feu ne s'éteint pas » (Marc 9:44-48). Quelle puissance dans les appels du Sauveur ! combien les raisons qu'Il donnait pour inviter les âmes à lutter « pour entrer par la porte étroite » étaient simples — même si elles faisaient frissonner.

Beaucoup entendent ces choses, sans toutefois chercher l'issue de secours. Certaines personnes refusent de se soumettre à la justice de Dieu, et cherchent toujours à établir leur propre justice. Leurs pensées ne s'élèvent pas au-dessus de leur propre bonté imaginaire ! D'autres rejettent ouvertement la bonne nouvelle du salut par la mort de Christ. Ils méprisent la vérité du retour du Seigneur descendant du ciel, et s'écrient en se moquant : « Où est la promesse de sa venue ? car, depuis que les pères se sont endormis, toutes choses demeurent au même état dès le commencement de la création » (2 Pier. 3:4). D'autres encore entendent la vérité, font la distinction entre les doctrines de la grâce et bien des dogmes religieux à la mode, et font preuve d'un certain respect pour les ordonnances et la sainteté extérieure, mais sans avoir jamais consenti, au fond de leur cœur, à être entièrement sauvés par l'œuvre accomplie de Christ. Leur pensée profonde est celle-ci : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous » (Luc 14:19). L'Écriture nous présente ailleurs que trop clairement le tableau affligeant d'autres personnes qui professent sortir à la rencontre de l'époux avec des lampes, alors que celles-ci manquent d'huile ; ou encore essayant de participer au repas de noces sans être vêtues de robes de noces. En bref, tandis que l'Écriture nous montre clairement que le salut n'est que pour ceux qui « entrent par la porte étroite », nous y trouvons aussi beaucoup d'avertissements pour ceux qui risquent le bonheur éternel de leur âme sous tous les prétextes possibles imaginables. Ainsi, bien que Dieu dise qu'il n'y a pas d'autre moyen ni d'autre nom par lequel l'homme puisse être sauvé, l'homme se confie en lui-même et considère qu'il y a d'autres noms et d'autres moyens.

Heureux ceux qui n'ont pas la prétention de discuter ou de contester avec le Tout-Puissant, mais qui sentent que Dieu est plus grand que l'homme (Job 33:12), et est l'unique source de lumière, d'amour et de vérité. Souvent, le premier signe indéniable de la vie spirituelle est ce consentement à mettre de côté toutes pensées humaines et à se soumettre à celles de Dieu, car, naturellement, nos pensées ne sont pas les Siennes, et nos voies ne sont pas Ses voies (cf. És. 55:8). Tout est bien pour ceux qui reçoivent volontiers la vérité de Dieu. De telles âmes se tournent vers les Écritures pour connaître la pensée et la volonté de Dieu. Conduites par l'Esprit, elles apprennent dans la Bible que l'homme déchu est comme un arbre corrompu qui ne peut produire de bons fruits, et que, à moins d'être uni à Christ ressuscité et glorifié, il ne peut produire de fruits pour Dieu. Elles apprennent aussi, par l'Esprit et par la parole du Seigneur, que le monde est jugé et condamné, et que le seul moyen d'échapper à la colère à venir est par la foi dans le Fils de Dieu. C'est ainsi que l'âme réveillée, qui commence à se soumettre à la pensée de Dieu, est amenée à se soumettre aussi à la justice de Dieu et à la rédemption en Christ. Elle se réjouit alors d'être justifiée par la foi, par notre Seigneur Jésus Christ.

Cher lecteur, êtes-vous entré par la porte étroite ? Vous êtes-vous enfin jeté à genoux, toute résistance vaincue, pour adorer avec reconnaissance le Sauveur des pécheurs ? Votre cœur de pierre a-t-il été brisé par la vérité de Dieu et a-t-il fondu devant l'amour du Sauveur ? Les larmes, les gémissements, l'indicible angoisse, la sueur semblable à des grumeaux de sang, la souffrance et la mort du Fils de Dieu, ont-ils été pour vous des sujets de profonde et douloureuse méditation ? Si tel n'est pas le cas, puissiez-vous, aujourd'hui, vous écrier de tout votre cœur :

Tel que je suis, sans rien à moi,
Sinon ton sang versé pour moi,
Et ta voix qui m'appelle à toi,
Agneau de Dieu, je viens, je viens !

20 *Christ, la porte — (chapitre 14)*

« Moi, je suis la porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé » (Jean 10:9)

C'est à l'occasion de la guérison d'un aveugle-né que notre Seigneur bien-aimé énonça cette vérité merveilleuse, comme le rapporte le chapitre précédent (Jean 9) où nous voyons que cet homme fut chassé de la synagogue pour avoir confessé Christ. C'était une grande offense, et aujourd'hui encore rien n'offense plus l'orgueil de l'homme que de confesser sincèrement et de tout cœur le Seigneur Jésus ? Cette parole de l'apôtre, selon laquelle « tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus seront persécutés » reste aussi vraie aujourd'hui qu'alors (cf. 2 Tim. 3:12)

Le Seigneur avait rencontré cet homme qui venait d'être chassé (Jean 9:34), et Il s'était merveilleusement révélé à lui. Puis, Il avait orienté la conversation pour aborder le sujet de l'aveuglement spirituel, si bien que quelques-uns d'entre les Pharisiens, piqués au vif par ce qu'ils avaient entendu, Lui demandèrent : « Et nous, sommes-nous aussi aveugles ? » Car Jésus avait dit : « Moi, je suis venu dans ce monde pour le jugement, afin que ceux qui ne voient pas, voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles » (Jean 9:39). Témoignage très important que celui-là, car si un homme reconnaît qu'il est aveugle, Dieu peut lui rendre la vue ; mais s'il dit « je vois et j'ai toujours su discerner les choses de Dieu », alors, tôt ou tard, il devra apprendre qu'il est et a toujours été aveugle, car « l'homme animal [ou : naturel] ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu... ; et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement » (1 Cor. 2:14).

Comme nous l'avons remarqué, ces paroles de notre Seigneur, propres à sonder les cœurs, touchèrent si bien les Pharisiens dans leur conscience qu'ils dirent : « Et nous, sommes-nous aussi aveugles ? ». Sans doute avaient-ils l'impression de posséder toute la

connaissance de leur époque, et d'être les plus versés dans la connaissance des Écritures. Se pouvait-il donc que des gens comme eux fussent aveugles ? Que répondit notre Seigneur ? « Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché ; mais maintenant vous dites : Nous voyons ! — votre péché demeure » (Jean 9:41). Autrement dit, s'ils avaient eu réellement conscience de leur condition de ténèbres, et reconnu devant Dieu qu'ils étaient spirituellement aveugles, ils auraient connu la grâce de Dieu et Son pouvoir de pardonner leurs péchés. Mais le fait de dire « nous voyons » était la preuve de leur fatuité [le fait de se complaire à soi-même], et qu'ils ne ressentent aucun besoin. Or ce sont les malades qui ont besoin de médecin. Il faut avoir quelque conscience d'être aveugle pour désirer avoir les yeux ouverts ; il faut avoir quelque conscience d'être coupable pour avoir le désir d'être pardonné. « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu » (Jean 3:3).

Le Seigneur s'adresse encore aux Pharisiens au chapitre 10. Non seulement ils prétendaient voir, mais aussi conduire les brebis de Dieu et être leurs bergers ! La question est alors de savoir comment ils en étaient arrivés à avoir ce rôle de bergers. Étaient-ils qualifiés par Dieu ou par les hommes ? Étaient-ils entrés par la porte ? Car s'ils s'étaient introduits d'une toute autre manière, ils n'étaient alors que des brigands et des voleurs. Voilà une déclaration solennelle, qui sonde les cœurs ! Le vrai Berger entre par la porte, et le portier Lui ouvre. Les brebis entendent Sa voix. Elles sont à Lui et Il les mène dehors. Oui, Il les arrache à leurs anciennes habitudes et associations, loin de tout ce qui déshonore Dieu, pour les faire marcher, non plus par le vue, mais par la foi et par l'amour.

Notre Seigneur bien-aimé, le vrai et bon Berger, déclare qu'Il est la porte — le seul moyen d'accéder à Dieu — l'unique porte pour quiconque désire être sauvé. Il a dit : « Moi, je suis la porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ». Nous voyons ainsi que le Seigneur ne cherchait pas seulement à convaincre ces Pharisiens de leur aveuglement et de leur hypocrisie, mais qu'Il ouvre grand la porte à quiconque avait le désir d'entrer. Aucune âme ayant entendu le ministère de Christ ne pouvait s'en aller et dire : « ce salut n'est pas pour moi », car Jésus disait : « Si quelqu'un [c'est-à-dire n'importe qui] entre par moi, il sera sauvé ». Combien cela est simple ! Une porte n'est pas un long couloir obscur. Il suffit d'un seul pas pour franchir une porte. Chers lecteurs inconvertis, vous êtes de l'autre côté de la porte, au-dehors. Il vous suffit d'entrer dans la présence de Dieu par Jésus Christ, Son Fils, qui a été crucifié pour les pécheurs mais qui est maintenant à la droite de Dieu, et vous serez sauvés, — sauvés pour l'éternité. C'est « par Moi », dit Jésus, non par des sentiments ou des expériences, ni par de bonnes résolutions, ni même par des bonnes œuvres, mais PAR CHRIST. « Si quelqu'un entre par Moi, il sera sauvé ». Quelle bénédiction d'avoir l'autorité du Seigneur Lui-même pour être assuré que ceux d'entre nous qui sont entrés dans la présence de Dieu par Christ sont sauvés ! Qu'y a-t-il de plus simple ? Je me rappelle avoir entendu parler d'une pauvre femme malade à qui des visiteuses avaient dit que Jésus était l'unique porte pour entrer dans la présence de Dieu, et que tous ceux qui franchissaient cette porte étaient sauvés. Cette femme répondit : « Est-ce que je peux, moi, entrer par cette porte » ? « Bien sûr » lui répondit-on. « Alors pourquoi pas maintenant » ajouta la femme, et, se tournant sur le côté, elle leva simplement les yeux vers le ciel, et prenant Dieu au mot, elle entra, par Jésus, et fut aussitôt remplie de joie et de paix.

Remarquez bien la simplicité et la valeur de ces paroles : « Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ». Inutile de dire que vous êtes un trop grand pécheur, que vous êtes trop vieux, trop jeune, ou autres choses semblables. Il est bien dit : « Si quelqu'un... ». Dieu ne fait pas acception de personne, car « tous ont péché ». Tout homme est coupable devant Dieu. Celui qui ne croit pas est déjà condamné. Il est vrai aujourd'hui que quiconque entre par Christ sera sauvé ; mais dans peu de temps, il sera dit : « Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus, qu'il soit anathème » (1 Cor. 16:22). Aujourd'hui, c'est « ...afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3:15), mais bientôt, quiconque ne sera pas trouvé écrit dans le livre de vie, sera jeté dans l'étang de feu (cf. Apoc. 20:15).

Cher lecteur, avez-vous déjà reçu ce grand salut ? Êtes-vous entré par la porte ? Savez-vous ce que c'est que de se trouver dans la présence de Dieu, par la mort, la résurrection et l'ascension du Seigneur Jésus Christ ? Un croyant, c'est quelqu'un qui a accepté Christ comme son Sauveur, qui est entré par la porte. On peut savoir que Christ est la porte, et pourtant n'être jamais entré. Savoir ce n'est pas synonyme d'avoir la foi. La foi prend simplement Christ au mot, et entre. « Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ». Tel est le témoignage de Jésus. Y a-t-il encore place pour le doute ou la crainte lorsqu'on sait être entré par Christ ? N'est-ce pas son délice de sauver ? Il ne repousse aucun de ceux qui viennent à Lui. En nous reposant sur Sa Parole, nous avons la paix parfaite, nous trouvons le repos dans la présence de Dieu.

À l'égard d'un monde coupable, Jésus se présente aujourd'hui comme Sauveur, mais bientôt ce sera comme Juge. Comment échappera donc celui qui néglige un si grand salut ? (Héb. 2:23). Le Seigneur jugera aussi bien les vivants que les morts (Actes 10:42) ; mais aujourd'hui, dans Son amour et Sa grâce infinies, Il invite les pécheurs à entrer pour être sauvés. Ses bras sont toujours grands ouverts. Dans sa toute-puissance, Il arrache encore des tisons du feu. Il s'écrie encore, avec tendresse, « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos » (Matt. 11:28). Tout ce qu'Il vous demande, c'est de venir. Il n'exige de vous rien de plus que de vous laisser sauver entièrement par Lui, d' « entrer » en vertu d'une rédemption déjà accomplie, de ne pas refuser « Celui qui parle » (cf. Hébr. 12:25), mais de vous reposer sur Son œuvre accomplie. Pouvez-vous, voulez-vous donc continuer à être pris par les plaisirs décevants du péché et, par votre propre incrédulité, refermer vous-même cette unique porte de secours permettant d'échapper à la colère à venir ?

Grâce à Dieu, la porte est encore grande ouverte, et Christ sauve complètement tous ceux qui viennent à Dieu par Lui (Héb. 7:25). Mais cette porte sera bientôt fermée, et le restera définitivement, et pour tous ceux qui y frapperont alors, ce sera en vain. Beaucoup s'inquiéteront alors de leur salut éternel, mais ce sera trop tard ! Comme Ésaü vendit son droit d'aînesse pour un potage de lentilles, ils auront estimé qu'il ne valait pas la peine de s'intéresser aux bénédictions éternelles ; mais quand ils se sentiront au bord des ténèbres et du désespoir du dehors, ils seront envahis par une détresse que rien ne pourra jamais soulager. Ils frapperont, appelleront et crieront : « Seigneur, Seigneur, ouvre-nous » ! « Je ne vous connais pas », leur sera-t-il répondu de l'intérieur, ce qui les plongera à tout jamais dans le désespoir des ténèbres éternelles. Chers lecteurs, cette fois encore, pensez à ces douces paroles de Jésus : « Moi, je suis la porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé » !

21 DESCENDS VITE — Zachée ; Luc 19:5 — (chapitre 16)

« Descends vite ; car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison... » (Luc 19:5)

21.1 Service du Seigneur auprès des âmes

Celui qui parle ici est le Seigneur Jésus. L'homme à qui Il s'adresse est un pécheur d'entre les publicains. Le sujet est d'importance vitale. Il n'y a que peu de mots, mais le ton est sérieux et décidé. Le Seigneur connaissait la valeur d'une âme, et, la vanité de toute autre chose par comparaison. Il connaissait parfaitement la fragilité de la vie humaine, l'infini de l'éternité, les tourments incessants des damnés, comme la joie et la gloire sans fin des sauvés. Il éprouvait l'importance éternelle du salut de l'âme. Son ministère était donc des plus pressants. Tantôt Il disait : « Craignez... celui qui peut détruire et l'âme et le corps, dans la géhenne » (Matt. 10:28), et tantôt « si vous ne vous repentez, vous périrez tous pareillement » (Luc 13:3). Ici, c'est « descends vite ; car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison ».

21.2 *Le désir de Zachée*

Zachée était percepteur d'impôts, c'est-à-dire publicain. Il jouait un rôle important parmi ceux de sa profession, et semblait avoir bien réussi, car il était riche. Les publicains n'avaient pas une réputation d'honnêteté, aussi n'étaient-ils guère respectés. L'allusion de Zachée au fait d'avoir pu nuire à quelqu'un par une fausse accusation semble sous-entendre qu'il n'avait peut-être pas été toujours irréprochable à ce sujet. Cependant, il avait entendu parler de Jésus, de Ses grands miracles, de Ses œuvres et de Ses paroles merveilleuses, et il avait un grand désir de Le voir. Mais la foule entourant le Seigneur était si grande qu'elle faisait écran pour voir Jésus, à moins de courir en avant, de dépasser la foule, et de monter sur quelque lieu surélevé. Bien que Zachée fût riche, il était si fermement décidé à voir Jésus qu'il ne voulait rien laisser l'en empêcher. Il courut donc en avant et grimpa sur un sycomore, dans la direction où il savait que le Seigneur passerait. Sans doute y avait-il plus que de la simple curiosité dans son cœur, car il ne laissa rien qui empêchât de satisfaire son désir, ni la foule qui le pressait de toute part, ni quoi que ce soit d'autre. Nous constatons aussi qu'il put obéir au Seigneur aussitôt que Celui-ci l'appela. Quoi qu'il en soit, il est clair que Jésus était ce qui l'attirait puissamment : « Il cherchait à voir Jésus ». Rien moins que Christ Lui-même ne pouvait le satisfaire. Voilà pourquoi il alla à l'endroit où il savait que le Seigneur passerait. Mais, tandis qu'il était occupé à chercher le Seigneur, il était loin de se douter que le Seigneur Lui-même le cherchait. Beaucoup de ceux qui cherchent disent : « J'essaie de trouver le Sauveur », alors qu'en vérité c'est Celui qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu, qui les cherche ! Ils n'auraient aucun désir de trouver Christ, ni ne souhaiteraient ardemment entendre parler de Son salut, pas plus qu'ils ne crieraient à Lui de tout cœur, si Lui-même n'avait pas commencé un travail de grâce dans leur âme. Lorsque les femmes cherchaient le Seigneur après Sa résurrection, l'ange éclatant de lumière leur dit : « N'ayez point de peur ; car je sais que vous cherchez Jésus le crucifié » (Matt. 28:5). Cher lecteur, si le Christ Jésus, qui a été crucifié pour les pécheurs, est celui que vous cherchez vraiment, ayez bon courage, n'ayez point de peur !

En méditant sur ce passage qui devant nous, nous pouvons remarquer :

- 1) L'attitude pleine de grâce du Fils de Dieu
- 2) Son appel pressant
- 3) La bénédiction qu'il y a à recevoir Jésus, et ce qui en découle.

21.3 *L'attitude du Fils de Dieu*

Il nous est dit que « quand il fut venu à cet endroit, Jésus, regardant le vit, et lui dit : Zachée, descends vite ; car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison » (Luc 19:5). Quelle condescendance extraordinaire, de la part du Seigneur de gloire, de lever les yeux et de s'adresser ainsi à l'homme pécheur ! Quel amour ! C'est bien là ce qui caractérise le cœur de Jésus. Malgré les brillantes myriades d'anges qui entourent le trône céleste, il nous est dit que « Ses délices étaient dans les fils des hommes » (Prov. 8:31). Oui, l'homme qui a été créé à l'image de Dieu a toujours occupé une place dans Son cœur ; et lorsqu'il fut tombé dans la déchéance et dans la ruine à cause de son péché et de sa rébellion contre son Créateur, Jésus a continué à aimer l'homme dont l'état de misère et de déchéance n'a fait que rendre d'autant plus manifestes les vastes ressources de l'amour et de la miséricorde de Dieu. Le Fils de Dieu, qui est dans le sein du Père, a quitté la gloire éclatante et bienheureuse du trône céleste, et a condescendu à s'abaisser jusqu'à naître de femme et à venir « en ressemblance de chair de péché », afin qu'en tant qu'Homme, par la mort de la croix, Il pût racheter l'homme de toute iniquité et introduire plusieurs fils dans la gloire. Tel est l'amour divin. Bien qu'Il fût Dieu manifesté en chair, Il s'est anéanti Lui-même, et a pris la forme d'esclave. Il accomplit toute la volonté parfaite de l'Éternel, obéissant à la loi dans ses moindres détails, et Il s'humilia jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, afin que par tant de profondeurs d'humiliation et de souffrance, et par Sa mort sous le jugement de Dieu lorsqu'Il portait le péché, Il put glorifier le Père et nous racheter de la complète destruction et du désespoir éternel, auxquels nous étions justement exposés, comme pécheurs. Ce même Jésus au cœur plein d'amour, qui mourut ensuite sur la croix, c'est Lui qui s'approcha de Zachée, et lui dit : « Descends vite ; car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison ». C'est le même Jésus qui disait autrefois par la bouche de son prophète, s'adressant à Israël pécheur : « Venez, et plaidons ensemble, dit l'Éternel : si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blanc comme la neige ; s'ils sont rouge comme l'écarlate, ils seront comme la laine » (És. 1:18). C'est ce même Sauveur béni qui dit à Ses apôtres, après Sa résurrection : « Allez dans tout le monde, et prêchez l'évangile à toute la création. Celui qui aura cru et qui aura été baptisé sera sauvé ; et celui qui n'aura pas cru sera condamné » (Marc 16:15-16). C'est encore ce même Jésus qui disait : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive » (Jean 7:37), et qui dit encore : « Que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie » (Apoc. 22:17).

Tel est l'amour de Christ, et telle l'attitude pleine de grâce qu'Il prend encore vis-à-vis de l'homme pécheur. Il prend plaisir à la miséricorde, à faire grâce. Il sauve entièrement. Il accueille tout pécheur qui vient à Lui pour être sauvé. Il lance des appels pressants par le moyen de Son évangile, de Ses serviteurs et de Sa providence : « ...descends vite ; car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison ». Avec amour et longanimité, Il proclame encore le salut pour les perdus, disant : « Je veux miséricorde et non pas sacrifice » (Matt. 9:13, 12:7). Dans Sa grâce merveilleuse, Il est mort pour le rachat de l'homme, et avec le même amour infini, Il dit : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos » (Matt. 11:28)

21.4 *L'appel pressant du Seigneur*

Considérons maintenant cet appel urgent du Seigneur à « descendre » vite.

21.4.1 *Importance que l'esprit de l'homme s'abaisse*

Nous sommes tous naturellement enclins à nous surestimer. Les hommes vivent et parlent comme s'ils n'étaient pas des créatures déchues. Mais tout vrai chrétien sait par expérience ce que c'est que « descendre » pour recevoir le salut. Tous les hommes doivent « descendre » s'ils veulent être sauvés de la colère qui vient ; car tous ont péché, et seul le sang de Christ donne la rémission des péchés. L'évangile est prêché afin que les hommes « descendent » jusqu'au Sauveur. Il invite les cœurs hautains à « descendre » et à recevoir le pardon des péchés. Oh ! si les hommes orgueilleux voulaient « descendre » pour recevoir Christ ! « L'Éternel fait mourir et fait vivre... Il abaisse, et il élève aussi » (1 Sam. 2:6-7). Le Saint Esprit convainc l'âme de péché avant de lui donner la paix par Christ. Dieu le Père, Lui, abaisse l'esprit hautain de l'homme aux pieds du Sauveur, car Jésus a dit : « Quiconque a entendu le Père et a appris de Lui, vient à moi » (Jean 6:45).

21.4.2 *Ceux qui sont fiers de leur propre justice*

Certains sont plutôt pharisiens dans leurs manières de penser. Ils ont une très haute opinion de leur propre justice. Ils se croient meilleurs que leurs prochains. Ils se vantent de leur genre de vie, et font grand cas de leurs bonnes intentions. Ils se flattent à leurs propres yeux, et, lorsque leur conscience les accuse, ils cherchent tout de suite refuge dans une sainteté extérieure, dans des mérites personnels, dans l'observation de rites religieux ou d'aumônes, etc. Avec des sentiments de propre satisfaction, ils regardent de haut la foule qui passe, bien décidés à poursuivre leur course orgueilleuse avec toujours plus de zèle. Il faut pourtant que de telles personnes « descendent » s'ils veulent connaître le salut de Dieu. La propre justice doit être abaissée, le sentiment de mérite personnel

désavoué, et les pensées hautaines abandonnées. Tous doivent « descendre » en tant que pécheurs perdus, sans force, impurs, et se jeter dans les bras grand ouverts du Sauveur, s'ils veulent connaître Son grand salut ; car Il n'est pas venu appeler des justes, mais des pécheurs, à la repentance.

21.4.3 Ceux qui rejettent Dieu en face

Il y en a aussi qui, dans l'orgueil de leur cœur, s'écrient comme le Pharaon : « Qui est l'Éternel pour que j'écoute sa voix... » ? (Ex. 5:2). Ils méprisent la vérité, étouffent la voix de leur conscience, persécutent le peuple de Dieu, s'endurcissent contre le message de l'évangile, et disent dans leur cœur : « Nous ne voulons pas celui-ci règne sur nous » (Luc 19:14). J'ai rencontré récemment une telle personne à qui j'ai demandé doucement : « Avez-vous jamais senti que vous êtes un pécheur aux yeux de Dieu » ? Il me fut répondu : « Je ne parle jamais de ces choses ». L'amour merveilleux de Dieu envers l'homme pécheur, qui remplit le ciel de louange et de gloire, était un sujet trop mesquin et insignifiant pour être digne des réflexions d'un esprit aussi élevé que celui qu'il croyait avoir. De telles personnes doivent pourtant se hâter de « descendre » vers le Sauveur des pécheurs s'ils veulent échapper à la colère ardente et au châtement éternel qui va bientôt tomber sur les impénitents et les incroyants.

21.4.4 Les curieux en matière de religion

Il y a une autre catégorie de personnes, très différentes de ces dernières mais qui ont autant besoin de « descendre ». Leur curiosité est éveillée par les sujets religieux, mais ils ne se sentent pas coupables dans leur conscience, pas plus qu'ils n'ont le « cœur brisé » ; ils sont personnellement étrangers à la joie du salut de Christ. Ils aiment prêter l'oreille à gauche et à droite, aller çà et là, se faire des connaissances dans les milieux soi-disant pratiquants, et prennent plaisir à comprendre tout ce qui se fait dans ce monde dit religieux. Ils sont plus ou moins exercés dans leur esprit quant aux mérites ou aux défauts des différentes doctrines et rites extérieurs, de même qu'à la réussite ou à l'échec de ceux qui les entourent, ainsi qu'au caractère orthodoxe ou erroné de leurs idées. Ils connaissent bien les différences entre le Judaïsme, l'Islam, le Papisme et la chrétienté ; et du fait qu'ils préfèrent cette dernière, ils observent avec intérêt certaines de ses entreprises extérieures, et ce qui en résulte. Ils sont au courant de la lettre de l'Écriture, et s'inclinent devant ses exigences de moralité et de bienfaisance ; mais, hélas, leur conscience n'a pas été exercée devant Dieu. Ils ne savent pas ce que sont les larmes d'un cœur contrit, et ignorent tout de la nouvelle naissance. Tout comme certains font preuve de curiosité dans l'étude des différentes branches de la science, et observent avec grand intérêt les diverses relations de cause à effet, ceux-là font preuve du même esprit de curiosité et de satisfaction intellectuelle dans les « choses de la religion », comme ils disent. Et, se comparant à d'autres, ils sont fiers de leur intelligence, au lieu d'éprouver « honte et confusion de face » à cause de leur iniquité, de leur transgression et de leur péché contre Dieu. La curiosité est aussi redoutable que la propre justice ou l'incrédulité orgueilleuse. Tous les hommes doivent « descendre », s'ils veulent avoir part au salut de Christ, et obtenir la paix avec Dieu par le sang de la croix.

21.4.5 Il faut « descendre » pour recevoir le Seigneur

Un sentiment de nécessité absolue contraint les âmes à « descendre » pour recevoir le Sauveur. Nous nous réfugions en Lui parce qu'Il est notre seul espoir. Nous nous jetons dans les bras qu'Il nous tend, sachant que sans Lui nous devons périr. En nous abaissant nous-mêmes, nous nous dépouillons des haillons repoussants de propre justice, pour recevoir avec joie « la plus belle robe » (Luc 15). Tous ceux, donc, qui ont véritablement trouvé le salut, savent par expérience ce que signifie « descendre », c'est-à-dire mettre de côté tout mérite personnel et toute prétention de bonté, pour recevoir le salut comme des êtres perdus et sans force, et le recevoir comme le don gratuit de Dieu par notre Seigneur Jésus Christ.

21.4.6 L'urgence de descendre

Or notre Seigneur ordonna à Zachée non seulement de descendre, mais de descendre VITE. Combien c'est important ! Qu'ils sont nombreux ceux, qui disent dans leur cœur : « Pas tout de suite ». Comme Félix, il leur arrive d'être effrayés en entendant prêcher la Parole, mais ils remettent à plus tard d'y penser, quand ils trouveront « un temps plus convenable » (Actes 24:25). Il est pourtant à craindre que, pour certains, ce « temps convenable » ne vienne jamais. D'autres, comme Agrippa, se laissent presque persuader d'être chrétiens, mais jamais entièrement, parce qu'ils refusent continuellement de s'appliquer personnellement la vérité. « Quand mes enfants seront grands et établis », dit l'un, « quand mes affaires seront réglées », dit un autre, « quand je serai libéré de mes occupations », dit un troisième, — « alors je me soucierai de l'état de mon âme » ! C'est ainsi qu'ils rejettent Christ et Son salut. Une ferme pour l'un, un commerce pour l'autre, des devoirs de famille, des obligations sociales, des tâches inéluctables sont autant de prétextes adroitement invoqués par l'homme au cœur désespérément mauvais et trompeur, pour rejeter Christ et Son grand salut ! Cependant, le Sauveur, dans Son amour, leur crie de se hâter. Remettre à plus tard est donc une désobéissance positive. « Contrains les gens d'entrer », dit-Il (Luc 14) ; celui qui fait des objections est donc un rebelle. « Venez aux noces » (Matt. 22:4), fait-Il proclamer par Ses serviteurs ! N'est-ce donc pas le mépriser Lui et Son invitation, que de s'attarder au dehors ? Combien cela est solennel ! Qu'ils sont rares ceux qui semblent réaliser l'immense responsabilité qu'implique la proclamation de l'évangile de Dieu ! Combien ceux qui entendent cet ordre de « vite descendre », sans y obéir, sont loin de réaliser qu'ils rejettent l'évangile de la grâce de Dieu, et se ferment par là la seule issue de secours permettant d'échapper au feu éternel, la seule porte vers la gloire ! Oh ! que mes lecteurs pèsent une nouvelle fois cette déclaration de notre Seigneur : « Celui qui n'aura pas cru sera condamné » (Marc 16:16).

21.4.7 Aujourd'hui...

Qu'il est important pour les hommes, comme pour Zachée, de « descendre » promptement pour se jeter aux pieds du Sauveur ! Car qui sait à qui il va être dit, comme pour l'homme riche de Luc 12 : « Insensé ! cette nuit même ton âme te sera redemandée ». C'est tout à l'heure que peut arriver l'ordre divin : « donne des ordres pour ta maison, car tu vas mourir et tu ne vivras pas » (2 Rois 20:1). Qu'il est triste de remettre à plus tard une sérieuse réflexion sur le salut de son âme ! Qu'il est dangereux de dire : « Il y a encore du temps », alors que nous ne savons de quoi demain sera fait. Aujourd'hui est le jour du salut, car nous ignorons ce que sera demain : « Choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir », dit Josué (24:5), et le psalmiste ne s'écriait-il pas : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs » ? (Ps. 95:8). « Il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison » dit notre Seigneur à Zachée. Et au brigand converti, le Sauveur annonce : « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis » (Luc 23:43). C'est aujourd'hui que l'évangile est annoncé. C'est aujourd'hui que le Sauveur accueille tous les fils prodigues qui reviennent. C'est aujourd'hui qu'Il ordonne à tous les hommes, en tous lieux, de se repentir. C'est aujourd'hui qu'Il dit : « descends vite ». Bientôt Il va venir en gloire pour mettre tous Ses ennemis comme marchepied de Ses pieds (Héb. 10:13 ; Ps. 110:1). Quelle importance éternelle il y a donc à recevoir dès maintenant le Sauveur que Dieu a envoyé !

21.5 La bénédiction qu'il y a à recevoir Jésus — ce qui en découle.

21.5.1 Recevoir Jésus Lui-même

Il nous est dit que Zachée « descendit à la hâte, et le reçut avec joie ». C'est tout simple, et si touchant. Le Sauveur ne parle jamais à la légère ; Il tient toujours parole. Il avait dit à ce publicain pécheur qu'il fallait qu'Il demeure ce jour-là dans sa maison, et c'est ce qu'Il fit. La raison donnée par le Seigneur Lui-même pour être reçu chez ce pécheur si riche et si grand d'entre les fils d'Abraham est que « le fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu » (v. 10). Zachée reçut donc Jésus — non pas des vues particulières, ou des rites ou des ordonnances, mais le Seigneur Lui-même. Il crut que le Seigneur de gloire l'aimait, et qu'Il était venu du ciel pour sauver une créature pécheresse et indigne telle que lui. Cette grâce merveilleuse non seulement le reconforta, mais l'amena à un esprit d'humble jugement de soi-même, et de confession, en même temps qu'elle le contraignit à servir et à suivre Christ.

21.5.2 La joie

Personne ne peut recevoir Jésus sans être heureux. Zachée « le reçut avec joie ». Une bénédiction présente et éternelle est la part de ceux qui reçoivent le Seigneur Jésus : « À tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu » (Jean 1:12). Connaître l'amour de Dieu envers nous, dans Son Fils Jésus Christ, alors que nous étions des pécheurs impies, — et connaître la délivrance éternelle de la condamnation, ainsi que la plénitude immuable d'un tel amour, cela remplit l'âme de joie et de paix.

21.5.3 Un salut immédiat

Un salut immédiat est la part de ceux qui reçoivent le Seigneur Jésus. « Aujourd'hui le salut est venu à cette maison » (v. 9). La pensée de l'homme naturel est qu'il doit adorer et servir Dieu aujourd'hui, pour être éventuellement sauvé plus tard ; mais Dieu accorde le salut sur-le-champ, et c'est ensuite qu'Il reçoit le service et l'adoration découlant de ce salut. C'est cette doctrine que Paul enseignait aux saints de Corinthe, lorsqu'il dit : « mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés... Vous n'êtes pas à vous-mêmes ; car vous avez été achetés à prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps et dans votre esprit qui appartiennent à Dieu » (1 Cor. 6:11, 19, 20). Quelle est merveilleuse cette bénédiction d'un salut immédiat, cette certitude que Christ Lui-même est dès maintenant notre vie et notre justice, et que parce qu'Il vit, nous aussi nous vivrons !

21.5.4 Amenés à la communion

Le croyant est, en outre, introduit dans la communion avec le Fils de Dieu. Le fait de manger ensemble est une marque non seulement d'amitié, mais aussi d'amour et d'égalité. David usa d'une bonté de Dieu envers Méphibosheth, en lui ordonnant de manger le pain continuellement à sa table, comme un fils du roi ! Jésus aurait pu sauver Zachée sans être reçu chez lui ; mais l'amour de Christ ne se contente pas de nous sauver : Il nous appelle aussi à la communion avec Lui, et nous introduit dans la présence du Père, en tant qu'enfants de Dieu et frères de Christ, aimés du Père comme le Père aime Christ. Quel amour ineffable ! Or il en est bien ainsi, et c'est notre privilège d'en jouir.

21.5.5 Marcher dans la piété

Mais continuons notre lecture. Zachée fut exercé à marcher d'une manière digne de Dieu, se recommandant lui-même à toute conscience d'homme devant Dieu (2 Cor. 4:2). Il doit toujours en être ainsi pour ceux qui connaissent le salut par Jésus Christ. Nous éprouvons alors que nous ne sommes pas seulement des créatures de Dieu, mais des enfants de Dieu ; et nous Le servons, non plus seulement par devoir, mais par choix. Nous ne craignons plus désormais la colère divine, mais nous craignons d'attrister Celui qui nous aime d'un amour si parfait. « Que ce ne soit pas ma volonté mais la tienne qui soit faite », voilà, plus ou moins, ce que devraient dire tous les croyants, et ceci amène un exercice de cœur et de conscience en rapport avec notre marche et nos circonstances quotidiennes. Le souvenir de tout ce dont nous avons été pardonnés nous aide à pardonner aux autres, et le sentiment de la bonté et de la miséricorde divines dont nous avons été les objets nous contraint à aimer et à servir les autres avec joie. Le fait de savoir que le monde a crucifié le saint Fils de Dieu venu en amour, et que cela hâte le jour de son terrible jugement, nous remplit de reconnaissance de ce que nous ne sommes pas du monde, mais en avons été tirés et sauvés par la grâce merveilleuse et la mort expiatoire de Christ. L'espoir béni d'être rendus semblables à Christ, lorsqu'Il apparaîtra, dirige nos cœurs en haut et nous fait anticiper avec joie la glorieuse apparition de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ (Tite 2). Alors nous comprenons que le bonheur ici-bas, le salut, la communion et la marche dans la piété sont inséparables du fait d'avoir reçu le Seigneur Jésus.

21.6 Part terrible de ceux qui refusent le salut offert

Quel terrible jugement sera la part de ceux qui ne se hâtent pas de « descendre » pour recevoir le Sauveur ! Jésus a dit : « si vous ne croyez pas que c'est moi, vous mourrez dans vos péchés » (Jean 8:24). Nous voyons ainsi que ceux qui ne se hâtent pas dès aujourd'hui de venir au Seigneur Jésus pour être sauvés, se hâtent en fait sur le chemin large qui mène à la destruction ; et ceux qui ne « descendent » pas, comme l'évangile du Sauveur les y invite, seront jetés dans les ténèbres du dehors sur l'ordre de Celui qui est le Juge de tous les hommes. Alors tout espoir de grâce sera fermé pour l'éternité. Les pleurs, les gémissements et les grincements de dents, les ténèbres et le désespoir, seront la part immuable de ceux qui n'auront pas répondu à l'appel du Sauveur.

Encore une fois, cher lecteur, permettez-moi de vous dire « hâtez-vous », ne remettez pas à plus tard, n'hésitez plus, ne tardez plus, décidez-vous tout de suite à « descendre » et à vous jeter dans les bras du Sauveur, dont le sang purifie de tout péché ! Alors le salut, avec toutes ses bénédictions présentes et éternelles, sera votre part à toujours. Que le Saint Esprit vous en donne la force !

22 Qui sont les brebis de Christ ? — (chapitre 17)

« Mes brebis écoutent ma voix, et moi je les connais, et elles me suivent, et moi, je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais ; et personne ne les ravira de ma main » (Jean 10:27-28).

Il y avait tout autour du Seigneur des personnes faisant profession de foi, mais étaient-elles des brebis de Christ ? Question de la plus haute importance que celle-là ! Il y avait aussi l'homme à gages, le voleur, l'étranger et le loup, tous tellement différents du Bon Berger ! Nous ne pouvons oublier qu'il y a toujours autour de nous beaucoup de brebis très chères au cœur du Seigneur Jésus. Il les appelle « Ses propres brebis ». Elles lui appartiennent. Il les a aimées, et s'est donné Lui-même pour elles. N'a-t-Il pas dit : « Le bon berger met Sa vie pour les brebis » ? (Jean 10:11). Quel amour extraordinaire !

22.1 Elles écoutent Sa voix

Une des caractéristiques des brebis de Christ, c'est qu'elles écoutent Sa voix ». Peu importe celui qui en est l'instrument ; l'important, pour elles, c'est de savoir si c'est la voix de Christ et, si oui, que dit-Il. C'est là une des caractéristiques des brebis de Christ, de la première à la dernière : « elles ne connaissent pas la voix des étrangers », mais elles connaissent bien celle de leur Berger. C'est Jésus qu'elles aiment entendre.

Lorsque Paul alla à Thessalonique, son témoignage fut reçu parce que c'était la vérité de Dieu. Ce n'est pas le serviteur qui captiva les Thessaloniciens, mais le message qu'il apportait : ils le reconnurent comme venant de Dieu. À travers ce message, ils entendaient la voix du Bon Berger qui a mis Sa vie pour les brebis. Ils ne recevaient pas ce témoignage en tant qu'opinions de Paul, car celui-ci ne venait pas à eux « en parole seulement, mais aussi en puissance, et dans l'Esprit Saint, et dans une grande plénitude d'assurance... » (1 Thes. 1:5). Voilà pourquoi ils se tournèrent des idoles vers Dieu, « pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient » (1 Thes. 1:5-10).

Lorsque Paul se rendit chez les Corinthiens aux manières raffinées, il chercha volontairement à présenter l'évangile en termes simples, et bien qu'il fût lui-même cultivé, il évita de s'exprimer d'une manière éloquent et flatteuse selon la sagesse des hommes, de peur que ses auditeurs n'entendissent la voix de Paul au lieu de recevoir le témoignage de Dieu, et qu'ainsi leur foi n'eût pour fondement la sagesse des hommes au lieu de la puissance de Dieu. C'est ainsi qu'ils entendirent et reçurent la vérité de Dieu concernant le Seigneur Jésus. C'est la voix même de Jésus, le Bon Berger, qu'ils écoutaient au travers de Paul.

La question est de savoir ce que dit maintenant le Seigneur Jésus qui est assis à la droite de Dieu dans les cieux. S'Il devait parler aujourd'hui d'une voix audible, ne dirait-Il pas : « En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle » ? Sans aucun doute, c'est là Son témoignage. Veillez donc à ne pas refuser d'écouter la voix de Celui qui vous parle du ciel. Le croyant lève les yeux en haut, contemple la face de Jésus par la foi, prête l'oreille à Sa parole et reçoit Son témoignage. Les brebis de Christ écoutent Sa voix. Nombreux sont ceux qui connaissent le chemin du salut, sans toutefois avoir reçu Christ comme leur Sauveur. Ils n'écoutent pas Sa voix dans l'évangile. « Vous ne croyez pas, car vous n'êtes pas de mes brebis » (Jean 10:26)

Christ connaît Ses brebis. Il est vrai qu'Il connaît toutes choses, mais Il connaît tout particulièrement ceux qui Lui appartiennent. Cette relation est réciproque, car eux-mêmes connaissent le seul vrai Dieu, et Jésus Christ qu'Il a envoyé, comme Lui les connaît. « L'Éternel... connaît ceux qui se confient en Lui » (Nah. 1:7). Plus d'un érudit viendra en ce jour, disant : « Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en ton nom,... et n'avons-nous pas fait beaucoup de miracles en ton nom ? mais Jésus leur répondra : Je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi,... ». De telles personnes n'ont jamais eu de relation avec Christ, n'ont pas eu affaire à Lui personnellement. Chers amis, avez-vous fait l'expérience de cette intimité avec Jésus ? Savez-vous ce que c'est que d'être réconcilié avec Dieu par la mort de Son Fils ? Ceux qui connaissent Christ, même faiblement, n'hésitent pas à se jeter dans Ses bras ouverts, et ils constatent inmanquablement qu'Il est l'Ami qui aime en tout temps, plus attaché qu'un frère (Prov. 18:24).

22.2 Elles suivent Christ

Une autre caractéristique des brebis de Christ, c'est qu'après avoir écouté Sa voix et avoir eu l'assurance que Christ les connaît, cela les pousse à mettre leur foi en pratique — elles suivent Christ. Il ne s'agit pas de suivre des règles, des credo et des ordonnances — quel que soit leur bien-fondé — mais de suivre Christ. Elles ne suivent pas non plus des hommes, aussi pieux soient-ils, si ce n'est dans la mesure où eux-mêmes suivent Christ. C'est ce que Satan déteste, et qu'il cherche à empêcher. Il va même parfois jusqu'à se servir de chrétiens — peut-être en mauvais état spirituel — pour en empêcher d'autres de suivre pleinement le Seigneur. Celui-ci nous a laissé un exemple afin que nous suivions Ses traces. La seule raison pour laquelle nous sommes laissés ici-bas, c'est que nous suivions Christ, non pas nos penchants personnels, ni d'autres enfants de Dieu, mais Christ. Voilà ce qui caractérise les brebis de Christ. Jésus a dit : « elles me suivent ». Savons-nous ce que cela signifie ? Sondons-nous les Écritures afin de pouvoir Le suivre en mettant nos pas dans les Siens ? Notre seul but est-il de Lui plaire, que nous soyons humainement en honneur ou méprisés ? Nous efforçons-nous « d'être doux et humbles de cœur », comme Lui-même l'a été ? — de prendre Son joug sur nous, et d'apprendre de Lui ? Il nous est dit que tels sont les exercices des brebis de Christ. Elles suivent Christ. Il n'est pas dit qu'elles devraient le faire, mais qu'elles le font. C'est la preuve qu'elles sont bien Ses brebis !

22.3 La sécurité des brebis

Considérons maintenant leur sécurité.

22.3.1 Elles ont la vie éternelle

« Moi, je leur donne la vie éternelle » (Jean 10:28). C'est le don du Seigneur, — il n'est ni gagné ni mérité. « Car le salaire du péché, c'est la mort ; mais le don de grâce de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur » (Rom. 6:23). Christ ne donne rien moins que cela : non pas la vie pour un jour, ou pour un an, mais la vie ÉTERNELLE ! Votre vie est cachée avec Christ en Dieu (Col. 3:3). Christ est notre vie. Christ est le Donateur, le pécheur est celui qui reçoit. Cher lecteur, avez-vous vraiment reçu ce don de Dieu ? Avez-vous la vie éternelle ? Je suis sûr que vous n'aurez de cesse que vous ne soyez certain d'avoir la vie éternelle ! Il faut l'avoir, sinon votre part sera les flammes éternelles ! « Qui croit au Fils a la vie éternelle, mais qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui » (Jean 3:36).

22.3.2 Elles ne périront jamais

Quel repos parfait, quelle paix parfaite pour notre âme ! Car Celui qui a promis est fidèle, et Il ne peut se renier Lui-même (2 Tim. 2:13). La crainte de David, sa terrible angoisse, étaient surtout de devoir périr un jour par la main de Saül ; mais le vrai croyant ne doit nullement douter de son avenir éternel. Celui qui est tout puissant et parfait en amour dit : « elles ne périront JAMAIS ». Remarquez bien le caractère absolu et inconditionnel de cette affirmation : « elles ne périront JAMAIS » ! Cher croyant qui tremblez, vous ne pouvez pas être perdu ! Vous êtes en Christ, vous avez la vie éternelle, et Christ déclare que vous ne périrez jamais ! Il est mort pour vous. Son sang purifie de tout péché. « Votre vie est cachée avec le Christ en Dieu ». (Col. 3:3). Que vous faut-il de plus pour que votre âme connaisse le parfait repos ?

22.3.3 Personne ne les ravira de ma main

Le mot « personne » montre qu'absolument rien n'a le pouvoir de nous séparer de Christ. Lorsqu'Il a dit « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi... » (Jean 6:37), cela impliquait trois choses : « 1. Je le recevrai, 2. je le tiendrai fermement, et 3. je ne l'abandonnerai jamais ». C'est pourquoi, Il dit ici : « personne ne les ravira de ma main ». Quelle parfaite sécurité que la nôtre ! C'est une corde triple qui ne peut pas se rompre (Éccl. 4:12) : 1. la possession présente de « la vie éternelle » ; 2. la promesse du fidèle et Bon Berger — « elles ne périront jamais » ; 3. la main toute-puissante de Christ Lui-même gardant solidement ce qu'elle a saisi — « personne ne les ravira de ma main ».

Tous les chers enfants de Dieu n'entrent pas dans la joie de ces précieuses réalités. Beaucoup lisent des livres d'hommes, et adoptent des opinions d'hommes, au lieu de ne se référer qu'à l'Écriture pour connaître la pensée de Dieu, et de ne se reposer que sur Ses précieuses paroles concernant Jésus. Car « le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point » (Luc 21:33)

23 *L'iniquité ôtée et la propitiation faite pour le péché — Ésaïe 6 — (chapitre 22)*

« Ton iniquité est ôtée, et propitiation est faite pour ton péché » (És. 6:7)

« Et je dis : Malheur à moi ! car je suis perdu ; car moi, je suis un homme aux lèvres impures, et je demeure au milieu d'un peuple aux lèvres impures ; car mes yeux ont vu le roi, l'Éternel des armées. Et l'un des séraphins vola vers moi ; et il avait en sa main un charbon ardent qu'il avait pris de dessus l'autel avec des pincettes ; et il en toucha ma bouche, et dit : Voici, ceci a touché tes lèvres ; et ton iniquité est ôtée, et propitiation est faite pour ton péché » (És. 6:5-8)

23.1 *La grâce qui découle du sacrifice expiatoire*

Quelle bénédiction de pouvoir discerner, d'un bout à l'autre de l'Ancien Testament, la manière pleine de grâce dont Dieu a toujours été prêt à rencontrer l'homme pécheur, et de découvrir que cette grâce a toujours découlé du sacrifice expiatoire de Son Fils bien-aimé ! Quand nos premiers parents reçurent des vêtements pour couvrir leur nudité, ceux-ci étaient en peau, ce qui nous montre que la bénédiction ne pouvait descendre de Dieu vers l'homme que par le moyen d'un sacrifice. Lorsqu'Abel reçut le témoignage d'être juste, ce fut à cause de l'excellence du sacrifice qu'il avait offert. Tout le rituel de la dispensation mosaïque nous enseigne que l'homme ne peut s'approcher de Dieu que par le sacrifice d'une vie. D'où le fait que tant de passages de l'Ancien Testament traitent de cette entrée en relation avec Dieu par la mort du sacrifice, — tous annonçaient qu'au temps convenable, Dieu pourvoierait à un sacrifice pleinement suffisant pour l'homme pécheur. Mais c'est précisément là que tant de gens se trompent ! Christ crucifié est encore pour beaucoup une pierre d'achoppement et un rocher de chute (1 Pier. 2:8). La pensée de l'homme en général — si tant est qu'il pense à Dieu — c'est que lui-même doit offrir des sacrifices à Dieu ; il espère ainsi vainement apaiser Dieu, et mettre sa propre conscience au repos par quelques actes de renoncement personnel. C'est là une pensée erronée, à laquelle Dieu répond en disant : « Je veux miséricorde et non pas sacrifice » (Matt. 9:13), ce qui implique le sacrifice de soi-même le plus parfait qui soit, exigeant de l'homme qu'il se mette entièrement de côté, pour confesser l'indignité absolue de toute propre justice comme du moi tout entier, pour se reposer uniquement sur la grâce divine et sur ce sacrifice auquel Dieu a pourvu dans Sa grâce. Tel a toujours été l'enseignement de Dieu ; et le même prophète, dont nous allons maintenant considérer l'expérience faite dans la présence de l'Éternel, déclara plus tard solennellement que « toute chair est de l'herbe, et toute sa beauté comme la fleur des champs. L'herbe est desséchée, la fleur est fanée ; car le souffle de l'Éternel a soufflé dessus. Certes, le peuple est de l'herbe. L'herbe est desséchée, la fleur est fanée, mais la parole de notre Dieu demeure à toujours » (És. 40:6-8). Cela nous montre que l'Esprit de Dieu enseigna jadis aux hommes qu'ils étaient pécheurs, et que leurs biens les plus précieux étaient périssables et éphémères — tout en leur assurant que l'inaltérable parole du Seigneur était un roc inébranlable sur lequel ils pouvaient s'appuyer. Et il en est toujours ainsi.

23.2 *« L'année de la mort du roi Ozias »*

Notre chapitre commence sans préambule. Il nous dit que le prophète eut cette glorieuse vision « l'année de la mort du roi Ozias ». Pourquoi Ozias est-il ainsi introduit ? N'est-ce pas, entre autres, pour nous rappeler que le meilleur des hommes, le personnage le plus haut placé du royaume de Juda ou le plus honoré dans le monde, est en contraste absolu avec LE ROI, L'ÉTERNEL DES ARMÉES ? Le roi Ozias était lépreux et demeurait hors du camp, ce qui nous montre que l'homme pécheur, aussi élevés que soit son rang et sa dignité, n'est pas propre pour se présenter devant Dieu ; il n'a aucune ressource pour se purifier de la lèpre du péché, et, à moins que Dieu, dans Sa miséricorde, ne vienne à sa rencontre pour le guérir, il doit demeurer impur, indigne d'être associé au Dieu de sainteté. En se rapportant donc à l'histoire du roi selon 2 Chr. 26, nous apprenons que « le roi Ozias fut lépreux jusqu'au jour de sa mort ; et il habita, lépreux, dans une maison d'isolement, car il fut exclu de la maison de l'Éternel... » (26:21). C'est ainsi que notre sujet débute par la révélation humiliante du véritable caractère de l'homme, impur et éloigné de Dieu, même s'il occupe un rang des plus élevés dans la société, et y joue un rôle majeur, et cela parmi le peuple le plus favorisé de la terre.

En considérant cette portion si instructive des Saintes Écritures, nous verrons successivement 1) la glorieuse vision du prophète, 2) l'effet de cette vision sur lui, 3) l'assurance du pardon qu'il reçut, 4) son obéissance de bon cœur.

23.3 *La glorieuse vision du prophète*

« Je vis le Seigneur assis sur un trône haut et élevé, et les pans de sa robe remplissaient le temple » (6:1).

Le prophète prit place là, en esprit, devant Dieu. C'est là qu'il vit les séraphins, serviteurs et ministres du Dieu Très-Haut dont ils accomplissent le bon plaisir. Il les vit prendre une attitude de profonde révérence, se couvrant la face de deux de leurs ailes. Il les vit aussi se couvrir les pieds, montrant par là que, même ayant toujours marché dans l'obéissance, ils ne se glorifiaient pas dans leur service, mais seulement dans le Seigneur, et avec la plus grande humilité. Il les vit aussi avec les ailes déployées, exprimant par là leur délice d'accomplir la volonté de Dieu, et se tenant prêts à s'élever rapidement sur l'ordre de Dieu.

Le prophète entendit aussi les paroles prononcées devant le trône. Prêtant l'oreille aux propos de ces créatures célestes, il entendit : « Saint, saint, saint, est l'Éternel des armées » (És. 6:3), et « les fondements des seuils étaient ébranlés à la voix de celui qui criait, et la maison était remplie de fumée » (És. 6:4). Le prophète vit et entendit toutes ces choses. En vérité, c'était un lieu infiniment saint. Aucune parole profane ou impure n'y était prononcée. On n'y observait aucune irrévérence, aucune présomption, aucune manifestation de colère, de sottise, d'indolence ou de propre volonté. Car Dieu est saint, et rien d'impur ne peut subsister en Sa présence. Le prophète était dans la lumière, car Dieu est lumière. Il se tenait près de la balance du sanctuaire, où tout était amour, sainteté et vérité.

23.4 *L'effet produit par la vision*

23.4.1 *Se voir dans la lumière de Dieu*

Des réflexions personnelles d'un profond sérieux occupaient l'esprit du prophète. L'homme n'apprend jamais correctement ce qu'il est sauf dans la présence de Dieu. C'est un fait bien connu que, si l'on veut apprécier les véritables qualités d'un objet, il faut l'observer à la lumière. Il en est de même pour les choses spirituelles. Nous pouvons nous comparer à nos semblables, et en tirer des conclusions totalement erronées. Ainsi, celui qui est sobre, s'il se compare à un ivrogne, se croit juste ; et ceux qui sont chastes se flattent de leur supériorité par rapport à ceux qui vivent dans la débauche. Pourtant, tous sont peut-être également coupables de convoitise, et d'autres péchés, aux yeux de Dieu. Il n'est donc pas sage de se comparer à son prochain, mais c'est en venant à la lumière de la sainte présence de Dieu que nous serons manifestés en vérité.

Lorsqu'Ésaïe considérait la paix, l'amour, l'humilité, la sainteté, la pureté et la vérité qui caractérisaient tous ceux qui demeuraient dans la glorieuse présence de l'Éternel, à quoi pensait-il ? Il ne pouvait manquer de se poser des questions comme celles-ci : « Suis-je vraiment humble devant Dieu ? Est-ce que je Le sers avec révérence ? Mon plaisir est-il de faire Sa volonté ? Mes relations sont-elles saintes aux yeux du Seigneur ? » Très certainement, le prophète sentait que la lumière de la présence de Dieu sonde les cœurs. Cela suffisait à lui montrer qu'il était « impur, impur ! », bien en dessous de ce que Dieu attend, et qu'il était « justement condamné » devant

Dieu, et non moins justement exposé à Son jugement et à Sa colère. D'où son cri : « Malheur à moi ! car je suis perdu ; car moi, je suis un homme aux lèvres impures, et je demeure au milieu d'un peuple aux lèvres impures ».

23.4.2 Une conviction personnelle

Notez bien, chers amis, que cette profonde détresse du prophète ne concernait que lui-même : « malheur à moi ! car je suis perdu ; car moi, je suis... ». Il ne dit pas « Malheur à nous ! car nous sommes perdus... ». Non, le vrai christianisme est quelque chose de personnel. « Le cœur connaît sa propre amertume » (Prov. 14:10). On trouve aujourd'hui beaucoup de chrétiens professants prêts à s'écrier : « Nous sommes tous pécheurs ! Nous ne sommes pas ce que nous devrions » ! De telles personnes parlent de « notre » Sauveur, « notre » religion, « notre » société, etc., considérant ainsi tous les chrétiens en bloc. Mais cela ne compte pas pour Dieu, et ce n'est pas ce que l'Esprit enseigne. Celui-ci convainc chacun de son propre péché, et rend la conscience sensible à sa propre culpabilité, en sorte qu'elle s'écrie : « Que faut-il que JE fasse pour être sauvé » ?, « Ô Dieu, sois apaisé envers MOI, pécheur » !, « Si seulement JE touche son vêtement, JE serai guéri », et « Malheur à MOI, car JE suis perdu » !

23.4.3 Impur devant Dieu

Mais il y a plus : le prophète sentait qu'il était impur devant Dieu — « un homme aux lèvres impures ». Ces lèvres qui auraient dû, comme celles des séraphins, être consacrées à la louange de l'Éternel, avaient exprimé les pensées et les sentiments impurs de son cœur, « car de l'abondance du cœur la bouche parle » (Matt. 12:34). Comme Job, il pouvait dire : « Mon oreille avait entendu parler de toi, maintenant mon œil t'a vu : c'est pourquoi j'ai horreur de moi, et je me repens dans la poussière et dans la cendre » (Job 42:5). La lumière de la sainte présence de Dieu manifestait son impureté. Il sentait que la profondeur de celle-ci allait si loin, sa noirceur était si repoussante, ses blessures si incurables, qu'il se jugeait lui-même perdu, désespérément et irrémédiablement impur devant Dieu, impie, profane, sans force, sans aucun espoir de guérison par lui-même. Ayant ainsi appris, dans la présence de Dieu, ce qu'il était, il pouvait alors discerner aussi l'impureté de ceux de son entourage.

23.4.4 La conviction de péché en voyant Jésus

Telles sont les leçons que le prophète avait apprises pour son profit dans la présence de Dieu. Il en est de même aujourd'hui, dans une certaine mesure, pour tous ceux qui sont enseignés de Dieu. Car même si nous n'avons pas le privilège de recevoir, comme le prophète, une vision aussi glorieuse, le Saint Esprit nous fait toutefois sentir que nous avons affaire à Dieu, et que toute créature est manifeste devant Lui. En outre, lorsque nous pensons maintenant à la présence de Dieu, nous voyons, par la foi, l'Homme Christ Jésus, ressuscité, monté au ciel et glorifié. Outre les saints séraphins, nous y voyons Celui qui fut l'Homme de douleurs dans ce monde de péché, en butte aux tentations de Satan, aux tromperies de l'homme et à l'impureté du monde ; mais Il a toujours fait la volonté de Celui qui l'avait envoyé, et Il a achevé Son œuvre, y trouvant même Son plaisir malgré toute la souffrance qui en découlait. Jamais une parole impure n'a franchi Ses lèvres, jamais une pensée profane n'a occupé Son esprit ; du début à la fin, Il mena une vie sans tache et de sainte obéissance, qu'Il scella de Son propre sang.

Lorsque nos pensées se concentrent ainsi sur Lui, « l'Agneau comme immolé », assis désormais au milieu du trône céleste, nous ne pouvons que nous écrier : « nous avons tous été errants comme des brebis, nous nous sommes tournés chacun vers son propre chemin ». Nous reconnaissons que ce que nous avons fait de mieux est impur devant Dieu. Comment les gens peuvent-ils être insensible à leur culpabilité ? C'est parce qu'ils ne craignent pas Dieu, et qu'ils ne considèrent pas ce qu'ils sont aux yeux de Dieu. Ils ne viennent pas en Sa sainte présence, pour être pesés à la balance de la vérité. Lorsque les hommes commencent à craindre Dieu, ils réalisent que, comme créatures, ils sont responsables devant Lui ; que c'est à Lui qu'ils doivent rendre des comptes ; qu'Il est le Juge de tous, et que la sainteté céleste n'est rien d'autre que le niveau qu'Il requiert d'eux. Ils comprennent alors qu'ils sont des pécheurs, rebelles et indignes, méritant justement d'être bannis de Sa présence glorieuse. Ils prennent conscience du vrai danger qui les guette, et ils s'interrogent avec angoisse sur leur état éternel. Alors, désespérant d'eux-mêmes, ils viennent au trône de Dieu et s'écrient : « Malheur à moi, car je suis perdu » !

De cette manière unique, l'Esprit nous enseigne que nous sommes perdus, sans espoir. Les hommes peuvent savoir qu'ils sont pécheurs en se comparant à d'autres : ainsi le voleur sait qu'il est pécheur du fait qu'il est entouré de beaucoup d'honnêtes gens ; l'injuste sait qu'il est pécheur parce qu'il connaît quelques personnes droites, etc... Nous comprenons ainsi que tant de personnes ne manifestent aucune détresse d'âme, alors qu'elles sont toutes prêtes à dire : « Je sais que je suis un pécheur ». Mais quand nous sommes amenés à nous considérer dans la sainte présence de Dieu, alors, quelle que soient nos idées préconçues sur notre prétendue justice, nous sommes amenés à sentir que nous sommes coupables devant Dieu, et exposés à Son jugement et à Sa colère à venir. Alors nous nous écrions : « Malheur à moi, car je suis perdu... »

23.5 L'assurance du pardon donnée au prophète

23.5.1 Une règle du trône de la grâce

Dieu en Christ est un refuge béni pour l'âme troublée par le sentiment de son péché ; car Il veut être miséricordieux vis-à-vis de notre injustice, comme Élihu l'explique à Job d'une manière si belle : « Dieu regardera vers les hommes, et si un homme dit : J'ai péché et j'ai perverti la droiture, et Il ne me l'a pas rendu ; Il a délivré mon âme pour qu'elle n'aille pas dans la fosse, et ma vie verra la lumière » (Job 33:28). Il dira : « Délivre-le pour qu'il ne descende pas dans la fosse : j'ai trouvé une propitiation » (33:24).

Telle semble être la règle du trône de la grâce, et telle fut précisément l'expérience du prophète ; car tandis qu'il se tenait ainsi consciemment devant le Roi, l'Éternel des armées, dans un esprit de repentance, confessant son impureté, gémissant sur son péché, se condamnant lui-même en reconnaissant son état misérable, il nous est dit aussitôt : « Et l'un des séraphins vola vers moi ; et il avait en sa main un charbon ardent qu'il avait pris de dessus l'autel avec des pincettes ; et il en toucha ma bouche, et dit : Voici, ceci a touché tes lèvres ; et ton iniquité est ôtée, et propitiation est faite pour ton péché ». Comme cela est merveilleux et nous montre que Dieu est toujours prêt à déployer Sa grâce ! C'est un exemple frappant de Sa miséricorde envers l'homme pécheur, une preuve de Sa promptitude à pardonner et à accepter ceux qui prennent devant Lui la place qui leur convient. Le prophète reçut la garantie indubitable, l'assurance absolue que ses péchés avaient été ôtés, et qu'il était dans la faveur de Dieu et sous Sa bénédiction.

23.5.2 Le fondement de l'assurance

23.5.2.1 Le sang de Christ

Cette assurance était fondée sur deux choses : 1) l'application du charbon ardent pris de dessus l'autel, et 2) la parole de l'Éternel. Par l'autel, nous devons entendre l'endroit où le sacrifice était brûlé et présenté à Dieu. Aux jours du Nouveau Testament, il n'y a pas d'autre autel que la croix de Christ, et les autels de l'Ancien Testament n'en étaient que des types ; les charbons ardents qui consumaient les sacrifices et faisaient monter vers Dieu leur bonne odeur, préfiguraient cette condamnation du péché qui tomba sur Jésus lorsqu'Il fut fait péché et malédiction pour nous sur la croix du Calvaire. L'application du « charbon ardent » sur les « lèvres

impures » du prophète nous enseigne donc que, dans Sa grâce, Dieu a fourni à l'homme un remède susceptible de purifier de tout péché, et que ce remède ne se trouve que dans les souffrances, l'effusion de sang et la mort du Fils de Dieu. Dès l'instant où la conscience accablée par son péché, réalise la vertu de ce sang, l'âme est en paix avec Dieu. C'est le sang de Christ qui fait la propitiation. C'est le sang de Christ qui a réconcilié le pécheur avec Dieu. C'est « dans le Christ Jésus », et « par Son sang » que le pécheur éloigné et séparé de Dieu est approché. Seul le sang de Christ procure la paix et la confiance en la présence de Dieu.

23.5.2 La Parole de Dieu

Le prophète savait que propitiation était faite pour son péché par l'application du charbon ardent pris de dessus l'autel. De même, le pécheur qui croit au salut par Jésus Christ sait, lui aussi, qu'il a la paix par le sang de la croix. Mais le prophète avait aussi la parole du Seigneur pour l'assurer du fait qu'il était pardonné et accepté. Béni soit Dieu de ce qu'il en est de même pour nous ! Certains tentent de nous persuader qu'avant de mourir, personne ne peut savoir si les péchés sont pardonnés, et que l'affirmer n'est qu'une grande présomption. Je leur répondrai par cette question ; « Qui dit que je suis pardonné » ? C'est Dieu ! Or si Dieu dit : « Tes péchés sont pardonnés », pourquoi craindrais-je, même si le monde entier m'affirme le contraire ? Dieu nous dit que Christ a ôté le péché par le sacrifice de Lui-même, et que mes péchés sont pardonnés si je crois au Seigneur Jésus, car « tous les prophètes lui rendent témoignage que, par son nom, quiconque croit en lui reçoit la rémission des péchés » (Act. 10:43). Croyons donc ce que Dieu dit, car Celui qui a dit au prophète « ton iniquité est ôtée, et propitiation est faite pour ton péché », me dit aussi aujourd'hui, comme à tous ceux qui croient au Seigneur Jésus : « Aie bon courage, mon enfant, tes péchés sont pardonnés » (Matt. 9:2). Nous ne nous attendons pas à recevoir des songes, des visions ou des miracles agissant sur nos sens, mais nous nous reposons sur le précieux sang de Christ, assurés que nous sommes du pardon de nos péchés, selon la parole éternelle du Seigneur.

23.5.3 Un plein salut

Il y en a cependant qui, sans nier que l'on puisse se savoir dès maintenant pardonné de ses péchés, hésitent souvent à confesser qu'ils sont sauvés. Ils oublient que le but de l'incarnation et de la mort de Christ était de SAUVER, et qu'Il est venu SAUVER les perdus — non pas les aider, mais les sauver — tous ceux qui croient en Lui. C'est pourquoi Il dit à la femme qui pleurait à Ses pieds : « Ta foi t'a sauvée » (ou : guérie). Et lorsque Zachée Le reçut avec joie, Jésus dit : « Aujourd'hui le salut est venu à cette maison » (Luc 19:9). L'œuvre de Christ sauve, et Christ Lui-même nous dit : « Vous êtes sauvés par la foi ».

« Mais serai-je, en fin de compte, dans la gloire » ? s'écrient quelques âmes timides et peu instruites, bien que faisant partie de la maison de la foi. « Certes, je me repose sur Christ aujourd'hui, et je suis en paix avec Dieu, mais se pourrait-il qu'en définitive je sois perdue » ? Non, non, cher enfant de Dieu ; car le sang de Christ parle en ta faveur aujourd'hui devant le trône, et y parlera aussi pour toi à toujours. Christ, qui est ta justice aujourd'hui, sera ta justice éternellement. Le Saint Esprit qui demeure en toi aujourd'hui, même s'Il est attristé et apparemment éteint, demeurera en toi pour toujours. Christ qui intercède pour toi maintenant dans le ciel, intercédera pour toi continuellement. Jésus te tient fermement et ne te lâchera jamais. Personne ne te ravira de Sa main, car telle est la parole du Seigneur : « Il peut sauver entièrement (c'est-à-dire jusqu'à l'achèvement) ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux » (Héb. 7:25).

23.6 Son obéissance de bon cœur

Certains diront peut-être « Vous devriez prêcher les devoirs du chrétien ». D'accord, seulement mettez-les à leur vraie place. Jésus a dit : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements », car Il aime le cœur de bonne volonté, et celui qui donne joyeusement (2 Cor. 9:7). Lorsque nous connaissons la paix avec Dieu, par le sacrifice merveilleux de Son Fils bien-aimé, nous sommes contraints d'aimer et de servir Celui à qui nous devons tant. Ne constatons-nous pas que telle fut la disposition d'esprit du prophète ? Car après avoir reçu l'indéniable assurance du pardon et de la paix avec Dieu, il éprouva, dans sa reconnaissance, l'ardent désir de se consacrer au service du Seigneur : « J'entendis la voix du Seigneur qui disait : Qui enverrai-je, et qui ira pour nous ? Et je dis : Me voici, envoie-moi ». Quel service de bon cœur, joyeusement consenti ! c'est comme celui qui prend le joug du Seigneur, dont Lui-même nous dit : « mon joug est aisé et mon fardeau est léger » (Matt. 11:30) ! L'amour merveilleux de Christ nous contraint à l'aimer, Lui qui nous a tant aimés : Il nous appelle à le louer et à le glorifier, Lui qui nous a lavés de nos péchés dans Son propre sang, et nous a faits rois et sacrificateurs pour Son Dieu et Père. « À lui soit la gloire et la puissance, aux siècles des siècles ! Amen » (1 Pi. 4:11)

23.7 Faire le point

Cher lecteur, permettez-moi de vous demander en toute affection si vous avez solennellement réfléchi à ce qu'il en est entre vous et Dieu. Vous considérez-t-Il maintenant comme étant en paix avec Lui ? Êtes-vous sûr que Dieu dit de vous, comme Il l'a dit du prophète : « ton iniquité est ôtée, et propitiation est faite pour ton péché » ? Tel est le fondement de la paix avec Dieu : la paix par le sang de Jésus, la paix dans la confiance que vos péchés ont été transférés sur le Seigneur, et portés par Lui, et que vous-même êtes fait justice de Dieu en Lui.

Cher lecteur, si vous ployez sous le fardeau de vos péchés et que vous n'avez pas la paix, venez à Jésus sans attendre, tel que vous êtes.

Ah ! pourquoi le faire attendre

Depuis trop longtemps déjà

Tu refuses de l'entendre ; Ne tarde plus ! Il est là

Viens à Lui

Viens à Jésus aujourd'hui

24 Le feu étranger et le feu du ciel — 2 Chroniques 7:1-10 — (chapitre 23)

Le feu étranger et le feu du ciel ou les pensées de l'homme et les pensées de Dieu au sujet de Christ

24.1 Le feu étranger : Les pensées humaines au sujet de Christ

Le mieux qu'on puisse dire des pensées humaines concernant Christ et Son sacrifice, c'est qu'elles sont bien pauvres. L'homme peut considérer la crucifixion comme un fait historique, écrire et discourir sur les clous qui transpercèrent Ses mains et Ses pieds, sur la couronne d'épines et autres circonstances extérieures relatives à Sa mort, et tirer ses propres conclusions sur la valeur de ce sacrifice. En fait, toute l'immense chrétienté qui nous entoure est fondée principalement sur de misérables pensées humaines au sujet de Christ et des choses qui Le concernent. Tels Nadab et Abihu, les hommes ont mêlé à l'encens le feu étranger, ce que Dieu avait interdit (Lév. 10:1-3). Le jugement et la mort vont donc en résulter pour eux aussi. Il nous est dit que Nadab et Abihu « moururent devant l'Éternel », et tel doit être le sort de tous ceux qui ne se servent du nom de Christ, et de Son œuvre, que pour en tirer des avantages ici-bas et pour s'élever eux-mêmes. Les ordonnances et les choses de la religion sont pour eux un refuge, ou bien ils se fondent sur cette

tromperie qui associe des opinions et des actions humaines, avec le nom de Christ, au lieu de se confier uniquement en Christ Lui-même et en Son œuvre parfaitement efficace. Tel est « le feu étranger », qui n'est pas selon Dieu, et qui ne Lui rend pas gloire. C'est la religion de l'homme, et la fin de toutes ces choses c'est la mort.

24.2 Le feu du ciel : Les pensées de Dieu au sujet de Christ

Il n'en fut cependant pas de même aux jours de Salomon, lors de la dédicace de la maison de l'Éternel (2 Chron. 7:1-10). Nous n'y trouvons pas d'offrande de feu étranger, mais, nous est-il dit, « le feu descendit des cieux et consuma l'holocauste et les sacrifices, et la gloire de l'Éternel remplit la maison » (2 Chron. 7:1). Nous voyons Dieu, et Sa manière d'agir en rapport avec le sacrifice. C'est ce que la foi d'une âme enseignée par l'Esprit, et convaincue de péché discerne particulièrement dans la croix de Christ. De telles âmes n'ignorent rien des faits extérieurs de la crucifixion, mais jusqu'à ce qu'elles aient vu Dieu agissant dans cette scène, traitant Son propre Fils comme Celui qui porte le péché, elles ne trouvent rien susceptible de donner la paix et le repos. Dans la croix de Christ, la foi discerne le Dieu invisible examinant la victime, éprouvant et appréciant sa valeur au feu de Sa sainteté absolue, et condamnant le péché dans la chair. La croix du Calvaire nous parle de Celui qui était irréprochable, qui, en Lui-même, était infiniment agréable aux yeux de Dieu, qui a pleinement glorifié Dieu en ce qui concerne nos péchés, et a ôté le péché par le sacrifice de Lui-même. C'est l'appréciation que Dieu a fait de la mort de Christ, et rien moins que cela, qui assure nos âmes et les établit dans la paix de devant Lui. La résurrection, l'ascension, et la glorification de Christ sont la preuve qu'aux yeux de Dieu, cette offrande fut infiniment agréable, une odeur de repos, et toutes concourent pour nous dire que notre sécurité se fonde sur la justice et la vérité divines.

24.3 Avoir la même pensée que Dieu au sujet de Christ

Si donc nous voulons goûter la joie de cette sécurité immuable devant Dieu, il nous faut avoir les pensées de Dieu au sujet de « Jésus Christ et Jésus Christ crucifié » (1 Cor. 2:2), car Dieu a tellement estimé la valeur absolue de cette œuvre accomplie sur la croix qu'Il a ressuscité le Seigneur d'entre les morts, et qu'Il nous a donné en Lui la vie, la justice et la plénitude en Lui. Nous savons que Dieu a estimé digne d'une suprême exaltation Celui qui s'est abaissé pour devenir obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix (Phil. 2:5-11). C'est Dieu qui nous dit que nous sommes maintenant « justifiés par son sang » (Rom. 5:9), et qui nous donne la pleine liberté d'entrer dans le lieu très-saint.

Alors, dès que nous voyons de quelle manière Dieu a agi avec Jésus, Son propre Fils sur la croix, et apprenons de Lui, par Sa Parole et Son Esprit, Sa propre estimation des perfections infinies de cette offrande unique faite une fois pour toutes, — nos cœurs sont affranchis, et assurés dans une sécurité qui ne peut pas être mise en doute devant Dieu. Dieu nous a réconciliés avec Lui par Jésus Christ.

24.4 La gloire qui suit le sacrifice consumé

Remarquez ensuite que les sacrifices ayant été consumés par le feu du ciel, la gloire s'en est suivie : « la gloire de l'Éternel remplit la maison » (2 Chr. 7:1). Cela ne nous apprend-il pas que le sang de la croix est notre titre de gloire le plus sûr ? Il y a une relation bénie entre « le sacrifice » et « la gloire ». Considérons bien ceci. La mort de Christ, telle un puissant levier, donne au croyant le droit à la gloire même de Dieu. Telle le voile déchiré, elle abolit tout obstacle à entrer immédiatement dans la présence de Dieu. La gloire en est la conséquence assurée. Aujourd'hui, nous sommes entre la croix et la gloire, avec la liberté d'entrer par la foi dans le lieu très-saint. Nous ne saurions aucunement entrer dans la pure et sainte présence de Dieu, si ce n'est parce que « Christ est mort pour nos péchés », selon les Écritures (1 Cor 15:3), et qu'« Il a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père » (Rom. 6:4). C'est pourquoi il nous est dit que « le feu descendit des cieux et consuma l'holocauste et les sacrifices, et la gloire de l'Éternel remplit la maison ».

Cette relation entre le sacrifice et la gloire n'est-elle pas merveilleuse ? Avec quelle clarté cela nous montre que nous devons toutes nos bénédictions au sang de Christ, et que, même une fois entrés dans la gloire, nous en serons tellement conscients que nous nous réjouirons éternellement de la valeur infinie de ce sang et rendrons sans cesse gloire à Dieu et à l'Agneau !

24.5 Effets pratiques de la considération de cette œuvre achevée

24.5.1 Humilité

Rien n'est plus propre à nous humilier que le sentiment de ce que Dieu a fait pour nous en Christ. Il n'est plus possible de s'élever soi-même. C'est une œuvre totalement achevée. Nous sommes devenus « justice de Dieu en Lui » (2 Cor. 5:21). Cela courbe nos cœurs dans la louange et l'action de grâces. C'est pourquoi il nous est dit que « tous les fils d'Israël, voyant descendre le feu, et la gloire de l'Éternel sur la maison, s'inclinèrent le visage en terre sur le pavement, et se prosternèrent, et célébrèrent l'Éternel : Car il est bon, car sa bonté demeure à toujours » (2 Chr. 7:3). C'est donc lorsque nous sommes en communion avec la pensée de Dieu touchant les gloires de Christ et la valeur insondable de Son œuvre à la croix, que le cœur est véritablement délivré du « moi » et de la terre, et qu'il déborde de louange et de reconnaissance envers Dieu. Nous sommes remplis de Dieu et trouvons notre joie à Lui dire ce qu'Il est. Telle est l'adoration.

24.5.2 Piété

La piété en découlera également, car les affections et les aspirations du cœur sont stimulées par une grâce aussi merveilleuse, et l'âme se propose alors des buts conformes à la volonté de Dieu, d'où le fait que ce texte inspiré nous dit ensuite qu'« alors » oui, « alors » — « le roi et tout le peuple sacrifièrent des sacrifices devant l'Éternel » (2 Chr. 7:4). Comment se fait-il qu'aujourd'hui beaucoup de chrétiens trouvent si difficile de s'en remettre sans réserve au Seigneur, corps et âme ? La réponse est simple : c'est parce que Christ est si mal compris, — le prix qu'Il a pour Dieu si peu saisi — et Ses perfections si méconnues ! Notre ignorance de Christ est immense, et fort coupable. Lorsqu'on connaît réellement ce que Dieu révèle concernant les gloires de Son Fils bien-aimé, et qu'on accepte que Son œuvre a été infiniment agréable à Dieu — lorsqu'on a saisi la réalité bénie d'être en Christ, notre proximité de Dieu en Lui — lorsqu'on sait la pleine satisfaction qu'il y a à avoir notre part en Lui, et Sa toute-suffisance pour nous en toutes circonstances, alors les affections du cœur sont éveillées, et nos forces tellement stimulées, que nous réalisons qu'un si grand Amour requiert que nous Lui consacrons tout notre cœur, toute notre vie, et qu'Il soit notre TOUT.

24.5.3 Joie

Il nous est dit en outre que le peuple fut renvoyé à ses tentes « joyeux et le cœur heureux » (2 Chr. 7:10). Pourquoi cela ? « À cause du bien que l'Éternel avait fait à David, et à Salomon, et à Israël, son peuple ». En conclusion, je vous poserai cette question : comment ne pas retenir de ces leçons que notre bonheur présent, notre fidélité et notre adoration ont leur source en Dieu, tel qu'Il s'est révélé en Christ ? En apprenant, dans la présence de Dieu, le prix que Christ a pour Lui, ce qu'Il est pour nous et ce qu'Il a fait pour nous, comment nos cœurs ne seraient-ils pas émus et ne serions-nous pas désireux de nous associer avec Lui dans un monde qui Le

rejette encore ? Comment ne pas être sincèrement persuadés que Ses intérêts sont aussi les nôtres, que Sa joie est notre joie, et que ce qui l'attriste et le déshonore nous attriste et nous déshonore également ?

« Nous nous glorifions en Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons maintenant reçu la réconciliation » (Rom. 5:11)

25 La conversion — ou la prédication de Paul à Thessalonique et ses effets — 1 Thes. 1:9-10 et Actes 17 — (chapitre 24)

« Vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient » (1 Thess. 1:9-10).

25.1 La puissance de Dieu en salut

L'évangile est toujours « la puissance de Dieu en salut » (Rom. 1:16). Cette même puissance, qui ressuscita Christ d'entre les morts, amène des pécheurs à croire au Seigneur Jésus pour leur salut. Elle donne la vie spirituelle à ceux qui étaient morts, la paix à la conscience tourmentée ; elle délivre de l'amour du péché et des associations impies, rend l'âme heureuse et lui procure le repos dans la présence de Dieu. C'est bien un immense changement.

Peut-être avez-vous déjà vu un noyé qu'on vient de sortir de l'eau, inconscient et inanimé. Les assistants inquiets tâtent le pouls en vain ; ils mettent leur oreille contre la bouche du noyé et retiennent leur respiration en silence pour essayer de déceler un soupir s'exhalant de cette poitrine. Ils soulèvent les paupières, sans provoquer aucune réaction à la lumière. Ils appellent d'une voix forte, sans qu'aucun trait du visage ne bouge. De puissants remèdes sont alors administrés, et bientôt ce corps apparemment sans vie se met à bouger, le visage s'illumine d'un éclair d'intelligence et donne des signes manifestes de vigueur et d'animation. Quel grand changement ! Quelle transformation de toute la personne ! Quelle efficacité dans ces remèdes ! Et pourtant, ce n'est là qu'une faible illustration de la puissance de l'évangile de Dieu dans ceux qui passent de la mort à la vie.

Ceux qui prêchent devraient rechercher l'efficacité, et ceux qui écoutent feraient bien de se demander si l'évangile a opéré en eux un grand changement. Et sinon, pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pas cru ! Ils ont entendu dire que Christ a versé Son sang pour la rémission des péchés, mais ils n'ont pas cru en Lui. Or l'évangile est « la puissance de Dieu en salut à quiconque croit » (Rom. 1:16) et « la foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu » (Rom. 10:17). Le chemin du salut n'est pas seulement d'entendre parler de Christ, mais de croire en Lui. Il ne suffit pas de « connaître » le plan du salut, comme certains le prétendent — mais il faut venir à Christ pour être sauvé, et c'est ce qui fait la puissance du précieux évangile dont l'âme doit faire l'expérience.

25.2 La prédication de Paul à Thessalonique

Après s'être offert sur la croix en sacrifice pour les péchés, et après Sa résurrection d'entre les morts, Christ a envoyé l'évangile — ou parole de réconciliation — à un monde coupable, par le moyen de Ses serviteurs. Entre autres, Il a spécialement suscité Paul et l'a envoyé en beaucoup d'endroits pour proclamer l'évangile de la grâce de Dieu aux pécheurs. Quand ce fut le moment, Paul fut conduit dans la grande ville de Thessalonique où l'évangile était quelque chose d'entièrement nouveau. Les habitants étaient idolâtres pour la plupart, bien qu'il s'y trouvât aussi beaucoup de Juifs. Ceux-ci se croyaient les objets d'une faveur particulière de Dieu, parce que tel avait été le cas pour leurs ancêtres. Ils se glorifiaient de tous les rites exigés par le service dans leurs synagogues, et regardaient de haut leurs voisins ignorants qui persistaient à se prosterner dans l'adoration devant des statues faites de leurs propres mains.

Mais Paul savait bien que les uns comme les autres étaient également coupables devant Dieu, et qu'aucun d'eux ne pouvait être un objet de bénédiction si ce n'est en vertu du sang expiatoire de Christ. Il n'oubliait pas, cependant, que les Juifs avaient été jadis en relation avec Dieu par une alliance, et que le Seigneur Jésus, après Sa résurrection, avait ordonné aux apôtres d'annoncer l'évangile premièrement à Jérusalem (Luc 24:47). Paul se rendait donc chaque sabbat dans la synagogue des Juifs, et raisonnait avec eux sur les Écritures, leur prouvant d'après leurs propres prophètes qu'il fallait que Christ souffrit et qu'Il ressuscitât d'entre les morts, et il prêchait l'évangile béni du salut présent et éternel à tous ceux qui croient en Christ. Paul prêchait aussi ce même évangile aux nations idolâtres, sachant que tous, Juifs et Gentils, étaient également pécheurs, quels que fussent leur naissance, leur éducation et leurs privilèges. Il savait aussi qu'à la croix de Christ, Dieu était venu à la rencontre des uns comme des autres, pour les introduire tous dans la bénédiction présente et éternelle. Remarquons bien que Paul n'entra pas dans cette ville de ténèbres en apportant des pratiques religieuses, des cérémonies ou des sacrements. Il ne proposa aux Thessaloniciens ni de s'améliorer eux-mêmes, ni des plans d'éducation et de moralisation de ceux qui vivaient sans religion, et autres choses semblables. Non, il alla droit au but et leur présenta la croix de Christ sans détour, leur démontrant qu'ils avaient besoin de salut, qu'ils étaient loin de Dieu, en train de périr à cause de leurs péchés. Il leur déclara que Jésus Christ, le Fils de Dieu, était mort sur la croix pour les pécheurs et qu'Il était ressuscité, ayant définitivement ôté le péché ; et que Dieu leur annonçait maintenant cette œuvre accomplie comme pouvant les délivrer pour l'éternité de la colère qui vient. C'est ainsi que Paul prêchait Christ, le salut par Christ seul, la bénédiction présente et éternelle par la mort et la résurrection de Christ, le Fils de Dieu. L'idolâtre, qui jusque là avait tâtonné dans l'obscurité au milieu d'idoles de bois et de pierre, et le Juif attaché au formalisme et à des traditions humaines, manifestaient, les uns comme les autres, qu'ils étaient asservis au péché et coupables devant Dieu. L'évangile de la grâce de Dieu s'adressait donc à tous. Dieu, dans Sa grâce, leur annonçait un amour rédempteur. Cet évangile du Dieu vivant et vrai retentit encore aux oreilles des pharisiens et des publicains, des chastes et des souillés, du Juif et du Gentil, annonçant la grâce et la paix par la mort de Son Fils.

La merveille des merveilles, c'est que le Dieu trois fois saint se soit abaissé jusqu'à nous pécheurs de toute race et de tout rang, avec un message de réconciliation, de pardon et de paix, par la mort et la résurrection de Son Fils unique ! Voilà l'amour divin ; voilà qui abaisse l'homme et toutes ses prétentions orgueilleuses jusque dans la poussière ; voilà qui montre le jugement que Dieu porte sur l'homme, qu'il soit juif ou gentil ; voilà une manifestation de ce que Dieu pardonne le péché tout autant qu'Il le hait, et qu'Il accorde la rémission des péchés à tout pécheur perdu qui croit. La prédication de Paul, c'était donc la croix. Partout où il allait, il annonçait Christ crucifié et ressuscité, parce que Lui seul peut délivrer de la colère qui vient (1 Thes. 1:10), et qu'Il est la puissance de Dieu en salut à quiconque croit. Mais bien que Paul ait dit « nous prêchons Christ crucifié » (1 Cor. 1:23), nous savons qu'il lui arrivait aussi de parler de la gloire à venir de Christ, autant que de Son humiliation et de Ses souffrances passées, comme ce fut le cas à Thessalonique où il annonça « ...un autre roi, Jésus » (Act 17:7) ; ceci met en relief la gloire de la croix. Le fait que Christ doive bientôt venir pour recevoir Son peuple pour Lui, que Dieu doive encore établir Son Fils bien-aimé comme Roi sur toute la terre, assujettir toutes choses sous Ses pieds, et faire que tout genou se ploie devant Lui et que toute langue confesse qu'Il est Seigneur (Phil. 2), tout cela montre bien la valeur de Sa croix et l'estimation que Dieu fait de Son œuvre accomplie, même si les hommes la méprisent ou la rejettent. C'est ainsi que nous voyons Paul entrer dans cette cité païenne, avec le glorieux évangile de la grâce de Dieu (Act. 17). Considérons maintenant les effets produits par la prédication de Paul à Thessalonique.

25.3 *Effets de la prédication de Paul à Thessalonique*

Ces effets furent double : certains devinrent persécuteurs et blasphémateurs, tandis que d'autres crurent et trouvèrent le salut. L'inimitié provoquée par la prédication de Paul et de Silas sur la mort, la résurrection et la venue du Seigneur, fut si grande qu'ils durent s'enfuir pour sauver leur vie. « La pensée de la chair est inimitié contre Dieu » (Rom. 8:7). La chair ne peut donc pas supporter d'entendre parler de l'amour de Dieu en Christ. Les hommes charnels estiment que l'évangile est une folie dont le but est d'entraver les aises et le progrès du monde, et de freiner les hautes prétentions de l'homme. Les passions mauvaises de celui-ci en sont attisées, tandis que sa haine de Dieu et de Sa vérité se manifeste dans la persécution et l'oppression de Ses serviteurs. Malgré tout cela, l'évangile était pour beaucoup « la puissance de Dieu en salut ». Le Saint Esprit opérait manifestement dans beaucoup de cœurs par le moyen de la vérité. Nous lisons ainsi que « quelques-uns d'entre eux (les Juifs) furent persuadés et se joignirent à Paul et à Silas, et une grande multitude de Grecs qui servaient Dieu, et des femmes de premier rang en assez grand nombre » (Act. 17:4). Tous ceux là formèrent l'Église de Dieu à Thessalonique, à qui les épîtres furent adressées ultérieurement. Quel bel exemple de l'Église du Dieu vivant, composée de Juifs et de Gentils, fruit de la prédication de l'évangile, et baptisée par un seul Esprit pour former un seul corps ! Un en Christ, qui des deux en a fait un... pour être un seul homme nouveau, possédant la vie de résurrection, uni à Christ par le Saint Esprit, et membre de Son corps, de Sa chair et de Ses os — il n'y a plus là ni Grec, ni Juif, mais Christ est tout en tous (cf. Éph. 2:13-17).

C'est ainsi que l'évangile fit son chemin dans la ville. La gloire de Dieu dans la personne et l'œuvre de Christ brillait d'un tel éclat dans les cœurs d'un grand nombre, que le formalisme et le traditionalisme juifs, aussi bien que le paganisme et l'idolâtrie des Gentils, furent jetés aux pieds du Sauveur, et ils cessèrent tous de se glorifier dans la chair, étant devenus capables de se glorifier dans le Seigneur. Non seulement la croix réconciliait Juifs et Gentils avec Dieu, mais elle les réconciliait entre eux, les amenant tous devant Dieu pour L'adorer et Lui rendre grâce. Chacun trouvait en Christ le Sauveur dont il avait besoin, digne de la confiance du cœur, objet d'une contemplation et d'une louange infinies, et espérance remplie de gloire et d'immortalité. C'est ainsi que l'évangile vint à eux, non seulement en parole, mais en puissance, et par le Saint Esprit, avec beaucoup d'assurance, si bien que les résultats furent décisifs et évidents, comme Paul l'atteste : « ... vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient » (1 Thess. 1:9). Considérons maintenant ces résultats d'un peu plus près.

25.3.1 *Tournés des idoles vers Dieu*

Dieu les tira à Lui « avec des liens d'amour » (Osée 11:4). Ils avaient entendu et cru que Dieu est amour. Ils voyaient, dans la mort et le triomphe de Christ, un amour sans pareil, une sagesse insondable, une puissance extraordinaire, et ils discernaient la grâce infinie de Dieu dans ce salut qu'Il leur offrait. À travers Christ, ils découvraient le Dieu vivant qui attire les hommes au lieu de les épouvanter, car ils entendaient la douce voix de l'amour rédempteur au lieu de la condamnation et du jugement. Ils se savaient exposés à la colère qui vient, méritant en toute justice une condamnation éternelle, mais ils voyaient Dieu venant à eux et leur offrant la miséricorde et la paix, fruits des blessures et de la mort de Son Fils bien-aimé. Cette bonté inouïe de Dieu fondait leurs cœurs, changeait leurs pensées, les attirait vers le ciel, et les contraignait à se tourner vers Dieu, à mettre en Lui leur confiance, et à se reposer dans le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation. Ce n'était pas un dieu de leur propre imagination, mais le Dieu vivant de toute éternité, le Premier et le Dernier, le Créateur des bouts de la terre (És. 40:28), le Dieu seul sage, Père, Fils et Saint Esprit. Ils firent ainsi l'expérience d'un changement profond, abandonnant leurs objectifs charnels pour se tourner vers le Dieu Sauveur.

C'est cela la conversion. Ce fut le grand tournant dans leur histoire. Ils se tournèrent des ténèbres vers la lumière, du pouvoir de Satan vers Dieu (Actes 26:18), des idoles muettes (1 Cor. 12:2) vers le Dieu vivant et vrai. Ils se réjouissaient ainsi de connaître le salut par Christ. Leur confiance était dans le Dieu vivant et vrai, qui ne peut se renier Lui-même et dont la Parole ne passera jamais. Ils étaient ainsi en paix avec Dieu, par notre Seigneur Jésus Christ. Christ était tout en tous : Christ crucifié, Christ ressuscité, Christ glorifié, Christ intercédant pour eux, Christ qui vient. Par Lui, ils avaient trouvé la justification présente, et la délivrance éternelle de la colère qui vient. Ils s'étaient tournés vers Dieu et avaient trouvé en Lui tout ce qu'ils pouvaient désirer. Que pouvaient désormais signifier pour eux des idoles ? Devant la réalité profonde de la croix de Christ, la folie et l'inanité des idoles étaient manifestes. Il était donc facile de les estimer à leur juste valeur, c'est-à-dire du fumier et des ordures, à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, le Seigneur (Phil. 3:8). Il suffit d'avoir contemplé une fois, en croyant, l'amour du Seigneur-Emmanuel versant Son sang et mourant pour nous, pour rendre évidentes la folie du monde et l'inanité de sa religion, et pour incliner le cœur vers le Père qui a gratuitement envoyé Son Fils pour nous délivrer de la colère qui vient.

Cher lecteur ! L'évangile a-t-il produit en vous cet effet merveilleux ? Le récit des larmes, des gémissements, des souffrances indicibles et de la mort sanglante du Sauveur vous a-t-il brisé le cœur et jeté dans les bras du Dieu de paix ? Avez-vous fait l'expérience d'une telle conversion dans votre vie ? Vous rappelez-vous le temps où vous pensiez à Dieu avec hostilité, où vous redoutiez de devoir paraître devant Lui, et où vous auriez aimé n'être jamais né ; mais aussi le temps où l'évangile vous a touché et où vous avez trouvé la foi en l'entendant, où vous avez cru en l'amour de Dieu et trouvé la paix avec Lui par la mort expiatoire de Son Fils ? Telle est la manière dont le Saint Esprit nous conduit, et telle a été l'expérience de millions d'âmes.

25.3.2 *Au service du Dieu vivant et vrai*

Leur service pour Dieu fut un autre effet de l'évangile : ils se tournèrent « des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai... » (1 Thess. 1:9). L'amour de Dieu les contraignit à Le servir, car, selon les paroles du Sauveur (Luc 7:47), celui à qui il a été beaucoup pardonné aime beaucoup. Ils aimaient Dieu parce que Lui les avait aimés le premier. Un sentiment de reconnaissance pour une grâce aussi insondable les rendait indiciblement heureux dans l'accomplissement de leur service. La connaissance de la bonté du Sauveur leur rendait Son joug aisé et Son fardeau léger (Matt. 11:30). L'assurance d'être délivré de la colère qui vient, par la mort et la résurrection de Christ, est le ressort principal d'un service véritable, service qui s'accomplit dans une heureuse et parfaite liberté.

C'est ainsi qu'agit la foi, fruit de l'amour. Nombreux sont ceux qui se trompent sur ce point : Ils servent pour être sauvés, et non parce qu'ils ont reçu le pardon de leurs péchés et la vie éternelle, ce qui est une erreur fatale ! S'attendre plus ou moins au salut comme à une récompense des efforts de la chair est une terrible illusion. Servir par obéissance à Dieu, parce qu'on a été pardonné et accepté en Christ, voilà le chemin béni de l'Esprit ! Notre Sauveur a dit : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements » (Jean 14:15), et « comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre » (Jean 13:34). Il est de la plus haute importance d'être au clair sur ce point.

Sans aucun doute, les nouveaux convertis de Thessalonique étaient bien fondés, car Paul s'adresse à eux comme à des personnes déjà délivrées de la colère qui vient. Ils savaient qu'ils servaient le Dieu vivant. Après avoir longtemps servi des idoles muettes, ils obéissaient désormais au Dieu vivant. Il y a des gens qui ne croient pas que « Dieu est », que Son œil les voit, qu'Il prête l'oreille à leur cri, que Sa face est dressée contre ceux qui font le mal, que Son cœur aime, que Son bras a apporté le salut, et que Sa main est ouverte pour satisfaire le besoin de toute créature vivante. On ne croit pas cela. On ne croit pas qu'Il est le Dieu vivant. Nombreux sont

ceux qui dans leur cœur nient Dieu, et c'est pourquoi la créature est si souvent portée aux nues et adorée plus que le Créateur, et que nombreux sont ceux qui vivent sans Dieu et sans espérance dans le monde, en sorte que Dieu n'est pas l'objet de toutes leurs pensées. Mais ce n'était pas le cas de ces Thessaloniens. Leur foi et leur espérance étaient dans le Dieu vivant qu'ils servaient, cherchant à Lui plaire et à Lui obéir, à L'honorer et à Le glorifier, Lui qui était allé jusqu'à les racheter par le sang précieux de Son propre Fils. Ils le connaissaient aussi comme le vrai Dieu, ce qui était encore plus heureux. Ils savaient qu'Il avait toujours été fidèle à Sa parole, fidèle à Ses promesses, fidèle pour écouter et exaucer les prières, fidèle envers tous ceux qui mettaient en Lui leur confiance, fidèle pour accepter leur service, fidèle pour les soutenir aux jours d'épreuve, fidèle pour les faire triompher de toute difficulté, et fidèle pour se les présenter irréprochables devant Sa gloire avec abondance de joie » (Jude 24).

Oh ! si seulement les gens croyaient que Dieu est fidèle, combien de pécheurs accourraient à Jésus pour échapper à la colère qui vient, quelle tranquillité auraient les croyants dans les temps troublés, quelle soumission il y aurait dans l'affliction, quelle patience pour s'attendre à Dieu, et quel courage dans les temps les plus sombres ! Le Dieu vrai et fidèle nous a donné Sa propre parole pour nous guider, et pour que nous mettions en elle notre espérance jusqu'à la fin des expériences du désert et jusqu'à ce que nous soyons capables, dans la gloire, de déclarer rétrospectivement que pas un iota ni un seul trait de plume de cette Parole n'est tombé ! Nous voyons ainsi que les croyants de Thessalonique travaillaient ; ils servaient le Dieu vivant et vrai et fidèle, et étaient bien connus pour leurs œuvres de foi et leur travail d'amour. Soyons bien sûrs que le fait de se tourner vers Dieu en Jésus va toujours de pair avec un service d'amour !

25.3.3 L'attitude de leurs âmes : l'attente du Seigneur

L'attitude de leurs âmes nous est aussi présentée comme un autre effet de l'évangile. « Vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils » (1 Thess. 1:9). Ceci est très précieux. Dieu ne nous demande pas seulement d'être zélés pour Le servir de tout notre être, mais Il attend aussi de nous que nous soyons patients dans l'espérance, nos pensées et nos sentiments tendant dans la bonne direction. Tous les chrétiens, lorsqu'ils réalisent qu'ils sont pardonnés et acceptés en Christ, ont plus ou moins à cœur de servir le Dieu vivant et vrai, mais il y en a relativement peu, aujourd'hui, qui comprennent que c'est leur heureux privilège d'attendre des cieux Son Fils. Beaucoup vous diront qu'ils attendent que le monde soit converti par la prédication de l'évangile, ce que l'Écriture ne nous enseigne certainement pas. D'autres diront qu'ils attendent de grands changements parmi les nations, tout particulièrement parmi les Juifs dispersés. Mais les Thessaloniens étaient enseignés par le Saint Esprit à attendre Christ.

Il y a eu beaucoup d'ignorance au sujet de l'espérance de l'Église, même chez de vrais croyants ; et là où la doctrine a été enseignée selon l'Écriture, beaucoup ne l'ont pas reçue, parce qu'ils n'avaient pas l'assurance de leur salut, ni ne voyaient leur propre sécurité en un Sauveur ressuscité et glorifié. Incapables de se réjouir dans le fait d'être déjà délivrés de la colère qui vient, comment auraient-ils pu aimer l'annonce de la seconde venue du Sauveur ? Comment ceux qui n'ont pas la paix avec Dieu pourraient-ils attendre Son Fils venant du ciel ? Une vraie espérance de la gloire à venir est inséparable de l'assurance du salut.

Les Thessaloniens croyants savaient, grâce à l'évangile prêché par Paul, qu'ils étaient délivrés de la colère qui vient. Ils ne doutaient aucunement de leur salut éternel par Christ, et pouvaient donc attendre avec joie le retour du Fils de Dieu venant du Ciel. Au lieu de considérer ce retour avec crainte et tremblement, ils l'anticipaient avec allégresse. Ils n'attendaient pas la conversion du monde, ni le rétablissement de l'empire Romain, pas plus que la restauration des Juifs dans leur propre pays ou tout autre événement terrestre ; mais étant sauvés, ils servaient le Dieu d'amour et de paix, et attendaient des cieux Son Fils. Christ Lui-même était leur espérance et leur confiance. L'apôtre leur enseigna par la suite, que « le Seigneur Lui-même, avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel ; et les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air ; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur » (1 Thess. 4:16). Ces croyants attendaient du ciel le Fils de Dieu. Ils ne connaissaient point d'autre bonheur, point d'autre paradis ni de gloire, si ce n'est dans la personne de Christ, le Fils de Dieu, qu'ils aimait. Christ était non seulement leur salut, mais aussi tout leur désir. Cette promesse du Sauveur : « ... je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi » (Jean 14:3), était très précieuse à leurs âmes. Leur espoir était donc en Christ : Le voir, être avec Lui, Lui être semblable ! Peut-être mourraient-ils avant la venue du Seigneur Jésus, mais ce n'était pas la mort qu'ils attendaient, c'était Christ, — être changés en un instant, en un clin d'œil, et être ravis à la rencontre du Seigneur, en l'air ! Telle est la véritable et merveilleuse espérance de l'évangile, qui console, sanctifie, ranime l'âme, et telle était l'attitude d'âme des Thessaloniens ! Toute leur énergie nourrissait leur foi et leur amour au service de Dieu, ainsi que leur bienheureuse attente du Fils de Dieu venant du Ciel. La foi, l'espérance et l'amour étaient ainsi maintenus en exercice : c'était le fruit béni du glorieux évangile qu'ils avaient reçu.

La vocation du croyant est, encore aujourd'hui, d'attendre du ciel le Fils de Dieu. Des siècles se sont écoulés depuis que ces chers Thessaloniens ont ainsi honoré le Seigneur Jésus, et Il n'est pas encore venu ; mais Il viendra, selon Sa promesse. Oui, « celui qui vient viendra, et il ne tardera pas » (Héb. 10:37). Aujourd'hui encore, nombreux sont ceux qui l'attendent et qui peuvent dire en vérité « Amen, viens, Seigneur Jésus » !

26 Vous parlerez au rocher — Nombres 20 à 21:3 — (chapitre 25)

« Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Prends la verge, et réunis l'assemblée, toi et Aaron, ton frère, et vous parlerez devant leurs yeux au rocher, et il donnera ses eaux ; et tu leur feras sortir de l'eau du rocher, et tu donneras à boire à l'assemblée et à leurs bêtes. Et Moïse prit la verge de devant l'Éternel, comme il lui avait commandé » (Nombres 20:7-9)

26.1 Le rocher frappé — la grâce envers des pécheurs

L'histoire du rocher frappé nous est présentée pour la première fois dans le livre de l'Exode (ch. 17). Cela se passait avant que la loi fût donnée, et c'est un bel exemple de la grâce — la grâce de Dieu envers l'homme impie et pécheur. Le peuple était en état d'urgence, n'ayant pas d'eau à boire. De jour en jour, leur soif devenait plus intense. Il n'y avait pas de puits à proximité. Ils auraient eu beau chercher assidûment, mettre toute leur énergie à creuser profondément le sol dans toutes les directions, il n'y avait qu'une terre stérile, desséchée, sans eau. Affaiblis, grillés par le soleil, prostrés, ils étaient totalement incapables de remédier à leur besoin. Ils mouraient de soif, sans eau à boire. Mais pis que cela : ils étaient pécheurs, et murmuraient ; ils tentaient Dieu et étaient prêts à lapider Son serviteur ! Ils étaient donc non seulement sans ressources, mais indignes. Dieu aurait pu justement les laisser périr, car ils méritaient Son courroux et Sa colère, mais Il choisit d'agir en grâce plutôt qu'en jugement. Devant leur grand besoin, Son œil eut pitié d'eux ; Son cœur d'amour fut rempli de compassion ; Sa sagesse et Sa miséricorde infinies, conçurent un moyen de délivrance ; Son bras puissant l'exécuta aussitôt.

La question était de savoir si Dieu pourrait et voudrait donner à boire à ce peuple pécheur en train de mourir de soif. Oui, non seulement Il le pouvait et le voulait, d'une manière en accord avec Sa sainteté, mais aussi d'une manière qui serait à la louange de Sa gloire. En frappant quelqu'un d'autre à leur place, Sa justice serait satisfaite, et Sa grâce pourrait s'épancher librement. C'est là la

manière dont la grâce a agi envers l'homme pécheur et impuissant à la croix de Christ, et dont le rocher frappé fournit un type. « Et l'Éternel dit à Moïse : ... Voici, je me tiens là devant toi, sur le rocher, en Horeb ; et tu frapperas le rocher, et il en sortira des eaux, et le peuple boira. Et Moïse fit ainsi devant les yeux des anciens d'Israël » (Ex. 17:5-6). C'est ainsi que par la grâce, le peuple pécheur et sans ressources reçut de l'eau en abondance pour étancher sa soif.

N'est-ce pas là un bel exemple de la grâce, très important puisqu'il nous est dit dans le Nouveau Testament que nous sommes sauvés par la grâce : « Vous êtes aussi sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu » (Éph. 2:8). Mais peu de choses sont peut-être aussi mal comprises que la grâce. Dieu fait sa part, quand nous, nous avons fait la nôtre, disent certains, ce qui détruit entièrement la pensée même de la grâce ! D'autres disent que la grâce est un amour immérité. Mais c'est encore bien plus que cela, car la grâce accorde faveur et bénédiction à ceux qui ne méritent que le châtiment et la destruction. Elle donne la vie éternelle et la gloire à ceux qui ne méritaient que la mort et le bannissement éternels. Elle coule gratuitement jusqu'à nous grâce au Fils de Dieu frappé, blessé pour nos transgressions et meurtri pour nos iniquités (cf Ésaïe 53:4-5). Le rocher frappé de notre verset représente donc, en type, la mort de Christ. Il a reçu alors les coups que nous méritions, et l'eau de la vie a jailli gratuitement.

La grâce n'est donc que pour des pécheurs. Elle a sa source en Dieu, elle se manifeste dans la mort de Christ, et elle désaltère les âmes de ceux qui goûtent et découvrent que le Seigneur est bon. Et de même que seule l'eau du rocher frappé pouvait étancher la soif de ces Israélites qui périssaient, seul le sang de la croix peut donner la paix à l'âme atteinte du péché. Pour un Israélite mourant de soif, tourner le dos à ces eaux jaillissant si abondamment du rocher frappé, au lieu d'en boire, aurait été le comble de la folie. Combien plus encore en est-il ainsi aujourd'hui quand on se détourne du Fils de Dieu mort sur la croix pour sauver des pécheurs !

26.2 Ce qu'il y a après avoir bu l'eau du Rocher

Après ces réflexions sur le rocher frappé, considérons maintenant plus précisément notre sujet ; et notons d'abord qu'après avoir bu l'eau du rocher, le peuple d'Israël a non seulement vécu, mais a combattu les combats de l'Éternel. Cependant, au bout d'un certain temps, bien que le rocher fût toujours là, ils eurent de nouveau soif comme le dit ce chapitre. Ceci est un type remarquable, destiné à nous montrer que, après avoir reçu le Seigneur Jésus et obtenu la vie et la paix par la foi en Son nom, après avoir peut-être combattu les combats de l'Éternel, après avoir bu de l'eau de la vie pendant des mois et des années, et après avoir joui de la présence du Seigneur, — nous restons dans le sentiment d'être stériles et altérés si nous cessons de vivre de Christ, si nous nous détournons de Lui et que nous perdons le goût et la consolation de Son amour.

En poursuivant cette méditation, nous pourrions considérer 1) l'état du croyant qui cesse de vivre de Christ ; 2) l'échec dans le service pour Dieu ; 3) ce qu'est le vrai chemin du chrétien ; 4) un aperçu des bénédictions qui s'y rattachent.

26.2.1 L'état du croyant qui a cessé de vivre de Christ

Aussi longtemps que nous demeurons dans le Seigneur Jésus et dans Son amour, vivant en Sa présence, assis à Ses pieds, nous reposant sur Ses promesses, nous nous nourrissant de Sa Parole, aimant Ses voies, Lui ouvrant nos cœurs, et puisant dans Sa plénitude, — alors notre paix coule comme un fleuve (És. 48:18) ; nous triomphons dans les conflits, nous échappons à la tentation, nous supportons courageusement les souffrances, nous combattons le bon combat de la foi et nous nous réjouissons dans l'espérance de la gloire de Dieu. Mais quand notre œil et notre cœur oublient Christ, quand nous nous détournons de Lui, le Rocher frappé, source de vie et d'amour, — alors l'aridité et les douleurs du désert pèsent lourdement sur nos cœurs, et la déception, la rébellion, les murmures et autres fruits amers de l'incrédulité ont vite fait de se manifester. Personne, peut-être, n'agit plus follement, n'est plus misérable et ne manifeste davantage les caractères détestables et le mal de la chair, que ces chrétiens qui oublient le Seigneur Jésus et ne tirent ni rafraîchissement ni bénédiction de Sa plénitude. Lorsque l'ennemi surprend de telles personnes à l'improviste, il a vite fait de les vaincre avec ses dards enflammés, et d'agir sur l'orgueil et les convoitises de la chair, jusqu'au moment où, sur les lèvres, le chant triomphal de « digne est l'Agneau » fait place aux plaintes et aux cris de découragement !

Quelqu'un d'autre a dit que « le sang de Christ fortifie notre homme intérieur, et empêche la chair de produire ses mauvais fruits ». Il en est bien ainsi, car dans l'exercice de la foi, nous puisons en Christ, et en sommes spirituellement si fortifiés que nous devenons capables de soumettre les convoitises de la chair. Toutefois, même en étant de vrais disciples de Christ, si nous nous détachons de Lui, nous nous affaiblissons spirituellement ; les habitudes et les désirs charnels reviennent alors au galop, et se manifestent parfois douloureusement. C'est ainsi que ce chapitre nous montre que, sans eau du rocher et ayant soif, le peuple s'attroupa contre les serviteurs de Dieu (Nombres 20:2) et contesta avec Moïse ; il se plaignit de l'aridité du désert, et en conclut qu'ils mourraient sans jamais voir la Terre Promise. Ils faisaient l'expérience des ténèbres, de la stérilité et de la misère, parce qu'ils s'étaient éloignés de l'unique source de rafraîchissement et de bénédiction. Il en est de même aujourd'hui pour le peuple de Dieu. Combien d'enfants de Dieu en train de gémir, devraient attribuer leur détresse présente, non pas comme ils le croient, aux circonstances rencontrées en chemin, mais au deux maux d'avoir abandonné la source des eaux vives et de s'être creusé des citernes crevassées qui ne retiennent pas l'eau ! (Jér. 2:13). Comment peut-on être heureux en dehors de Celui qui est notre vie et notre salut ? Comment nos cœurs chanteraient-ils d'allégresse si nous cessons de faire de ce fleuve de vie qui irrigue notre âme la source de toutes nos joies ? Ceux qui s'attachent au Seigneur Jésus et marchent dans Ses voies, peuvent assurément compter sur la consolation du Saint Esprit comme étant leur part. Et, bien que les épreuves du désert ne leurs soient pas épargnées, ils feront l'expérience du secours et de la miséricorde de Dieu dans leurs difficultés, et de Sa délivrance des difficultés au temps que Lui-même jugera opportun. C'est en demeurant ainsi dans le Seigneur Jésus que nous serons heureux et porterons du fruit, alors que séparés de Lui nous serons stériles et malheureux. Comme l'apôtre Pierre le dit, de tels chrétiens sont aveugles et ne voient pas loin, ayant oublié la purification de leurs péchés d'autrefois (2 Pier. 1:9). Combien il est donc important que le chrétien ne se nourrisse pas de cendres (cf. És. 44:20), ni ne cherche quelque satisfaction dans les gousses des pourceaux qu'on trouve dans le monde (cf. Luc 15) ! Mais au contraire, sachant que Christ est tout, qu'il vive de Lui — de Sa personne, de Son œuvre, de Sa perfection, de Sa plénitude et de Ses services ; qu'il trouve refuge, si l'on peut dire, dans Ses souffrances ; qu'il boive à longs traits dans Ses paroles et Ses voies de grâce ; que Ses promesses soient son trésor ; qu'il mange Sa chair ; qu'il demeure dans Son amour inexprimable et immuable ; qu'il explore toujours plus Ses richesses insondables ; en sorte que, du fond du cœur, nous puissions toujours redire : « ... Son palais est plein de douceur, et toute sa personne est désirable. Tel est mon bien-aimé, tel est mon ami » (Cant. 5:16)

26.2.2 L'échec dans le service pour Dieu

Ce récit émouvant relate aussi un exemple d'échec dans le service. Moïse désirait servir l'Éternel, et servir Son peuple, mais il ne le fit pas à la manière de Dieu. C'est pourquoi ce service, au lieu d'être agréable à l'Éternel, l'irrita tellement que pour cette raison Moïse ne put entrer dans le pays. Moïse avait déployé du zèle, mais non selon la connaissance (Rom. 10:2). Dieu lui avait dit de prendre la verge, mais non pas de s'en servir comme il le fit. Au lieu de parler au rocher comme il en avait reçu l'ordre, Moïse le frappa. Dieu n'avait pas parlé en mal de l'assemblée à Son serviteur, mais Moïse les avait qualifiés de rebelles (v. 10). Tout cela montre bien que Moïse ne servait pas avec l'état d'esprit du Seigneur. Chercher à désaltérer le peuple de Dieu assoiffé était bien, mais sa manière

d'agir n'était pas à la gloire de Dieu. Remarquons bien cependant, que malgré le manquement de Moïse, Dieu agit alors — comme Il le fait souvent aujourd'hui — en bénédiction pour le peuple, tout en châtiant Son serviteur pour l'inconvenance de sa conduite. Cette faute était très grande, non seulement en ce qu'elle était une désobéissance au commandement très clair de l'Éternel, mais parce qu'elle nuisait au type dont le but était sûrement de nous apprendre que le Rocher, une fois frappé, n'a jamais besoin de l'être à nouveau, mais fournit des courants rafraîchissants en réponse au cri de la foi, comme nous connaissons Christ aujourd'hui.

Il est évident que la verge utilisée ici par Moïse, n'est pas la verge de Moïse dont il avait frappé le rocher. Cette dernière, Moïse l'emporta avec lui au sommet de la montagne, après en avoir frappé le rocher en Horeb, et il n'en est plus jamais question. La verge de Moïse fit là son œuvre, ce qui nous enseigne en type que les exigences de la loi furent satisfaites par les blessures, les meurtrissures et la mort du Fils de Dieu. La verge que Moïse reçut l'ordre de prendre dans cette scène à Mériba, est celle qui était « devant l'Éternel » (v. 9), c'est-à-dire celle d'Aaron (cf. ch. 17). Ce n'est pas sur le fait de frapper qu'elle a quelque chose à nous apprendre, mais sur la résurrection et la sacrificature de Christ. Il nous est dit que cette verge de bois mort « avait bourgeonné, et avait poussé des boutons, et avait produit des fleurs et mûri des amandes... Et l'Éternel dit à Moïse : Reporte la verge à Aaron devant le témoignage... et tu feras cesser leurs murmures de devant moi, et ils ne mourront pas » (Nomb. 17:8-10). Ainsi contemplons-nous en type la résurrection et la sacrificature de Christ. On voit donc combien, pour Moïse, il eût été en accord avec la vérité d'élever cette verge merveilleuse devant le rocher, tandis que l'eau en jaillirait à sa parole ; et combien, au contraire, le fait de frapper le rocher était incompatible avec ce dont cette scène était le type, — spécialement de le frapper avec une telle verge. Quelle bénédiction aujourd'hui de connaître Jésus ressuscité et glorifié comme le Rocher frappé une fois pour sauver les Siens de la mort, mais maintenant devant Dieu ! et nous n'avons qu'à Le contempler pour être remplis d'adoration et de reconnaissance, et qu'à Lui parler pour être rafraîchis et inondés de Ses bénédictions !

Nous craignons fort qu'aujourd'hui beaucoup de services soi-disant religieux ne soient pas acceptables devant Dieu. Combien de choses Dieu détecte-t-Il comme étant surtout l'activité énergique de la chair, et comme n'étant pas spirituel, pas dans l'obéissance de la foi, et pas selon la vérité de Dieu ! Il est donc très important de ne pas seulement se consacrer à l'œuvre du Seigneur, mais de l'accomplir à la manière de Dieu et pour Sa gloire. Ceci nous amène à considérer :

26.2.3 Le vrai chemin du chrétien

Le déclin spirituel et l'échec dans le service vont généralement de pair, comme nous le constatons chez Pierre, qui commença par suivre le Seigneur « de loin », puis, par excès de zèle, coupa l'oreille de l'esclave du souverain sacrificateur. Le vrai chemin du chrétien est la communion avec Dieu et l'obéissance à Sa Parole. C'est de là que doit repartir le chrétien qui a failli ou rechuté, s'il veut être heureux et glorifier Dieu. Le croyant est appelé à la communion avec le Père et avec Son Fils Jésus Christ (1 Jean 1:3), à marcher avec Dieu, à réaliser que toutes ses sources sont en Lui (Ps. 87:7), et à attendre des cieus Son Fils (1 Thes. 1:9-10). Christ, le vrai Rocher qui a été frappé, est sa portion qui le comble. Il a à faire avec le Seigneur Jésus qui a été crucifié et qui a dit : « C'est accompli », avant de baisser la tête et de remettre Son esprit (Jean 19:30). Il sait que cette œuvre unique de rédemption éternelle a été parfaitement accomplie, et que, par elle, le Seigneur a rendu parfaits à perpétuité tous ceux qui croient vraiment en Lui, si bien qu'« il ne reste plus de sacrifice pour les péchés » (Héb. 10:26). Le croyant regarde donc à Jésus — l'Agneau qui a été immolé, maintenant ressuscité et glorifié à la droite de Dieu — comme à Celui qui a tout pouvoir dans le ciel et sur la terre. Toutes les fois qu'il en a besoin, il n'a donc qu'à « parler au Rocher » pour constater que l'eau de la vie en découle continuellement.

Le chrétien commence généralement par éprouver une grande joie, parce qu'il lui suffit de boire les eaux du Rocher frappé, pour étancher sa soif, et parce que Christ est tout pour lui. Il connaît mal les ruses de son propre cœur, les épreuves du désert et les séductions de Satan. Au bout d'un certain temps, cependant, lorsque surgissent des difficultés et des besoins inattendus, ils se peut qu'inconsciemment il perde de vue le Seigneur, étant assailli de circonstances douloureuses. Où trouver alors le rafraîchissement et le réconfort dont il a soif, sinon dans ce même Rocher qui avait déjà étanché sa soif — c'est-à-dire l'Agneau désormais au milieu du trône ? Tel est donc le véritable parcours du chrétien : regarder à Jésus, demeurer en Jésus, puiser en Jésus, apprendre de Jésus, car « ses voies sont des voies agréables, et tous ses sentiers sont paix » (Prov. 3:17) ; ou, selon l'expression de l'apôtre : « ne vous inquiétez de rien, mais en toutes choses exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces » (Phil. 4:6). Parlons au Rocher ! — Sommes-nous dans le besoin ? Ayons recours à la toute-suffisance du Seigneur Jésus. — Sommes-nous tentés ? Faisons confiance à Sa sympathie et à Sa puissance. — Sommes-nous bénis ? Rendons-Lui grâce. — Sommes-nous éprouvés ? Contemplons les souffrances de Jésus. — Tout service devrait être accompli dans la dépendance du Seigneur Jésus, et en toutes choses, nous devrions Lui parler. Ceux qui ont ainsi le Seigneur toujours devant eux découvriront qu'Il est à leur droite, et qu'ils ne peuvent être ébranlés.

Heureux ceux qui se confient en Jésus

Sûre et douce est leur portion !

Chers enfants de Dieu, êtes-vous abattus à cause des épreuves du chemin ? Êtes-vous opprimés et accablés sous le poids de vos besoins, de vos douleurs et de vos peines de cœur ? Alors, parlez au Rocher ! Allez au Seigneur Jésus pour Lui confier toutes vos peines, tous vos inquiétudes. Oui, dites-Lui tout, épanchez votre cœur devant Lui ! Il rafraîchira votre esprit, redressera vos mains lassées, ranimera votre confiance, vous donnera la sagesse et vous montrera qu'Il prend soin de vous ! Il vous demande de vous confier en Lui en tout temps — non pas de temps en temps, mais en tout temps ! Parlez-Lui donc sans attendre ! Peut-être avez-vous déjà fait dans le passé l'expérience de la bénédiction qu'il y a à Lui parler : alors parlez-Lui maintenant ! Rejetez sur Lui tout votre souci, car Lui-même dit qu'Il prend soin de vous (1 Pier. 5:7). Déposez tous vos fardeaux devant le Seigneur, et Il vous soutiendra. Ne redoutez pas l'épreuve, si seulement elle vous conduit au Seigneur Jésus. Chaque besoin ressenti sera en bénédiction, si seulement il vous amène à passer une nouvelle fois devant le trône de la grâce. Amis chrétiens ! L'eau jaillit toujours du Rocher, et les courants rafraîchissants coulent toujours et gratuitement pour nous de la part de notre Seigneur Jésus. Il est vain de chercher ailleurs. Aucun homme, fût-il roi, ne peut nous aider. Les créatures sont des « citernes crevassées », et il est écrit : « Malheur à ceux qui descendent en Égypte pour avoir du secours » (És. 31:1), et « maudit l'homme qui se confie en l'homme, et qui fait de la chair son bras » (Jér. 17:15). Sans Christ, nous ne pouvons rien faire, mais aucune incertitude ne demeure lorsqu'on fait appel au Seigneur Jésus. « Vous parlerez... au rocher, et il donnera ses eaux ». Tel est le chemin de la bénédiction, car il est écrit : « Bienheureux tous ceux qui se confient en lui » (Ps. 2:12), et « bienheureux l'homme qui m'écoute, veillant à mes portes tous les jours, gardant les poteaux de mes entrées » (Prov. 8:34). C'est de cette manière seulement que les vrais chrétiens seront heureux, préparés pour l'œuvre du Seigneur, car « la joie de l'Éternel est notre force » (Néh. 8:10).

Ce n'est que par la Parole écrite, révélée par l'Esprit, que nous savons comment servir Dieu d'une manière qui Lui soit agréable. « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole » (Jean 14:23). Le fait que Moïse ait frappé le rocher, alors que Dieu avait dit de lui parler, pouvait paraître insignifiant, mais Dieu en était déshonoré. Nous devons prendre garde à la Parole de Dieu et lui obéir. En buvant de l'eau du Rocher, et en honorant Sa Parole, nous accomplirons un service agréable. L'importance d'obéir simplement à la Parole de

Dieu nous est encore enseignée en 1 Samuel 15. Dieu avait commandé à Saül de détruire entièrement les Amalékites, mais Saül ne les détruisit que partiellement. C'était une désobéissance, et Dieu lui dit : « écouter est meilleur que sacrifice, prêter l'oreille, meilleur que la graisse des béliers » (1 Sam. 15:22). Nous en avons un autre exemple aux jours de David. Dieu avait ordonné que seuls les Lévités devaient porter l'arche de Dieu, mais David en disposa autrement. La déception, le châtement et l'échec furent le résultat d'un tel service (cf 1 Chr. 13:10). Mais ensuite, lorsque le roi agit selon la parole de l'Éternel et accomplit un service qui Lui était agréable, le résultat fut la bénédiction de l'Éternel, la joie et l'allégresse du peuple. Combien il est donc important de se méfier des traditions des hommes, pour n'obéir qu'à la parole écrite de Dieu !

26.2.4 Bénédiction découlant du fait de boire de l'eau du rocher

Le peuple fut désaltéré, les murmures cessèrent, les esprits furent rafraîchis et les cœurs encouragés. Mais la suite nous révèle encore quelque chose de plus. D'abord (1) ils agirent en grâce, puis ensuite (2), ils combattirent vaillamment les ennemis de l'Éternel. En ce qui concerne le premier point (1), il nous est dit qu'ils envoyèrent des messages de paix au roi d'Édom, et lorsque les Édomites eurent refusé plusieurs fois de laisser passer Israël par leur pays quelles qu'en soient les conditions, ils se détournèrent par un autre chemin (Nombres 20:14-22). C'était agir selon la pensée de Dieu, car Édom était frère d'Israël selon la chair, et cela nous rappelle que ceux qui jouissent le plus de la grâce de Dieu sont généralement bons, souples et pleins de grâce envers les autres. Qui aurait cru, peu de temps auparavant, que ces Israélites rebelles allaient bientôt agir avec autant de grâce ? C'est qu'ils avaient bu de l'eau du rocher. Ils avaient vu et cru la bonté de l'Éternel, et cela changeait tout.

En ce qui concerne le second point (2), lorsque les Cananéens les attaquèrent et firent prisonniers certains de leurs frères, ils sortirent dans la force de l'Éternel et combattirent l'ennemi vaillamment et victorieusement, les détruisant entièrement, eux et leurs villes (Nombres 21:1-3). Ils se battirent pour leurs frères morts au combat, et contre les ennemis de l'Éternel. Ces hommes étaient-ils bien les mêmes que ceux qui venaient de contester avec Moïse, et de se rebeller contre lui et Aaron ? Oui, mais ils avaient bu l'eau du rocher ; ils avaient été restaurés dans leurs esprits et avaient repris conscience que Dieu était pour eux, non pas contre eux, ce qui changeait tout ! De telles pensées ne rendent-elles pas la croix de Christ infiniment précieuse à notre âme ?

C'est toi, Jésus, c'est ta grâce,
Ta croix, ton sang précieux,
C'est le regard de ta face,
Qui nous rend justes, heureux
[H&C 40]

Bien-aimés, le retour du Seigneur est proche, et les jours de notre pèlerinage seront bientôt définitivement passés. Nous ne connaissons plus alors les peines et la sécheresse d'un désert aride. Aujourd'hui, notre plus grand privilège est de pouvoir « parler au Rocher », de nous entretenir par la foi avec notre précieux Seigneur, que nous aimons sans pourtant l'avoir vu (1 Pier. 1:8). Mais alors, nous Le verrons face à face, et, admirant Sa beauté et Ses perfections éternelles, avec une joie et une reconnaissance immuables et sans mélange, nous serons pour toujours avec le Seigneur.

27 La nouvelle naissance — (chapitre 26)

« Il vous faut être nés de nouveau » (Jean 3:7)

27.1 L'erreur d'un homme religieux

Dans le discours de notre Seigneur avec Nicodème, nous voyons la sagesse, la fidélité et la grâce avec lesquelles Il s'adresse à cet homme qui faisait profession d'être religieux. La manière de faire du Seigneur avec ce Pharisien est différente de celle envers la Samaritaine. Celle-ci était une pécheresse notoire, inconsciente de sa culpabilité. Notre Seigneur de grâce l'amena donc immédiatement à prendre conscience de son ignorance et de sa déchéance en lui disant : « Va, appelle ton mari, et viens ici » (Jean 4:16). Mais le cas de Nicodème était celui d'un homme apparemment irréprochable, tout en étant aveuglé par une fausse religion. Le Seigneur commença donc par lui montrer le néant absolu de sa religion, de la racine aux branches, et lui prouva qu'il était un pécheur en train de périr, ayant besoin de la grâce, tel l'Israélite d'autrefois, mordu par les serpents et qui ne pouvait être sauvé qu'en regardant au remède proposé par Dieu. La religion de ce Pharisien, je l'affirme, était fausse —non pas entièrement toutefois, car les pièges de Satan les plus funestes sont un mélange de vérité et d'erreur. Tel fut le cas de Ève au jardin d'Eden, et celui des Pharisiens, et il en va souvent de même aujourd'hui. Nicodème croyait en Dieu, en la véracité des Écritures, en l'existence des anges et des esprits, et en la résurrection du corps. Tout cela était selon la vérité. Mais il n'attachait aucune importance à la grande vérité fondamentale des évangiles qui est la rédemption par le sang. C'était là son erreur fatale. La mesure de vérité détenue par un homme aussi instruit que lui, et élevé à une telle dignité, n'avait pour effet que de le maintenir dans les ténèbres et de le pousser à répandre sa fausse religion parmi ceux qu'il rencontrait, alors qu'une personne se complaisant ouvertement dans la corruption et la transgression, et sans aucune prétention religieuse, n'aurait pas eu cette tentation, — d'où cette déclaration de notre Seigneur : « ... les publicains et les prostituées vous devancent dans le royaume de Dieu » (Matt. 21:31).

Le caractère erroné de la religion de cet homme fut vite rendu manifeste par notre précieux Seigneur, car Il connaissait ce qui était dans l'homme (Jean 2:25). La religion de cet homme « d'entre les Pharisiens » n'était pas spirituelle. Il ignorait tout de la nouvelle naissance, ce qui est une erreur fatale. Il n'attachait pas d'importance à la chute de l'homme en Adam, ni à son état actuel de mort dans ses fautes et ses péchés. Il ne voyait nullement la nécessité de la repentance, ni de la nouvelle naissance, et pourtant il assumait le rôle d'un homme religieux, accomplissant un service au nom de Dieu comme s'il était saint et non pas corrompu ; il se considérait lui-même comme un membre honorable d'une secte religieuse bien connue, et comme tel, les autres le considéraient digne de respect et d'estime. Mais cette religion était charnelle, et ne peut pas plaire à Dieu. L'homme charnel ne peut pas s'élever au-dessus de lui-même, et il en découlait nécessairement que sa religion consistait à marcher et à agir pour être vu des hommes, au lieu de tenir compte de ce que Dieu voit tout. « Vous êtes ceux qui se justifient eux-mêmes devant les hommes ; mais Dieu connaît vos cœurs : car ce qui est haut estimé parmi les hommes est une abomination devant Dieu » (Luc 16:15).

27.2 Jésus ne repousse personne. Danger d'une profession de christianisme sans nouvelle naissance

Or Nicodème avait entendu parler de Jésus et désirait avoir des contacts avec Lui. Comment pouvait-il y parvenir ? Comment cet honorable « docteur d'Israël », ce « chef des Juifs » pouvait-il rencontrer ce Nazaréen méprisé ? Que diraient les gens ? Nicodème ne trouvait pourtant aucun repos, car il croyait que Jésus était un « docteur venu de Dieu », et il fallait absolument Le voir. Il vint donc à Jésus de nuit, cherchant ainsi à satisfaire sa conscience sans déplaire aux hommes et sans s'exposer à leur mépris et à leur persécution. Tel est l'homme ! Tel était l'esprit dans lequel cet « homme d'entre les Pharisiens » s'approcha du Seigneur de gloire. Il Le tenait pour un « docteur », et s'était peut-être imaginé pouvoir profiter de Son enseignement. Bien qu'occupé constamment de la lettre

de l'Écriture et des devoirs religieux de la synagogue, l'idée d'être un pécheur, ayant besoin d'un Sauveur, ne semble l'avoir jamais effleuré. Arrêtons-nous un peu, et remarquons la manière dont Christ agit avec cet homme. Va-t-il lui dire : « Tu viens à moi dans un tel état d'indignité que je ne puis te recevoir », ou « renonce d'abord à ceci et à cela, et ensuite je te parlerai », ou encore « commence par t'améliorer, et ensuite je te recevrai » ? Non. Dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, notre Seigneur plein d'amour accomplit Ses paroles précieuses : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi » (Jean 6:37). Quel encouragement profond il y a là, et quelle révélation bénie de la grâce merveilleuse du Seigneur Jésus ! Nicodème ne se voyait pas « déjà condamné » et exposé à la colère de Dieu. Hélas ! « docteur d'Israël » et instruisant les autres, il ne se souciait même pas de son propre salut ! Une fausse religion, une religion d'œuvres mortes, la religion des pères qui était aussi celle du peuple, des rites et des coutumes dictés par la synagogue, avec tous leurs honneurs et leurs obligations officielles, — tel était le courant puissant dont les flots tumultueux emportaient ce « chef des Juifs », et tant d'autres avec lui, dans une chute rapide et effrayante où l'on n'a pas la moindre idée du chemin du salut selon Dieu ! Combien cela est solennel ! Mais n'en est-il pas de même aujourd'hui ? Quel est le véritable état de milliers de personnes qui nous entourent ? Nient-elles l'existence du Dieu Tout-Puissant ? Affirment-elles qu'il ne faut pas L'adorer ? Négligent-elles tout service religieux ? Contestent-elles l'authenticité des Saintes Écritures ? Certainement pas. Mais demandez-leur si elles ont fait l'expérience de la nouvelle naissance, et vous en verrez plusieurs baisser la tête de confusion ! D'autres vous accuseront d'être un baratineur, ou un fanatique sauvage ; d'autres encore essayeront de s'abriter derrière des formules sacrées trompeuses, et nieront catégoriquement la nouvelle naissance par la Parole de vérité, et par la puissance souveraine du Saint Esprit. Mais certains diront peut-être : « n'est-ce pas manquer de charité que de conclure que tous ceux qui n'ont pas fait l'expérience de la nouvelle naissance sont sur la route large qui mène rapidement à la destruction éternelle ? Ne peut-il pas y avoir quelque chose de bon chez eux, et quelque espoir, sans faire intervenir cette nouvelle naissance » ? Non, répondons-nous sans hésiter, et cela parce que le Seigneur Jésus a dit : « si quelqu'un n'est NÉ DE NOUVEAU, IL NE PEUT PAS VOIR le royaume de Dieu » (Jean 3:3). Veuille le Saint Esprit agir dans le cœur de milliers de ceux qui font profession de christianisme autour de nous, afin qu'ils apprennent à connaître la folie et l'inutilité d'une religion qui ne commence pas par la « nouvelle naissance » !

27.3 La manière directe et personnelle du Seigneur

Les mots en tête de notre texte montrent combien notre Seigneur, dans Son ministère, était direct et personnel : « Il VOUS faut être nés de nouveau ». C'est une preuve de la fidélité de Son amour. Il ne faisait pas d'exposé sec de doctrines, ni de discours éloquentes pour satisfaire les oreilles qui démangeaient Ses auditeurs (2 Tim. 4:3). Non. Il était le Témoin Fidèle (Apoc. 3:14), venu non pas pour détruire, mais pour sauver. Il connaissait la valeur d'une âme, et le salut était l'exigence suprême de Ses pensées. Son cœur d'amour supportait la manière indigne dont on L'approchait, et présentait le salut à Son auditoire de la manière la plus simple et la plus directe. Aux Juifs qui faisaient de la contestation dans la synagogue, Il dit : « Si vous ne mangez pas la chair du fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes » (Jean 6:53), et en une autre occasion : « Vous êtes d'en bas ; moi, je suis d'en haut : vous êtes de ce monde ; moi, je ne suis pas de ce monde. Je vous ai donc dit que vous mourrez dans vos péchés ; car si vous ne croyez pas que c'est moi, vous mourrez dans vos péchés » (Jean 8:23). Nous le voyons encore au milieu d'une foule disant : « Si vous ne vous repentez, vous périrez tous de la même manière » (Luc 13:3, 5). À la Samaritaine insouciant, Il dit : « Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, toi, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné de l'eau vive » (Jean 4:10). À l'aveugle qui Le cherchait, Il dit : « Que veux-tu que je te fasse » ? et quand ce dernier répondit : « Seigneur, que je recouvre la vue », Jésus lui dit : « Recouvre la vue, ta foi t'a guéri » (Luc 18:41-42). De même, dans le texte qui est devant nous, notre Seigneur ne soumit pas à la réflexion de Nicodème quelque sujet profond de théologie, comme ce chef des Juifs s'y attendait peut-être ; Il ne fit pas non plus étalage d'une éloquence au goût de cet homme cultivé, pas plus qu'Il ne lui exposa la vérité sur un plan général. Non, Il va droit au but et dit : « il VOUS faut être nés de nouveau » ! Comme ce mot VOUS nous sonde, chacun individuellement ! Tel est le ministère divin, celui du parfait Prédicateur, et tel est le style à imiter aujourd'hui. C'est quand le Saint Esprit applique la vérité personnellement et avec puissance, jusqu'à dire à la conscience « tu es cet homme » (2 Sam. 12:7), que l'on peut espérer un bien décisif. On peut lire la Bible, et penser qu'elle ne s'applique qu'aux autres. On peut entendre l'évangile, et dire que le prédicateur a bien visé « certaines » personnes. Mais ce n'est que lorsqu'on se sent concerné personnellement par la vérité exprimée, que l'on peut s'attendre à des résultats bénis. « Oh ! oui, dit un jour un savant après avoir lu l'épître aux Romains, je vois cette doctrine dans la Bible » ; mais la sentez-vous dans votre cœur ? répondit son ami. Cette question l'amena à réfléchir, et à s'appliquer cette vérité d'une manière si personnelle que ce fut l'instrument de sa conversion. Chers frères en Christ ! Soyons toujours directs et personnels, en même temps que pleins d'amour, aussi bien en public que dans le particulier. Des doctrines même claires ne suffisent pas. Souvenons-nous de ce mot si souvent employé par notre Maître, « VOUS » ! Les gens ne nous prendrons pas au sérieux, ni ne nous considéreront comme sincères si nous nous contentons d'affirmations générales. J'ai été très frappé récemment en lisant le récit suivant d'un jeune homme : Un fidèle serviteur de Christ lui avait dit : « Savez-vous que vous êtes en train d'aller à la perdition ? » « Non, répondit-il, et je pense que vos frères dans la foi ne le croient pas davantage. Ma mère fait partie de votre congrégation, et je suis sûr qu'elle m'aime tendrement. Si elle le croyait, je suis persuadé qu'elle me l'aurait dit ! ma sœur aussi est des vôtres. Elle m'aime beaucoup, et je suis sûr que si elle aussi croyait cela, elle me jetterait les bras autour du cou en disant : « oh ! non, non, ne va pas à la perdition » !

27.4 La nouvelle naissance : un impératif

Remarquons ensuite la force avec laquelle le Seigneur insiste sur la nécessité de la nouvelle naissance : « Il vous FAUT être nés de nouveau ». Non pas, « il faudrait » ou « il serait souhaitable » mais « il vous FAUT » ! — Sans la nouvelle naissance, vous serez éternellement dans les ténèbres, vous ne pouvez voir le royaume de Dieu (cf Jean 3:3) — Sans la nouvelle naissance, vous serez banni à toujours de la présence de Dieu, « vous ne pouvez entrer dans le royaume de Dieu » (Jean 3:5). Cela est parfaitement clair et décisif : il est essentiel d'être « né de l'Esprit ».

Ce pharisien, tout savant qu'il fût, ignorait totalement ce secret de la nouvelle naissance, et il s'efforça en vain de démontrer l'impossibilité de naître une seconde fois ! Cela n'eut pour effet que de contraindre le Seigneur Jésus, au cœur aimant et fidèle, à témoigner à trois reprises de la nécessité absolue de cette nouvelle naissance, et à expliquer que celle-ci était d'en haut, et de nature spirituelle. Cette déclaration formelle coupait d'emblée et à la racine la religion du pharisien, et réduisait à néant toute sa confiance et ses espérances les plus chères, car elle condamnait le meilleur des hommes selon la chair, le déclarant apostat et corrompu au point d'être impropre à la présence de Dieu. Mais, tout en exposant la totale incapacité de l'homme à se rendre digne du royaume de Dieu, elle annonçait la puissance et la bonté de Dieu qui vivifie ceux qui sont morts dans leurs fautes et leurs péchés. La doctrine que notre Seigneur présente ici est de la plus haute importance car même si les gens sont de bonne moralité, aimables, bienveillants, extérieurement religieux et autres choses semblables, il leur faut cependant être nés de nouveau. Peut-être exercent-ils une fonction ecclésiastique élevée, et sont-ils très savants en théologie, mais il leur faut pourtant être nés de nouveau. Selon l'idée de la religion que se fait l'homme, celui-ci doit s'améliorer progressivement, et finir éventuellement par devenir assez bon pour mériter d'être sauvé.

Or la religion selon Dieu, c'est d'abord d'avoir la vie et, ensuite, de se réjouir dans l'espérance de la gloire promise. La pensée de l'homme est qu'il faut travailler pour avoir la vie, alors que, selon Dieu, l'homme doit travailler parce qu'il a la vie. L'homme se propose la vie éternelle comme but, alors que Dieu la donne au vrai croyant au tout début de sa course. La sagesse de l'homme consiste à réformer et améliorer la chair, en s'efforçant avec persévérance d'accumuler de prétendus mérites personnels et une propre justice ; or le Seigneur Jésus réduit tout cela à néant par ce jugement catégorique : « il vous FAUT être nés de nouveau ».

27.5 La nouvelle naissance n'est pas une transformation de la chair, de la vieille nature

Mais que faut-il entendre par cette nouvelle naissance ? « Il vous faut être NÉS DE NOUVEAU ». Il ne s'agit certainement pas d'une transformation de notre vieille autre charnelle en quelque chose de spirituel, car au verset précédent, notre Seigneur fait clairement la distinction entre les deux natures et les deux naissances : « ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit » (Jean 6:6). Les apôtres aussi, dans leurs écrits, insistent continuellement sur la distinction à faire entre les deux natures, non seulement du point de vue doctrinal, mais aussi dans l'expérience et dans la pratique. Il est dit du croyant qu'il est rendu participant de la nature divine (2 Pierre 1:4) et qu'il a en lui l'Esprit de Christ (Rom. 8:9), et qu'il fait donc l'expérience d'un conflit inévitable à cause des influences opposées des deux natures — la chair et l'Esprit : « Car la chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair ; et ces choses sont opposées l'une à l'autre, afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez » (Gal. 5:17). Quant à la pratique, le croyant est exhorté à « marcher par l'Esprit », et à « ne pas accomplir la convoitise de la chair » (Gal. 5:16), à « dépouiller le vieil homme qui se corrompt, et à revêtir le nouvel homme, créé selon Dieu, en justice et sainteté de la vérité ».

C'est là un sujet d'une immense importance, car si une âme véritablement exercée s'imagine que la nouvelle naissance est la conversion de la vieille nature adamique pécheresse en ce qui est saint, elle ne peut pas avoir de paix parfaite, car elle constatera forcément que son expérience ne correspond pas à cette idée. D'où le fait que bien des âmes vivifiées pensent qu'elles ne sont pas vraiment chrétiennes, parce qu'elles s'aperçoivent que, tout en se réjouissant d'une certaine manière dans la loi de Dieu, il y a un autre principe agissant en elles et qui s'oppose à la sainteté. La vérité, c'est que ces âmes ne seraient pas « nées de nouveau » si elles ne faisaient pas l'expérience de ce conflit intérieur. La conscience ne peut trouver la paix que par le sang de la croix. Paul, au lieu de dire que le péché avait été ôté de son cœur, dit : « c'est le péché qui habite en moi » (Rom. 7:17, 20) ; mais loin d'obéir au péché, il faisait mourir, par l'Esprit, les actions du corps (Rom. 8:13) ; il faisait en sorte que son corps soit et reste « asservi » (1 Cor. 9:27). Il considérait son « vieil homme » comme un ennemi qu'il assujettissait, et il exhortait les saints à ne pas satisfaire aux convoitises de la chair (Rom. 13:14), mais à « amener toute pensée captive à l'obéissance de Christ » (2 Cor. 10:5). Il est donc clair que la nouvelle naissance n'est pas une transformation de « la chair » en l'Esprit !

27.6 La nouvelle naissance n'est pas une amélioration extérieure

La nouvelle naissance ne consiste pas davantage en de simples réformes extérieures ni en des progrès moraux, car un arbre mauvais ne peut pas produire de bons fruits (Matt. 7:18). Même si celui qui est immoral devient vertueux, et si le débauché devient chaste et que l'ivrogne cesse de boire, tous ceux-là n'en restent pas moins « nés de la chair » devant Dieu. Vous aurez beau émonder et élaguer avec soin un buisson épineux, et tout faire pour le rendre plus agréable à l'œil, il n'en demeure pas moins incapable de produire autre chose que des ronces. La nouvelle naissance est donc totalement différente d'un changement extérieur, et elle ne peut pas non plus s'acquiescer par des rites ou sacrements. Il est facile d'affirmer le contraire, mais c'est une terrible illusion.

27.7 L'effet de la Parole de Dieu, un travail divin

Il est vrai que notre Seigneur a parlé d'être « né d'eau », mais l'expression complète qu'il utilisait était « né d'eau et de l'Esprit » : « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu » (Jean 3:5). Par « l'eau », notre Seigneur faisait allusion, sans aucun doute, à la parole de grâce, cette « eau vive » que Dieu dispense à ceux qui ont soif, comme dans l'histoire de la Samaritaine (Jean 4:10-14). La première épître de Pierre parle aussi d'être régénéré (= « né de nouveau » dans la version anglaise) par la Parole (1 Pierre 1:23).

La nouvelle naissance est quelque chose de spirituel : « Le vent souffle où il veut, et tu en entends le son ; mais tu ne sais pas d'où il vient, ni où il va : il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit (Jean 3:8). Nous sentons l'Esprit agir dans nos cœurs, mais nous ne savons ni d'où Il vient, ni d'où Il va. C'est un travail divin. Nous sommes nés « d'en haut », « non pas de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu » (Jean 1:13). C'est une vie nouvelle, et ceux qui l'ont reçue sont de nouvelles créatures. « Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création » (2 Cor. 5:17). C'est fait une fois pour toutes : nous sommes « régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu » (1 Pierre 1:23). Cette nouvelle création est donc incontestablement l'œuvre de Dieu le Saint Esprit par la Parole : « ... nous sommes son ouvrage, ayant été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres... » (Éph. 2:10).

27.8 Le salut de Dieu. La source de vie

Cette déclaration catégorique du Seigneur avait bien de quoi étonner Nicodème qui s'écria : « Comment ces choses peuvent-elles se faire ? », ce qui fournit l'occasion au Seigneur de lui présenter la merveilleuse histoire de la croix. Après avoir démontré à ce chef des Juifs l'inanité de sa religion en lui exposant la doctrine de la nouvelle naissance, Jésus lui présente maintenant le salut glorieux du Dieu de toute grâce, et lui montre que la seule place qu'un homme puisse prendre en vérité est celle d'un pécheur qui périt et qui reçoit de Lui la vie. Voilà comment des pécheurs naissent de nouveau. L'homme est une créature déchue, il a été chassé de la présence de Dieu, et il est « mort dans ses péchés » (Éph. 2:1). Jésus est la source de la vie, et la croix cette source d'où l'eau de la vie jaillit gratuitement. Christ crucifié est le rocher frappé, d'où des fleuves d'eau vive coulent en abondance pour ceux qui sont sans ressources et sans force. C'est là que l'Esprit conduit les âmes assoiffées qui périssent, afin qu'elles lèvent les yeux vers Lui, et qu'elles boivent et vivent à toujours. Aucune autre source ne peut les désaltérer, mais quiconque boit de l'eau que Jésus donne n'aura plus jamais soif, car elle sera en lui une source jaillissante en vie éternelle (Jean 4). Oui, Jésus crucifié, ressuscité et glorifié, est une consolation éternelle, qui comble l'âme et ne fait jamais défaut. Impossible de naître de nouveau, si ce n'est en Christ crucifié et ressuscité. C'est là que coule le fleuve de la vie. C'est là qu'il est écrit « que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie » (Apo. 22:17). Ceux qui croient au Seigneur Jésus pour être sauvés ont reçu Celui que Dieu a envoyé. Ils sont passés de la mort à la vie.

27.9 L'Ancien Testament en parlait. Regarder le serpent d'airain

Un Israélite intelligent aurait dû savoir quelque chose de la nouvelle naissance. La promesse si claire d'Ézéchiel « je vous donnerai un cœur nouveau » (Éz. 36:26), aurait dû suffire à Nicodème la lui faire connaître, et la vision du prophète au chapitre 37 (les ossements desséchés reprenant vie), aurait dû lui montrer que Dieu est Celui qui vivifie les morts. C'est pourquoi notre Seigneur insiste sur l'ignorance de « cet homme d'entre les pharisiens » en lui posant cette question « Tu es le docteur d'Israël, et tu ne connais pas ces choses ? »

Quand ce chef des Juifs posa la question « comment ces choses peuvent-elles se faire ? », il lui fut vite répondu, et la difficulté de comprendre comment un homme peut naître de nouveau fut très simplement et magnifiquement élucidée par notre Seigneur, en renvoyant Nicodème aux Écritures elles-mêmes. Le Seigneur choisit le livre des Nombres, et le récit bien connu du serpent d'airain servit de clef pour dévoiler le mystère de la nouvelle naissance. La conscience du Pharisien est amenée immédiatement à la source d'eau vive. Dans ce passage, on voit les Israélites mourants, victimes des serpents, revenir à la vie par le simple fait de lever les yeux vers le serpent d'airain. Nicodème pouvait apprendre par là que, malgré toute sa religion de Pharisien et toutes ses connaissances théologiques, il était encore mort dans ses péchés, condamné à périr comme les Israélites mordus par les serpents, à moins de regarder simplement au Fils de l'homme élevé sur la croix du calvaire. Il suffisait d'un regard au serpent d'airain pour que l'Israélite mourant recouvrât la vie. De même, aujourd'hui, les pécheurs morts dans leurs fautes et ayant tout perdu, reçoivent la vie éternelle par la simple foi au Seigneur Jésus Christ. C'était la vie, la vie éternelle que Christ présentait à ce Pharisien pécheur, comme le don gratuit de Dieu à « quiconque » croit au Fils de Dieu.

27.10 *Regarder à Jésus élevé sur la croix*

Dans ce beau dialogue avec Nicodème, notre Seigneur a aussi montré Sa capacité d'accomplir cette grande œuvre de donner une vie nouvelle à ceux qui sont morts dans leurs péchés, ainsi que la vertu et la puissance extraordinaire de l'œuvre de la croix : Il l'a fait en lui disant qu'Il était « Fils de Dieu » en même temps que « Fils de l'homme » — Dieu et homme en une seule personne, — dans le ciel et pourtant aussi sur la terre : « Et personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel. Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi il faut que le fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique, etc. » (Jean 3:13-16). Le Seigneur a aussi montré, avec la plus grande simplicité, la gratuité de la grâce de Dieu, et le désir de Son cœur de recevoir tous les hommes, de ne rejeter aucun de ceux qui viennent à Lui : Il l'a fait en disant à deux reprises : « ... afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3:15-16).

La doctrine de la nouvelle naissance est donc enseignée par notre Seigneur en relation avec la croix. Une nouvelle naissance est inséparable d'une nouvelle vie, et celle-ci est définie ici comme intemporelle, éternelle, n'ayant sa source qu'en Dieu, et se déversant par la mort de Christ vers quiconque croit. C'est pourquoi notre Seigneur dit à Nicodème que pour naître de nouveau, d'eau et de l'Esprit, il doit prendre la place d'un pécheur ruiné et allant à la perdition, devant le Fils de Dieu qui a été crucifié. C'est ainsi qu'il recevrait la vie éternelle, n'étant plus sous le coup de la condamnation, mais pardonné et accepté devant Dieu. C'est cela être né de Dieu. Le Saint Esprit dirige toujours l'âme vers la personne et l'œuvre de Christ. Il ne dit pas : « Regardez à moi et vous serez sauvés ! Regardez à ce que je fais et vous aurez la paix ! Regardez à ce que je vous donne, et vous aurez de l'assurance » ! Non, il est Celui qui glorifie Christ, et c'est pourquoi Il dit : « Regardez à Jésus élevé sur la croix, regardez l'Agneau qui a été immolé, Lui, le Sauveur des pécheurs ! Croyez au Seigneur Jésus et vous serez sauvés ». Et si nous sommes conduits par l'Esprit, nous Lui rendrons certainement témoignage. Si je me bornais à prêcher en disant « il vous faut être nés de nouveau », ce ne serait pas un message de bonne nouvelle, ni un baume pour ceux qui sont fatigués et chargés, ni un réconfort pour ceux qui s'interrogent avec anxiété. Mais si nous rattachons la doctrine de la nouvelle naissance à cette vérité bénie selon laquelle Christ crucifié est un océan d'amour infini, une source d'eau vive jaillissante en vie éternelle pour tout pécheur qui croit, alors nous annonçons vraiment une bonne et joyeuse nouvelle !

27.11 *Un appel à écouter aujourd'hui*

Ami lecteur, que pensez-VOUS de Christ ? Votre âme assoiffée a-t-elle bu à l'eau vive du salut qu'Il offre ? Allez-vous vous laisser mourir de faim alors qu'il y a du pain en abondance dans la maison du Père ? La mode, les plaisirs, les honneurs de ce « présent siècle mauvais » passent rapidement. L'appel du Dieu de toute chair vous sommera peut-être bientôt de paraître devant Lui. Votre propre conscience vous fait savoir que vous êtes un pécheur. L'expérience vous a depuis longtemps persuadé que vous approchiez à grands pas de l'antichambre de la mort. Vous avez souvent essayé de vous désaltérer aux meilleures sources du monde, pour découvrir non moins souvent que celui qui boit cette eau là aura de nouveau soif. Vous avez fui les habitudes malsaines des débauchés, et évité la compagnie des gens dissolus ; vous avez refusé de marcher avec les moqueurs, et de partager les vains raisonnements des rationalistes ; vous vous êtes retiré de la pensée blasphématoire des Sociniens et de l'infidélité du papisme. Mais êtes-vous né de nouveau ? Autrement dit, avez-vous été amené dans la présence de Dieu en tant que pécheur coupable et sans force, et avez-vous cru au Seigneur Jésus pour être sauvé ? Cher lecteur, s'il n'en est pas ainsi, permettez-moi de vous dire en toute affection, que vous êtes mort dans vos péchés, et que ce dont vous avez besoin, c'est de la vie — la vie éternelle ! Les sacrements et les ordonnances, quels qu'ils soient, ne peuvent pas vous donner la vie ; la séparation d'avec l'immoralité ne peut pas vous donner la vie. Le fait de vous abstenir des illusions et des blasphèmes les plus grossiers ne vous donne toujours pas la vie. Vous engager dans les associations de vos amis les plus pratiquants ne peut pas vous donner la vie. Une conduite extérieure strictement rangée ne peut pas vous donner la vie. Une fonction officielle dans l'église, des honneurs ecclésiastiques ou de grandes connaissances théologiques ne donnent pas la vie — nous l'avons vu dans le cas de Nicodème. Dieu seul peut vous donner la vie, et cette vie — la vie éternelle — est dans Son Fils Jésus Christ. Prenez donc garde que vous ne mouriez sans Christ, car « qui croit au Fils a la vie éternelle ; mais qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui » (Jean 3:36)

28 *La loi et la grâce — (chapitre 27)*

« Car ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair, afin que la juste exigence de la loi fût accomplie en nous, qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit » (Rom. 8:3-4)

28.1 *Annoncer la Parole de vérité*

Ce n'est ni par une éloquence persuasive, ni par des raisonnements clairs, ni par des visions terrifiantes, par des appels faisant frissonner les sentiments naturels, que des âmes se convertissent à Dieu. Non, c'est par la Parole de vérité. Tel est l'enseignement de notre Seigneur ; il disait en effet : « S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne seront pas persuadés non plus si quelqu'un ressuscitait d'entre les morts » (Luc 16:31) ; autrement dit : « ils ont la Bible, ils entendent prêcher le pur évangile ; si la vérité ne les touche pas, rien d'autre ne les fera fuir la colère à venir ». La vérité, c'est Christ. Le Saint Esprit est l'Esprit de vérité, et c'est la vérité dont Il se sert pour convertir les âmes. C'est le rôle de l'Esprit de conduire dans toute la vérité, et il est certain qu'aujourd'hui tout particulièrement, nous entendons la voix de Dieu dire : « ni par force, ni par puissance, mais par mon Esprit, dit l'Éternel des armées » (Zach. 4:6). En des temps comme les nôtres où nous voyons les hommes utiliser toutes sortes de machines et se battre pour améliorer les rendements, — où nous entendons si souvent des tristes expressions telles que « esclaves de l'évangile » ou « tremplin de l'évangile » etc., il est très important de saisir que seule la vérité accomplit réellement l'œuvre de Dieu. Cette pensée est souvent

exprimée dans les Écritures. Pierre nous informe que nous sommes « régénérés, non pas une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu » (1 Pierre 1:23). Jacques nous dit (1:18) que « de sa propre volonté, ils nous ont engendrés par la parole de la vérité... ». Paul déclare : « Je vous ai engendrés dans le Christ Jésus par l'évangile » (1 Cor. 4:15). Et notre Seigneur a fait cette promesse à Ses disciples : « vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira » (Jean 8:32). Pesons soigneusement ces témoignages inspirés, car ils nous montrent la valeur immense que Dieu accorde à la vérité, en même temps que notre très grande responsabilité à son égard. Combien nous devrions être reconnaissants de posséder la Bible ! quelle bénédiction d'avoir une pareille référence inaltérable touchant la vérité ! qu'il est merveilleux que le Saint Esprit soit descendu jusqu'à nous pour nous révéler la vérité et nous l'appliquer ! Comme nous devrions être attentifs à nous assurer de ce qu'est cette vérité de Dieu ! dans quel esprit de prière devrions-nous sonder les Écritures pour y trouver la vérité, dans la dépendance de l'Esprit ! Combien il est important que ceux qui prêchent annoncent bien « la Parole », et que leurs auditeurs soient attentifs à ce qu'ils reçoivent, afin que leur foi ne soit pas fondée sur la sagesse des hommes, mais sur la parole du Dieu vivant et vrai, qui ne passera jamais !

28.2 La vérité de l'évangile corrompue par la loi

Rien n'a peut-être autant corrompu la vérité de l'évangile que cette habitude de le mélanger à la loi. Peu de choses sont pourtant aussi dissemblables — et autant distinguées l'une de l'autre par l'Écriture. Pourtant de nos jours, on les mélange souvent, au point de détruire la simplicité et la vérité de l'un comme de l'autre. C'est de cette manière que la vérité de Christ était si corrompue parmi les saints de Galatie, en sorte que l'apôtre dut leur dire, par fidélité, que Christ ne profitait de rien à ceux qui se croyaient justifiés par la loi, car ils étaient « déçus de la grâce » (Gal. 5:4). Il est donc très important de bien distinguer la loi de l'évangile, car le croyant n'est pas sous la loi mais sous la grâce.

En poursuivant notre recherche de la vérité de Dieu sur ces sujets, nous ferons bien de considérer 1) ce que nous devons entendre par « la loi » ; 2) quels en étaient les effets ; 3) ce qu'est la grâce, et quels en sont les effets ; 4) quelques différences essentielles entre la loi et l'évangile. Pour finir, nous verrons à quoi nous pouvons appliquer les résultats de ces réflexions.

28.2.1 Que faut-il comprendre par la loi ?

« Ce qui était impossible à la loi... » (Rom. 8:3). La « loi », dans ce passage, signifie évidemment les commandements donnés à Israël sur la montagne du Sinaï, 430 ans après l'appel d'Abraham (Gal. 3:17). Elle imposait à l'homme des exigences de justice, promettant la vie à ceux qui seraient parfaitement obéissants (« fais cela et tu vivras » Luc 10:28), et prononçant la malédiction sur ceux qui désobéissaient tant soit peu (« maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire » Deut. 27:26). Nous voyons ainsi que la loi ignorait tout de la grâce, et que ses exigences étaient si absolues que celui qui la transgressait sur un seul point était tenu pour coupable sur tous (Jacq. 2:10). Il est donc vain et illusoire de se croire à l'abri du juste jugement de Dieu sous le prétexte qu'on n'a pas conscience d'avoir transgressé tous les commandements de Dieu, — et ce n'est pas non plus raisonnable. Selon la justice de l'homme envers ses semblables, celui qui a enfreint une des lois de son pays est coupable de rébellion et mérite donc justement d'être puni. Il n'est pas nécessaire d'avoir commis une vingtaine de vols pour être déclaré coupable ; il suffit d'avoir été démontré voleur dans un cas, pour être passible de châtement pour violation de la loi. Dieu serait-ils moins juste que l'homme ? Certainement pas. Il est juste en condamnant tous ceux qui désobéissent à Sa loi sainte, et en exécutant sur eux Sa vengeance. La question que soulève la loi n'est pas de savoir dans quelle mesure on l'a transgressée, ni combien de fois on l'a fait, mais avons-nous péché oui ou non ? car « l'âme qui péchera, celle-là mourra » (Éz. 18:4). Dieu n'a qu'une seule manière de condamner le péché : c'est la mort, la mort éternelle, car « le salaire du péché, c'est la mort » (Rom. 6:23).

La loi de Moïse était consignée sur deux tables, la première énumérant les lois touchant la conduite de l'homme envers Dieu, et la seconde celles touchant sa conduite envers son prochain. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force, et de toute ta pensée ; et ton prochain comme toi-même » (Luc. 10:27 ; Deut. 6:5). Voilà les exigences de la loi. Rien qui ne fût saint et juste, et quelqu'un capable d'atteindre ce niveau moral en tout temps et en toutes choses, prouverait qu'il était juste et vivrait. Nous avons beau essayer de modifier la loi et d'abaisser le niveau de ses exigences, ou encore de nous trouver des excuses pour ne pas nous y soumettre, afin d'apaiser notre conscience, il n'en reste pas moins que la loi n'admet rien de tout cela. Si la loi est enfreinte, la malédiction suit inévitablement. Tous les rites et tous les sacrifices offerts sous la loi n'y changeaient rien, ni n'ôtaient la culpabilité, « car il est impossible que le sang de taureaux et de boucs ôte les péchés » (Héb. 10:4) ; tout au plus pouvaient-ils conférer une apparence de pureté et, en type, annoncer ce sacrifice à venir qui ôterait le péché et introduirait une justice éternelle. La loi était un test implacable pour éprouver et manifester. S'il n'y avait pas de lois dans les pays, il ne saurait y avoir de transgression, et donc pas de peines non plus. Mais du fait qu'il y a des lois, les transgresseurs sont découverts et les exigences de la loi exécutées, car telle est la nature de celle-ci. C'est pourquoi il est écrit : « la loi produit la colère, mais là où il n'y a pas de loi, il n'y a pas non plus de transgression » (Rom. 4:15).

28.2.2 Les effets de la loi

« Elle était faible par la chair » (Rom. 8:3), c'est-à-dire qu'elle était incapable de répondre aux besoins de l'homme, pécheur déchu et sans force. À peine les foudres et les terreurs du Sinaï étaient-elles passées, et le peuple s'était-il mis sous le joug de la loi, qu'on retrouve celui-ci dansant autour d'un veau d'or et s'écriant : « Voici ton dieu, ô Israël ! qui t'a fait monter du pays d'Égypte » (Exode 32:8) ! Ils violaient ainsi le premier des commandements de la loi : « Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face » (Ex. 20:3).

La loi fournissait donc immédiatement la preuve de la transgression de l'homme, et en même temps elle exigeait l'exécution de la sentence de mort. C'est pourquoi nous lisons : « il tomba d'entre le peuple, ce jour-là, environ trois mille hommes » (Ex. 32:28). L'histoire ultérieure de ceux qui furent sous la loi fut très semblable, et ne fut guère qu'une succession de révoltes et de jugements, si bien qu'au lieu d'apporter la vie et la justice, la loi apporta la condamnation et la mort. Personne n'a été justifié par la loi, et tous ont été démontrés coupables. Les exigences de la loi ont servi à révéler ce qui était dans l'homme, comme le dit Paul : « Je n'aurais pas connu le péché, si ce n'avait été par la loi ; car je n'aurais pas eu conscience de la convoitise, si la loi n'avait dit : « Tu ne convoiteras pas » (Rom. 7:7). Ainsi donc, la loi avait beau être sainte, juste et bonne (Rom. 7:12), elle s'avérait incapable de répondre au besoin de l'homme, à cause de la faiblesse et de la corruption qui caractérisent la chair. Tel homme est peut-être un excellent sculpteur, mais si le marbre ne supporte pas les coups de ciseau, le résultat sera très imparfait. Tel autre écrit peut-être avec élégance, mais encore faut-il que l'encre et le papier soit à la hauteur de son art. Ainsi les coups de ciseau du sculpteur, et les traits de plume de l'écrivain n'ont pour effet que de faire ressortir la mauvaise qualité du matériel utilisé. Il en est de même pour l'homme, conçu dans le péché et par nature enfant de colère, ennemi de Dieu dans son cœur, — lorsqu'il est mis à l'épreuve de la sainte loi de Dieu, il est alors trouvé insuffisant et « manquant de poids » (Dan. 5:25). C'est pourquoi dit l'apôtre, « nulle chair ne sera justifiée devant lui par des œuvres de loi, car par la loi est la connaissance du péché » (Rom. 3:20).

La loi n'a donc jamais sauvé personne. Même ceux qui ont vécu sous la loi ont été sauvés par la grâce. C'est ainsi que David aussi exprime la béatitude de l'homme à qui Dieu compte la justice sans œuvres : « Bienheureux ceux dont les iniquités ont été pardonnées et dont les péchés ont été couverts ; bienheureux l'homme à qui le Seigneur ne compte point le péché » (Rom. 4:6-8 ; Ps. 32:1-2). Le Seigneur Jésus a été le seul à accomplir la loi, à laquelle Il a obéi dans ses moindres détails. Quant à nous, nous avons tous péché, nous exposant ainsi à la colère de Dieu. La loi ne pouvait que révéler le péché, non pas l'ôter.

La facilité avec laquelle les hommes se placent sous la loi est une preuve de l'aveuglement et de l'ignorance du cœur humain. Bien que les épreuves endurées par les fils d'Israël après leur sortie d'Égypte eussent prouvé leur faiblesse et provoqué tant de murmures, dès que la loi fut donnée, et malgré les terreurs effrayantes du Sinaï, ils s'engagèrent pourtant sans hésitation à accomplir toutes ses exigences : « Tout ce que l'Éternel a dit, nous le ferons » (Exode 24:3). C'était chose facile à dire, mais hélas, leur histoire ultérieure prouva qu'ils étaient « un peuple désobéissant et contredisant » (Rom. 10:21). L'homme non régénéré l'est-il moins aujourd'hui ? N'est-il pas toujours le même ? « L'Éthiopien peut-il changer sa peau, et le léopard ses taches ? » (Jérémie 13:23). L'homme déchu a-t-il changé son propre cœur, ou prouvé qu'il était capable de ne pas enfreindre la loi de Dieu ? Où est l'homme qui peut dire « J'ai aimé le Seigneur mon Dieu de tout mon cœur, de toute mon âme, de toute ma force et de toute ma pensée, et mon prochain comme moi-même » ? Il est bon de voir ce qu'est la loi, et ce qu'ont toujours été ses effets, car il n'y a peut-être jamais eu de poison plus mortel offert aux hommes pécheurs que ce mélange de loi et d'évangile qui n'est autre chose qu'une perversion de la vérité, conçue pour tromper et laisser l'âme prise à ce piège fatal de n'être ni consciemment coupable, ni pardonnée, — ni pécheresse, ni sanctifiée. Ainsi aveuglés par la tradition et par une religion purement formelle, les hommes se hâtent vers le grand trône blanc pour y être jugés, chacun selon ses œuvres. Là, lorsqu'il sera trop tard, ils auront la preuve que « tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi sont sous malédiction » (Gal. 3:10). Combien cela est solennel !

28.2.3 Qu'est-ce que la grâce ?

« Dieu ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair... » (Rom. 8:20). La grâce est l'amour merveilleux de Dieu qui sauve l'homme, encore pécheur, par la mort de Son Fils unique. L'homme avait été responsable d'accomplir la loi, et il devait obéir. Or l'homme avait péché, et devait donc être fait malédiction. C'est pourquoi le Fils de Dieu devint homme. Dieu envoya Son Fils né de femme, non pas en chair de péché, mais en ressemblance de chair de péché. Ainsi, Celui qui était saint et juste a pu accomplir la loi, et souffrir, à la place de ceux qui étaient injustes et impurs, afin de nous amener à Dieu (1 Pierre 3:18). C'est ainsi que la grâce de Dieu apporte le salut au plus grand des pécheurs. Le péché ayant été condamné dans la chair par la croix, Dieu peut pardonner le pécheur en toute justice, et le Juste ayant pleinement obéi jusqu'à la mort pour nous, nous sommes « devenus justice de Dieu en Lui » (2 Cor. 5:21). Nous voyons ainsi que la grâce a été manifestée à la croix, Dieu ayant condamné notre péché dans Son propre Fils, et nous ayant rendus justes en Celui qu'Il a ressuscité d'entre les morts, accomplissant ainsi ce que la loi ne pouvait faire. L'œuvre de la croix de Christ est donc le fondement de notre paix et de notre confiance en Dieu. C'est dans la croix que nous voyons que Dieu est le Dieu de toute grâce, et que la mort de Christ est le fondement de notre vie et de notre paix.

La grâce de Dieu en Christ répond exactement aux besoins du pécheur. Elle ne se révèle jamais aussi bien que chez un pécheur ! Un ange saint, sans péché, devant le Trône de Dieu sera peut-être l'objet de l'amour de l'Éternel, mais il ne peut pas goûter la grâce du Seigneur. C'est pour l'homme pécheur et rebelle que le trône de la grâce a été établi. D'autres créatures de Dieu pourront contempler ses splendeurs, mais seul l'homme réalise ce qu'est la rédemption éternelle par le sang de l'Agneau.

En ce qui concerne les effets de la grâce de Dieu sur nos âmes, l'éternité elle-même ne sera pas trop longue pour les révéler ! contentons-nous de dire maintenant que c'est la grâce, et non la loi, qui donne la vie et la paix, et qui produit une marche et une conduite pieuses. La grâce donne la vie à ceux qui étaient morts dans leurs fautes et leurs péchés : « moi, je suis venu afin qu'elles (les brebis) aient la vie, et qu'elles l'aient en abondance » (Jean 10:10). Ou, comme il est dit ailleurs : « aucun œil n'eut pitié de toi..., pour avoir compassion de toi ; mais tu fus jetée sur la face des champs à cause de l'horreur qu'on avait de toi, le jour que tu naquis. Et je passai près de toi, et je te vis gigantesque dans ton sang, et je te dis, dans ton sang : VIS ! et je te dis, dans ton sang : VIS » (Éz. 16:6). C'est la vie, la vie éternelle que l'âme reçoit, non pas en faisant quoi que ce soit, mais en croyant. Il ne s'agit pas de quelque chose qu'on attend dans le futur, mais d'une bénédiction présente : « Celui qui croit en moi a la vie éternelle » (Jean 6:47) ; « celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour » (Jean 6:54). Cette vie, c'est Christ en nous et nous en Lui : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui » (Jean 6:56). Comme nous l'avons déjà vu, la grâce, et non la loi, est aussi le seul fondement de la paix avec Dieu, car Christ a fait la paix par le sang de Sa croix (Col. 1:20). D'où le fait que, dans les écrits apostoliques, l'ordre ne soit pas « la paix puis la grâce », mais d'abord « la grâce puis la paix » : « Que la grâce et la paix vous soient multipliées » (1 Pierre 1:2). Ceux-là seuls jouissent de la paix avec Dieu qui en voient simplement le fondement dans la grâce de Dieu à notre égard dans la mort et la résurrection de Christ. Bien des âmes sincères ne possèdent pas la paix, parce qu'elles la cherchent en elles-mêmes, et non pas en Christ. En croyant en la grâce de Dieu, nous portons aussi les fruits bénis de la justice, et nous sommes conduits par l'Esprit pour être des imitateurs de Christ. C'est ainsi que la justice de la loi (non pas la loi elle-même, mais son caractère de justice) est accomplie en nous ; et même plus que cela, car en suivant Christ, sans être sous la loi comme telle, nous allons beaucoup plus loin que la loi ! Le chrétien qui vit sa foi n'enfreint pas la loi. Il aime — et il sert — non seulement Dieu mais son prochain. Il suit aussi Jésus à l'intérieur du voile qui a été déchiré, et il adore le Père parce qu'il est au bénéfice de la grâce, accepté dans le Fils de Son amour. Il ne réclame pas œil pour œil ni dent pour dent, mais il rend la bénédiction pour la malédiction, et il aime ses ennemis. C'est ainsi que ceux qui marchent selon l'Esprit accomplissent beaucoup plus que la justice de la loi, car leur but est d'exalter Christ, et de suivre Celui qui les a rachetés avec Son propre sang, et qui a accompli la loi à leur place, les délivrant d'une juste condamnation et leur donnant la vie éternelle.

En outre, la justice qui est la nôtre désormais est plus élevée que celle que nous conférerait une parfaite obéissance à la loi, parce que c'est Christ Lui-même qui est notre justice — Dieu l'a fait justice pour nous ! Ce n'est pas une justice légale qui nous est imputée, mais une justice divine, « la justice qui est de Dieu, moyennant la foi » (Phil. 3:9), ce qui nous confère une perfection devant Dieu, une proximité que rien d'autre que la grâce souveraine de Dieu ne pouvait nous donner.

28.2.4 Quelques contrastes frappants entre la loi et l'évangile

1. La loi maintenait les âmes à une certaine distance de Dieu. Au Sinaï, le peuple avait reçu cet ordre : « Gardez-vous de monter sur la montagne et d'en toucher l'extrémité. Quiconque touchera la montagne sera certainement mise à mort » (Ex. 19:12). L'évangile, lui, « annonce un grand sujet de joie » (Luc 2:10). — le pardon des péchés — et invite les hommes à venir et à prendre « gratuitement de l'eau de la vie » (Apo. 22:17). Ceux qui étaient loin, il les approche de Dieu en Christ, par Son sang (Éph 2:13).
2. Là où la loi disait « Fais cela et tu vivras » (Luc 10:28), l'évangile dit : Crois et vis ; « Moi, je leur donne la vie éternelle » (Jean 10:28).

3. La loi exigeait que l'homme fût juste devant Dieu par le moyen des œuvres, alors que l'évangile offre à l'homme la justice de Dieu par la foi.
4. La loi exigeait de l'homme qu'il aimât Dieu parfaitement, tandis que l'évangile proclame « l'amour parfait » de Dieu envers l'homme dans son état de culpabilité et de ruine : « Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous » (Rom. 5:8).
5. La loi remettait les péchés en mémoire, et ne les effaçait pas, alors que l'évangile accorde une rémission totale. « Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés ni de leurs iniquités » (Héb. 8:12).
6. La loi n'a rien amené à la perfection (Héb. 7:19), tandis que l'évangile déclare que Christ, « par une seule offrande, a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » (Héb. 10:14). Nous pourrions continuer sur ce sujet, mais cela suffit pour montrer quel contraste il y a entre la loi et la grâce, et combien il est important d'exposer « justement la parole de la vérité » (2 Tim. 2:15)

28.3 Plusieurs catégories de personnes

28.3.1 Ceux qui se placent sous le joug de la loi

À la lumière de ces réflexions, nous distinguerons d'abord une catégorie de personnes qui, connaissant mal l'évangile, n'ont pas la paix. Comprenant que la loi des dix commandements est de Dieu, elles se placent sous son joug et reconnaissent ses justes exigences sur elles. Ces personnes confessent aussi que Dieu doit être adoré, et que l'homme doit obéir à Ses commandement. Elles ont conscience d'avoir péché, mais espèrent qu'en redoublant d'efforts, elles atteindront un niveau acceptable pour Dieu. Elles sont parfois satisfaites des progrès qu'elles ont faits, mais parfois aussi accablées par le sentiment de leur culpabilité. Dans leurs efforts pour atteindre un niveau imaginaire de sainteté, elles oscillent entre espoir et désespoir, et s'étonnent de ce que d'autres puissent parler avec confiance de leur paix avec Dieu et de leur acceptation en Christ. Cher lecteur, si telle est votre expérience, permettez-moi de vous dire que vous faites bien de reconnaître la loi et toutes ses sévères exigences ; cependant, mieux vaut confesser votre culpabilité et vos transgressions plutôt que de vouloir raccommoier le vieux vêtement (= améliorer votre vieille nature) ! Regardez dès maintenant à Jésus qui a été crucifié ! Regardez-le, Lui, le Substitut que Dieu a fourni pour accomplir la loi, pour porter toutes les condamnations qu'elle prononce, et vous donner à vous une justice éternelle qui vous permet de vous tenir entièrement justifié de tout devant Lui. N'hésitez pas, car Dieu vous a donné toute liberté de venir. N'a-t-il pas dit : « Christ est la fin de la loi pour justice à tout croyant » (Rom. 10:4) ? Renonçant ainsi à votre propre justice, et croyant simplement à ce que Dieu a fait en Christ, vous aurez la paix avec Dieu.

28.3.2 Ceux qui finissent par ajouter à l'œuvre de Christ

Il y a d'autres personnes qui ont connu la paix, et goûté un temps la merveilleuse liberté de l'évangile, sans toutefois réaliser toute l'importance de tout contrôler à la lumière des Écritures. Ils ont fini par se laisser contaminer par les traditions des hommes, et persuader de la nécessité d'ajouter quelque chose à l'œuvre parfaite de Christ, afin d'être plus sûrs de leur salut. Ils ne se doutaient guère que cela annulait la grande doctrine de la justification par la foi, et s'attaquait à la racine même de la paix et de la joie chrétienne ! Pour finir, leur prière est devenue pénible, les Écritures ont perdu leur intérêt, leur sens de la liberté de l'évangile s'est émoussé, et au lieu d'une confiance tranquille, un sentiment de servitude, de perplexité et de crainte, s'est emparé d'eux, jusqu'à les faire douter complètement de leur intérêt en Christ. Ils se sont éloignés de la simplicité de Christ, ils ont fait une loi de certaines choses et se sont placés sous ce joug, sans qu'il s'agisse proprement de la loi de Moïse. C'était l'erreur même des Galates, un genre de mal fort répandu aujourd'hui, croyons-nous : bien des personnes, au lieu de croître dans la grâce, se sont détournées de la liberté par laquelle Christ les avait affranchies, pour se remettre sous le joug de la servitude !

Si aucun de mes lecteurs pense être dans ce cas, nous le supplions de se tourner immédiatement vers Dieu, de Lui confesser sa folie, et de Lui demander instamment que, par la puissance du Saint Esprit, Christ lui soit révélé dans les Écritures, dans toute la gloire, la plénitude la perfection et les fonctions de Sa personne. Que le cœur de mon lecteur soit attiré par Lui, et qu'il réalise si pleinement la parfaite efficacité de Son œuvre accomplie, qu'il retrouve le repos et la paix, et qu'il ait horreur du seul fait d'avoir songé à ajouter des ordonnances, ou quoi que ce soit d'autre, pour être plus sûr de son salut.

28.3.3 Ceux qui ne sont exercés ni par la loi ni par l'évangile

Il y en a d'autres — nombreux, hélas ! — qui ne semblent pas plus exercés au sujet de la loi que de l'évangile. Leurs pensées et leur manière de vivre sont déconnectés de Dieu. Ils sont sans Dieu. Ils parlent et agissent comme si Dieu n'existait pas et, par conséquent, ils sont autant indifférents à Sa loi sainte qu'à Son évangile de grâce. Le monde — que ce soit les affaires, les soucis ou les plaisirs — est leur unique sujet de conversation et c'est ce qui attire leur cœur par dessus tout. L'élévation de l'homme à la place de Dieu est un des plus puissants ressorts capables de stimuler leur énergie et leurs capacités.

Pourtant, le moment approche où Christ Lui-même sera révélé comme le seul Souverain auquel tout devra être assujéti. Alors, tous ceux qui aujourd'hui méprisent Ses lois et rejettent son précieux évangile — même si peut-être ils prospèrent ici bas — seront obligés de reconnaître que Celui qui mourut un jour sur la croix du calvaire est Seigneur de tous, car « les yeux hautains de l'homme seront abaissés, et la hauteur des hommes sera humiliée, et l'Éternel seul sera haut élevé en ce jour-là » (És. 2:11). Aujourd'hui Christ appelle les plus grands pécheurs, et purifie les péchés les plus vils par Son sang précieux. Mais alors, Il jugera justement, et mettra tous Ses ennemis sous Ses pieds (1 Cor. 15:25). Que Dieu, le Saint Esprit, pénètre beaucoup d'âmes de ces vérités !

29 La traversée du Jourdain : Josué 3 et 4 — (chapitre 28)

« Et Josué dit aux fils d'Israël : Approchez d'ici, et écoutez les paroles de l'Éternel, votre Dieu. Et Josué dit : À ceci vous reconnaîtrez que le Dieu vivant est au milieu de vous, et qu'il dépossédera certainement devant vous le Cananéen, et le Héthien, et le Hévien, et le Phérezien, et le Guirgasien, et l'Amoréen, et le Jébusien : voici, l'arche de l'alliance du Seigneur de toute la terre va passer devant vous dans le Jourdain. Et maintenant, prenez douze hommes des tribus d'Israël, un homme par tribu. Et il arrivera que, lorsque les plantes des pieds des sacrificateurs qui portent l'arche de l'Éternel se poseront dans les eaux du Jourdain, les eaux du Jourdain seront coupées, les eaux qui descendent d'en haut, et elles s'arrêteront en un monceau.

Et il arriva que, lorsque le peuple partit de ses tentes pour passer le Jourdain, les sacrificateurs qui portaient l'arche de l'alliance étaient devant le peuple. Et comme ceux qui portaient l'arche arrivèrent au Jourdain et que les pieds des sacrificateurs qui portaient l'arche trempèrent au bord de l'eau (or le Jourdain regorge par-dessus tous ses bords, tout le temps de la moisson), les eaux qui descendaient d'en haut s'arrêtèrent : elles s'élevèrent en un monceau très-loin, près d'Adam, ville qui est à côté de Tsarthan ; et celles qui descendaient à la mer de la plaine, la mer salée, s'écoulèrent complètement ; et le peuple passa vis-à-vis de Jéricho. Et les sacrificateurs qui portaient l'arche de l'alliance de l'Éternel s'arrêtèrent de pied ferme sur le sec au milieu du Jourdain ; et tout Israël passa à sec, jusqu'à ce que toute la nation eut achevé de passer le Jourdain » (Josué 3:9-17)

29.1 Condition désespérée de l'homme

La scène décrite ici est la dernière épreuve d'Israël dans le désert. Pendant quarante ans, ils avaient marché à travers le désert, mais leur dernière expérience, tout comme la première, ne fit que prouver leur totale impuissance et leur incapacité à entrer dans le pays par leurs propres efforts. Les vertes prairies et les collines luxuriantes du « pays ruisselant de lait et de miel » étaient désormais en vue, mais ils ne pouvaient y accéder. Le Jourdain, « regorgeant par-dessus tous ses bords », roulait ses flots devant eux, menaçant d'engloutir dans la mort quiconque s'aventurerait à le traverser avec ses seules forces naturelles. Cela était tellement évident qu'il n'est parlé de personne qui ait même suggéré de le faire. Josué et toutes les armées d'Israël nous sont présentés debout, du côté du désert, au bord du fleuve tumultueux, conscients de leur impuissance et de l'inanité de leurs propres ressources. Une fois de plus, ils devaient découvrir que la loi ne pouvait les introduire dans le Pays, leçon dont ils devaient souvent faire l'amère expérience, bien que, comme nous-mêmes, ils fussent très lents à l'apprendre. Il est remarquable de voir combien ce fait est souligné au terme de leur course à travers le désert. Un an à peine avant la scène décrite ici, ceux qui s'étaient placés si volontiers sous la loi — « fais ceci et tu vivras » — mouraient par milliers sous la terrible morsure des serpents, ce qui prouve non seulement qu'ils n'avaient pas gardé la loi, mais qu'ils avaient désobéi au point de s'attirer ce jugement spécial de Dieu. Ainsi, au lieu d'avoir la vie comme fruit de leur obéissance, la délivrance de la mort ne pouvait leur être accordée que par grâce, comme un don gratuit de Dieu.

Juste avant ces faits, Moïse, le vénérable législateur, malgré toute son humilité et sa fidélité antérieures, avait si gravement déshonoré l'Éternel qu'il ne lui fut pas permis d'introduire la congrégation d'Israël dans le pays (cf. Nombres 20 et 21). Tout ceci nous montre que la loi ne pouvait leur conférer ni la vie ni la justice, mais qu'elle était porteuse de condamnation et de mort, son rôle étant de prouver les doctrines du Nouveau Testament : « par la loi est la connaissance du péché » et « nulle chair ne sera justifiée devant Lui par des œuvres de loi ». Quelle bénédiction de constater que tous ces manquements de l'homme n'étaient que des occasions de montrer, en types et en symboles, les ressources de l'immense grâce de Dieu dont la réalité se manifesta plus tard si merveilleusement dans les souffrances, la mort, et la résurrection du Seigneur Jésus Christ !

29.2 La bénédiction, fruit de la pure grâce divine

Combien il est important, aussi, de remarquer dans l'histoire de ceux qui étaient sous la loi, que quelque fût la bénédiction dont ils ont joui, celle-ci n'a jamais été le fruit de leur propre mérite, mais le don de la pure grâce divine. Esclaves en Égypte, ou menacés par l'épée de l'ange destructeur, c'est Dieu qui les protège et les délivre par le sang de l'agneau. Lorsque le pharaon et son armée les poursuivirent sans relâche jusqu'au bord de la Mer Rouge, c'est Dieu qui opéra leur délivrance en séparant les flots et en faisant une sorte de muraille liquide qui leur permit de traverser comme à pied sec, puis en retranchant leurs ennemis par le jugement. Voyez-les encore, les lèvres desséchées, murmurant au bord des eaux de Mara, et Dieu les conduisant à l'arbre mystérieux capable d'adoucir les eaux les plus amères ! Et encore, affamés et assoiffés dans le désert aride, et Dieu faisant tomber du ciel leur pain quotidien, la manne, et jaillir du rocher stérile des torrents d'eau pour les rafraîchir ! C'est Dieu qui les conduisit par le bon chemin, les couvrant de la nuée pour les protéger des rayons brûlants du soleil, et permettant que la colonne de feu dissipe les ténèbres pendant les veilles de la nuit. Voyez-les encore sous les morsures des serpents, endurant la juste rétribution de leurs péchés, et Dieu leur apportant la vie par le serpent d'airain élevé dans le désert. Considérez Moïse, leur conducteur, justement retranché à cause de sa transgression et Dieu suscitant Josué pour les conduire sains et saufs à travers tous les dangers et les introduire dans l'héritage qui leur était promis. Voyez-les enfin au bord du Jourdain, confrontés une nouvelle fois à leur manque de force ; mais Dieu, le Dieu vivant contre lequel ils avaient si souvent péché, leur ouvrant dans Sa grâce souveraine un chemin à travers le fleuve du jugement, et les introduisant dans le pays si longtemps désiré ! Combien tous ces faits nous parlent, ils auraient dû le faire pour Israël, nous enseignant cette heureuse leçon, que nous sommes sauvés et bénis uniquement sur le fondement de Sa miséricorde, « sans œuvres accomplies en justice que nous, nous eussions faites » (Tite 3:5).

29.3 Le Jourdain ne représente pas la fin de la vie du croyant

Afin de bien comprendre ce que nous enseigne la traversée du Jourdain par Israël, efforçons-nous de laisser de côté l'idée généralement admise que c'est, en type, l'expérience du chrétien à l'article de la mort. Cette erreur vient probablement du fait qu'on ne voit pas que l'évangile nous apporte un salut présent, et qu'il est dit de chaque croyant, dans l'Écriture, qu'il « A la vie éternelle, et qu'il est passé de la mort à la vie ». Faute de voir cela, certains pensent à la mort comme étant devant eux, au lieu de la voir derrière eux, comme un point de départ. Certaines personnes parlent ainsi d'avoir chaque jour « un pied dans le Jourdain », c'est à dire d'être exercées chaque jour par l'idée de la mort. Un de mes amis rendait un jour visite à une chrétienne malade qui se demandait avec angoisse comment elle allait pouvoir « traverser le Jourdain » ; et nous avons entendu dire que d'autres parlent fréquemment de la mort comme de la « traversée du Jourdain ». En fait, nous croyants, sommes délivrés en Christ de la mort, et sommes rendus participants d'une vie de ressuscités, par la mort et la résurrection même de Christ. Le sang de Christ a ôté à la mort son aiguillon, et même si nous devons nous endormir en Jésus, ce n'est pas là « mourir » à proprement parler, car Jésus a dit : « si quelqu'un garde ma parole, il ne verra point la mort, à jamais » (Jean 8:51). Il est clair qu'Israël traversant le Jourdain n'est pas une illustration de cette vérité, car à peine eurent-ils traversé le fleuve qu'ils commencèrent à combattre, alors que pour nous, sitôt « endormis en Jésus », le combat est définitivement fini ; nous nous dévêtons pour toujours des habits de combats, et échangeons nos casques pour des couronnes, et nos luttes pour l'éternel repos !

Mais que signifie cette scène du Jourdain ? Elle est le symbole de cette délivrance de la mort et de cette résurrection spirituelle dont nous jouissons maintenant, par la foi en notre Seigneur Jésus Christ. Par nature, nous sommes morts dans nos fautes et dans nos péchés, enfants de colère exposés à la mort et au jugement. Mais Dieu, dans Sa grâce merveilleuse, vivifie ceux qui étaient morts, et ceux qui sont ainsi vivifiés sont approchés de Dieu, délivrés de la mort et de la colère à venir. Ils ont été vivifiés ensemble, ressuscités ensemble, et il leur a été donné d'être assis ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. La traversée du Jourdain par Israël nous présente donc la doctrine bénie selon laquelle les enfants de Dieu sont morts en Christ, ensevelis avec Christ, ressuscités avec Christ, et désormais assis dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. Nous sommes donc, quant à notre position, dans les lieux célestes, tout en marchant présentement dans un monde mauvais. Mais examinons de plus près le passage placé devant nous.

29.4 La condition d'Israël : comme des consciences réveillées, ayant peur de la mort

Comme nous l'avons déjà remarqué, Israël était dans un état de totale impuissance. Ils étaient en outre remplis de la crainte de la mort, car, entre eux et la terre promise, le Jourdain regorgeait par-dessus tous ses bords. Impossible pour eux de voir comment ils pourraient entrer dans leur héritage tant désiré ! N'est-ce pas exactement ce que ressentent tous ceux dont la conscience a été réveillée pour considérer leur avenir éternel ? Comment songer au ciel, à la gloire et à une plénitude de joie, sans réaliser qu'on est exposé à la mort ? C'est comme s'ils contemplaient une gloire lointaine, sans savoir comment l'atteindre ! Leur conscience les accuse de péché contre Dieu, et ils craignent que la mort en soit pour eux la conséquence, « car les gages du péché, c'est la mort » (Rom. 6:23). Ils ont peur de la mort qu'ils attendent en tremblant. Assister à une mort les fait frémir, parce que c'est ce qu'ils redoutent pour

eux-mêmes. Personne ne peut écrire ou parler de choses aussi solennelles sans le plus grand sérieux. Pourtant, si le Dieu de vérité m'affirme que Christ a aboli la mort et m'en a délivré, ne devrais-je pas être en paix ? La mort humilie l'homme orgueilleux, met dans la poussière ceux qui ont été les plus honorés sur la terre, fait s'effondrer les pensées les plus élevées de l'homme, et précipite dans l'oubli toutes ses vaines prétentions. Les inventions et les agencements de l'homme sont censés répondre à presque tous ses besoins, mais en ce qui concerne « le roi des épouvantements », comme on appelle la mort, l'homme doit se contenter de parfumer et de retaper un lit de mort, et de fleurir une tombe ; quant à la mort elle-même, il doit s'incliner devant elle — Christ seul l'a vaincue. C'est la mort et le jugement que redoutent les hommes, parce que leur conscience les accuse ; ils sont sans Dieu et n'ont pas d'espérance dans le monde. Satan, bien sûr, cherche à satisfaire les sens et le cœur des hommes avec « les délices du péché », mais une âme convaincue de péché par Dieu Lui-même ne saurait trouver de repos avant d'être délivrée de la crainte de la mort.

29.5 Délivrés de la mort par la mort de Christ

Considérons maintenant la manière dont Dieu délivre. Par ces circonstances, Dieu a montré qu'Il pouvait à la fois faire passer Son peuple par la mort, et l'introduire dans la résurrection. C'est dans l'Ancien Testament, la voix de Jésus qui proclame : « Moi, je suis la résurrection et la vie ». « Et Josué dit aux fils d'Israël : approchez d'ici, et écoutez les paroles de l'Éternel, votre Dieu... À ceci vous connaîtrez que le Dieu vivant est au milieu de vous... Voici, l'arche de l'alliance du Seigneur de toute la terre va passer devant vous dans le Jourdain. Et maintenant, prenez douze hommes des tribus d'Israël, un homme par tribu. Et il arrivera que, lorsque les plantes des pieds des sacrificateurs... se poseront dans les eaux du Jourdain, les eaux du Jourdain seront coupées, les eaux qui descendent d'en haut, et elles s'arrêteront en un monceau » (Josué 3:9-13). Nous voyons ainsi que les eaux du jugement se retirèrent devant l'arche de l'alliance, « un chemin nouveau et vivant » fut frayé pour le peuple qui fut délivré de la mort et de ses terreurs, et immédiatement rendu capable d'entrer dans le pays. Tout était de Dieu — Sa sagesse, Sa puissance, Sa grâce. C'est une illustration frappante de ces versets bien connus : « Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu ; non pas sur le principe des œuvres, afin que personne ne se glorifie » (Éph. 2:8-9).

Si nous considérons la construction de l'arche en Exode 25, et l'usage qui en est fait en Nombres 10:33, nous ne pouvons manquer d'y reconnaître un type de Christ. De même que l'arche de l'alliance « entrant et demeurant dans les eaux du Jourdain » frayait au peuple le chemin de la Terre Promise, de même c'est parce que Jésus est entré dans la mort qu'« Il a annulé la mort » (2 Tim. 1:10) et « a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable, et qu'Il a délivré tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient pendant toute leur vie, assujettis à la servitude » (Héb. 2:14-16). Ceci ne nous montre-t-il pas clairement que nous ne sommes délivrés de la mort que par la mort de Christ ? L'œuvre de la croix n'en est-elle pas magnifiée, et Christ crucifié n'apparaît-il pas clairement comme « le chemin, la vérité, la vie » (Jean 14:6) ? Ce la ne nous dit-il pas qu'« il n'y a point d'autre nom sous le ciel... par lequel il nous faille être sauvés » ? Le Saint Esprit ne nous enseigne-t-il pas ici que nous sommes morts avec Christ, du fait qu'Il est mort pour nous ? Et, en contemplant la croix de Christ, et la résurrection triomphale du Seigneur, nos âmes ne s'écrient-elles pas : « Où est, ô mort, ton aiguillon ? Où est ô mort, ta victoire ? Or l'aiguillon de la mort, c'est le péché ; et la puissance du péché, c'est la loi. Mais grâce à Dieu, qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus Christ » ! (1 Cor. 15:55-57). Qu'il est merveilleux le souvenir de ce que Jésus, saint et sans péché, est entré pour nous dans les eaux froides de la mort, le Juste pour les injustes, pour nous amener à Dieu ! Seule la mort de Christ nous délivre de l'aiguillon de la mort, et nous donne accès à la présence de Dieu avec une parfaite confiance. Nous savons que lorsque Christ est mort, le voile du temple s'est déchiré du haut jusqu'en bas, ce qui montre que par Sa mort a été aboli tout ce qui s'opposait à l'entrée du croyant dans la présence de Dieu.

29.6 La traversée du Jourdain

29.6.1 Un acte de foi en la délivrance de Dieu

La traversée du Jourdain peut être considérée comme l'acte de foi en la délivrance venant de Dieu. C'est en croyant que le Dieu vivant avait ouvert Lui-même ce chemin de vie pour entrer dans le Pays, que « tout Israël passa à sec ». Leurs regards étaient fixés sur l'arche qui était entrée pour eux dans le fleuve. Ils contemplaient la puissance merveilleuse de cette ordonnance qui les délivrait des eaux de la mort et leur ouvrait l'accès au Pays. Ils virent les eaux s'amonceler en une muraille d'un côté et s'écouler de l'autre, et l'arche de l'alliance au milieu, tandis qu'un chemin droit s'ouvrait devant eux, leur permettant de passer à pied sec. Ainsi étaient-ils remplis de confiance, délivrés de leurs craintes et de leurs doutes. Selon la parole de l'Éternel, ils allaient de l'avant et ne tardèrent pas à fouler le sol de leur héritage, ce pays ruisselant de lait et de miel. Et n'en est-il pas de même aujourd'hui ? C'est la foi qui voit la mort de Christ, qui sait qu'Il est mort pour nous — et que la malédiction, la colère et la mort que nous méritons sont tombées sur Lui et non sur nous-mêmes, — qu'Il a été livré pour nos fautes et ressuscité pour notre justification — et qui voit ainsi l'amour merveilleux de Dieu procurant un tel Sauveur et accomplissant pour nous une telle œuvre — voilà ce qui nous remplit de confiance, nous délivre de notre culpabilité et nos craintes, et nous permet de trouver paix et repos dans le lieu très-saint, en présence de Dieu Lui-même.

29.6.2 Une position et une espérance céleste

Sachant que Jésus ressuscité est entré dans le ciel même avec Son propre sang, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu (Héb. 9:24), nous Le suivons par la foi, et nous connaissons par la foi cette merveilleuse liberté, en tant qu'adorateurs lavés dans Son sang et paraissant devant Lui. C'est pourquoi, en Christ et par Son sang, nous qui étions autrefois loin, nous avons été approchés (Éph. 2), et nous qui étions morts dans nos péchés, nous avons été vivifiés ensemble, ressuscités ensemble, et nous sommes assis ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus (Éph. 2). Notre position est donc céleste. Nous sommes introduits dans les lieux célestes en Christ, bénis de toutes bénédictions spirituelles dans ces lieux célestes. La mort est derrière nous, la gloire est devant, et notre espérance est de porter l'image du céleste (1 Cor. 15:49), car le ciel est notre patrie. « Car notre citoyenneté est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire » (Phil. 3:20). Notre adoration est donc céleste. Nous nous approchons en toute liberté du « trône de la grâce », ayant nos cœurs purifiés par aspersion d'une mauvaise conscience (Héb. 10:19 et suiv.). Et, comme un peuple céleste, « ressuscités en Christ », nous sommes exhortés à chercher les choses qui sont en haut, là où Christ est assis à la droite de Dieu, et à « penser aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre... » car « votre vie est cachée avec le Christ en Dieu » (Col. 3:2-3)

Il est très important pour le croyant de bien saisir qu'il n'est pas seulement pardonné de ses péchés, mais qu'il est ressuscité avec Christ dans les lieux célestes. Il participe de l'appel céleste, parce qu'il est né du ciel, en route vers le ciel, parce qu'il a la vie, une vie de résurrection, et parce qu'il est uni par le Saint Esprit au Fils de Dieu glorifié, — étant membre du corps de Christ, de Sa chair et de Ses os. Ce n'est pas, comme le peuple terrestre d'Israël qui fut appelé d'Égypte vers une « terre promise » d'ici-bas, mais le croyant a été appelé d'un état où il était mort dans ses fautes et dans ses péchés, vers des lieux célestes, — héritage incorruptible, sans souillure, qui ne passe pas. Le sang de notre sacrifice n'est pas ré-appliqué plusieurs fois sur un autel d'airain, mais il a été présenté une fois pour toutes dans le ciel même. Notre sacrificateur n'est pas un simple mortel exerçant son ministère dans un sanctuaire

terrestre, mais un sacrificateur qui intercède pour nous éternellement dans les cieux. Nous ne sommes donc pas du monde, mais, sachant que celui-ci est condamné et que la terre et tout ce qu'elle contient sera consumée, nous trouvons notre paix et notre bénédiction dans le ciel, à l'intérieur du voile, notre communion étant « avec le Père et avec Son Fils Jésus Christ » (1 Jean 1:3). Ces choses dont nous savons, par l'enseignement du Saint Esprit qu'elles sont la vérité éternelle de Dieu, sont la réponse à maintes questions troublantes et nous indiquent clairement quel est le chemin orienté vers le ciel, au milieu d'un monde égoïste qui rejette Christ.

29.7 Israël dans le Pays

29.7.1 Les pierres tirées du Jourdain : Le souvenir de la mort de Christ

Pour finir, considérons Israël une fois entré dans le Pays. Il nous est dit à plusieurs reprises qu'ils passèrent à sec, et que les eaux reprirent leurs cours habituel, ce qui est une leçon à la fois solennelle et réconfortante pour nos cœurs. Le peuple habitait désormais dans la Terre Promise ; Dieu la leur avait donnée et Il les y avait introduits « à sec ». Ils n'étaient plus dans le désert aride et stérile, mais le pays ruisselant de lait et de miel où la vigne et le grenadier abondaient. Ils ne devaient jamais oublier la manière dont Dieu les y avait amenés. C'est pourquoi ils durent enlever douze pierres du milieu du Jourdain, les transporter avec eux jusqu'au lieu où ils passèrent la nuit pour servir de mémorial aux fils d'Israël pour toujours..., afin de montrer, dans les siècles à venir, « les immenses richesses de la grâce de Dieu » envers eux (comparer Jos. 4:4-24 avec Éph. 2:7). De même, dans les siècles à venir, l'Église sera à la louange et à la gloire de Dieu, à cause de Sa bonté envers nous par le Christ Jésus. Nous nous souviendrons de la croix éternellement. C'est de la mort de Christ que nous nous souvenons tout spécialement dans la Cène du Seigneur : « vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Cor. 11:26). Nous ne célébrons pas la Cène pour être sauvés, mais en souvenir de Celui par les meurtrissures duquel nous sommes guéris, par la mort duquel nous avons la vie.

29.7.2 La mort au péché vient après, et comment

Remarquons ensuite qu'une fois dans le Pays, le peuple d'Israël fut circoncis selon le commandement de l'Éternel. Ceci nous enseigne qu'une juste compréhension de notre appel céleste et de notre position en Christ est inséparable du jugement de soi-même et du dépouillement de notre vieil homme et de ses mauvaises actions. Nous nous considérerons comme morts au péché et vivants pour Dieu par Jésus Christ. D'où le fait qu'adorer le Christ Jésus et nous réjouir en Lui iront de pair avec l'absence de toute confiance en la chair. La circoncision ne fut pas pratiquée au désert, ce qui nous montre en type que les épreuves et les nécessités de la vie ne nous donnent aucun pouvoir sur nous-mêmes. C'est pourquoi les chrétiens qui sont accablés par les soucis et les difficultés du chemin ne réussiront guère à tenir la chair en échec, tandis que ceux qui connaissent la portion que « l'amour parfait » leur a donnée en un Sauveur ressuscité et monté au ciel, jugeront que la chair est impropre au service de Dieu, et tout aussi souillée en ce qui concerne la morale et la religion que dans les actes les plus grossiers. Soyons bien sûrs que demeurer en Christ dans les lieux célestes est le secret de la véritable humilité.

29.7.3 La Pâque

Le peuple garda aussi la Pâque. Avec quelle allégresse durent-ils la célébrer ! (Jos. 5:10). Sans doute appréciaient-ils d'autant plus la valeur du sang de l'agneau en se rappelant d'où il les avait tirés et ce dont il les avait délivrés. Qui peut estimer l'amour rédempteur de Dieu et l'ineffable valeur du précieux sang de Christ mieux que ceux qui savent que ce sang a non seulement effacé leur péché, mais qu'il leur a permis d'entrer en toute liberté dans le lieu très-saint ?

29.7.4 Changement de nourriture

Nous remarquons ensuite que la manne cessa, et que « dès le lendemain de la Pâque, ils mangèrent du vieux blé du pays » (Jos. 5:11). Cela est très significatif. Aux jours des expériences du désert, le peuple se nourrissait de ce qui tombait du ciel ; mais une fois dans le pays, il se nourrit et vécut de ce que produisait le grain de blé tombé en terre et ayant passé par la mort. Il en est de même aujourd'hui. Il y a ceux qui, tout en ayant mis leur confiance dans le sang de l'Agneau, n'ont fait que l'expérience du désert ; ceux-là seront soutenus par la pensée, certes bénie, mais limitée, que Christ est descendu ici-bas. Mais ceux qui se savent pleinement délivrés de la mort, et qui se tiennent en assurance de vie et de justice dans les lieux célestes en Christ, ceux-là trouvent leur joie et leur force dans la certitude bénie que « celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplit toutes choses » (Éph. 4:10). Ils se nourrissent des fruits de la résurrection : Christ ressuscité et exalté, qui a aboli la mort, Christ couronné de gloire et d'honneur, Christ notre Agneau et grand Sacrificateur, désormais dans la présence de Dieu en notre faveur, Christ notre Seigneur, notre Chef, notre justice et notre vie, qui viendra bientôt nous prendre pour être avec Lui, afin que là où Il est, nous soyons aussi.

29.7.5 Les combats

Mais, bien que Dieu leur eût donné le Pays et les y eût introduits, ils durent livrer le combat de la foi pour le conserver. De même, nous devons revêtir l'armure complète de Dieu pour garder intactes la conscience et la joie de notre position céleste. Satan et son armée consultent ensemble pour nous précipiter du haut de notre position excellente, et nous avons besoin de la force divine, et de l'armure divine, pour lutter contre les principautés et les puissances, et pouvoir maintenir dans nos âmes la conscience de notre position dans la bénédiction que Dieu nous a accordée, et dans laquelle Il nous a introduits, dans le Christ Jésus, dans les lieux célestes. Le Seigneur veuille bénir Sa vérité à Lui.

L'ARMÉE DE L'ÉTERNEL par Auteur inconnu
http://www.bibliquest.org/ANO/ANO-Armees_de_l_Eternel.htm#TM9

ME 1881 et 1882

Table des matières

- 0 Introduction.
- 1 Première Partie [vers le pays promis]
 - 1.1 Chapitre 1 — Les conseils de Dieu et l'état de son peuple
 - 1.2 Chapitre 2 — L'annonce du jugement et le moyen d'y échapper ; le bouquet d'hysope.
 - 1.3 Chapitre 3 — Le sceau de l'Esprit Saint sur la rémission des péchés
 - 1.4 Chapitre 4 — La rédemption
 - 1.5 Chapitre 5 — La louange. La grâce et la gloire, sujets du cantique
 - 1.6 Chapitre 6 — Les lieux célestes
 - 1.7 Chapitre 7 — Pour le chrétien : Canaan d'abord, puis les leçons du désert
 - 1.8 Chapitre 8 — Guilgal : les pierres du mémorial dans le Jourdain et à Guilgal
- 2 Deuxième Partie [vivre dans le pays et se préparer au combat]
 - 2.1 Chapitre 9 — Guilgal : la circoncision comme position et en pratique
 - 2.2 Chapitre 10 — Guilgal : la pâque dans les campagnes de Jéricho — Josué 5:10
 - 2.3 Chapitre 11 — Guilgal : le blé du pays — Josué 5:10
 - 2.4 Chapitre 12 — Guilgal : le Chef de l'armée — Josué 5
 - 2.5 Chapitre 13 — Condition de l'âme qui doit faire face à l'ennemi. Les reins ceints de la vérité — Éph. 6
 - 2.6 Chapitre 14 — État de l'âme : la cuirasse de la justice — Éph. 6:14
 - 2.7 Chapitre 15 — État de l'âme : les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix — Éph. 6:15
 - 2.8 Chapitre 16 — État de l'âme : le bouclier de la foi — Éph. 6:16
 - 2.9 Chapitre 17 — État de l'âme : le casque du salut et l'épée de l'Esprit — Éph. 6:17
 - 2.10 Chapitre 18 — État de l'âme : la prière — Éph. 6:18
 - 2.11 Chapitre 19 — La prospérité dans notre combat spirituel
- 3 Troisième Partie [le combat]
 - 3.1 Chapitre 20 — Réalisation : les sept cors de bélier — Josué 6
 - 3.2 Chapitre 21 — Unité d'action ; diversité d'opérations ; le javelot de Josué — Jos. 8 ; Éph. 4 ; Rom. 12
 - 3.3 Chapitre 22 — La dernière trompette. Conclusion — 1 Thess. 4:16

0 Introduction.

L'expression «l'armée de l'Éternel», appliquée primitivement à un peuple terrestre (Jos. 5:13-14), peut bien être employée maintenant pour désigner le peuple spirituel composé de ceux que le Seigneur a rachetés. Dans son grand amour, il les a délivrés du «monde», de la «chair» et du «diable», par l'oeuvre de la rédemption qu'il a accomplie, les rendant agréables à Dieu : acceptation connue, comprise et goûtée par la foi. C'est là la position dans laquelle se trouvent tous ceux qui appartiennent au Seigneur : les enfants de Dieu. «Étant monté en haut, il a emmené captive la captivité, et a donné des dons aux hommes» (Éph. 4:8).

Le Seigneur est descendu d'abord là où le péché avait amené l'homme : dans les «parties inférieures de la terre» ; il a renversé la dernière forteresse de l'ennemi ; il a emmené captifs ceux qui étaient sous la captivité de Satan, et les a si complètement et si parfaitement délivrés, qu'il peut maintenant les employer comme instruments de sa puissance contre l'ennemi.

Il nous a non seulement accordé, par le don de sa grâce, d'être «saints et irréprochables devant lui en amour», mais, quant à notre position actuelle, il nous a «fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus». Il ne trouve pas suffisant que nous possédions ces bénédictions et cette position par la foi ; il veut encore que nous comprenions et que nous réalisons les richesses de notre portion en Lui.

À quoi serviraient tous les trésors de l'Inde à un homme qui ne comprendrait pas qu'il les possède, et ne saurait ainsi ni en jouir, ni en faire usage ? Il en est de même des richesses de Christ, nos propres richesses. Soyons sûrs qu'elles offrent à nos coeurs un vaste champ d'activité, si nous voulons arriver à les réaliser et à en jouir nous-mêmes, afin de pouvoir amener d'autres personnes à cette possession et à cette jouissance. Pour cela, il faut que l'âme soit dans un bon état ; il faut le renoncement à soi-même et le dévouement, de la fidélité dans «ce qui est à autrui», afin que Dieu puisse nous confier les vraies richesses (Luc 16:11-12).

Il y a une grande différence entre posséder d'une manière abstraite les richesses célestes, ou les réaliser et en jouir, comme nous jouissons de notre position d'union avec Christ.

Nous désirons, si Dieu le permet, examiner toutes ces choses en détail ; voir ce que doit être l'activité de ceux qui sont entrés dans l'armée céleste avec — espérons-le — des coeurs diligents ; puis nous chercherons à nous exhorter et à nous encourager les uns les autres, selon que le Seigneur nous le donnera dans sa sagesse.

Nous diviserons nos méditations en trois grandes parties :

1° La position céleste dans le Christ Jésus, position qui nous appartient, en notre qualité de peuple de Dieu, par la rédemption qui est en Lui.

2° L'état d'âme qui est nécessaire pour que, nous trouvant dans cette position, nous puissions réaliser nos propres richesses. Ceci embrassera trois phases distinctes :

- a) Nos relations pratiques avec «la chair» et avec le «moi», en rapport avec notre position en Lui.
- b) La condition dans laquelle doit être l'âme pour pouvoir faire face à l'ennemi.
- c) La manière de nous assurer la «présence du Seigneur», et le succès dans le combat spirituel.

3° La réalisation de notre héritage céleste, et l'affranchissement d'autres âmes, c'est-à-dire l'activité de «l'armée de l'Éternel» sous la direction d'un Christ céleste.

L'analogie frappante qui existe entre le livre de Josué et les épîtres aux Éphésiens et aux Colossiens a été, plus d'une fois déjà, le thème d'utiles méditations au milieu du peuple de Dieu. Nos méditations actuelles auront pour objet ces portions des Écritures, qui offrent un champ d'études si vaste à ceux qui appartiennent au Seigneur. «Car toutes les choses qui ont été écrites auparavant, ont été écrites pour notre instruction, afin que, par la patience et par la consolation des Écritures, nous ayons espérance» (Rom 15:4).

«Or toutes ces choses leur arrivèrent comme types, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints» (1 Cor. 10:11).

Ce n'est donc pas seulement pour notre instruction et pour notre consolation, que nous sont donnés la loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes ; mais les choses qui arrivèrent à Israël nous sont présentées d'une manière spéciale, pour nous servir d'avertissement et d'encouragement le long du chemin.

Que Dieu (pour l'amour de son nom) bénisse son peuple et dirige l'activité de chacun de ses enfants dans une voie qu'il puisse approuver ! Qu'il nous donne de reconnaître et d'éprouver la vérité de toutes les choses qui viennent de Christ, et la bénédiction qui en découle, afin que nous ayons une divine énergie pour rechercher sa face et pour jouir des choses qui nous sont données directement de Dieu.

1 Première Partie [vers le pays promis]

1.1 Chapitre 1 — Les conseils de Dieu et l'état de son peuple

Dans les premiers chapitres du livre de l'Exode, nous avons un tableau de l'état de péché du peuple de Dieu avant la rédemption. Ils sont esclaves et idolâtres en Égypte. L'Égypte est un type du monde naturel en état de chute et sous la puissance de Satan. Les enfants d'Israël sentaient leur misère, mais ne paraissaient avoir d'autre pensée que celle d'alléger le joug sous lequel ils gémissaient. La fourniture d'Égypte, avec le fouet des oppresseurs et le cliquetis des chaînes de l'esclavage, les faisaient soupirer et crier ; mais Dieu leur était inconnu !

Et même, lorsque leur cri «à cause de la servitude» fut entendu, ce n'est pas à Dieu qu'il était adressé (Exode 2:23-24). Il arriva pourtant jusqu'à Lui, car rien ne lui est caché et il a l'oreille ouverte aux gémissements qui se font entendre ici-bas.

Le pauvre enfant prodigue (Luc 15) était arrivé au bout de ses ressources dans le pays de l'esclavage ; mais ce n'est pas là encore ce qui le ramène à son père, ou le fait rentrer en lui-même et crier à Dieu pour avoir du secours. Non ; pour suppléer à ses besoins et pour alléger sa souffrance, il s'éloigne de Dieu plus que jamais. Sa volonté lui a fait quitter la maison paternelle ; la nécessité l'a poussé plus loin ; ce n'est qu'une misère complète qui a pu donner à la bonté et à la miséricorde de son père l'occasion de se manifester. Il en est de même pour le pécheur. Vous le verrez mettant ses talents, toute son énergie, sacrifiant sa santé même, à la poursuite de quelque chimère qui lui échappe toujours, ou qui, s'il l'atteint enfin, se fond entre ses mains sans donner une satisfaction quelconque aux ardents désirs de son cœur. Le prodigue va plus loin alors ; il se joint aux habitants du pays, mais est bientôt forcé de reconnaître la vérité du grand principe de ce monde : c'est que ce dernier ne donne jamais rien.

Interrogez un homme du monde ; demandez-lui si, lorsqu'il était en pleine activité, lorsqu'il paraissait riche et heureux, son cœur était satisfait ? S'il vous répond franchement, il vous dira «non» ; ses désirs ne l'ont point amené à Dieu ; ils l'ont entraîné au contraire plus loin qu'il ne l'aurait voulu, et il a échangé tout ce qu'il possédait contre «les gousses que les pourceaux mangeaient».

C'est, dans un sens, une bonne chose que l'âme arrive à cette extrémité de misère, car alors il n'y a plus d'obstacle au déploiement de cette grâce de Dieu, qu'un «fils aîné» peut refuser.

«Dieu donc ouït leurs sanglots» (Exode 2:24), et Dieu descend pour les délivrer. Non seulement il est amour, mais il est actif dans son amour. «Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique». «Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu».

Mais «Dieu est un feu consumant» ; comment donc exercera-t-il son amour envers le pécheur sans le consumer ? Nous en avons une belle image dans le chapitre 3 de l'Exode, où l'ange de l'Éternel apparaît à Moïse «dans une flamme de feu au milieu d'un buisson». Le buisson était en feu, mais n'était point consumé (v. 2). C'est une étrange anomalie ! «Et Moïse dit : Je me détournerai maintenant, et je regarderai cette grande vision, pourquoi le buisson ne se consume point» (v. 3). C'est là ce qui est merveilleux.

Si Dieu s'était révélé comme Celui dont la sainteté doit consumer tout ce qui lui est contraire, qui aurait pu subsister devant lui ? Mais il est descendu et s'est révélé en Jésus, dans un caractère d'humble miséricorde ; il a voilé sa gloire dans la personne de cet homme humble, et cependant il ne pouvait être caché. Comme le soleil, en perçant les nuages, prouve l'intensité de ses rayons par la chaleur et la lumière qu'ils répandent autour d'eux, ainsi Jésus, dans son humble chemin de service et de travail, répand ses rayons de lumière et d'amour dans le cœur de ceux dont il a entendu le cri. Il est descendu, en grâce, pour chercher dans un pauvre monde perdu, ceux qui veulent se confier à son amour avant le jour du jugement. C'est ainsi que Dieu, qui est un feu consumant, ne consumait pas, parce qu'il se révélait en grâce — une grâce qui règne en justice.

Puis Dieu annonce ses desseins à Moïse : «Je suis descendu pour délivrer mon peuple de la main des Égyptiens, et pour le faire remonter de ce pays-là, en un pays bon et spacieux, en un pays décollant de lait et de miel» (v. 8). Il ne dit pas un mot du désert et des quarante années d'épreuve que le peuple y passera. Son plan était de les éprouver là, et il l'exécutera ; mais son but était de les amener au lieu où il pourrait habiter lui-même, au pays qui «est abreuvé d'eaux selon qu'il pleut des cieux» ; à un pays dont l'Éternel a soin, «sur lequel l'Éternel, ton Dieu, a continuellement ses yeux, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin (Deut. 11).

Il veut nous amener dans un lieu où son propre cœur puisse être satisfait, où il puisse habiter avec son peuple et jouir de lui. Quelle différence entre ce lieu-là et le pays de l'esclavage, où l'on ne peut rien avoir sans peine, où aucun homme ne donne rien ! «Car le pays où tu vas entrer pour le posséder, n'est pas comme le pays d'Égypte, duquel vous êtes sortis, où tu semais ta semence, et l'arrosais avec ton pied, comme un jardin à herbes». (Deut. 11:10).

Dieu nous a rachetés pour le ciel et pour Christ dans la gloire ; il ne nous a point rachetés pour ce monde, quoique ce soit ici-bas qu'il éprouve nos cœurs, et qu'il nous apprenne à éprouver le sien et à avoir confiance en lui. C'est pourquoi il annonce ses desseins à Moïse sans lui dire un seul mot du désert.

Lorsque Moïse vient annoncer au peuple que Dieu veut le délivrer, Satan commence immédiatement à agir. Aussi longtemps que l'homme fort armé a gardé son palais, ses biens étaient en sûreté ; mais s'il en vient un plus fort que lui, tout est changé. Les fardeaux sont augmentés et les travaux rendus plus difficiles ; il faut faire les briques sans paille. Le service de Satan est facile, lorsque chacun est endormi sous son pouvoir, et se laisse entraîner sans résistance par le courant ; mais il devient tout autre lorsque Dieu commence à travailler de son côté.

Alors l'homme regrette l'engourdissement de son premier état, qu'il préférerait de beaucoup à l'oppression active du second. Les chaînes qu'il sentait à peine, deviennent plus lourdes, et il en entend le cliquetis.

Satan lie ses victimes de mille manières différentes, mais les chaînes les plus tristes sont celles qui ne font aucun bruit, et qui, par conséquent, restent inaperçues. Les chaînes de Caïn étaient l'envie et la jalousie ; il ne pouvait supporter de voir que son frère, qui n'avait pas travaillé autant que lui, fut accepté sans effort. Celles de Balaam étaient les «gages de l'iniquité», qui tenaient son âme captive. Il serait volontiers mort de la mort du juste, mais il n'avait pas la force de briser les chaînes qu'il aimait si bien, pour vivre de la vie du juste ; ainsi il était perdu. Pour Hérode, c'était la convoitise qui l'enchaînait. Nous voyons en lui le travail d'une conscience délicate, tellement qu'il «craignait Jean, le sachant homme juste et saint, et il le gardait soigneusement ; et lorsqu'il l'avait entendu, il faisait beaucoup de choses, et il l'écoutait volontiers» (Marc 6:20). Pour un moment il paraissait complètement changé, mais les chaînes invisibles et silencieuses qui entouraient son âme étaient trop fortes pour qu'il pût les briser ; et, pour plaire à une courtisane, il fait décapiter Jean. C'est bien sérieux !

Nous pourrions citer, dans les Écritures, bien d'autres exemples de ce genre. Judas aimait l'argent ; l'avarice était la chaîne qui finit par étouffer son âme, et qui n'était visible que pour l'oeil du Seigneur ; cette chaîne se resserrait peu à peu jusqu'au jour où le « fils de perdition s'en alla en son propre lieu ». Pour l'aimable jeune chef du peuple (Marc 10) c'étaient les richesses qui retenaient son cœur captif ; Jésus met le doigt sur la chaîne, et « il s'en alla tout triste, car il avait de grands biens » (Luc 18). Pour Gallion, c'était l'insouciance indifférente que nous rencontrons si souvent : « Il ne se mettait pas en peine de tout cela » (Actes 18:17). Pour Félix, c'était la négligence qui lui faisait remettre les choses d'un jour à l'autre. Il était effrayé, lorsque Paul discourait sur « la justice, et sur la tempérance, et sur le jugement à venir » ; mais il remit la repentance à un autre jour qui, hélas n'arriva jamais. Pour Saul de Tarse, c'était sa robe de propre justice.

Toutes ces différentes chaînes entourent notre cœur si doucement, que nous ne les sentons que lorsque le Seigneur intervient dans sa miséricorde ; alors tout change. Nous commençons à nous apercevoir de l'esclavage, comme nous ne l'avions jamais senti auparavant, parce que Satan déploie toutes ses forces pour empêcher la grâce du Seigneur de faire son oeuvre de délivrance. Hélas, le peuple que Dieu veut délivrer commence à murmurer. Mais ne nous en étonnons pas ; tout était comparativement facile pour lui dans cet esclavage, que Satan ne lui faisait pas sentir trop péniblement ; mais touchez à ses chaînes, et il criera !

Je désire, en passant, adresser un mot à la conscience de mes lecteurs. Avez-vous, autour de votre cœur, quelque chaîne silencieuse et invisible, dont vous n'avez peut-être pas même conscience ? Peut-être le Seigneur l'a-t-il touchée de temps à autre de manière à vous en faire entendre le bruit ; cependant vous restez enchaîné. Peut-être aussi est-ce une chaîne dont vous connaissez bien l'existence, le Seigneur et votre conscience vous l'ont déjà fait sentir ; cependant elle est toujours là. Quelque péché secret que vous gardez et que vous chérissez au fond de votre cœur, invisible à d'autres, mais s'attachant à vous et vous rongant.

Prenez garde ; regardez à Celui qui vous a fait sentir cet esclavage, et soyez assuré que si son oeil l'a vu, son bras est assez fort pour briser tous les liens qui enlacent votre cœur ; ils seront comme « les cordes qui étaient sur les bras de Samson », — ils deviendront « comme du lin où l'on a mis le feu ». (Juges 15:14).

Ne laissez pas non plus la terrible chaîne de l'insouciance et de la négligence se resserrer peu à peu autour de votre âme, jusqu'à ce « plus tard » qui ne viendra jamais.

Vous êtes avertis ; allez à Lui (que vous soyez saint ou pécheur) et, quand vous serez en sa présence, il vous fera éprouver la vérité des paroles qu'il a dites lui-même : « Si donc le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres ».

1.2 Chapitre 2 — L'annonce du jugement et le moyen d'y échapper ; le bouquet d'hysope.

Je passe sous silence tous les signes et les miracles qui furent faits dans le pays de Cam, ainsi que les compromis proposés par l'ennemi, sous la pression de la main de Dieu, pour arriver au moment où le message final fut envoyé par Moïse à Pharaon (Exode 11).

Je ferai remarquer ici la complète analogie qui existe entre ce qui se passait alors, et les dispensations actuelles du Seigneur, en grâce. Avec le message de la pleine et libre grâce dans l'évangile, nous recevons la révélation finale d'un jugement à venir — révélation aussi positive qu'elle est solennelle et pénétrante pour l'âme. Aucune menace, pas de déclamations ou de dénonciations ; rien que l'exposé, à la fois calme et terrible, de la ruine totale de l'homme mis à l'épreuve de diverses manières, et de la condamnation certaine et éternelle de toute âme que Dieu jugera d'après ses oeuvres. La vérité a paru et a tout mis en lumière ; elle a montré ce qu'est Dieu, ce qu'est l'homme, ce qu'est Satan, ce qu'est le monde, ce qu'est le jugement : toutes choses sont mises à nu par elle. Dieu ne menace pas, mais il a révélé le jugement à venir comme résultat terrible de la grâce méprisée. « Et Moïse dit : Ainsi a dit l'Éternel : environ sur le minuit je passerai au travers de l'Égypte » (v. 4), L'heure où chacun dort et se croit en sûreté est l'heure choisie pour le jugement. « Et il y aura un si grand cri dans tout le pays d'Égypte, qu'il n'y en eut jamais, et qu'il n'y en aura jamais de semblable » (v. 6.) Un cri qui retentit lorsque le coup est déjà frappé.

Les signes et les miracles n'avaient produit aucun effet sur le cœur de Pharaon, qui était même resté insensible à la menace du jugement. Le plan de la délivrance avait été déroulé par Celui qui sait ce qu'il peut exiger, et qui allait paraître sur la scène comme un juge juste et inexorable. L'heure du souper était celle où il fallait écouter et agir ; lorsque minuit arrive, le coup était frappé, il était trop tard. Celui qui aura différé aura beau mettre en avant sa parfaite connaissance du plan de la délivrance ; c'est trop tard ; il a croisé les bras et le jugement l'a atteint. Il peut crier : « Seigneur, Seigneur, ouvre-moi », la porte de la miséricorde est fermée pour toujours !

Si nous examinons la parabole du grand souper, dans le quatorzième chapitre de Luc, nous voyons que ce ne sont pas ceux qui vivaient ouvertement dans le péché, qui refusent ce dernier appel de la grâce. Je dis le dernier, car vous remarquerez que la fête de l'évangile est présentée comme le repas final du jour où Dieu était en relations avec l'homme. Dans ce jour-là, le Seigneur dînait dans la maison du pharisien. Le souper est le dernier repas du jour avant que minuit sonne. Ce fait est significatif : l'évangile arrive après les voies de Dieu et ses divers essais avec l'homme. Le matin de l'innocence, avec ses beaux moments de fraîcheur, lorsque Dieu descendait pour visiter ses créatures et que la création était pure de toute souillure, a bien vite passé, et l'homme est tombé pour ne jamais revenir à cet état de bénédiction de la créature.

Alors vinrent les voies du milieu du jour, les rapports de Dieu avec l'homme possédant une conscience obtenue par la chute. C'est alors que se montre la terrible méchanceté des hommes et des anges ; la terre est remplie de corruption et de violence, et Dieu lave cette terre souillée dans le grand baptême du déluge. Mais l'homme met le diable à la place de Dieu dans la terre renouvelée, et le monde entier l'adore en se livrant aux passions et aux abominations de leurs cœurs.

Puis vient ce que j'appellerai l'après-midi : l'épreuve de la loi. La loi montrait à l'homme quel était son devoir ; ses « tu feras » et « tu ne feras pas » lui enseignaient ce qu'il devait être, mais ne lui montraient ni ce qu'il était réellement, c'est-à-dire complètement ruiné et perdu, ni ce qu'était Dieu avec son cœur plein d'une tendre pitié et d'un amour parfait. Les prophètes sont alors envoyés pour rappeler l'homme à l'obéissance de la loi sous peine du jugement final ; et les prophètes sont lapidés.

Enfin c'est au soir que Dieu se révèle en Christ. L'homme sera-t-il touché et gagné cette fois-ci ? Hélas, non ! Pas un seul cœur ne vient de lui-même à Christ ; on ne sait voir en lui quelque beauté qui puisse le faire désirer. C'était un soir splendide que celui qui se montrait ainsi, après un jour d'orage et de misère ; mais il devait se terminer bien vite par les ténèbres de la croix, où l'homme éteignit (autant que cela lui fut possible) la lumière du ciel.

Dieu avait encore en réserve une autre heure de miséricorde ; l'heure du souper : le Saint Esprit envoyé du ciel avec ce message : « Venez, car déjà tout est prêt ». Il dit : « Venez », car minuit, le jugement, était près d'arriver. Mais « ils commencèrent tous unanimement à s'excuser ». Même les hommes qui ne vivaient pas positivement dans le péché, mais s'occupaient honorablement de leurs affaires et de leurs familles, refusent, eux aussi, le don de Dieu.

Je ne connais rien de plus solennel que la parabole de l'homme riche et de Lazare (Luc 16), où le Seigneur soulève le voile, pour nous laisser voir le jugement terrible d'une époque à venir, et nous faire comprendre, dans ce présent jour de grâce, quel sera alors cet aiguillon terrible du remords, le souvenir forcé des avantages que nous avons perdus pour toujours et par notre propre faute. Quel châtement terrible pour les professants, pour les insouciantes, pour les timides. « Mon enfant, souviens-toi », parole qui, à elle seule, nous dépeint cette scène redoutable mieux que n'auraient pu le faire les plus longs récits.

Mais je ne veux pas m'appesantir sur ce côté-là du tableau ; je désire plutôt indiquer aussi bien que possible le moyen d'échapper à ce jugement infaillible.

Il y avait, la nuit de la pâque, une sérieuse question entre Dieu et Israël ; les Israélites étaient pécheurs, et le péché avait fait de Dieu un juge ; mais il était descendu pour les délivrer et pour les amener au pays de la promesse, et il leur indique le moyen par lequel il pourra, tout en maintenant sa justice, passer par-dessus leur péché, lorsqu'il jugera le monde. Le sang d'un agneau sans tare devait être mis «sur les deux poteaux et sur le linteau de la porte des maisons», qui devaient rester fermées, et dont aucun d'eux ne devait sortir jusqu'au matin.

Je n'ai pas l'intention de m'arrêter longuement sur cette scène si connue et qui, tant de fois déjà, a été méditée avec fruit ; je voudrais seulement appuyer sur certains points qui ne me paraissent pas avoir été suffisamment remarqués. Le soir venu, l'agneau devait être égorgé, et son sang appliqué sur la porte par l'Israélite, agissant dans «l'obéissance de la foi» ; et cette aspersion devait avoir lieu au moyen d'un «bouquet d'hysope». Ce bouquet d'hysope est significatif. Plusieurs connaissent ce que l'on appelle le plan du salut ; ils comprennent très bien qu'on ne peut être sauvé que par la foi et que, seul, le sang du Seigneur Jésus-Christ peut nous délivrer du jugement à venir ; ils connaissent ces paroles : «Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission» (Héb. 10:22). Cependant ils n'ont, pour ainsi dire, jamais tenu le bouquet d'hysope dans leurs mains — ce bouquet d'hysope, qui est la démonstration du lien réel existant entre leurs âmes et l'acceptation de la bonne nouvelle. C'est là le point que plusieurs d'entre nous négligent. Le bouquet d'hysope est employé dans deux occasions dans les Écritures. (Je ne parle pas de son importance comme type dans les holocaustes. Voy. Lévit. 14 et suivants). Dans une de ces occasions, il est employé par un Israélite avec du sang (Exode 13) ; dans l'autre, il est dans la main d'un homme net, qui l'emploie pour un Israélite et avec de l'eau (Nomb. 19). Dans les deux cas, il est le signe de l'humiliation. Le psalmiste considère aussi l'hysope de cette manière, dans le Ps. 50:17, lorsqu'il s'écrie : «Purifie-moi du péché avec de l'hysope, et je serai net ». C'était la purification morale de son âme par une complète humiliation. Un Israélite qui croyait ce que lui disait Moïse à propos de la délivrance, dans cette nuit qui devait être «en mémorial», n'allait pas comme tant d'entre nous le font, se croiser les bras et attendre. Non ; il se ceignait et agissait dans «l'obéissance de la foi». (Rom. 1:5 et 16:26). Le monde pouvait le voir, le bouquet d'hysope à la main, aspergeant la porte de sa maison, «confessant de sa bouche» sa foi au message divin, et s'appropriant ainsi personnellement l'efficacité du sang de l'agneau. C'était humiliant pour lui de se présenter ainsi devant un peuple d'idolâtres, dont il avait partagé les abominations (Ezéch. 20:6-8), et de confesser que, quoiqu'il appartint au peuple choisi de Dieu, il ne pouvait échapper au jugement qu'en se mettant à l'abri du sang de l'agneau. En faisant cette confession, il justifiait Dieu et se condamnait lui-même ; c'était humiliant, mais cela devait être ainsi. «Que Dieu soit vrai et tout homme menteur». C'est là le lien entre l'homme et Christ, et ce lien manque à plusieurs ; le bouquet d'hysope n'a jamais été pris en main ; l'âme ne s'est jamais humiliée dans l'obéissance de la foi, connaissant son propre état et ne se contentant pas de croire du coeur à l'évangile, mais le confessant de bouche à salut.

Dieu a des moyens bien variés pour ouvrir les âmes à la connaissance de leur propre misère, afin que son coeur à lui soit libre de répandre dans celui des hommes les flots de son immense amour ! Qu'ils sont merveilleux les différents chemins par lesquels il amène les âmes au lieu de la bénédiction c'est-à-dire au sentiment de leur ruine complète devant lui ! Une fois qu'elles sont arrivées là, il n'y a plus d'obstacles ; dès lors, rien ne saurait être plus simple que l'histoire de sa grâce : «La parole est près de toi, dans ta bouche et dans ton coeur, c'est-à-dire la parole de la foi, laquelle nous prêchons, savoir que si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur, et que tu croies dans ton coeur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé» (Rom. 10:8-9). Le pauvre brigand sur la croix connaissait l'humiliation dans sa conscience, lorsqu'il dit : «Nous y sommes justement». Il avait, à ce moment-là, le bouquet d'hysope à la main ; il ne réclamait aucune supériorité sur le brigand qui se moquait ; il n'essayait pas de se justifier ; il justifiait Dieu et se condamnait lui-même ; il n'y avait donc plus aucun obstacle à ce que l'amour de Christ se fit connaître à lui. Il croyait dans son coeur et il confessait de sa bouche ; aussi fut-il en paradis avec Jésus ce même jour-là. Il en est de même pour la femme syro-phénicienne. «Oui, Seigneur», dit-elle, reconnaissant qu'elle n'avait pas le droit de rien réclamer de Celui qui était là, devant elle, le coeur plein de miséricorde, «cependant les chiens, sous la table, mangent des miettes». Elle montre ainsi que son coeur avait compris celui de Dieu, et qu'elle croyait trouver là une bénédiction pour ceux même qui n'avaient aucune promesse et aucun droit à la grâce ; c'était la conscience s'humiliant devant le Seigneur dans l'obéissance de la foi, et, aussitôt qu'elle en arrive là, la source est ouverte ; le coeur du Seigneur est libre de répandre cette bénédiction qu'il est venu révéler et apporter. «O femme, ta foi est grande, qu'il te soit fait comme tu veux» (Matth. 15:28). Il est impossible de trop attendre de Dieu. Comme l'Éternel luttait autrefois avec Jacob pour l'amener à la condition où il pourrait le bénir ainsi le Seigneur lutte avec la femme jusqu'à que qu'elle soit arrivée à comprendre et à sentir son propre état ; alors vient la bénédiction. C'est cette vérité que fait entrevoir à notre âme l'Israélite avec le bouquet d'hysope dans la main, le soir de la pâque. Le sang dont il fait aspersion, est mis là pour satisfaire l'oeil de Dieu ; pour lui donner une juste raison de passer, dans ses jugements, par-dessus l'homme dont les péchés méritaient d'être châtiés, aussi bien que ceux de l'Égyptien, son voisin.

Minuit, l'heure du jugement, arrive ; mais tout était en règle avant cette heure-là ; il faut qu'il en soit de même pour nous. Nos péchés ne peuvent pas être plus grands au jour du jugement qu'ils ne le sont aujourd'hui, et le moyen, donné par Dieu, pour échapper à ce jugement, ne changera pas non plus : il est infaillible maintenant, comme il l'était alors. L'amour de Dieu a anticipé ce jour là en donnant son Fils, qui est venu et a présenté son sang devant Dieu. Dieu a déclaré notre état de péché quand il a dit : «Il n'y a point de juste, non pas même un seul», et le jugement ne peut que concerner cette vérité ; mais Christ a porté nos péchés, les a ôtés de dessus nous, avant que le jour arrive, et Dieu nous a fait savoir qu'il en est ainsi. «Celui qui croit en lui n'est pas jugé, mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu» (Jean 3:18).

Mais, direz-vous, je sais tout cela. Je vous demande alors : Etes-vous pardonné ? êtes-vous en sûreté sous la protection du sang de Christ ? Je ne vous demande pas si vous espérez être sauvé, mais si vous l'êtes ? — et vous l'êtes, si vous croyez ce que Dieu dit. Si vous croyez votre propre coeur, vous serez confus : «Celui qui se confie en son propre coeur est un fou» (Prov. 26:26).

Puissiez-vous savoir ce que c'est que d'avoir tenu dans votre main le bouquet d'hysope ; d'avoir confessé de votre coeur que votre seule sécurité est ce précieux sang de Christ, que Dieu, contre lequel vous avez péché, a regardé et accepté, et dont la valeur à ses yeux ne changera pas au jour du jugement. C'est en vertu de ce sang qu'il a dit : «Je passerai par-dessus vous».

Après cette déclaration, oseriez-vous encore douter qu'il ne l'ait accepté ? Je ne demande pas si vous l'avez accepté, mais si vous croyez qu'il l'ait accepté — et, vous le savez, vous en avez la preuve en ceci : que Jésus est assis à la droite de Dieu. «Ayant fait par lui-même la purification de nos péchés, il s'est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux» (Héb. 1:3).

Supposez que quelqu'un ait payé pour moi une dette que je ne pouvais payer moi-même ; je ne peux plus être poursuivi pour cette dette, mais j'ai peur de rencontrer mon créancier. Pour pouvoir être heureux en sa présence, il faut que je sois sûr que quelqu'un a été assez bon pour payer à ma place. Dieu déclare qu'elle est payée ; ma conscience est donc libre, et je puis supporter maintenant d'examiner mon propre coeur, ce que je n'osais pas faire auparavant.

La question de nos péchés est donc réglée avant le jour du jugement, et réglée de manière à satisfaire la justice même de Dieu. S'il n'en était pas ainsi, il n'y aurait plus rien à espérer ; Christ ne peut pas mourir encore une fois, «la mort ne domine plus sur lui». Il a été

«offert une fois pour porter les péchés de plusieurs». Je dis tous nos péchés, car ils étaient tous à venir quand ce précieux sang fut versé, quand Jésus les porta en son propre corps sur la croix. S'ils n'étaient pas tous là, expiés et ôtés, ils s'élèveraient sûrement contre nous au jour du jugement, et ce serait la condamnation éternelle pour nous. Mais, grâces en soient rendues à Dieu, il a porté tous nos péchés à nous qui croyons. D'autres peuvent le rejeter et périr, mais l'amour est là, ainsi que l'oeuvre de Christ pour sauver tous ceux qui croient en lui.

1.3 Chapitre 3 — Le sceau de l'Esprit Saint sur la rémission des péchés

Lorsque nous recevons la rémission de nos péchés, un fait très important pour nos âmes en est la conséquence ; je veux parler du sceau de l'Esprit Saint qui est mis sur nous, au moment même où nous acceptons ce pardon, où nous croyons en Jésus-Christ. C'est tout autre chose que le réveil de nos âmes qui nous fait simplement voir combien nous avons besoin d'être pardonnés ; c'est l'habitation du Saint Esprit dans nos corps.

Cette vérité est démontrée en type dans les choses qui arrivèrent à Israël. Du moment que le sang a satisfait aux justes exigences de Dieu, la colonne de nuée et de feu descend du ciel. «Et l'Éternel allait devant eux, de jour dans une colonne de nuée pour les conduire par le chemin, et de nuit dans une colonne de feu pour les éclairer, afin qu'ils marchassent jour et nuit ; et il ne retira point la colonne de nuée le jour, ni la colonne de feu la nuit de devant le peuple» (Exode 13:21-22).

Quel bonheur pour les Israélites d'être délivrés d'un Dieu de jugement, la nuit de la pâque ; mais Dieu était dehors, et ils étaient dedans ; ils ne pouvaient avoir aucune communion de pensées avec Celui qui exerçait le jugement. Leur pensée à eux, dans cette nuit solennelle, était d'empêcher Dieu d'entrer dans leurs maisons ; mais, après le jugement, il vient immédiatement prendre place au milieu de ceux que le sang a préservés.

Le pardon était connu, mais l'affranchissement ne l'était pas encore ; cependant la conscience était purifiée devant Dieu ; c'est pourquoi la colonne de nuée descend avant que le peuple ait quitté l'Égypte.

Mon âme peut ne connaître que le simple et bienheureux fait de la rémission des péchés, mais peu importe — le reste suivra ! Dieu me scellera de son sceau. Lorsque Pierre prononça devant une foule qui avait besoin de pardon, ces paroles qui leur annonçaient la rémission de leurs péchés au nom du Seigneur Jésus et en vertu de son oeuvre : «Tous les prophètes lui rendent témoignage, que, par son nom, quiconque croit en lui reçoit la rémission des péchés» (Actes 10:43), ces pauvres coeurs avides acceptèrent immédiatement le message ; et «comme Pierre prononçait encore ces mots, l'Esprit Saint tomba sur tous ceux qui entendaient la Parole (v. 44). Sans doute, l'Esprit Saint avait déjà travaillé à réveiller ces âmes avant la visite de Pierre ; il avait créé des désirs et des besoins que Christ seul pouvait satisfaire ; mais, maintenant, il vient avec le message de pardon et il est cru ; c'est pourquoi il fait sa demeure chez ceux qui ont accepté ce message : c'est le don de l'Esprit Saint, bien différent des dons qui devaient, dans ce même jour-là, faire reconnaître sa présence à d'autres yeux.

C'est ainsi que Pierre comprenait le sceau de l'Esprit Saint, et c'est ainsi que Paul l'enseignait. Pierre leur dit, au deuxième chapitre des Actes, v. 38, qu'après la rémission des péchés, ils recevraient le don du Saint Esprit. Paul en dit autant dans l'épître aux Romains : le sang de Christ ayant été versé (Rom. 3:25), le pécheur ayant cru en celui qui justifie l'impie (Rom. 4:5) et qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur, lequel a été livré pour nos fautes (Rom. 4:24-25), l'amour de Dieu est versé (immédiatement) dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné (Rom. 5:5). Tout ceci a lieu avant que l'affranchissement de leur état de péché devant Dieu leur soit connu (Chapitres 6 et 7).

La réception de l'Esprit Saint est donc positivement un résultat de notre foi en Christ pour la rémission de nos péchés. Il nous reste, sans doute, beaucoup à apprendre ; mais le résultat est évident : le Saint Esprit demeure en nous comme conséquence et comme sceau ; «auquel aussi ayant cru, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse» (Éph. 1:13).

Le chap. 10 de l'épître aux Hébreux nous développe cette même vérité. Aussitôt que l'oeuvre de Christ est accomplie, l'Esprit Saint est envoyé, afin que nous connaissions la rémission des péchés. «Et l'Esprit Saint aussi nous en rend témoignage,... je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités» (Héb. 10:14-17).

1.4 Chapitre 4 — La rédemption

Tout enfant de Dieu possède le pardon de ses péchés ; il n'est jamais question dans les Écritures d'un enfant de Dieu non pardonné. Une fausse théologie peut sans doute obscurcir les âmes et les empêcher de connaître la vérité, néanmoins le pardon des péchés est leur portion ; leurs péchés leur sont pardonnés, qu'elles en aient conscience ou non. Mais Dieu veut qu'elles le sachent ; c'est pourquoi, lorsqu'elles reçoivent le pardon, il leur donne le Saint Esprit. Ce n'est pas affaire de progrès, mais de simple foi, c'est-à-dire d'accepter les pensées de Dieu en abandonnant les nôtres. «Abraham crut Dieu», voilà la foi. L'expérience est souvent en contradiction avec ce que Dieu dit ; mais la foi n'est pas l'expérience, et c'est par la foi, non par l'expérience que nous sommes sauvés. La pleine assurance de la foi est le seul état normal du chrétien. Elle est basée sur ce que Christ a fait, et sur ce que l'Esprit Saint a déclaré dans la parole de Dieu. L'incrédulité rejette cette Parole et va à la perdition, mais la foi — une foi chrétienne enfantine — croit Dieu, «scellant ainsi que Dieu est vrai», et Dieu met son sceau, le Saint Esprit, sur celui qui croit. Mais connaître le pardon des péchés n'est pas connaître la rédemption. Un homme peut savoir que les péchés pour lesquels il aurait dû être jugé lui sont remis, et être malgré cela en Égypte quant à sa conscience ; il peut croire qu'il continue à être simplement «un pécheur», qu'il est encore un enfant d'Adam déchu, et, dans ce cas, le sentiment d'être délivré de cet état ne saurait se trouver en lui. C'est sans doute beaucoup déjà, de savoir que j'avais commis des péchés qui méritaient le jugement, et que la grâce intervenant m'a mis à l'abri par le sang de Christ, effaçant à la fois mes péchés pour toujours et me délivrant du jugement à venir. Mais c'est tout autre chose de savoir que j'ai été affranchi complètement de l'état dans lequel je me trouvais devant Dieu — celui d'un enfant d'Adam, pécheur et responsable — et que je suis maintenant un enfant de Dieu pardonné, et ne pourrai jamais redevenir un enfant d'Adam !

C'était autre chose pour Israël de savoir qu'il était sauvé hors d'Égypte, ou de savoir seulement qu'il était à l'abri du jugement, la nuit de la pâque. En Égypte, les Israélites avaient été des esclaves, faisant des briques sans paille ; ils sont les affranchis de Dieu lorsqu'ils chantent le cantique de Moïse au bord de la Mer Rouge, du côté du désert.

Or c'est ce point-là que plusieurs ignorent ; ils mettent leur confiance en Christ comme leur seule espérance ; ils savent même que leurs péchés leur sont pardonnés, mais ils n'en continuent pas moins, pendant tout le temps de leur vie, à gémir sur ce qu'ils sont des «pécheurs» ou de «misérables pécheurs». Ils ne pourraient pas faire cela, s'ils connaissaient réellement la rédemption.

Supposez qu'un Israélite, au lieu de chanter avec les autres le cantique de Moïse, s'écrie, en s'apercevant que sa personnalité n'a pas changé : «Je suis encore un pauvre esclave en Égypte !» que penseriez-vous de sa folie ? Cependant il y a beaucoup d'enfants de Dieu qui ne se trouvent pas dans un état meilleur, et combien c'est déshonorant pour l'oeuvre de Christ ! Mais cet état satisfait la religion systématique et lui vient même en aide ; la vraie puissance de la rédemption est ignorée, non pas en paroles, car, hélas ! celle des ruses de l'ennemi qui réussit le mieux est d'employer des paroles orthodoxes, sans leur donner leur vraie et entière signification, et d'aveugler ainsi les âmes du peuple de Dieu, les gardant jusqu'au bout dans l'ignorance et l'incertitude.

Un Israélite racheté était considéré, dès ce moment-là, comme sur un terrain entièrement nouveau ; il n'était plus traité comme un esclave en Égypte, mais comme possédant une nouvelle position et des relations très différentes avec Dieu. Il en est de même pour le chrétien (*).

(*) Je ferai remarquer ici que nous ne devons pas confondre deux pensées qui sont très distinctes dans les Écritures, c'est-à-dire la rédemption ou rachat et l'acquisition ou achat. Christ est «le chef de tout homme». Tout homme doit lui être présenté, en grâce maintenant ou en jugement plus tard, à cause des droits qu'il a sur tout homme par achat. C'est à ceci qu'il est fait allusion en 2 Pierre 2:1, et dans Jude, où il est parlé de ceux qui professent son nom, reniant le Maître qui les a achetés ; il n'est pas dit ici qu'il les ait rachetés. Dans la parabole du trésor (Matth. 13), vous avez l'homme achetant le champ (le monde), afin de posséder le trésor qui y était caché. Christ achète tout l'héritage, le monde et tout ce qu'il contient ; mais il rachète son peuple. Acheter un homme, c'est en faire son esclave ; le racheter, c'est le rendre libre. Il n'est jamais dit que Christ ait racheté tous les hommes ; il est dit qu'il les a achetés, c'est pourquoi il a sur ce terrain-là (et pas seulement sur celui-là), des droits incontestables sur tous les hommes.

Un chrétien est à la fois acheté et racheté ; affranchi, par la rédemption, de l'esclavage de Satan et des conséquences de ses propres péchés, et acquis à Christ auquel il appartient ; il est «acheté à prix», c'est pourquoi il «n'est plus à lui-même», mais à Celui qui l'a acquis pour le posséder.

Et maintenant une autre chose se présente : c'est que nous devons non seulement apprendre ce que nous avons fait, et que nous avons besoin d'être pardonnés, mais encore comprendre ce que nous sommes et la délivrance que nous trouvons en Christ. Nous n'atteindrons pas la conscience d'une complète délivrance de ce que nous sommes, tant que nous n'aurons pas été forcés de nous écrier : «Misérable homme que je suis, qui me délivrera ?» Nous avons vu que le pardon des péchés peut être connu jusqu'à un certain point, sans que la rédemption soit comprise.

Tout ceci est développé dans le quatorzième chapitre de l'Exode. Les Israélites se mettent en route pour quitter l'Égypte ; mais ils ont à apprendre une amère leçon ; c'est qu'ils ne peuvent se délivrer eux-mêmes ; ni le pardon, ni la possession de la vie, ne donnent la force. C'est ici que se place l'expérience, mais l'expérience avant la délivrance, c'est-à-dire sur un terrain qui n'est pas encore le terrain chrétien. L'expérience ne donne jamais l'affranchissement ; elle m'amène à comprendre que je suis captif, mais ne peut me délivrer (voyez Rom. 7:14-24) ; ce qui me délivre, c'est l'oeuvre d'un autre.

Dans la nuit de la pâque, la question était entre Dieu et Israël ; à la Mer Rouge, entre Dieu et l'ennemi. Auquel des deux, ceux qui avaient été rachetés par le sang, appartiendraient-ils ?

Dans ce passage de la Mer Rouge nous apprenons, en type, l'efficace de la mort de Christ et de sa résurrection pour nous délivrer du monde, et de la puissance de Satan qui a fait de ce monde une scène qui puisse satisfaire la chair de l'homme.

Le sang de Jésus a répondu pour nos péchés devant un Dieu juge ; sa mort et sa résurrection nous placent, par la rédemption, dans une position toute nouvelle : elles nous délivrent pour toujours des attaques et des accusations de l'ennemi. Dieu nous compte, dans sa grâce, ce que nous possédons par la foi : l'efficace de ce que Christ a traversé pour nous.

Les enfants d'Israël avaient campé à Pi-Hahiroth entre Migdol et la mer. Pi-Hahiroth signifie «le passage de la liberté». Satan rassemble ici toutes ses forces pour un assaut final qui rende inutile «le salut de l'Éternel» ; toutes ses armées poursuivent le peuple qui a «une fort grande peur». L'Éternel permet cette poursuite, dont le résultat doit être de leur apprendre à le connaître autrement que comme Juge. Ils font l'expérience de leur faiblesse et de leur incapacité quand ils trouvent qu'il leur était plus facile d'être les esclaves de Satan que de supporter l'effort de sa poursuite lorsqu'ils essayent de lui échapper. Peut-être avaient-ils une fois rêvé la fuite ; mais le jour de l'épreuve est là et leur servitude en Égypte leur paraît préférable à ce moment difficile. «Car il vaut mieux que nous les servions, que si nous mourions au désert» (v. 12). La mort était devant eux et la puissance de Satan s'étend jusqu'à la mort ; la mort une fois passée, c'en est fini du pouvoir de Satan.

Les ressources de Dieu se montrent alors. Le sang qui a lavé nos péchés est sorti du côté d'un Christ mort ; mais ce Christ est ressuscité et a quitté le domaine de la puissance de Satan, annulant la mort pour celui qui croit. «Ne craignez point, arrêtez-vous et voyez la délivrance de l'Éternel... L'Éternel combatta pour vous, et vous vous demeurerez tranquilles» (v. 13-14).

Alors Moïse éleva la verge du jugement et divisa les eaux de la mort ; et le peuple passa de l'autre côté, à travers la mort qui se trouvait devant eux un instant auparavant. L'Éternel avait forcé les derniers retranchements de la puissance de Satan et avait obtenu une complète délivrance pour son peuple. Il peut y avoir encore un grand travail à faire en eux jusqu'à ce qu'ils se connaissent eux-mêmes et soient amenés à comprendre que, dans leurs difficultés, tout doit leur venir de Dieu ; mais le Seigneur a accompli l'oeuvre du salut pour nous, et ce qu'il a traversé nous est compté en grâce. Non seulement son sang nous a lavés de tout péché et nous a délivrés du jugement à venir, mais encore il est mort et ressuscité, et il a quitté la sphère dans laquelle il était entré pour nous : nous sommes donc aussi morts au péché et à l'état de péché pour lequel et auquel il est mort lui-même, en y mettant fin devant Dieu, et maintenant il vit à Dieu. «Christ, ayant été ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus ; la mort ne domine plus sur lui. Car en ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché ; mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu. De même vous aussi, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus» (Rom. 6:9-10). Comment donc Satan pourrait-il nous toucher ou nous accuser ? Si nous sommes morts avec Christ à cette scène où son amour divin l'a fait entrer, nous y sommes morts pour toujours. Satan peut nous poursuivre (comme Pharaon et ses armées poursuivirent Israël), mais il y trouve sa ruine ; il a épuisé ses forces, lorsqu'il a excité le monde entier contre Christ pour l'en chasser ; mais c'est en cela même que Christ a détruit sa puissance. Ses accusations sont passées, ses attaques sont déjouées, nous sommes morts avec Christ. Ce ne sont que les vivants qu'on peut accuser et attaquer !

Si nous étions simples nous-mêmes, cette grande vérité de l'affranchissement serait bien simple aussi ; mais, hélas ! nous ne sommes pas simples. C'est pourquoi nous avons à passer par d'amères expériences jusqu'à ce que nous en arrivions à nous écrier : «Qui me délivrera ?» Dès ce moment-là, tout est simple et clair. Nous avons été transportés complètement hors de la position et de la condition où nous avons commis les péchés, et, comme nettoyés et purifiés, nous avons été placés dans une position toute nouvelle : «en Christ» ressuscité d'entre les morts.

Nous ne serions jamais arrivés là par nos propres efforts ; au contraire, nous ne pouvons obtenir cette délivrance en Christ, qu'en renonçant à tout effort personnel pour nous abandonner complètement à Celui qui a tout accompli, et qui se trouve lui-même maintenant dans cette position nouvelle.

Vous trouvez toutes ces expériences décrites dans le septième chapitre aux Romains, v. 14-24. Non pas que ces versets vous donnent l'expérience de toutes les personnes du temps où ils ont été écrits ; ils vous montrent les expériences passées d'un homme affranchi qui avait lutté lui-même pour obtenir sa liberté, jusqu'au moment où il comprit que tous ses efforts l'éloignaient plutôt de la délivrance qu'ils ne l'en rapprochaient. Au moment où il écrit, il est sur terre ferme, pour ainsi dire, et il décrit ce qu'il a éprouvé avant d'être libre.

L'histoire de Jonas (Jonas 2) est comme une illustration de ce que nous venons de dire. Il est placé dans un lieu d'où personne que Dieu seul pouvait le délivrer dans le «ventre du sépulcre» : comme il le dit lui-même. Trois fois de suite il essaie de dire ce qu'il ferait, si seulement il pouvait sortir ; mais non ! «Je verrai encore le temple de ta sainteté». Non, les vœux et les résolutions ne servent de rien.

«Mais moi», s'écrie-t-il, «je te sacrifierai avec la voix de louange». Cette promesse va-t-elle le libérer ? Non. Il essaie de nouveau : «Je rendrai ce que j'ai voué». Mais tout est en vain ; les promesses et les vœux, les efforts et les résolutions faits dans ces conditions-là n'ont aucune valeur ; ils viennent du «moi», et aussi longtemps que ce «moi» est reconnu, c'est que vous n'y avez pas renoncé comme à une chose dans la chair de laquelle «il n'existe aucun bien», pour tourner vos yeux vers Christ seul.

Alors Jonas dit : «Le salut est de l'Éternel». Ah ! Jonas, tu as enfin trouvé le secret ; tu as touché le ressort et la porte s'ouvre ; en un instant te voilà libre !

Qu'il est simple et qu'il est heureux en même temps d'avoir ses yeux détournés de soi-même, d'un état sans espoir, et reportés sur Christ, dans le sentiment d'une complète incapacité ; alors tout change ; nous sommes libres !

Je ferai remarquer, en passant, qu'il y a trois étapes dans l'expérience amère décrite dans ce chapitre de Rom. 7:14-24: Premièrement le mal irrémédiable de notre nature, de la chair, dans laquelle il n'habite point de bien, car non seulement l'arbre produit de mauvais fruits, mais l'arbre lui-même est mauvais. En second lieu, l'âme commence à s'apercevoir qu'après tout elle peut avoir de bonnes aspirations, un ardent désir de faire ce qui est bien devant Dieu, et que ces aspirations sont celles de la nouvelle nature qui est sanctifiée pour l'obéissance à Christ ; le premier cri de l'âme qui se réveille est «Seigneur, que veux-tu que je fasse ?» Mais quelle déception pour cette âme de voir que, malgré ces ardents désirs et ces sérieuses aspirations, la mauvaise nature est plus forte que la bonne et me rend captif, en sorte que ce n'est pas ce que je veux que je fais, et que ce que je hais, je le pratique. C'est une dure leçon, mais bien utile aussi. En dernier lieu, j'apprends que je n'ai aucun pouvoir sur ma chair, et que quelqu'autre que moi doit me venir en aide pour me délivrer. C'est triste pour moi d'apprendre que ma nature est absolument mauvaise ; plus triste encore de comprendre qu'elle n'est pas moi, et que pourtant je suis esclave de ses désirs. Mais, dès l'instant que je renonce à moi-même et à mes propres efforts, et que je m'écrie : «Qui me délivrera ?» mes yeux se sont détournés de tous les efforts tentés par le «moi», et je me trouve immédiatement libre. Le Seigneur est entré jusque dans les profondeurs de la mort, et la mauvaise nature a été jugée et condamnée si complètement dans sa personne, que je puis me considérer comme mort par la foi et pour la délivrance, quoique, de fait et par expérience, je trouve cette nature vivante et ses tendances toujours les mêmes. Seulement je suis autorisé à la traiter comme n'étant pas «moi», mais comme étant un ennemi que j'ai à combattre et à vaincre.

Ainsi nous sommes «en Christ» et plus du tout «en Adam», et maintenant, pour la première fois, nous porterons du fruit pour Dieu.

Toute cette oeuvre de rédemption (Ex. 12 à 14) est ce que Dieu a fait pour nous ; les expériences par lesquelles nous passons, sont un travail produit en nous, afin que nous puissions réaliser ce qu'il a accompli. Maintenant, pour la première fois, la bouche de ceux qui ont mangé en silence l'agneau pascal la nuit du jugement, dont les cris de détresse au bord de la Mer Rouge ont été exaucés par un Dieu Sauveur, s'ouvre enfin pour faire entendre un cantique de louange, pour célébrer ce que l'Éternel a accompli, dans sa grâce, pour leur délivrance.

Ainsi donc, les péchés, la mort et le jugement sont passés pour l'âme affranchie. Les péchés sont ôtés parce que Christ les a portés ; la mort est passée pour nous en Lui. Si nous avons à mourir physiquement, c'est un passage pour arriver dans la présence du Seigneur, et «la mort est à nous» et n'est plus «les gages du péché». Christ ayant pris sur lui ces gages, nous sommes affranchis, et, au lieu de nous amener à la portion de l'homme pécheur : le jugement après la mort (Héb. 9:27), la mort nous conduit à la gloire où se trouve Jésus. Le jugement est passé, car Christ a porté la colère, et celui qui a cru «a la vie éternelle et ne vient pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie» (Jean 5:24).

Et «les eaux retournèrent et couvrirent les chariots et les gens de cheval de toute l'armée de Pharaon, qui étaient entrés après les Israélites dans la mer, et il n'en resta pas un seul. Ainsi l'Éternel délivra Israël» (v. 28-30).

Les mêmes eaux qui réduisent l'ennemi au silence, retournent dans leur lit, empêchant ainsi le peuple de retourner par ce chemin-là dans le pays de l'esclavage et du péché. La rédemption, une fois accomplie, est accomplie pour toujours.

1.5 Chapitre 5 — La louange. La grâce et la gloire, sujets du cantique

«Celui qui sacrifie la louange, me glorifiera » (Ps. 50:23), dit le Seigneur. Dieu aime à recevoir nos louanges pour ce qu'il a fait en notre faveur, comme aussi pour ce qu'il est lui-même. Qui refuserait de chanter à sa gloire ? Qui voudrait rester silencieux, quand il s'agit de lui offrir «le fruit des lèvres qui confessent son nom» ? Mais remarquez quel est le moment où le chant se fait entendre : c'est lorsque l'ennemi est réduit au silence, lorsqu'ils «sont descendus au fond des eaux comme une pierre», «qu'ils ont été enfoncés comme du plomb au plus profond des eaux». Dieu a agi et Israël est libre : c'est le moment où Dieu veut avoir sa récompense en louanges et en adoration. Comment aurait-il pu être adoré par des coeurs écrasés sous le joug par des consciences mal à l'aise ? C'eût été impossible.

Ce qu'on appelle généralement le culte est une certaine suite de formules religieuses, une routine de prières et de chants, auxquels on ajoute peut-être un sermon. Chacune de ces choses est très bonne à sa place, mais aucune ne se retrouvera dans le ciel. Le culte est ce qui caractérise le ciel : «Oh! que bienheureux sont ceux qui habitent en ta maison, et qui te louent incessamment» (Ps. 84:4). «Ils ne cessent jour et nuit, disant : Saint, saint, saint, Seigneur, Dieu, Tout-Puissant» (Apo. 4:8).

Le Père cherche ceux qui l'adorent en esprit et en vérité (Jean 4:23). Le culte est l'expression de notre plénitude et des bénédictions de Dieu ; la prière est l'expression de nos besoins et de notre dépendance de lui.

Dieu commence par nous purifier de nos péchés, afin que nous puissions être heureux en sa présence ; il nous donne une nouvelle nature, capable de jouir de lui dans la lumière de sa présence, et après cela il nous place devant lui, «saints et irrépréhensibles» en Christ, et nous scelle du sceau de l'Esprit de Dieu ; alors, nous ayant rachetés, Christ prend sa place au milieu de son peuple pour conduire à Dieu leur louange. Christ était seul dans la mort, seul dans l'expiation et dans le jugement, mais, aussitôt qu'il a tout accompli et qu'il est ressuscité, il s'écrie : «Au milieu de l'assemblée je chanterai tes louanges». (Comp. Ps. 22:22 avec Jean 20:17, et Héb. 2:12).

Je crois donc que nous ne devrions chanter ses louanges que comme chrétiens, — comme croyants si vous voulez, — et sinon ne pas les chanter du tout. L'idée de faire chanter des pécheurs non croyants n'est pas autorisée par les Écritures. Notre chant devrait être l'expression de notre bonheur, et s'adresser à Celui qui nous a bénis de toute bénédiction.

Nous examinerons quelques-uns des traits les plus intéressants du cantique de Moïse, dont le choeur était répété par Marie et par toutes les femmes, avec des tambours et des flûtes. «La mélodie et les danses» étaient entendues hors de la maison, et rendaient témoignage à ceux du dehors. Ces sons peuvent provoquer la colère du fils aîné, mais ils n'en sont pas moins l'expression de la joie du père et de toute sa maison (Luc 15).

Il y a deux parties bien distinctes dans ce cantique : celle de Moïse et celle de Marie. Le chant de Moïse exalte la grâce actuelle qui les délivre, comme aussi la gloire future à laquelle ils sont appelés ; Marie chante la grâce actuelle, mais ne parle pas de la gloire à venir. Ceci est d'autant plus frappant que nous savons qu'elle mourut en route dans le désert, avant que le peuple entrât au pays de la promesse (Nomb. 20). Sans doute Moïse mourut aussi sur la montagne de Nébo, la loi, dont il était le représentant, ne pouvant amener le peuple à la possession du pays ; mais ceci n'a rien à faire avec la leçon que nous apprenons dans ce quinzième chapitre de

l'Exode. D'ailleurs il devait en être ainsi pour Moïse, puisqu'il avait «parlé légèrement de ses lèvres», et qu'il «en advint du mal à Moïse à cause d'eux» (Ps. 104:32-33).

La foi lui fait comprendre la grâce libératrice de l'Éternel, c'est pourquoi il chante ; elle lui fait entrevoir aussi la gloire à venir, et il chante le Jourdain et l'entrée sur la montagne de l'héritage, «au lieu que l'Éternel a préparé pour sa demeure, au sanctuaire que ses mains ont établi». Marie ne chante que la grâce présente, mais quel beau sujet pour un cantique ! Cependant le coeur a besoin de quelque chose de plus que ce regard en arrière sur ces puissantes eaux du jugement, hors desquelles Jésus est sorti, y ayant laissé pour toujours nos péchés, la mort et le jugement ! Cette joie, quelque grande qu'elle soit, ne peut nous aider à traverser le désert, où la foi et la patience sont exercées et mises à l'épreuve chaque jour : il faut pour nous aider, que notre coeur soit transporté au delà, dans la gloire où Jésus est déjà ; que nous puissions nous glorifier dans l'espérance de cette gloire, et dans le sentiment que nous avons la paix avec Dieu, et que nous avons par la foi, trouvé accès à sa faveur, cette faveur qui est bien plus précieuse que la vie (Rom. 5: 4, 2).

Marie représente ici la première joie du chrétien affranchi, cette joie si complète et si réelle que nous avons éprouvée nous-mêmes, ou que nous avons vue chez d'autres ; elle est vive et bénie, mais c'est une joie qui ne nous accompagne pas bien loin sur le chemin. Vous la voyez souvent chez ceux qui viennent d'être convertis, et, souvent aussi, l'âme chez eux est trop occupée de cette joie et néglige la vraie dépendance du Seigneur, ce qui occasionne nécessairement une chute. Il y a une autre joie qui est tout aussi complète et profonde et qui ne cesse jamais, qui surmonte toutes les vicissitudes du chemin, et dont ni les privations, ni les chagrins du désert, ne peuvent tarir la source : «Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur; encore une fois, je vous le dirai : réjouissez-vous» (Phil. 4:4). C'est le Seigneur qui est la source d'où découle cette joie-ci, et c'est une source qui ne tarit jamais. Paul, lorsqu'il dit cela, arrive vers la fin de son voyage dans le désert, et cependant jamais encore il n'a été aussi rempli de cette joie, quoiqu'il fût entouré à ce moment-là de tout ce qui pouvait éprouver et déchirer son coeur. Comme l'aigle en cage, il était enfermé entre les murs d'une prison, séparé de la communion des saints, voyant tous ceux d'Asie, ce champ de ses travaux les plus heureux, se détourner de lui, sachant que les saints marchaient mal, que l'Église s'affaiblissait, se trouvant ainsi dans la tribulation lui-même, et privé de ce service qui était sa vie : eh bien, au milieu de ces circonstances si contraires, il trouve que son âme est rassasiée comme de moëlle et de graisse, et sa bouche loue le Seigneur avec un chant de réjouissance, en cette terre déserte, altérée et sans eau (Ps. 63). Un autre désir excellent est exprimé au commencement de ce cantique : c'est d'avoir Dieu demeurant au milieu d'eux ; l'âme désire lui préparer une habitation ; plus tard elle demeurera avec Dieu dans le pays, mais, en attendant, elle voudrait l'avoir demeurant avec elle dans le désert : c'est l'alternative de Jean 14:2, 23. Satan est maintenant dans le pays, et c'est l'étrange anomalie que nous présente l'état actuel des choses. Nous sommes avec Dieu dans le désert, et Lui est avec nous ; mais nous sommes avec Satan, ou plutôt contre Satan, dans les lieux célestes dans le Christ Jésus.

C'est ici qu'il est question pour la première fois de la sainteté de l'Éternel. Il y avait été fait allusion dans le troisième chapitre de l'Exode, dans ces paroles adressées à Moïse : «Déchausse tes souliers de tes pieds; car le lieu où tu es arrêté est une terre sainte». Si Dieu était descendu pour racheter son peuple et le délivrer de la servitude et de la corruption, c'est qu'il voulait la sainteté ; et maintenant que le peuple est libre, il chante que Dieu est «magnifique en sainteté».

Je crois que nous ne pouvons vraiment comprendre ce qu'est la sainteté, qu'après que nous avons connu la rédemption. Vous verrez plus d'une âme sincère être dans une grande détresse, parce qu'elle ne trouve pas la sainteté en elle-même. Elle se dit avec raison : Ne devrais-je pas être sainte ? Mais demandez-lui où elle cherche cette sainteté, et vous verrez qu'elle la cherche dans son propre coeur. Le fait est qu'elle n'est pas encore «affermie en justice», et qu'elle veut trouver la sainteté là où «il n'habite point de bien». Mais quand l'âme se sait rachetée et avec Dieu en justice, alors elle peut chercher cette sainteté qui convient à la nouvelle sphère dans laquelle elle a été introduite pour y être avec Dieu. «Soyez saints, car moi je suis saint», trouve ici sa place.

Les Israélites sont donc sauvés, mais «sauvés en espérance», comme il est dit en Rom. 8:24.

Ceci n'amène pas plus loin que le désert, avec l'espérance du pays et de la gloire pour plus tard, et, pour le présent, le soupir en accord avec l'Esprit ici-bas ; mais aussi des chants de louanges et de bénédictions à l'Éternel.

1.6 Chapitre 6 — Les lieux célestes

La rédemption est le point de départ du chrétien pour sa marche dans le monde et pour ses relations avec Dieu. Les expériences qui l'amènent jusque-là sont nombreuses et amères, mais l'âme qui les traverse ne se trouve nullement sur le terrain chrétien. Cette rédemption est en Christ ; en croyant, nous sommes entrés dans toutes les bénédictions et dans tous les avantages qui s'y rattachent, mais l'oeuvre était accomplie depuis longtemps déjà ; nos péchés avaient été portés sur le bois et tout était achevé, avant que nous parussions sur la scène. Puis vient le travail de nos consciences, qui nous amène à comprendre que nous avons besoin d'être purifiés et nettoyés, enfin la délivrance ; mais tout cela n'a fait que nous placer au bénéfice de ce que Christ avait déjà parfaitement accompli. Ce n'est pas l'expérience qui nous place là, quoique l'expérience puisse nous amener jusque-là, mais c'est la seule foi en Christ. La foi est la main vide qui se tend vers lui, pour être remplie par lui ; et la vraie foi peut toujours être reconnue à ceci : qu'elle a lui seul pour objet !

Quelques personnes s'agitent et se tourmentent à propos de la mesure que peut avoir la foi, quant à l'assurance de l'affranchissement, ou à quelqu'autre sujet. Il n'y a pas de mesure pour la foi sous ce rapport. La foi est la foi, et il n'existe certainement rien qui ressemble à une foi en Christ qui ne sauve pas ! Vous pourriez demander : «Quand me sauve-t-elle ?» Je répondrais : «Aussitôt que vous l'avez reçue ». Une goutte d'eau est aussi bien de l'eau que l'océan Atlantique tout entier ; de même la foi est la foi, qu'elle soit grande ou petite. La foi rejette l'âme entièrement sur Dieu et sur ce qu'il a dit, indépendamment de toute espèce de sentiments et d'expériences. Il va sans dire que, lorsque la foi est simple, elle sera suivie de réels sentiments et expériences ; mais elle ne peut avoir d'autre base solide que la parole de Dieu.

On pourrait demander pourquoi j'introduis la position céleste d'un chrétien, immédiatement après le salut de Dieu et l'affranchissement complet de l'âme de toutes ses anciennes responsabilités et relations. «N'avons-nous pas», peut-on me dire, «le grand et terrible désert à traverser, avant d'atteindre cette position céleste ? Le peuple d'Israël n'a-t-il pas marché pendant quarante ans dans le désert, avant d'arriver en Canaan» ?

Ceci est vrai quant à eux ; ils ont traversé l'un, pour arriver à l'autre. Nous, au contraire, nous sommes déjà arrivés à notre Canaan, en étant en Christ ; et c'est alors, et seulement alors, que nous avons trouvé le monde un désert pour nous. Je ne crois pas que jamais nous l'estimions réellement un désert, avant que nous ayons la conscience de notre position et de nos possessions célestes «en Christ», étant unis à lui par l'Esprit de Dieu. Je ne dirai pas que chacun ait cette connaissance ; plusieurs pensent qu'il faut d'abord traverser le désert de la vie, avant que l'âme ait conscience de sa position en haut, mais cette manière de faire n'est pas celle de Dieu. Ce n'est pas comme le monde donne, que Dieu nous donne. Il nous fait entrer dans tout ce que Christ possède comme «homme» devant lui, et cela actuellement. Il n'y a pas d'expériences à faire pour le comprendre ; l'expérience a amené l'âme à reconnaître son impuissance avec terreur, et a exercé le coeur et la conscience, afin qu'ils arrivent à connaître Dieu comme Sauveur, — un Dieu qui met ses délices à sauver !

Mais Dieu, a fait entrer un homme dans la gloire et l'a assis sur le trône de Dieu. La foi nous dit qu'il y a un homme dans le ciel, la foi basée sur le témoignage des Écritures. Ce sont elles qui nous disent que cette nouvelle place est celle de l'homme par la rédemption. Si je considère Christ (l'homme dans le ciel), comme le précurseur, il est entré là pour moi ; si je considère mon union avec lui, je sais que je suis un avec lui dans cette place céleste où il se trouve. Quand j'étais vivant dans les péchés, il versa son sang et les ôta ; quand j'étais mort dans les péchés, il mourut pour mes péchés ; s'il est ressuscité, Dieu nous a ressuscités ensemble avec lui ; s'il est monté en haut, nous sommes montés avec lui, et nous sommes assis en lui dans les lieux célestes. Il ne pouvait y avoir un homme uni à Christ dans le ciel, avant que le Saint Esprit fût descendu du ciel pour habiter dans nos corps ; comme aussi le Saint Esprit ne pourrait habiter dans un homme dont la conscience ne serait pas purifiée, ce qui ne peut avoir lieu qu'après l'accomplissement de l'oeuvre qui le purifie. C'est pourquoi aucun saint avant la croix n'a su que tous ses péchés étaient ôtés et que sa conscience était purifiée ; il savait seulement que certains péchés étaient pardonnés. Nathan est envoyé à David pour lui montrer que l'Éternel a fait passer son horrible péché dans le cas d'Urie ; mais aucun des saints de l'Ancien Testament n'a connu Dieu dans la lumière de sa présence au dedans d'un voile déchiré, et n'a su que le coup qui a déchiré le voile nous met en présence de Dieu sans un seul péché ! Mais aussi le Saint Esprit n'a jamais été donné avant que Jésus fût glorifié (Jean 7:36-39).

Le Saint Esprit inspira les prophètes, vint sur eux pour un temps, puis les quitta ; il en fit autant envers des hommes qui n'étaient pas même convertis, comme Saül et Balaam. Il a guidé et enseigné les saints, et a réveillé l'âme des pécheurs ; mais il lui faut des consciences purifiées de tout péché pour qu'il puisse demeurer dans nos corps.

L'Esprit de Dieu agissait dans les âmes, et elles étaient nées de nouveau par la Parole et par l'Esprit ; elles avaient une nouvelle nature qui avait soif d'une complète délivrance, avant que, par la croix, Dieu leur eût fait savoir que tous leurs péchés étaient ôtés. Les enfants de Dieu étaient des esclaves, espérant un Sauveur et un salut dont ils sentaient le besoin ; mais aucun d'eux n'avait reçu l'Esprit d'adoption, l'Esprit de son Fils, par lequel ils auraient pu crier : «Abba, Père». Maintenant (depuis la croix) il est certain que «parce que vous êtes fils (fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus ; Gal. 3:26), Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos coeurs, criant : Abba, Père» (Gal. 4:6).

Ainsi nous nous trouvons d'une manière consciente en relation avec Dieu comme notre Père, ce qui n'est arrivé à aucun des saints de l'Ancien Testament, car, quoiqu'ils fussent nés de Dieu, cette relation de fils ne leur fut jamais connue. La confiance en Dieu caractérise l'Ancien Testament jusqu'à la croix ; la relation caractérise le Nouveau Testament.

Le peuple de Dieu, avant la croix, était sous le support de Dieu. Lorsque vint la croix, qui satisfait à toutes les exigences de Dieu et purifia le croyant de ses péchés, il se trouva sur un tout autre pied ; il est maintenant justifié et pardonné en toute justice Rom. 3:25-26, montre cette vérité très clairement : «Lequel Dieu a présenté comme propitiatoire, par la foi en son sang, afin de montrer sa justice à cause du support des péchés précédents dans la patience de Dieu, afin de montrer, dis-je, sa justice dans le temps présent, en sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus».

Supposez qu'un homme ait une dette qu'il ne puisse acquitter, et que quelque personne charitable se présente comme caution ou garant de cette dette ; le créancier prendra patience et n'exigera pas ses droits ; cependant ces droits existent encore et le débiteur n'est pas libéré ; la dette pèse toujours sur lui. Mais supposez maintenant qu'un homme riche ait payé cette dette à l'insu du débiteur. Ce serait très généreux, n'est-ce pas, et cependant le débiteur ne serait pas soulagé, puisqu'il se croirait toujours au pouvoir de son créancier. Enfin arrive une personne qui lui apporte la bonne nouvelle que sa dette est payée, et que son créancier désire qu'il le sache afin qu'il puisse désormais le rencontrer sans crainte.

Ainsi, vivre sous le support, dans la patience de Dieu, était le lot des saints avant la croix ; ils avaient confiance en Dieu, avaient foi en ses promesses ; ils savaient qu'un jour ou l'autre ces promesses seraient accomplies, et ils vivaient et mouraient ainsi, se confiant en Dieu. Dieu regardait en avant, à la croix, et le Fils était dans les cieux : Celui qui s'était offert pour venir un jour accomplir la volonté de Dieu (Ps. 40:6-8.) Ainsi Dieu attendait, et son peuple était sous «la patience de Dieu» ; le Fils était, pour ainsi dire, caution pour leurs péchés : un jour ou l'autre il se chargerait de la dette et l'acquitterait. Enfin parut le Fils de Dieu ; dans son saint amour, il accomplit l'oeuvre de la rédemption. Il «porta nos péchés sur le bois», acquittant ainsi toutes les charges qui pesaient sur nous. Il mourut et ressuscita, puis il monta en haut. Des lieux célestes où il est entré une fois pour toutes avec son propre sang (Héb. 9:12), il envoie l'Esprit Saint, avec le message que nos péchés ont été portés et ôtés, et ainsi nos consciences sont purifiées en recevant son témoignage (Héb. 10:15-17) ; puis, lorsque nous avons cru à ce message qu'il nous apporte, le Saint Esprit vient habiter en nous, nous unissant à Celui qui nous a purifiés de nos péchés, puis nous faisant membres de son corps, chair de sa chair, et os de ses os !

Mais il y a plus : c'est alors que se montrent le bon plaisir de Dieu et les desseins de son amour ; il nous donne la même place, les mêmes joies, les mêmes bénédictions et, le même héritage qu'à son propre Fils ! Christ s'était fait homme ; et c'est comme homme, «premier-né entre plusieurs frères», qu'il a pris place dans la gloire, position que Dieu nous donne aussi en lui. Il nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ (Éph. 1:3). «Il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes, dans le Christ Jésus» (Éph. 2:6).

Son peuple possède donc, par sa grâce souveraine, cette nouvelle et merveilleuse place, et il devrait représenter sur la terre, par l'Esprit de Dieu, un Christ céleste. L'Église de Dieu, regardée au travers de cette vérité, est le reflet, produit par l'Esprit de Dieu sur la terre, de la gloire de Christ dans le ciel.

Nous examinerons tout ceci avec plus de détails. Quarante années de souffrances ont amené Israël aux plaines de Moab, et le Jourdain se trouve devant eux. Le désert est un sujet d'un grand intérêt pour nos coeurs ; nulle part, nous n'apprenons à connaître la sympathie et la tendresse de Christ comme là, où la foi et la patience sont mises à l'épreuve, où Dieu conduit et nourrit son peuple et lui enseigne l'obéissance et le renoncement, pour le rendre propre au combat céleste du pays.

Ceci n'est pas précisément le sujet dont nous avons à nous occuper ; cependant nous l'étudierons un peu dans le chapitre suivant.

Les Israélites avaient été délivrés du jugement quarante ans auparavant en Égypte, dans la nuit de la terreur. Ils en étaient sortis par la rédemption et ne pouvaient plus retourner en arrière sur ce chemin, cependant ils n'étaient pas entrés dans le pays de Canaan, où Dieu s'était proposé de les amener, et le fleuve qui défend l'accès du pays roule ses flots devant eux. Le Jourdain est considéré généralement comme un type de la mort, et c'est juste ; mais il ne s'agit pas de la mort physique, ou, en d'autres termes, de la mort du corps. Il s'agit du fait que la mort de Christ et sa résurrection nous sont comptés en grâce, et sont devenues moralement pour nous la mort et la résurrection qui nous amènent «en Christ», dans une scène toute nouvelle ; un lieu où nous ne connaissons personne selon la chair ; «et, si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi» (2 Cor. 5:46).

Nous lisons dans le troisième chapitre de Josué, que l'arche de Dieu, portée par les Lévites, fut la première à passer les eaux de la mort, ce dernier gage de la puissance de l'ennemi. Il devait y avoir un espace entre l'arche et la multitude qui la suivait. Puis lorsque les pieds des sacrificateurs furent mouillés au bord de l'eau, les eaux s'arrêtèrent et s'élevèrent en un monceau, et tout le peuple de l'Éternel passa et entra dans le pays des délices de l'Éternel, de l'autre côté du Jourdain. Dieu avait passé par-dessus eux, lorsqu'il jugeait l'Égypte ; c'est eux qui passent maintenant, lorsqu'il s'agit de la grâce souveraine qui les introduit dans le pays que Dieu a choisi pour y demeurer.

Personne ne pouvait passer par ce chemin, avant que Christ y eût passé le premier ; c'est lui qui doit d'abord mettre à sec ce puissant torrent de la mort, qui est l'expression du jugement de Dieu. Il doit ainsi mettre fin à la vie humaine que l'ennemi pouvait toucher, avant de nous introduire dans la vie qui est au delà. Les eaux l'ont environné et ont passé sur sa tête ; un abîme a appelé un autre abîme en atteignant son âme, mais il supporta et traversa tout, et le lit du fleuve de la mort prouva, lorsque le peuple de Dieu le traversa à sec, que tout avait été accompli par lui. «Toutes tes vagues et tous tes flots ont passé sur moi».

Les sacrificateurs «s'arrêtèrent de pied ferme», portant l'arche ; et «le peuple passa vis-à-vis de Jéricho». Là se trouvait la force organisée de l'ennemi dans toute sa puissance, les sept nations de Canaan étaient là aussi. C'est ainsi que le Seigneur est mort et ressuscité ; il est monté en haut, il est entré comme homme dans une sphère toute nouvelle pour l'homme, et nous a introduits dans la vie, de l'autre côté de la mort, nous donnant là tout ce qu'il possède lui-même comme homme.

Dans le premier chapitre des Éphésiens, cette nouvelle position est développée d'après les conseils de Dieu. Il est remarquable que nous ayons là, non seulement une allusion à la Pâque et à la Mer Rouge, le jugement du péché et la rédemption du peuple de Dieu, mais que nous y trouvions aussi l'arche dans le Jourdain et hors du Jourdain, et dans notre Canaan, les lieux célestes. Ainsi le désert tout entier est laissé de côté, et l'antitype accompli, de la manière la plus complète, l'exposé des desseins de Dieu donné à Moïse en Exode 3:8, et le résultat définitif de ces conseils, introduisant l'homme en la présence de Dieu, dans les lieux célestes.

Ainsi nous lisons au v. 7 du premier chapitre des Éphésiens : «en qui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des fautes selon les richesses de sa grâce». Le sang de Christ, en vertu duquel nous avons cette rémission et la rédemption qui est en Christ, est l'entrée dans les conseils de la grâce et dans les desseins de Dieu en Christ, dès avant la fondation du monde.

Puis nous lisons au v. 19: «Et quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons selon l'opération de la puissance de sa force, qu'il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts ; et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes».

Ainsi la véritable arche de l'alliance a été dans les eaux ; puis au chapitre suivant (Éph. 2:4-6), le peuple de Dieu a passé. «Alors même que nous étions morts dans nos fautes, il nous a vivifiés ensemble avec le Christ, et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus».

Nous avons donc été introduits dans ce nouveau pays ; nous pourrions dire, dans le langage du Ps. 114:3: «La mer le vit, et s'enfuit ; le Jourdain s'en retourna en arrière».

Comme le Psalmiste relie la délivrance hors d'Égypte et de la Mer Rouge, à l'entrée dans le pays à travers le Jourdain, de même la grandeur des desseins de ce Dieu, qui est «riche en miséricorde», présente en Éph. 1 ; 2, notre introduction actuelle dans les «lieux célestes dans le Christ Jésus», comme le peuple qu'il a purifié et racheté.

1.7 Chapitre 7 — Pour le chrétien : Canaan d'abord, puis les leçons du désert

Le peuple de Dieu est un peuple céleste ; il est déjà «dans les lieux célestes dans le Christ Jésus». Nous n'avons pas besoin de l'expérience pour apprendre cette précieuse vérité ; la simple foi suffit. Mais nous avons à passer par bien des expériences, avant d'accepter cette vérité que nous sommes morts avec Christ à notre état de péché comme enfants d'Adam ; d'autant plus que souvent l'expérience contredit la parole de Dieu, et que nous trouvons, si nous regardons à nous-mêmes, que nous sommes encore très vivants. La mauvaise nature est encore là, toujours disposée à se prêter à tout ce qui est contraire à Dieu, mais pour la foi et pour Dieu, elle est morte. La seule chose qui vive en nous, aux yeux de Dieu, est cette nouvelle nature qu'il nous a donnée et dont la moindre manifestation lui est en bonne odeur, puisqu'elle montre, dans nos corps mortels, cette vie de Jésus en qui il trouve son bon plaisir.

Nous avons donc été introduits dans la vie, de l'autre côté de la mort et du jugement ; et cette vie, que nous avons en Christ, est la preuve que nos péchés sont tous ôtés. Avant de nous donner cette vie, Christ a d'abord porté nos péchés qui se sont présentés à lui, quand, dans son amour divin, il est descendu jusqu'aux profondeurs où nous gisons «morts dans nos fautes et dans nos péchés». Puis il est ressuscité, laissant tous ces péchés derrière lui, et il nous a introduits dans une position céleste auprès de Dieu, dans une sphère qui convient à la nouvelle vie qu'il nous a donnée, où elle peut croître et s'épanouir. Il nous donne la gloire qu'il a comme homme ; la possession de tout ce qu'il héritera ; puis il attend alors les fruits propres à cette nouvelle condition : les oeuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles (Éph. 2:10).

Nous trouvant donc dans cette nouvelle position, possédant cette nouvelle vie, et étant aussi mis en possession de toutes choses en Christ, nous ne sommes pas en Égypte : autrefois nous marchions selon le train de ce monde ; nous ne sommes pas dans le désert ; nous sommes dans les lieux célestes qui sont notre Canaan : «Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit» (Rom. 8:9). Et voici où se montre le paradoxe de l'état chrétien. Le chrétien regarde en haut, y voit Christ dans la gloire, et sait que lui-même y est en Christ. Il regarde en bas, et il se voit traversant un monde qui est sous la puissance de Satan, et dans lequel il n'y a pas un souffle qui ne soit nuisible à la nouvelle vie céleste qui est en lui. Mais, ayant commencé par la gloire, avec assurance que sa place est là, il court droit au but, pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus. Le chrétien, regardant à lui-même peut dire : «n'ayant rien» ; regardant à Christ, il dit : «possédant toutes choses» (2 Cor. 6:10).

C'est pendant le voyage que le chrétien apprend à connaître la tendre sympathie de Christ, les bénédictions qui découlent de l'amour du Père, et ses tendres soins et sa patience envers lui. Il est vrai que pour cela il doit d'abord avoir atteint, par la foi, ce pays de Canaan où il est déjà en Christ ; il comprend alors que ce monde n'est pas la sphère où Dieu peut le bénir pleinement, mais qu'il n'y a pas de lieu plus propice que le désert pour apprendre à connaître à fond son propre coeur et celui de Christ. Dans Deut. 8:2-6, nous lisons : «Et qu'il te souviennne de tout le chemin par lequel l'Éternel, ton Dieu, t'a fait marcher durant ces quarante ans dans ce désert, afin de t'humilier et de t'éprouver, pour connaître ce qui était en ton coeur, si tu gardais ses commandements ou non. Il t'a donc humilié, et t'a fait avoir faim ; mais il t'a repu de manne, laquelle tu n'avais point connue, ni tes pères aussi : afin de te faire connaître que l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais que l'homme vivra de tout ce qui sort de la bouche de Dieu. Ton vêtement ne s'est point usé sur toi, et ton pied n'a point été foulé durant ces quarante ans. Connais donc en ton coeur que l'Éternel, ton Dieu, te châtie, comme un homme châtie son enfant».

Le désert est le lieu où se fait notre éducation en vue du combat dans le pays — le lieu où la foi et la patience sont éprouvées et où la pensée définitive de Dieu, quant à notre éducation, est que notre obéissance devienne parfaite et que notre volonté soit brisée, en apprenant à vivre de tout ce qui sort de la bouche de Dieu.

La première étape dans le désert caractérise tout le voyage. Nous la trouvons dans le quinzième chapitre de l'Exode, tout de suite après que le cantique a été chanté à l'Éternel. La première chose que nous avons à faire est de rendre nos actions de grâces au Père, «rendant grâces au Père qui nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière ; qui nous a délivrés du pouvoir des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour, en qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés » (Col. 1:12-14).

Cette énumération embrasse tout ce que Dieu a accompli depuis la nuit de la Pâque jusqu'au matin où le cantique de louanges monte jusqu'à lui des coeurs de son peuple racheté, sur la rive de la mer Rouge, où les armées de Pharaon étaient descendues au fond des

eaux comme une pierre. Après cela, nous avons besoin d'être fortifiés, selon la puissance de sa gloire, pour toute patience, le long du chemin.

Les eaux salées ou amères de la mort nous ont délivrés, parce que Jésus les a traversées ; mais maintenant nous devons les goûter, parce que nous avons été délivrés. Nous devons comprendre que la mort fait partie de cette scène. La tribulation est notre portion dans ce monde, mais en Christ, c'est la paix. Que devons-nous donc apprendre ? Que nous sommes crucifiés avec lui ; que la croix, en laquelle nous pouvons nous glorifier, nous rend l'épreuve douce, lorsque nous y sommes soumis. Prenez, par exemple, l'opprobre : qu'il est difficile de la supporter ! Mais que ce soit l'opprobre du Christ, et le goût en sera bien différent. Prenez la discipline nécessaire que doit exercer la main de Dieu pour corriger le mal qui est en nous, ou qui est prêt à surgir dans nos coeurs : qu'elle est difficile à accepter et qu'il est pénible d'être constamment humilié ! Et pourtant, si nous étions parfaitement humbles, nous n'aurions pas besoin d'être humiliés, et c'est parce que nous ne le sommes pas que nous devons être brisés. Voyez l'écharde envoyée à Paul ; Paul est ravi au troisième ciel, où personne que lui n'était allé pour en redescendre, et maintenant Paul doit avoir son écharde en la chair. Quelle épreuve que d'être ainsi humilié aux yeux des autres, et précisément parce qu'on redescend de pareilles hauteurs ! Il n'en avait pas besoin là-haut, mais aussitôt qu'il en redescend, et de peur qu'il ne s'enorgueillisse d'y avoir été, il lui faut l'écharde pour la chair. Trois fois il supplie d'en être délivré ; c'était l'eau amère pour Paul. Mais non ! Le Seigneur savait mieux que Paul lui-même ce dont celui-ci avait besoin et il lui donne l'écharde. Très bien, dit Paul, «je me glorifierai donc très volontiers dans mes infirmités». Ah ! Paul, enfin te voilà à Élim ! De l'épreuve tu as fait Élim, et tu peux t'asseoir là à l'ombre et te réjouir, et goûter des fruits doux à ta bouche.

Il y a pour nous dans le désert trois sortes de tribulations ou de procédés de Dieu en discipline. D'abord la tribulation en laquelle on peut se glorifier, comme, par exemple, de souffrir pour Christ dans ce monde méchant, ce qui est autre chose que de souffrir avec Christ. Tous les chrétiens souffrent avec lui, parce qu'ils possèdent la vie en lui, et que cette vie doit nécessairement souffrir dans cette scène où tout a été souffrance pour lui. Mais pour quelques-uns, la souffrance vient de leur fidélité à Christ, et alors elle est regardée comme un don gratuit, «parce qu'à vous, il a été gratuitement donné, par rapport à Christ, non seulement de croire en lui, mais aussi de souffrir pour lui» (Phil. 1:29). En ceci nous pouvons vraiment nous glorifier : combien c'est plus beau que de souffrir pour sa conscience ! Un homme peut trouver une perte, à souffrir, pour sa conscience justement, parce qu'agissant consciencieusement en affaires, ses profits seront moindres que ceux de l'homme qui n'y met aucune conscience. Le même homme peut avoir trouvé le sentier d'un Christ rejeté par ce monde méchant, l'avoir suivi par la grâce, et avoir, comme résultat, entièrement ruiné ses affaires — mais quelle différence ! L'erreur est de juger les choses comme bonnes ou mauvaises, seulement d'après sa conscience ; et la conscience n'est jamais un guide. Paul, en suivant la voix de sa conscience, avait persécuté Christ et ravagé l'Église de Dieu. Suivre Christ est le seul chemin sûr, et c'est suivre un Christ que le monde a rejeté et que Dieu a placé dans la gloire. Dois-je être mieux traité par le monde que ne l'a été Christ ? «Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait sien ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, mais que moi, je vous ai choisis du monde, à cause de cela le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que moi je vous ai dite : l'esclave n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre. Mais ils vous feront toutes ces choses à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent pas Celui qui m'a envoyé» (Jean 15:19-21). Et celui qui l'a envoyé, c'est le Père.

Il y a une seconde espèce de souffrance ou de tribulation sous laquelle je dois m'humilier, et dont je ne puis en aucune façon me glorifier. Je fais allusion ici aux souffrances de toute espèce qui nous arrivent sous le gouvernement toujours juste de Dieu, notre Père, à cause du mal que nous tolérons dans notre conduite sans le juger. Le Père, sans acception de personnes, juge selon l'oeuvre de chacun ; c'est pourquoi nous devons passer le temps de notre séjour ici-bas (c'est à ce temps-là seulement que s'applique ce jugement) dans la crainte — la crainte n'existe pas dans le ciel. Combien nous oublions facilement ces procédés de rétribution d'un Père saint envers nous !

Il y a encore un autre ordre de discipline ou de châtement, plein de douceur et de miséricorde, et c'est plutôt à celui-ci que Paul a été soumis. C'est une discipline préventive, rendue nécessaire par une tendance à s'enorgueillir. Le Seigneur connaît nos coeurs ; qui les connaîtrait mieux que Lui ? et ses voies sont adaptées au tempérament et aux tendances si différentes qui portent chacun de nous à s'éloigner de Christ. «Dieu ne retire point ses yeux de dessus les justes». Ses yeux sont sur eux pour leur bien, et les justes ne devraient pas retirer leurs yeux de dessus lui !

Un fait très remarquable se présente maintenant, c'est-à-dire que, lorsque l'amertume des eaux de Mara est acceptée comme un jugement (ferme en même temps que juste et plein d'amour) de Dieu envers nous, le chagrin et l'amertume ne sont plus qu'une occasion pour le pas suivant : la croix adoucit la coupe. Nous nous rappelons que le «moi» qui, en nous, pouvait murmurer, a pris fin à la croix, et que l'amertume qu'a goûtée ce «moi» y a fini avec lui. Alors l'âme est à Élim, auprès des fontaines et des palmiers, rafraîchie et reposée à leur ombre. Mais je fais allusion à quelque chose encore qui ne nous est pas dit dans l'Exode, au retour du peuple d'Israël à la mer Rouge. Qu'il est étrange qu'il soit retourné à ce qu'il venait de traverser !

Si nous lisons le trente-troisième chapitre des Nombres, nous y trouvons l'intéressant itinéraire de leur voyage, étape par étape, inscrit et enregistré suivant le commandement de l'Éternel. De Pi-Hahiroth à Mara, de Mara à Élim, et d'Élim, avec ses fontaines et ses palmiers, de nouveau sur les bords de la mer Rouge (v. 8-10).

Je crois que ceci nous est un précieux enseignement c'est : que nous devrions être capables de nous retourner sans la moindre crainte, pour contempler avec calme cette mort par laquelle nous avons été délivrés, — la mort de Celui qui a traversé les sombres flots pour nous ; — nous pouvons la contempler comme ce qui a réduit pour toujours l'ennemi au silence : «Les eaux couvrirent leurs oppresseurs, et il n'en resta pas un seul» (Ps. 106:11).

1.8 Chapitre 8 — Guilgal : les pierres du mémorial dans le Jourdain et à Guilgal

Dieu nous a donc donné la vie éternelle en son Fils, une vie de l'autre côté de la mort et du jugement, qui ont été portés par Jésus avant que cette vie fût donnée. Cette vie que nous possédons est le témoignage que les péchés que nous avons commis sont ôtés de dessus nous pour toujours. Quand, dans son amour divin, Jésus descendit dans les profondeurs où nous gisions «morts dans nos péchés», il trouva ces péchés ; il les prit sur lui et à sa charge, mourut et ressuscita, les laissant tous derrière lui à la croix.

Nous avons aussi été introduits «en Christ» dans une nouvelle sphère céleste, où Dieu se trouve, et qui est le lieu propre à la vie qu'il nous a donnée. Il nous a donné, comme droit, la gloire qu'il a lui-même comme homme, et la possession de tout ce qu'il héritera. Dans cette nouvelle position, et lorsque nous nous considérons comme étant déjà «dans les lieux célestes dans le Christ Jésus», nous avons absolument quitté l'Égypte à laquelle nous appartenions une fois, et le désert que nous traversons.

Comme nous l'avons dit plus haut, c'est ici que se montre le double caractère de l'état chrétien : si le chrétien regarde en haut, il est dans les lieux célestes dans le Christ Jésus, uni à lui par le Saint Esprit envoyé d'en haut ; s'il regarde en bas, il traverse comme pèlerin et voyageur le désert ; ce lieu où tout est contraire à la vie céleste qu'il possède en Christ. Il a commencé par la gloire et il court droit au but pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus. Il regarde à lui-même et dit : «n'ayant rien» ; il regarde à Christ et ajoute : «mais possédant toutes choses».

Le premier endroit où Israël pose le pied après avoir traversé le Jourdain, est Guilgal. Tous ceux qui ont étudié les Écritures ont remarqué la grande importance qui est donnée plus tard à cet endroit dans toutes les guerres de l'Éternel, comme aussi dans l'histoire du peuple. (Voyez Josué 4:3, 8,19 ; 5:9 ; 6:11, 14, 23 ; 9:6 ; 10:6, 15, 43 ; 14:6).

Je ferai remarquer ici que Canaan n'est pas le type de la maison du Père, où nous serons lorsque le Seigneur sera venu et nous aura introduits dans cette demeure bienheureuse ; là, dans ce lieu de repos, il n'y aura ni ennemis, ni combats. Canaan est la figure des lieux célestes où nous sommes maintenant, par la foi, comme dans une chose présente, unis à Celui qui se trouve là. Tout est encore en la possession de l'ennemi ; les lieux célestes sont, pour le moment, la demeure des esprits méchants, des dominateurs des ténèbres (Éph. 6:12). Nous avons donc à maintenir notre place comme hommes célestes, sous la conduite du Seigneur, contre toutes les armées de la puissance de Satan.

Guilgal offre cinq traits caractéristiques dont nous espérons pouvoir nous occuper en détail ; ils sont : Premièrement : les pierres du mémorial dressées à Guilgal et au milieu du Jourdain. Secondement : ce qui caractérise cet endroit, la circoncision. Troisièmement : la célébration de la pâque, là, dans les campagnes de Jéricho. Quatrièmement : le blé du pays de Canaan servant de nourriture. Cinquièmement : la présence du chef de l'armée de l'Éternel, qui maintenant se présente lui-même pour conduire à la victoire un peuple circoncis.

Si donc toutes choses sont à nous, il y en a une que nous ne devons et que nous ne voulons jamais perdre de vue ; notre Dieu d'ailleurs ne le permettrait pas ; c'est le chemin qui conduit à cette nouvelle sphère et ce qu'il en a coûté au Seigneur de gloire pour nous y introduire avec lui. Il semble qu'il ait attendu seulement d'avoir fait passer son peuple en sûreté pour parler de ce qui lui tient le plus à cœur (Josué 4:2).

Il y eut donc deux monceaux de pierres dressés comme mémorial ; l'un par douze hommes sur l'ordre de Josué, au lieu où ils logèrent à Guilgal, et il était composé des douze pierres prises à l'endroit où l'arche s'était arrêtée jusqu'à ce que tout Israël eût passé à sec ; l'autre par Josué lui-même, au lieu où les pieds des sacrificateurs qui portaient l'arche, se posèrent au milieu du fleuve de la mort. Il est vrai que les deux monuments sont attribués à Josué (v. 20), mais il y a une signification très importante attachée à cette différence. Il y a deux manières d'envisager ces pierres. Elles montrent le Seigneur Jésus lui-même, au moment où les flots passaient sur son âme sainte dans la mort, et elles le montrent aussi comme Celui qui est ressuscité, qui a été mort, et qui est maintenant vivant pour toujours. Elles montrent encore (car telle est la parfaite identification entre lui et les siens, lui, le Sauveur, eux, les sauvés ; lui, Celui qui sanctifie, eux, les sanctifiés) que nous sommes maintenant un en vie avec Celui qui a été mort et qui vit éternellement ; et que, étant ainsi ressuscités avec Christ, nous sommes aussi morts avec lui.

Dès le moment où nous sommes introduits dans cette vie en résurrection, le souvenir du chemin qui nous y a amenés, le chemin de la mort pour le Seigneur, devient la nourriture constante de notre âme. Au lieu que ce soit la mort qui se nourrisse de nous, sa proie légitime, c'est nous qui nous nourrissons de la mort, mais cette mort est celle du Seigneur. C'est ainsi que nous recevons d'abord la vie : en mangeant la chair et en buvant le sang du Fils de l'homme, nous appropriant ainsi le Sauveur par la foi, sachant que d'aucune autre manière nous ne pouvons avoir la vie en nous-mêmes (Jean 6:53).

Nous étant donc, par la foi, nourris de lui dans la mort, et ayant, en lui, reçu la vie éternelle, nous vivons de ce qui l'a produite. Nous nous nourrissons de Celui qui est ressuscité et qui a été mort, et ainsi nous vivons à cause de lui. «Celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi» (Jean 6:57). Voilà la vie pratique, tout le reste est la mort, n'étant que la vie d'Adam (si on peut l'appeler ainsi), que Dieu ne reconnaît pas.

Le Seigneur institua la cène lorsqu'il était ici-bas, la nuit qu'il fut livré ; mais ce n'était pas assez. Comme Église de Dieu, nous ne participons pas seulement à la table du Seigneur telle qu'elle fut instituée cette nuit-là. Le Seigneur est monté dans la gloire, et de là, comme le vrai Josué, type d'un Christ céleste, guide et chef de son peuple par la puissance de l'Esprit, il a réinstitué la fête. C'est des cieux qu'il parle par la bouche de Paul, par l'Esprit de Dieu envoyé d'en haut ; et c'est ainsi que l'Église de Dieu rompt le pain dans l'unité d'un seul corps, rompant un seul pain qui exprime cette unité. «La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion du sang de Christ ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion du corps de Christ (c'est-à-dire son propre corps) ? car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps. (c'est-à-dire l'Église, son corps) ; car nous participons tous à un seul et même pain» (1 Cor. 10:16-17). C'était, pour Israël, douze pierres comme symbole de l'unité des douze tribus ; pour l'Église, c'est «un seul pain», parce que c'est «un seul corps» uni à la Tête dans la gloire.

Il n'y a dans tout ceci aucun prétexte pour l'indépendance de nos jours, aucun prétexte pour la propre volonté de l'homme, qui veut avoir autant de tables que cela lui convient, ou, mieux encore, chacun pour soi. C'est pourtant ce que plusieurs ont fait, en vertu des commandements et des doctrines des hommes.

C'est donc ainsi que l'Église de Dieu, si elle marche dans l'obéissance à un Christ glorifié, par la puissance et sous la direction de l'Esprit de Dieu, possède en cette fête un précieux mémorial, le souvenir touchant et pénétrant pour le cœur de la mort du Seigneur, antitype de ces pierres qui avaient été prises dans le lit du fleuve de la mort. Nous apportons avec nous, dans le lieu de la puissance, la mort qui autrefois était notre ennemie, mais qui est devenue maintenant notre alliée. L'Église est consciente de son union avec Celui qui mourut. Il ne pouvait y avoir d'union avec lui avant qu'il fût ressuscité ; jusque-là il demeurerait seul. Mais nous savons aussi (maintenant que nous sommes unis à un Christ ressuscité) que nous sommes morts avec lui, ressuscités avec lui et introduits ainsi dans la sphère de la gloire.

Quelle foule de pensées découleraient de nos cœurs par l'Esprit de Dieu, si nous pouvions exprimer tout ce que nous sentons en présence de cette fête ! Mais nous devons nous borner à en présenter autant que possible la signification, en revenant à la base de nos pensées, comme nous l'avons posée dans notre introduction.

L'autre monceau de pierres fut dressé, dans le lit du Jourdain, par Josué lui-même ; le premier, posé à Guilgal, l'avait été par douze hommes, sur l'ordre de Josué. Il est dit qu'il posa celles qu'il plaça lui-même, là où les sacrificateurs qui portaient l'arche s'étaient arrêtés de pied ferme. Cette différence renferme pour moi une vérité bien touchante. Il nous dit, au v. 18, que les eaux coulèrent comme auparavant par-dessus les pierres du mémorial, aussitôt que l'arche portée sur les épaules des sacrificateurs fut hors du Jourdain, «et elles y sont demeurées jusqu'à ce jour».

Ces deux monceaux de pierres parlent de Christ dans sa mort et dans sa résurrection ; elles nous disent aussi (puisqu'il y a douze pierres comme type) que nous sommes ressuscités avec Celui qui était mort, et que, étant ressuscités, nous sommes aussi morts avec lui. Un mémorial — celui de Guilgal — restait visible, tandis que l'autre était caché sous les eaux de la rivière. Il y a, pour ainsi dire, deux courants de pensées qui se rattachent à la table du Seigneur : l'un qui est toujours celui de l'Église, tandis que je doute qu'elle jouisse toujours de l'autre d'une manière pratique. Les pierres, que les douze hommes avaient prises sur l'ordre de Josué (pour nous, c'est l'Église agissant sous la puissance et la direction d'un Christ céleste), sont toujours en vue et on peut en jouir. L'Église a toujours le souvenir de Christ dans sa mort, présent à la mémoire dans la célébration de la cène, le souvenir, toujours nouveau et rafraîchi, des bénédictions qu'elle a reçues et de la mort de Celui qui s'est donné pour elle. «Jusqu'à ce qu'il vienne» indique que ce souvenir doit continuer jusqu'au bout. Mais — je le demande à mes lecteurs — possédons-nous toujours ce dont nous parle le second monceau de pierres ? Laissons-nous toujours Christ (dans le type, c'était l'action de Josué) nous conduire au bord de la rivière ? Nos cœurs sont-

ils toujours en état d'être amenés-là ? ou plutôt : nos âmes sont-elles assez spirituelles pour se laisser conduire ainsi ? Christ peut-il, je le répète, nous ramener de notre plein gré à cette rivière, écarter les flots et faire plonger notre regard dans ces profondeurs, pour contempler l'endroit où ses pieds bénis s'arrêtèrent ? peut-il nous faire lire dans son cœur, sentir ses douleurs, entendre son cri ? Que de fois nous avons joui de ce qu'il dit à nos cœurs, de la bénédiction qu'il y a à se nourrir ensemble, en paix, de la cène du Seigneur ; mais, avons-nous su pénétrer dans ce qui s'est passé dans son propre cœur à lui, à cette heure mémorable et solennelle ? Je puis répondre pour moi-même — et pour d'autres aussi peut-être — Non !

Oh ! Si seulement les enfants de Dieu pouvaient se réunir avec des cœurs et des consciences, dont l'état permette au Seigneur de se manifester lui-même à eux, en leur apprenant ainsi à discerner son corps, afin que non seulement nous possédions (ce que nous avons toujours, grâces à Dieu) la vérité qui nous est montrée dans le monceau de pierres à Guilgal, mais encore que nous n'empêchions pas Christ de nous amener, par son Esprit, à l'endroit où était son âme sainte, lorsque «un abîme appelait un autre abîme au son des canaux de Dieu» (Ps. 42:7), lorsque «tous Ses flots et toutes Ses vagues ont passé sur lui» (Jonas 2:4), lorsque «les eaux ont regorgé par dessus sa tête» (Lament. 3:54), ou lorsque «elles entrèrent jusque dans son âme» (Ps. 69:1) ; nous faisant entrer dans le secret de ces moments où la nature se voilait la face ; où le soleil se mettait en deuil, et où les rochers se fendaient, parce que l'âme du Fils de Dieu s'écoulait jusqu'à la mort ; «que son cœur était comme de la cire, s'étant fondu dans ses entrailles» (Ps. 22:14).

C'est là, dans sa marche solitaire jusqu'au milieu du fleuve de la mort où il s'arrêta, que Dieu fut le plus complètement glorifié ; c'est là que fut donné au Père un nouveau motif pour l'amour qu'il portait au Fils. Et lui, attache une grande valeur à ce que nous nous souvenions de son amour, maintenant que nous sommes libres de penser à Celui qui nous introduit en sa présence à Guilgal.

C'est ainsi que notre ennemie, la mort, est devenue notre alliée dans cette nouvelle scène ; et Josué, dans son explication, à propos des pierres de mémorial, retourne en arrière jusqu'à la mer Rouge (Josué 4:23), comme la foi de Moïse, dans le cantique de la délivrance, embrasse d'avance le Jourdain, lorsqu'il contemple la plénitude du salut de Dieu (Exode 15:16).

2 Deuxième Partie [vivre dans le pays et se préparer au combat]

2.1 Chapitre 9 — Guilgal : la circoncision comme position et en pratique

Satan a perdu sa proie ! «Celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable» (Héb. 2:14) ne peut pas aller au delà de la mort ; sa puissance finit là. Il fit son dernier effort à la fin de la carrière du Seigneur ici-bas ; mais le Seigneur n'était pas sujet à cette puissance de Satan ; le péché avait été l'occasion de cette puissance, et il n'y avait pas de péché en Jésus. «Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi » (Jean 14:30). Le Seigneur entra dans le domaine de Satan et détruisit sa puissance à jamais, pour la foi et pour Dieu. Comme Satan ne put plus empêcher la sortie glorieuse du peuple hors de la maison de l'esclavage, il ne peut non plus empêcher maintenant l'entrée du peuple dans le pays. Si Christ est mort et ressuscité pour nous, et nous a délivrés de l'Égypte, par la foi, nous sommes morts et ressuscités avec lui, et entrés, en lui, en Canaan.

Mais s'il en est ainsi, nous devons nous tenir pour morts pratiquement. Si nous ne le faisons pas, Satan peut agir, dans cette nouvelle sphère, sur tout ce qui est dans nos cœurs, et ce serait notre ruine, car on ne peut plus rétrograder quand on se trouve dans le lieu du combat céleste. En Égypte, Satan s'était mis à l'oeuvre, et les fardeaux étaient devenus plus lourds à porter ; maintenant il se démène de nouveau, mais sur un autre terrain. Cependant il est intimidé en la présence de l'armée rachetée de l'Éternel ; il peut être un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer pendant le voyage du désert, et remplissant le peuple de terreur ; mais ici son cœur se fonde «à cause des enfants d'Israël». «Or il arriva qu'aussitôt que tous les rois des Amoréens qui étaient en deçà du Jourdain vers l'Occident, et tous les rois des Cananéens qui étaient près de la mer, apprirent que l'Éternel avait fait tarir les eaux du Jourdain devant les enfants d'Israël, jusqu'à ce qu'ils fussent passés, leur cœur se fondit, et il n'y eut plus de courage en eux, à cause des enfants d'Israël» (Josué 5:1).

Maintenant la tactique de Satan est totalement changée, et le combat qui va se livrer sera d'un caractère bien plus subtil ; les «artifices du diable» sont mis en jeu ; c'est une lutte lâche, cachée et plausible, mais meurtrière. Jamais encore les enfants de Dieu n'ont eu à s'en convaincre autant que maintenant. Vous pouvez à peine toucher un livre, même s'il est sous l'égide des noms les plus respectés dans la science et dans la religion, sans y trouver le serpent sur votre chemin, la vipère cachée dans l'herbe : quelque hérésie diabolique, ou quelque pensée incrédule et infernale, cachée et couverte soigneusement sous le vêtement ou le langage de Christ ! La religion, la science, l'antiquité, les Écritures même, sont enrôlées sous la bannière de Satan, dans ce combat contre le Seigneur et contre son peuple. Ce n'est pas (autour de nous ici-bas du moins) une petite puissance qui se révèle ; c'est une croisade sourde et implacable contre la vérité quelle qu'elle soit : une croisade qui a entraîné les foules à désertier le drapeau de l'Éternel, — tandis que d'autres foules n'ont jamais trouvé leur place sous ses plis. La fumée qui s'élève du puits de l'abîme obscurcit leur entendement et étouffe même la conscience du peuple de Dieu. Des personnes qui professent aimer Christ et qui se posent en soutiens de la vérité, sont enrôlées pour la fouler aux pieds, ou pour empêcher ceux que le Seigneur aime d'élever la croix dans ce combat céleste.

Le «monde» est enrôlé et la religion est adoptée comme étant la mode du jour. La «chair» se trouve dans les saints de Dieu ; le «monde», est la sphère où la chair se trouve à l'aise, quand le cœur n'est pas avec Dieu. Sans doute, l'ancienne grossièreté du monde est abandonnée ; on y met plus de formes ; il est de bon ton maintenant d'être un homme religieux — le monde protège la chrétienté et tient à montrer sa bonne conduite. Mais j'arrête ma plume... Que le Seigneur veuille accorder à son peuple de pouvoir dire : «Nous n'ignorons pas les desseins de Satan» (2 Cor. 2:11).

Quelle doit donc être la conduite du peuple de Dieu dans le combat céleste ? Le «moi» doit être la première chose condamnée et cela d'une manière absolue, comme étant une arme dont l'ennemi peut se servir. Ne donnez pas à l'ennemi de prise sur vous et il sera confondu. «Celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas» (1 Jean 5:18). On se conserve soi-même, en mettant à mort pratiquement ce qui est mort judiciairement, pour Dieu et pour la foi, par la mort de Christ ; c'est-à-dire tout ce qui est du «vieux homme».

Pour accomplir cela, il nous faut d'abord savoir que nous possédons cette vie et cette position célestes, qui sont au delà de la mort et du jugement ; alors nous n'agissons pas sur nous-mêmes afin d'arriver à ce but, mais parce que nous y sommes. Aussi le désert n'est-il pas le lieu pour ce genre d'expériences, et les enfants d'Israël ne furent-ils circoncis que lorsqu'ils eurent atteint le pays (Voyez Josué 5: 5-6).

Je voudrais faire remarquer ici un point qui me semble avoir été généralement négligé : c'est que la vérité de la circoncision a pour nous deux aspects ou deux côtés, lorsqu'elle est interprétée spirituellement. Son côté pratique a été souvent examiné ; mais le côté qui présente la position, me paraît avoir été généralement omis ; et cependant tous deux sont également vrais. «Nous sommes la circoncision», ceci n'est pas pratique, mais caractéristique ; «en qui vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'a pas été faite de main, dans le dépouillement du corps de la chair, par la circoncision de Christ» (Col. 2:11) ; ceci encore est la circoncision de position en Christ. Sans doute, nous trouvons plus loin le côté pratique dans la mortification de nos membres et le dépouillement pratique des fruits du vieux homme (Col. 3) ; il en est de même en Phil. 3. Quand l'apôtre dit : «Nous sommes la circoncision», voyez tout ce qui doit pratiquement disparaître : la justice par la loi, le zèle, la religiosité ; tout doit être mis de côté, parce que «nous sommes la

circoncision». Nous avons d'abord le côté ou le caractère qui a rapport à la position, puis viennent les résultats qui en découlent pratiquement.

La circoncision fut introduite pour la première fois dans le cas d'Abraham. (Voyez Genèse 17). Il avait cherché à s'approprier les promesses de Dieu quant à son héritier, par l'énergie de la nature. Il apprend alors pratiquement, par la circoncision, qu'il ne peut obtenir la promesse par la puissance de la chair, et Ismaël, le fruit de la chair, doit être mis de côté. En lui, le type du Juif selon la chair, nous trouvons ce qu'on pourrait appeler la circoncision rituelle, c'est-à-dire la forme extérieure sans la réalité intérieure. Mais lorsque Isaac vint au monde, il fut circoncis le huitième jour et, en lui, nous trouvons la représentation des deux côtés de la vérité. Il était né d'un homme circoncis ; ceci est, pour ainsi dire, le côté de la position. C'est ainsi que nous sommes engendrés d'en haut, de la sphère dans laquelle Christ est entré comme homme, mort et ressuscité, et que nous sommes par conséquent circoncis, ou entièrement mis à part pour Dieu. Mais Isaac fut aussi circoncis le huitième jour.

Ainsi, en Abraham, nous avons la circoncision pratique ; l'abolition et le refus de l'activité naturelle qui cherchait à agir dans les choses divines et ne faisait qu'entraver le but de Dieu.

En Ismaël, nous voyons la circoncision rituelle, «non de l'Esprit» mais «de la lettre».

En Isaac, nous avons un type des deux côtés de la circoncision : la position et la pratique : il était né d'un homme circoncis, mais circoncis lui-même le huitième jour.

Mais continuons. Nous sommes complètement mis à part pour Dieu par la circoncision de Christ. Nous sommes entrés dans ce nouvel ordre de choses, en lui, qui est «le commencement de la création de Dieu». Ensuite, nous devons entrer dans cette nouvelle manière de traiter le «moi», par l'application de cette vérité à nos âmes, afin que Satan n'ait pas de prise en nous, n'y trouve pas de matériaux sur lesquels il puisse agir, et qu'ainsi nous puissions présenter un front de bataille impénétrable à l'ennemi.

Ici (Josué 5), l'Éternel donne ses ordres à Josué : «Fais-toi des couteaux tranchants, et circoncis de nouveau, pour une seconde fois, les enfants d'Israël». Ils portaient encore les traces de l'esclavage d'Égypte. L'«opprobre d'Égypte» s'attachait encore à l'armée de l'Éternel : tout cela doit disparaître maintenant.

Mais ceci, chers lecteurs, est un travail tranquille, invisible, avec Dieu. Il ne se montre point extérieurement ; il n'attire l'attention sur lui d'aucune manière dans ce combat céleste. Cependant, dans ce travail, nous trouvons la première chose qui nous est demandée, le sine qua non de toute puissance spirituelle. Demeurer à Guilgal et ne rien faire, afin que toute énergie charnelle puisse être détruite en nous, voilà qui paraît un étrange procédé ! C'est pourtant ainsi que nous devons apprendre cette leçon de notre absolue faiblesse, qui est le seul état dans lequel la force divine puisse agir ; alors la puissance est réellement celle de Dieu et non pas la nôtre. Si cette leçon était apprise et comprise par tous ceux d'entre nous qui vont en avant avec leur énergie charnelle, combien seraient différents les résultats ! Nous trouverions alors que si nous étions toujours à Guilgal, il n'y aurait qu'un pas entre cette place de la puissance, et la victoire.

Voyez Paul : il possédait une énergie qui nous fait honte. Aussitôt qu'il fut converti, il alla prêcher dans les synagogues de Damas (Actes 9) ; mais l'énergie charnelle de Paul n'était pas encore détruite. Le Seigneur l'aimait trop pour lui permettre de marcher dans l'énergie de sa nature, et il doit être un vase brisé, afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu, et non de Paul. C'est pourquoi il doit fuir de Damas. Quel piteux spectacle il présente, lorsqu'on le descend de nuit par la muraille, dans une corbeille ! Et Paul doit s'en aller plus loin, et rester trois ans sans rien faire. Quelle leçon pour sa nature ardente ! Mais Paul avait besoin de Dieu, et Dieu n'avait pas encore besoin de Paul qui doit, par conséquent, rester à son Guilgal.

Quel temps perdu ! pourrait s'écrier quelqu'un ; mais c'était au contraire un temps bien employé, car Paul sortit de là comme un vase brisé, sans doute, mais rempli de la puissance de Christ, avec l'énergie charnelle de sa nature mâtée et brisée.

Moïse aussi dut apprendre que, dans le combat divin, la chair et son énergie nous amènent toujours dans les difficultés ; lui aussi dut avoir son Guilgal «derrière le désert», pendant quarante ans, avant qu'il devint un vase propre à être employé pour le service de son Maître.

Et Pierre, avec son cœur si chaud et ses ardentes impulsions, lui aussi, hélas ! dut faire une triste et misérable chute, afin de comprendre de quoi sa chair était capable et quelle est la puissance de Satan, avant qu'il fut en état de marcher en avant dans la hardiesse de la grâce et la puissance de l'Esprit de Dieu. Et Pierre acquit la véritable force, en apprenant qu'il n'avait en lui-même aucune force que celle de la chair qui n'est que péché.

Le couteau de la circoncision doit retrancher, profondément et sans miséricorde, tout ce qui est de la chair en nous, mais c'est une vraie grâce de Dieu, puisque ce qui est ainsi jugé, s'il lui était permis d'agir, nous amènerait infailliblement à la ruine et à la défaite.

Si nous portions toujours en nos corps la mort de Jésus, notre «moi» ne paraîtrait jamais ; on ne verrait en nous que Christ, et ce serait la vraie victoire dans le combat céleste. Ainsi l'armée de l'Éternel, comme peuple circoncis, porte les marques de sa bourgeoisie céleste, et les traces de la servitude de l'Égypte sont roulées de dessus elle pour toujours.

Supposons que nous voyions un enfant de Dieu courir après le monde, ses modes ou ses plaisirs, nous lui dirons : Sans doute, tu peux être mort et ressuscité avec Christ, mais il te faut aller à Guilgal, afin d'y apprendre d'une manière pratique quelle est la signification de la circoncision. Mais tout cela je le répète, est un travail tranquille, secret, avec Dieu, ne produisant aucun éclat et n'ayant aucune apparence ; mais, à l'occasion, la puissance de Dieu se montre, agissant en celui et par celui qui est véritablement et spirituellement circoncis.

2.2 Chapitre 10 — Guilgal : la pâque dans les campagnes de Jéricho — Josué 5:10

C'est la pâque dans les campagnes de Jéricho qui nous présente le troisième aspect de Guilgal. La circoncision lui donnait son caractère, et c'est là qu'étaient placées les pierres sorties du fleuve de la mort. Campée dans cet endroit merveilleux, l'armée circoncise de l'Éternel célèbre encore une fois la rédemption. De là, les enfants d'Israël peuvent jeter un coup d'oeil rétrospectif sur les premiers moments de leur histoire comme peuple de l'Éternel, alors que Dieu, juste juge, épargnait ceux que le sang avait mis à l'abri. Ce sont des sentiments bien différents de ceux d'alors, qui remplissent maintenant leurs cœurs, lorsqu'ils promènent leurs regards autour d'eux, dans les plaines de Jéricho, et considèrent avec un sentiment de profonde paix la croix derrière eux !

Cette scène parle à nos âmes de ce qui nous occupera éternellement dans le ciel, lorsque, chantant les louanges de l'Agneau qui, par son sang, nous a rachetés pour Dieu, nous porterons, même dans la gloire, nos regards en arrière sur la croix. Mais alors ce sera dans la maison du Père, et non plus en Canaan où nous sommes maintenant en Christ, mais d'où Satan n'a pas encore été chassé.

En portant les yeux autour de nous à Guilgal, nous trouvons que l'horizon de nos âmes s'est bien élargi depuis le jour où Dieu s'est occupé de nous comme pécheurs. En Égypte, les murs des maisons des Israélites étaient leur horizon dans la terrible nuit du jugement ; ils étaient là, leurs reins ceints et des sandales à leurs pieds, prêts à quitter le pays de l'esclavage tandis qu'au dehors des maisons, la destruction et la mort accomplissaient leur oeuvre solennelle. Dieu jugeait ; et malheur au pécheur qui, dans cette nuit-là, ne se trouvait pas à l'abri du linteau arrosé de sang !

Puis vint le jour où ils campèrent à Pi-hahiroth avant de traverser la mer. Là, l'horizon s'élargit et, au lieu de ne connaître Dieu que comme un juge qui les épargne, c'est un Dieu libérateur qui déploie son grand salut devant leurs yeux ; alors ils traversent la mer, la

mort leur servant de muraille, de chaque côté, et la gloire de Dieu les couvrant de sa protection pour les conduire dans le désert. Chaque pas fait en avant agrandit leur horizon, jusqu'au moment où les solitudes du désert les environnent de toutes parts ; là, Dieu a une autre leçon à leur enseigner. Il leur apprend à connaître ce que sont ses ressources à lui dans ce désert, où l'oeil ne rencontre pas un vestige de quoi que ce soit qui puisse réjouir et affermir le coeur, ou suppléer aux besoins journaliers du peuple pendant qu'il traverse ses solitudes. Ils sont forcés de regarder à Dieu seul, et c'est ainsi qu'il leur enseigne à compter sur ses ressources inépuisables et leur prouve qu'il est supérieur au désert et à ses privations momentanées. Si la manne avait manqué un jour seulement, que serait devenue cette puissante armée ? mais elle ne manque pas ; elle ne se lasse pas cette main qui, chaque matin, répand avec chaque goutte de rosée la nourriture quotidienne pour les objets de ses soins et de son amour !

C'est là que le coeur apprend à aimer et à adorer Dieu, en voyant les mille manières inattendues et inespérées dont il déploie ses ressources pour ceux qui se confient en lui, là où, selon toute apparence, il n'y en a aucune. Mais il permet que son peuple souffre de la faim afin de pouvoir le rassasier lui-même. Il permet que Paul soit abattu, mais pourquoi ? — Afin de pouvoir l'encourager et lui faire éprouver ce que, sans cette épreuve, Paul n'eût jamais connu : les riches consolations qui se trouvent en Christ, et, qui font dire à l'apôtre qu'il se réjouit toujours dans le Seigneur. Il peut se réjouir lorsque les fontaines sont remplies d'eau, et il peut se réjouir en Christ lorsque les fontaines sont à sec. «Parce que tu as été mon aide» (non point parce que le secours est venu, mais parce que Dieu a été son aide), «à cause de cela je me réjouirai à l'ombre de tes ailes» (Ps. 63:7). Parce que la gratuité de Dieu est meilleure que la vie, ses lèvres le loueront. Il n'y a pour le coeur qui a goûté cette gratuité, aucune bénédiction qui lui soit comparable ; elle est meilleure que toutes les faveurs que Dieu peut dispenser, quelque grandes et merveilleuses qu'elles soient. Ainsi l'âme est rassasiée comme de moëlle et de graisse, et la bouche peut le louer avec un chant de réjouissance au milieu même d'un désert aride et sans eau.

Ainsi l'horizon de notre âme s'est élargi à chaque pas fait en avant, jusqu'au moment où, arrivés à Guilgal, nous pouvons contempler une scène qui n'a plus de limites. Dieu lui-même en est l'horizon, un horizon infini ; un champ infini de gloire. L'âme peut s'y reposer et se souvenir en paix du chemin qu'elle a parcouru ; elle peut contempler le passé, depuis la nuit des linteaux aspergés de sang, le long des murailles formées par la mer de la mort, et dans les solitudes du désert, jusqu'au moment où, arrivée de l'autre côté du Jourdain, au lieu même de la puissance, elle peut contempler le fondement de tout : la gloire de Dieu et sa propre bénédiction dans la croix du Seigneur Jésus-Christ. «Ainsi les enfants d'Israël campèrent en Guilgal, et célébrèrent la pâque le quatorzième jour du mois, sur le soir, dans les plaines de Jéricho» (Jos. 5:10).

Dieu dresse une table pour eux en présence de leurs ennemis, les engageant à s'asseoir pour célébrer la rédemption et pour penser à la croix, dans les lieux célestes en Christ.

2.3 Chapitre 11 — Guilgal : le blé du pays — Josué 5:10

«Et dès le lendemain de la pâque, ils mangèrent du blé du pays, savoir des pains sans levain et du grain rôti, en ce même jour» (Jos. 54:11).

Nous avons ici un autre trait caractéristique de Guilgal : un peuple circoncis se nourrit de cette nourriture céleste qui nous représente un Christ glorifié, comme la manne nous représente un Christ humilié et abaissé. Dans le désert, le coeur est réjoui et soutenu en se nourrissant de Celui qui est le Christ abaissé, «le pain de Dieu» qui est descendu du ciel pour donner la vie au monde. Nous avons reçu la vie par sa mort. Il nous a donné sa chair à manger et son sang à boire. Nous gîsons dans la ruine et dans la mort, et son amour divin l'a fait entrer pour nous dans cette triste scène ; il mourut et mit fin de cette manière à notre être moral comme pécheurs aux yeux de Dieu. «Celui qui me mangera», dit-il, «celui-là aussi vivra à cause de moi». Mais en nous nourrissant de lui, nous nous nourrissons de Celui qui a terminé notre histoire comme enfants d'Adam, en sorte que nous ne vivons plus du tout en Adam, mais en Christ qui a porté sur lui l'acte d'accusation écrit contre nous.

C'est comme de pauvres pécheurs que nous vînmes d'abord et que nous avons mangé sa chair et bu son sang. C'est-à-dire que, par la foi, nous nous sommes appropriés cette mort qui répondait à notre état et accomplissait la rédemption, par laquelle nous avons pu quitter pour toujours notre ancienne condition ; c'est ainsi qu'en vertu de la mort de Christ, nous avons reçu la vie. Depuis ce moment-là, nous vivons par lui et à cause de lui. «Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que moi je vis à cause du Père, de même celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi» (Jean 6:57).

Bien-aimés, nos coeurs sont-ils diligents à se nourrir de ce Fils de Dieu humilié, mort et ressuscité ? Ce qui caractérise la vie éternelle que nous possédons en lui, c'est justement qu'elle se nourrit de lui seul : «Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé (pas seulement qui est mort pour moi, ou qui a ôté mes péchés, mais «qui m'a aimé») et qui s'est livré lui-même pour moi» (Gal. 2:20). Oui, qui s'est livré lui-même pour moi, alors que j'étais un pécheur et rien autre. Bien-aimé Fils de Dieu, Fils du Père, qui as manifesté l'amour de ton Père et me l'as fait voir en toi ; auquel je m'attache, et en qui je mets toute ma confiance ; pouvant décharger sur toi mon pauvre coeur, lorsqu'il se détourne et se nourrit des choses à cause desquelles tu as dû souffrir et mourir, ô bien-aimé Sauveur, pardonne et purifie les coeurs égarés de ceux que tu aimes ! — attire-les à toi ! — manifeste-toi à nos âmes et remplis nos coeurs de ta propre excellence !

Dans le désert, nous apprenons qu'il nous est nécessaire d'être nourris de ce Sauveur humilié. L'opprobre est amer, mais il l'a porté lui-même ; «les outrages de ceux qui t'outragent, sont tombés sur moi». Et lorsque nous avons le privilège de porter, nous aussi, cet opprobre, la seule chose qui l'adoucisce c'est que c'est l'opprobre du Christ. Combien nous sommes peu capables d'apprécier à leur juste valeur les épreuves et les souffrances qui nous viennent à cause de son nom ! Telle souffrance qui nous paraît bien méritée et peut nous amener à nous juger nous-mêmes, est peut-être, lorsqu'elle est pesée dans les balances du sanctuaire, «l'opprobre du Christ».

Comment Moïse, lorsqu'il abandonna la cour de Pharaon et s'enfuit, après avoir tué l'Égyptien, aurait-il pu croire que Dieu apprécierait cet acte, comme il le fait en Hébr. 11:26 ? Oh ! quels trésors de grâce divine seront manifestés dans ce jour, où «chacun recevra sa louange de la part de Dieu», et qu'elle sera différente de la nôtre, l'appréciation de Dieu lui-même sur nos actions ! Des actions dont le seul souvenir nous fait rougir ; de misérables égarements ; des craintes et des faux pas à droite ou à gauche ; mais Dieu, qui a recueilli tout cela comme les productions de sa grâce en nous, lorsqu'il examinera nos actions à la lumière du ciel, ne verra en elles que ce que sa grâce y a produit, et ainsi elles recevront un nom qui nous remplira d'étonnement et d'adoration. Mais aussi, plus d'une action qui nous a valu les applaudissements des hommes, aura trouvé sa récompense dans ces applaudissements mêmes, et sera trouvée digne seulement d'une place dans ce passé oublié et indigne de recevoir un nom dans les annales du chemin du désert.

Mais c'est la manne qui nourrit l'âme pendant le voyage, et elle ne peut être appréciée que par ceux qui suivent le chemin où on trouve cette nourriture. On ne la trouve pas au milieu des grands et des grandeurs de cette terre. Le chemin du Seigneur était un sentier humble et ignoré, mais il a laissé une trace de lumière céleste aux yeux de Dieu !

Mais quoique nous traversions en réalité les circonstances du désert, nous avons besoin d'une autre nourriture : de celle qui croît, mûrit et fructifie dans le pays de la gloire. C'est ainsi que nous lisons que les enfants d'Israël mangèrent du blé du pays, le jour même

où ils avaient célébré la pâque aux plaines de Jéricho. C'est un Christ céleste, qui se manifeste maintenant et qui nourrit nos âmes ; «et si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi» (2 Cor. 5:16).

Quelle assurance et quelle hardiesse dans ces ardentes paroles de Paul ! Sa vie paraît ne consister qu'en deux alternatives seulement : «hors de lui-même», quand son cœur est occupé de ces choses que l'oeil de l'homme n'a point vues, mais qui nous sont révélées par l'Esprit ; et de «sens rassis», quand il s'occupe des hommes (v. 13).

L'amour du Christ éteignait son cœur, le poussait à supplier les hommes pour Christ à cause de leur condition : «morts», puisque Christ est «mort pour tous». Mais celui qui était mort pour eux, vit maintenant : il est mort, a été ressuscité, et est entré dans la gloire, et en lui Dieu fera toutes choses nouvelles. Cette perspective d'une nouvelle création s'ouvre devant le cœur de Paul, il voit Celui que quelques-uns pouvaient avoir connu comme le Messie, marchant ici-bas humblement dans l'amour. Il ne veut connaître personne selon la chair, mais son cœur s'enflamme et devient de plus en plus assuré quand il dit : «Si même nous avons connu Christ selon la chair» (comme il était sur la terre) ; «toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi». Christ était entré dans la gloire comme homme ; c'est comme homme qu'il occupe le trône de Dieu, objet de l'adoration des armées célestes dans la gloire ; c'est là que Paul le connaît maintenant, comme «le blé du pays». S'il avait besoin de lui (et il en avait en effet toujours besoin) pour les circonstances du désert, c'était de Celui que maintenant nous connaissons en partie, — Celui qui était, pendant qu'il traversait le monde, le «pain de Dieu» descendu du ciel, — qui mourut, ressuscita et monta dans les hauts lieux.

Nous ne pouvons, au même moment, nous nourrir de Christ dans ces deux conditions. Puisque nous nous trouvons dans la double position d'être en haut et de traverser le désert de ce monde, nous avons besoin qu'il nourrisse et soutienne nos âmes dans ces deux conditions. Dans l'une, nous avons besoin de le voir et de le connaître dans le sentier qu'il suivit ici-bas de la gloire à la croix ; comme Celui qui s'était abaissé, la «vraie manne», dont l'esprit doit être en nous pour nous rendre capables de faire entrer Dieu dans nos circonstances, de manière à ce que nous agissions selon Dieu. Cela, nous l'apprenons en Phil. 2.

Dans l'autre condition, l'oeil qui, une fois, était ébloui par la gloire, devient plus fort par l'Esprit en se fixant sur Celui qui avait complètement déplacé l'être moral de son serviteur, de manière à ce que son corps, rempli de la lumière de cette gloire, ne cherchait plus qu'à connaître et à «gagner Christ», courant droit au but, qui était sa complète assimilation à Celui dont il se nourrissait en haut, dans la gloire céleste. Tel était le «blé du pays» qui nourrissait Paul, en Phil. 3. Oh ! quelle préparation pour le cœur des enfants de Dieu ! Quelles leçons pour ceux qui voudraient combattre, sans incertitude, pour les possessions qu'ils cherchent à réaliser ! Mais ils doivent apprendre aussi que ce n'est que comme «pain sans levain», que ce Christ céleste peut être goûté et servir de nourriture. Comment les joies de la terre — des relations humaines — pourraient-elles s'accorder avec une pareille nourriture ? C'est impossible. Le fruit du pays doit être mangé par ceux qui sont circoncis, dans la perfection sans levain de cette nouvelle nature, qui est capable de se nourrir d'une telle nourriture. Comment ceux qui se nourrissent de «la convoitise de la chair, de la convoitise des yeux et de l'orgueil de la vie», pourraient-ils connaître le blé du pays ? Ils courent après les vanités et la folie de ce monde et ce dont ils auraient besoin, ce serait d'aller à Guilgal ! Les chaînes de l'Égypte sont encore là ; l'opprobre d'Égypte s'attache encore à eux. Et, quoiqu'ils puissent réellement se confier en Celui qu'ils professent aimer ; quoiqu'ils puissent être morts et ressuscités avec Christ, ils ont besoin d'aller à Guilgal et d'y être circoncis, avant d'être capables de désirer ou d'apprécier cette nourriture céleste.

Éprouvons nos cœurs, bien-aimés. Se nourrissent-ils d'un Christ céleste, ou bien de ces choses qui le laissent en dehors ? Christ est-il précieux pour nous comme un trésor caché ? La présence ravissante de l'Éternel est-elle suffisante pour remplir nos cœurs, de manière à ce que nos âmes soient rassasiées de moëlle et de graisse, et que nous soyons capables, au milieu d'un désert aride et sans eau, de le louer avec des lèvres joyeuses ?

2.4 Chapitre 12 — Guilgal : le Chef de l'armée — Josué 5

Nous arrivons maintenant au dernier trait que nous présente Guilgal. La circoncision lui a donné son caractère spécial ; puis vient la pâque célébrée aux plaines de Jéricho, et enfin le blé du pays servant de nourriture. C'est dans ce même lieu que sont placées les pierres du mémorial, prises dans le lit du Jourdain, et enfin, c'est ici que se présente le Chef de l'armée, pour conduire son peuple et le faire entrer en possession de ce qui lui appartient.

Il vient dans le caractère qui convient à leur condition actuelle de combat ; il s'y adapte et se présente avec «une épée nue en sa main».

C'est ainsi que nous voyons Christ s'adapter toujours à la condition et aux besoins de son peuple. Si c'est de rédemption que ce peuple a besoin, il est le rédempteur ; si c'est d'être nourri et guidé dans le désert, il est sa nourriture et son guide. En toutes choses il s'adapte aux circonstances des siens ; c'est pourquoi, lorsqu'ils sont sur le point de combattre l'ennemi, il se présente avec une épée nue en sa main pour les conduire à la victoire.

«Or il arriva, comme Josué était près de Jéricho, qu'il leva les yeux, et regarda ; et voici, vis-à-vis de lui se tenait debout un homme qui avait son épée nue en sa main ; et Josué alla vers lui, et lui dit : Es-tu des nôtres, ou de nos ennemis ?» — Pourquoi cette question ? — Parce que dans notre combat céleste il ne peut y avoir de neutralité. Chacun de ceux que nous rencontrons tout le long du jour, est pour ou contre Christ. Chaque instant de la vie de chacun est une occasion de victoire ou de défaite ; d'obéissance ou de désobéissance. Voilà ce qui donne lieu à cette question ; il ne peut y avoir un terrain neutre, une place intermédiaire, pour ceux qui veulent prendre part aux combats de Dieu.

Ou nous sommes pour le Christ que le monde a rejeté, et par conséquent contre le monde ; ou nous sommes pour le monde qui a rejeté Christ, et par conséquent contre Christ. Il n'y a que pour ou contre, et rien entre deux. Sans doute nous pouvons chercher à être indifférents ; ou nous pouvons adopter ce qu'on appelle la «charité chrétienne» qui, plus que toute autre chose, est un objet de dégoût pour Christ. Quelle clameur s'élève, si un cœur cherche à être fidèle à Christ, et refuse de fraterniser avec ceux qui sont faux ou indifférents à la sainteté et à la vérité du nom de ce Christ, dont la mission sur la terre était de «rendre témoignage à la vérité» (Jean 18).

Plus d'un cœur pratiquement infidèle se détourne dans ces jours-ci, sans chercher une réponse à cette question de Pilate : «Qu'est-ce que la vérité !» Les hommes ne tiennent pas à la connaître, — hélas ! les chrétiens n'y tiennent pas non plus ! Si notre salut est assuré, disent-ils, pourquoi chercher plus loin ? vous voulez seulement nous imposer ce que nous ne trouvons pas essentiel.

Oh ! qu'il est grave, l'état de ces âmes qui prennent le bien pour le mal, et le mal pour le bien, — l'amertume pour la douceur et la douceur pour l'amertume ; et c'est le peuple de Dieu qui fait cela ! Et non seulement cela, mais encore qui, sous prétexte de charité chrétienne, tolère le mal et estime comme de peu de valeur l'honneur de Christ et la vérité de Dieu, autant du moins que cela peut servir ses égoïstes intérêts. Dieu ne nous châtiara-t-il pas pour tout cela ? Croyez-vous qu'il soit aussi indifférent que vous l'êtes ou que vous voudriez qu'il le fût ? Il ne serait pas Dieu, s'il en était ainsi !

Les ardentes paroles d'Ésaïe ne s'appliquent-elles pas tout particulièrement à notre temps de tiédeur et d'indifférence ? «Le jugement s'est éloigné, et la justice s'est tenue loin ; car la vérité est tombée par les rues, et la droiture n'y a pu entrer. Même, la vérité a disparu ; et quiconque se retire du mal est exposé au pillage (ou est tenu pour fou) ; l'Éternel l'a vu, et cela lui a déplu, parce qu'il n'y a point de droiture» (Ésaïe 59:14-15).

L'indifférence est une chose plus abominable à Dieu que la plume ne saurait l'exprimer. Ces paroles indignées qui jaillissent dans les Écritures, rendent, dans leur caractère profond et solennel, les pensées de Dieu sur ces choses. «Maudissez Méroz, a dit l'ange de l'Éternel ; maudissez, maudissez ses habitants, car ils ne sont point venus au secours de l'Éternel, au secours de l'Éternel, avec les forts» (Juges 5:23).

Voilà la pensée de Dieu à propos de cette neutralité que son peuple, dans ces jours de tiédeur, appellerait la «tolérance» et le «support», et qui couvre du manteau du christianisme la froideur bien plus hostile au nom de Dieu que toutes les horreurs et les ténèbres du monde païen.

«Et il dit : Non ; mais je suis le chef de l'armée de l'Éternel, qui suis venu maintenant». Remarquez ce qu'il dit : «qui suis venu maintenant». Ils avaient roulé de dessus eux l'opprobre d'Égypte, et ils portaient les marques bien distinctes de leur bourgeoisie céleste, les ayant reçues en échange des marques de l'esclavage d'Égypte.

Dans la célébration de la pâque aux plaines de Jéricho, ils avaient mesuré la plénitude de la grâce qui les avait rachetés ; ils s'étaient nourris du blé de Canaan, pendant qu'ils campaient autour des pierres du mémorial de la mort, prises à l'endroit où l'arche s'était arrêtée au milieu des eaux de la mort ; et maintenant le chef de l'armée paraît pour conduire son peuple à la victoire.

«Et Josué se jeta sur son visage en terre, et se prosterna, et lui dit : Qu'est-ce que mon Seigneur dit à son serviteur ?» Quelle belle attitude de respectueuse obéissance ! Il n'entre pas en Canaan comme un suppliant seulement, mais comme un adorateur respectueux, dont l'oreille est ouverte pour écouter les ordres du Chef de l'armée de l'Éternel. Nous trouvons autre chose encore dans cette scène si touchante. La sainteté devant laquelle Josué devait se déchausser et qui est la force du combat, associée au cœur plein d'adoration d'un serviteur dont l'oreille est prête à recevoir les ordres de l'Éternel.

Remarquez aussi que dans le moment, très éloigné déjà, où Dieu descendait en miséricorde pour sauver son peuple, et se révélait à Moïse dans le buisson ardent (Exode 3), les mêmes paroles sont employées. Elles se font entendre cette seconde fois, aux oreilles de Josué, lorsque le peuple va commencer les luttes du combat céleste : «car le lieu sur lequel tu te tiens, est saint». — Si la sainteté était nécessaire à la délivrance du peuple de Dieu hors de l'Égypte, combien plus encore l'est-elle maintenant, lorsque le peuple entre en Canaan !

Mais je dois m'arrêter ici, avant de lire les paroles de l'Éternel à Josué (chap. 6:2), car nous n'avons parlé encore que de la première partie du second point que nous avons mentionné en commençant cette étude, c'est-à-dire de la manière de traiter le «moi» et la «chair» par la circoncision pratique, pour rendre le cœur propre à commencer les guerres divines.

Nous devons examiner maintenant une autre face de notre sujet : l'armure dont le peuple doit se revêtir pour aller à la rencontre de l'ennemi. Nous commencerons ce sujet dans le chapitre suivant.

2.5 Chapitre 13 — Condition de l'âme qui doit faire face à l'ennemi. Les reins ceints de la vérité — Éph. 6

Quelques versets du dernier chapitre de l'épître aux Éphésiens forment le sujet des réflexions que je désire présenter maintenant à mes lecteurs. Remarquez d'abord que ces versets se trouvent à la fin de l'épître qui nous place déjà dans les lieux célestes, dans le Christ Jésus (Chapitre 6: 14-18).

Nous lisons au chapitre 1:7: «En qui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des fautes selon les richesses de sa grâce», à la suite de l'appel de Dieu qui nous place devant lui comme des fils, «saints et irréprochables devant lui en amour, rendus agréables dans le Bien-aimé».

«Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ ; selon qu'il nous a élus en lui, avant la fondation du monde, pour que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour, nous ayant prédestinés pour nous adopter pour lui par Jésus Christ, selon le bon plaisir de sa volonté ; à la louange de la gloire de sa grâce dans laquelle il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé» (v. 3-6)

Nous entrons dans cette merveilleuse sphère de bénédiction par la rédemption qui est par le sang de Christ comme Israël fut délivré par la pâque et la mer Rouge. Puis Christ a été, comme homme, ressuscité d'entre les morts et assis dans les lieux célestes ; et les siens ont été vivifiés, ressuscités ensemble, et assis, en lui, dans les lieux célestes (Chapitre 2:1-6).

Au chapitre 2:10, nous lisons : «Afin que la sagesse si diverse de Dieu soit maintenant donnée à connaître aux principautés et aux autorités, dans les lieux célestes, par l'assemblée». Ainsi son témoignage arrive, même dans ces temps-ci, jusqu'aux armées des lieux célestes. Les anges voient l'assemblée dans le Christ Jésus ; le monde devrait voir, dans l'assemblée, l'épître de Christ ici-bas !

Quand nous arrivons au chapitre 6:12, nous voyons que notre combat aussi a lieu dans cette même sphère : «Car notre lutte n'est pas contre le sang et la chair» (comme celle de Josué et d'Israël dans une Canaan terrestre), «mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs des ténèbres de ce siècle, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes».

Ainsi, qu'il s'agisse de nos bénédictions, de notre position, du témoignage de l'assemblée, ou de notre combat, tout se passe dans cette sphère céleste où nous sommes déjà entrés «dans le Christ Jésus ». Et c'est bien cette sphère-là qui est notre Canaan. Nous marchons en avant pour arriver à la maison du Père où il n'y aura jamais de combat ; mais nous nous trouvons déjà dans un lieu de bénédiction où nous avons à combattre les ennemis du Seigneur — et c'est le combat proprement dit de l'armée de l'Éternel.

Il est facile de voir que cette armure de Dieu est ce qui nous rend capables de résister au choc de l'ennemi, plutôt que de l'attaquer ; comme nous lisons : «Afin que, au mauvais jour, vous puissiez résister, et, après avoir tout surmonté, tenir ferme». C'est un combat plutôt défensif qu'agressif. L'issue dépend aussi de l'état du cœur et de la conscience ; si cet état est bon, l'ennemi se trouve sans ressources et nos âmes sont ainsi maintenues dans la jouissance de notre position céleste, comme témoins et soldats d'un Christ glorifié. Si nos âmes sont bien décidées à garder cette position, croyez-vous que Satan nous laissera tranquilles ? C'est alors, au contraire, que nous apprendrons à connaître toute la profondeur de ses ruses.

Hélas ! que de tristes exemples se présentent à notre mémoire de ceux qui, une fois, couraient bien et combattaient vaillamment dans les batailles du Seigneur, mais qui sont ensuite tombés devant l'ennemi ! Une partie quelconque de l'armure de Dieu vient à manquer ; quelque jointure est mal affermie ; les reins ne sont pas constamment ceints ; l'ennemi, qui veille toujours, s'en aperçoit aussitôt, met en jeu toutes ses ruses et tous ses artifices, et le plus brave tombera ! Hélas ! quel déshonneur a été ainsi jeté bien souvent sur le nom du Seigneur ! quelle honte et quelle confusion en ont été les suites, lorsque quelque serviteur actif, quelque témoin vivant et béni est tombé devant l'ennemi, prouvant ainsi que nul n'est en sûreté sur ce champ de bataille, dans ce combat solennel et pourtant béni, si son âme ne se trouve pas dans l'état indiqué par ces mots «l'armure complète de Dieu».

Bien-aimés frères, soyons sur nos gardes, et, étant prévenus, soyons aussi prémunis.

Si Pierre avait cru les paroles de Jésus, il se serait méfié de lui-même et sa chute n'aurait probablement pas eu lieu. Le Seigneur veille sur nos cœurs tout le long du chemin ; nous avertissant, et nous rappelant les dangers et les pièges ; nous permettant parfois d'arriver jusqu'au bord de quelque terrible abîme où un péché caressé et non jugé, nous conduisait tout droit. Il nous permet, pour ainsi dire, de regarder au fond de l'abîme pendant un instant, afin que nos cœurs tremblants se retournent pour s'attacher plus fermement à lui, et

adorent cet amour infatigable et immuable qui les conduit et les dirige pour les empêcher de tomber et de déshonorer ainsi le nom de Dieu.

Bien-aimé et adorable Sauveur et Seigneur ; qui pourrait nous supporter comme toi ? — Qui voudrait — et qui pourrait — nous garder comme tu le fais ? Et y eût-il jamais un temps où ta protection nous fut plus nécessaire qu'aujourd'hui où tout ce qui nous entoure, le livre que nous lisons, la pensée qui est exprimée devant nous, cache quelque ruse de Satan ? Seigneur, garde les jeunes gens dans ce jour d'infidélité ; préserve ces jeunes coeurs encore sensibles et impressionnables, de la corruption de l'homme et des tromperies que Satan fait circuler partout ! Fais aux parents la grâce de savoir rendre leur maison un véritable intérieur doux et paisible où le jeune coeur trouve ce qu'il lui faut, afin qu'il ne cherche pas dans le monde extérieur ce qu'il doit trouver à la maison : la tendresse et le coeur vigilant d'un père, qui mérite la confiance et l'amour de son enfant.

Parents chrétiens, marchez devant vos enfants de manière à leur présenter Christ, gagnez leurs coeurs pour Jésus, en leur prêchant en action aussi bien qu'en paroles !

La première chose qui nous est présentée dans cette armure de Dieu, c'est l'état intérieur de nos âmes. Il ne peut y avoir aucune activité divine, tant que le coeur n'est pas en règle avec Dieu. Nous pouvons être des hommes célestes et connaître les choses qui nous sont librement données par Dieu, sans posséder ce sine qua non d'un soldat chrétien : un coeur auquel la vérité de Dieu a été appliquée, de manière à briser tout ce qui pouvait l'empêcher d'être un vase propre au service. C'est pourquoi, presque tout ce qui se rattache à cette armure est ce que nous pourrions appeler la vérité subjective. Dieu nous rejette sur notre propre état, mais il ne le fait que lorsque nous sommes, par sa grâce, fermement fondés en Christ. Dans cette position, nous pouvons tout surmonter — nous pouvons supporter d'être, par sa Parole, brisés dans nos coeurs et dans nos consciences, justement parce que cette oeuvre expérimentale ne produit en nous aucun sentiment d'incertitude quant à l'acceptation de nos âmes en Christ ; c'est parce que nous sommes pleinement acceptés, rendus agréables en Christ, que nous sommes éprouvés de cette manière ; nos coeurs ne seraient pas traités ainsi, s'il en était autrement. Avant que notre paix avec Dieu soit faite et que nous comprenions la rédemption, nous faisons bien des expériences pénibles ; mais, après cela, nous sommes soumis à un tout autre ordre de discipline, à cause de notre nouvelle position en Christ et de nos nouvelles relations avec lui.

Nous lisons : «Tenez donc ferme, ayant ceint vos reins de la vérité». Il n'y a pas au monde d'autre vérité que la parole de Dieu : nous trouvons dans le monde le doute, les ténèbres, l'ignorance et l'orgueil, beaucoup de théories inventées par l'homme et qui ne peuvent s'élever au-dessus du niveau des pensées de la créature, puisque c'est la créature qui les a conçues.

La parole de Dieu, étant la révélation de la vérité met chaque chose à la place et dans la position qui lui convient. Elle me dit que Dieu est tel qu'il nous est révélé en Christ, et me montre ce qu'il est pour ce pauvre monde ruiné et perdu. Elle me dit ce qu'est l'homme, ce qu'est Satan, ce qu'est le péché ; ce qu'est la justice de Dieu par rapport au péché, et ce qu'est son amour pour le pécheur.

Tout cela est merveilleusement développé devant nous dans la parole de Dieu. Mais l'homme ne peut pas supporter d'être ainsi moralement jugé et mis à la place que cette Parole lui assigne ; c'est pourquoi il fait tous ses efforts pour en affaiblir la puissance et pour détruire la foi du pauvre pécheur en cette vivante parole de Dieu. Malgré cela, celui qui l'a goûtée en quelque petite mesure que ce soit, y a trouvé ce que serait un verre d'eau fraîche au voyageur altéré, la seule chose qui puisse satisfaire son coeur et mettre en repos sa conscience chargée. C'est là qu'il trouve son Sauveur et apprend à le connaître par la puissance de l'enseignement de l'Esprit.

C'est lorsque cette parole vivante s'applique au coeur et à la conscience, et que l'homme intérieur est brisé et soumis, que ses reins sont ceints de la vérité. Les reins sont la partie du corps qui a besoin d'être fortifiée et soutenue en vue du combat et de la fatigue. Toutes les fois que l'Écriture nous parle de «ceindre nos reins», elle suppose que nous nous trouvons dans le lieu du combat et du travail, ou des épreuves pour le coeur. Comme l'Éternel dit à Job : «ceins maintenant tes reins comme un vaillant homme, et je t'interrogerai, et tu me feras voir quelle est ta science» (Job 38:3).

Lorsque les reins sont ceints de la vérité, les affections sont tenues en bride et la volonté est brisée, en sorte que l'homme tout entier prend plus de fermeté et d'assurance. Il trouve étalées sur son chemin toutes les choses qu'aurait désirées son coeur naturel, mais «la vérité» a jugé la valeur de ces choses pour lui comme aux yeux de Dieu, et il les laisse de côté.

Combien il est important que la ceinture ne soit pas relâchée un seul instant, sur ce champ de bataille où la défaite serait la ruine, et où la retraite est impossible ! Un moment d'abandon charnel ou de fausse sécurité, et le coeur se trouve aussitôt engagé dans quelque action mauvaise que des années de larmes amères ne pourront effacer !

Nous voyons souvent aussi que là même où la volonté n'a pas agi pour suivre les désirs de la chair, les reins n'étaient cependant pas ceints, et qu'il est survenu une chute.

Voyez David, lorsqu'il aurait dû ceindre ses reins comme un vaillant homme pour se rendre sur le champ de bataille ; il ne l'a pas fait et son coeur est ainsi devenu la proie facile d'un ennemi toujours au guet. Quelle terrible chute à l'occasion de la femme d'Urie ! Les années de souffrance qui suivirent cette faute et les conséquences qu'elle eut pour sa maison et qu'aucun repentir ne put empêcher, montrent le gouvernement de Dieu toujours parfaitement juste et sûr.

Voyez Pierre dans le jardin de Gethsémani. Il n'avait aucune conscience de son manque absolu de force pour résister à la puissance de Satan. Il dormait et ses reins n'étaient pas ceints, lorsqu'il aurait dû veiller et prier ; et il combattait, lorsque son Seigneur et Maître se soumettait comme un agneau qu'on mène à la boucherie. Et comment notre bien-aimé Sauveur avait-il passé son temps ? Dans une agonie de prières. Il pria pendant que Pierre dormait ; il se soumettait lorsque Pierre combattait. Mais quel triste combat ! la chair combattant contre la chair et avec les armes charnelles de l'homme ! Après cela, Pierre suit Christ «de loin», — puis il le renie avec des imprécations, — et alors viennent les larmes amères !

Nous voyons aussi que, dans ce combat céleste, un moment de victoire est un moment solennel et dangereux pour l'âme. Nous ne sommes jamais plus près de la défaite que lorsque nous venons de remporter une victoire. Le succès de l'homme spirituel est justement ce qui peut lui ôter le sentiment de sa complète dépendance. C'est, pour ainsi dire, un moment d'enivrement que celui où le coeur sent et comprend que Dieu l'a employé avec succès dans la bataille. Nous sommes portés à considérer cette victoire comme notre succès, ainsi le «moi» reparait sur la scène et l'ennemi trouve à qui s'attaquer. David était vainqueur ; il venait d'être oint comme roi à Hébron, et sa première pensée est pour l'arche de Dieu (1 Chron. 13). Mais ses succès ne l'avaient pas préparé à rester dans la dépendance. Il consulte les chefs et les conducteurs du peuple, et met l'arche de Dieu sur un chariot neuf, au lieu de la mettre sur les épaules des Lévites. Et voyez comment la faute d'un homme spirituel peut amener à sa suite la souffrance pour d'autres — nous en avons l'exemple dans la brèche faite en la personne de Uzza. — Cela nous montre aussi que le moment du succès est précisément celui où nous devons plus que jamais nous méfier de nous-mêmes et, plus que jamais aussi, ceindre nos reins de la vérité.

Le temps viendra où notre coeur pourra être laissé en liberté ; où il n'y aura plus besoin ni de conscience, ni de reins ceints. Dans le ciel nous pourrons donner pleine carrière à notre coeur ; ici-bas, jamais ! Si vous vous laissez de votre surveillance, et que vous relâchiez votre ceinture pour un seul instant, votre coeur se portera immédiatement sur quelque chose qui n'est pas Christ ! Alors vient la réaction, et le «moi» nous tourmente plus que jamais ; il est revenu en évidence et a souillé notre coeur.

Il ne suffit pas simplement de connaître la vérité, mais il faut qu'elle soit appliquée, pour que, les reins ceints et la volonté brisée, nous puissions suivre Dieu et résister aux embûches de Satan. La vérité de Dieu nous révèle tout ce qui est dans le ciel et nous révèle aussi le cœur de Dieu sur la terre ; elle juge tout ce qui se trouve dans ce monde corrompu : chacun des motifs et des mobiles de nos actions est mis à nu par Celui qui était et qui est la Parole vivante de Dieu.

Il vint dans ce monde — la vérité personnifiée — afin de rendre témoignage à la vérité. Le Fils éternel du Dieu vivant devint un homme; il marcha avec Dieu pendant trente-trois ans, ne faisant jamais sa propre volonté, quelque parfaite qu'elle fut. «Que ce ne soit pas ma volonté mais la tienne qui soit faite». Il rencontre Satan à l'entrée du chemin de son service, et l'Ennemi cherche à le séduire pour le faire sortir du chemin de l'obéissance. Il lui montre pour cela tous les royaumes du monde et leur gloire, en un moment. «Rends-moi hommage», dit l'Ennemi, «et toutes ces choses seront à toi». Comme Dieu, Jésus aurait pu à l'instant même détruire cette puissance, mais ce n'était pas ce qu'il fallait pour nous. C'est comme homme, dans l'obéissance et par l'obéissance, qu'il lie l'homme fort. C'est comme homme dans l'obéissance qu'il eut faim. Opérer un miracle eut été chose bien facile pour Celui qui a créé le monde. Mais non ! Il était venu pour obéir, et il n'y avait aucun mal à avoir faim, tandis qu'il y en avait à apaiser cette faim sans une parole de Dieu. «L'homme», dit-il, «ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu». Je suis venu pour obéir, pour être la Parole vivante, en obéissance sur la terre, homme parfait devant Dieu ; Dieu parfait pour l'homme.

Il était la vérité, et la vérité est maintenant contenue dans les paroles (pas seulement La parole) de Dieu. Les Ecritures sont les paroles de Dieu, les paroles intelligibles, exprimant toute sa pensée. «Les choses desquelles aussi nous parlons», dit l'apôtre, «non point en paroles enseignées de sagesse humaine, mais en paroles enseignées de l'Esprit» (1 Cor. 2:13).

2.6 Chapitre 14 — État de l'âme : la cuirasse de la justice — Éph. 6:14

Après nous avoir montré par ces mots : «les reins ceints», comment par cette vérité subjective nos cœurs peuvent être préparés à rencontrer l'ennemi, l'apôtre passe à l'état de la conscience représenté par la pièce suivante de l'armure : «la cuirasse de la justice». Comme il n'est pas question ici de notre position devant Dieu, mais seulement de notre rencontre avec l'ennemi, je me bornerai à indiquer que cette cuirasse de la justice est une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes.

Aucune autre partie de l'armure ne rendrait, par son absence, le cœur aussi faible que celle-ci. Lors même que notre conscience serait seule à connaître dans le secret la souillure d'une faute quelconque, — fût-elle même très légère, — il serait impossible à notre cœur de tenir ferme devant la puissance accusatrice de Satan. Le juste (que sa conscience n'accuse pas) est courageux comme un lion. Aussi rien n'est plus nécessaire à rechercher que cette précieuse condition de l'âme : une conscience sans reproche devant Dieu et devant l'ennemi. «À cause de cela», dit Paul, «moi aussi je m'exerce à avoir toujours une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes» (Actes 24:16).

Chez le simple chrétien, qui est rarement — si même il l'est jamais — actif dans ce combat céleste, une mauvaise conscience se traduit plutôt en ce que l'Esprit est contristé ou gêné, que par une chute ou une faiblesse apparentes. Son propre cœur seul peut dire si sa joie est complète dans une vraie et précieuse communion avec le Père et avec le Fils. Cette communion ne peut être goûtée que par une conscience sans reproche, par un cœur qui ne nous condamne pas ; et, s'il en est ainsi, notre confiance en Dieu est parfaite.

Quel triste cas que celui d'un chrétien qui, au milieu d'une carrière active et au premier rang dans la bataille, a les oreilles et le cœur assaillis par les accusations de l'ennemi. Conserver l'activité extérieure, avec un tel état d'âme, équivaut à laisser son âme ouverte aux ruses et même à la puissance visible de l'ennemi, et c'est une chose bien solennelle ! Que de fois ceux qui ont pris hardiment et ouvertement le parti de Christ, et qui ont été dans sa main des instruments bénis de sa puissance, sont tombés, irrévocablement tombés, et ont abandonné leur poste, parce qu'ils étaient ainsi devenus accessibles aux artifices du diable.

Je crois qu'une chute de ce genre est toujours précédée de miséricordieux avertissements et de voies divines en grâce ; mais ces avertissements n'étaient écoutés ni par les oreilles ni par le cœur.

Que le Seigneur nous accorde d'être avertis et de fuir le danger ; de savoir éviter le point où notre chemin s'éloigne de lui, l'heure dangereuse ; «de ne pas regarder le vin quand il se montre rouge» (Prov. 23:31).

Être revêtus de la cuirasse de la justice, rend donc le cœur hardi et libre comme l'air, mais libre de marcher avec Dieu. Il ne voit pour ainsi dire aucun signe de mécontentement sur la face de son Dieu et l'âme a la conscience que, par grâce, elle peut demeurer en toute liberté dans la présence de Dieu. La conscience purifiée par le précieux sang de Jésus, restée en pratique bonne devant Dieu, connaît la joie de marcher avec lui librement et naturellement. En marchant ainsi, l'âme apprend à connaître et à juger la chair bien mieux que dans une mauvaise conscience, par la faiblesse ou par une chute. Elle comprend dans la lumière de la présence de Dieu, quelles sont les tendances naturelles de la chair, et elle sait qu'elle peut compter sur la puissance de Dieu ; elle fait du péché qui demeure en nous l'occasion de la communion, quoiqu'il n'en soit pas la raison, et le cœur juge les mauvaises tendances de la chair sans qu'il y ait besoin d'une chute, apprenant à les juger selon la nature de ce Dieu même qu'il connaît, au lieu de le faire d'après l'appréciation bien plus faible de la conscience qui sent la souillure.

Ainsi la première partie de l'armure exprime la condition normale de l'âme à laquelle la vérité a été appliquée, jugeant les intentions secrètes du cœur, en fortifiant l'homme tout entier. Comme la parole de Dieu, en Hébr. 4:12, cette vérité agit de manière à découvrir, à discerner les pensées et les intentions du cœur ; elle éprouve, quant à sa source, chaque pensée qui surgit, pour savoir si elle est de Dieu ou de la chair ; elle discerne si les intentions du cœur ont Christ ou le «moi» pour objet et pour but. Cette même vérité se manifeste aussi en formant et en sanctifiant, ainsi que nous le lisons dans le dix-septième chapitre de Jean : «Sanctifie-les par ta vérité ; ta parole est la vérité».

En Hébreux, nous voyons surtout la puissance de la Parole qui nous sonde ; tandis que, dans Jean, il est question plutôt de former l'âme, en la séparant du monde par la parole du Père. Tout ce qui est du monde n'est pas de Dieu. Puis cette Parole nous révèle un Homme dans la gloire auprès du Père, un Homme qui est notre vie et le modèle du nouvel homme devant Dieu.

La seconde partie de l'armure s'applique plus directement à ce qui regarde la conscience ; mettant l'âme en état de faire face à l'ennemi, car le dos n'est garanti par aucune pièce de la cuirasse. Une cuirasse brillante — une bonne conscience — fait que l'âme peut marcher avec Dieu, sans que l'ennemi trouve un point vulnérable par lequel il puisse affaiblir le courage dont elle a besoin, et rendre ainsi le soldat de Christ aussi faible que l'eau, dans la présence de Dieu. Si la conscience est sans reproche, le chrétien n'a rien à faire avec les inquiétudes et les remords qui le rendent irritabile vis-à-vis des autres, et, de cette manière, son cœur est gardé dans la paix.

Il est surprenant de voir combien toutes choses paraissent bonnes et heureuses et quelles différentes couleurs elles revêtent, lorsque l'âme chemine doucement en paix avec Dieu.

C'est le contraire là où notre conscience nous accuse ; alors nous sommes toujours prêts à trouver les autres en défaut, et nous voyons et sentons tout ce qui passerait inaperçu si nous étions heureux dans l'amour de Christ, marchant paisiblement avec une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes.

2.7 Chapitre 15 — État de L'âme : les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix — Éph. 6:15

Une bonne conscience et un cœur qui peut librement et heureusement marcher en avant avec le Seigneur, donnent un caractère remarquablement paisible et doux au chemin du soldat de Christ. Ce soldat n'est pas ce que le monde appellerait un héros — les héros de Dieu font triste figure aux yeux du monde. Ce qui les caractérise, c'est un cœur humble et soumis ; ils ont trouvé le vrai secret de la force et le pouvoir de maîtriser leur caractère, dans un monde où les «hommes de caractère» sont estimés. «Celui qui est le maître de son cœur vaut mieux que celui qui prend des villes» (Prov. 16:32). Cet esprit paisible imprime un cachet tout particulier au chrétien, au milieu des difficultés et des épreuves qu'il rencontre sur son chemin : «la parure d'un esprit doux et paisible qui est d'un grand prix devant Dieu», mais d'une bien petite valeur devant les hommes !

Nous ne trouvons jamais cet esprit paisible lorsque l'âme n'est pas heureuse avec Dieu. On peut s'en donner l'apparence, tout en ayant un ver rongeur dans le cœur, mais c'est une de ces précieuses grâces de la vie chrétienne que l'on ne saurait imiter réellement. Hélas ! on ne la voit que trop souvent manquer chez ceux mêmes qui sont occupés des vérités les plus élevées. Les vérités objectives sont présentées aux âmes et sont estimées comme elles doivent certainement l'être ; mais il y a un autre côté aussi, qu'il ne faut pas négliger : le cœur humble et brisé qui estime les autres supérieurs à lui-même ; la disposition de l'âme qui se plaît à rechercher et à apprécier chez les autres tout ce qui peut rappeler Christ. C'est là la «pensée de Christ».

Cette divine énergie qui nous élève au-dessus des choses d'ici-bas, est sans nul doute une chose à désirer et à rechercher ; mais si une personne s'occupe exclusivement de ce côté-là, elle devient facilement dure et disposée à juger les autres.

Pour ma part, ce que je trouve bien plus merveilleux, c'est de voir Christ marchant sur la terre comme un homme humble, agissant divinement en toute circonstance, n'étant jamais indifférent aux épreuves et aux afflictions des autres, et les sentant plus profondément qu'eux ; acceptant toujours l'épreuve pour lui-même, avec cette douceur et cette humilité qui courbent la tête et supportent toutes les douleurs comme étant envoyées de Dieu. Je ne veux pas dire que nous puissions jouir pleinement de cette beauté de Christ, ou même l'apercevoir, si nous ne cherchons à le connaître que de ce côté-là. Il faut d'abord que nous réalisons notre position «en Christ» devant Dieu ; il faut que nous le connaissions, en partie du moins, comme Celui qui est glorifié dans le ciel. Ce n'est qu'alors que nous serons moralement capables de jouir de lui, et de retrouver la trace de ce merveilleux sentier qu'il a suivi dans son humble amour, et qui nous paraît toujours plus admirable, à mesure que nous apprenons à connaître mieux la personne de celui qui y a marché.

Cette aimable paix de l'esprit nous accompagne dans tous les détails de la vie de chaque jour et nous les fait traverser doucement et tranquillement ; elle exerce, par sa présence, une influence de calme heureux sur tous ceux qui nous entourent, et affermit les pas de celui qui marche sur le champ de bataille de Dieu. Celui qui a ainsi les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix, apporte la paix dans le pays de l'ennemi, et, en présence de l'anxieuse agitation, des craintes et des inquiétudes qui gouvernent le cœur de tant d'hommes, vit autant que cela est possible en paix avec tous.

Jésus lui-même était le Prince de paix. Il passait avec le calme du ciel à travers notre monde agité. Il était toujours dans le sein de son Père : aucune circonstance ne pouvait le troubler. La douleur et la réjection pesaient sur lui ; l'incrédulité et l'endurcissement se montraient partout devant lui, pour refroidir, si possible, l'amour de son cœur ; cependant il marchait en avant. Il soupirait de l'incrédulité de l'homme, mais il levait les yeux vers le ciel. Les Samaritains ne veulent pas le recevoir dans sa mission d'amour, parce que sa face était tournée vers Jérusalem ; c'est-à-dire que son cœur était décidé à suivre le chemin dont le terme était l'ignominie et la croix. Il s'incline et se soumet, et s'en va à un autre village, censurant fortement Jacques et Jean qui ne savaient de quel esprit ils étaient animés. Sa douceur était connue de tous (Luc 9).

À la fin, lorsque toute l'amertume de sa douleur se dresse devant son âme, lorsqu'il en a sondé l'immense profondeur et accepté la coupe de la main du Père, c'est encore paisiblement et calmement qu'il passe au milieu du mépris, des insultes et des crachats. Aucun mouvement de son cœur ne le porte à la vivacité, à répondre aux outrages par des outrages, à menacer quand il souffre, — sa cause était entre les mains de son Père. Au milieu de tout, les reins ceints comme serviteur des serviteurs, il pense au coup d'épée charnel de Pierre, qui avait coupé l'oreille de Malchus ; il lui touche l'oreille et le guérit, réparant ainsi la promptitude de son pauvre disciple, abandonné à ses impulsions. Il continue à avoir les yeux sur Pierre ; il pense à lui comme ayant particulièrement besoin de sa sollicitude. Il le regarde au moment où le coq chante, pour lui faire sentir combien son cœur s'était égaré loin de son Seigneur. Silencieux devant l'ennemi, lorsque les juges condamnent celui qu'ils savent être innocent, il s'en remet à Celui qui juge justement. Il était comme «un homme qui n'entend point et qui n'a point de réplique en sa bouche» (Ps. 38:14).

Combien cette bénignité nous juge — il faut si peu de chose pour irriter nos cœurs ! Et cependant notre vocation est d'être les messagers de la paix et ceux du Prince de paix ; d'apporter dans un monde inquiet et agité un esprit de paix et de repos, qui ne se trouve que là où la volonté propre est brisée et où l'âme se confie en Dieu. Cette condition de l'âme est l'expression du caractère du chrétien, résultant du fait qu'il s'est auparavant revêtu des parties de l'armure de Dieu dont nous avons déjà parlé : la condition intérieure formée et fortifiée par la parole de Dieu ; la conscience sans reproche pour faire face à l'ennemi. Il n'est plus nécessaire de penser à soi-même, et ainsi le cœur est en liberté pour marcher avec Dieu, en pensant aux autres, et pour répandre, dans un esprit de paix, la bénédiction autour de soi. Nous trouvons donc que cet état de l'âme relativement aux autres, ne peut exister que là où, quant à sa condition intérieure l'âme est en règle avec Dieu. «Les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix» viennent après les «reins ceints» et la «cuirasse de la justice».

2.8 Chapitre 16 — État de l'âme : le bouclier de la foi — Éph. 6:16

En nous occupant des premières parties de cette armure de Dieu, nous avons examiné l'état subjectif ou intérieur de l'âme, personnellement et relativement aux autres. Nous arrivons maintenant à cet autre état intérieur, qui fait que l'âme se repose avec une foi sincère sur Dieu lui-même, dans son caractère connu — ce qu'il est — et qui nous garde dans une confiance parfaite en lui, en sorte que, quoiqu'il arrive, nous savons que rien ne peut nous séparer de son amour. Les circonstances peuvent paraître défavorables, nous pouvons être à bout de ressources ; — cependant le cœur qui connaît Celui qui ne peut être autre chose que lui-même, attend patiemment le moment qu'il a choisi pour déployer Sa puissance en faveur de ceux qui se confient en lui.

«Par-dessus tout» (par-dessus cette première condition de l'âme), «prenant le bouclier de la foi, par lequel vous pourrez éteindre tous les dards enflammés du méchant» (Éph. 6:16).

La foi dont il est question ici n'est pas celle du pécheur, quand il arrive à saisir Christ. Cette foi-là, nous la trouvons dans l'épître aux Romains, et nous pourrions l'appeler «la foi sans oeuvres d'un pécheur» : «À celui qui ne fait pas des oeuvres, mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice» (Rom. 4:5).

Dans l'épître aux Éphésiens, nous trouvons la foi du saint : la perfection de la confiance en Dieu, lorsqu'il est connu par expérience, comme celui qui est ce qu'il dit être ; cette confiance qui, à mesure que le cœur apprend à mieux connaître Dieu, discerne mieux aussi les sources du mal dans son propre cœur et sent, malgré cela, sa confiance en Dieu croître en proportion ; en sorte que le cœur compte sur Dieu contre lui-même. Il peut dire : Je ne puis pas me fier à moi-même, et Dieu ne peut se fier à moi, mais je puis compter sur Dieu et me fier à lui. Il peut dire à Dieu : Viens avec moi, car je suis de col roide, et si je suis laissé à moi-même je ne puis que faillir.

Vous trouvez ce «bouclier de la foi» représenté pratiquement en Moïse. Dieu avait dit que le peuple était un peuple de col roide, et que, s'il montait au milieu d'eux, il les consumerait en un moment. Alors Moïse prit la tente et la tendit hors du camp, et l'Éternel descendait et parlait à Moïse face à face comme un homme parle avec son intime ami. Moïse avait trouvé grâce devant les yeux de l'Éternel, et son cœur désire trouver grâce c'est-à-dire en connaître la plénitude. Alors toute la bonté de l'Éternel passe devant lui, et son cœur prosterné en présence de cette gratuité, avance justement le fait que le peuple est un peuple de col roide pour supplier l'Éternel de marcher au milieu d'eux. Cette même raison que l'Éternel avait donnée en Exode 33:5, pour ne pas marcher au milieu d'eux, «de peur qu'il ne les consumât», Moïse l'invoque en Exode 34:9, pour engager Dieu à marcher avec eux. «Et il dit : Ô Seigneur ! je te prie, si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, que le Seigneur marche maintenant au milieu de nous ! car c'est un peuple de cou roide ; pardonne donc nos iniquités et notre péché, et possède-nous comme ton héritage».

Mais Moïse avait fait, dans l'intervalle, l'expérience de ce que Dieu est en lui-même, et c'est à cause de cette connaissance de ce que Dieu est, qu'il plaide pour obtenir sa présence au milieu d'eux le long du chemin, «parce que le peuple était un peuple de col roide !» Oh ! qu'elle est grande la confiance qui peut donner à Dieu, comme raison pour demeurer avec eux, la connaissance qu'il a de tout le mal qui est dans leurs mauvais cœurs. Et c'est ainsi qu'elle doit être, — toujours plus grande à mesure que Dieu nous est mieux connu et que nous nous connaissons mieux nous-mêmes.

Voyez cette confiance se montrer, avant même la connaissance du pardon, chez la femme de la ville, qui était une pécheresse (Luc 7). Cette même lumière qui la rend muette devant le Seigneur dans le sentiment de son péché, pousse son cœur vers Celui qui, tout en sondant la conscience, tout en suivant et en discernant toutes les tortueuses profondeurs du péché et d'une nature ennemie de Dieu, attire le cœur à lui en amour, en sorte que la pécheresse pouvait compter sur lui à cause de ce qu'il était, et malgré tout ce que sa sainteté avait découvert dans son propre cœur à elle. Dans ce cas, c'était la confiance d'un pécheur qui n'a pas encore reçu la certitude de sa grâce. Notre confiance à nous ne devrait-elle pas être bien plus grande en Celui dont nous connaissons la miséricorde, et qui nous a placés sans tache en présence de sa sainteté, là où cette lumière et cette sainteté même ne font qu'augmenter la confiance de nos cœurs !

Satan peut s'approcher avec ses sombres instigations, mais elles n'ont aucune puissance, parce que Dieu est connu. Grâce à Dieu, nous le connaissons mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes — pas mieux qu'il ne nous connaît, mais mieux que nous ne connaissons nos propres cœurs. Quelle consolation pour le cœur de savoir que Dieu connaissait, et qu'il connaît toutes choses ! Je puis aller à lui et lui tout dire — la profondeur du mal qui est dans mon cœur, les mobiles et les motifs que j'y trouve — et éprouver que Dieu est pour moi, contre tout ce mal.

Les dards enflammés de Satan (je ne veux pas m'étendre ici sur leur signification propre, quand ils sont employés de Dieu comme un moyen de discipline pour nos âmes) sont repoussés avec ce cri joyeux et triomphant : Dieu est pour moi ! Satan est réduit au silence par cette heureuse condition de l'âme, qui nous est représentée par «le bouclier de la foi».

Combien il est préférable de posséder cet heureux état d'âme, parce qu'on est revêtu en tout temps de l'armure de Dieu, plutôt que d'apprendre à en comprendre l'importance, alors seulement qu'on est blessé par quelqu'une des flèches de Satan ! Ce n'est pas au jour de la bataille que nous devons revêtir l'armure, c'est quand notre cœur est avec Dieu dans la conscience de sa faveur qui repose sur nous. Nous sentons en même temps qu'un ennemi vigilant est toujours prêt à profiter du premier moment de négligence ou de relâchement, pour attaquer et blesser le soldat de Christ.

L'importance de l'armure s'apprend quelquefois par des chutes et des blessures ; n'est-il pas bien meilleur, je le répète, de l'apprendre en vivant en paix et plein de confiance près de Dieu, de se servir de cette armure tout on cheminant avec lui, plutôt que de s'exposer, l'ayant à moitié revêtue peut-être, aux assauts de Satan ? Nous pouvons en apprendre aussi l'importance négativement par la paresse de notre âme vis-à-vis de Dieu, notre cœur devenant froid et indifférent. Nous l'apprenons positivement, lorsque notre conscience est mal à l'aise et n'a pas de repos. L'Esprit de Dieu agit alors, envers la conscience, comme un accusateur sévère et inflexible ; nous faisant sentir la perte de cette joie et de cette heureuse communion avec notre Dieu et Père, communion que nous connaissions et dont nous jouissions comme arme contre le mal ; et nous montrant enfin le mal qui a séparé pratiquement notre âme de Dieu. Le premier côté, le négatif, se rencontre trop souvent ; le second, le positif, est plus terrible encore à supporter, parce que l'âme a déjà joui de la faveur de Dieu qui est plus précieuse que la vie, et l'a perdue en tolérant et en acceptant le mal. Je parle ici, naturellement, du chrétien, dont l'acceptation comme pécheur est complète et qui en a la conscience.

Ainsi donc cette parfaite et complète confiance en Dieu, exprimée par le «bouclier de la foi», suit toute cette première condition de l'âme, dont nous avons l'image dans «les reins ceints de la vérité», «la cuirasse de la justice», et «les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix».

2.9 Chapitre 17 — État de l'âme : le casque du salut et l'épée de l'Esprit — Eph. 6:17

Si le bouclier de la foi exprime la confiance parfaite de l'âme en ce que Dieu est, en sa propre nature immuable, «le casque du salut» nous représente ce que Dieu a fait pour nous, oeuvre que notre âme connaît et dont elle jouit dans une sécurité si complète et si douce, qu'il n'y a plus de place dans le cœur pour un doute quelconque sur le résultat final de cette oeuvre. Lorsque l'âme connaît cette oeuvre et la sent, elle est libre au jour de la bataille et s'avance sans crainte ; elle peut s'occuper des autres, de ceux dont l'ennemi cherche la ruine. Elle sent que cette belle parole : «Tu as couvert ma tête de toutes parts au jour de la bataille» (Ps. 140:7), donne une fermeté et une joie qu'aucune circonstance présente ne peut gâter. L'ennemi peut sévir avec rage, et le mal peut se montrer de tous côtés, mais aucune épée ne saurait transpercer ce casque invulnérable. Le salut de Dieu, posé comme casque sur la tête par les mains de Dieu lui-même, rend le cœur intrépide en face de l'ennemi ; et, en l'absence de toute préoccupation personnelle quant à ses propres affaires, le chrétien a la liberté d'esprit nécessaire pour pouvoir désirer le bien des autres.

Il faut remarquer que, tout en recevant cette pièce précieuse de l'armure de Dieu, et quand même nous la considérons comme produisant un état subjectif de l'âme, c'est Dieu qui reste la confiance du cœur, à la fois dans le casque du salut (ce qu'il a fait pour nous) et dans le bouclier de la foi. Par conséquent, en un certain sens, Dieu est objectivement devant nous, quoique l'état produit soit aussi mentionné.

Nous trouvons une bien belle illustration de ce «casque du salut», dans l'exemple de Paul, au chap. 26 des Actes.

Paul était prisonnier, arraché depuis longtemps déjà à l'oeuvre qu'il aimait ; ayant peut-être la triste conviction que son emprisonnement était la conséquence immédiate de sa propre conduite, — cependant c'est le souvenir du premier moment de sa conversion qui remplit son âme. Cet homme de Dieu est là debout, chargé de chaînes, devant Festus, en présence du roi Agrippa et de Bérénice, et leur raconte l'histoire de sa vie d'autrefois, de sa conversion et de sa mission comme serviteur du Seigneur. Ce pharisien d'entre les pharisiens, cet homme juste quant à la loi, qui avait vécu en toute bonne conscience devant Dieu, tout en faisant beaucoup contre le nom de Jésus de Nazareth, ce terrible persécuteur des saints, de l'Église de Dieu, le voilà captivant tellement l'attention du gouverneur romain par les paroles chaleureuses qu'il adressait au roi, qu'enfin Festus s'écrie : «Tu es hors de sens, Paul ; ton grand savoir te met hors de sens».

Remarquez sa réponse calme et recueillie : «Je ne suis point hors de sens, très excellent Festus, mais je prononce des paroles de vérité et de sens rassis : car le roi (Agrippa) a la connaissance de ces choses, et je parle hardiment devant lui, car je suis persuadé qu'il n'ignore rien de ces choses : car ceci n'a point été fait en secret. Ô roi Agrippa ! crois-tu aux prophètes ? Je sais que tu y crois. Et Agrippa dit à Paul : Tu me persuaderas bientôt d'être chrétien. Mais Paul dit : Plût à Dieu que non seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, vous devinssiez de toutes manières tels que je suis, hormis ces liens».

Il se tenait là, ce bienheureux témoin de la puissance de ce salut dont Dieu lui avait couvert la tête pour le jour de la bataille, et ces paroles rendues si éloquents par la joie calme et sainte qui remplissait le coeur de celui qui les prononçait, font pénétrer jusqu'à l'âme du roi le sentiment de la vérité qu'elles expriment. Il était bien près du salut, ce roi Agrippa, et pourtant comme il s'en éloigne, lorsque, pour couvrir et cacher son émotion, il se lève et se retire pour conférer avec les autres !

La captivité et les chaînes n'avaient pas diminué la joie de Paul, et, libre de coeur, avec le casque du salut sur son front, il peut penser à la bénédiction des autres. Il n'exprime aucun désir de voir tomber les liens qu'il portait pour Christ ; non, ses désirs étaient pour les autres. Il souhaite non seulement qu'ils puissent être chrétiens, — il avait presque persuadé le roi Agrippa de le devenir, — mais encore qu'ils deviennent de toutes manières tels qu'il était, «hormis ces liens» ; ceux-ci, il pouvait les porter seul pour le Maître qu'il aimait ; il désirait seulement pour les autres qu'ils devinssent des hommes aussi heureux que lui, «hormis les liens».

Quels sentiments tendres et délicats la grâce communique au coeur mis en contact avec la personne vivante de Celui qui a placé le casque du salut sur notre tête ! Ce n'est plus le salut lui-même qui nous occupe exclusivement, mais c'est la personne de Celui qui a agi pour nous, rendant notre coeur libre comme l'air, afin qu'il puisse suivre et comprendre son propre coeur à Lui, dans ses voies de miséricorde envers un monde pervers.

L'âme est libre maintenant, et en état de manier «l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu». Remarquez qu'en premier lieu la parole de Dieu nous a formés et a fortifié en nous l'homme intérieur ; la conscience est bonne, le sentier est paisible, la confiance en Dieu est parfaite, et c'est la joyeuse assurance d'un salut, qu'aucun pouvoir ennemi ne peut détruire et qui lie nos coeurs à Celui qui a accompli ce salut et nous l'a dispensé, qui rend notre âme si parfaitement libre et heureuse. Alors, et seulement alors, commence le combat offensif avec l'épée de l'Esprit contre l'Ennemi des âmes.

Remarquez aussi que, dans toute la description de cette armure de Dieu, il s'agit de tenir ferme contre les artifices du diable ; la Parole n'est donc pas employée ici pour l'édification des âmes, mais pour découvrir et pour démasquer ces mêmes artifices.

Hélas ! combien les soldats de Christ semblent faibles et abattus dans les jours d'infidélité que nous traversons. Ils ont peur bien souvent d'être seuls à soutenir cette Parole, par laquelle Dieu a rendu son nom grand et admirable par-dessus tout autre (Ps. 138:2). Ils ne sont pas encore assez façonnés par les préceptes de cette Parole ; c'est pourquoi ils ne sont pas capables de manier cette puissante épée : ils s'y blesseraient, car elle a deux tranchants. Elle doit avoir accompli son travail de circoncision à notre égard, avant de pouvoir être employée avec succès contre l'ennemi. Il faut que les enfants d'Israël soient circoncis eux-mêmes, avant qu'ils puissent tirer leurs épées du fourreau pour suivre le chef de l'armée de l'Éternel.

Mais lorsque l'âme est ainsi rendue capable de manier cette épée, aucun ennemi ne pourrait lui résister. Voyez le Seigneur Jésus lui-même dans sa lutte avec le diable (Matth. 4). Aucune puissance n'est déployée par lui pour détruire le destructeur ; aucune parole n'est prononcée pour corriger une citation mal faite par l'ennemi. «Il est écrit», voilà sa seule arme, et il accomplit ainsi cette parole : «Je me suis gardé selon la parole que tu as prononcée de ta bouche, des sentiers des hommes violents» (Ps. 17:4). Il a déjà été observé par un autre, que, lorsqu'il s'agit d'un combat direct entre Jésus et le diable, la parole de Dieu est l'arme employée des deux côtés. Le Seigneur l'emploie pour expliquer et gouverner sa propre conduite, et le diable l'emploie contre le Seigneur. C'est bien solennel ! car aujourd'hui encore, alors que les saints n'ont d'autre ressource qu'elle, Satan s'en sert aussi pour arriver à ses fins. Mais les saints doivent être formés à l'obéissance par cette Parole, sans cela ils finiront par tomber, tout en ayant cette épée de l'Esprit entre leurs mains, et cela parce qu'elle les blessera eux-mêmes.

Lorsque ces artifices du diable sont présentés à l'âme, le vrai soldat de Christ, bien discipliné, n'éprouve aucune crainte quant à l'issue du combat. Il n'est pas étonné de ce que lui présente l'ennemi, et n'a pas même l'embarras de faire un effort pour trouver quelque passage qui le confonde : la parole de Dieu vient d'elle-même à son coeur et à ses lèvres et répond à toutes les ruses. Il se peut que l'ennemi ne soit pas absolument confondu, mais l'âme est fortifiée et la Parole explique sa conduite et son obéissance. Aucune ruse de l'ennemi ne peut tenir un seul instant contre cette arme puissante, qui est «puissante par Dieu pour la destruction des forteresses, détruisant les raisonnements et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu, et amenant toute pensée captive à l'obéissance du Christ» (2 Cor. 10:4-5). Toute suggestion incrédule est repoussée, toute altération de la vérité est découverte : chacune des superstitions par lesquelles le diable trompe ses partisans — tout en triomphant de leur honte — est exposée. Toutes ces choses sont combattues avec l'arme puissante, qui seule peut garder et diriger nos âmes dans un monde qui se vante de ses progrès, mais qui, ayant perdu la connaissance de Dieu, et refusé la révélation que Dieu, dans sa tendre miséricorde, lui a donnée de lui-même en Jésus, mûrit, sous les soins du diable, pour le jugement qui jettera et lui et ceux qu'il a égarés «dans l'étang de feu et de soufre, où sont et la bête et le faux prophète ; et ils seront tourmentés, jour et nuit, aux siècles des siècles» (Apoc. 20:10-15).

2.10 Chapitre 18 — État de l'âme : la prière — Éph. 6:18

Nous arrivons maintenant à la dernière, mais très importante pièce de «l'armure complète de Dieu» : au mouvement des coeurs du peuple de Dieu par la prière, vers Celui qui les a formés par sa Parole, qui est le mouvement du coeur de Dieu vers nous ! C'est le trait caractéristique de la vie chrétienne ; l'obéissance et la dépendance mettent leur cachet sur toute l'activité de cette vie dans ce monde déchu.

Il est très remarquable que nous trouvons constamment, dans les Écritures, la parole de Dieu et la prière unies étroitement. Lorsque Dieu agissait envers l'homme en la chair et le mettait à l'épreuve dans le peuple d'Israël, il ne mentionnait pas même la prière comme faisant partie des relations du peuple avec lui. Les Israélites acceptaient, sur le pied de leur propre force, la loi comme base de ces relations. Or la prière est l'expression de la faiblesse de l'homme. Il y avait pour Israël deux manières de s'exprimer en s'adressant à Dieu : l'une lui présentait la culpabilité du sang répandu (Deut. 21) ; l'autre était l'expression du culte (de l'adoration) dans la perfection de l'obéissance (Deut. 26).

Mais l'homme était placé sur le terrain de ses propres forces pour pratiquer ces choses et avoir la vie par elles. Quelle ruine en advint ! Cependant, au milieu de ce naufrage, plus d'un coeur fidèle s'adressa sans doute à Dieu, en dehors de toutes les relations formelles et établies du peuple avec lui.

Au commencement du premier livre de Samuel, nous voyons Anne désolée et soupirant après le désir de son coeur, remuant ses lèvres, tandis que son âme se répand en supplications devant l'Éternel. Éli, le sacrificateur, la reprend même, croyant qu'elle était ivre. Mais sa réponse paraît avoir touché une corde sensible dans le coeur du vieux sacrificateur, lorsqu'elle dit : «Je ne suis point ivre, mon seigneur ; je suis une femme affligée en son esprit ; je n'ai bu ni vin, ni cervoise, mais j'ai répandu mon âme devant l'Éternel». Éli lui répond : «Va-t'en en paix, et que le Dieu d'Israël te veuille accorder la demande que tu lui as faite» (1 Sam. 1:9 etc.). L'enfant Samuel, dont le nom signifie «demandé à Dieu», fut la réponse à ce cri.

Nous voyons aussi, dans les premiers chapitres de ce même livre, combien la ruine était grande en Israël. La sacrificature était souillée et corrompue ; l'arche de Dieu passe dans les mains des Philistins ; «I-Cabod» est prononcé sur le peuple ruiné ; le sacrificateur du peuple se rompt la nuque, en tombant de son siège à côté de la porte, à l'ouïe de la nouvelle que l'arche avait été prise par les incirconcis.

Toutes les relations établies étaient alors rompues ; le peuple n'avait plus de sacrificateur ; un sacrificateur n'aurait eu d'ailleurs ni l'arche pour consulter Dieu par les Urim et les Thummim, ni le propitiatoire pour faire aspersion du sang devant l'Éternel. Quelle sera maintenant la ressource, offerte par Celui dont les conseils ne sont jamais anéantis par les fautes et les chutes de l'homme ? Samuel, l'homme qui avait été «demandé à Dieu», sera «le prophète de l'Éternel», au moyen duquel Dieu se révélera de nouveau, par la «voix de l'Éternel», à la conscience de ceux qui ont des oreilles pour ouïr.

Si Dieu maintenait ainsi ses relations avec son peuple au moyen de Samuel, le cri de supplication — la prière de son peuple — montait aussi à lui par Samuel (Chap. 7:8-9 ; 12:18-19, 23). Dans tout ceci, nous retrouvons les deux grands principes ou traits caractéristiques de la vie spirituelle qui sont si souvent réunis dans les Écritures, savoir la parole de Dieu et la prière.

Marie, assise aux pieds de Jésus pour écouter sa parole, et les disciples disant à Jésus : «Seigneur, enseigne-nous à prier» (Luc 10 et 11), sont encore deux exemples de cette même vérité. Voyez aussi les douze dans le sixième chapitre des Actes : «Nous persévérons dans la prière et dans le service de la Parole» et aussi : «Que la parole du Christ habite en vous richement» (Col. 3:16), suivi de : «Persévérez dans la prière» (Col. 4:2). Même la nourriture que nous prenons est sanctifiée pour nous par la parole de Dieu et par la prière. La parole de Dieu sanctionne, pour son peuple, certaines choses à l'usage du corps, comme la nourriture et la boisson, qui doivent être reçues de lui avec actions de grâces, sans que nous ayons rien à refuser de ce qui a été ainsi mis à part par sa Parole : «Car toute créature de Dieu est bonne, et il n'y en a aucune qui soit à rejeter, étant prise avec action de grâces, car elle est sanctifiée par la parole de Dieu et par la prière» (1 Tim. 4:4-5).

La prière est la première expression de l'âme qui vient de naître à Dieu. Saul de Tarse, aveuglé par la lumière de la gloire du Seigneur, est amené à Damas, et, dans la maison de Judas, dans la rue appelée la Droite, on trouve ce persécuteur à genoux et priant. Bien peu de temps auparavant, il respirait encore menaces et meurtre contre les disciples du Seigneur ; maintenant sa fervente prière monte à Jésus et parvient jusqu'à son oreille ; cette parole : «Voici, il prie», nous montre que l'oreille et le coeur du Seigneur étaient attentifs aux supplications du premier des pécheurs.

La prière revêt des caractères bien divers dans la parole de Dieu. Au chapitre 11 de Luc, nous voyons le Seigneur enseignant à ses disciples la prière de «l'importunité». Il dit : «Qui sera celui d'entre vous qui, ayant un ami, aille à lui sur le minuit, et lui dise : Ami prête-moi trois pains, car mon ami est arrivé de voyage chez moi, et je n'ai rien à lui présenter ? et celui qui est dedans, répondant, dira : Ne m'importune pas ; ma porte est déjà fermée, et mes enfants sont au lit avec moi ; je ne puis me lever et t'en donner. Je vous dis que, bien qu'il ne se lève pas et ne lui en donne pas, parce qu'il est son ami, pourtant, à cause de son importunité, il se lèvera et lui en donnera autant qu'il en a besoin» (Luc 11:5-8). Qu'elle est pratique la scène que le Seigneur nous décrit ici ! C'est le sentiment profond de ce qui nous manque, de la dépendance où nous sommes de Celui qui s'est manifesté à nos âmes, comme étant le seul qui puisse nous donner ce dont nous avons besoin. Le sentiment de la confiance est exprimé aussi par la persévérance, qui ne se détourne point pour aller essayer de puiser à quelque autre source. Le Seigneur connaît les coeurs et sait bien quel est celui qui place toute sa confiance en lui, mais ici, ce qui nous est montré, n'est pas la bonté du Seigneur et sa promptitude à écouter et à répondre, mais bien la persévérance du coeur qui s'attache à Dieu et le supplie jusqu'à ce qu'il en ait obtenu ce dont il a besoin, — cette persévérance qui ne ralentit pas l'ardeur d'une supplication adressée à Celui qui a dit : «Demandez, et il vous sera donné».

Mais ce caractère de la prière n'est pas le plus élevé qu'elle puisse revêtir, bien qu'il soit nécessaire à son peuple, tant qu'il sera ici-bas. Nous trouvons au chapitre 4 des Philippiens, v. 6, une promesse plus bénie encore pour nous engager à «faire connaître nos requêtes à Dieu». Il ne nous est pas promis ici qu'il répondra au besoin que nous lui exprimons, — il nous est dit que Dieu nous répondra d'une autre et bien plus précieuse manière.

Nous pouvons être accablés de mille inquiétudes diverses, et quelle sera notre ressource dans ce cas ? «Ne vous inquiétez de rien». De rien, dites-vous, comment serait-ce possible ? Mais il continue : «Mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications, avec des actions de grâces». Et quelle réponse nous est promise à ces prières ? Peut-être notre demande ne nous sera-t-elle pas accordée, mais la réponse nous est donnée d'une autre manière : «Et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos coeurs et vos pensées dans le Christ Jésus». Dieu met sa paix dans le coeur qui a mis ses soucis sur lui. Combien souvent, hélas ! nous laissons l'inquiétude ronger notre coeur et abatre notre âme, qu'il s'agisse du souci pour l'Église de Dieu et pour ses saints, des difficultés qui se rencontrent dans le service du Seigneur, de l'anxiété à propos de la conversion de ceux que nous aimons, ou de la délivrance de ceux qui se sont égarés du bon chemin ! Les circonstances que nous traversons peuvent également éprouver notre coeur : l'amour de ceux auxquels nous tenons le plus peut se refroidir, et nous pouvons nous sentir opprésés par le sentiment amer que nous sommes mal compris et mal jugés. Qu'elles nous semblent alors belles, puissantes et consolantes, ces paroles : «Ne vous inquiétez de rien». Qu'il est doux de pouvoir aller à Dieu avec les «grands cris» et les larmes secrètes qu'il connaît et dont il tient compte, et de lui remettre tous nos soucis ! Remarquez que ce n'est pas à notre Père que nous allons dans ce cas-ci, mais à notre Dieu ; il ne s'agit pas de la confiance qui appartient à nos relations ; nous allons à lui comme à un Être saint dont la nature nous est connue, dont le trône n'est jamais atteint par les inquiétudes et les soucis. Là le coeur apprend à exhiler son gémissement, qui croit en intensité et passe de la «prière» à la «supplication», jusqu'à ce que l'âme soit élevée au-dessus du nuage, au-dessus des soucis qui pesaient sur elle ; jusqu'à ce qu'elle puisse, dans la pure lumière du ciel, éclater en «actions de grâces» et les verser dans les oreilles toujours ouvertes de Celui qui donne sa paix au coeur. Dieu nous encourage alors par l'assurance que lui seul s'est maintenant chargé de tout ce qui nous inquiétait, qu'il a pris nos soucis dans sa main miséricordieuse, et nous a donné en échange la paix de Dieu laquelle surpasse toute intelligence.

Dans l'épître aux Éphésiens, nous sommes placés d'une autre manière en dehors des choses qui peuvent inquiéter le coeur. Ici l'oeil embrasse les choses qui occupent la pensée de Christ lui-même. Ce sont les grands intérêts du Seigneur sur la terre qui sont mis devant nous, au lieu de nos propres difficultés. Non pas que le Seigneur ne s'intéresse à tous nos petits soucis, à toutes nos épreuves. Il le fait ; mais ici les prières et les supplications par l'Esprit, auxquelles nous devons veiller avec toute persévérance, sont «pour tous les saints». La prière de celui qui est revêtu de l'armure complète de Dieu dans la vraie dépendance du Seigneur, garde le coeur dans la confiance ; le «moi» est brisé ; il se confie au Seigneur, et là où il y a le plus de connaissance, il y a aussi le plus de prières. Satan ne peut arriver à séduire le coeur qui est toujours dans cette attitude de prière devant Dieu. «Celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas» (1 Jean 5:18).

L'armée de Dieu a donc été ainsi préparée à rencontrer l'ennemi et à résister au «mauvais jour», c'est-à-dire pendant toute la période que nous traversons maintenant. L'âme est formée par la vérité ; la conscience est bonne et maintenue dans la lumière ; le coeur est paisible et peut marcher avec Dieu en toute confiance et piété, au milieu des orages et des flots qui nous assaillent de toutes parts. Les dards enflammés de Satan n'ont aucun effet, et, la tête couverte du casque du salut, tenant à la main l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu, nous sommes prêts à déjouer toutes les ruses de l'ennemi, et à garder notre coeur dans une bonne condition devant

Dieu, au milieu de ce monde méchant. Dieu a pour l'âme sa vraie place d'autorité et ordonne tout ; — le saint est, lui aussi, dans la position qui lui convient, et qui est celle de la dépendance et de la confiance exprimées par la prière, mais la prière qui embrasse les intérêts du Seigneur ici-bas : «tous les saints» avec leurs travaux et leurs combats, leurs peines et leurs joies.

Nous avons donc vu l'état de l'âme, produit par une activité qui n'épargne ni soi-même ni la chair, en vertu de notre place en haut avec Christ ; puis l'armure qu'il faut revêtir pour être capable de faire face à l'ennemi, et de lui résister avec le courage divin.

Nous allons nous occuper maintenant de la condition dans laquelle l'âme doit nécessairement, se trouver, pour marcher heureuse et en communion avec le Seigneur dans la guerre agressive, tout en réalisant sa bienheureuse position en haut.

Nous devons poser le pied sur chaque morceau du terrain qui nous appartient dans notre Canaan céleste, mais pour cela il faut d'abord en déloger l'ennemi. Il est donc très important de connaître les conditions dans lesquelles le sentier de la foi peut être suivi avec succès dans le service, de manière à ce que la présence du Seigneur nous soit assurée et que nous ayons «bon succès».

Je désire examiner ce sujet dans le chapitre suivant.

2.11 Chapitre 19 — La prospérité dans notre combat spirituel

«Je vous ai donné tout lieu où vous aurez mis la plante de votre pied, selon que je l'ai dit à Moïse. Vos frontières seront depuis ce désert et ce Liban-là jusqu'à ce grand fleuve, le fleuve Euphrate ; tout le pays des Héthiens jusqu'à la grande mer, au soleil couchant. Nul ne pourra subsister devant toi tous les jours de ta vie ; je serai avec toi comme j'ai été avec Moïse ; je ne te laisserai point, et je ne t'abandonnerai point. Fortifie-toi et prends courage ; car c'est toi qui mettras ce peuple en possession du pays dont j'ai juré à leurs pères que je le leur donnerais. Seulement fortifie-toi et prends courage de plus en plus, afin que tu prennes garde à faire selon toute la loi que Moïse mon serviteur t'a ordonnée ; ne t'en détourne point, ni à droite ni à gauche, afin que tu prospères partout où tu iras. Que ce livre de la loi ne s'éloigne point de ta bouche ; mais médites-y jour et nuit, afin que tu prennes garde à faire tout ce qui y est écrit : car alors tu rendras heureuses tes entreprises et alors tu prospéreras. Ne t'ai-je pas commandé ? Fortifie-toi et prends courage. Ne t'épouvante point et ne t'effraie de rien ; car l'Éternel ton Dieu est avec toi, partout où tu iras» (Jos. 1:3-9).

Nous examinerons maintenant les principes bénis qui, si nous les observons fidèlement, nous feront jouir de la présence du Seigneur avec sa toute-puissance, et nous assureront la victoire dans notre combat spirituel.

Remarquez quelle est la première chose qui nous est présentée : le pays est à nous. Dieu nous a donné dans sa grâce la meilleure de toutes les bénédictions, dans la meilleure place et de la meilleure manière : «toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ». «Tout est à nous», dit-il ; mais encore faut-il que nous chassions l'ennemi, et que nous posions la plante de notre pied sur chaque pouce de terrain pour en prendre possession. Dieu a marqué les frontières, et personne ne peut contester nos droits à ce qu'il nous a donné lui-même. Aucune puissance hostile ne peut subsister devant son peuple — Dieu est pour lui. «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?»

Les possessions sont à lui, mais c'est par son peuple, sous la conduite de Christ, qu'il les prend en sa main. C'est donc avec toute hardiesse que nous pouvons faire face à l'ennemi, sans crainte quant aux résultats : «Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte». Mais si les conditions posées ne sont pas observées, tout tombe en ruines. Au lieu de : «Nul ne pourra subsister devant toi tous les jours de ta vie», ce sera comme nous le voyons plus loin : «Ils ne pourront pas subsister devant leurs ennemis». «Je ne serai plus avec vous», dit l'Éternel (Jos. 7:12). C'est bien solennel ! Les murailles de Jéricho autour desquelles avait marché l'armée triomphante, s'étaient écroulées ; et plus tard le peuple est battu par Aï, «et ainsi le coeur du peuple se fonda, et il devint comme de l'eau».

L'interdit avait été introduit ; la désobéissance amenait la défaite et l'amertume. La convoitise qui avait désiré le lingot d'or, et l'idolâtrie du coeur qui avait fait voir et prendre parmi le butin une belle robe de Babylone, se trouvaient au milieu du peuple, et y restent jusqu'au moment où la défaite prouve qu'aussi longtemps que ces choses étaient tolérées, l'Éternel retirait sa puissance et sa présence ; alors l'armée défaite et humiliée comprend que cette présence, quoiqu'invisible, était une puissante réalité, et que le péché de l'un d'entre eux était puni sur eux tous. «Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui».

Il est intéressant de voir en passant, et puisque nous citons ce chapitre 7 de Josué, que de même que l'obéissance des enfants d'Israël était la condition de leur force et de la présence de l'Éternel au milieu d'eux, c'est aussi par l'obéissance que leur restauration a lieu dans le jugement du péché : le jugement du coupable et le rétablissement de la présence de l'Éternel au milieu du peuple, et du déploiement de sa puissance en sa faveur. L'obéissance qui rétablit ainsi les choses, est exercée par ceux qui ont souffert plutôt que par le coupable lui-même. On aurait pu penser que c'était l'affaire de celui qui avait péché, mais non, c'est à Josué et au peuple qu'incombe l'activité de l'obéissance ; ainsi le coupable est découvert, le mal est rejeté, et le peuple est restauré.

Il en est de même en Matth. 18:15-22. C'est à celui qui a souffert (qui a été lésé), et non pas à celui qui est égaré, que revient l'activité de la grâce envers l'offenseur. Lorsque tous les efforts tentés pour le rétablissement du pécheur ont manqué, c'est l'obéissance de celui qui a souffert qui amène toutes choses à la lumière, et permet de les juger et de s'en purifier. Telles sont les voies de Dieu.

«Je serai avec toi comme j'ai été avec Moïse». C'est comme si l'Éternel avait dit : Si j'étais avec vous dans les solitudes du désert où je m'étais chargé de tout ce qui vous concernait, combien plus encore serai-je avec vous maintenant que vous êtes occupés de mes batailles dans le pays, et que mes combats sont à votre charge.

Moïse rappelle cet amour persévérant, immuable et parfait, qui avait été déployé au désert, dans ces touchantes paroles : «Il a connu le chemin que tu as tenu par ce grand désert, et l'Éternel ton Dieu a été avec toi pendant ces quarante ans, et rien ne t'a manqué» (Deut. 2:7). Ici, en Josué, Dieu parle de sa présence vigilante et de ses soins dans le désert, comme pour leur rappeler que sa sollicitude pour eux avait toujours été parfaite, et que leurs coeurs pouvaient se confier en l'Éternel, pour lequel ils devaient maintenant combattre, et dont le pays devait être arraché par eux des mains de l'ennemi. «Je ne te laisserai point» dans les heures de peine et de travail ; «je ne t'abandonnerai point» quant à la sagesse et à la puissance dont tu auras besoin pour posséder le pays.

Qu'elles sont belles, ces paroles, prononcées de temps en temps par Dieu pour encourager ses serviteurs, lorsque les difficultés augmentent et que l'ennemi déploie sa force devant eux. «Fortifie-toi et prends courage ; car c'est toi qui mettras ce peuple en possession du pays que j'ai juré à leurs pères de leur donner» (Jos. 1:6). Il y a des adversaires, mais voici ce qui est dit : «N'étant en rien épouvantés par les adversaires» (Phil. 1:26). Vous pouvez être à vos propres yeux comme des sauterelles en face de géants ; les villes peuvent être entourées de murailles qui montent jusqu'au ciel ; peu importe ; plus vous serez petits et plus les murailles seront hautes, plus grande et plus complète aussi sera la preuve de ce que la puissance de Dieu peut accomplir pour son peuple obéissant.

Paul, à Corinthe (Actes 18), se trouve en butte à l'opposition et aux blasphèmes de l'ennemi ; mais le Seigneur parle à son serviteur : «Ne crains point, mais parle et ne te tais point, parce que je suis avec toi ; et personne ne mettra les mains sur toi pour te faire du mal, parce que j'ai un grand peuple dans cette ville».

Il y en avait là plusieurs auxquels la parole de vie devait être annoncée, et qui avaient besoin d'être mis en possession du pays — «des choses qui sont à eux». Paul devait leur indiquer leur lot, leurs possessions célestes, et la Parole lui dit : «Aie bon courage, ne crains point». Timothée aurait pu être découragé par l'état général des choses, en une autre occasion de ruine complète, mais à lui aussi la Parole dit : «Fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus». Et Paul peut écrire ces paroles admirables : «J'endure tout pour l'amour des élus, afin qu'eux aussi obtiennent le salut qui est dans le Christ Jésus, avec la gloire éternelle» (2 Tim. 2:16).

«Fortifie-toi seulement et encourage-toi de plus en plus». Pourquoi ceci est-il encore répété ? Pourquoi cette sollicitude si grande à propos du courage et de la force que Josué doit avoir ? «Afin que tu prennes garde de faire selon toute la loi que Moïse mon serviteur t'a commandé d'observer». Il avait besoin de force et de courage pour obéir. La force de Dieu est avec nous dans le chemin de sa volonté, mais elle n'est certainement pas avec nous hors de ce chemin ; et nous avons besoin de courage pour faire sa volonté dans ce monde méchant. Prenez la parole de Dieu comme le modèle d'après lequel vous devez marcher, et les hommes vous diront que les temps sont changés (ils le sont, en effet !), que les choses ne sont plus ce qu'elles étaient autrefois, et ainsi de suite. À côté de cela, nous avons besoin de courage vis-à-vis de nous-mêmes pour obéir à la parole de Dieu. Lequel d'entre nous pourrait dire qu'il n'a jamais senti en lui la volonté indomptée de cette chair qui n'est pas soumise à la loi de Dieu et ne peut s'y soumettre ?

Nous avons besoin d'un courage tout particulier vis-à-vis de nous-mêmes pour pouvoir faire ce que Dieu nous commande — de courage vis-à-vis de nos frères, du monde, de nos parents, de tous enfin. Nous avons peut-être à marcher seuls dans le chemin ; mais, s'il en est ainsi, nous marchons avec Celui dont la parole est le chemin. Il nous faut donc ce courage pour obéir et Dieu connaît la fin depuis le commencement ; il a donné sa Parole en vue de tout ce qui pourrait arriver. Nous pouvons être parfaitement assurés qu'il n'a pas dit un seul mot de trop, pas une parole qui ne nous soit absolument nécessaire, lors même qu'elle paraîtrait de peu d'importance à nos yeux. Il regarde à l'ennemi et nous exhorte à nous fortifier et à prendre courage ; il regarde à nous-mêmes et dit de nouveau : «Seulement fortifie-toi et encourage-toi de plus en plus», et «ne t'en détourne (de la Parole) ni à droite ni à gauche, afin que tu prospères dans tout ce que tu entreprendras».

Mais s'il nous faut du courage pour obéir, afin que nous prospérions dans notre combat spirituel, il nous faut méditer la Parole afin d'apprendre à connaître l'Esprit de Dieu qui y est révélé. «Que ce livre de la loi ne s'éloigne point de ta bouche, mais médite-le jour et nuit». La parole de Dieu énonce ce grand fait qui nous est prouvé chaque jour davantage, c'est que Dieu a révélé la vérité, c'est-à-dire lui-même, au milieu d'une scène formée et caractérisée par l'éloignement de l'homme du Dieu qui l'a créé. La lumière divine nous est bien nécessaire pour traverser cette scène avec tous ses pièges et ses dangers ; de plus nous avons un ennemi vigilant à rencontrer et à vaincre, c'est pourquoi nous devrions vivre de toute parole sortie de la bouche de Dieu. Le jour peut être sans nuages ou la nuit peut être très sombre ; mais la chose importante pour nous est d'avoir la parole de Dieu serrée dans notre cœur comme un trésor aimé, afin que nous soyons gardés des sentiers du destructeur. «Je me suis gardé selon la parole que tu as prononcée de ta bouche, des sentiers des hommes violents, a dit l'Esprit de Christ au Ps. 17, et : «J'ai serré ta Parole en mon cœur, afin que je ne pêche point contre toi», au Ps. 119:11. «Occupe-toi de ces choses», a dit l'apôtre au jeune serviteur Timothée, «sois-y tout entier, afin que tes progrès soient évidents à tous» (1 Tim. 4:15).

Nous lisons aussi : «Heureux l'homme qui ne marche point suivant le conseil des méchants, et qui ne s'arrête point dans la voie des pécheurs, et qui ne s'assied point au banc des moqueurs ; mais qui prend son plaisir dans la loi de l'Éternel, tellement qu'il médite jour et nuit dans sa loi». Et voici le résultat : «Car il sera comme un arbre planté près des ruisseaux d'eaux, qui rend son fruit en sa saison, et dont le feuillage ne se flétrit point ; et ainsi tout ce qu'il fera prospérera» (Ps. 1:1-3).

Le cœur est entraîné dans le courant de l'Esprit de Dieu, et, par une communion constante avec Dieu, il est rendu capable de vivre dans une nouvelle sphère et dans un ordre de choses tout autre que celui qui a cours dans la scène que nous traversons sur la terre. Mais c'est dans le cœur, dans les affections, que la Parole doit être cachée. L'intelligence, la clarté dans les idées ne serviront de rien ; c'est le cœur qui doit, en retenant précieusement la Parole, être gardé tout près de Celui en qui habite toute la plénitude de la déité corporellement, et ainsi nous savons que nous sommes en lui (Col. 2:9-10). «C'est alors que tu rendras heureuses tes entreprises et que tu prospéreras» (Josué 1:8).

Nous arrivons maintenant à une parole profondément bénie pour nous, et dont rien ne saurait nous compenser l'absence : «Ne te l'ai-je pas commandé ?» Voilà de quoi soutenir notre cœur dans les difficultés du chemin ; c'est l'assurance de la présence de Christ dans sa toute puissance. La certitude que c'est le commandement de Dieu que nous accomplissons, fortifie notre cœur au milieu de toutes les circonstances adverses, tandis qu'il est amer de rencontrer des difficultés sans avoir cette assurance. Plus notre conscience est délicate et plus nous souffrons, si nous ne sommes pas sûrs d'obéir au commandement de Dieu, lorsque s'élevaient les difficultés. Nos cœurs doivent être exercés et criblés pour apprendre à chercher la face de Dieu dans toutes les circonstances du voyage ; mais Dieu nous donne cette assurance encourageante : «Ne te l'ai-je pas commandé ?» Le cœur peut s'écrier, en face du péril dans lequel l'a placé quelque faux pas non autorisé par la Parole : «Seigneur, si c'est toi, commande-moi d'aller à toi» (Matth. 14:28), et le Seigneur ne fera jamais défaut au cœur qui crie à lui ; il le rassure par sa parole calme et tranquille : «Viens». Alors toutes les difficultés se dissipent comme les nuages au matin, ou du moins elles ne servent plus qu'à nous montrer quelles sont les ressources du Seigneur et ses voies envers nous, lorsque nous savons que nous marchons dans le chemin qu'il nous a tracé ici-bas.

Paul est appelé en Macédoine par une vision, et les deux apôtres en concluent que le Seigneur les appelle à aller évangéliser là, et ils s'y rendent. Pendant plusieurs jours il semble qu'ils n'aient rien à y faire ; puis quelques femmes se trouvent rassemblées un matin au bord du fleuve, et sont bénies par l'enseignement de la Parole. Alors Satan arrive pour séduire, et pour s'opposer au bien. Quelle leçon nous apprenons dans l'exemple de ces hommes qui, pendant plusieurs jours, se promènent sans occupation apparente (et c'est une grande épreuve pour l'âme), mais avec les reins ceints ! L'ennemi ne les surprend pas désarmés ; il trouve au contraire ces soldats de Christ revêtus de l'armure complète de Dieu ; ses plans sont ainsi déjoués, et une pauvre servante est délivrée de son pouvoir. Mais ses libérateurs, leurs vêtements déchirés et le corps sanglant des coups qu'ils avaient reçus, sont bientôt jetés dans la prison intérieure, et leurs pieds sont solidement attachés au poteau. Ce moment n'aurait-il pas été plein d'angoisse pour eux, si Paul n'avait eu cette parfaite certitude : «Ne te l'ai-je pas commandé ?» Au lieu de se décourager, Paul et son compagnon, absolument exempts d'inquiétudes, se mettent, sur le minuit, à prier et à chanter les louanges de Dieu, avec cette confiance enfantine qui leur venait d'un cœur sans reproche (Actes 16).

Voyez aussi Moïse : jeune encore il avait essayé, avec un zèle charnel, de délivrer ses frères, et il n'avait pas réussi. Il a besoin de quarante années de discipline pour le briser. Alors il se défie de ses propres forces, et n'a plus même envie d'aller où l'Éternel veut l'envoyer. Sa mission commence ; il montre des signes et des prodiges et exige de Pharaon qu'il laisse aller le premier-né de Dieu. Il est chassé de devant le roi, et le peuple, qu'il avait encouragé par la perspective d'être libéré du fouet des Égyptiens, est remis à une tâche plus dure encore qu'auparavant. Voici venir un moment bien solennel pour cet homme, pour ce Moïse, qui voudrait être le libérateur de ses frères : ils se tournent contre lui et l'accusent d'avoir rendu leur charge plus lourde, et de les avoir mis en mauvaise odeur auprès de Pharaon (Exode 5:21). À ce triste moment, Moïse retourne vers l'Éternel qui lui donne une mission positive auprès de son peuple et de Pharaon. Aussitôt tout s'éclaircit. «Ne te l'ai-je pas commandé ?» rend tout bien simple pour Moïse, et, quelles que soient les difficultés qui se présentent, il n'hésite plus à aller de l'avant, la parole de l'Éternel soutenant et encourageant son cœur, comme elle encouragera toujours ceux qui, comme Moïse, ont lutté pour ainsi dire avec Dieu pour l'obtenir. Nous pouvons tout supporter : la séparation d'avec nos frères, s'il le faut ; les chagrins et les peines du service, quels qu'ils soient, si nous avons pour nous cette parole : «Ne te l'ai-je pas commandé ?» «Fortifie-toi et prends courage : ne t'épouvante point et ne t'effraie de rien ; car l'Éternel ton Dieu est avec toi, partout où tu iras». S'il est avec nous, peu importe que les flots soient agités et menaçants ; ils peuvent chercher à engloutir le navire, mais si le Seigneur y est avec nous, tout va bien.

La fin de ce chapitre (Josué 1) nous donne une leçon bien sérieuse d'un côté, bien heureuse et bien douce de l'autre.

D'un côté, nous trouvons le type de ceux qui cherchent à prendre leur place en deçà du Jourdain, en deçà de la mort et de la résurrection, appliquées à nous par l'Esprit de Dieu. Ruben, Gad, et la moitié de la tribu de Manassé, ne retournent pas en Égypte ; cependant leurs coeurs demeurent en deçà, de ce côté-ci «du pays de la promesse», cherchant le repos ailleurs que là où l'appel de Dieu les engageait à le chercher. Josué ne leur avait pas donné cette part ; mais les champs bien arrosés en deçà du Jourdain, paraissent être une bonne place pour leurs troupeaux, leurs femmes et leurs petits enfants. Ils ne sont pas au niveau de l'appel de Dieu, mais ils ne sont pas non plus des apostats qui retournent au pays d'Égypte. Jusqu'à un certain point, ils sont «ennemis de la croix de Christ,... ils ont leurs pensées aux choses terrestres». Les choses du ciel — comme ressuscités avec Christ — n'ont aucun attrait pour ceux dont la volonté les conduit à s'établir aux lieux où Israël a erré comme voyageur. N'est-ce pas bien sérieux de voir que, depuis ce moment-là, ces tribus sont considérées comme distinctes d'Israël ? elles ont une histoire à part, en dehors du pays ; c'est comme l'histoire de Lot à Sodome, si distincte de celle d'Abraham qui était sur la montagne avec Dieu.

Le jour vint où l'on put dire aussi de ces deux tribus et demie : « Dans les partages de Ruben, ils ont eu de grandes contestations dans leur coeur. Pourquoi es-tu demeuré entre les barres des étables, pour entendre le bêlement des troupeaux ? Dans les partages de Ruben, ils ont eu de grandes contestations dans leur coeur » (Juges 5:15-16).

Leur oreille était ouverte pour écouter ce qui plaisait à leur coeur, et elle était sourde à l'appel de l'Éternel. Cependant il y avait eu un jour où Moïse avait refusé de sortir d'Égypte sans ces «femmes et ces petits enfants», dont le bien-être est maintenant l'empêchement à entrer dans le pays.

N'est-ce pas ce que nous voyons chaque jour autour de nous ? Des parents qui cherchent sérieusement et ardemment la conversion de leurs enfants, et ainsi leur sortie du pays d'Égypte, et qui, lorsqu'il s'agit de la carrière de ces mêmes enfants dans ce monde, choisissent un terme moyen ; le pays de la promesse, où a lieu le combat de Dieu, est rejeté, parce qu'on lui préfère une vie facile et aisée. Et pourtant cette vie est loin d'apporter le repos espéré ; car ceux qui ont cherché le repos sans aller dans les lieux célestes, ont dû cependant aller à la guerre comme les autres.

Il est très doux d'autre part, de voir comment le Seigneur prend soin des femmes et des enfants de ceux qui combattent dans ses batailles pour leurs frères. Nous pouvons en toute sécurité lui remettre nos familles comme à un tendre Père, à Celui qui est plus qu'un mari ; car nous savons qu'il en prendra soin en notre absence, si c'est à son service que nous sommes engagés ailleurs. Nous ne pourrions pas, même en étant avec elles, prendre soin d'elles s'il ne le faisait lui-même, tandis qu'il peut le faire sans nous si nous sommes occupés de ses affaires. Nous pouvons être occupés au service du Seigneur de bien des manières différentes. Un Éphroditite pouvait travailler avec zèle pour ses frères par la prière, et c'est peut-être à quelque saint infirme et retenu sur un lit de souffrances, que Paul a dû cette grande activité qui a réjoui tant de coeurs dans le champ de ses travaux pour Christ. Aussi voyons-nous des actions de grâces monter jusqu'à Celui qui avait mis au coeur de quelque humble et modeste saint de prier pour cela (2 Cor. 1:11).

3 Troisième Partie [le combat]

3.1 Chapitre 20 — Réalisation : les sept cors de bélier — Josué 6

Nous atteignons maintenant la dernière partie de notre méditation. Nous nous en sommes écartés à la fin du cinquième chapitre de Josué, pour examiner quel était l'état de l'âme dépeint dans «l'armure complète de Dieu», état dans lequel il était absolument nécessaire au peuple de Dieu de se trouver, pour pouvoir combattre victorieusement l'ennemi et résister au mauvais jour. Nous avons cherché aussi à apprendre quelque chose de ces conditions pratiques qui, si nous les observons fidèlement, nous promettent la présence bénie du Seigneur et la prospérité pour toutes nos entreprises dans ces guerres spirituelles (Josué 1).

Le chef de l'armée de l'Éternel avait dit à Josué : «Délie ton soulier de tes pieds ; car le lieu sur lequel tu te tiens est saint». Le lieu du combat était un lieu saint, et c'est comme «chef de l'armée de l'Éternel» qu'il est «venu maintenant».

Nous allons actuellement chercher à apprendre quelque chose des leçons que contient pour nous l'histoire d'Israël, quant à la réalisation pratique des «choses qui sont à nous», et à notre propre utilité pour la délivrance des autres : ces deux sortes d'activité caractérisent la vie et le combat du racheté. «Or Jéricho se fermait et se tenait soigneusement fermée». Cette ville où étaient déployées les forces de l'ennemi était non seulement fermée devant l'armée de l'Éternel ; elle lui était encore hostile : «elle se tenait soigneusement fermée, à cause des enfants d'Israël ; il n'y avait personne qui en sortît, ni qui y entrât». Mais Jéricho devait tomber devant les armées de l'Éternel. Satan doit comprendre qu'aucune puissance ne peut vaincre le peuple de Dieu, aussi longtemps qu'il marche dans l'obéissance et la dépendance, et qu'ainsi Dieu peut agir pour lui. Rahab était dans la ville et n'en pouvait sortir pour rejoindre ceux auxquels son coeur était lié. Israël était hors de la ville, et aucun pouvoir humain ne pouvait battre en brèche ces murailles qui atteignaient jusqu'au ciel. Mais il était venu dans ce monde un pouvoir qu'aucune malice de l'ennemi, aucune méchanceté de l'homme, ne pouvait détruire ou annuler : le pouvoir de la simple obéissance. C'est avec cette arme puissante que Jésus a lié l'homme fort, et c'est par cette même puissance qui l'a mené «jusqu'à la mort», qu'il a pénétré au milieu des derniers retranchements de l'ennemi pour délivrer ses captifs ! Et maintenant ceux qui ont été ainsi délivrés, vont être employés pour en délivrer d'autres par cette même puissante énergie, et pour réaliser et prendre possession avec eux des choses qui leur appartiennent.

Rappelons-nous que, lorsque le Seigneur veut donner à son peuple une position céleste (comme nous en avons le type dans le passage du Jourdain pour entrer en Canaan, ou dans le fait développé à la fin du premier et au commencement du second chapitre des Éphésiens) il faut que lui — la vraie arche de l'alliance — entre le premier dans les eaux de la mort, afin d'y faire un chemin par lequel son peuple passe, pour entrer dans le pays de la promesse.

Une autre vérité, bien précieuse aussi, nous est montrée dans ce fait que, lorsqu'une fois les enfants d'Israël sont entrés dans le pays et n'ont plus qu'à prendre possession de tout ce qui s'y trouve, l'arche suit les fidèles soldats de l'armée de l'Éternel.

C'est ainsi que cela doit être. Personne ne pouvait entrer dans les eaux de la mort, et les traverser sain et sauf, avant que Jésus y fût entré lui-même et les eût desséchées. Or là il faut qu'il soit seul ; personne que lui ne pouvait porter la colère, personne que lui ne pouvait tenir ferme au milieu de «l'enflure des eaux du Jourdain» (Jér. 49:19). Mais une fois ceci accompli, l'ordre est renversé : les «sept sacrificateurs qui portaient les sept cors de bélier» étaient en avant, et «ceux qui étaient armés» allaient devant les sacrificateurs, et l'arche de l'alliance de l'Éternel les suivait (Jos. 6).

L'écroulement des murailles de Jéricho prouve deux choses : d'abord, le bon état du coeur de ceux qui marchaient en avant, puis la présence de l'Éternel dans sa toute-puissance au milieu de ces coeurs fidèles. Nous trouvons deux autres occasions où la présence ou l'absence de l'arche est d'une signification très solennelle. Au quatorzième chapitre des Nombres, lorsque l'Éternel eut prononcé la sentence qui condamnait le peuple à errer pendant quarante ans dans le désert (à cause de l'incrédulité de ceux qui ne voulaient pas monter pour posséder le pays), et qu'il fut retourné lui-même en arrière pour errer avec eux, le peuple, au lieu d'accepter cette discipline comme venant de Dieu, ce qu'aurait sûrement fait la foi, essaya de marcher au combat sans l'arche de l'Éternel. «Puis s'étant levés de bon matin, ils montèrent sur le haut de la montagne, en disant : Nous voici, et nous monterons au lieu dont l'Éternel a parlé ; car nous avons péché. Mais Moïse leur dit : Pourquoi transgressez-vous le commandement de l'Éternel ? Cela ne réussira

point. N'y montez point ; car l'Éternel n'est point au milieu de vous, afin que vous ne soyez pas battus devant vos ennemis. Car les Amalékites et les Cananéens sont là devant vous, et vous tomberez par l'épée ; à cause que vous avez cessé de suivre l'Éternel, l'Éternel aussi ne sera point avec vous (Nom. 14:40-45).

Douze hommes avaient parcouru en sûreté le pays en long et en large pendant quarante jours, quelque temps auparavant, quoique les Amalékites et les Cananéens l'occupassent ; mais Dieu était avec ces hommes qui, par la foi, comptaient sur Dieu et non sur leurs propres ressources.

Maintenant ce sont six cent mille hommes rendus craintifs par l'incrédulité, dont le cœur regrette le pays d'Égypte ; aussi, les livrant à leur désir incrédule quand ils disaient : «Plût à Dieu que nous fussions morts au pays d'Égypte ou en ce désert» (Nom. 14:2), Dieu répond : «J'ai entendu les murmures des enfants d'Israël, par lesquels ils murmurent contre moi. Dis-leur : Je suis vivant, dit l'Éternel, si je ne vous fais ainsi que vous avez parlé, et comme je l'ai ouï : Vos cadavres tomberont dans ce désert ! Et tous ceux d'entre vous qui ont été dénombrés selon tout le compte que vous en avez fait, depuis l'âge de vingt ans et au-dessus, vous tous qui avez murmuré contre moi, si vous entrez au pays» (Nom. 14:27-30). Mais ils ne se soumièrent point à ce châtiment de Dieu. La foi aurait compté sur Dieu et aurait tout d'abord marché contre l'ennemi ; plus tard, elle aurait accepté la sentence, s'y serait soumise, et serait restée tranquille ; au lieu de cela, le peuple se leva de grand matin pour combattre sans avoir l'Éternel avec lui. Celui aux yeux de qui les enfants de Anak n'étaient rien, dit aux enfants d'Israël que s'ils veulent combattre avec leurs propres forces, ils seront battus par les Amalékites et les Cananéens. Mais cette parole d'avertissement «n'était pas mêlée avec de la foi dans ceux qui l'entendirent», pas plus que ne l'avaient été les bonnes nouvelles rapportées de Canaan par les espions. C'est pourquoi nous lisons : «Toutefois ils s'obstinèrent de monter sur le haut de la montagne ; mais l'arche de l'alliance de l'Éternel et Moïse ne bougèrent point du milieu du camp». Le résultat fut fatal : ils furent mis en déroute devant leurs ennemis jusqu'en Horma (destruction).

N'avons-nous pas là un exemple bien frappant du triste résultat auquel on arrive par les efforts qu'on fait contre l'ennemi, sans la présence du Seigneur ?

En 1 Samuel 4, une autre leçon est «écrite pour notre instruction». C'était le jour de la défaite des enfants d'Israël et leur ruine allait être complète. Les Philistins, instruments de la puissance de Satan que Dieu avait permise, étaient rangés en bataille contre Israël, et Israël fut battu. C'était dans l'infidélité que le peuple de Dieu était sorti pour aller à la rencontre de l'ennemi, et le résultat de cette tentative fut ce qu'il devait être. Cependant, au lieu d'être amenés par cette défaite à s'humilier jusque dans la poussière devant Dieu ; dans le sentiment de leur triste état, ils cherchent à identifier l'arche avec leur propre infidélité.

Pensez-vous que Dieu puisse les reconnaître dans cet état, et les secourir ? C'eût été impossible ! Nous lisons : «Faisons-nous amener de Silo l'arche de l'alliance de l'Éternel, et qu'elle vienne au milieu de nous, et nous délivre de la main de nos ennemis».

Ils le firent, en effet, et ils «se mirent à jeter de si grands cris de joie, que la terre en retentissait». Mais Dieu ne voulut point les entendre ; il savait comment garder intact son honneur, lors même que son arche se trouvait dans la maison de Dagon ; mais il ne veut pas reconnaître Israël dans cet état.

À Jéricho, au contraire, nous avons l'état normal de l'armée de l'Éternel dans le combat. Les sacrificateurs, en nombre complet, devaient marcher en avant et sonner les sept cors de béliers. Je trouve ici une pensée remarquablement belle et élevée ; une pensée qui entrera jusqu'au fond du cœur et de la conscience de tout lecteur chrétien, et fortifiera en lui la conviction qu'aucune parole divine ne nous a été donnée en vain et que chacune renferme une leçon pour nous. — C'est, grâce à Dieu, la conviction tous les jours plus profonde de celui qui écrit ces lignes dont la fervente prière est que lui-même avec tout le peuple de Dieu, apprenne à apprécier toujours davantage cette précieuse et divine Parole !

Le nombre sept est le symbole bien connu de la perfection dans les choses spirituelles ; la trompette est le moyen qui fait arriver jusqu'au cœur et à l'intelligence la pensée du témoignage rendu activement (Nom. 10:etc.). Le bélier est toujours la victime des consécration (Lév. 8:22, etc.). Le cor est employé comme symbole de la puissance. Ainsi, en réunissant tous les traits de ce beau type, nous avons le témoignage de la puissance d'une complète consécration à Dieu. Que c'est beau un peuple délivré, racheté, dans la pleine connaissance de tous ses privilèges, armé de l'armure complète de Dieu, obéissant de cœur et en pratique ; puis la présence au milieu d'eux d'un Dieu vivant et victorieux ; et enfin, à l'avant-garde de cette armée de l'Éternel, le témoignage de la puissance d'une consécration complète à Dieu ! Oh ! si l'Église de Dieu, si l'armée de l'Éternel avait su maintenir cette position merveilleusement bénie et heureuse de la consécration et de la puissance, cela n'aurait-il pas amené l'accomplissement de la prière du Fils au Père : «Que tous soient un, afin que le monde croie ?» (Jean 17).

Mais nous avons encore ici une autre pensée bien frappante. Lorsque le peuple entendrait le son des cors, il devait jeter un grand «cri de joie». Nous trouvons au Ps. 89, la même expression dans l'original, traduite par «un cri de réjouissance». «Oh ! que bienheureux est le peuple qui sait ce que c'est que le cri de réjouissance Ils marcheront, ô Éternel ! à la clarté de ta face». Nous avons donc ici ce cri de réjouissance qui s'accorde bien avec toute la scène décrite. Ils marchaient «à la clarté de la face» de Celui qui était figuré d'avance par l'arche, et pouvaient jeter le «cri de réjouissance» d'un peuple victorieux par l'obéissance et par la puissance de Dieu.

Cette petite troupe faisait donc chaque jour le tour de la ville ; elle paraissait, sans doute, bien méprisable à l'orgueilleuse ville de Jéricho, mais l'Éternel était là, et l'obéissance dans la patience était le caractère de la petite armée attendant qu'il fût répondu au cri de joie du peuple par la chute des murailles et la délivrance de ceux qui se trouvaient enfermés dans la ville tout en étant du côté de l'Éternel.

Mais ni un seul jour, ni deux, ni trois, ne suffisent pour amener cette victoire ; sept jours entiers doivent s'écouler ; la patience doit être éprouvée et reconnue parfaite ; c'était la patience de Dieu ! Et pendant que s'exerçait cette patience parfaite, la petite armée retournait chaque jour au vrai lieu de la force et du jugement de soi-même à Guilgal. Cela devait paraître insensé à ceux qui regardaient tout cela du haut des murailles de la fière Jéricho ; mais ceux qui connaissaient le secret de l'Éternel, pouvaient facilement supporter l'opprobre de Christ et le mépris de l'ennemi ; ils avaient foi en Celui dont ils portaient l'arche sur leurs épaules, et dont la présence invisible dirigeait tout.

Le septième jour vint enfin, et ce jour-là, ils devaient faire sept fois le tour de la ville. «Et à la septième fois, comme les sacrificateurs sonnaient des cors, Josué dit au peuple : Jetez des cris de joie, car l'Éternel vous a donné la ville» (Jos. 6:16). La puissance victorieuse de Dieu agissait pour eux par leur obéissance. «Le peuple donc jeta des cris de joie, et on sonna des cors. Et quand le peuple eut ouï le son des cors, et eut jeté un grand cri de joie, la muraille tomba sous soi ; et le peuple monta dans la ville, chacun vis-à-vis de soi, et ils la prirent» (Jos. 6:20). L'Éternel la leur avait donnée de fait, mais ils avaient eu à en prendre possession et à en déloger l'ennemi.

Il y a plus encore : ceux qui étaient retenus captifs par le pouvoir de l'ennemi devaient être délivrés. Rahab (avec toute sa «maison») avait été une «prisonnière ayant l'espérance» (Zach. 9:12), depuis le jour où elle avait «reçu les espions en paix», et les avait «mis dehors par un autre chemin». Elle s'était, par la foi, identifiée au peuple de Dieu, lorsqu'il n'était pas encore en possession d'un pouce de ce qui lui appartenait, et qu'il n'était encore qu'une troupe de pèlerins errants. Mais sa foi voyait plus loin, et elle pouvait dire : «Je connais que l'Éternel vous a donné le pays» (Jos. 2:9). Poussée par son amour qui désire le salut de son père, de sa mère, de ses frères et soeurs, et de ceux qui leur appartenaient, sa foi demande une «marque assurée», et c'est dans l'obéissance de la foi qu'elle

attache à sa fenêtre le cordon de fil d'écarlate : la «marque assurée» que lui avaient donnée les témoins de l'Éternel. Non seulement elle croit de coeur à leur témoignage, mais elle le «confesse des lèvres», en attachant le cordon d'écarlate à sa fenêtre. Le jour vint où Josué confirma le gage que lui avaient donné ces hommes ; comme le Seigneur Jésus reconnaitra aussi tout engagement pris maintenant en son nom, par les soldats de Christ.

Lorsque les murailles de Jéricho tombèrent, la seule chose qui resta debout fut la maison de Rahab. Elle pourrait dire avec nous : «Recevant un royaume inébranlable». Tout sera ébranlé quelque jour par le jugement, excepté ce qui, reposant sur la propitiation faite par Jésus, est déjà réconcilié. «Par la foi, Rahab, la prostituée, ne périt pas avec ceux qui n'ont pas cru, ayant reçu les espions en paix» (Héb. 11:31). Et encore : «Pareillement Rahab aussi, la prostituée, n'a-t-elle pas été justifiée par les oeuvres, ayant reçu les messagers et les ayant mis dehors par un autre chemin ?» (Jacq. 2:25). Sa foi, comme en un autre temps, celle de la femme de Samarie, avait agi, poussée par l'amour, et «plusieurs crurent à cause de la parole de cette femme». Son père, sa mère, ses frères et soeurs, et tous ceux qui leur appartenaient, furent sauvés en ce jour-là au moyen de l'obéissance des armées victorieuses d'Israël. Mais elle ne fut pas seulement sauvée, puis abandonnée à ses propres ressources ; non elle fut amenée dans le camp de l'armée de l'Éternel, et reçut une place d'honneur parmi les ancêtres du Seigneur de gloire (Ruth 4:21 ; Matth. 1:5).

Où devait aller, après tout cela, l'armée victorieuse ? — Elle aurait dû continuer ces glorieux combats, répondra quelqu'un. Non, elle aurait dû retourner à Guilgal, au lieu du secret de la puissance, du renouvellement de la force de l'Éternel ! Mais un jour de victoire est un jour d'épreuve pour l'âme, et Josué lui-même faiblit. (Qu'il est heureux pour nous que le vrai Josué ne puisse pas faiblir !) «Il envoya de Jéricho des hommes vers Aï» (Jos. 7:2). Hélas, ils n'étaient point retournés à Guilgal, car la victoire les avait amenés à se fier en leurs propres ressources et à négliger la vraie puissance.

Mais je continue mon sujet.

La fin du premier chapitre des Éphésiens montre donc Christ — la vraie arche — dans les eaux de la mort, et le peuple les traversant de pied sec, comme «vivifiés ensemble avec Christ, et ressuscités ensemble, et assis ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus».

Nous trouvons ceci en type dans le troisième chapitre de Josué, lorsque l'arche était portée sur les épaules des sacrificateurs au milieu de la rivière de la mort. Nous venons de remarquer que là où c'était une question de grâce souveraine, l'arche entrait la première dans les eaux, comme le Seigneur Jésus est entré le premier dans la mort où nous étions (Éph. 1:19).

Au sixième chapitre de Josué, nous avons vu que lorsqu'il était question de fidélité et de combat spirituel l'arche suivait.

Il me semble que la même analogie qui existe entre le troisième et le quatrième chapitre de Josué, se retrouve entre les deux prières de Paul : Éph. 1:15-22, et Éph. 3:14-21.

Le Seigneur est le premier dans la mort et dans la résurrection, et le peuple passe après lui ; «vivifiés ensemble avec lui» ; vus ainsi dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. Ne pourrions-nous pas appeler la prière de Éph. 1:15-22, du nom caractéristique de prière de possession ? L'apôtre désire qu'ils puissent connaître ce qu'ils possèdent : l'appel de Dieu dans la maison du Père (v. 3-6) ; l'héritage de Dieu ; c'est-à-dire la possession de toutes les choses créées assujetties sous les pieds de Christ, et de l'Église comme cohéritière avec lui (v. 9-11) ; et la puissance envers nous qui croyons, cette puissance qui a opéré envers Christ, quand Dieu l'a ressuscité d'entre les morts et l'a placé dans les lieux célestes, et qui a opéré envers nous aussi pour nous vivifier et nous ressusciter nous-mêmes.

La prière d'Éph. 3, n'est-elle pas le désir de l'apôtre que non seulement nous connaissions ce que nous possédons, mais encore que nous réalisions et que nous prenions possession, par la foi, de tout ce qui est à nous en Christ ? Ne pourrait-on pas l'appeler la prière de la réalisation ? Paul prie pour que nous soyons fortifiés en puissance par l'Esprit de Dieu, quant à l'homme intérieur ; ainsi nous sommes mentionnés d'abord, et après vient le but : «De sorte que le Christ habite, par la foi, dans vos coeurs». Il a été placé dans les lieux célestes, le Fils du Père, le centre de tous les merveilleux conseils de gloire, et il désire que nous puissions réaliser ce que nous sommes devant lui, afin que Christ qui est le centre, puisse habiter dans nos coeurs. Ce n'est pas seulement que les «yeux de notre coeur» puissent être éclairés pour voir (objectivement) cette perspective de nos possessions dans lesquelles Christ est entré comme homme et qui étaient à nous, en lui, comme au chapitre premier ; mais encore que Christ puisse habiter dans nos coeurs, lui qui est le centre de toute la gloire. Il désire alors que, considérant les choses depuis ce centre, et étant enracinés et fondés dans l'amour, nous soyons capables de comprendre (subjectivement) avec tous les saints, cette scène de gloire illimitée : «Quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur», un océan sans bornes ! Être de coeur avec Celui qui est le centre de tout, posséder Celui qui est ce centre, dans nos coeurs, par la foi ; et ainsi accepter ce qu'il fait et embrasser ce que son coeur embrasse, jusqu'à «tous les saints», qui forment le cercle le plus rapproché et le plus intime des affections de Christ. Nous pouvons ne pas nous trouver avec eux tous dans le même chemin ici-bas, s'ils marchent dans la désobéissance à la vérité, mais nous pouvons, si nous sommes près du coeur de Jésus, les porter dans le nôtre et être en communion avec les pensées de Jésus à leur égard, dans les lieux célestes.

Mais quelque merveilleuses et infinies que soient ces perspectives de gloire déroulées devant nous, elles ne fixent et ne retiennent pas nos affections ; elles ne s'emparent pas de notre coeur. C'est pourquoi il ajoute : «Et de connaître l'amour du Christ». Voici qui met notre coeur à l'aise. Si, comme quelqu'un l'a remarqué, je n'avais aucune habitude d'une cour et que j'y fusse tout à coup transporté, je serais sans doute ébloui par les splendeurs qui m'entoureraient ; mais ces splendeurs n'offrent rien qui puisse attirer les affections. Supposez maintenant que je trouve là mon meilleur ami et qu'il y soit le principal personnage ; aussitôt je me sentirai heureux et à mon aise. C'est ainsi que, de la gloire (qui sans être nommée est sous-entendue), l'apôtre passe immédiatement au coeur de Jésus, afin de nous mettre bien à l'aise au milieu de cette scène brillante. «L'amour du Christ» est cet amour que je connais déjà si bien, ayant appris à le connaître ici-bas dans les peines et dans les joies qui me le rendaient si précieux et si nécessaire tout le long du chemin. Mais quoique cet amour mette le coeur en repos et à l'aise, il est dit cependant qu'il «surpasse toute connaissance». C'est ainsi que nous sommes «remplis jusqu'à toute plénitude de Dieu».

«Or à celui qui peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons ou pensons» (il le peut assurément), «selon la puissance qui opère en nous»... Ce n'est pas seulement une puissance qui agit pour nous, — quoiqu'il soit bien heureux qu'elle l'ait fait aussi, mais «en nous», nous rendant capables de réaliser et de posséder cette gloire, en lui qui en est le centre ; de surmonter tous les obstacles ; d'enlever les choses de Christ aux mains de l'ennemi (comme Israël s'empara de Jéricho par la puissance qui opérait en lui), et ainsi de rendre déjà maintenant au Seigneur cette gloire qu'il possédera «dans l'assemblée pour toutes les générations du siècle des siècles ! Amen».

3.2 Chapitre 21 — Unité d'action ; diversité d'opérations ; le javelot de Josué — Jos. 8 ; Éph. 4 ; Rom. 12

En terminant cette étude, il serait peut-être utile d'ajouter quelques réflexions pratiques sur la vie et l'activité de l'armée de l'Éternel. Il y a dans le sixième chapitre de Josué une phrase qui a une grande portée : «Le peuple monta dans la ville, chacun vis-à-vis de soi». Il n'y avait ni conflits, ni contradiction dans leurs chemins mutuels ; l'ordre, la communion et l'harmonie les plus parfaites régnaient au contraire au milieu de l'armée triomphante de l'Éternel. C'était l'ordre divin, et il n'y en a aucun autre qui puisse lui être comparé. Il n'y avait pas deux hommes qui eussent la même tâche à poursuivre, le même travail à faire. Dieu ne se répète jamais. Il ne crée jamais

deux feuilles d'un arbre, deux brins d'herbe ou deux visages exactement pareils. Jamais il ne placera devant deux membres du corps de Christ, le même service à faire dans l'Église de Dieu. Chacun a sa propre tâche, quoiqu'elle puisse être liée étroitement à celle d'un autre ; personne ne saurait faire l'ouvrage d'un autre aussi bien que le sien, et chacun se tire mieux de son propre travail.

Pour réussir, comme l'armée de l'Éternel, il faut une divine unité d'action, qui produit nécessairement la diversité d'opérations. Dieu dirige tout spirituellement, et chacun montre sa confiance en son Seigneur et Maître et son obéissance à tous ses commandements, en allant «chacun vis-à-vis de soi» dans le chemin qui lui est assigné. Comme les soldats d'une grande armée, nous marchons à droite ou à gauche d'après les ordres reçus, au milieu de la fumée, de la confusion et du tumulte du champ de bataille ; nous ne connaissons pas, et nous ne pouvons comprendre, l'influence de chacun de nos mouvements sur le plan général de la bataille, et nous ne savons pas non plus quelles sont les intentions de notre chef, en face de l'ennemi.

La grande erreur que nous commettons trop souvent, c'est, au lieu de nous occuper à garder notre rang, de surveiller la conduite et la marche de notre frère, l'empêchant peut-être dans son travail et ne faisant pas le nôtre. Ceci ne devrait pas avoir lieu. La sagesse marque chaque pas fait dans l'obéissance, et chaque pas d'obéissance trouve chaque combattant à la place que Dieu lui a assignée. C'est ainsi que se fait le travail ordonné, avec un cœur plein de confiance en Dieu. L'action de quelque soldat de Christ, inconnu, relégué dans quelque coin ignoré, qui n'est peut-être connu que du Seigneur, cette action a son importance pour toute l'Église de Dieu. Se sentant un membre de Christ si chétif et si insignifiant, il peut croire que ses actes n'ont aucune importance, mais nous avons à apprendre que : «bien plutôt les membres du corps qui paraissent être les plus faibles, sont nécessaires ; car Dieu a composé le corps en donnant un plus grand honneur à ce qui en manquait, afin qu'il n'y ait point de division dans le corps, mais que les membres aient un égal soin les uns des autres. Et si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui ; si un membre est glorifié, tous les membres se réjouissent avec lui» (1 Cor. 12:22-26).

Nous avons un type frappant de cette vérité au huitième chapitre de Josué, dans la prise de Aï. Puis cette doctrine est spécialement développée pour nous en Éph. 4:1-16 ; Rom. 12, etc.

Lorsque Israël eut failli après la prise de Jéricho, et qu'une terrible discipline eut été exercée envers Acan, Israël étant ainsi purifié, l'Éternel ordonne à Josué de se lever et de monter contre Aï avec tout le peuple propre à la guerre. Des embuscades sont placées au nord et à l'orient de la ville, d'après le commandement de l'Éternel, sous la direction de Josué.

Maintenant, comme alors, il y a dans l'armée de Christ des avant-gardes, des piquets et des embuscades. Quelques soldats peuvent être appelés à tenir seuls pour Christ, bien loin de la communion des saints. Quelques-uns ont le poste de la sentinelle solitaire mais vigilante, sur la fidélité de laquelle repose en grande partie la sécurité de toute l'armée. Mais, que le sentier soit isolé, ou qu'il soit au milieu du rassemblement des saints, le service de Dieu, pour être complet, demande la fidélité, la vigilance et le dévouement de chacun des rachetés. Les hommes de Aï tombent dans l'embuscade ; l'armée de l'Éternel feint de leur céder et même de fuir. Il y a des moments où il nous faut en faire autant dans nos guerres spirituelles, des moments où il faut que notre douceur soit tellement connue de tous les hommes, qu'ils puissent s'imaginer que nous n'avons absolument rien à dire.

Un moment pareil peut paraître un triomphe pour l'ennemi, mais que ce triomphe sera court ! L'ennemi peut être ainsi amené à se compromettre tout à fait, tandis que la foi compte sur les ressources de Dieu et attend le moment favorable. C'est ainsi qu'a fait le Seigneur dans son jour à lui, où l'ennemi semblait triompher en tout. Mais quelles merveilleuses ressources se trouvaient cachées là, et quelle oeuvre le Seigneur accomplissait alors qu'il paraissait battu et abandonné de tous ! L'ennemi semblait avoir remporté une victoire si complète, lorsque Jésus, le méprisé et le rejeté des hommes, mourait de la mort d'un malfaiteur, que ces misérables auraient pu dire : Nous avons atteint notre but.

Mais combien fut grande la ruine de l'ennemi, lorsque les barrières de la mort, les «portes du hadès» furent emportées sur les épaules de ce puissant conquérant, et que la dernière forteresse de l'ennemi, la mort, succomba, abolie par la puissance de sa résurrection !

Il peut sembler aussi pour un temps que nous sommes battus ; nous pouvons céder et même fuir devant l'ennemi, nous fiant à notre Chef et à ses ressources invisibles, aux troupes de réserve qu'il emploiera pour remporter la victoire. Mais tout ceci demande beaucoup de foi, et une foi qui ne compte pas sur elle-même, mais sur Christ. L'oeil vigilant de Jésus remarque tout, des hauts lieux où il se trouve ; il ne retire pas ses yeux de dessus son peuple. «Alors l'Éternel dit à Josué : Étends le javelot qui est en ta main vers Aï, car je le livrerai entre tes mains. Et Josué étendit vers la ville le javelot qui était en sa main. Et ceux qui étaient en embuscade, se levèrent incontinent du lieu où ils étaient ; ils commencèrent à courir, aussitôt que Josué eut étendu sa main ; ils vinrent à la ville, la prirent, et se hâtèrent de mettre le feu dans la ville» (Jos. 8:18-19).

Nous voyons ici ce que le Saint Esprit produit sous la direction de Christ : l'unité d'action dans les cœurs de ceux qui sont sous sa puissante domination. Quelle merveilleuse unité ! elle va au delà de l'intelligence de l'homme, au delà des ordres reçus. Mais on ne rencontre aucune difficulté lorsque c'est le Seigneur qui agit, et que c'est un peuple obéissant qui entre dans le courant de ses merveilleuses opérations.

Le javelot de Josué, sans que cela eût été concerté d'avance, est étendu par une main qui ne se lasse point avant que tout soit accompli ; et c'est ce qui nous montre cette belle harmonie de l'unité, lorsqu'elle est vraiment de Dieu. Chaque soldat, en ce jour-là, avait son propre sentier tracé ; mais il n'y avait qu'un seul Josué avec un seul javelot pour tout diriger. C'est la vraie unité, et c'est la vraie diversité d'opérations qui a amené le bon résultat de la victoire. Si nous retournons maintenant au quatrième chapitre des Éphésiens, v. 1-16, nous trouvons ces diverses activités déployées dans l'Église de Dieu.

Au commencement du chapitre, v. 1-6, c'est une unité complète, septuple ; cependant la diversité marque la place de tous et de chacun. Le «prisonnier dans le Seigneur» nous exhorte à marcher d'une manière digne de l'appel qu'il vient de nous montrer, et qui offre trois traits principaux avec les vérités qui s'y rattachent : L'appel de Dieu à la position dans laquelle Christ, comme Fils et Homme, se trouve devant lui (chap. 1) ; notre relation avec Christ, comme étant son corps dont il est la tête (chap. 1) ; puis, à la fin du chapitre deuxième, le fait qu'ici-bas sur la terre, nous sommes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. C'est sur ces merveilleuses vérités que se base l'exhortation du chapitre quatrième.

«L'humilité» et la «douceur» nous conviennent en effet en la présence de Dieu ; pour être vraiment humbles, il faut que nous soyons en cette présence. Il en est de même pour la «longanimité», cette qualité divine qui doit grandir en nous en proportion de ce que nous avons à supporter. Elle est plus que la patience ; la longanimité suppose l'outrage et l'injure que nous devons supporter comme Dieu lui-même. «Nous supportant l'un l'autre dans l'amour» : cela est bien nécessaire, car la chair est en chacun de nous ; nous l'avons en nous-mêmes, et elle ne doit pas combattre cette même chair chez les autres, il faut donc qu'il y ait du support. On peut remarquer toutes les fois que ce support est exercé, qu'il amène chez celui qui en est l'objet, d'abord la honte puis, tôt ou tard, le jugement de soi-même devant le Seigneur. Ce sont les préliminaires du grand but que nous avons en vue : la gloire de Christ et une marche digne de notre appel. Nous devons nous distinguer par ces qualités d'humilité, de douceur et de support dans l'amour, ce dernier trait divin couronnant le tout et qualifiant de nature de Dieu, ce qui, sans cela, ne serait que de l'amabilité humaine.

L'apôtre nomme ensuite l'unité septuple. D'abord l'unité réelle et essentielle à laquelle est attachée notre responsabilité comme corps. Il commence par dire : «Vous appliquant à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix». Il faut de la diligence pour cela dans un jour

aussi mauvais que celui que nous traversons, et c'est là le but. Puis, quand nous en venons à la « pratique », nous devons « nous appliquer » à garder cette unité par le lien de la paix, qui nous unit en un « seul corps ».

Les deux premières unités se rattachent au Saint Esprit : « Il y a un seul corps et un seul Esprit ». La présence du Saint Esprit fait qu'il n'y a en réalité « qu'une seule espérance ». Il ne peut y en avoir une autre, pour ce qui est gardé dans l'unité vivante par le « seul Esprit » de Dieu en « un seul corps ». Les trois unités suivantes se rattachent à Jésus comme « seul Seigneur ». Nous voyons ici que sa position, comme dignité, est reconnue et acceptée par tous ceux qui invoquent le nom du Seigneur, « le nôtre et le leur ». Tous ceux-ci n'ont qu'une seule et même confession de son nom, « une seule foi ». Je crois que c'est là la pensée de l'apôtre. Ailleurs nous avons aussi « la foi », comme la vérité qui est entre l'âme et Dieu ; ou « la foi » elle-même, comme puissance et don de Dieu dans l'âme. Mais ici, c'est la confession et la profession commune « d'une seule foi » en « un seul Seigneur », profession exprimée par « un seul baptême » le baptême d'eau.

La dernière unité nous amène à « Dieu » comme tel, Père ou Auteur suprême de tous (chap. 3:15) ; qui est « au-dessus de tout », — voilà sa vraie place suprême, — « qui est partout », et enfin qui est « en nous tous ». C'est ainsi qu'il habite dans les saints. Ceci montre donc la position administrative de l'Esprit, du Seigneur et de Dieu. Nous trouvons ailleurs la révélation de la Trinité. Nous avons donc ces unités réelles, essentielles et vitales, qui se rattachent au Saint Esprit. Les unités qui se rattachent au Seigneur : la confession et la profession ; et celles qui se rattachent à Dieu comme Père et Être suprême.

L'apôtre se tourne ensuite vers la grande source de la diversité divine dans l'Église, vers Jésus, le vrai Josué. « Mais à chacun de nous la grâce a été donnée, selon la mesure du don de Christ » ; il est question ici des troupes des rachetés sur la terre, de l'Église entière de Dieu. Dans cette puissante armée, chacun a sa place ; pourquoi en ferions-nous partie si nous n'avions quelque mission à y remplir, « selon la mesure du don de Christ ? » Voilà qui détermine cette place. Christ voit ce qu'il est bon de donner et il est le Seigneur de tout. Nous le trouvons ici dans sa position glorieuse, comme « monté en haut ». Et comment a-t-il atteint cette place merveilleuse ? Il est d'abord descendu jusque dans les derniers retranchements de la puissance de Satan, la mort. Mais il l'a fait pour détruire cette puissance de l'ennemi par une apparente défaite : en mourant lui-même il a frappé la mort. Puis il a brisé les barrières du tombeau, et il est « monté en haut, il a emmené captive la captivité, et il a donné des dons aux hommes ».

Dans l'histoire d'Israël, une image de cette merveilleuse victoire avait été présentée d'une manière terrestre dans le cantique le Débora : « Réveille-toi, réveille-toi, Débora ; réveille-toi, réveille-toi, dit le cantique. Lève-toi, Barac, et emmène en captivité ceux que tu as faits captifs, toi, fils d'Abinoham » (Juges 5:12). Mais les effets de cette victoire-là n'avaient duré que très peu de temps, et avaient passé. L'éternelle victoire de Jésus, par contre, est si complète qu'il peut faire de ces captifs libérés son armée à lui, et l'employer avec énergie contre l'ennemi, dans ce jour glorieux où il liera Satan et le jettera dans l'abîme, et remplira toute la terre des résultats de sa victoire et de sa gloire.

Ses armées ne seront-elles pas joyeuses alors de publier sa victoire ? La première délivrance d'Israël est toujours un type de cette dernière délivrance, bien plus grande encore. Au jour de leur rédemption d'Égypte, ils avaient eu à « s'arrêter pour voir la délivrance de l'Éternel » ; il en sera de même au jour de la délivrance finale. Leur extrémité est pour Dieu le moment favorable et il en est toujours ainsi.

L'Église peut dire : « Tu es monté on haut, tu as mené captive la captivité, tu as reçu des dons dans l'homme » (Ps. 68:18). Le jour viendra où on pourra dire : « Même pour les rebelles » (Israël), « afin que l'Éternel Dieu habite au milieu d'eux ». En attendant « il a donné des dons aux hommes », il n'a pas seulement « reçu des dons dans l'homme », mais il a « donné des dons aux hommes », aux membres de son corps. Cette même puissance qui délivrera le monde de la puissance de Satan, il la distribue maintenant entre ses membres, afin qu'ils en délivrent d'autres et les édifient ensemble par la parole de sa grâce. Avec quel Christ merveilleux nous avons à faire ! Un Christ qui est descendu d'abord « dans les parties inférieures de la terre », c'est-à-dire au tombeau. La créature est tombée avec le premier Adam, et est devenue esclave de la puissance de Satan et de la mort ; Jésus, le second Adam, passa par la mort, puis « monta au-dessus de tous les cieus ». Je vois d'abord les sombres profondeurs de la ruine où gît la créature puis regardant au plus haut des cieus, « aux cieus des cieus qui sont à l'Éternel », j'y vois un homme qui les remplit tout entiers. Il a tout traversé, depuis la ruine la plus extrême jusqu'aux plus grandes hauteurs de la gloire, « afin qu'il remplît toutes choses » et cela il l'a fait comme homme ! Voilà le Christ avec lequel nous avons à faire ; le Christ que nous avons à servir, réalisant par la foi l'immensité de ces merveilleux champs de gloire, et les profondeurs de la misère de la créature tombée, sous la puissance de Satan.

Après cela, nous trouvons la diversité des dons spéciaux et permanents qu'il a donnés aux hommes : « Et il a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs, en vue de la perfection des saints, pour l'oeuvre du service, pour l'édification du corps de Christ » (Éph. 4:11-12). Les apôtres firent leur oeuvre spéciale de fondation et ils passèrent. Leur puissance spéciale et leur ministère pour fonder, n'ont pas été donnés à d'autres après eux : personne ne pourrait dire maintenant : « N'ai-je pas vu le Seigneur ? » et c'est pourtant une qualification nécessaire pour cette oeuvre ; personne ne pourrait dire non plus : « C'est ainsi que j'en ordonne dans toutes les assemblées » (1 Cor. 7:17). Sans ces qualités spéciales, il n'y a pas d'apôtres. Leur oeuvre a été faite et s'est terminée lorsque le dernier apôtre a quitté cette scène. Il a donné « les uns comme apôtres », et c'est fini.

Il a donné « les autres comme prophètes ». Ne puis-je pas dire que Marc en était un, et que Luc en était un autre. Ils n'étaient pas des apôtres, mais ils ont écrit par divine inspiration leurs évangiles et les Actes. Ce service-là, ainsi que l'enseignement oral tel qu'il était alors révélé, par les prophètes, était leur service ; ils l'ont accompli, puis ils ont passé eux aussi ; leur travail était terminé (*).

(*) Le don de prophétie est continué maintenant d'une autre manière, car ceux qui, dans leur service, parlent aux consciences de la part de Dieu, — que ce soit à des saints ou à des pécheurs, — prophétisent dans le sens ordinaire du mot.

« Et il a donné... les autres comme évangélistes » : l'oeuvre de ceux-ci est de porter « la bonne nouvelle » à ceux qui sont perdus dans ce monde méchant, et d'amener les âmes délivrées de l'esclavage de Satan, à la connaissance de leur position en Christ. Ils ont donc, comme armée de l'Éternel, à combattre contre l'ennemi.

« Et d'autres comme pasteurs et docteurs », pour paître et soigner le troupeau de Dieu et le conduire dans le chemin du Seigneur. Tous ces dons spéciaux et permanents sont attachés aux individus ; un évangéliste est toujours évangéliste, même lorsqu'il n'évangélise pas. Un pasteur et un docteur restent pasteur et docteur, quoiqu'ils ne soient pas toujours à l'oeuvre. Ce sont les dons stables de Christ à l'Église, « jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ ». Ceci est la fin et le but du ministère dans l'Église de Dieu. Même lorsque le Seigneur montre (v. 12) dans quel but il a ainsi distribué ses dons, il met en premier lieu le saint individuellement avant même de parler du corps tout entier. C'est ainsi que la position et les relations individuelles du saint avec le Père, sont développées dans le premier chapitre de cette épître, avant qu'il soit question de sa position et de ses relations avec Christ comme membre de son corps. C'est pourquoi il dit ici d'abord : « En vue de la perfection des saints », puis ensuite : « Pour l'oeuvre du service, pour l'édification du corps de Christ ». Et le but qui doit être atteint est : « Jusqu'à ce que nous parvenions tous », c'est-à-dire individuellement, chaque saint de tout le corps de Christ, « à l'unité de la foi », une base uniforme de foi qui est la connaissance des choses de Christ et de notre position devant lui ; le terrain de tous étant : « la connaissance du Fils de Dieu », Celui qu'attend l'Église, sur la personne ressuscitée duquel elle est édifiée,

«le Fils du Dieu vivant», auquel ayant foi l'Église peut vaincre le monde, et qui la prendra à lui dans la maison du Père et dans la gloire. La mesure de la croissance de chacun étant «un homme fait», en contraste avec les «petits enfants» (v. 14) ; et «l'homme fait» n'ayant qu'une seule mesure et qu'une seule stature à laquelle il doit atteindre, celle de la «plénitude du Christ».

Après ces dons permanents, nous trouvons «tout le corps», selon l'opération de chaque partie dans sa mesure. Ici c'est la position et les fonctions de chacun des membres de Christ, sans exception. L'expression «opération» est très belle ; car ce n'est pas seulement de la croissance individuelle de chaque chrétien que dépend la prospérité de tout le corps ; mais c'est aussi de l'opération de chaque partie dans sa mesure, que dépend l'accroissement du corps pour l'édification de lui-même, en amour.

Nos coeurs ne peuvent s'empêcher de se figurer ce qu'aurait été l'Église de Dieu, — l'armée de l'Éternel, — si ces magnifiques pensées de Christ avaient été mises en pratique et avaient porté leurs fruits. Cependant, et nous en bénissons son nom ! sa pensée reste la même ; la foi entre dans cette pensée, et la fidélité agit en conséquence, même s'il n'y a sur la terre que deux ou trois qui reconnaissent cette vérité.

Quelle ruine, quelle épave est devenue l'Église entre les mains de Satan et des hommes ! Et, malgré tout, l'oeuvre de la grâce et de la vérité continue, et on verra une fois qu'en dépit de toutes les chutes et tous les manquements, Celui qui connaissait les conseils, et les pensées de Dieu et est descendu pour les accomplir par la puissance de l'amour divin, l'a fait d'une manière si efficace, qu'il se présentera l'assemblée à lui-même, glorieuse et sans tache, en amour.

Au douzième chapitre de l'épître aux Romains, nous trouvons aussi cette «unité d'action» et cette «diversité d'opération», dans leur puissance pratique et vivifiante.

Le chapitre commence par cette vérité, qui est la plus importante dans la vie pratique d'un soldat de l'armée de l'Éternel : la consécration personnelle au Seigneur (v. 1-3). «Je vous exhorte», dit l'apôtre, «par les compassions de Dieu». Et ce sont les merveilleuses compassions développées du chapitre 3 au chapitre 8 (*), qui sont la base de l'exhortation du chapitre 12. «À présenter vos corps», qui jusqu'ici avaient été les esclaves du péché et de toute folie, «en sacrifice vivant». Ceci montre Jésus d'une manière touchante comme la parfaite offrande de gâteau, l'homme sans péché devant les cieus et devant son Père ! Son entière perfection dans ce beau caractère n'a été manifestée que lorsqu'il mourut en obéissance à son Père et pour la gloire de son Père.

(*) Le chapitre 12 se relie à la fin du chapitre 8. Les chapitres 9, 10, 11, sont une parenthèse qui traite d'Israël dans le passé, dans le présent et dans l'avenir.

Si nous nous étendions sur la beauté de l'offrande du gâteau présenté à l'Éternel (Lév. 2), nous mentionnerions un ingrédient qui, s'il ne faisait pas partie de l'offrande, ne devait cependant jamais être oublié : «le sel». Le sel représente la puissance de la sainteté en séparation, puissance qui, en lui, était toujours parfaite. Il y avait en Jésus une sainteté qu'il employait pour apporter l'amour de Dieu à l'homme, parce que lui ne pouvait être souillé ; et c'est la puissance de cette sainteté qui le distinguait de tous les autres hommes. Il insiste là-dessus à la fin d'un de ses discours les plus solennels (Marc 9) : «Ayez du sel en vous-mêmes, et soyez en paix entre vous». Il les exhorte à avoir cette puissance intérieure de sainteté et de sainte grâce qui lie l'âme pratiquement à Dieu, la rendant capable de résister au mal et de choisir le bien dans ce monde méchant. C'est ce qui rend le «sacrifice vivant», «agréable à Dieu». C'est ainsi que se montre en nous l'encens de ses grâces, autant que cela se peut. Aucune créature n'a jamais été offerte à Dieu selon sa propre valeur ; Jésus seul l'a été. Lui possédait cette perfection intrinsèque qui est présentée à Dieu et qui avait été éprouvée par le feu répandant toujours et uniquement son propre parfum de bonne odeur : tout l'encens montait à Dieu. C'est donc seulement autant que Christ vit en nous, que nous pouvons être «agréables» à Dieu. C'est là notre «service intelligent».

L'apôtre passe ensuite à notre position relative de séparation d'avec le monde et ses voies ; et, la prenant dans l'obéissance, nous trouverons, comme Énoch, la volonté de Dieu bonne et agréable et parfaite ; ou, comme Moïse qui avait trouvé grâce devant Dieu, nous chercherons à connaître les voies de Dieu, afin que nous trouvions grâce à ses yeux. Ensuite l'apôtre exhorte à l'humilité (v. 3) ; à n'avoir pas une haute pensée de soi-même dans la position de responsabilité que Dieu a donnée à chacun. Non pas une fausse humilité, mais une humble et cependant ferme acceptation de la position et de la mesure de foi que Dieu a départie, dans la dépendance du Seigneur.

Après cette consécration ou présentation personnelle, l'apôtre passe aux relations mutuelles que nous devons avoir comme étant «un seul corps en Christ» (v. 4-5). «Car, comme dans un seul corps nous avons plusieurs membres, et que tous les membres n'ont pas la même fonction, ainsi, nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps en Christ, et chacun individuellement membres l'un de l'autre». Alors vient la responsabilité individuelle de chacun : si c'est la prophétie, prophétisons ; si c'est le service, soyons occupés du service, ou de l'enseignement ou de l'exhortation ; celui qui distribue, qu'il le fasse en simplicité ; celui qui est à la tête, qu'il conduise soigneusement ; celui qui exerce la miséricorde, qu'il le fasse joyeusement.

L'amour doit être sans hypocrisie et venir du fond du coeur ; nous devons avoir en horreur le mal et tenir ferme au bien ; être pleins d'affection pour les autres et être les premiers à rendre l'honneur aux autres ; fervents en esprit et pas paresseux quant à l'activité, et ainsi servant le Seigneur. «Vous réjouissant dans l'espérance ; patients dans la tribulation ; persévérants dans la prière ; subvenant aux nécessités des saints ; vous appliquant à l'hospitalité. Bénissez ceux qui vous persécutent ; bénissez et ne maudissez pas. Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent, et pleurez avec ceux qui pleurent ; ayant, les uns envers les autres, un même sentiment ; ne pensant pas aux choses élevées, mais vous associant aux humbles. Ne soyez pas sages à vos propres yeux ; ne rendant à personne mal pour mal ; vous proposant ce qui est honnête devant tous les hommes ; s'il est possible, autant que cela dépend de vous, vivant en paix avec tous les hommes ; ne vous vengeant pas vous-mêmes, bien-aimés ; mais laissez agir la colère, car il est écrit : «À moi la vengeance ; moi je rendrai, dit le Seigneur». «Si donc ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire ; car en faisant cela tu entasseras des charbons de feu sur sa tête. Ne sois pas surmonté par le mal, mais surmonte le mal par le bien ».

Quelle magnifique liste des grâces et des vertus que Dieu veut trouver dans la vie pratique, comme dans les combats des soldats de Christ ! Puisse-t-elle être gravée sur nos coeurs et vue de tous dans la vie de chacun de ceux qui sont à lui, afin que son nom soit glorifié !

Nous voyons donc que, quoique l'unité d'action en un seul corps soit absolument nécessaire aux soldats de Christ, lorsqu'ils agissent sous ses yeux et sous ses ordres comme capitaine de l'armée de l'Éternel, la diversité d'opération est cependant maintenue tout du long : chacun ayant sa propre place et le service qui lui est assigné. Car comme les membres de nos corps humains, quoiqu'étant plusieurs, ne se gênent pas mutuellement dans l'exercice de leurs diverses fonctions, mais qu'au contraire, chacun travaillant dans l'unité, ils forment un tout harmonieux, il doit en être de même dans l'Assemblée de Dieu !

Que Dieu donne la simplicité de coeur et d'intentions à son peuple, à chacun et à tous, afin que nous puissions comprendre ses pensées et sa volonté, et que, les comprenant, nous soyons trouvés servant le Seigneur, selon la mesure qui nous a été départie, et dans la position où nous pouvons le mieux le glorifier, accomplir ses desseins, et remporter ses victoires ici-bas. Le jour viendra où nous pourrons déposer notre armure et laisser de côté pour toujours la ceinture du service. C'est le Seigneur qui la ceindra alors, dans son amour insondable et éternel, qui, se ceignant de nouveau, s'avancera et nous servira les meilleures choses qui seront sur la table

du Père, nous nourrissant de sa propre main, pour nous faire jouir le plus possible de cette demeure d'en haut, où nous serons avec lui et lui avec nous, dans une joie douce et paisible, pour l'éternité.

3.3 Chapitre 22 — La dernière trompette. Conclusion — 1 Thess. 4:16

«Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel» (1 Thess. 4:16).

L'armée de l'Éternel n'attend plus maintenant qu'une seule parole de commandement, une parole précieuse et glorieuse. Celui dont la voix s'est fait entendre une fois sur la terre dans son humble miséricorde, et qui parle maintenant du ciel avec cette même grâce que n'a pu changer le péché de l'homme, poussera ce «cri» de ralliement pour les siens. Il n'est connu que par eux, et ceux seulement qui ont connu la voix du Berger, entendront et comprendront ce cri ; en un clin d'oeil tout sera changé, et nous serons «toujours avec le Seigneur».

Quelle note pénétrante ce sera pour plus d'un soldat fatigué qui a suivi fidèlement son humble sentier dans l'armée de l'Éternel ! Plus d'un aura déjà posé sa tête sur le sein du Maître pour y «dormir» en attendant que le jour vienne, son esprit étant avec le Seigneur. D'autres seront trouvés parmi les «vivants qui demeurent», et lorsque la voix de Jésus se fera entendre, ils seront à leur poste, comme un homme qui attend son maître. Cette voix atteindra ceux qu'il aime au milieu des mille et mille circonstances diverses de la vie, et les appellera pour les emmener en haut dans la maison du Père. La Puissante armée du Seigneur se lèvera en silence et en secret, comme lors de sa propre résurrection. Il recueillera la poussière de son peuple, conservée soigneusement jusqu'ici par sa puissance. Les quatre vents des cieux peuvent l'avoir dispersée au loin ; les quatre quartiers de la terre peuvent paraître l'avoir engloutie ; mais elle devra livrer ce qui lui appartient. La mer devra rendre ceux qui sont à Christ et qui peuvent avoir trouvé dans ses profondeurs un tombeau ignoré. Les tombes bien scellées, les silencieuses demeures des morts devront être dépouillées de leur précieuse poussière. Le sol intact, la tombe encore fermée, raconteront que Celui qui est sorti de son tombeau encore scellé, laissant là «son suaire plié à part», a ordonné que «les morts en Christ» ressuscitent dans le même silence, par la même puissance tranquille et invisible. Lorsqu'il viendra les chercher, ils quitteront leurs places, comme lui, «les prémices», l'a quittée. L'armée vivante qui restera entendra sa voix, et alors le corruptible revêtira l'incorruptibilité, le mortel revêtira l'immortalité, et on entendra le cantique triomphant de l'Église, répondant à ce «cri» puissant : « Où est, ô mort, ton aiguillon ? où est, ô hadès, ta victoire ? » (1 Cor. 15). Et alors «ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts» (Apoc. 22:4).

Comme Énoch aux temps anciens, ils ne «paraîtront» plus, parce que Dieu les aura pris. Cette espérance n'est-elle pas un puissant stimulant pour nous engager à servir sérieusement et avec zèle Celui que nous attendons ? La «crainte du Seigneur» chez ceux qui ne sont pas de Christ, doit presser les soldats de Christ ici-bas à persuader les hommes. Ils savent que l'Église endormie a eu son cri de minuit. Ils savent que la venue du Seigneur a été oubliée, niée même ; ils savent combien de ceux qui aiment Christ sont tombés dans le piège du «mauvais serviteur», qui dit : «Mon maître tarde à venir». De nouveau ils ont entendu sa voix ; ils ont apprêté leurs lampes, et sont sortis à sa rencontre. Ils connaissent la solennité de l'heure actuelle ; ils sentent que le point du jour est proche ; et ils veillent dans l'obscurité pour attendre l'Époux de l'Église, «l'étoile brillante du matin». Ils sentent que toute la confusion du moment présent indique l'état des pauvres vierges folles. Ils savent aussi, hélas ! quelle sera la terrible lamentation qui passera sur ces pays où Christ est professé ; mais où lui-même, hélas ! reste inconnu : «Seigneur, Seigneur, ouvre-nous», alors que la porte sera fermée pour toujours.. Quel moment de terreur ce sera en effet ! Mais aussi quel moment brillant et glorieux pour ceux qui appartiennent à la «première résurrection» ; qui sont ressuscités ou transmués par sa puissance, comme preuve qu'ils sont «agréables dans le Bien-aimé».

Sa résurrection à lui était la preuve de la perfection et de la gloire de sa personne. La nôtre sera la preuve de la perfection de l'oeuvre sur laquelle nous nous reposons.

Nous pouvons donc sûrement nous «consoler l'un l'autre par ces paroles».

«Ainsi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'oeuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur» (1 Cor. 15:58). Amen.

Un si grand Salut, (Hébreux 2:3) par F.B. Hole

Traduit et adapté de The Great Salvation

Tables des matières

- 0 INTRODUCTION
- 1 Chapitre 1 — LE PARDON
 - 1.1 Tous coupables devant Dieu
 - 1.2 La culpabilité des peuples idolâtres
 - 1.3 La culpabilité des hommes cultivés
 - 1.4 La culpabilité des juifs
 - 1.5 La culpabilité de l'homme moderne
 - 1.6 Le pardon des péchés = rémission ds péchés
 - 1.7 Pardon et justification
 - 1.8 Le fondement du pardon
 - 1.9 Question 1 : Pour tous les hommes ?
 - 1.10 Question 2 : Une fois pour toutes
 - 1.11 Question 3 : Le pardon futur entraîne-t-il l'insouciance vis-à-vis du péché ?
- 2 Chapitre 2 — LA JUSTIFICATION
 - 2.1 La justice de Dieu
 - 2.2 La justification par le sang
 - 2.3 L'assurance de la justification — Rom. 4:25
 - 2.4 La justification par la foi
 - 2.5 La justification de vie
 - 2.6 Question : Justification par la foi selon Paul ou par les œuvres selon Jacques (Rom. 3:28 ; Jacq. 2:24)
- 3 Chapitre 3 — LA RÉDEMPTION
 - 3.1 La rédemption par victoire (Exode) ou par paiement d'une rançon (Ruth)
 - 3.2 La rédemption future en Israël
 - 3.3 Le fondement de la rédemption
 - 3.4 La libération de la loi et du monde
 - 3.5 La délivrance de l'emprise de Satan
 - 3.6 La rédemption de nos corps — Rom. 8:23
 - 3.7 Le but de la rédemption
 - 3.8 Question 1 : Rédemption future ou présente ?
 - 3.9 Question 2 : Éph. 1:14 — Rédemption de la possession acquise
 - 3.10 Question 3 : Ruth : Rédemption et le livre de Ruth
- 4 Chapitre 4 — LA RÉCONCILIATION
 - 4.1 L'éloignement de Dieu
 - 4.2 Le besoin de réconciliation
 - 4.3 Le fondement de la réconciliation
 - 4.4 La réconciliation du croyant
 - 4.5 La réconciliation de toutes choses
 - 4.6 Question : Rom. 11:15 — Réconciliation du monde
- 5 Chapitre 5 — LE SALUT
 - 5.1 Le salut offert à ceux qui périssent :
 - 5.2 Le salut dans l'Ancien Testament
 - 5.3 Le salut initial
 - 5.4 Le salut journalier
 - 5.5 Le salut futur
 - 5.6 Question 1 : Phil. 2:12 — Travailler à son propre salut avec crainte et tremblement
 - 5.7 Question 2 : Actes 2:40 — Sauvez-vous de cette génération perverse
 - 5.8 Question 3 : Matt. 24:13 — Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé
 - 5.9 Question 4 : Rom. 10:9 — La « confession de bouche » nécessaire au salut ?
- 6 Chapitre 6 — LA SANCTIFICATION
 - 6.1 Une mise à part pour Dieu
 - 6.2 Les deux sanctifications
 - 6.3 La sanctification de position
 - 6.4 La sanctification pratique
 - 6.5 Question 1 : Qu'est-ce qu'un saint ?
 - 6.6 Question 2 : Délivrance du péché, complète et actuelle : est-ce possible ?
- 7 Chapitre 7 — LA NOUVELLE NAISSANCE
 - 7.1 Nécessité de la nouvelle naissance
 - 7.2 Images de l'Ancien Testament sur la nouvelle naissance
 - 7.3 Naître d'eau et d'Esprit— Jean 3:5
 - 7.4 Régénéré par la Parole de Dieu
 - 7.5 Né de Dieu
 - 7.6 La nouvelle naissance et la foi
 - 7.7 Enfants de Dieu
 - 7.8 Question 1 : Purification par le sang ou par la Parole de Dieu ?
 - 7.9 Question 2 : Né de nouveau, né d'eau et de l'esprit, né de Dieu : la même chose ?
- 8 Chapitre 8 — LA VIVIFICATION
 - 8.1 Morts quant à Dieu et vivifiés par lui
 - 8.2 Vivification et nouvelle naissance
 - 8.3 La vivification par le Père, le Fils et le Saint Esprit — Jean 5:21 ; 6:63

- 8.4 Vivifiés ensemble avec le Christ — Éph. 2:5 ; Col. 2:13
 8.5 La vivification du corps — Rom. 8:11
 9 Chapitre 9 — LE DON DU SAINT ESPRIT
 9.1 Né de l'Esprit et habité par l'Esprit
 9.2 Remplis de l'Esprit
 9.3 Marcher par l'Esprit
 9.4 L'Esprit, puissance du service
 9.5 L'Esprit, puissance d'unité
 10 Chapitre 10 — LA NOUVELLE CRÉATION — 2 Cor. 5:17
 10.1 «Voici, je crée Jérusalem pour être une jubilation, et son peuple, une joie»
 10.2 «Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création»
 10.3 «Voici, toutes choses sont faites nouvelles»
 10.4 «Le nouvel homme, créé selon Dieu»
 10.5 «Ni la circoncision, ni l'incirconcision... mais une nouvelle création» — Gal. 6:15
 10.6 «Un nouveau ciel et une nouvelle terre»
 10.7 Question : Rapport entre nouvelle création et Genèse 1
 11 CONCLUSION : La grandeur du salut (Héb. 2:3)

0 INTRODUCTION

La Bible présente le «si grand salut, qui, ayant commencé par être annoncé par le Seigneur, nous a été confirmé par ceux qui l'avaient entendu, Dieu rendant témoignage avec eux par des signes et des prodiges, et par divers miracles et distributions de l'Esprit Saint, selon sa propre volonté» (Héb. 2:3-4).

Les croyants qui jouissent de ce «si grand salut» connaissent pratiquement quelque chose de sa valeur. Pourtant, ce n'est qu'en étudiant avec soin la Parole de Dieu que nous pouvons entrevoir sa véritable grandeur. Aussi, le but de cette brochure est-il de présenter l'enseignement de la Parole sur le salut vu dans son côté individuel, les bienfaits collectifs liés au salut étant seulement touchés ici ou là.

Le salut a une portée très large. Il comprend toutes les bénédictions qu'apporte l'évangile, non seulement le pardon des péchés, mais également tous les conseils d'amour de Dieu pour ses enfants et pour la gloire du Seigneur Jésus. C'est une à une qu'il convient d'approfondir ces bénédictions. Pour cette raison, chacun des chapitres qui suivent développe un aspect particulier du salut afin d'en permettre une meilleure compréhension.

De la même manière que nous ne pouvons voir simultanément les différents côtés d'un bâtiment, il nous est impossible de saisir l'ensemble du plan divin en une seule fois. Nous devons nous contenter de considérer un élément après l'autre. Mais, chaque fois, l'étude détaillée d'un aspect du salut nous réjouira et nous permettra un progrès spirituel.

Après cette étude de détail, nous pourrions mieux entrevoir comme un ensemble les bénédictions que Dieu nous a réservées. Ainsi serons-nous gardés dans un sain équilibre en ne favorisant aucune vue partielle. Nous avons à distinguer les différentes vérités sans les diviser, car elles sont toutes liées entre elles.

Puisse cette brochure nous aider à croître dans la connaissance du salut et de son Auteur. Ainsi nos coeurs seront-ils toujours davantage portés aux actions de grâces et à la louange envers Dieu.

1 Chapitre 1 — LE PARDON

Quelle joie d'être pardonné ! Un enfant éprouve cela très jeune lorsque sa conscience s'éveille. De même, le besoin du pardon de Dieu, résultant du sentiment de culpabilité devant lui, est souvent le premier signe que l'Esprit a commencé d'agir en quelqu'un.

Nous espérons que notre lecteur possède l'assurance de ce pardon par la foi au Seigneur Jésus Christ. Le texte qui suit est écrit pour l'affermir sur ce point et lui permettre ensuite de se réjouir pleinement dans ce pardon qui est une bénédiction fondamentale de l'évangile.

1.1 Tous coupables devant Dieu

Écoutons d'abord ce que l'épître aux Romains dit au sujet du pardon des péchés, car c'est dans cette épître que sont exposés les premiers principes de l'évangile.

Après avoir déclaré, dès l'introduction, que l'évangile est la «puissance de Dieu en salut à quiconque croit» (Rom. 1:16) l'apôtre Paul commence son développement doctrinal en parlant de «la colère de Dieu» et de la culpabilité des hommes.

Nombreux, hélas, sont ceux qui ne veulent pas reconnaître cette culpabilité personnelle. Ils essaient de détruire les bases sur lesquelles repose leur responsabilité devant Dieu. D'une part, ils font valoir une prétendue bonté naturelle chez l'homme qui conduirait l'humanité à un progrès moral continu et, d'autre part, ils rejettent toutes les normes reçues concernant le bien et le mal.

Pour ces raisonneurs, le bien et le mal seraient tout à fait relatifs, puisque déterminés dans le passé par les personnes les plus influentes et de nos jours par les sondages d'opinion. Selon eux, la pensée humaine resterait seul arbitre dans ces questions. C'est pourquoi l'unique culpabilité qu'ils reconnaissent est le non-respect des usages et des lois en vigueur dans un pays à une époque donnée, autrement dit une culpabilité devant leurs semblables et devant la société en général.

Cette manière de voir néglige un point capital : l'homme n'est pas indépendant de tout et devra rendre des comptes à son Créateur. C'est pour cela que la colère de Dieu est déclarée contre toute impiété — le fait de vivre sans Dieu — et contre toute iniquité — le fait de commettre ce que Dieu désapprouve. Sa Parole affirme que nous sommes tous coupables devant Lui, même si cette culpabilité varie de l'un à l'autre.

L'épître aux Romains présente le sujet en divisant l'humanité en trois catégories : d'abord les peuples idolâtres, puis les hommes les plus cultivés et enfin les juifs.

1.2 La culpabilité des peuples idolâtres

Un temps assez long peut être nécessaire pour convaincre un homme de péché. Aussi l'apôtre commence-t-il par décrire le triste état des peuples idolâtres et dépravés (Rom. 1:18-32).

La Parole de Dieu les déclare coupables, «inexcusables» parce qu'ils n'ont pas gardé la connaissance du Dieu suprême donnée initialement à tous les peuples. Ils n'ont pas rendu gloire à leur Créateur et ne l'ont pas remercié pour sa bonté. Pis encore, ils ont pratiqué l'idolâtrie, honorant et servant la créature plutôt que celui qui l'a créée. Comme conséquence, ils sont tombés dans une

dégradation morale épouvantable, ruinant et leur âme et leur corps. L'apôtre ne cherche pas à établir leur culpabilité, mais se limite à énumérer leurs caractères dépravés. Cela suffit pour comprendre que la colère de Dieu est révélée contre eux.

1.3 La culpabilité des hommes cultivés

Après avoir présenté le cas des peuples qui semblaient les plus éloignés de Dieu, l'épître aux Romains s'intéresse aux hommes qui constituaient alors une élite, tous ceux qui s'estimaient bien placés pour juger les autres (Rom. 2:1-16). Ce pouvait être autant des moralistes que des Grecs versés en philosophie. L'apôtre les interpelle par ces termes : «ô homme, qui que tu sois qui juges». Eux aussi sont déclarés «inexcusables» car sous les beaux habits de l'enseignement moral et de la pensée philosophique se cachaient des mœurs les plus impures. Cependant, un raisonnement bien construit est nécessaire pour les amener à la conviction de péché. Trois faits appuyant la démonstration de l'apôtre rendent impossible toute échappatoire au jugement de Dieu.

D'abord ce jugement est «selon la vérité». Ces hommes qui condamnent les autres et relèvent la tête ne trompent pas Dieu. Son jugement est selon l'exacte vérité. Dieu ne s'arrête pas à l'apparence, mais considère le véritable état moral de chacun et connaît les pensées secrètes des hommes.

Ensuite son jugement est juste : une justice absolue et inflexible prévaudra. Non seulement les fautes manifestes seront jugées, mais aussi l'esprit raisonneur de ces hommes et leur refus de se soumettre à la volonté de Dieu.

Enfin ce jugement est sans partialité car «il n'y a pas d'acceptation de personnes auprès de Dieu». Il tiendra compte de la responsabilité de chacun. Les uns n'auront eu que la voix de leur conscience pour les retenir, alors que d'autres auront bénéficié d'une connaissance étendue de la loi divine.

Toutes ces déclarations sont suffisantes pour fermer la bouche des hommes les plus civilisés et les convaincre, eux aussi, qu'ils sont «coupables devant Dieu».

1.4 La culpabilité des juifs

La troisième et dernière catégorie de personnes est nettement désignée comme étant les juifs (Rom. 2:17 à 3:20). Ils possédaient une culture non seulement riche d'une longue histoire mais, qui plus est, d'origine divine.

Si les hommes les plus instruits se permettaient de critiquer les peuples idolâtres tout en pratiquant les mêmes péchés, les juifs religieux allaient plus loin encore. Ils se vantaient de posséder la loi de Dieu, ils l'enseignaient aux autres avec un esprit de supériorité, mais ne la pratiquaient nullement de telle sorte que le nom de Dieu était blasphémé à cause d'eux.

Pour démontrer la culpabilité des juifs, l'apôtre s'appuie sur leurs propres écrits. Les citations de l'Ancien Testament qui présentent la méchanceté profonde de la nature humaine leur sont appliquées puisque «tout ce que la loi dit, elle le dit à ceux qui sont sous la loi», c'est-à-dire aux juifs.

Ces accusations décisives de la loi n'avaient pas en vue les autres nations, civilisées ou non, mais bien les Juifs imbus d'eux-mêmes, afin que leur bouche soit également fermée et qu'ainsi tout le monde soit reconnu «coupable devant Dieu».

1.5 La culpabilité de l'homme moderne

Ayant vu comment l'apôtre envisage tous les hommes d'alors, nous devons remarquer que la culpabilité de l'homme moderne se lie aux trois cas considérés.

Par certains côtés, en laissant tomber toute morale, l'homme moderne rejoint le camp des peuples idolâtres. D'ailleurs, les caractères moraux de ces peuples ressemblent beaucoup à ceux décrits prophétiquement pour les derniers jours (voir 2 Tim. 3:1-5). Par sa brillante civilisation scientifique, il fait également penser aux Grecs qui étaient les intellectuels de l'époque. Enfin, l'homme moderne se rapproche des Juifs par sa culture judéo-chrétienne. Il est fier d'un passé religieux des plus riches, mais a perdu la force de la piété et dans son ensemble a renié pratiquement la foi chrétienne.

1.6 Le pardon des péchés = rémission ds péchés

La culpabilité de l'homme étant démontrée, le pardon devient une nécessité pressante. Il est d'ailleurs mentionné tout au début des instructions données par le Seigneur ressuscité. En Luc 24:45 à 48, le Seigneur dit aux apôtres que la repentance et la rémission des péchés — c'est-à-dire le pardon — devaient être prêchées en son nom à toutes les nations. Dès sa conversion, l'apôtre Paul entendit dans une vision céleste la même instruction de la bouche de l'Homme glorifié. Jésus Christ l'envoyait vers les nations «pour qu'ils reçoivent la rémission des péchés» (Actes 26:16-18). Le livre des Actes montre comment furent exécutés ces ordres.

Lors de la première prédication publique, le jour de la Pentecôte, l'apôtre Pierre annonce la repentance et la rémission des péchés à la multitude assemblée à Jérusalem (Actes 2:38). Devant les autorités religieuses, il rend témoignage à propos du pardon des péchés (Actes 5:31). Lorsqu'il commence d'annoncer l'évangile aux nations, devant Corneille et ses amis, il déclare que «par son nom, quiconque croit en lui, reçoit la rémission des péchés» (Actes 10:43). Quant à Paul, dès son premier voyage missionnaire, il proclame : «par lui vous est annoncée la rémission des péchés» (Actes 13:38).

Dans chacun des six récits rapportés ci-dessus, c'est le même mot grec qui est traduit indifféremment par «rémission» et «pardon». Ce terme signifie simplement «renvoi» ou «libération». C'est exactement ce qu'il faut à un pécheur dont la conscience est chargée et qui se repent. Il faut que ses péchés soient «renvoyés» par celui vis-à-vis de qui il s'est rendu coupable. Quelle heureuse libération, quel repos pour la conscience de se savoir pardonné ! Voilà quelle est la part de chaque enfant de Dieu. L'apôtre Jean disait : «Je vous écris, enfants, parce que vos péchés vous sont pardonnés par son Nom» (1 Jean 2:12).

1.7 Pardon et justification

Comme nous venons de le voir, c'est dans l'épître aux Romains que l'Esprit Saint prononce le verdict : «coupable devant Dieu». Nous aurions pu nous attendre à trouver, immédiatement après, le développement de la doctrine du pardon. Pourtant, la mention du pardon ne se trouve qu'une seule fois dans toute l'épître. C'est une citation d'un verset du Psaume 32 : «Bienheureux ceux dont les iniquités ont été pardonnées», qui montre le bonheur de l'homme à qui Dieu impute la justice sans oeuvres. Ceci confirme que l'imputation de la justice, c'est-à-dire la justification, implique et contient le pardon dans ce passage.

Les termes «justice» et «justification» si fréquemment employés dans l'épître aux Romains sont empreints d'une grande plénitude et répondent à la culpabilité générale démontrée au début de l'épître. On ne peut pas être pardonné sans être justifié ni inversement. Cependant le pardon a plutôt un caractère négatif — nous sommes déchargés de la culpabilité de nos péchés — alors que la justification est positive : nous acquérons la justice.

1.8 Le fondement du pardon

Un homme inquiet au sujet de ses péchés ne trouvera pas de repos s'il ne voit pas clairement quel est le fondement du pardon. On peut avoir certaines pensées vagues au sujet de la miséricorde et de la bonté de Dieu, de sa disposition à recevoir les pécheurs, mais

il faut aussi savoir que le pardon se fonde sur la justice divine. Christ est mort pour porter les péchés des rachetés ; il en a subi le châtement complet. Aussi Dieu est-il maintenant juste en recevant comme pardonnés ceux qui viennent à lui par Christ. Sa justice est satisfaite à propos de leurs fautes.

Dieu ne pardonne pas à la manière des hommes. Il ne passe pas avec indulgence par-dessus les péchés, mais, dans son amour, il a envoyé son Fils pour être la « propitiation pour nos péchés » (1 Jean 4:10). C'est ainsi que Dieu peut être juste et justifier celui qui est de la foi de Jésus (Rom. 3:26 ; voir aussi 1 Jean 1:9).

Que la reconnaissance lui en soit à jamais rendue !

1.9 Question 1 : Pour tous les hommes ?

On entend dire parfois que tous les hommes sont pardonnés. Cette pensée est-elle juste ?

Non, elle n'est pas selon l'Écriture. Le fait que « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes » (2 Cor. 5:19) est évidemment merveilleux. Pourtant les offres de grâce faites par Dieu quand le Seigneur Jésus était sur la terre, furent rejetées. C'est alors un fait plus merveilleux encore que Dieu se soit servi de la mort et de la résurrection de Christ pour adresser aux hommes coupables un message de pardon (voir Luc 24:46-47).

Ainsi le rejet de Christ n'a pas été suivi d'une déclaration de guerre et d'un jugement immédiat sur un monde rebelle. Dieu a plutôt conclu un armistice de longue durée, pendant lequel une amnistie est offerte à chacun. Si quelqu'un s'humilie, se repent et se tourne par la foi vers le Sauveur, il reçoit le pardon.

Le pardon est donc bien en faveur de tous les hommes, mais il n'est pas exact de dire que tous les hommes sont pardonnés.

1.10 Question 2 : Une fois pour toutes

Est-il vrai que lorsqu'un homme croit et se repent, il reçoit le pardon une fois pour toutes ?

C'est vrai, Dieu en soit béni. Dans l'exposé concernant le sacrifice de Christ en Hébreux 9:6 à 10:18, ce fait est l'un des plus importants. Ce passage capital affirme six fois que le sacrifice de Christ est unique et a été offert une seule fois. Il affirme également que ceux qui s'approchent de Dieu sur la base de ce sacrifice sont « rendus parfaits à perpétuité » (Héb. 10:14). Cette perfection est fondée sur l'unique et parfaite purification que les rachetés ont obtenue et en vertu de laquelle ils s'approchent de Dieu en n'ayant plus « aucune conscience de péchés » (Héb. 10:1-2). Nous nous tenons devant Dieu dans un état de pardon éternel.

1.11 Question 3 : Le pardon futur entraîne-t-il l'insouciance vis-à-vis du péché ?

Si l'on enseigne au croyant qu'il obtient à sa conversion le pardon de ses péchés passés, présents et futurs, ne risque-t-il pas d'être poussé à l'insouciance et au péché ?

Nous aurons l'occasion de voir dans les chapitres suivants que le pardon est lié à un changement de position devant Dieu : nous devenons, par la foi, enfants de Dieu et nous sommes acceptés devant Lui comme étant en Christ. Du fait de cette acceptation, nos péchés passés, présents et futurs sont pardonnés et il en résulte une joie profonde : « Bienheureux l'homme à qui l'Éternel ne compte pas l'iniquité... » (Ps. 32:2 ; voir aussi Héb. 10:17-18).

Par contre, si les fautes commises depuis notre conversion ne modifient en rien notre position d'enfants de Dieu, elles interrompent notre communion avec le Père et nous ôtent notre joie. En effet, l'Esprit Saint en nous est attristé et la nature divine, que nous avons acquise à notre conversion, est comme refoulée car elle a en horreur le mal.

Nous avons donc à confesser rapidement nos péchés pour jouir à nouveau du pardon de Dieu : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés » (1 Jean 1:9).

Mais il s'agit là du pardon gouvernemental qui nous restaure dans la communion du Père et non du pardon fondamental acquis dès le début de la vie chrétienne.

2 Chapitre 2 — LA JUSTIFICATION

Dans sa grâce, Dieu nous pardonne ; même plus, il nous justifie.

Être justifié, c'est être dégagé de toute accusation qui pourrait être portée contre nous. C'est le contraire d'être condamné, de même qu'être coupable est opposé à être pardonné.

La justification libère donc le croyant de toute accusation et de toute sentence que devrait prononcer contre lui le tribunal divin. Mais ce n'est pas tout : la justification n'a pas seulement le caractère négatif d'être libéré de la condamnation. Elle enrichit le croyant d'une justice à la fois positive et divine.

Nous avons vu que le début de l'épître aux Romains établit la culpabilité de l'homme. Comme une conclusion, le verset 19 du chapitre 3 déclare que tout homme est coupable devant Dieu. Le verset suivant constate que la loi n'apporte aucun secours. Au contraire, au lieu de justifier l'homme, elle le convainc de péché et fait venir sur lui une juste condamnation. Devant ces tristes constatations, l'apôtre Paul expose à partir du verset 21 la glorieuse doctrine de la justification.

2.1 La justice de Dieu

L'apôtre commence par proclamer que la justice de Dieu est manifestée. En déclarant l'homme pécheur, Dieu avait déjà montré sa justice et établi qu'il ne peut faire aucun compromis avec le péché. Mais maintenant, cette justice est manifestée avec un éclat incomparable par l'oeuvre de Jésus Christ.

Christ a parfaitement glorifié Dieu sur la terre. En particulier, il a laissé sa vie volontairement. Il a été une offrande agréable à son Dieu qui a été apaisé à l'égard du péché et même glorifié. Dieu l'a alors ressuscité et l'a fait asseoir à sa droite. Christ glorifié est une première manifestation de la justice divine (Jean 10:17 ; 17:4-5 ; 16:10).

D'autre part, Christ s'est livré pour nous. Il a subi la condamnation du péché (Rom. 8:3) et a expié tous les péchés des croyants. Par conséquent Dieu est parfaitement juste en recevant comme justifiés ceux qui viennent à lui par Jésus Christ (2 Cor. 5:21).

Ainsi ces deux aspects de l'oeuvre de Christ, la propitiation pour la satisfaction parfaite de Dieu et la substitution du croyant sous le jugement, manifestent pleinement la justice de Dieu.

Cette justice sera bientôt visible lors du jugement et de la condamnation éternelle des hommes qui auront refusé la grâce. Elle sera alors manifestée publiquement, mais d'une manière moins profonde qu'à l'heure solennelle où Dieu accabla de douleur son propre Fils, victime parfaite, fait péché pour nous. La croix de Christ demeurera durant l'éternité la manifestation la plus grandiose de la justice de Dieu et de son amour insondable (Rom. 5:8).

2.2 La justification par le sang

La justice de Dieu ainsi manifestée se déploie « envers » tous les hommes. La grâce de Dieu est offerte à tous. C'est un de ses aspects merveilleux. Elle met tous les hommes à égalité étant donné que « tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu » (Rom. 3:23).

Cependant, si cette justice est en faveur de tous, elle n'est imputée qu'à ceux qui croient. Elle est jetée sur eux comme une robe pour les couvrir en la présence de Dieu. C'est la justification positive du croyant qui est non seulement dégagé de toute accusation, mais divinement revêtu de justice.

Bien sûr, l'amour de Dieu est à la source de tout : nous sommes justifiés par sa grâce (Rom. 3:24). Mais le moyen de nous rendre justes est le sang de Christ, c'est-à-dire sa mort. Nous sommes justifiés par son sang (Rom. 5:9 ; Rom. 3:25).

La mort de Christ a montré la justice de Dieu autant en faveur des croyants de l'Ancien Testament que pour nous-mêmes. Avant la venue du Seigneur, Dieu pouvait supporter les péchés parce qu'il regardait par avance au sacrifice de Christ qui était typifié par toutes les ordonnances de la loi. Ainsi, le sang de Christ est le seul moyen de rendre juste un pécheur. Cependant, les croyants d'alors ne pouvaient le comprendre et n'avaient pas une pleine assurance du salut.

2.3 L'assurance de la justification — Rom. 4:25

«Jésus notre Seigneur... a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification» (Rom. 4:25). Il faut bien saisir les deux parties de ce verset pour jouir d'une assurance totale concernant notre justification. Sur la croix, Christ a porté nos péchés et leur châtement, mais la preuve de notre libération de ces péchés est établie par sa résurrection. Si cette seconde vérité est méconnue, on ne peut goûter la paix.

Parce que Christ est ressuscité, je sais que mes péchés sont tous expiés. Je suis tout à fait libre vis-à-vis du Juge suprême qui a montré sa satisfaction en glorifiant le Seigneur. C'est Dieu qui justifie (Rom. 8:33). Il avait prononcé notre sentence comme pécheurs, il nous déclare maintenant totalement libérés. Notre justification est complète, elle est définitive. Personne ne peut nous condamner.

2.4 La justification par la foi

La foi est le maillon qui nous unit au Seigneur Jésus et nous rend participants aux bénédictions que sa mort procure. La foi est donc nécessaire ; seuls les croyants sont justifiés. Dans ce sens, nous sommes «justifiés sur le principe de la foi» (Rom. 5:1).

Cette foi consiste à recevoir simplement le salut que Dieu nous offre, à recevoir Jésus Christ (Jean 1:12). C'est «l'obéissance de la foi» (Rom. 16:26 ; voir aussi Jean 3:36). Jésus Christ est «l'auteur du salut éternel» réservé seulement à «ceux qui lui obéissent» (Héb. 5:9).

2.5 La justification de vie

Jusqu'à présent, nous avons vu la justification en rapport avec nos péchés (les actes commis). Un autre aspect du sujet concerne la justification de vie (Rom. 5:18) en relation avec le péché, c'est-à-dire la racine du mal en nous.

Par nature tous les hommes sont apparentés à Adam, chef d'une race pécheresse. Par grâce et en vertu de l'oeuvre de la croix, nous appartenons, en tant que croyants, à une race spirituelle dont Christ est le chef. Unis à lui, nous participons à sa nature et à sa vie. Judiciairement nous sommes libérés de toute condamnation en rapport avec notre première race et le péché qui s'y rattache.

En exposant cette doctrine de la justification de vie, l'apôtre s'écrie : «Il n'y a maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus» (Rom. 8:1). Béni soit Dieu pour une telle délivrance !

2.6 Question : Justification par la foi selon Paul ou par les oeuvres selon Jacques (Rom. 3:28 ; Jacq. 2:24)

Comment concilier l'affirmation de l'apôtre Paul : «l'homme est justifié par la foi, sans oeuvres de loi» (Rom. 3:28) avec celle de l'apôtre Jacques : «un homme est justifié par les oeuvres et non par la foi seulement» (Jacques 2:24) ?

Il s'agit de deux justifications différentes. L'apôtre Paul parle de notre justification devant Dieu, alors que l'apôtre Jacques traite de notre justification devant les hommes. La première est obtenue par la foi en l'oeuvre de Christ, la seconde l'est par les oeuvres de foi, c'est-à-dire par notre conduite qui est la conséquence de notre foi.

Voyons un exemple : un petit garçon se vante devant ses camarades : «Moi je sais lire». Comment va-t-il être justifié dans son affirmation ? En prenant un livre et en lisant à haute voix.

De la même manière, il ne suffit pas d'affirmer que nous sommes justifiés, il faut que nos actes prouvent à nos frères et au monde que nous avons réellement la vie de Dieu.

3 Chapitre 3 — LA RÉDEMPTION

Si l'évangile proclame le pardon et la justification, il révèle aussi Dieu comme le Rédempteur.

Dieu veut libérer l'homme de toutes les formes d'esclavage dans lesquelles il se débat. La liste en est bien triste : passions qui le gouvernent, craintes diverses, en particulier crainte de la mort, obligations religieuses ou mondaines, et par-dessus tout, assujettissement à la puissance du diable par le biais des idéologies comme des pratiques superstitieuses. Combien l'homme a besoin d'être libéré !

Avec la justification nous avons trouvé la notion de tribunal divin. Avec la rédemption nous voyons apparaître celle de l'esclavage de l'homme. Des forces adverses l'assujettissent et lui font perdre ce à quoi Dieu le destinait. Être racheté, c'est être relevé d'un triste état duquel on ne peut sortir seul. Le rédempteur, autrement dit le racheteur, est celui qui nous délivre et nous permet de jouir des bénédictions divines.

3.1 La rédemption par victoire (Exode) ou par paiement d'une rançon (Ruth)

L'Ancien Testament parle souvent de la rédemption, en particulier dans les livres de l'Exode, de Ruth et d'Ésaïe. Elle est souvent représentée par une libération qui peut être obtenue soit par victoire soit par paiement. En effet, pour libérer un prisonnier de guerre, il fallait vaincre celui qui le tenait enfermé, alors que pour libérer un esclave, il fallait payer le rachat.

Le peuple d'Israël avait été esclave en Égypte pendant plusieurs générations, mais l'Éternel avait dit : «Je vous rachèterai à bras étendu et par de grands jugements» (Exode 6:6). Il s'agissait de tirer vengeance sur l'Égypte des outrages infligés par le Pharaon à Israël. Effectivement, lorsque toutes les plaies se furent abattues sur l'Égypte et que l'armée du Pharaon fut complètement détruite, nous trouvons Israël chantant à l'Éternel : «Tu as conduit par ta bonté ce peuple que tu as racheté» (Exode 15:13).

La rédemption contre paiement est davantage vue dans le livre de Ruth. Élimélec avait quitté le pays d'Israël pour les terres de Moab où il mourut, lui et ses fils. Dans ces circonstances, l'héritage d'Élimélec risquait de passer à d'autres, et sa femme et sa belle-fille Ruth pouvaient tomber dans la misère. Pareil désastre fut évité parce que Boaz, agissant comme parent ayant droit de rachat, prit Ruth pour épouse en même temps qu'il acquit l'héritage.

3.2 La rédemption future en Israël

Dans le livre d'Ésaïe la rédemption est présentée comme encore à venir. Israël est écrasé par les nations, vu tel un «vermisseau», mais l'Éternel se présente à lui comme son «Rédempteur, ... le Saint d'Israël», «l'Éternel des armées», «le Puissant de Jacob» (És. 41:14 ; 47:4 et 49:26). Tout au long de plusieurs chapitres, l'Éternel parle de rédemption jusqu'au moment encore futur où, sortant en

vainqueur du milieu de ses ennemis détruits, il s'écrie : «le jour de la vengeance était dans mon coeur, et l'année de mes rachetés était venue» (És. 63:4). La rédemption finale d'Israël signifie la vengeance de tous leurs ennemis. Mais elle n'aura lieu qu'après une période d'épreuve sévère pour le peuple (Luc 21:28).

Cependant au milieu de ces chapitres d'Ésaïe qui parlent de rédemption future, nous trouvons une extraordinaire prophétie sur une rédemption de nature plus profonde. L'Éternel avait déclaré : «Vous vous êtes vendus pour rien, et vous serez rachetés sans argent» (És. 52:3). Alors est présenté le bienheureux Serviteur de l'Éternel qui souffre et meurt pour le peuple et dont l'âme est une offrande pour le péché. «Le Rédempteur viendra à Sion et vers ceux qui... reviennent de leur rébellion» (És. 59:20), mais cela ne se réalisera que lorsqu'il les aura d'abord rachetés sans argent comme fruit du travail de son âme. En effet, la rédemption en puissance est basée sur l'amour de la croix. Cela était déjà visible dans l'offrande de l'agneau pascal précédant la délivrance de l'Égypte (Ex. 12 ; voir aussi 1 Pierre 1:18-20). Ces différents aspects de la rédemption sont développés dans le Nouveau Testament.

3.3 Le fondement de la rédemption

L'homme est esclave du péché, il est «vendu au péché» (Rom. 7:14 ; voir aussi Jean 8:34). C'est le point fondamental qui nécessite sa rédemption.

Si le début de l'épître aux Romains parle surtout de notre condamnation devant Dieu, il contient aussi la pensée de notre esclavage au péché quand l'apôtre dit que les juifs comme les Grecs sont «sous le péché» (Rom. 3:9). Être sous le péché signifie lui être asservi, être sous son pouvoir. Plus loin, la rédemption est mentionnée en liaison avec la justification : «justifiés ... par la rédemption qui est dans le Christ Jésus» (Rom. 3:24). En effet, une seule oeuvre est à la base de toutes nos bénédictions.

Christ a porté le châtiment de nos péchés, la colère de Dieu est épuisée à leur égard, nous sommes donc justifiés. D'un autre côté, Christ a donné sa vie en rançon pour nous (Matt. 20:28 ; voir aussi 1 Tim. 2:6), il a payé pour nos péchés, nous sommes donc ses rachetés.

Pour nos péchés, nous aurions dû payer de notre vie, mais Christ a donné la sienne à notre place. Étant sans péché, il n'avait pas à passer par la mort, mais il pouvait mourir pour d'autres qui étaient pécheurs, c'est-à-dire donner sa vie comme une rançon pour eux. C'est «la rédemption par son sang» (Éph. 1:7), le fondement de toutes les délivrances du croyant. Elle concerne à la fois notre rachat de la triste dette de nos péchés (Tite 2:14) et notre libération de l'assujettissement au péché, c'est-à-dire à la force de mal qui habite en nous (Rom. 8:2-3).

3.4 La libération de la loi et du monde

L'oeuvre rédemptrice de Christ est également présentée dans l'épître aux Galates : «Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi» (Gal. 3:13). Il y avait une malédiction prononcée contre celui qui ne pratiquait pas la loi. Christ nous a rachetés de cette malédiction en payant à notre place. Alors qu'il avait seul accompli la loi, il s'est laissé clouer à la croix, devenant «malédiction pour nous» (Gal. 3:13). Pourtant il nous fallait encore autre chose. Non seulement nous gissions sous la malédiction, mais, de plus, la loi nous tenait dans la servitude. En tant que juif, l'apôtre dit : «nous étions asservis sous les éléments du monde» (Gal. 4:3). Pour les Galates non juifs, il emploie une expression semblable : les «faibles et misérables éléments auxquels vous voulez de nouveau être asservis» (Gal. 4:9). Les Juifs comme les hommes des nations étaient également sous la servitude des principes du monde. Les uns essayaient de respecter la loi de Dieu, les autres une religion idolâtre, mais tous étaient sous le même principe légal, principe entièrement du monde, qui consiste à acquérir par soi-même la faveur de Dieu. Christ nous a rachetés de ce joug légal en nous donnant gratuitement ce que nous ne méritions pas : la position de fils de Dieu (Gal. 4:5). Plus d'effort à faire, tout est grâce. Dans cette nouvelle position, la loi n'a plus de force sur nous car, associés à Christ, nous sommes morts à la loi (Gal. 2:19).

3.5 La délivrance de l'emprise de Satan

Satan est le chef de ce monde. Pour lui, tous les moyens sont bons pour régner sur l'homme. Il utilise les obligations religieuses comme les obligations mondaines derrière lesquelles il se cache. Ne pas prendre, ne pas goûter, ne pas toucher (Col. 2:21), ou au contraire suivre le «train de ce monde» (Éph. 2:2, voir aussi Col. 2:8), toutes ces obligations ont en réalité une même source dans celui qui est l'usurpateur impitoyable. Pour mieux dominer, il s'appuie également sur le sentiment de peur qui habite le coeur de l'homme depuis la chute, en particulier cette crainte de la mort qui, pendant toute la vie, assujettit l'homme à la servitude (Héb. 2:15).

Mais Christ nous a délivrés de toutes ces formes d'esclavage en étant le vainqueur de toutes les forces adverses. Quand il était sur la terre, il guérissait «tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance» (Actes 10:38) et à la croix, il a triomphé publiquement de toutes les puissances spirituelles (Col. 2:15). De plus, il nous a délivrés de la crainte de la mort en rendant «impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable» (Héb. 2:14).

3.6 La rédemption de nos corps — Rom. 8:23

La rédemption acquise par Christ a des résultats éternels (Héb. 9:12) qui ne sont visibles que par la foi. Quoique vaincu à la croix, Satan domine encore sur le monde et la création est toujours sous la «servitude de la corruption» (Rom. 8:21). Le croyant lui-même garde sur la terre son corps d'abaissement assujetti aux maladies et à la mort ; il soupire en attendant la délivrance finale.

Heureusement, Dieu en soit loué, l'oeuvre de Christ a des résultats complets : il y aura une rédemption finale, rédemption en puissance qui s'accomplira quand le Seigneur reviendra. Pour nous ce sera alors «l'adoption, la délivrance de notre corps» (Rom. 8:23). L'Esprit Saint nous a déjà scellés pour ce «jour de la rédemption» (Éph. 4:30) et il nous permet de l'anticiper par la foi (Éph. 1:14).

Toute la création profitera aussi de cette rédemption en puissance et jouira de «la liberté de la gloire des enfants de Dieu» (Rom. 8:21). Une libération générale sera publiée par toute la terre, réalisation glorieuse du type qu'était l'année du jubilé en Israël (Lév. 25).

Cette rédemption en puissance nous est présentée comme une liberté acquise par victoire puisqu'il est dit : «Je les rachèterai de la mort. Ô mort, où sont tes pestes ? Ô shéol, où est ta destruction ?» (Os. 13:14 ; voir aussi 1 Cor. 15:55). Dans cette heureuse journée, les corps de tous les saints seront libérés de l'étreinte de la mort, le dernier ennemi.

Tout ce que Christ a acheté par sa mort sera arraché à la domination de l'usurpateur ; ce sera alors la pleine «rédemption de la possession acquise» (Éph. 1:14).

3.7 Le but de la rédemption

Aussi précieuse que soit la rédemption, elle n'est pas une fin en soi. Elle est plutôt un moyen pour que le Seigneur puisse achever en nous son propos d'amour.

Dieu voulait que les fils d'Israël soient sa nation particulière, un peuple de sacrificateurs pour le servir sur la terre qu'il leur avait donnée. Pour cela, il a dû les racheter hors d'Égypte afin que ce propos se réalise. Ils ne pouvaient pas le servir tant qu'ils étaient les esclaves du Pharaon.

En ce qui nous concerne, le but visé est d'un ordre plus élevé. Dieu désire que nous soyons des fils, devant lui parfaits en amour. La rédemption était nécessaire comme moyen pour atteindre ce but (Éph. 1:5-7 et Gal. 4:5). Elle était encore nécessaire afin que nous soyons «rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière» (Col. 1:12). Le Père cherche des adorateurs et nous sommes «une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ» (1 Pi. 2:5). Mais avant cela, il a d'abord fallu que nous soyons «rachetés de notre vaine conduite... par le sang précieux de Christ» (1 Pi. 1:18-19). Dieu a de riches pensées en notre faveur, mais leur réalisation n'est possible que sur la base de la rédemption. Nous devons d'abord être rachetés de toute puissance ennemie pour que Dieu soit libre de réaliser ses sages conseils pour notre bien et à sa gloire.

3.8 Question 1 : Rédemption future ou présente ?

Puisqu'il existe un aspect futur de la rédemption, est-il juste d'affirmer que nous sommes rachetés ? Ne devrions-nous pas plutôt dire que nous sommes en voie de l'être ?

L'Écriture affirme que «nous avons la rédemption par son sang» (Éph. 1:7 et Col. 1:14). Par conséquent, nous pouvons dire avec une pleine assurance que nous sommes rachetés. Notons cependant qu'il s'agit de la rédemption «par son sang», et sous cet aspect elle appartient au passé. La rédemption de nos corps est encore à venir.

Seulement, soyons sûrs que Dieu ne laissera jamais son oeuvre inachevée. Dieu ne racheta pas les enfants d'Israël par le moyen de l'agneau pascal, pour les oublier ensuite et les abandonner au pouvoir des oppresseurs égyptiens. Chacun, même le plus petit enfant, devait partir ; ni personne ni bien ne devait rester en arrière. De la même manière, Dieu achèvera son oeuvre en notre faveur. Tous ceux qui sont rachetés par le précieux sang de Christ, auront bientôt leurs corps transformés pour être semblables à celui du Seigneur. Tout n'est pas achevé, mais nous pouvons déjà nous réjouir d'être rachetés.

3.9 Question 2 : Éph. 1:14 — Rédemption de la possession acquise

Comment faut-il comprendre l'expression d'Éphésiens 1:14 : «la rédemption de la possession acquise» ?

Il faut d'abord faire la distinction entre l'acquisition et la rédemption. On peut dire que la rédemption comprend l'acquisition alors que très souvent l'acquisition n'implique malheureusement pas la rédemption.

Les corps des croyants sont «achetés à prix» (1 Cor. 6:20). Mais les faux docteurs sont également achetés par le Maître qu'ils renient (2 Pi. 2:1). Christ a d'ailleurs acheté le monde pour le trésor que représentent les croyants (Matt. 13:44). Par sa mort, le Seigneur a obtenu un droit de possession sur tout, mais tous les hommes ne sont pas rachetés.

Cependant l'expression «la rédemption de la possession acquise» a un sens plus restreint. Il s'agit de la rédemption en puissance de ce que le Seigneur a acquis et qui se trouve au bénéfice de la rédemption par son sang. Ce que le Seigneur a acquis par sa mort doit être encore délivré avec puissance du pouvoir de toute force adverse.

Une illustration peut être trouvée dans le champ acheté par Jérémie (Jér. 32). Ce champ a été acquis alors qu'il était une désolation et livré aux Chaldéens. Il devait donc être libéré, restauré, c'est-à-dire faire l'objet d'une rédemption, avant d'être à nouveau cultivé par ceux que l'Éternel devait rétablir.

3.10 Question 3 : Ruth : Rédemption et le livre de Ruth

Le livre de Ruth montre qu'en Israël, seuls certains parents avaient le droit de rachat. Cela a-t-il une signification pour nous ?

En Israël, acheter un champ était une transaction que chacun pouvait faire. Il n'en était pas ainsi pour le racheter quand il risquait de passer à une famille étrangère. Il fallait être parent pour avoir un droit quelconque de rachat et une priorité était accordée au plus proche parent.

D'une manière similaire, aucun ange ne peut racheter un seul homme. Aussi, le Seigneur Jésus ne devint pas un ange, mais un homme et fut ainsi notre parent rédempteur. Pour effectuer la rédemption, Dieu a pris un homme, «la semence d'Abraham» (Héb. 2:14-16). Combien est donc importante la parfaite humanité de notre Seigneur. Il a participé «au sang et à la chair» afin de nous racheter de la puissance du diable.

4 Chapitre 4 — LA RÉCONCILIATION

Un enfant a-t-il fait une fugue ? Il est coupable, il a besoin de pardon. Éloigné du foyer paternel, est-il tombé en de mauvaises compagnies ? Il doit en être délivré, être racheté. Sous ces tristes influences, a-t-il pris en dégoût la maison paternelle ? Il faut le réconcilier.

De la même manière, si le pardon et la justification nous sont nécessaires à cause de notre culpabilité ainsi que la rédemption à cause de notre asservissement au péché, la réconciliation nous est indispensable parce que nous étions devenus ennemis de Dieu. Le péché nous avait éloignés de Lui et nous étions dans une complète indifférence à son égard, ou même en opposition ouverte. La réconciliation répond à ce triste état en nous ramenant dans la présence de Dieu, goûtant une paix parfaite et jouissant de son amour. C'est une des bénédictions les plus positives de l'évangile. Il faut attendre le Nouveau Testament pour qu'elle soit présentée, principalement dans quatre passages des écrits de l'apôtre Paul (Rom. 5 ; 2 Cor. 5 ; Col. 1 et Éph. 2).

4.1 L'éloignement de Dieu

Pour comprendre la réconciliation, il est nécessaire de bien saisir d'abord tout le drame de l'éloignement de Dieu. En Colossiens 1:21, la réconciliation est effectivement mise en opposition avec le fait que nous étions «étrangers et ennemis quant à notre entendement». Le terme grec traduit ici par «étrangers» pourrait être également rendu par «éloignés» de Dieu. Dans l'épître aux Éphésiens, nous trouvons décrit le triste état de l'homme naturel qui est profondément séparé de Dieu : il est «étranger à la vie de Dieu» (Éph. 4:18 ; voir aussi Éph. 2:2, 3). Plusieurs notions se rapportent à cet état, par exemple la vanité, les ténèbres, l'ignorance, l'aveuglement, la volupté, l'impureté. Toutes ces choses sont exactement opposées à la vie selon Dieu, car en nous éloignant de Dieu, le péché nous a séparés de toutes les vertus qui viennent de Dieu. Dans cet état nos désirs ne se portent pas vers Dieu, nous ne désirons pas la lumière et la vie qu'apporte sa présence.

C'est dès la chute que cet éloignement se produisit. Le comportement d'Adam et d'Ève le montre clairement. Aussitôt que la voix de l'Éternel se fit entendre dans le jardin, ils se cachèrent, ne pouvant supporter sa présence. Entre Dieu et eux, ils avaient élevé une barrière qu'ils ne pouvaient franchir et que Dieu confirma par le moyen des chérubins et de l'épée pour garder le chemin de l'arbre de vie.

Cette barrière était d'ailleurs dans les deux sens : l'homme avait peur de Dieu et le Dieu saint ne pouvait plus supporter l'homme dans sa présence. C'est ainsi que le péché détruisit le plaisir que Dieu pouvait trouver dans sa plus belle créature. Les choses s'aggravèrent encore, car l'homme continua de montrer sa tendance au péché qui le plongeait dans un état tout à fait insupportable. Alors «l'Éternel se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre et il s'en affligea dans son coeur» (Gen. 6:6). Avant la chute, l'homme, associé au reste de la création, avait été déclaré «très bon» ; maintenant Dieu ne pouvait le regarder qu'avec une profonde tristesse.

L'épître aux Romains nous expose la bien triste histoire de l'éloignement des hommes à l'égard de Dieu. D'abord «ils n'ont pas eu de sens moral pour garder la connaissance de Dieu», ensuite, l'ayant perdu, il n'y a eu «personne qui recherche Dieu» et enfin ils sont devenus positivement «ennemis» de Dieu (Rom. 1:28 ; 3:11 ; 5:10). Quel triste état ! L'homme ne veut absolument aucune relation avec Dieu, sa nature profonde est inimitié contre lui (Rom. 8:7) et il est prêt à se révolter ouvertement contre lui et contre le Seigneur Jésus (Ps. 2).

4.2 Le besoin de réconciliation

La rupture était totale entre Dieu et l'homme pécheur. Comment rétablir la relation ? L'évangile répond : Par la réconciliation. Mais qui doit être réconcilié ? Assurément, c'est l'homme parce que sa volonté est opposée à Dieu. L'Écriture ne parle pas de réconcilier Dieu, car il est amour et ne change pas. Rien ne peut arrêter son dessein d'amour, pas même le péché de l'homme. Alors que nous haïssions Dieu, lui nous aimait toujours. Par contre, la relation était bien interrompue. Dieu avait caché sa face, le péché était un obstacle à la manifestation positive de son amour.

La réconciliation doit donc porter sur deux plans. D'abord il fallait une oeuvre divine pour ôter le péché et permettre à Dieu qui est saint de recevoir l'homme en justice. C'est le fondement de la réconciliation. Ensuite il est nécessaire que l'homme perdu se laisse réconcilier et qu'il reçoive une nouvelle nature tournée vers Dieu et capable de répondre à son amour.

4.3 Le fondement de la réconciliation

Dieu a envoyé son Fils parmi les hommes dans un esprit de réconciliation : «Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes» (2 Cor. 5:19). Le Seigneur n'apportait pas le jugement, mais le pardon. Il n'a pas imputé la culpabilité, même quand celle-ci était manifeste. Il a dit à la femme adultère : «je ne te condamne pas» (Jean 8:11), et sur la croix il a prié pour ses meurtriers : «Père, pardonne-leur» (Luc 23:34). Dieu a fait tout ce qui était possible pour que l'homme revienne à Lui, mais cela n'a fait que mettre en évidence l'inimitié foncière de la race humaine. Dieu a envoyé son Fils bien-aimé pour proposer la paix, mais il a été rejeté et crucifié.

C'est alors que l'amour de Dieu, en fondant la réconciliation sur «la mort de son Fils» (Rom. 5:10) a triomphé. «Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui» (2 Cor. 5:21). Le péché étant jugé, plus rien d'odieux ne subsiste en nous devant Dieu. Il n'éprouve plus aucune tristesse à nous considérer, mais au contraire nous reçoit avec bonheur en Christ.

Dans l'épître aux Colossiens, il est précisé que nous avons été «réconciliés dans le corps de sa chair, par la mort» (Col. 1:21-22 ; voir des expressions analogues en Rom. 7:4 ; Éph. 2:15 ; Hébr. 10:10, 20). Notre changement de condition par rapport à Dieu s'est opéré dans le corps du Seigneur. Par son humanité, il a pu s'identifier sur la croix avec notre position, celle d'Adam déchu. En somme, il a porté notre éloignement et notre inimitié quant à Dieu, puis en a subi le jugement avant de reprendre sa vie en résurrection. Maintenant, toujours identifiés à lui, nous nous trouvons dans sa nouvelle position d'homme ressuscité. Si notre ancienne position était détestable pour Dieu, rien ne lui est plus agréable que notre nouvelle position, celle de Christ ressuscité des morts.

Tel est le côté de Dieu dans la réconciliation. C'est une oeuvre parfaite, absolue. C'est l'oeuvre qui introduit la nouvelle création (2 Cor. 5:17). Comme fruits de la réconciliation, nous nous tenons devant Dieu dans une condition de parfaite acceptation : «Il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé» (Éph. 1:6) ; L'acceptation de Christ est la mesure de la nôtre. Cette mesure se discerne dans ce titre significatif de «Bien-aimé».

4.4 La réconciliation du croyant

Dieu a fait le nécessaire pour que notre réconciliation soit possible sur une base de sainteté. Maintenant, une oeuvre doit s'accomplir en chacun de nous puisque nous étions «étrangers et ennemis» dans toutes nos pensées envers Dieu. Il faut donc un changement fondamental dans nos dispositions. Notre coeur doit être tourné vers Dieu. C'est pour cela que l'évangile a été confié aux apôtres comme «la parole de la réconciliation». Ils accomplissaient leur service en qualité «d'ambassadeurs pour Christ», suppliant les hommes : «Soyez réconciliés avec Dieu !» (2 Cor. 5:19-20).

Notons bien qu'il ne s'agit pas de se réconcilier soi-même avec Dieu. Cela nous est tout à fait impossible. Il n'est pas dit : «Réconciliez-vous avec Dieu», mais «Soyez réconciliés». L'oeuvre de la réconciliation est accomplie, il suffit d'en être bénéficiaire en croyant l'évangile. Alors le ministère de la réconciliation devient efficace envers nous. Il peut être dit : «Nous avons maintenant reçu la réconciliation» (Rom. 5:11). Nous sommes dans une nouvelle position et nos pensées à l'égard de Dieu sont entièrement modifiées. L'inimitié qui précédemment remplissait nos coeurs est ôtée et nous nous réjouissons en Dieu. Il est notre sujet de joie et de gloire (Rom. 5:11).

Pour nous amener heureux dans sa présence, Dieu n'a pas amélioré notre état naturel. Il nous a donné une nouvelle nature semblable à la sienne en pureté et en amour. «Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création : les choses vieilles sont passées ; voici, toutes choses sont faites nouvelles ; et toutes sont du Dieu qui nous a réconciliés avec lui-même par Christ» (2 Cor. 5:17-18). Un jour nouveau s'est levé ; Dieu peut maintenant abaisser ses regards sur nous avec plaisir ; nous pouvons en retour élever les nôtres avec amour vers lui.

Non seulement nous nous trouvons justes devant Dieu — nous sommes justifiés — et libres pour le servir — nous sommes rachetés — mais nos coeurs sont rendus capables de l'aimer. Étant réconciliés, nous entrons pleinement dans les richesses de sa faveur. C'est l'introduction dans la bénédiction de l'ordre le plus élevé. C'est l'accomplissement de ses conseils d'amour qui n'ont jamais été modifiés, même par l'introduction du péché.

4.5 La réconciliation de toutes choses

Au début de l'épître aux Colossiens, la Parole déploie en quelques mots l'excellence de la personne du Seigneur et l'étendue de son oeuvre : «en lui, toute la plénitude s'est plu à habiter, et par lui, à réconcilier toutes choses avec elle-même» (Col. 1:19-20). La réconciliation envisagée ici a une très grande portée. Elle inclut certainement celle des croyants, mais elle est beaucoup plus large et ses résultats sont encore futurs.

La réconciliation de toutes choses concerne «les choses qui sont sur la terre» et celles «qui sont dans les cieux». Les «êtres infernaux» (Phil. 2:10) qui fléchirent les genoux au nom de Jésus, ne sont pas mentionnés. En effet, le moment vient où tout ce qui est mauvais sera rejeté dans le lieu du jugement éternel pour y être maintenu sous l'ardente indignation de Dieu, sans réconciliation possible. Par contre, toutes choses dans les cieux et sur la terre seront purifiées et réconciliées. Toutes choses ont été créées pour Christ (Col. 1:16) ; elles trouveront alors leur juste place par rapport à lui. Elles seront dans l'ordre voulu de Dieu, elles feront ses délices et se délecteront en lui.

Cette réconciliation est nécessaire partout où le péché a été introduit et a produit une souillure ou un désordre. Cela est manifeste sur la terre où tout est moralement désorganisé et plus généralement pollué, mais c'est également vrai dans certaines parties des cieux à

cause de la chute d'êtres angéliques. Le sang de la croix de Christ, qui procure déjà la réconciliation aux croyants, est la base sur laquelle s'accomplira la réconciliation de toutes choses. Alors quelle gloire pour Christ, quels glorieux résultats de ses souffrances passées !

4.6 Question : Rom. 11:15 — Réconciliation du monde

L'apôtre Paul explique que la réjection des juifs «est la réconciliation du monde» (Rom. 11:15). Que signifie cette expression ? L'Apôtre expose les voies de Dieu envers Israël, en montrant comment ce peuple a été mis de côté pendant la période de la grâce pour que l'évangile puisse atteindre toutes les nations. Avant cette période, sous la loi, Dieu limitait ses rapports et sa faveur à Israël. Les nations restaient dans les ténèbres qu'elles avaient initialement choisies (Rom. 1:21). Elles étaient dans un état d'éloignement de Dieu, n'ayant plus de relations établies avec Lui.

À la suite de la venue de Christ et de son rejet par Israël, un grand changement se produisit ; Israël fut déchu de sa place comme peuple privilégié, et l'évangile de la grâce fut annoncé à tous les peuples : la réjection d'Israël a été la réconciliation du monde. Jusque là, Dieu s'occupait d'Israël et laissait les nations dans leur aveuglement. Maintenant tout est inversé : Dieu se tourne vers les nations, une relation est à nouveau possible sur une nouvelle base.

L'apôtre Paul déclare : «Le salut de Dieu a été envoyé aux nations ; et eux écouteront» (Actes 28:28). Cette réconciliation du monde est dispensationnelle c'est-à-dire qu'elle concerne les relations particulières avec Dieu à une époque donnée. Quand Dieu fit don de son Fils unique, il avait en vue le monde entier. Aussi, actuellement, le salut est pour tous les peuples sans distinction.

5 Chapitre 5 — LE SALUT

«Que faut-il que je fasse pour être sauvé ?» (Actes 16:30). Question fondamentale pour l'homme qui comprend soudain qu'il est perdu. «Être sauvé», résume bien souvent tout ce dont une âme a besoin et, Dieu en soit béni, tout ce que l'évangile vient lui offrir. Le salut a une portée très large ; il implique tout à la fois le pardon, la justification, la rédemption et la réconciliation. C'est pour cela que la Parole de Dieu parle d'un «si grand salut» (Héb. 2:3). Cette expression réunit les différents aspects de la puissante intervention de Dieu en faveur de l'homme. Pour cette raison, elle a été choisie comme titre de ce livre.

Le Seigneur lui-même a commencé d'annoncer ce salut merveilleux, puis les disciples ont confirmé le message, Dieu lui-même rendant témoignage avec eux par les miracles variés du Saint Esprit (Héb. 2:3-4). L'évangile est ensuite parvenu jusqu'à nous, les nations, et l'apôtre Paul l'a appelé : «l'évangile de votre salut» (Éph. 1:13) ou encore «la parole de ce salut» (Actes 13:26).

5.1 Le salut offert à ceux qui périssent :

«Seigneur, sauve-nous ! nous périssons» (Matt. 8:25). Ce cri de détresse des disciples dans la tempête montre bien que le salut répond à la perdition, comme cela est confirmé par plusieurs autres passages. En 1 Corinthiens 1:18, le contraste est fait entre «ceux qui périssent» et «nous qui obtenons le salut». Plus loin l'apôtre Paul divise les hommes entre «ceux qui sont sauvés» et «ceux qui périssent» (2 Cor. 2:15). Le message de l'évangile affirme également : «le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu» (Luc 19:10).

En tant que coupables, nous avons besoin du pardon. Comme condamnés, il nous faut la justification. Esclaves, nous devons être rachetés. Ennemis, nous devons être réconciliés. Enfin si nous sommes perdus, en train de périr, nous avons besoin de salut.

Pourtant être perdu signifie tout à la fois être coupable, condamné, esclave et ennemi. Le salut répond à tous ces états d'une manière générale. Quand la Parole parle du salut, il ne s'agit pas d'un point particulier de doctrine mais d'une notion très large et d'une grande richesse. Ainsi nous verrons que le salut de Dieu est la délivrance de tout danger qui pourrait nous menacer dans le présent ou l'avenir.

Si Dieu nous sauve ainsi, c'est par amour, par pure grâce (Éph. 2:5), afin de nous introduire dans les bénédictions les plus positives. Cependant la plupart des passages qui parlent du salut le présentent en rapport avec ce dont nous avons été délivrés. Lorsqu'il est question de savoir vers quoi nous sommes conduits, l'Écriture emploie les termes «vocation» ou «appel». Dieu nous a sauvés d'un état fâcheux et nous a appelés pour un état bienheureux (voir 2 Tim. 1:9). Le salut est donc à mettre en liaison avec les périls qui nous menacent, plutôt que les bénédictions auxquelles il nous permet d'accéder.

5.2 Le salut dans l'Ancien Testament

Le salut est mentionné très fréquemment dans l'histoire du peuple d'Israël. Il s'agit presque toujours d'un salut en rapport avec des ennemis ainsi que l'exprime Zacharie, le père de Jean le Baptiseur : «le Seigneur, le Dieu d'Israël... a visité et sauvé son peuple et nous a suscité... une délivrance de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent» (Luc 1:68-71).

Dans l'Ancien Testament la révélation divine est encore partielle. Les relations avec Dieu concernaient avant tout les choses matérielles. Le péché était plutôt vu dans ses conséquences sur la terre, résultat du juste gouvernement de Dieu. Quand Israël péchait, l'Éternel le livrait en la main de ses ennemis ; quand Israël se repentait, il le sauvait en lui donnant la victoire (Néh. 9:27).

De la même manière, les maladies, les famines et les bêtes sauvages étaient envoyées en discipline pour Israël. Là aussi, l'Éternel était leur sauveur dès que leur condition morale le permettait.

Toutefois, dans les prophètes la notion de salut s'élève au-dessus du cadre légal d'Israël. Ésaïe annonce le Messie auquel l'Éternel dit : «je te donnerai aussi pour être une lumière des nations, pour être mon salut jusqu'au bout de la terre» (És. 49:6). C'est déjà le message de l'évangile. Si le salut a une portée très large, il est pourtant issu de la seule personne de Jésus Christ. Lui est ce salut de l'Éternel dont parle Ésaïe, «l'auteur du salut éternel» (Héb. 5:9), «le Sauveur du monde» (Jean 4:42), le salut de Dieu (Luc 2:30 et Actes 28:28 ; dans ces versets le terme salut signifie plutôt «ce qui sauve»).

5.3 Le salut initial

Étant donné que le péché se trouve à la racine de tous les périls qui nous menacent, le Nouveau Testament, avec à-propos, commence par le salut relativement aux péchés. Dès le premier chapitre de Matthieu, il est parlé de Jésus comme de celui qui «sauvera son peuple de leurs péchés» (Matt. 1:21). Cela situe la question à un niveau bien plus élevé que celui de délivrances temporelles. En effet, il faut surtout considérer les conséquences éternelles du péché, à savoir le jugement que Dieu prononce sur chaque homme pécheur et le châtement que doit lui infliger la colère du ciel. Nous sommes sauvés par rapport à cette colère.

Le salut dans son sens le plus profond est une dispense ou une délivrance de la colère de Dieu, quelle que soit la forme qu'elle prenne. «L'évangile... est la puissance de Dieu en salut à quiconque croit... car la colère de Dieu est révélée du ciel contre toute impiété et toute iniquité...» (Rom. 1:16, 18). Un peu plus loin, nous lisons que nous sommes «sauvés de la colère par lui» (Rom. 5:9) et «Dieu ne nous a pas destinés à la colère, mais à l'acquisition du salut par notre Seigneur Jésus Christ» (1 Thes. 5:9).

Le péché nous avait aussi plongés dans toutes sortes de misères, d'esclavages et d'inimitiés, mais le Seigneur nous a sauvés de tout cela. En effet « nous étions, nous aussi, autrefois, insensés, désobéissants, égarés, asservis à diverses convoitises et voluptés, vivant dans la malice et dans l'envie, haïssables, nous haïssant l'un l'autre. Mais... il nous sauva » (Tite 3:3-5).

Que l'on considère notre culpabilité devant Dieu le juge, ou l'état déplorable où nous avait conduit le péché, le salut que nous avons accepté en croyant est une chose passée et accomplie. Avec reconnaissance nous pouvons affirmer que nous sommes sauvés (voir par exemple 2 Tim. 1:9). Bien que ce soit déjà un grand privilège, le salut a une portée plus étendue encore.

5.4 Le salut journalier

Nous sommes dans un monde plein de séductions. Au-dedans la chair veut agir, au-dehors le diable nous tend toutes sortes de pièges. Que de dangers entourent le croyant ! Nous avons besoin d'en être sauvés chaque jour, un salut pratiquement continu. Heureusement, l'Écriture parle clairement de ce salut présent. Le Seigneur Jésus est vivant dans le ciel pour nous le communiquer en tant que Souverain Sacrificateur. « Il peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux » (Héb. 7:25).

Le salut présent que l'on peut appeler salut de la course chrétienne, concerne exclusivement les croyants. Bien qu'il soit fondé sur la mort de Christ, nous ne l'obtenons que grâce à son service sacerdotal dans le ciel où il est vivant et actif en notre faveur. Nous sommes « sauvés par sa vie » (Rom 5:10) et nous le serons jusqu'au bout de notre course parce que son service ne s'arrête pas et qu'il est sacrificateur pour l'éternité.

Afin de pouvoir jouir de ce salut pratique, nous bénéficions des instructions nécessaires dans la Parole de Dieu. L'apôtre Paul dit à Timothée : « les saintes lettres... peuvent te rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus ». Puis il ajoute que l'Écriture est « utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice » (2 Tim. 3:15-16 ; voir aussi 1 Tim. 4:16).

Ceci montre la part importante qu'a la Parole de Dieu dans notre salut quotidien. Elle nous rend sages, pondérés, nous fait éviter les pièges et surtout dirige nos regards sur le Seigneur.

Quand Paul écrivait ces paroles, il faisait allusion à l'Ancien Testament que Timothée connaissait depuis son enfance et qui abonde en effet en avertissements salutaires. Il est à peine nécessaire d'ajouter que cela est également vrai pour le Nouveau Testament que certains d'entre nous ont le privilège de connaître dès leur jeune âge.

Pour notre salut quotidien, un dernier élément s'ajoute à l'intercession du Seigneur et à l'action de la Parole de Dieu. C'est la présence du Saint Esprit en nous. Le Seigneur l'a envoyé pour être avec nous jusqu'au bout de la course (Jean 14:17). Il nous permet de comprendre la Parole de Dieu et nous fait jouir du Seigneur dans la gloire.

5.5 Le salut futur

Il nous reste à considérer un autre groupe de passages qui parlent du salut comme d'une chose que nous attendons (Héb. 9:28 ; Rom. 13:11). En effet, nous devons encore être sauvés de la colère de Dieu dans son sens terrestre, c'est-à-dire des jugements apocalyptiques. Nous avons aussi à être sauvés de la mort physique de notre corps. Tout cela c'est l'espérance chrétienne. Elle est comme un casque qui nous permet de redresser la tête malgré l'adversité (1 Thes. 5:8).

Notre espérance du salut se réalisera à la seconde venue de Christ. Pour le monde, il viendra comme un juge mais pour nous il n'en est pas ainsi : « Nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire » (Phil. 3:20-21). Bientôt il « apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent » (Héb. 9:28).

Ce salut futur est le dernier acte de délivrance accompli par le Seigneur en notre faveur. C'est comme le couronnement de sa miséricorde. Il ressuscitera ceux qui sont morts en lui et enlèvera les croyants vivants, avant que la grande tempête de la juste colère de Dieu ne se déchaîne sur la terre. Alors nous serons tous avec le Seigneur à l'abri du danger pour toujours. Notre salut sera absolument achevé.

5.6 Question 1 : Phil. 2:12 — Travailler à son propre salut avec crainte et tremblement

L'apôtre Paul engageait les Philippiens à travailler à leur « propre salut avec crainte et tremblement » (Phil. 2:12). Comment faut-il comprendre ce passage ?

Les Philippiens étaient menacés de deux manières : des adversaires au-dehors (fin du chapitre 1) et des dissensions au-dedans (début du chapitre 2). Il était relativement facile de faire face aux premières menaces alors que les secondes étaient tellement dangereuses qu'il était nécessaire de faire appel à l'exemple incomparable de Christ. De plus, l'apôtre ne pouvait plus les aider car il était prisonnier à Rome.

Dans ces circonstances, les Philippiens devaient faire preuve d'une grande vigilance spirituelle pour se maintenir dans un bon état malgré les dangers qui les pressaient. Ils devaient travailler à leur propre salut, non pas au salut de leur âme qui est obtenu une fois pour toutes, mais au salut de leur course chrétienne.

Ce salut quotidien doit être envisagé sous deux aspects. D'un côté, Dieu opère en nous « le vouloir et le faire selon son bon plaisir » (Phil. 2:13), et de l'autre côté, nous avons à être diligents afin que la grâce de Dieu ait son plein résultat en nous.

5.7 Question 2 : Actes 2:40 — Sauvez-vous de cette génération perverse

Le jour de la Pentecôte, l'apôtre Pierre exhortait les foules en disant : « Sauvez-vous de cette génération perverse » (Act 2:40). De quel aspect du salut s'agit-il ?

Après la crucifixion du Seigneur Jésus et plus encore après le rejet de la grâce lors du martyre d'Étienne, la nation juive fut placée sous un jugement gouvernemental. Elle devait être l'objet de châtiments solennels dont une partie fut accomplie lors de la prise de Jérusalem en l'an 70.

En recevant l'évangile, les croyants juifs devaient se séparer de ce peuple rebelle afin de ne pas être jugés avec lui. Il fallait se « sauver de cette génération perverse ». Pour cela, ils devaient recevoir le baptême comme signe de cette dissociation. Cela leur causa beaucoup de souffrances mais les sauva du terrible sort réservé au peuple.

Bien que le baptême ne soit qu'une ordonnance extérieure, il plaçait le croyant juif sur un terrain de salut (1 Pierre 3:21) en ce qu'il rompait ses liens avec la masse incrédule de la nation. Lorsqu'un grand navire sombre, on peut mettre à l'eau les canots de sauvetage au moyen de cordes et s'y installer, mais cela ne suffit pas. Si les cordes ne sont pas coupées, il n'y a pas de salut. Le baptême coupe les cordes et c'est en cela qu'il sauve.

5.8 Question 3 : Matt. 24:13 — Celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé

Celui qui persévéra jusqu'à la fin ... sera sauvé » (Matt. 24:13). À la lumière de cette déclaration peut-on être sûr de son salut avant le terme de la vie sur la terre ?

Dans ce passage, il ne s'agit pas de la fin de la vie d'un homme sur la terre, mais de la fin des temps avant le retour de Christ. Le Seigneur adressait ces paroles aux disciples qui représentaient à ce moment-là le résidu futur d'Israël qui sera sur la terre durant cette période de la fin. Par conséquent, le salut dont il est question est un salut terrestre qui sera accordé à ceux qui auront traversé avec persévérance la grande persécution d'alors.

Bien que ce passage puisse avoir certaines applications morales pour nous, il ne nous concerne pas directement. Il ne doit pas être utilisé pour enseigner que l'on ne peut pas être sûr de son salut avant sa mort, ce qui est une fausse doctrine.

5.9 Question 4 : Rom. 10:9 — La « confession de bouche » nécessaire au salut ?

«Si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé» (Rom. 10:9). Pourquoi la «confession de la bouche» est-elle liée au salut dans ce passage ?

Comme nous l'avons déjà expliqué, le mot «salut» a une signification très large. Il concerne le salut de l'âme, mais il comprend aussi d'autres délivrances accordées par le Seigneur et en particulier la délivrance du monde.

Lorsque nous croyons dans nos cœurs que Dieu a ressuscité le Seigneur mort pour nous, nous obtenons la justification devant Dieu, le salut de notre âme. Cependant, cet aspect du salut n'est pas perceptible par les hommes. Il s'agit davantage d'un acte juridique dans le ciel que d'un fait visible sur la terre. Il conduit pourtant à ce que nous soyons sauvés ici-bas du monde, de la chair et du diable. Le tout premier pas vers ce salut plus visible est la confession de Jésus comme Seigneur. Il faut une confession de la bouche, car une conversion secrète, sans témoignage extérieur, n'est pas suffisante pour ce côté du salut.

Le verset suivant précise : «car du cœur on croit à justice, et de la bouche on fait confession à salut». La distinction faite entre la foi du cœur pour être rendu juste et la confession de la bouche pour être sauvé est très frappante. Elle nous fait comprendre qu'être sauvé est une bénédiction plus étendue qu'être justifié. Pour être juste devant Dieu il suffit de croire, alors que, pour entrer dans tous les aspects du salut, il faut au moins ajouter à la foi, la confession de Jésus comme Seigneur.

6 Chapitre 6 — LA SANCTIFICATION

La sainteté est un attribut essentiel de Dieu. Elle caractérise aussi les croyants puisque nous sommes désignés comme les «sanctifiés dans le Christ Jésus» (1 Cor. 1:2). Pour ces raisons, la sanctification occupe une place importante dans toute la Bible. Elle doit d'autant plus retenir notre attention que ses différents aspects sont généralement peu connus.

6.1 Une mise à part pour Dieu

Dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, la sanctification signifie dans son sens initial : séparation, mise à part pour Dieu (voir par exemple 1 Chro. 23:13 et Jér. 1:5). Cela suggère un détachement de la vie ordinaire afin que le croyant appartienne à Dieu pour son service et sa satisfaction. En contraste avec le terme «sanctification» nous avons celui de «profanation». Sous la loi chaque sacrificateur était sanctifié pour l'Éternel. Il ne devait pas se souiller, c'est-à-dire se profaner (Lév. 21:4). Pendant le millénium, les sacrificateurs devront instruire le peuple «à distinguer entre ce qui est saint et ce qui est profane, et lui feront connaître la différence entre ce qui est impur et ce qui est pur» (Éz. 44:23). Le terme hébreu traduit par «profane» peut l'être également par «commun». Quand une chose est employée à l'usage commun, elle devient souillée comme nous le constatons dans les affaires ordinaires de la vie.

La première mention de la sanctification dans la Bible est en rapport avec la création et concerne un élément impersonnel. Dieu sanctifie le septième jour et se repose (Gen. 2:3). La deuxième mention est en rapport avec la rédemption quand Dieu fit sortir Israël d'Égypte. Il s'agissait alors de la sanctification de personnes. L'Éternel dit : «Sanctifie-moi tout premier-né» (Ex. 13:2). Ceux qui avaient été rachetés par le sang, étaient mis à part pour Dieu et formaient une classe spéciale. Pour cette raison, un mode de vie particulier convenait aux lévites qui leur furent substitués plus tard (Voir Nomb. 3:45 ; 8:5-19).

Le livre de l'Exode contient un riche enseignement typique. Au chapitre 12, les fils d'Israël sont protégés par le sang : c'est la justification. Au chapitre 15, ils sont dégagés du pouvoir du Pharaon et retirés d'Égypte : c'est le salut, l'ensemble de ces deux délivrances représentant la rédemption. Mais entre ces deux chapitres nous trouvons la sanctification au chapitre 13 : Le peuple justifié est mis à part pour Dieu. Personne ne pourra revendiquer un quelconque droit sur lui. L'Éternel s'est acquis ce peuple pour lui-même, il le bénira ensuite pleinement.

Ainsi, pour bénir une personne, Dieu commence par la mettre à part pour lui-même afin qu'elle ne soit plus associée au mal.

6.2 Les deux sanctifications

Dans l'Ancien Testament, la sanctification concerne les choses et les personnes, alors qu'elle est limitée à ces dernières dans le Nouveau Testament. La sanctification des personnes possède deux significations différentes qu'il convient de clarifier pour éviter les fausses interprétations courantes à cet égard.

La sanctification se rapporte d'abord à l'acte par lequel Dieu met à part pour lui-même, et une fois pour toutes, un croyant lors de sa conversion. C'est un fait d'une nature absolue. Chaque croyant est ainsi séparé pour Dieu. C'est la sanctification de position.

Trois exemples de sanctification de position peuvent être donnés pour en expliquer le sens.

a) L'autel, la cuve et les ustensiles étaient sanctifiés sous la loi. Il n'y avait, bien sûr, aucun changement de nature dans ces choses. Toutefois elles étaient mises dans une position séparée, entièrement consacrées au service de Dieu.

b) Le Seigneur Jésus lui-même fut sanctifié et envoyé ici-bas (Jean 10:36). Sa sainteté personnelle était divinement parfaite et ne pouvait être accrue. Par contre, le Seigneur pouvait être mis à part par le Père pour sa mission dans le monde.

c) Dans l'expression «sanctifiez le Seigneur le Christ dans vos cœurs» (1 Pi. 3:15), l'unique sens possible pour le terme «sanctifier» est celui de mettre à part quant à la position. Dans nos cœurs, nous devons mettre le Seigneur dans une position tout à fait unique. Là, il doit être exalté, sans aucun rival. L'expression «que ton nom soit sanctifié» (Matt. 6:10), s'explique de la même manière.

Dans son deuxième sens, la sanctification concerne le processus par lequel un croyant est rendu, d'une manière pratique, de plus en plus pur et séparé du mal. Dans son comportement, il se met à part pour Dieu : c'est la sanctification pratique. Sa nature est spirituelle mais elle est vécue par le croyant dans les détails concrets de la vie.

Notre vie chrétienne commence par la sanctification de position, conférée par une action divine. Ensuite, nous avons à rechercher une sanctification pratique qui soit conséquente avec cette position. La première est pour nous uniquement une affaire de foi, alors que la seconde est liée à notre comportement journalier. Pour la sanctification, comme pour beaucoup de bénédictions chrétiennes, la foi doit précéder l'expérience. Tout se déforme et perd sa valeur dans le domaine de la sanctification si nous ne tenons pas ferme ce principe.

6.3 La sanctification de position

Combien l'homme a été profané par le péché ! Son esprit, son cœur, son être tout entier ont été envahis par le mal. Heureusement la grâce s'applique à le gagner. Pour cela, elle sépare pour Dieu, elle sanctifie, elle donne aux croyants le titre de «saints».

Le cas des Corinthiens fournit un exemple frappant. Parmi les croyants mentionnés dans le Nouveau Testament, les Corinthiens semblent être ceux qui sont le moins marqués par une sanctification à caractère pratique. Leur comportement donne lieu à beaucoup de critiques sur les plans moral et doctrinal. Pourtant l'apôtre Paul s'adressa à eux comme à des «saints» parce qu'ils étaient sanctifiés en Jésus Christ (1 Cor. 1:2). Plus loin, après l'énumération des abominations des hommes des nations sans Dieu, il affirme : «et quelques-uns de vous, vous étiez tels ; mais... vous avez été sanctifiés...» (1 Cor. 6:11).

Ainsi est établi le fait que nous sommes sanctifiés par Dieu indépendamment de notre niveau de sainteté pratique. S'il en était autrement, nous serions sous un principe légal qui n'apporte aucune paix et qui ne fait que manifester l'impuissance de l'homme à mener par lui-même une vie exempte de mal. À l'opposé, rien n'est plus stimulant pour croître dans la sainteté pratique que de se savoir mis à part pour Dieu, sanctifié quant à la position.

Cette sanctification de position est obtenue de deux manières : «Vous avez été sanctifiés... au nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de notre Dieu» (1 Cor. 6:11). Premièrement quand nous avons cru, nous avons été mis à part pour Dieu au nom du Seigneur. Par Christ, notre sanctification est aussi entière que notre justification. Les deux reposent sur son oeuvre à la croix. «Par cette volonté (celle de Dieu)... nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes» (Héb. 10:10). Jésus, «afin qu'il sanctifiât le peuple par son propre sang, a souffert hors de la porte» (Héb. 13:12). Dans ce premier sens, c'est Christ lui-même qui a agi pour notre sanctification.

D'un autre côté, nous sommes sanctifiés par le Saint Esprit. L'apôtre Paul écrit «Dieu vous a choisis dès le commencement pour le salut, dans la sainteté de l'Esprit et la foi de la vérité» (2 Thes. 2:13). L'apôtre Pierre écrit également : «Élus... en sainteté de l'Esprit» (1 Pierre 1:2). Cette sanctification de position est effective à la nouvelle naissance où «ce qui est né de l'Esprit est esprit» (Jean 3:6). Le Saint Esprit est le moyen de notre sanctification. Quand l'évangile est reçu par la foi, l'Esprit vient habiter dans le croyant, le scellant pour le jour de la rédemption (Éph. 1:13-14). Par ce sceau le croyant est reconnu comme appartenant à Dieu. Il fait partie de «ceux qui sont sanctifiés par la foi» en Christ (Actes 26:18).

6.4 La sanctification pratique

Lorsque nous avons compris notre position de «sanctifiés dans le Christ Jésus» (1 Cor. 1:2), nous sommes à même de faire face à nos responsabilités relativement à la sanctification pratique. Ces responsabilités découlent de cette mise à part pour Dieu. Dans l'épître aux Hébreux, les croyants sont appelés «frères saints», c'est leur position, mais ils sont aussi exhortés à poursuivre la sainteté (Héb. 3:1 ; 12:14). De même, l'apôtre Pierre dit : «Soyez saints», à ceux auxquels il affirme : «Vous êtes... une nation sainte» (1 Pi. 1:15 ; 2:9). Étant saints devant Dieu, nous avons à être saints ici-bas. Combien devons-nous être attentifs à cette sanctification pratique ! Pour y progresser, il nous faut user des moyens donnés par Dieu pour cela.

D'abord la sainteté pratique est un résultat de notre libération de l'esclavage du péché. La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus nous a affranchis de la loi du péché et de la mort (Rom. 8:2). Plus nous serons sous ce principe moteur de l'Esprit de vie, plus nous serons dégagés de la tendance au péché. La marche par l'Esprit est une condition primordiale de la sanctification pratique.

Que fait le Saint Esprit pour notre sanctification ? Il élève nos pensées vers Christ dans le ciel. Ainsi, «contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Cor. 3:18). Bientôt nous serons comme lui dans la gloire, alors dès à présent nous nous purifions pour lui être moralement toujours plus semblables (1 Jean 3:2-3). Le Seigneur s'est d'ailleurs mis à part dans cette position céleste afin que nous soyons sanctifiés dans notre conduite (Jean 17:19 ; voir aussi Héb. 7:26). Du ciel, il intercède pour nous et se révèle à nous, attire nos coeurs et nous détache d'ici-bas.

La Parole de Dieu a également un pouvoir sanctifiant. Le Seigneur pria : «Sanctifie-les par la vérité ; ta Parole est la vérité» (Jean 17:17). L'Esprit de Dieu — qui est aussi la vérité (1 Jean 5:6) — et la Parole de Dieu sont intimement liés. Ils le sont à la nouvelle naissance de chaque croyant et ils le sont pour le faire progresser dans la sainteté pratique. La Parole l'instruit de la pensée de Dieu dans les choses de chaque jour et le Saint Esprit lui donne la force de la réaliser.

Nous pouvons également croître dans la sainteté pratique par l'amour : «Que le Seigneur vous fasse abonder et surabonder en amour.. pour affermir vos coeurs sans reproche en sainteté» (1 Thes. 3:12, 13). À mesure que l'amour augmente, nos coeurs sont établis en sainteté. La sainteté pratique n'est pas quelque chose de figé, de légal, mais une vie d'amour active comme celle de Jésus le fut en perfection.

Enfin, la sainteté pratique est évidemment liée à la séparation de tout ce qui est impur, et à la crainte de Dieu (2 Cor. 7:1). Cette séparation s'exerce par rapport aux actes incompatibles avec la présence du Seigneur et également par rapport aux personnes qui pratiquent de telles actions ou enseignent de fausses doctrines (2 Tim. 2:21).

Dieu désire notre sanctification pratique : «C'est ici la volonté de Dieu, votre sainteté» (1 Thes. 4:3). Il ne la considère pas comme quelque chose de facultatif ou de passager, mais il travaille en nous pour que nous progressions en elle constamment. L'apôtre exprime le désir que «le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement» (1 Thes. 5:23). Le Seigneur pria pour que les siens soient sanctifiés (Jean 17:17) et il sanctifie lui-même son assemblée. Il la purifie par la Parole afin de se la présenter bientôt : «glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable» (Éph.5:27).

6.5 Question 1 : Qu'est-ce qu'un saint ?

Les croyants sont fréquemment appelés «saints» dans le Nouveau Testament. L'usage populaire du terme «saint» répond-il à son usage scripturaire ?

Non, il s'agit de deux sens différents. Il serait même utile d'employer deux termes différents s'ils existaient.

Dans la pensée populaire un «saint» est une personne d'une piété exceptionnelle qui aurait atteint une prétendue perfection morale. Après sa mort, il peut être vénéré et diverses représentations, peinture ou statue, peuvent en être faites. Cela n'est pas spécifique au christianisme mais se retrouve dans d'autres religions. Bien sûr, le croyant instruit de la pensée de Dieu doit se tenir loin de ces choses.

Dans la Parole, chaque croyant est un «saint» car il est séparé pour Dieu par le sang de Christ et par le Saint Esprit qui habite en lui.

La pensée populaire est très tenace, parce que nous avons tendance à croire que la sainteté ne nous concerne pas tous personnellement mais s'adresse seulement à un petit nombre de croyants supérieurs. Eux seuls auraient à poursuivre la sainteté et cela nous servirait d'excuse pour nous contenter d'une vie chrétienne d'un niveau inférieur. Rejetons avec énergie cette tendance, et maintenons soigneusement la pensée scripturaire.

6.6 Question 2 : Délivrance du péché, complète et actuelle : est-ce possible ?

Certaines personnes se prétendent entièrement sanctifiées dans la pratique, complètement délivrées du péché. La Parole de Dieu confirme-t-elle ces affirmations ?

Aussi longtemps que nous aurons nos corps naturels, issus d'Adam, le péché sera en nous. Affirmer que l'on peut être déjà sur la terre complètement délivré du péché est une erreur. L'apôtre Jean dit : «Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes» (1 Jean 1:8).

Nous n'avons aucune excuse pour céder au péché, puisque nous avons un pouvoir suffisant à notre disposition pour nous en préserver. Cependant l'Écriture affirme : «nous faillissons tous à plusieurs égards» (Jac. 3:2). Nous en faisons tous la triste expérience et nous le confessons facilement. S'il n'en est pas ainsi, notre sens du péché est tristement éteint.

Quand l'apôtre Paul souhaite que «le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement» (1 Thes. 5:23), il ne fait pas allusion à une sainteté pratique totale mais à l'homme tout entier dans sa nature tripartite, esprit, âme et corps. Rien n'est partiel dans l'oeuvre de Dieu. Son influence sanctifiante atteint toutes les parties de notre être et se poursuit jusqu'à la venue du Seigneur. Alors, la sanctification de l'homme tout entier sera complète et parfaite, mais pas avant.

Toutefois, une vie de sainteté pratique croissante est la vie chrétienne normale. Celui qui vit soigneusement une telle vie, en parlera le moins possible. Sa vie et ses paroles se résumeront en un seul nom Christ.

7 Chapitre 7 — LA NOUVELLE NAISSANCE

«Il vous faut être nés de nouveau» (Jean 3:7). C'est le Seigneur lui-même qui a présenté cette indispensable «nouvelle naissance», tout au début de son enseignement. Elle n'est pas une oeuvre extérieure au croyant, comme la justification, mais une opération intérieure, impérative au début de la vie chrétienne. Nous verrons par la suite d'autres opérations intérieures comme la vivification ou le don du Saint Esprit.

Plusieurs expressions sont employées par le Seigneur pour évoquer la nouvelle naissance ; il parle de «naître de nouveau», de «naître d'eau et d'Esprit», de «naître de l'Esprit». Les apôtres Pierre et Jean, qui avaient été certainement enseignés de la bouche même du Seigneur sur le sujet, donnent d'autres compléments dans leurs épîtres. Pierre parle de «régénération par la Parole de Dieu», Jean de «naître de Dieu». Avant de considérer ces différentes expressions, nous regarderons pourquoi cette nouvelle naissance est indispensable et les allusions qui y sont faites dans l'Ancien Testament.

7.1 Nécessité de la nouvelle naissance

Nicodème faisait partie de ceux qui étaient convaincus que Jésus était un docteur venu de Dieu. Alors que certains se contentaient de croire superficiellement, il fit un pas de plus et montra son sérieux en cherchant à s'enquérir personnellement de l'enseignement du Seigneur (Jean 2:23-25 et 3:1-2). Nicodème était un chef des juifs, un «docteur d'Israël». Cependant malgré ses qualités, malgré ses titres et son appartenance à la nation la plus favorisée, il dut s'entendre dire : «Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu».

L'expression traduite par «né de nouveau» peut aussi l'être par «né d'en haut» (même terme qu'en Jean 3:31). La réponse de Nicodème montre toutefois qu'il a compris selon le premier sens. Il avait besoin d'une naissance qui serait entièrement nouvelle dans son origine, «depuis le commencement» (l'expression est la même en Luc 1:3). Rien de moindre que cela ne pouvait être satisfaisant.

Nicodème, malgré les avantages de son ascendance et de sa personne, ne pouvait par lui-même satisfaire Dieu. Quand le Seigneur affirme que seule la nouvelle naissance est suffisante, il condamne l'état naturel de l'homme. La nature d'Adam fut corrompue par son péché, et toute l'humanité, génération après génération, a reçu cette nature déchuée. L'aveuglement spirituel est une des formes de cette corruption. Nous sommes incapables de voir les réalités spirituelles et en particulier le royaume de Dieu. Quand Jésus était sur la terre, ce royaume était présent dans la personne du Roi, mais les hommes n'ont pas su le reconnaître. En fait, ils ne pouvaient le voir sans la nouvelle naissance. Nicodème n'avait vu en Jésus qu'un maître, il avait besoin de naître de nouveau pour le discerner vraiment. De même, Jésus est un maître religieux pour les hommes de notre époque, ils ne discernent pas Dieu en lui.

Si la nouvelle naissance est indispensable pour voir le royaume de Dieu, elle l'est encore davantage pour y entrer. L'homme naturel ne peut absolument rien faire pour cela. C'est une question de nature et donc de naissance. Ce qui est né de la chair est chair. L'éducation, la civilisation ou même la «christianisation» ne changent rien au problème : la chair demeure encore là et ne peut être transformée en esprit. Il n'y a que ce qui est né de l'Esprit qui est esprit. On ne peut le trouver hors de la nouvelle naissance.

7.2 Images de l'Ancien Testament sur la nouvelle naissance

Quand Nicodème montre qu'il ignore tout de la nouvelle naissance, Jésus lui fait remarquer que cela est surprenant. En effet, cet enseignement plonge ses racines dans celui des prophètes. En particulier, Ézéchiel montre ce que l'Éternel fera quand il rassemblera son peuple Israël des lieux de leur dispersion. Il répandra sur eux des eaux pures et ils seront purs. Toutes leurs souillures et leur amour des idoles auront disparu. L'Éternel leur donnera un coeur nouveau et un esprit nouveau.

Cette purification par l'eau sera tellement radicale que leur nature entière sera changée. Une complète rénovation morale s'opérera. Non pas une modification de la nature existante, mais le don d'une nature entièrement nouvelle : un coeur nouveau et un esprit nouveau. Ils seront changés dans leurs aspirations, ils désireront instinctivement ce qui est de Dieu. L'Éternel mettra son Esprit en eux, ils marcheront dans l'obéissance et habiteront le pays. Ils verront le royaume de Dieu et y entreront.

Cette prophétie d'Ézéchiel concernant les eaux pures que l'Éternel répandra sur le peuple, nous ramène au livre des Nombres où, par deux fois, il est question de répandre de l'eau. Quand un Israélite s'était souillé, il devait être purifié avec «l'eau de séparation» ; les lévites, eux, étaient purifiés avec «l'eau de purification» (Nomb. 19:11-13 et 8:7). Cette eau de séparation était préparée à partir des cendres d'une «génisse rousse», offerte en sacrifice pour le péché, sur lesquelles était versée de l'eau vive (c'est-à-dire courante). Les cendres évoquent la mort de Christ et l'eau vive l'Esprit Saint.

7.3 Naître d'eau et d'Esprit— Jean 3:5

Après avoir montré à Nicodème l'absolue nécessité de la nouvelle naissance, le Seigneur précise par quels moyens elle s'opère : «Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu» (Jean 3:5).

Les discussions sur la signification du terme «eau» ont été nombreuses. Nous pensons qu'elle doit être trouvée dans les images de l'Ancien Testament qui viennent d'être rappelées : «l'eau pure» d'Ézéchiel, «l'eau de purification» et «l'eau de séparation» du livre des Nombres. Elles nous parlent de la mort de Christ, non dans sa valeur pour Dieu, mais dans son action sur l'homme. C'est la Parole de Dieu qui apporte à l'âme la mort de Christ dans son pouvoir séparateur et purificateur.

Les paroles du Seigneur confirment dans d'autres chapitres cette interprétation qui voit dans l'eau le symbole de la Parole de Dieu. Il dit : «Vous êtes déjà nets, à cause de la parole que je vous ai dite» (Jean 15:3). Lorsqu'il lave les pieds de ses disciples, il montre qu'il faut avoir été une fois entièrement lavé pour être «tout net» (Jean 13:10-11), allusion probable à la nouvelle naissance. Une confirmation supplémentaire se trouve en Éphésiens 5:26, où l'eau et la Parole apparaissent comme étant identiques.

Pour entrer dans le royaume de Dieu, il faut donc être né de la Parole de Dieu aussi bien que de l'Esprit. La Parole apporte la vertu purifiante de la mort de Christ et l'Esprit l'applique à l'âme. La Parole est le moyen utilisé, l'Esprit est celui qui l'utilise.

Le Seigneur ne parle qu'une fois à Nicodème de l'action de l'eau. Il insiste plutôt sur «être né de l'Esprit» pour montrer qu'il s'agit d'une question de nature. Quiconque est né de nouveau, est en fait né de l'Esprit. Il acquiert une nature spirituelle, divine, et en porte les caractères.

7.4 Régénéré par la Parole de Dieu

L'apôtre Pierre insiste sur l'action de la Parole : «Ayant purifié vos âmes par l'obéissance à la vérité,... vous qui êtes régénérés... par la vivante et permanente parole de Dieu» (1 Pi. 1:22-23). Puisqu'il faut l'obéissance, notre responsabilité est impliquée dans cette purification. Toutefois celle-ci n'est pas liée à nos capacités, mais s'effectue par le travail en nous de la Parole de Dieu, cette semence incorruptible qui nous communique une nature divine.

«Le sang précieux de Christ» nous a rachetés. C'est une action devant Dieu, extérieure à nous. Par contre, la Parole a opéré en nous et nous a purifiés. Elle nous a communiqué la nature divine caractérisée à la fois par la vie, l'éternité et l'incorruptibilité.

La nouvelle naissance est nécessaire à cause de notre nature corrompue. Il ne suffisait pas qu'une oeuvre fut accomplie en notre faveur comme pour la justification et la réconciliation. Il ne fallait pas moins qu'un travail de purification morale, une régénération par rapport à notre état de corruption et le don d'une nouvelle nature, jaillissant d'une source incorruptible et divine. En tant qu'enfants d'Adam, nous sommes nés d'une semence corruptible et, de fait, corrompue. Maintenant, enfants de Dieu, nous sommes nés de nouveau, étant régénérés par «une semence incorruptible», la vivante et permanente Parole de Dieu.

Dans l'épître à Tite nous trouvons l'expression «le lavage de la régénération» (Tite 3:5). Le terme traduit par «régénération» se trouve deux fois dans le Nouveau Testament (Matt. 19:28 et Tite 3:5). Il évoque un nouvel ordre de choses, comme celui du millénium. «Le lavage de la régénération» correspond, lui, à la nouvelle naissance et rappelle «les eaux pures» du passage d'Ézéchiel. Il est d'ailleurs associé à l'action de l'Esprit, puisqu'il est ajouté l'expression : «et le renouvellement de l'Esprit Saint».

Il n'est pas nécessaire d'attendre la «régénération», c'est-à-dire le millénium, pour profiter du lavage utile pour y entrer. Déjà ce lavage avait atteint individuellement les Crétois qui s'étaient tournés vers le Seigneur. Ils étaient purifiés et pouvaient vivre «sobrement et justement et pieusement». Nous bénéficions également de ce lavage, nous qui sommes régénérés par la Parole de Dieu.

7.5 Né de Dieu

Dans sa première épître, l'apôtre Jean remonte toujours aux principes essentiels. Il affirme : «Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu» (1 Jean 3:9). Il n'est fait mention ni du moyen employé, la Parole de Dieu, ni de l'agent, le Saint Esprit, qui effectue le travail dans l'âme. L'attention est toute reportée sur Dieu lui-même, comme source de tout. Du fait que nous sommes nés de Dieu, nous participons de sa nature exempte de péché qui demeure en nous. Celui qui est né de nouveau est présenté comme ne pouvant pas pécher, simplement parce qu'il est né de Dieu.

L'apôtre Jean envisage le croyant d'une façon abstraite en mettant en évidence le caractère essentiel de la nouvelle nature. Il peut parler ainsi puisque nous serons réellement sans péché, quand Dieu aura achevé son oeuvre en nous. La dernière trace de notre nature déchue aura disparu quand nos corps seront glorifiés. L'apôtre Jean considère aussi le croyant d'un point de vue pratique et insiste sur le fait que nous avons le péché en nous et que nous péchons effectivement (1 Jean 1:8 à 2:2). Cette présentation plus pratique est naturellement bien nécessaire, mais le point de vue abstrait ne l'est pas moins. Il permet de comprendre les principes divins et en particulier le fait que la nouvelle nature en nous ne peut absolument pas pécher.

Cette nature n'est pas seulement sans péché, mais elle comporte des caractères plus positifs. Elle est juste, aimante, obéissante, elle se signale par la foi et par sa victoire sur le monde (1 Jean 2:29 ; 3:10-11 ; 5:1 et 5:4).

7.6 La nouvelle naissance et la foi

La nouvelle naissance étant une opération divine, quelle est la responsabilité de l'homme dans celle-ci ? Cette question difficile a souvent été débattue. Il s'agit en fait de concilier dans nos esprits la souveraineté de Dieu et la responsabilité de l'homme. Ce n'est pas le raisonnement qui nous y aidera mais la soumission à la Parole de Dieu. À maintes reprises, celle-ci déclare tout à la fois que Dieu est souverain et que l'homme est responsable. Nous devons tout simplement accepter ces deux affirmations sans être troublés par le fait que nous n'arrivons pas à en faire une synthèse parfaite. De même, nous n'arrivons pas à expliquer que le Seigneur Jésus soit à la fois parfaitement Dieu et homme, sans que cela nous inquiète outre mesure.

Si l'on considère le côté divin des choses, la nouvelle naissance est le résultat du travail souverain de Dieu en nous. Nous étions dans un état de mort spirituelle ; aussi il n'y aurait eu aucune espérance pour nous si Dieu n'avait entrepris le travail. Dans l'histoire du salut, Dieu a commencé d'agir et non pas l'homme.

Dans sa souveraineté, sa sagesse et sa préconnaissance, il prit l'initiative pour chacun de nous. Son Esprit commença à agir dans nos coeurs, comme ce fut le cas à la création, quand il planait sur la face des eaux. Cette première action divine en l'homme n'est pas encore la nouvelle naissance qui est quelque chose de plus grand et de plus complet. L'Esprit doit continuer d'agir et de purifier, mais cette opération de l'Esprit ne peut être comprise par l'intelligence humaine. C'est comme le vent que nous ne pouvons saisir avec la main (Jean 3:8).

La responsabilité de l'homme a aussi sa part dans la nouvelle naissance qui ne se limite pas à un simple travail de l'Esprit en lui. Elle est le résultat de la prédication et de la réception de l'évangile. «Vous... êtes régénérés... par la vivante et permanente Parole de Dieu C'est cette parole qui vous a été annoncée» (1 Pierre 1:23, 25). L'évangile est présenté à des hommes tenus pour responsables de leur choix et les invite à croire et se repentir.

Après avoir montré à Nicodème qu'il lui faut être né de nouveau, le Seigneur le place sur le terrain de sa responsabilité. Il lui parle de la nécessité de recevoir son témoignage, c'est-à-dire de croire. «Comment croirez-vous, si je vous parle des choses célestes ?» L'homme va-t-il accepter la révélation divine ? Voilà la véritable question aux immenses conséquences, car «quiconque croit» a la vie éternelle. Ainsi, la nouvelle naissance est directement associée à la foi. «Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu ;... est engendré de lui» (1 Jean 5:1).

7.7 Enfants de Dieu

Par la naissance naturelle, un enfant vient au monde et vit. De même, par la nouvelle naissance, un homme devient enfant de Dieu et possède la vie éternelle. En effet, la Parole déclare : «À tous ceux qui l'ont reçu (le Christ), il (Dieu) leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom ; lesquels sont nés... de Dieu» (Jean 1:12-13). Ainsi, ceux qui croient sont enfants de Dieu. C'est un nouvel état, et c'est aussi un titre de noblesse que Dieu leur donne le droit de porter.

Ce titre merveilleux d'enfant de Dieu découle du fait que l'on a la même nature que lui et évoque des relations d'affection et de communion. Il est différent du titre de «fils» qui est largement présenté dans les épîtres de Paul (Gal. 4:6-7 ; Rom. 8:14-17 ;...). Enfant se rapporte à la nature, fils à la position devant Dieu.

Quelle somme de bénédictions présentes et futures découle de la nouvelle naissance ! L'Esprit donne l'assurance de celle-ci (Rom. 8:16), et nous permet de jouir dès ici-bas de ces bénédictions. L'amour de Dieu étant à la source de tout, l'apôtre Jean s'écrie — et chacun de nous peut faire de même — : «Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu !» (1 Jean 3:1).

7.8 Question 1 : Purification par le sang ou par la Parole de Dieu ?

Quelle est la différence entre la purification par le sang de Christ (1 Jean 1:7) et la purification par la Parole de Dieu ?

«Le sang est la vie» (Deut. 12:23). Le sang de Christ, c'est sa vie sainte livrée à la mort pour nous. Par ce moyen, nous sommes purifiés judiciairement devant Dieu. C'est un acte qui est extérieur à nous.

La purification accomplie à la nouvelle naissance est opérée à l'intérieur de nous, par le moyen de la Parole de Dieu représentée par l'eau. Elle nous donne une nouvelle nature et modifie notre comportement. Elle nous purifie moralement.

Nous avons besoin de l'une et de l'autre de ces purifications et nous les avons toutes les deux par la grâce de Dieu.

7.9 Question 2 : Né de nouveau, né d'eau et de l'esprit, né de Dieu : la même chose ?

Différentes expressions ont été placées devant nous : «né de nouveau», «né d'eau et de l'esprit», «né de Dieu». Sont-elles toutes équivalentes ?

Nous pensons que toutes ces expressions se rapportent à la même oeuvre de Dieu effectuée en nous par son Esprit. Rien dans la Bible ne laisse penser qu'il existe deux sortes différentes de «nouvelles naissances», par exemple, comme si quelqu'un pouvait être «né de nouveau» suivant Jean 3 et non «né de Dieu» selon 1 Jean 3.

Cependant, chacune de ces différentes expressions a sa propre signification et sa propre force. La première met l'accent sur le caractère nouveau et original de la naissance ; la deuxième sur les moyens employés ; la troisième sur la source de laquelle tout découle.

8 Chapitre 8 — LA VIVIFICATION

Lorsque nous considérons l'ampleur des dégâts causés par le péché, nous entrevoyons alors la plénitude de la réponse divine apportée par l'évangile.

Le péché a provoqué

- la culpabilité qui demande le pardon ;
- la condamnation qui appelle la justification ;
- l'esclavage qui nous fait désirer la rédemption ;
- l'éloignement et l'inimitié quant à Dieu qui rendent nécessaire la réconciliation ;
- les dangers de toutes sortes qui requièrent le salut ;
- la profanation et la souillure pour lesquelles il nous faut la sanctification ;
- la corruption qui a affecté les ressorts les plus profonds de notre nature et nécessite la nouvelle naissance.

Enfin le péché nous a plongés dans la mort spirituelle. Pour que notre vie puisse être pour Dieu, il nous faut être vivifiés.

Cette vivification radicale ne se trouve pas dans l'Ancien Testament. L'homme était encore à l'épreuve sous la loi. La vie sur la terre était proposée comme résultat d'une parfaite obéissance à cette loi. Dans le Nouveau Testament, cette période d'essai est terminée : l'homme est officiellement déclaré mort dans ses péchés. Alors peut être révélée la doctrine de la vivification.

8.1 Morts quant à Dieu et vivifiés par lui

L'épître aux Éphésiens dévoile notre véritable condition : «Vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés» (Éph. 2:1). Le verset suivant montre que, malgré cet état de mort, nous marchions activement dans ces fautes et ces péchés. Il en est ainsi parce que la mort dont il est question est la mort quant à Dieu. Ceux qui sont morts quant à Dieu sont pourtant vivants relativement au «train de ce monde» et au «chef de l'autorité de l'air, de l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance» (Éph. 2:2). Cette absence de vie pour Dieu est tout à fait compatible avec le fait d'être actif dans le monde sous l'influence de Satan. L'homme ne vit pas quant à Dieu, parce qu'il vit dans le mal.

Cet état de mort spirituelle est à la base de la déclaration : «il n'y a personne qui ait de l'intelligence, il n'y a personne qui recherche Dieu» (Rom. 3:11). Le verset précédent avait affirmé qu'il n'y a pas même un seul juste, ce qui est extrêmement fâcheux, mais moins grave que le fait qu'il n'y ait personne qui comprenne, personne qui soit intelligent dans les choses de Dieu. Il ne s'agit pas seulement d'absence d'actes justes, mais d'une complète incapacité spirituelle. Pis encore, à cette incapacité s'ajoute une absence de désir : il n'y a personne qui désire comprendre ou rechercher Dieu. L'homme naturel ne trouve en Dieu rien qui soit désirable. Quel triste état : l'homme n'est pas juste, il ne s'en rend pas compte et il ne languit pas après Dieu. En un mot, l'homme est mort quant à Dieu.

Dès que nous prenons conscience de ces faits solennels, nous réalisons que notre unique espérance est en Dieu. Lui seul peut prendre l'initiative de nous relever, dans sa souveraine miséricorde, et c'est ce qu'il fait. Nous pouvons prendre l'initiative pour le mal, mais, étant morts spirituellement, nous ne le pouvons pour le bien selon Dieu. Il faut que ce soit lui qui agisse. Et comment peut-il le faire ? Par une réforme, par l'éducation, par la morale ? Rien de tout cela, car nous sommes totalement morts quant à Dieu. Rien ne peut être amélioré avant qu'il ne nous ait donné la vie. Le terme traduit dans l'Ancien Testament par «vivifié» est composé du substantif «vie» et du verbe «faire», ce qui aboutit à «faire vivre». C'est la vivification que Dieu seul peut produire.

8.2 Vivification et nouvelle naissance

Si le chapitre 36 d'Ézéchiel donne une idée de la nouvelle naissance, le chapitre suivant présente davantage la vivification. Nous y trouvons la vision des ossements secs qui se rassemblent, sont recouverts de chair et reviennent à la vie. Cela représente Israël dans son état de mort spirituelle et l'action future de Dieu en vivification avant les bénédictions millénaires. Dieu les tirera de leurs tombeaux parmi les nations où ils se trouvent. Il y aura une résurrection nationale, et, comme le dit le Seigneur : «vous vivrez, et je vous placerai sur votre terre ; et vous saurez que c'est moi, l'Éternel, qui ai parlé et qui l'ai fait» (Éz. 37:14). Dès qu'ils seront vivifiés, ils comprendront et chercheront l'Éternel.

Ces deux chapitres montrent l'étroite relation qui existe entre la nouvelle naissance et la vivification. En nous communiquant une nature divine, la nouvelle naissance répond à l'état de déchéance morale, alors que la vivification répond plutôt à celui de mort spirituelle. Les deux sont toutefois le résultat de l'opération de l'Esprit de Dieu dans l'homme.

Dans la Parole on trouve d'ailleurs des expressions similaires pour décrire ces deux actions de l'Esprit. En Ézéchiel 37, le «souffle», identifié à l'Esprit (par comparaison des versets 9 et 14) communique la vie à Israël. En Jean 3, «le vent qui souffle où il veut» est une image de l'Esprit qui produit la nouvelle naissance. Il convient donc de ne pas séparer ces deux opérations de l'Esprit, bien que nous

puissions les distinguer pour en saisir les bénédictions variées. La Parole de Dieu le fait dans ces chapitres d'Ézéchiel et dans l'évangile selon Jean où nous trouvons la nouvelle naissance au chapitre 3 et la vivification au chapitre 5.

8.3 La vivification par le Père, le Fils et le Saint Esprit — Jean 5:21 ; 6:63

Le chapitre 5 de Jean commence par la guérison d'un homme infirme. Un courant de vie semble pénétrer dans ses membres, il prend son petit lit et marche. Le Seigneur, étant alors obligé de répondre à l'opposition des juifs, parle des oeuvres qu'il fera et qui seront beaucoup plus grandes que cette guérison. D'abord, il vivifiera ceux qu'il veut (verset 21), et ensuite il ressuscitera tous les hommes en son temps (versets 28 et 29).

La vivification est différente de la résurrection (encore appelée réveil au verset 21). La vivification concerne uniquement ceux qui entendent la voix du Fils de Dieu. Sur le plan spirituel, ils passent «de la mort à la vie». Par contre, la résurrection est pour tous ceux qui sont dans les sépulcres et qui redeviendront des êtres animés. Ils entendront cette même voix et sortiront à des moments différents, certains en résurrection de vie et d'autres en résurrection de jugement.

À la lumière de ce chapitre 5 de l'évangile selon Jean, la vivification apparaît comme l'aspect le plus profond de l'oeuvre de Dieu en nous. Son importance est telle que le Père et le Fils agissent ensemble pour l'opérer : «comme le Père réveille les morts et les vivifie, de même aussi le Fils vivifie ceux qu'il veut» (verset 21). Le jugement par contre est entièrement laissé entre les mains du Fils parce qu'il est devenu homme.

Dans le don de la vie, le Fils agit conformément à sa propre volonté, sur un pied d'égalité avec le Père et, s'il est utile de l'ajouter, dans la plus parfaite communion avec lui. Comme le Père, il a «la vie en lui-même» (verset 26 ; voir aussi Jean 1:4). Il est un «Esprit vivifiant» (1 Cor. 15:45) ; il vivifie par le moyen de sa Parole. Les hommes entendent la voix du Fils de Dieu, croient au Père qui l'a envoyé et vivent. La vie est réellement son don, mais elle nous parvient en entendant sa voix dans sa Parole : seuls «ceux qui l'auront entendue vivront» (verset 25).

La vivification est aussi attribuée à l'Esprit Saint. En Jean 6, alors que certains disciples semblent rebutés par son enseignement profond, le Seigneur affirme : «C'est l'Esprit qui vivifie ; la chair ne profite de rien : les paroles que moi je vous ai dites sont esprit et sont vie» (verset 63). Si riche que soit l'enseignement du Seigneur, il s'accompagne d'une action de l'Esprit pour que s'accomplisse la vivification des auditeurs.

Ainsi nous pouvons dire à la lumière de ces chapitres 5 et 6 de l'évangile selon Jean que les trois personnes de la déité — Père, Fils et Saint-Esprit — sont impliquées dans la vivification d'êtres tels que nous.

8.4 Vivifiés ensemble avec le Christ — Éph. 2:5 ; Col. 2:13

En Éphésiens 2:5 et Colossiens 2:13, nous lisons que nous avons été vivifiés ensemble avec le Christ. Nous étions morts dans nos fautes et nos péchés (Éph. 2:1), nous étions morts dans nos fautes et dans l'incircumcision de notre chair (Col. 2:13). Il ne fallait pas moins que la vivification pour régler notre cas. Toutefois, il n'était pas nécessaire que nous fussions vivifiés ensemble avec le Christ. Cette association avec Christ est un fruit des conseils d'amour de Dieu.

La vie «ensemble avec» Christ démontre l'intérêt de Dieu pour nous. Il ne nous offre pas seulement la délivrance d'un fâcheux état, il nous donne une vie et la meilleure qui soit. La vie avec Christ est la plus élevée qu'une créature rachetée puisse connaître. Pour cette raison, la vivification est présentée comme résultant de la riche miséricorde de Dieu et de son grand amour pour nous (Éph. 2:4).

Nous avons été rendus vivants en association avec Christ. Étant donné que notre vie de vivifiés est sa propre vie, il nous est alors possible d'être ressuscités et nous sommes qualifiés pour siéger ensemble avec lui dans les lieux célestes. La merveilleuse histoire de notre vivification trouve sa conclusion dans notre séance dans les lieux célestes, tous ensemble intimement unis à Celui qui nous a vivifiés.

Cette bénédiction suprême, d'avoir la vie de Christ et d'être unis à lui, nous est donnée dès le début de notre vie chrétienne. Cependant, nous sommes longs à en comprendre l'importance. Cela ne change en rien l'effet de cette vie en nous, car la vivification est le fruit de l'opération divine en nous, alors que la compréhension que nous en avons résulte d'un enseignement divin. Mais, au fur et à mesure que nous croissons dans cette compréhension, nous cherchons à laisser cette vie s'épanouir davantage et nous réalisons combien il est important d'être dépendants du Seigneur qui est réellement notre vie (Col. 3:1-4).

Si l'épître aux Éphésiens présente notre position «en Christ» devant Dieu, celle aux Colossiens montre plutôt Christ agissant en nous, en témoignage dans le monde. Cela est vrai individuellement dans chaque croyant, «Christ... en tous» (Col. 3:11), et collectivement dans l'assemblée, «Christ en vous (ou parmi vous) l'espérance de la gloire» (Col. 1:27). Cette vie de Christ en nous est un immense privilège. La saisir par la foi, transforme la vie du croyant qui doit pouvoir dire avec l'Apôtre : «Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi» (Gal. 2:20 ; voir aussi Éph. 3:16-17 ; Jean 14:20 ; 15:4 ; ..).

8.5 La vivification du corps — Rom. 8:11

En Christ, nous avons été vivifiés, mais nous gardons encore nos corps mortels. Leur vivification, comme leur rédemption, est encore future. Dieu vivifiera nos corps mortels à cause de son Esprit qui habite en nous (Rom. 8:11). Cela aura lieu lorsque le Seigneur reviendra, soit par la résurrection, pour les croyants passés par la mort, soit par la transmutation, pour ceux qui seront encore vivants.

Cette vivification n'est pas une guérison passagère mais une transformation radicale qui nous donnera des corps glorieux et immortels (Phil. 3:21). L'Esprit de Dieu agit déjà dans nos corps, mais ceux-ci restent mortels. Ils ont besoin d'être vivifiés.

Le Seigneur Jésus est un esprit vivifiant, il est donneur de vie. Nous étions morts spirituellement, il nous a communiqué sa propre vie, à nous qui sommes maintenant sa race. De même, il vivifiera nos corps pour qu'ils soient revêtus d'immortalité et portent son image. Nous soupirons après ce moment, car dans nos corps mortels, la vie divine ne peut pleinement s'exprimer. Nous désirons avec ardeur que tout notre être soit «absorbé par la vie» (2 Cor. 5:2-4).

Quand cela s'accomplira, la mort sera «engloutie en victoire» (1 Cor. 15:54). Alors l'oeuvre de la vivification atteindra pour nous son achèvement final : nous régnerons «en vie par un seul, Jésus Christ» (Rom. 5:17).

9 Chapitre 9 — LE DON DU SAINT ESPRIT

Sans force, sans aucune énergie pour faire le bien... tel est l'état où le péché a abaissé l'homme. Non seulement il est tombé sous l'esclavage du péché, ce qui nécessite sa rédemption, mais il est réduit à un état d'impuissance, ne pouvant ni plaire à Dieu ni le servir. Pour compenser cette absence de force, nous devons posséder une puissance. Elle nous est indispensable, tant pour nous délivrer de notre paralysie interne produite par le péché, que pour nous permettre de servir le Seigneur dans les diverses circonstances extérieures. Dieu nous a donné cette puissance, et, ce qui est merveilleux, c'est qu'il a envoyé pour cela son Esprit afin qu'il habite en nous. Quelque chose de moindre nous aurait paru suffisant, mais dans son amour et sa sagesse, Dieu a voulu que le Saint Esprit, personne divine, soit l'énergie active du croyant. Le Seigneur ressuscité, sur le point de monter au ciel, avait dit aux disciples : «Vous

recevrez de la puissance, le Saint Esprit venant sur vous, et vous serez mes témoins» (Actes 1:8). Cette haute bénédiction fut accomplie dix jours plus tard, le jour de la Pentecôte.

9.1 Né de l'Esprit et habité par l'Esprit

En Ézéchiel 36 et 37 sont présentées des prophéties concernant la nouvelle naissance et la vivification qui seront réalisées dans le résidu d'Israël pour le préparer à la bénédiction millénaire. Dans ces deux chapitres, il est question également du don du Saint Esprit. «Je mettrai mon Esprit au-dedans de vous et je ferai que vous marchiez dans mes statuts et que vous gardiez mes ordonnances» (Éz. 36:27), et «Je mettrai mon Esprit en vous et vous vivrez» (Éz. 37:14). Il en résultera pour Israël une vie spirituelle se manifestant par une obéissance active à la volonté de Dieu.

D'autres passages de l'Ancien Testament contiennent de semblables promesses. Ainsi l'apôtre Pierre expliqua le jour de la Pentecôte que ce qui venait de se produire était une réalisation de la prophétie de Joël. Toutefois le don de l'Esprit à la Pentecôte comporte une plénitude et une permanence, peu envisagées dans l'Ancien Testament.

La nouvelle naissance est produite par le Saint Esprit. Il en résulte une nouvelle nature qui est esprit dans son caractère essentiel. Cela doit être pourtant distingué de l'habitation de l'Esprit au-dedans d'hommes déjà nés de nouveau.

Il est bien utile de comprendre que la puissance pour le croyant est liée, non à sa nouvelle nature, mais à l'habitation effective de la personne du Saint Esprit en lui. Le chapitre 7 de l'épître aux Romains expose l'expérience de quelqu'un qui est né de nouveau, puisqu'il possède «l'homme intérieur», lequel prend plaisir à la loi de Dieu (v.22). Par conséquent, il approuve ce qui est bon et le désire ardemment, mais il se voit incapable de le pratiquer. Ce n'est qu'au chapitre 8, après que le croyant ait regardé à Jésus Christ son Seigneur (7:25), que nous lisons : «La loi (ou autorité) de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi (ou autorité) du péché et de la mort». La force qui délivre se trouve en Christ et dans Son Esprit. En nous-mêmes, nous n'avons aucune puissance, bien que nous ayons une nouvelle nature.

Cela est particulièrement vrai pour rendre témoignage au Seigneur ressuscité. En Luc 24:49 et Actes 1:8, le Seigneur indique clairement à ses disciples qu'ils devront attendre d'être revêtus de puissance avant d'être ses témoins. Ils l'avaient pourtant suivi pendant trois ans et un travail de l'Esprit avait eu lieu en eux. De plus, ils avaient reçu une instruction exceptionnelle de la bouche même du Seigneur. Cependant, tous ces privilèges ne leur conféraient pas une force suffisante. Quel qu'ait pu être leur empressement à s'engager dans le témoignage, ils étaient sans efficacité jusqu'à ce que l'Esprit ait été donné. Mais à partir de ce moment-là, leurs bouches furent ouvertes et avec quels résultats remarquables !

9.2 Remplis de l'Esprit

Le jour de la Pentecôte, les disciples ne reçurent pas simplement l'Esprit pour demeurer en eux, mais «ils furent tous remplis de l'Esprit Saint» (Actes 2:4). Quand un croyant est rempli de l'Esprit, la chair en lui est inactive, et rien ne peut s'opposer à Sa puissance. Nous voyons cela en Etienne qui était plein de foi et de l'Esprit Saint, «plein de grâce et de puissance». Ses adversaires ne pouvaient s'opposer à la sagesse et à l'Esprit par lesquels il parlait (Actes 6:5, 8, 10 et 7:55). Incapables de lui résister, ils eurent la violence comme seul recours.

Être rempli de l'Esprit n'est pas un état permanent, contrairement à être habité de lui. En effet, Pierre fut au moins deux autres fois rempli de l'Esprit (Actes 4:8,31). Pourtant, tous les croyants sont exhortés à être «remplis de l'Esprit» (Éph. 5:18). Il peut paraître étonnant qu'une telle condition soit mise en contraste avec le fait d'être enivré de vin. Le vin a une influence sur le comportement ; celui qui en abuse est agité et ne se maîtrise plus. L'action de l'Esprit n'a rien à voir avec une telle influence. Celui qui est rempli de l'Esprit contrôle ses actions tout en étant dirigé d'une façon convenable et divine. En fait, dans ce passage, comme ailleurs dans l'épître aux Éphésiens, ce qui est très mauvais est mis en opposition avec ce qui est très bon.

Lorsqu'un homme est rempli de l'Esprit, toute action charnelle est exclue. Toutes les choses qui occupent nos pensées, notre temps et notre énergie limitent la puissance de l'Esprit. Ce sont non seulement les choses positivement mauvaises, mais aussi toutes celles qui sont profanes et sans profit. De là, l'exhortation : «N'attristez pas le Saint Esprit de Dieu» (Éph. 4:30). Quand nous l'attristons, il continue à demeurer en nous, puisqu'il nous est dit que nous avons été scellés par le Saint Esprit pour le jour de la Rédemption, mais la joie et la puissance spirituelle sont perdues. Nous ressentons tristement cet état jusqu'au jour où ce qui a attristé l'Esprit est jugé et mis de côté. Ce peut être le mensonge, la colère, les mauvaises paroles, l'amertume, les injures (Éph. 4:25-31). Toutes ces choses sont contraires à l'action de l'Esprit dans le domaine soit individuel, soit collectif.

9.3 Marcher par l'Esprit

Comment pouvons-nous connaître la puissance victorieuse de l'Esprit dans nos vies ? L'épître aux Galates fournit la réponse résumée dans cette exhortation : «Marchez par l'Esprit» (Gal. 5:16). Après que nous avons cru à l'évangile, Dieu nous donne son Esprit, il nous scelle, montrant ainsi que nous sommes sa propriété. Ensuite nous devons marcher par l'Esprit. D'une façon pratique, il doit être la source et l'énergie de notre vie. La marche est une expression figurée de nos activités. Pensées, paroles et actions, tout doit être soumis au contrôle de l'Esprit. Ainsi, nous n'accomplissons pas les désirs de la chair qui sont annulés par la puissance de l'Esprit.

D'une manière imagée, nous pouvons dire que nos vies sont faites de semences et de moissons. Chaque jour, nous sortons avec deux corbeilles de semences différentes. Nous pouvons mettre la main dans la corbeille de la chair et semer pour la chair, ou la mettre dans la corbeille de l'Esprit et semer pour l'Esprit. Nous pouvons céder à des choses qui ne font que satisfaire la chair, ou bien nous occuper des choses de l'Esprit et répandre ainsi des semences productives pour la gloire de Dieu (Gal. 6:7-9). Pratiquement, c'est en étant occupés du Seigneur et en nous nourrissant de lui que nous «marchons par l'Esprit».

Les chutes graves ne sont pas les seules à nous priver de la puissance de l'Esprit. Souvent, il suffit d'un manque de concentration dans les choses de Dieu. L'Esprit prend de ce qui est à Christ et nous le communique ; mais il peut être attristé par notre paresse spirituelle. Si vous alliez apporter des nouvelles importantes à un ami, mais qu'il vous interrompe sans cesse pour parler de banalités, vous arrêteriez là votre récit, attristé et déçu. De même, l'Esprit est sensible à tout ce qui touche à la gloire de Christ. L'inattention l'attriste autant qu'un péché positif. Demandons à Dieu de nous montrer jusqu'à quel point nos manques de puissance spirituelle ne viennent pas de cela.

9.4 L'Esprit, puissance du service

L'apôtre Paul est un exemple pour les croyants. Regardons donc les résultats de l'action de l'Esprit dans sa vie de service. En l'espace d'environ 25 ans, il avait évangélisé des peuples différents, habitant sur d'immenses territoires. Une telle oeuvre n'aurait pu se réaliser sans l'énergie communiquée par l'Esprit de Dieu. Sa prédication était marquée par la simplicité (1 Cor. 2:1-5), tous les ornements de l'éloquence humaine étant mis de côté, afin que le fait central de la croix apparaisse clairement. Ses paroles étaient en «démonstration de l'Esprit et de puissance». Ainsi les personnes converties par son moyen avaient une foi qui ne reposait pas sur «la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu».

En lui-même il n'était qu'un «vase de terre», mais au travers duquel reluisait «la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Christ» (2 Cor. 4:6-7). Par l'Esprit, son service avait un caractère vivifiant (2 Cor. 3:6). Dans les rudes combats pour l'évangile, ses armes étaient spirituelles. Il renversait les puissances sataniques retranchées dans les esprits des hommes sous forme de pensées orgueilleuses et de raisonnements opposés à Dieu.

Les croyants issus de ce ministère étaient «la lettre de Christ... écrite... par l'Esprit du Dieu vivant» (2 Cor. 3:3). L'évangile n'était pas venu à eux «en parole seulement, mais aussi en puissance, et dans l'Esprit Saint, et dans une grande plénitude d'assurance» (1 Thes. 1:5).

L'Esprit Saint est «un Esprit... de puissance et d'amour et de conseil» afin que le croyant puisse servir le Seigneur en prenant «part aux souffrances de l'évangile, selon la puissance de Dieu», tout en gardant un sain équilibre dans son activité (2 Tim. 1:7-8 et 14). Pour le serviteur de Christ, le Saint Esprit est source à la fois de puissance et de fidélité.

9.5 L'Esprit, puissance d'unité

Le jour de la Pentecôte, le Saint Esprit est venu dans l'Église qui devint ainsi «l'habitation de Dieu par l'Esprit» (Éph. 2:22). Le Saint Esprit fait également son habitation dans chaque croyant (2 Tim. 1:14 et 1 Cor. 6:19). Ces deux habitations, quoique très liées, doivent être distinguées.

Les bénédictions que nous avons étudiées jusqu'alors, résultent de l'habitation de l'Esprit dans le croyant. Elles sont très précieuses ; pourtant, celles liées à son habitation dans l'Église conduisent sur un terrain plus élevé, celui du corps de Christ, celui de l'union des croyants à Christ et entre eux. L'Esprit est une puissance d'unité : «Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit... nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit» (1 Cor. 12:13 ; voir aussi 2 Cor. 1:21-22).

L'Esprit permet le fonctionnement harmonieux du corps de Christ (1 Cor. 12:11). En particulier, il accorde une douce communion parmi les saints (Phil. 2:1) et crée entre eux un amour puissant qui est à la source de tout service (2 Tim. 1:7). Après avoir exposé les beaux résultats de cet amour manifesté par la libéralité entre les croyants, l'apôtre Paul s'écrie : «Grâces à Dieu pour son don inexprimable» (2 Cor. 9:14-15). Bien sûr, c'est le don de Jésus qui est inexprimable, mais c'est aussi le don de l'Esprit pour chaque croyant comme pour l'Église, une «surabondante grâce de Dieu» qui repose sur nous.

10 Chapitre 10 — LA NOUVELLE CRÉATION — 2 Cor. 5:17

«Selon sa promesse, nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre» (2 Pi. 3:13). Espérance suprême de tous les rachetés, la nouvelle création est le point ultime auquel l'évangile nous conduit. Elle sera bientôt établie en gloire, mais déjà nous avons le privilège d'en faire spirituellement partie.

Dieu introduit la nouvelle création parce qu'elle répond à sa propre nature. Nous avons besoin d'être pardonnés, justifiés, restaurés par rapport à tous les ravages causés par le péché, mais nous pouvons difficilement dire que nous avons besoin d'être «créés dans le Christ Jésus» (Éph. 2:10). Ce merveilleux événement s'insère dans le plan de Dieu pour satisfaire son cœur.

10.1 «Voici, je crée Jérusalem pour être une jubilation, et son peuple, une joie»

Comme pour les autres aspects de l'évangile, nous découvrons quelques lueurs de la nouvelle création dans l'Ancien Testament. Des prophéties annoncent cette vérité qui n'est pleinement révélée que dans le Nouveau Testament. Ainsi, nous lisons : «Voici je crée de nouveaux cieux et une nouvelle terre» (És. 65:17, voir aussi És. 65:18 ; 66:22). En examinant le contexte, nous voyons pourtant que ce passage effleure à peine les visions d'Apocalypse 21:1-5 : Le prophète parle surtout de la gloire de Jérusalem et des nouvelles conditions qui y prévaudront dans la période millénaire, alors que la mort sera encore possible, tandis que l'Apocalypse décrit les scènes de l'état éternel lorsque la mort aura disparu pour toujours. Dans l'Ancien Testament, la nouvelle création est présentée d'une façon limitée en rapport avec la terre, ce qui convenait à cette époque où le gouvernement de Dieu concernait principalement les choses matérielles.

10.2 «Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création»

La première mention de la nouvelle création dans le Nouveau Testament est catégorique : chacun de ceux qui sont «en Christ» est une nouvelle création (2 Cor. 5:17). Non pas une nouvelle créature, mais une nouvelle création. Le style de l'Apôtre est très vigoureux. Il omet complètement le verbe et s'exclame avec joie : «En sorte que si quelqu'un est en Christ, nouvelle création !» Notre position en Christ n'implique rien de moins que cela.

L'épître aux Romains présente clairement la position du croyant dans le Christ Jésus, placé au-delà de toute condamnation. Cependant, nous ne pouvons vraiment comprendre cette position, sans introduire la nouvelle création. Nous sommes en lui, parce que nous sommes créés en lui. «Nous sommes son ouvrage, ayant été créés dans le Christ Jésus» (Éph. 2:10). La vieille création était l'ouvrage de Dieu. Elle fut créée par le Fils, mais non créée en lui. Le péché a pu s'y introduire, mais il n'entrera jamais dans la nouvelle, parce que c'est de Christ qu'elle reçoit sa vie et sa nature.

La fin de 2 Corinthiens 5 montre qu'il existe un rapport étroit entre la réconciliation et la nouvelle création (voir aussi Éph. 2:15-16). La réconciliation consiste à amener toutes choses en harmonie avec Dieu. Cela n'est possible que par une nouvelle création qui tire tout de Dieu, une création en Christ. Celle-ci ne peut être toutefois établie que sur une base juste, après qu'a été jugé le péché qui a marqué la vieille création. La nouvelle création, comme la réconciliation, a sa source dans l'amour de Dieu et se fonde sur sa justice.

Si la réconciliation est l'oeuvre de Christ pour nous, la nouvelle création est l'oeuvre de Dieu en nous comme le montrent les deux chapitres de 2 Corinthiens 5 et Éphésiens 2 : Nous étions tous spirituellement morts, c'est le même constat (2 Cor. 5:14 ; Éph. 2:1). Dieu nous a donné une vie nouvelle et nous a établis en Christ ; telle est l'oeuvre de Dieu en nous, «nous sommes son ouvrage». La nouvelle création a pour fondement la résurrection de Christ. Dieu opère merveilleusement dans les croyants qui seront un témoignage éternel à sa justice (2 Cor. 5:21) et aux «immenses richesses de sa grâce» (Éph. 2:7).

10.3 «Voici, toutes choses sont faites nouvelles»

La nouvelle création n'est pas un «rapiégage» de l'ancienne. Les choses vieilles disparaissent et font place aux nouvelles qui sont entièrement de Dieu. Cela est même vrai pour Christ. Il s'est abaissé une fois dans les circonstances de la vieille création, étant parmi nous «selon la chair». Au terme de sa vie parfaitement sainte, il mourut comme sous la sentence qui frappait l'ancienne création, «le juste pour les injustes». Puis, il posa les fondements de la nouvelle création en lui-même, ressuscité d'entre les morts. Il prit ainsi un caractère nouveau et céleste.

Pour nous aussi, toutes choses sont devenues nouvelles. Nous avons d'abord reçu une vie d'une nature différente. La vie de l'homme naturel est basée sur l'égoïsme, il vit pour lui-même. Fondamentalement, notre vie de croyant a pour centre Christ : nous ne vivons plus pour nous-mêmes, mais pour lui, étant étreints par son amour (2 Cor. 5:14-15).

Ensuite, cette vie nouvelle conduit à de nouvelles relations. Pour comprendre cela, comparons les disciples dans les Évangiles et dans les Actes. Entre ces deux situations, le Seigneur a soufflé en eux l'Esprit Saint, opération de la nouvelle création (Jean 20:22) et l'Esprit est venu lui-même dans l'Église. Dans les Évangiles, les disciples connaissent le Seigneur «selon la chair» ; dans les Actes, ils le connaissent selon l'Esprit. Certes, il y avait eu un changement dans la condition du Seigneur, mais il faut noter le grand changement dans la condition des disciples. En effet, l'Apôtre déclare : «Nous ne connaissons personne selon la chair» (2 Cor. 5:16). Pourtant, leurs relations habituelles n'avaient pas changé, l'unique changement était en eux-mêmes. Du fait que nous sommes une nouvelle création en Christ, nous connaissons chacun d'une façon nouvelle. Pour ainsi dire, nous regardons tout homme et toutes choses avec des yeux de la nouvelle création.

10.4 «Le nouvel homme, créé selon Dieu»

Nous sommes «créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles» (Éph. 2:10). C'est l'aspect pratique de la nouvelle création. Étant créés dans le Christ Jésus, nous avons la capacité d'accomplir des œuvres bonnes selon Dieu. Ces bonnes œuvres furent réalisées par Christ au suprême degré, mais nous pouvons aussi en accomplir. Pour nous, Dieu les a préparées à l'avance. En restant dépendants, nous avons à marcher dans ces bonnes œuvres, c'est-à-dire à nous laisser diriger vers elles et à les faire par la foi.

Ayant dépouillé le vieil homme, nous avons été renouvelés et nous avons «revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu» (Éph. 4:21-24 ; voir aussi Col. 3:10). Ces opérations ont été effectuées en nous une fois pour toutes. Avant cela, nous appartenions à l'ordre du vieil homme et portions ses caractères corrompus. Maintenant, nous appartenons à l'ordre du nouvel homme et portons ses caractères, marqués par la sainteté, la justice, la vérité.

Le nouvel homme fait partie de la nouvelle création, il est «créé selon Dieu». Bien qu'il nous soit demandé de le revêtir, il ne concerne pas seulement l'extérieur des choses mais la profondeur de notre être, en particulier l'esprit de notre entendement. Revêtus de ces caractères de la nouvelle création, nous devons nous comporter d'une manière conséquente. Il y a des choses à répudier complètement : la colère, la malice, les injures. Il y en a d'autres qu'il convient de cultiver : la bonté, l'humilité, la douceur et par-dessus tout «l'amour qui est le lien de la perfection» (Col. 3:14).

10.5 «Ni la circoncision, ni l'incirconcision... mais une nouvelle création» — Gal. 6:15

L'épître aux Galates insiste sur la position des croyants en développant leur unité en Christ «vous êtes un dans le Christ Jésus», «ni la circoncision, ni l'incirconcision ne sont rien, mais une nouvelle création» (Gal. 3:28 ; 6:15). Les ordonnances légales sont aujourd'hui hors de propos car elles font appel à l'homme naturel, considéré à tort comme capable de plaire à Dieu. Les différences d'origine entre les croyants disparaissent aussi car, étant créés en Christ, ils tirent tout de lui. Il est le «commencement, le premier-né d'entre les morts» (Col. 1:18). Christ est entré dans le ciel avec son humanité ressuscitée. Maintenant nous sommes ressuscités en lui ; participant de sa vie, avec lui nous sommes «tous d'un» (Héb. 2:11).

L'Église elle-même est un résultat de la nouvelle création. Par l'évangile, Christ appelle des juifs et des hommes des nations et il crée «les deux en lui-même pour être un seul homme nouveau» (Éph. 2:15). L'Église est le corps de Christ ; en elle, il est exprimé corporellement. Nous pouvons donc parler des croyants individuellement aussi bien que de l'Église entière, comme étant une nouvelle création dans le Christ Jésus.

10.6 «Un nouveau ciel et une nouvelle terre»

L'accomplissement final de la nouvelle création n'aura lieu que dans l'état éternel (Apoc. 21:1-8). Alors, il n'y aura «ni deuil, ni cri, ni peine». Le péché, la souffrance et la mort seront étrangers à la nouvelle création. Tout le mal se trouvera sous le jugement de Dieu, en son lieu désigné, à jamais séparé et éloigné des rachetés.

Sur la terre actuelle les nations n'existent que comme résultat de la dispersion des hommes de Babel par le jugement de Dieu. Aussi, elles disparaîtront et Dieu reviendra à son dessein initial : il habitera avec les hommes. Il habitera là, comme leur Dieu, dans une sainte liberté parce que la justice y habitera également (2 Pi. 3:13). Pendant le millénium la justice n'habitera pas avec les hommes, elle régnera seulement aussi longtemps que sa suprématie sera contestée. Après le dernier affrontement, à la fin du millénium (Apoc. 20:8-10), elle habitera en un repos qui ne sera plus troublé.

Ainsi les nations n'existeront plus sur la nouvelle terre. Il subsistera pourtant une différence entre les hommes qui seront dans les cieux et ceux qui seront sur la terre. L'Église gardera toujours une place de bénédiction particulière. Représentée par la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, elle est vue descendant du ciel d'auprès de Dieu. Céleste dans son origine, elle établit une relation entre le ciel et la terre. Elle sera le «tabernacle de Dieu» ; en elle, semble-t-il, Dieu habitera avec les hommes.

La première création n'est que pour un temps. La nouvelle création, elle, est permanente, aussi stable que Christ, portant ses caractères à tous égards, car il est la source dont elle procède. Moralement, elle est «selon Dieu» ; toutes choses sont nouvelles, et de plus «toutes sont de Dieu» (2 Cor. 5:18). Les choses inanimées elles-mêmes seront d'une perfection divine. Tout sera permanent et inaltérable. Nous porterons alors «l'image du céleste» (1 Cor. 15:49). Ce sera une chose merveilleuse : tout notre être sera rendu semblable à celui du Seigneur. Plus rien ne pourra troubler la félicité des rachetés, tous les ennemis seront vaincus et tout sera dans une harmonie parfaite. Dieu sera «tout en tous» (1 Cor. 15:28).

10.7 Question : Rapport entre nouvelle création et Genèse 1

Lorsque nous parlons de la nouvelle création, avons-nous raison de donner au terme «créé» le même sens littéral que celui que nous attribuons à la création en Genèse 1 ?

Nous croyons qu'il faut donner le même sens au mot «créer» pour les deux créations. La difficulté que nous avons à comprendre cela, provient du fait que l'œuvre de Dieu en nouvelle création n'a touché jusqu'à présent aucune des choses matérielles qui nous entourent.

Actuellement, le travail de la nouvelle création est spirituel : nous sommes renouvelés dans l'esprit de notre entendement. Nos corps ne sont pas encore concernés. C'est probablement pour cette raison que l'Écriture par le du renouvellement de «l'esprit de l'entendement» (Éph. 4:23), car l'entendement ne peut pas être complètement dissocié du cerveau qui fait partie de notre corps. Quand nous serons dans nos corps glorifiés et que nous habiterons les nouveaux cieux et la nouvelle terre, nous verrons qu'aucun terme moindre que «création» ne pouvait convenir pour la nouvelle création. Nous en bénéficions aujourd'hui pour nos esprits. C'est Dieu qui le dit, et nous pouvons le croire avec bonheur.

11 CONCLUSION : La grandeur du salut (Héb. 2:3)

Arrivés au terme de notre étude sur les différents aspects du salut, nous sommes à même de mieux comprendre pourquoi la Parole de Dieu parle d'un «si grand salut».

«Un si grand salut» est d'abord nécessaire pour répondre à la complète perte où le péché nous avait amenés. Coupables, condamnés, esclaves, perdus, corrompus, déçus, morts quant à Dieu, sans force, appartenant à une création souillée et limitée dans le temps, autant d'aspects des ravages causés par le péché. Mais Dieu y répond par «sa grande miséricorde» et «les richesses de sa grâce» (1 Pi. 1:3 et Éph. 1:7 et 2:7).

«Un si grand salut», car il est basé sur une oeuvre divine réalisée pour nous, et se poursuit par un travail divin en nous. Le Seigneur a accompli une oeuvre parfaite, unique, indépendante de l'homme mais en faveur de ceux qui croient. Cette oeuvre de la croix nous confère une position bénie devant Dieu. Il nous voit en Christ pardonnés, justifiés, rachetés, réconciliés et sanctifiés. Ensuite, une opération divine intérieure à chacun de nous est nécessaire pour que notre condition morale et notre conduite soient également transformées. Ainsi, nous devenons libres, renouvelés dans nos pensées et séparés pratiquement du mal. Nous sommes possesseurs de la nature divine, de la vie de Christ et du Saint Esprit. Nous faisons partie de la nouvelle création.

«Un si grand salut», parce qu'il concerne toutes les étapes de notre vie, le passé, le présent et le futur. À notre conversion, nous avons été sauvés une fois pour toutes ; c'est un fait passé aux conséquences éternelles. Pourtant, des dangers nous menaçant chaque jour, le Seigneur nous accorde un salut présent pour nous délivrer du mal et nous faire jouir de sa communion. Enfin, nous attendons une délivrance future. Nous ne serons parfaitement sauvés que dans la gloire. Ce sera la rédemption finale qui atteindra tout notre être. La réconciliation aura alors son plein effet et la nouvelle création s'épanouira sans limite.

«Un si grand salut», car aux bénédictions individuelles — sujet de cette brochure — le Seigneur ajoute de riches bénédictions collectives. Nous sommes sauvés un à un, mais nous sommes bénis tous ensemble, étant unis à Christ pour former l'Église, le corps de Christ, l'Épouse, un royaume de sacrificateurs, une famille bientôt rassemblée dans la maison du Père.

«Un si grand salut», parce qu'enfin, raison suprême, il a sa source dans l'infini de l'amour de Dieu. Quelle oeuvre glorieuse a été réalisée pour nous sauver ! Dieu envoie son Fils unique pour être le Sauveur du monde. Le Fils laisse sa vie pour les hommes, en sacrifice à Dieu. Le Père est glorifié ; il le ressuscite, lui donne la gloire et l'établit Souverain Sacrificateur pour nous. L'Esprit de grâce (Héb. 10:29) vient former l'Église, habite en elle et révèle les gloires du Fils. Ainsi, la véritable grandeur de notre salut résulte du travail divin qui l'a opéré. Quelle source aurait pu être plus élevée que l'amour de Dieu ? Quel moyen plus profond que le sacrifice de Jésus Christ ? Quel auteur plus grand que le Fils bien-aimé du Père, notre merveilleux Sauveur ?

Résurrection(s) par Paul Fuzier

Table des matières

- 1 Jésus ressuscité
 - 1.1 Une réalité que certains veulent éluder
 - 1.2 Un fait qu'on a voulu camoufler
 - 1.3 1 Corinthiens 15
 - 1.4 Dans le livre dans Actes
 - 1.5 Une vérité qu'on ne peut pas négliger. Romains 1:4
 - 1.6 Les témoignages de la résurrection du Seigneur
- 2 Résurrections
 - 2.1 1 Rois 17. Le fils de la veuve de Sarepta
 - 2.2 2 Rois 4. Le fils de la Sunamite
 - 2.3 2 Rois 13. Un homme dans le sépulcre d'Élisée
 - 2.4 Actes 9. Dorcas
 - 2.5 Les trois résurrections des évangiles
 - 2.5.1 Fille de Jaïrus. Luc 8:41, 42 et 49-55
 - 2.5.2 Fils de la veuve de Naïn. Luc 7:11-17
 - 2.5.3 Lazare. Jean 11

1 Jésus ressuscité

ME 1978 p.253

1.1 Une réalité que certains veulent éluder

Au sein de la chrétienté, nombreux sont ceux qui ne connaissent qu'imparfaitement le sujet de la résurrection et il en est plus qu'on ne croit qui, dans ce monde, tout en se disant chrétiens, vont jusqu'à nier cette vérité fondamentale. D'abord ceux qui n'admettent que ce que leur intelligence peut saisir et expliquer ; or, l'intelligence humaine ne peut pas comprendre la résurrection, encore moins l'expliquer, cela lui est absolument impossible. Ensuite, il y a ceux dont la conscience est atteinte par le fait même de la résurrection, avec ses conséquences pour l'incrédule : si vraiment il devait y avoir une résurrection, qu'en serait-il pour moi après la mort, se dirait-il ? Pour échapper à ce travail de conscience, il préfère ne pas croire à la résurrection. Par ailleurs, et surtout, l'instigateur de tels raisonnements, Satan, nie sa défaite et s'oppose, par tous les moyens à sa disposition, à ce qu'elle soit proclamée. Il s'emploie donc à ce qu'on ne parle pas de la résurrection de Jésus, prétendant même qu'elle n'a pas eu lieu.

1.2 Un fait qu'on a voulu camoufler

Déjà, après que le corps du Seigneur eut été placé dans le tombeau, l'adversaire a agi par le moyen des principaux sacrificateurs et des pharisiens qui « s'assemblèrent auprès de Pilate, disant : Seigneur, il nous souvient que ce séducteur, pendant qu'il était encore en vie, disait : Après trois jours, je ressuscite. Ordonne donc que le sépulcre soit gardé avec soin jusqu'au troisième jour ; de peur que ses disciples ne viennent et ne le dérobent, et ne disent au peuple : Il est ressuscité des morts ; et ce dernier égarement sera pire que le premier » (Matt. 27:62 à 64). La pierre scellée, la garde placée au sépulcre, le Seigneur n'en est pas moins sorti triomphant du tombeau, vainqueur de la mort et de celui qui en avait le pouvoir (Héb. 2:14), et ceux qui montaient la garde ont été les premiers témoins — témoins involontaires — de sa résurrection (Matt. 27:65, 66 ; 28:4, 11). La suite du chapitre 28 (v. 12 à 15) nous dit à quels honteux moyens eurent recours les principaux sacrificateurs et les anciens pour essayer d'accréditer et de répandre un affreux mensonge.

1.3 1 Corinthiens 15

Les efforts de l'adversaire — celui qui est « menteur, et le père du mensonge » (Jean 8:44) — n'ont cessé depuis lors. Quelques années après, c'est par le moyen de faux docteurs, venus à Corinthe, qu'il s'est employé à affirmer « qu'il n'y a pas de résurrection de morts ». Prétendre chose pareille, c'était dire que « Christ n'a pas été ressuscité non plus », c'était nier la victoire de Christ sur la mort. L'apôtre écrit ensuite aux Corinthiens, qui laissaient la porte ouverte à de tels hommes et étaient donc en danger de recevoir leur faux

enseignement : « Si Christ n'a pas été ressuscité, notre prédication donc est vaine aussi, et votre foi aussi est vaine... vous êtes encore dans vos péchés : ceux donc aussi qui se sont endormis en Christ ont péri. Si, pour cette vie seulement, nous avons espérance en Christ, nous sommes plus misérables que tous les hommes » (1 Cor. 15:12 à 19). Il est ainsi amené à présenter la résurrection de Christ et de « ceux qui sont endormis » : « Mais maintenant Christ a été ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui sont endormis » (ib.20) et, dans la suite du chapitre, il développe les vérités qui nous sont bien connues concernant la résurrection d'entre les morts.

Ailleurs, s'adressant toujours aux croyants de Corinthe, l'apôtre Paul écrit : « Mais Dieu a ressuscité le Seigneur, et il nous ressuscitera par sa puissance » — et encore : « Sachant que celui qui a ressuscité le Seigneur Jésus, nous ressuscitera aussi avec Jésus... » (1 Cor. 6:14 ; 2 Cor. 4:14).

Remarquons que dans la résurrection de Jésus nous est présentée l'action de chacune des trois personnes de la Trinité divine :

— Dieu le Père : « Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père » (Rom. 6:4),

— le Fils lui-même : « Jésus répondit et leur dit (aux Juifs) : Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai. Les Juifs donc dirent : On a été quarante-six ans à bâtir ce temple, et toi, tu le relèveras en trois jours ! Mais lui parlait du temple de son corps. Lors donc qu'il fut ressuscité d'entre les morts, ses disciples se souvinrent qu'il avait dit cela ; et ils crurent à l'écriture, et à la parole que Jésus avait dite » (Jean 2:19 à 22),

— le Saint Esprit : « Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu, ayant été mis à mort en chair, mais vivifié par l'Esprit » (1 Pierre 3:18).

1.4 Dans le livre dans Actes

Dans les premiers jours de l'histoire de l'Église sur la terre — le livre des Actes nous le montre — les apôtres ont insisté, en maintes circonstances, sur cette vérité fondamentale de la résurrection : il en est parlé dans plus de vingt passages de ce livre. Déjà dans le premier chapitre, lorsqu'il s'agissait du choix d'un apôtre, Pierre insiste sur ce point : celui qui allait être désigné devait avoir été « témoin avec nous de sa résurrection » (v. 21, 22). Dans le chapitre suivant, s'adressant aux Juifs, Pierre pouvait dire de Jésus : « Lui, vous l'avez cloué à une croix et vous l'avez fait périr par la main d'hommes iniques, lequel Dieu a ressuscité, ayant délié les douleurs de la mort, puisqu'il n'était pas possible qu'il fût retenu par elle », et ensuite : « Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité, ce dont nous, nous sommes tous témoins » (Act. 2:23, 24 et 32). En continuant la lecture des Actes, nous trouverions de très nombreuses mentions de la résurrection.

1.5 Une vérité qu'on ne peut pas négliger. Romains 1:4

Il vaut la peine de souligner, pour l'affermissement de notre foi, avec quel soin Dieu a voulu que soit établie cette vérité capitale, base de la foi chrétienne : « Jésus notre Seigneur... a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification » (Rom. 4:24, 25). Il en est qui, dans la présentation de l'évangile, s'arrêtent à la mort de Christ, n'ayant d'autre désir, semble-t-il, que d'amener une âme encore dans ses péchés au pied de la croix, alors qu'il convient de parler d'un Christ mort, ressuscité et glorifié. Répétons-le : la résurrection de Christ est la vérité fondamentale de l'évangile. Elle est l'une des preuves que Jésus est le Fils de Dieu, vérité de base du christianisme — selon ce que nous lisons : Il a été « déterminé Fils de Dieu en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts » (Rom. 1:4) — littéralement : « de morts ». Comme l'a écrit quelqu'un : « Christ a renoncé à tous ses droits de Fils de David et s'est soumis dans une parfaite obéissance à la mort de la croix ; aussi Dieu l'a ressuscité et Lui a donné la gloire ; c'est ainsi qu'il a été « déterminé Fils de Dieu en puissance... » R. B. Voir également la suite de la citation (M.É. 1935, p. 236).

1.6 Les témoignages de la résurrection du Seigneur

Au début de son ministère, le Seigneur a passé quarante jours au désert, où, par trois fois, il a été tenté par Satan (Matt. 4:1 à 11 ; Marc 1:12, 13 ; Luc 4:1 à 13). Son ministère terminé, son œuvre accomplie, mort sur la croix, ressuscité le troisième jour, « il se présenta lui-même vivant, avec plusieurs preuves assurées, étant vu par eux (les « apôtres qu'il avait choisis ») durant quarante jours » (Act. 1:2, 3). Ces quarante jours devaient permettre d'établir, de façon absolument indubitable, en présence des machinations et des négations de Satan et de ses instruments, la vérité de Sa résurrection.

« Christ est mort pour nos péchés, selon les écritures... il a été enseveli, et ...il a été ressuscité le troisième jour, selon les écritures... » écrit l'apôtre Paul aux croyants de Corinthe (1 Cor. 15:3, 4) et il rappelle ensuite sept témoignages de cette résurrection : celui des Écritures (citons seulement deux passages des écrits de l'Ancien Testament : Ps. 16:8 à 10 — cf. Actes 2:25 à 36 et 13:35 à 37 — et Jonas 2 — cf. Matt. 12:40), ceux de Céphas (Pierre), des douze, de « plus de cinq cents frères à la fois », de Jacques, de « tous les apôtres », « et, après tous », écrit l'apôtre, « comme d'un avorton, il a été vu aussi de moi » (1 Cor. 15:3 à 8).

En présence de tels témoignages, pourrait-on mettre en doute cette vérité de la résurrection de Jésus ? Là encore cependant l'ennemi est à l'œuvre, assurant que les disciples ont certainement été victimes d'une pieuse illusion et ont fini par croire ce qu'ils désiraient. Or, tout au contraire, les disciples n'attendaient pas la résurrection du Seigneur et, quand elle leur a été annoncée, ils n'y ont pas cru (voir Marc 16:11, 14 ; Luc 24:22 à 27 et 36 à 43 ; Jean 20:9).

Par ailleurs, les évangiles nous parlent de plusieurs manifestations du Seigneur après sa résurrection. Il s'agit de manifestations aux siens et non pas au monde, ainsi que le Seigneur l'avait dit avant d'aller à la croix : « Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus ; mais vous, vous me verrez... » (Jean 14:19). Il est apparu notamment :

1. « premièrement à Marie de Magdala, de laquelle il avait chassé sept démons » (Marc 16:9 ; Jean 20:11 à 18) ;
2. aux femmes venues au sépulcre (Matt. 28:9) ;
3. aux deux disciples qui se rendaient à Emmaüs (Marc 16:12 ; Luc 24:13 à 32) ;
4. aux onze (Matt. 28:16, 17 ; Marc 16:14 ; Luc 24:36 à 47 ; Jean 20:19, 20) ;
5. à Thomas (Jean 20:24 à 29) ;
6. à Simon [Pierre, ou Céphas] (Luc 24:34 ; cf. 1 Cor. 15:5) ;
7. « aux disciples près de la mer de Tibérias » (Jean 21:1 à 14) et spécialement à Pierre, auquel il a quelque chose à dire et à enseigner en vue de sa complète restauration (Jean 21:15 à 23) ;
8. aux siens, au moment où il fut « élevé de la terre » (Act. 1:2, 3, 9).

Quand il s'agit de ce que l'on a pu appeler le témoignage « officiel » de la résurrection (1 Cor. 15:3 à 8), le témoignage des femmes n'est pas mentionné, bien qu'elles aient été les premières à voir Jésus ressuscité. Quand il faut consoler des cœurs affligés, ce sont ceux qui souffrent le plus qui sont consolés les premiers — et c'était bien le cas de Marie de Magdala et des femmes venues au sépulcre — mais pour un témoignage « officiel », ce sont seulement les serviteurs qui ont été choisis pour cela.

On peut remarquer aussi que le service du Seigneur pendant ces quarante jours a été, à plusieurs égards, comme le prélude à celui du Saint Esprit après sa descente sur la terre comme Personne divine — qu'il s'agisse de l'appel adressé aux âmes (Luc 24:47 à 49), de l'intelligence ouverte pour comprendre les Écritures (comp. Luc 24:32 et 45 avec Jean 16:13 et 1 Cor. 2:10 à 16), d'occuper les

âmes de Christ (comp. Luc 24:46 et Jean 16:14), ou encore de la jouissance de la relation du croyant avec le Père (comp. Jean 20:17 et Rom. 8:15, 16).

Avec reconnaissance et adoration nous pouvons bien redire ce que l'apôtre Pierre écrit dans sa première épître : « Vous avez été rachetés de votre vaine conduite... par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache, préconnu dès avant la fondation du monde, mais manifesté à la fin des temps pour vous, qui, par lui, croyez en Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts et lui a donné la gloire, en sorte que votre foi et votre espérance fussent en Dieu » — et encore : « Béni soit le Dieu et Père de notre seigneur Jésus Christ, qui, selon sa grande miséricorde, nous a régénérés pour une espérance vivante par la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts » (1:18 à 21 et 3).

Ô Christ ressuscité ! Nous chantons ta victoire ;
Ton Dieu t'a couronné de puissance et d'honneur,
Et tu viens nous chercher, Jésus, pour voir ta gloire,
Pour être près de toi dans l'éternel bonheur.

2 Résurrections

ME 1981 p.69

La résurrection de « Jésus, notre Seigneur » est une vérité fondamentale. Il « a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification » (Rom. 4:25). Les évangiles nous parlent des souffrances qu'il a dû endurer, de la scène de sa crucifixion, de sa mort, comme aussi de sa résurrection glorieuse.

Mais nous avons également dans la Parole le récit de plusieurs résurrections opérées par le moyen d'instruments dont Dieu a voulu se servir pour cela — en dehors de celles que le Seigneur lui-même a opérées. Il y en a déjà trois dans l'Ancien Testament.

2.1 1 Rois 17. Le fils de la veuve de Sarepta

La première est celle du fils de la veuve de Sarepta. Le chapitre 17 du premier Livre des Rois nous dit à la suite de quelles circonstances Élie fut conduit chez cette femme veuve et comment il manifesta la puissance divine de telle manière que ni elle ni son fils ne manquèrent de rien dans des jours de famine : « Le pot de farine ne s'épuisa pas et la cruche d'huile ne manqua pas, selon la parole de l'Éternel, qu'il avait dite par Élie » (v. 15, 16).

Mais « après ces choses », le fils de cette veuve tomba malade et mourut. C'est alors qu'Élie « cria à l'Éternel ». « Et l'Éternel écouta la voix d'Élie, et fit revenir l'âme de l'enfant au-dedans de lui, et il vécut. Et Élie prit l'enfant, et le descendit de la chambre haute dans la maison, et le donna à sa mère. Et Élie dit : Vois, ton fils vit. Et la femme dit à Élie : Maintenant, à cela je connais que tu es un homme de Dieu, et que la parole de l'Éternel dans ta bouche est la vérité » (v. 22-24). Quels progrès avait faits la veuve de Sarepta dans la connaissance de celui que l'Éternel lui avait envoyé ! Il avait fallu pour cela la mort et la résurrection de son fils.

2.2 2 Rois 4. Le fils de la Sunamite

La seconde résurrection qui est mentionnée dans l'Ancien Testament est celle du fils de la Sunamite, dont nous parle le chapitre 4 du second Livre des Rois. Ce chapitre nous dit comment ce fils lui avait été donné, alors qu'elle ne pouvait avoir d'enfant, puis ensuite comment ce fils mourut. Ici, c'est Élisée qui « supplia l'Éternel » (v. 33). Et en réponse à cette situation, Élisée peut appeler son serviteur Guéhazi et lui dire : « Appelle cette Sunamite. Et il l'appela, et elle vint vers lui. Et il dit : Prends ton fils. Et elle vint et tomba à ses pieds, et se prosterna en terre ; et elle prit son fils et sortit » (v. 36, 37). Quelle simplicité dans cette scène ! Pas de manifestation de quelque nature qu'elle soit... Cette femme reçoit son fils ressuscité et, manifestant ainsi la certitude qu'elle avait de la puissance de Celui qui ressuscite les morts, elle se prosterne en terre — elle adore !

2.3 2 Rois 13. Un homme dans le sépulcre d'Élisée

La troisième résurrection nous est présentée au chapitre 13 de ce même second Livre des Rois.

L'histoire d'Élisée, on l'a remarqué, ne se termine pas par la manifestation de la colère du prophète (v. 19), mais dans la mort pour lui et, ensuite, la résurrection pour l'homme qui « alla toucher les os d'Élisée » (v. 21). Élisée, comme Élie, nous venons de le rappeler, avait rendu la vie à un mort. De même, Jésus le fera dans la résurrection de Lazare (Jean 11), mais il était réservé à Lui seul de sortir du tombeau par la puissance de vie qui était en Lui.

Ici (2 Rois 13:20, 21), c'est en touchant les os d'Élisée, mort et enterré, qu'un mort reprend vie. La chose fut plus remarquable encore dans la mort du Seigneur : « Et Jésus, ayant encore crié d'une forte voix, rendit l'esprit. Et voici, le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas ; et la terre trembla, et les rochers se fendirent, et les sépulcres s'ouvrirent ; et beaucoup de corps des saints endormis ressuscitèrent, et étant sortis des sépulcres après sa résurrection, ils entrèrent dans la sainte ville, et apparurent à plusieurs » (Matt. 27:50-53). Dans sa mort, le pouvoir de la mort est vaincu pour nous et la puissance de celui qui détenait le pouvoir de la mort, brisée (Héb. 2:14, 15). Élisée est là un type de Christ ; la force de faire revivre était en celui qui était déjà mort.

2.4 Actes 9. Dorcas

Dans le Nouveau Testament, nous avons les trois résurrections dont il est question dans les Évangiles. Avant d'en parler, nous dirons quelques mots sur celle, postérieure, de Dorcas (Actes 9:36-43). C'est par le moyen de Pierre qu'elle a été ressuscitée. Il nous est dit qu'elle « était pleine de bonnes œuvres et d'aumônes qu'elle faisait » (v. 36). Pierre met dehors tous ceux qui ne pensaient qu'à montrer « toutes les choses que Dorcas avait faites » ; il se met à genoux et prie. Assuré de la réponse de Dieu à sa prière, il peut se tourner vers le corps et dire : « Tabitha, lève-toi ». Alors, elle ouvrit ses yeux, vit Pierre et se mit sur son séant... Pierre appelle alors les saints et les veuves, auxquels il présente Dorcas vivante, ce qui a été le moyen d'en amener plusieurs à croire au Seigneur (v. 41, 42).

2.5 Les trois résurrections des évangiles

Les trois résurrections des Évangiles ont été opérées par le Seigneur Lui-même.

2.5.1 Fille de Jaïrus. Luc 8:41, 42 et 49-55

Jaïrus, chef de la synagogue, était venu se jeter aux pieds de Jésus, le suppliant de venir dans sa maison, car il avait une fille unique, d'environ douze ans, qui se mourait. Mais en chemin, une femme qui avait une perte de sang depuis douze ans, et qui n'avait pu être guérie par aucun médecin, vient à Jésus. Tandis que Lui guérit cette femme, qui peut alors rendre témoignage « devant tout le peuple », quelqu'un vient de chez le chef de synagogue, « lui disant : Ta fille est morte, ne tourmente pas le maître » (v. 49). Jésus répond : « Ne crains pas, crois seulement, et elle sera sauvée ». Arrivé à la maison, Jésus ne permet à personne d'entrer, si ce n'est à « Pierre et à Jean et à Jacques » — trois disciples que le Seigneur prend avec Lui dans trois circonstances : dans la maison de Jaïrus, sur la montagne de la transfiguration et dans le jardin de Gethsémani (Gal. 2:9). Il ressuscita la fille de Jaïrus, « et elle se leva

immédiatement ; et il commanda qu'on lui donnât à manger » (v. 50-55). Celui que le Seigneur ressuscite, auquel Il donne une vie nouvelle, a besoin d'être nourri pour pouvoir vivre une vie de résurrection.

2.5.2 **Fils de la veuve de Nain. Luc 7:11-17**

Une pauvre veuve avait un fils unique qui mourut. Nous pouvons comprendre quelle détresse était celle de cette mère ! Le Seigneur est « ému de compassion » envers elle et lui dit : « Ne pleure pas ». C'est alors qu'il dit à ce jeune homme : « lève-toi ». « Et le mort se leva sur son séant, et commença à parler ; et il le donna à sa mère ». Celui auquel le Seigneur communique une vie de résurrection, comme nous l'avons vu, a besoin d'être nourri. Et il peut alors rendre témoignage, commencer à parler.

2.5.3 **Lazare. Jean 11**

Le Seigneur a ensuite opéré la résurrection de Lazare dans les circonstances qui nous sont rapportées au chapitre 11 de l'Évangile selon Jean. Ses deux sœurs, Marthe et Marie, avaient fait appel à Lui lors de la maladie de leur frère : « Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade » (v. 3). Mais Jésus devait se rendre à Béthanie non pour guérir un malade mais pour ressusciter un mort (v. 41-44). Le début du chapitre 12 nous parle du souper que l'on fit ensuite à Jésus dans la maison où Marie « ayant pris une livre de parfum de nard pur de grand prix, oignit les pieds de Jésus et lui essuya les pieds avec ses cheveux ; et la maison fut remplie de l'odeur du parfum » (v. 1-3). Elle adore ! Il faut Le connaître pour pouvoir L'adorer. Marie a appris à Le connaître, assise à ses pieds, écoutant sa Parole et ensuite, lorsque Jésus est venu à Béthanie, après la mort de Lazare, quand elle l'a vu pleurer. Puisse-nous imiter l'exemple de Marie ! Aimer le Seigneur, Le connaître toujours mieux et exalter Sa Personne adorable pour faire monter vers Lui la louange de nos cœurs !

Jésus, reçois nos hommages,
Toi qui seras, dans tous les âges,
Le cantique des rachetés.
Que, sauvés par tes blessures,
Et guéris par tes meurtrissures,
Nous vivions en ressuscités !

APRÈS LA MORT par Adrien Ladrière

Bibliquest

Sous-titres et subdivisions du texte ont été ajoutés par Bibliquest. ME 1895 p 207 & 221
L'homme expire, et où est-il ? — Job 14:10

Table des matières

- 1 Une question générale
- 2 Réponse matérialiste
- 3 La conscience
- 4 L'âme, souffle de Dieu
- 5 L'âme et la mort
- 5.1 Genèse 2:7 et Ecclésiaste 12:7
- 5.2 Luc 20:38
- 5.3 Luc 16
- 6 La mort comme sommeil
- 6.1 Jean 11:11 et Luc 8:52
- 6.2 1 Thessaloniens 5:10
- 6.3 Luc 23:43 et 2 Corinthiens 12:2-4
- 6.4 Actes 7:59
- 6.5 Philippiens 1:23
- 7 Ceux qui meurent sans Christ

1 Une question générale

Cette question qui se pose ou qui devrait se poser dans chaque âme d'homme, est des plus solennelles. La mort, terme de l'existence ici-bas, lot commun et inévitable de tout homme, est-elle la fin définitive et pour toujours de l'activité de ses facultés, de son travail, de ses joies, comme de ses douleurs ? Ou bien y a-t-il pour lui, au delà de la mort, une autre existence, ou plutôt la continuation de son existence, bien que dans d'autres conditions ? Et dans ce cas, quelle est-elle ? « L'homme expire, et où est-il ? »

2 Réponse matérialiste

Les matérialistes répondent : Nulle part, car quand on est mort, tout est mort. Mais ils n'apportent aucune preuve de leur assertion tranchante. Cela leur plaît à dire, et ils ont leurs raisons plus ou moins avouables, et dont peut-être ils ne se rendent pas compte eux-mêmes. C'est plus commode de dire et de vouloir se persuader qu'il n'y a plus rien, car alors on n'a pas besoin de s'inquiéter d'un jugement à venir, d'une responsabilité morale qui nous incombe. « Mangeons et buvons, jouissons, car demain nous mourrons ». Plaise à Dieu qu'aucun de mes lecteurs ne partage une pareille aberration et ne s'avilisse ainsi au niveau de la brute qui périt pour toujours !

3 La conscience

Quoi que les matérialistes puissent dire, il est certain qu'au fond de toute âme d'homme, il y a une horreur profonde pour l'anéantissement. Il repousse l'idée de ne plus être, il a le sentiment intime que ces facultés intellectuelles, si grandes et si nobles, par lesquelles il sonde les profondeurs des cieux, les abîmes des mers, la nature entière qu'il étudie dans ses mystères et dont il se soumet les puissances, ces facultés dont la plus élevée est celle de pouvoir connaître Dieu, ne sauraient cesser leur activité. Il a en lui, à un degré plus ou moins grand, avec une perception plus ou moins claire, l'instinct de son immortalité, comme au fond, il en a le désir, et c'est un fait que cette pensée d'une vie au delà de la mort, nous la trouvons chez tous les peuples. Elle est innée.

Il y a dans l'homme des aspirations qui sont comme un pressentiment d'une vie au delà de la tombe. Jamais, quoiqu'il en soit, il ne se trouve pleinement satisfait par ce qu'il a appris, connu, possédé, par tout ce dont il a joui. Toujours et toujours, il faut à son esprit de nouveaux aliments. Jamais le but n'est pleinement atteint. Il meurt en voyant encore devant lui un horizon immense. N'y aurait-il pas une autre existence où se continuerait l'activité de son esprit ? Et ce désir intense de bonheur que nous avons tous en nous-mêmes et

que rien ici-bas ne saurait satisfaire, le sera-t-il jamais ? Ce bonheur complet, inaltérable et immuable, où l'âme trouverait enfin le repos, n'y a-t-il pas une vie où il nous sera dévolu ?

Et enfin, tout au fond de son être, il y a une voix qui dit à l'homme : « Il doit y avoir une rémunération ; à chacun doit être rendu selon ses œuvres. Cette rémunération, elle ne se fait pas ici-bas ; elle sera de l'autre côté de la tombe ». Cette voix de la conscience, plusieurs, il est vrai, cherchent à l'étouffer ; ils aimeraient mieux le néant que la vie d'au delà, mais leurs raisonnements, pour se persuader qu'au delà il n'y a rien, ne prouveraient-ils pas le contraire de ce qu'ils veulent établir ? Et annulent-ils la conscience ?

Mais tout ce que nous venons de présenter ne saurait nous donner une certitude quant au fait d'une autre existence, ni surtout une réponse quant à ce qu'elle sera. Les plus sages d'entre les hommes, livrés aux seules lumières de leur raison, n'ont pu avancer que des présomptions, avoir que des espérances, fondées sur une croyance vague répandue chez tous les peuples, mais auxquelles l'intelligence développée et la raison éclairée de ces sages a donné plus de crédibilité. Socrate et Platon pouvaient désirer et attendre une autre vie ; mais qu'en savaient-ils de certain ?

La vraie réponse vient de la Parole de Dieu

La réponse à la question posée par le patriarche Job, doit être fondée sur quelque chose de plus certain que la tradition, les conjectures, les désirs et les raisonnements des hommes. Un seul a pu la donner, un seul a pu lever le voile qui couvre la région d'au delà de la tombe. C'est Celui qui est lumière et qui éclaire même cette « terre sombre comme les ténèbres de l'ombre de la mort » ; c'est Christ qui a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'Évangile. Fondés sur sa Parole, la parole de la vérité, nous avons une certitude quant à ce qui suit la mort. Et quand quelqu'un expire, nous savons où il est. Mais nous avons à accepter simplement ce que nous dit la parole de Dieu, sans aller au delà, sans nous laisser égarer par des suppositions, des désirs, ou des raisonnements. Il faut nous contenter de ce que Dieu nous révèle, et ne pas vouloir sonder ce qu'il lui a plu de réserver à sa seule connaissance. Notre place est celle de la soumission, de la confiance et de l'adoration. Il convient à de pauvres créatures comme nous de savoir ignorer, et d'être assurés qu'en Dieu tout s'accorde, sainteté, justice et amour.

4 L'âme, souffle de Dieu

Qu'est-ce donc qui suit l'instant où l'homme expire, où il ferme les yeux aux scènes d'ici-bas ? Avant de répondre à cette question, je rappellerai à mon lecteur ce que la parole de Dieu nous dit de la création de l'homme. Dieu le forma — quant à son corps — de la poussière du sol. Par cette partie matérielle de son être, l'homme, en quelque mesure, ressemble aux animaux. Mais Dieu souffla en lui une respiration de vie, et l'homme devint une âme vivante. Ce souffle de vie venant de Dieu, est l'esprit, l'âme (*), la puissance immatérielle qui anime le corps. L'ensemble est un seul être, l'homme ; mais le corps est ce par quoi nous sommes mis en rapport avec le monde matériel, l'instrument au moyen duquel nous agissons sur ce qui nous entoure ; l'âme est la puissance qui domine, régit cet instrument et s'en sert. C'est elle qui, à proprement parler, constitue notre « moi », car nous disons « mon corps », « mes membres », indiquant par là que nous sommes autre chose ; je suis l'habitant immatériel de l'enveloppe matérielle qui cependant est mienne. Il est de toute importance, en ces jours de matérialisme courant, de retenir ces vérités fondamentales. Il ne l'est pas moins de remarquer que ce souffle de vie, notre âme, venant de Dieu, ne saurait être anéantie, est immortelle, comme le montrent d'autres passages de l'Écriture.

(*) L'apôtre Paul, envisageant l'homme dans tout ce qui le constitue, parle du corps, de l'âme et de l'esprit (1 Thessaloniens 5:23), ce dernier étant la partie la plus élevée de notre être immatériel, laquelle nous met en rapport avec Dieu.

5 L'âme et la mort

5.1 Genèse 2:7 et Ecclésiaste 12:7

Et maintenant, qu'est-ce que la mort ? La cessation de notre existence ici-bas. Mais qu'est-ce qui la cause ? La séparation des deux parties qui constituent notre être. Le corps retourne à la terre d'où il a été tiré ; ses organes se dissolvent, et la corruption s'en empare. Nous savons, par la parole de Dieu, d'où vient cette chose anormale dans l'état de l'homme. C'est le péché, la désobéissance, qui a amené la mort, selon la sentence de Dieu : « Au jour que tu en mangeras, tu mourras certainement ». Mais la dissolution de la partie matérielle de notre être, atteint-elle la partie immatérielle ? Nullement ; celle-ci, en dehors de son enveloppe matérielle, continue d'exister. La parole de Dieu est formelle à cet égard ; l'Ancien Testament nous le dit dans un passage remarquable : « Le câble d'argent se détache (le lien qui unit les deux parties), le seau se brise à la source (le corps ne peut plus puiser la vie à ce qui l'anime), et la roue se casse à la citerne (le ressort est brisé), et la poussière (le corps) retourne à la terre, comme elle y avait été, et l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné » (Ecclésiaste 12:6, 7) ; non pour rentrer dans le tout universel et s'y confondre, mais pour être devant Celui qui l'a formé. — « Après la mort, le jugement ».

5.2 Luc 20:38

Le Seigneur, s'adressant aux sadducéens pour confondre leur matérialisme qui, non seulement niait la résurrection, mais aussi une existence de l'homme après la mort, fait ressortir d'une manière frappante que l'homme ne meurt pas tout entier. Il rappelle que l'Éternel s'est révélé à Moïse comme « le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob » (Exode 3:6). « Or », ajoute Jésus, « il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants ; car pour lui tous vivent » (Luc 20:37, 38). Tous ceux qui ont disparu de la scène de ce monde, comme les patriarches, vivent cependant pour Dieu ; leurs esprits subsistent, où vont-ils ces esprits ? Les Écritures de l'Ancien Testament, de même que celles du Nouveau, ont un nom pour désigner le séjour des âmes séparées du corps. Dans les premières, c'est le shéol, dans les autres, c'est le hadès, ou lieu invisible, le lieu caché aux regards de tout œil mortel, qui échappe entièrement à nos sens, mais qui n'est pas le néant, puisque l'on en sort après y avoir été : « Tu n'as pas laissé mon âme en hadès ». Le shéol n'est pas le sépulcre, ni l'enfer ; c'est bien le séjour des esprits après la mort. L'Ancien Testament nous y montre vivants ceux qui sont délogés. Samuel, non par la puissance évocatrice de la pythonisse, mais par la volonté de Dieu, vient de ce lieu annoncer au roi coupable sa défaite et sa mort prochaine (1 Samuel 28). Samuel vivait donc. Ésaïe, dans un passage d'une poésie sublime, nous montre dans le shéol les rois et les puissants de la terre tressaillant en y voyant descendre l'orgueilleux monarque de Babylone (Ésaïe 14). C'est un langage magnifique, parce que c'est celui de la vérité. Et David dit, en partant de l'enfant qu'il vient de perdre : « Moi je vais vers lui, mais lui ne reviendra pas vers moi ». C'était sa consolation, mais eut-il parlé ainsi, s'il avait simplement voulu dire qu'il mourrait, de même que l'enfant était mort ?

5.3 Luc 16

Mais le passage qui nous montre avec le plus d'évidence l'existence des esprits après la mort, en même temps que leur condition, est celui où, dans le récit du riche et de Lazare, le Seigneur lève le voile qui cache à nos yeux ce monde d'au delà de la mort (Luc 16). De quelque manière qu'on l'interprète, ce récit nous fait voir que l'esprit séparé du corps a toutes ses facultés actives : il jouit et souffre, il sent et se rappelle, il désire et prie. Dans l'Apocalypse aussi, nous voyons les âmes de ceux qui ont été mis à mort pour le nom de Jésus, vivantes et demandant vengeance.

Nous pouvons donc conclure qu'après la mort, tandis que le corps, rendu à la terre, tombe en poussière, l'esprit est vivant dans une sphère en dehors de ce qui tombe sous les sens, et que là ses facultés ont des perceptions que ne troublent plus les choses matérielles.

6 La mort comme sommeil

6.1 Jean 11:11 et Luc 8:52

Je viendrai ici au-devant d'une objection. Que veulent dire les expressions des Écritures : « il s'endormit », « ceux qui dorment », et autres semblables, si l'esprit, au sortir de son enveloppe corporelle, a les perceptions, l'activité, que vous lui supposez ? La mort est, en effet, comparée à un sommeil, mais cela est relatif au corps seulement, et non à l'esprit. C'est une image bien touchante employée pour indiquer le repos après les labeurs et les luttes de la vie ici-bas ; pour exprimer surtout l'espérance du réveil en résurrection ; Jésus nous le montre bien, lorsqu'à propos de Lazare, le frère de Marthe et Marie, il dit : « Lazare, notre ami, s'est endormi, mais je vais pour l'éveiller ». Pour éveiller quoi ? Non pas l'esprit de Lazare, mais son corps. Le Seigneur dit aussi à propos de la petite fille de Jaïrus : « Ne pleurez pas ; car elle n'est pas morte, mais elle dort ». Pour le monde elle était morte ; son activité ici-bas avait cessé, mais pour lui, pour qui tous vivent, elle dormait seulement. Aussi lisons-nous que Jésus ayant dit : « Jeune fille, lève-toi », son esprit retourna en elle, et elle se leva comme quelqu'un qui sort du sommeil. Or cela n'implique nullement que son esprit dormait. Il est vrai que nous avons quelque peine à concevoir cet état intermédiaire, anormal, il faut le dire, où l'esprit est séparé du corps qui le met en relation avec le monde extérieur et matériel. Mais, après la mort, ce monde a disparu pour lui, il est en contact seulement avec les réalités invisibles et éternelles. Là il conserve toute son activité, et même une activité plus grande quant à ces choses, car elle n'est plus entravée, et sa vue n'est plus obscurcie, par les besoins et les infirmités du corps, par les occupations et les nombreuses préoccupations de cette vie terrestre.

6.2 1 Thessaloniens 5:10

L'esprit ne dort donc point. À l'instant de la mort, il se trouve vivant dans le monde invisible. Combien cela est solennel pour l'incrédule, combien doux pour le croyant. C'est à l'égard de ce dernier que je désire apporter quelques preuves du fait que je viens d'avancer. Le croyant a la vie de Christ. Christ est sa vie. Il a à manifester cette vie dans son corps, dans sa chair mortelle (2 Corinthiens 4:10, 11). Mais la vie de Christ est-elle dans son corps ? N'est-ce pas son esprit qui en est animé ? Ce qui est né de nouveau par la puissance de l'Esprit Saint, est-ce le corps ou l'esprit ? La question est aisément résolue. Mais alors si la mort était un sommeil pour l'esprit et pas seulement relativement au corps, il faudrait donc conclure que la vie de Jésus en nous dort. La vie éternelle en nous pourrait-elle être suspendue ? Non ; comme il est dit : « Soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous vivons ensemble avec lui », avec Jésus qui est mort pour nous (1 Thessaloniens 5:9, 10).

Mais des passages plus positifs démontrent qu'après la mort, l'esprit, sans intervalle de temps, dégagé des liens du corps, se trouve vivant devant Dieu.

6.3 Luc 23:43 et 2 Corinthiens 12:2-4

Le premier de ces passages se trouve en Luc 23:43. Au brigand converti et qui va mourir ce jour même, Jésus dit : « En vérité, je te dis : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ». Son pauvre corps allait être jeté à la voirie, mais lui-même, son esprit, irait aussitôt, avec le Sauveur, dans ce lieu de délices. C'est bien le hadès ; mais, pour l'âme sauvée, ce lieu invisible est déjà un endroit de bonheur. Est-ce notre corps ou bien notre âme qui, maintenant sur la terre, jouit des choses de Dieu ? C'est dans le corps, je veux bien, mais notre esprit a-t-il besoin du corps pour cela ? Le fait rapporté par Paul quant à lui-même répond à la question. Il est ravi au troisième ciel, dans le paradis, il y a entendu des paroles ineffables, et il dit : « Si ce fut dans le corps, si ce fut hors du corps, je ne sais ; Dieu le sait » (2 Corinthiens 12:2-4). Qui a été ravi, qui a entendu, qui a joui ? Paul, mais dans son corps, c'est son esprit ; hors du corps, que serait-ce, sinon son esprit ? Mais n'oublions pas que l'homme n'est complet qu'avec un corps ; aussi la résurrection est-elle toujours placée devant nous comme l'état final. « Aujourd'hui », dit le Seigneur au brigand. Lui, Jésus, expire avant ce dernier : « Père », dit-il, « entre tes mains, je remets mon esprit ». Et peu après, aujourd'hui, le même jour, les os du brigand sauvé sont brisés, et son esprit bienheureux va où est l'esprit de son Sauveur. L'un ne dort pas plus que l'autre. Christ ressuscite, et le brigand attend dans le paradis le jour de la résurrection dont Christ est les prémices (1 Corinthiens 15:23).

6.4 Actes 7:59

Le second passage est celui qui raconte la mort d'Étienne, le premier martyr. Après avoir vu le ciel ouvert et rendu témoignage au Fils de l'homme, à Jésus glorifié à la droite de Dieu, Étienne est lapidé et dit en expirant : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit », puis il s'endormit. Il laissait son corps meurtri à la terre, mais aussitôt son esprit, son être immatériel, que ne pouvait atteindre la haine de ses ennemis (*), s'en alla près du Seigneur. Quant à son corps, il s'endormit : douce image du repos, de l'absence des souffrances endurées dans le corps ; mais quant à l'esprit, vivant, libre, heureux, il est reçu par Jésus. Quelle valeur auraient ses paroles, si son esprit qui venait de voir la gloire, s'était endormi, avait perdu conscience de ce qui venait de le soutenir pour rendre témoignage au Seigneur et pour pardonner à ses ennemis ?

(*) « Ne craignez pas », dit Jésus, « ceux qui tuent le corps, et qui ne peuvent pas tuer l'âme, mais craignez plutôt celui qui peut détruire et l'âme et le corps, dans la géhenne » (Matthieu 10:28).

Deux passages positifs nous restent encore pour affirmer le même fait : l'existence consciente de l'esprit dans le moment qui suit la mort. Ces deux passages sont 2 Corinthiens 5:8, et Philippiens 1:23. Dans le premier, l'apôtre donne de ce qu'est la mort pour le chrétien la définition la plus admirable : « Absents du corps », « présents avec le Seigneur » ; hors du chez nous d'ici-bas, hors de cette tente périssable, mais chez nous là-haut avec le Seigneur. Mais quand est-ce ? Faut-il attendre la résurrection ? Évidemment non. Le contexte le prouve : « Étant présents dans le corps, nous sommes absents du Seigneur », nous marchons par la foi, non par la vue. Mais « absents du corps », le corps étant laissé ici-bas, nous sommes présents avec le Seigneur, auprès de lui quant à notre esprit. Être présent, c'est voir, c'est vivre, c'est jouir de ce qu'est le Seigneur. Et pouvons-nous supposer qu'il y ait un intervalle entre le moment où le lien est brisé et celui où l'on est présent avec le Seigneur ? La forme de la phrase indique le contraire, et le désir de Paul : « nous aimons mieux » n'aurait aucun sens, s'il lui avait fallu attendre la résurrection. Le « chez nous », le home du chrétien, quand il a quitté ce corps, c'est auprès du Seigneur, dans le paradis, comme le brigand, comme Étienne. On y jouit en repos de la présence ravissante du Seigneur. Je ne dis pas des relations avec les autres saints délogés ; rien dans la Parole ne nous le dit, et je pense qu'il faut pour cela attendre la résurrection.

6.5 Philippiens 1:23

Le passage de Philippiens 1 a le même sens, renferme la même pensée. « Ayant le désir de déloger et d'être avec Christ, car cela est de beaucoup meilleur ». « Déloger », c'est quitter la demeure terrestre avec ses labeurs, ses luttes et ses souffrances, et aussi

l'entrave qu'elle apporte à la pleine jouissance de Christ. C'est la tente qui charge et sous laquelle on gémit. Mais une fois délogé, aussitôt l'esprit trouve son « chez lui » près de Christ, et combien cela est meilleur, bien que ce ne soit pas encore la gloire en résurrection.

De ces passages nous pouvons conclure qu'aussitôt après la mort, l'esprit du chrétien, en qui est la vie éternelle, va vers le Sauveur, source de cette vie. L'Esprit Saint qui était en lui, y demeure pour le faire jouir de tout ce que comprend cette vie. Tel est donc notre bienheureux lot, dès que nous quittons notre chair mortelle. Quelle consolation pour ceux qui restent, quelle précieuse assurance pour ceux qui délogent !

7 Ceux qui meurent sans Christ

Mais les méchants, ceux qui meurent sans Christ, qu'advient-il d'eux à ce moment suprême ? Nous ne pouvons douter qu'il n'en soit de même pour eux : je veux dire que leur esprit séparé du corps vit aussi. N'eussions-nous que le texte de Luc 16, le récit qui concerne le riche et Lazare, cela serait suffisant. Mais il y a d'autres passages. Prenons 1 Pierre 3:19, 20 ; là nous voyons « les esprits qui sont en prison, qui ont été autrefois désobéissants ». Ces esprits vivent ; en serait-il autrement de ceux qui sont désobéissants maintenant ? « Après la mort, le jugement » (Hébreux 9:27). Qu'est-ce qui est jugé après la mort ? La sentence « tu mourras », prononcée contre l'homme pécheur, a été exécutée, mais il reste « le jugement » individuel de chacun après la mort. Telle est la déclaration divine. L'esprit délogé sait déjà et immédiatement après la mort ce qui l'attend. Il est déjà jugé. Ce n'est pas encore le jugement final et solennel décrit en Apocalypse 20, quand les morts ont repris vie dans leurs corps (voyez Jean 5:28, 29). Mais c'est, pour chacun des méchants, le hadès, la géhenne, avec les tourments, avec le feu brûlant du remords, en attendant la sentence définitive du jugement public.

Le chrétien n'attend pas la mort ; il attend des cieux Christ, le Seigneur, comme Sauveur ; « qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire » (Philippiens 3 :20). Mais il sait que, si le Seigneur juge bon qu'il déloge avant ce moment, son esprit sera auprès de Jésus. Il vit déjà ici-bas de cette vie sur laquelle la mort n'a point de pouvoir. Il la continue auprès de Christ, en dehors du corps, en attendant la résurrection, l'état final, où il sera semblable à Christ, conforme entièrement à l'image du Fils, selon le dessein de Dieu (Romains 8:29 ; 1 Jean 3:2).

Le méchant est mort quant à Dieu ; mort dans ses fautes et ses péchés. Il n'use de ses facultés que pour lui-même, pour satisfaire ses convoitises quelles qu'elles soient, pour suivre les désirs, les volontés de la chair et de ses pensées, de sa nature étrangère à la vie et aux choses de Dieu (Éphésiens 2:1-3 ; 4:18). Quand, pour lui, le monde présent a disparu, son esprit s'ouvre soudain aux réalités invisibles et éternelles, il se voit avec horreur tel qu'il est, il comprend ce qu'il a perdu, et c'est dans le hadès — après la mort — ce qui fait son tourment.

Nous n'avons pas à entrer dans la discussion de la question que l'on pose parfois : « Quel est le sort de ceux qui n'ont pas entendu l'Évangile, soit dans les contrées païennes, autrefois ou aujourd'hui, soit dans celles où les superstitions ont dénaturé le christianisme ? La seule réponse que l'on puisse faire en évitant les vaines spéculations et en s'en tenant à l'Écriture, est celle-ci : Dieu est juste et Dieu est miséricordieux. Il agit et agira selon sa justice et sa miséricorde. Laissons-lui ce qu'il ne lui a pas plu, dans sa souveraine sagesse, de révéler à notre esprit borné. Le voile se lèvera un jour quand nous connaîtrons à fond comme nous avons été connus, quand ce qui est parfait sera venu (1 Corinthiens 13:9-12). En attendant, chacun de nous a à répondre pour lui-même.

On a prétendu tirer de certains textes, en particulier de 1 Pierre 3:18-20, une présomption en faveur d'un état de probation après la mort, comme si l'Évangile serait alors encore présenté à ceux qui ne l'auraient pas entendu. Ce passage nous semble devoir être interprété dans un autre sens, et l'on n'en saurait rien inférer d'une prétendue descente de Christ aux enfers. Le Seigneur nous montre, avant sa mort, Abraham dans le bonheur du ciel ; nous y voyons Moïse et Élie qui, dans la scène de la transfiguration, s'entretiennent avec lui précisément de sa mort. Samuel, apparaissant à Saül, dit : « Pourquoi as-tu troublé mon repos ? » Il était dans le repos, non de la mort, mais jouissant dans son esprit du repos après tous ses travaux, et en particulier des peines occasionnées par la désobéissance de Saül.

Mais, même si l'on pouvait admettre, ce qui du reste n'est qu'une tradition tirée d'un évangile apocryphe, savoir que Christ est descendu dans le hadès pour en délivrer les saints de l'Ancien Testament qui y attendaient sa venue, cela voudrait-il dire que maintenant, glorifié dans le ciel, il va prêcher aux âmes de ceux qui n'auraient pas entendu l'Évangile ? Et si l'on prétend qu'il leur envoie des messagers pour leur présenter — ainsi qu'à ceux qui sont morts inconvertis — une chance de salut, on se lance dans le domaine des hypothèses — on va au delà de ce qu'enseigne l'Écriture. « Celui qui n'a pas connu la volonté de son maître, et qui a fait des choses qui méritent des coups, sera battu de peu de coups » (Luc 12:48). Telle est la parole du Seigneur. « Tous ceux qui ont péché sans loi, périront aussi sans loi » (Romains 2:12). Telle est la déclaration de l'apôtre inspiré. Il y aura une rémunération pour tous, selon la parfaite équité et la justice du Dieu infiniment sage. « Nous comparâtrons tous devant le tribunal de Dieu » (Romains 14:10). Tenons-nous à ces déclarations toutes simples. Le reste est spéculation et curiosité.

Après la mort, pour le chrétien, la vie auprès de Christ ; pour l'incrédule, le jugement, et les peines de la géhenne.

Le Monde selon l'Écriture par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières abrégée

- 1 Le monde dans l'Évangile selon Jean
- 2 Organisation et esprit du monde. Genèse 4. L'autorité et son exercice
- 3 « Ils ne sont pas du monde » — Jean 17:14, 16

Table des matières détaillée

- 1 Le monde dans l'Évangile selon Jean
 - 1.1 Ce qu'est le monde dans les écrits de Jean
 - 1.2 Le comportement de Caïn et les principes du monde. Genèse 4
 - 1.3 Le monde opposé à Dieu a rejeté Dieu dans la Personne de Son Fils
 - 1.4 Opposition entre le Père et le monde
 - 1.5 Le Fils de Dieu venu dans le monde
 - 1.6 Le monde où règne le péché
 - 1.7 Un monde perdu
 - 1.8 Le monde, une scène de mort
 - 1.9 La haine du monde
 - 1.10 La lumière du monde : le Seigneur, puis les croyants
 - 1.11 Le jugement du monde est prononcé, mais son exécution différée
 - 1.12 Le Seigneur laisse le monde
 - 1.13 Les croyants ont de la tribulation dans le monde
 - 1.14 Donnés du monde, pas du monde
 - 1.15 Le monde n'a pas connu, mais connaîtra un jour
 - 1.16 Marcher dans le monde comme n'en étant pas
- 2 Organisation et esprit du monde. Genèse 4. L'autorité et son exercice
 - 2.1 Genèse 4 et le monde
 - 2.2 Dieu et le monde : la croix de Christ
 - 2.3 Monde actuel : progrès du mal malgré une façade respectable
 - 2.4 L'autorité et son exercice
- 3 « Ils ne sont pas du monde » — Jean 17:14, 16
 - 3.1 Le monde de Caïn
 - 3.2 Corruption et violence : ceux qui font exception
 - 3.3 Le Seigneur vient bientôt
 - 3.4 La proximité du retour du Seigneur incite à répandre l'évangile
 - 3.5 La proximité du retour du Seigneur incite à Le servir et être séparé du monde
 - 3.6 Dangers de la mondanité civile ou religieuse
 - 3.7 Être conscient des dangers du monde et des ressources divines
 - 3.8 Être attachés au Seigneur de cœur

1 Le monde dans l'Évangile selon Jean

ME 1961 p. 197-207

1.1 Ce qu'est le monde dans les écrits de Jean

L'expression « le monde », souvent employée dans les Écritures et particulièrement dans l'Évangile selon Jean, n'a pas une seule et même signification dans les différents passages où nous la trouvons. Elle nous présente tantôt une organisation, un « système », qui règle la vie et les rapports des hommes entre eux ; tantôt la terre elle-même, c'est-à-dire la scène sur laquelle se développe cette organisation des affaires humaines ; ou encore, l'ensemble des individus qui vivent sur cette scène, selon les principes d'un tel « système ». Le sens est assez facile à dégager dans chaque passage, généralement à l'aide du contexte, de telle sorte que nous savons chaque fois s'il s'agit de l'organisation, de la scène ou des personnes de ce monde.

À cette remarque préliminaire, ajoutons encore ceci. Les grands principes de l'organisation du monde peuvent être dégagés de l'Écriture même : il suffit de lire avec quelque attention le récit — donné en Genèse 4 (v. 3 à 7 et 17 à 24 spécialement) — de ce qui a immédiatement suivi la chute du premier homme dans le jardin d'Éden, d'où l'Éternel Dieu le chassa.

1.2 Le comportement de Caïn et les principes du monde. Genèse 4

En premier lieu, le cœur de l'homme est manifesté tel qu'il est, plein de haine contre son propre frère et révolté contre Dieu. Remarquons encore que le motif de la haine de Caïn est d'ordre religieux (Gen. 4:5). Toute l'histoire de l'homme sur la terre est remplie de déchaînements semblables et, bien souvent, pour des causes de même ordre. Et si aujourd'hui, dans certains pays tout au moins, une apparence extérieure de bonté et de tolérance semble de nature à faire oublier les enseignements de Genèse 4:3 à 8, il n'en demeure pas moins que le cœur de l'homme est resté le même : il est « trompeur par-dessus tout, et incurable ; qui le connaît ? Moi, l'Éternel, je sonde le cœur, j'éprouve les reins... » (Jér. 17:9, 10). Que de témoignages sous nos yeux, hélas ! de la méchanceté du cœur de l'homme, confirmant ce que Dieu nous en dit dans sa Parole !

Après avoir tué Abel son frère, Caïn « bâtit une ville ». Il importe peu de déterminer sa grandeur, il nous suffit de savoir qu'il y avait déjà là une certaine agglomération d'êtres humains qui vivaient sous la conduite, plus ou moins discernée mais cependant réelle, de Satan. Dans cette « ville », point de départ du « monde », l'homme trouvera ce qui est susceptible d'éveiller les convoitises de son cœur naturel — c'est bien, effectivement, ce qui est « dans le monde » selon 1 Jean 2:16 — comme aussi, de lui faire oublier pour un temps la triste condition où le péché l'a placé. Caïn appelle cette ville du nom de son fils Hénoch (Gen. 4:17), et les hommes ont agi dans la suite suivant ce même principe, témoignant ainsi de leur indépendance de Dieu : « Leur pensée intérieure est que leurs maisons durent à toujours, et leurs demeures de génération en génération ; ils appellent les terres de leur propre nom » (Ps. 49:11). Puis, dans cette ville, Jubal introduit la musique (Gen. 4:21), plus généralement les arts, afin de réjouir l'esprit de l'homme et de faire taire en lui la voix de la conscience ; sans doute n'y a-t-il là rien de mauvais en soi, le danger est d'en être tellement occupé et nourri que le cœur se détourne de Dieu et de sa parole. Dans ce monde, le travail a également sa place (Gen. 4:22) mais ce n'est pas exactement celui dont

il était question en Genèse 3:17 à 19 ; « les outils d'airain et de fer » s'y trouvent aussi bien que « la harpe et la flûte ». Un autre trait encore qui le caractérise : alors que Dieu a établi un certain ordre dans la création, l'homme le renverse dans son « système » ; c'est ainsi que « Lémec prit deux femmes » (Gen. 4:19). Enfin, tandis que Dieu a parlé, l'homme prétend mettre sa propre parole au-dessus de celle de son Créateur : « Et Lémec dit à ses femmes : Ada et Tsilla, écoutez ma voix ; femmes de Lémec, prêtez l'oreille à ma parole : Je tuerai un homme pour ma blessure, et un jeune homme pour ma meurtrissure ; si Caïn est vengé sept fois, Lémec le sera soixante-dix-sept fois » (Gen. 4:23, 24 — comparer avec ce que Dieu avait dit en Genèse 4:15).

Nous avons donc, dans ce chapitre 4 de la Genèse, un tableau à peu près complet, présenté immédiatement après la chute, du monde et des principes qui le gouvernent : haine de son semblable, de son frère, et plus spécialement haine religieuse ; indépendance de Dieu ; plaisirs et travaux qui occupent l'homme de telle manière qu'il n'a plus le temps de penser à Dieu, d'écouter sa parole, si même il en a quelque désir ; renversement de l'ordre établi ; parole de l'homme placée au-dessus de celle de Dieu.

1.3 Le monde opposé à Dieu a rejeté Dieu dans la Personne de Son Fils

C'est dans un tel monde que Christ est venu. Et sa présence même en a pleinement manifesté le véritable caractère : le monde est opposé à Dieu, au fond il ne veut pas de Lui et l'a rejeté dans la personne de son Fils. Comme le premier homme l'avait fait dans le jardin d'Éden, le monde a écouté la voix du serpent ; aussi, après le rejet de Christ, Satan est-il déclaré le « chef de ce monde » : dans l'Évangile selon Jean, à trois reprises le Seigneur le désigne comme tel (12:31 ; 14:30 et 16:11). Dans la personne de son Fils, Dieu est rejeté par le monde et, d'autre part, le monde est alors mis de côté par Dieu ; le Saint Esprit, descendu ici-bas comme Personne divine, est la démonstration de ce double fait (Jean 16:8 à 11). Désormais, Dieu ne s'occupe plus du monde comme « système » : le monde est jugé ; moralement et judiciairement, il a pris fin à la croix de Christ. Et si l'évangile est prêché ce n'est pas, contrairement à ce que pensent beaucoup, pour améliorer et christianiser le monde, mais pour sauver des pécheurs et les retirer du monde : la croix de Christ est, en tout premier lieu, ce qui nous sépare du monde (cf. Gal. 1:4 ; 6:14, 15).

1.4 Opposition entre le Père et le monde

Dans les écrits de Jean, « le Fils unique, qui est dans le sein du Père » fait connaître Dieu, voir le Père (Jean 1:18 ; 14:9) et il y a une opposition complète entre le Père et le monde : « si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui, parce que tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, et la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde » (1 Jean 2:15, 16). Nous comprenons donc que, plus qu'aucun autre, l'Évangile selon Jean nous parle et du Père et du monde.

1.5 Le Fils de Dieu venu dans le monde

Cet Évangile nous présente le Fils de Dieu venu dans le monde, venu pour y faire connaître le Dieu que jamais personne ne vit. Expression de ce que Dieu est, Il est « la Parole », la Parole qui était « au commencement », affirmation de son existence éternelle, qui était « auprès de Dieu », par conséquent Personne distincte, qui « était Dieu » ; donc Lui-même. Du monde (cette fois la scène de ce monde) Il est le tout-puissant Créateur : « Toutes choses furent faites par elle (la Parole — Christ), et sans elle pas une seule chose ne fut faite de ce qui a été fait ». « Le monde fut fait par lui » et, venu dans le monde, « le monde ne l'a pas connu » (ici les hommes de ce monde). Cette déclaration est faite dès le début de l'Évangile. Cependant, c'est à ce monde éloigné de Dieu, et en vue du salut du monde que Jésus est présenté dans le quatrième Évangile. Il y vient comme don de Dieu et parce que Dieu a aimé le monde : « Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (voir Jean 1:1 à 18 et 3:16).

1.6 Le monde où règne le péché

Ce qui caractérise ce monde, en premier lieu, c'est le péché qui y règne. Il y est entré par la désobéissance du premier homme, Adam, et Jean écrit dans sa 1ère Épître : « le monde entier gît dans le méchant » (Rom. 5:12 ; 1 Jean 5:19). En rapport avec ce fait, Jésus est salué par Jean le baptiseur comme « l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (Jean 1:29). Tel est son caractère et cela sans qu'il soit question ici du moment où la chose sera pleinement et complètement réalisée. L'agneau de Dieu va être immolé et, en vertu de son sacrifice expiatoire, le péché du monde sera ôté.

1.7 Un monde perdu

Un autre trait du monde, conséquence du premier, c'est qu'il est perdu. Aussi, c'est d'un Sauveur qu'ont besoin les hommes de ce monde et ceux qui le reçoivent comme tel peuvent dire : « nous-mêmes nous l'avons entendu, et nous connaissons que celui-ci est véritablement le Sauveur du monde » (Jean 4:42). Les Samaritains, qui prononcèrent ces paroles, n'avaient aucune part aux promesses faites aux Juifs ; le fait que le Seigneur exerçait au milieu d'eux un ministère de grâce était donc bien la preuve que le salut qu'Il apportait était offert au monde entier, un monde perdu. C'est ce que Jean enseigne aussi dans sa 1ère Épître : « Lui (Jésus Christ) est la propitiation pour nos péchés, et non pas seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier » — « Le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde » (1 Jean 2:2 ; 4:14). Ce salut est offert au monde entier, mais il est seulement la part de « quiconque croit » (Jean 3:16 et 36 ; Actes 13:39).

1.8 Le monde, une scène de mort

Mais encore, moralement, le monde est une scène de mort (cf. Rom. 5:12) ; les hommes de ce monde sont « morts dans leurs fautes et dans leurs péchés » (Éph. 2:1). Aussi, c'est un Christ, pain de vie descendu du ciel, qui se présente et donne la vie au monde » (Jean 6:33). C'est à Lui qu'il faut venir ; Il est « le pain » qu'il faut « manger », ce qui implique sa mort, car sans sa mort Il ne pouvait être « mangé » (on ne mange pas un être vivant) et il fallait sa mort pour que nous ayons la vie. Toutes ces expressions ont un sens spirituel, ainsi que le Seigneur le dit Lui-même : « les paroles que moi je vous ai dites sont esprit et sont vie » (vers. 63). C'est sa mort qu'il convient de s'approprier, dont il faut faire sa nourriture, afin d'avoir la vie : « Moi », dit-Il, « je suis le pain vivant qui est descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; or le pain aussi que moi je donnerai, c'est ma chair, laquelle moi je donnerai pour la vie du monde » (vers. 51). Pour la « vie du monde », il fallait sa venue ici-bas et sa mort sur la croix.

1.9 La haine du monde

Venu sur une scène de péché et parmi des hommes pécheurs, perdus et moralement morts, quel accueil le Seigneur y a-t-Il reçu ? « Le monde ne l'a pas connu » (Jean 1:10). Il y a été un étranger ; davantage encore, Il a été l'objet de la haine de ce monde parce qu'Il rendait témoignage de son véritable état. C'est ainsi qu'Il pouvait déclarer à ses frères : « Le monde ne peut pas vous haïr ; mais il me hait, parce que moi je rends témoignage de lui que ses œuvres sont mauvaises » et, plus tard, Il dira à ses disciples : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait sien ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, mais que moi je vous ai choisis du monde, à cause de cela, le monde vous hait » (Jean 7:7 ; 15:18, 19).

1.10 *La lumière du monde : le Seigneur, puis les croyants*

Aveuglé, ce monde ne « voit » pas Celui qui est venu pour ôter son péché, assurer son salut, lui apporter la vie ; il est plongé dans les ténèbres morales les plus profondes, ne discernant pas en Jésus Celui qui est « la lumière du monde ». « Moi », dit-Il, « je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie ». Et Il dira encore : « Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde » (Jean 8:12 ; 9:5). Il était venu ici-bas comme étant la lumière, afin de manifester ce qu'il y a dans le cœur de l'homme mais aussi pour apporter la vie, car « la vie était la lumière des hommes » (Jean 1:4). Rejeté par ce monde, crucifié, Il n'est plus maintenant « la lumière du monde » ; Il est la lumière des seuls croyants et eux sont appelés à faire face à la responsabilité qui leur incombe comme étant « la lumière du monde » (Matt. 5:14). Ils ne le peuvent que dans la mesure où ils réalisent pratiquement qu'ils sont « lumière dans le Seigneur » (Éph. 5:8).

1.11 *Le jugement du monde est prononcé, mais son exécution différée*

Le monde a manifesté toute son hostilité contre le Fils, envoyé du Père ; il a rejeté le témoignage du Père au sujet de son Fils. Alors, comme en un dernier appel, la voix du Père se fait entendre, proclamant la satisfaction qu'Il a trouvée en son Fils et la gloire de cette Personne excellente : « Et je l'ai glorifié, et je le glorifierai de nouveau » (Jean 12:28). Jésus a été glorifié au tombeau de Lazare (Jean 11:4, 40), Il sera glorifié dans sa propre résurrection (Rom. 6:4). « Cette voix n'est pas venue pour moi, mais pour vous », dit le Seigneur à la foule (Jean 12:30). La présentation du Fils au monde a été complète, mais le monde refuse d'accepter le témoignage du Père au sujet de son Fils, aussi il ne reste pour lui que le jugement : « Maintenant est le jugement de ce monde » (Jean 12:31). En rejetant Christ, le monde se condamnait. Le jugement sera exécuté plus tard, mais il est déjà prononcé ! Quelle folie par conséquent que de chercher à améliorer ce monde ! En attendant que le jugement soit exécuté, Dieu y fait annoncer son Évangile pour en retirer tous ceux qui l'acceptent, se tournant vers Christ afin d'être sauvés (cf. Gal. 1:4). Parce que le jugement est « son œuvre étrange... son travail inaccoutumé » (Ésaïe 28:21), le Seigneur déclare qu'Il n'est pas venu dans le monde pour le juger mais tout au contraire pour le sauver : « Je ne suis pas venu afin de juger le monde, mais afin de sauver le monde » (Jean 12:47 — cf. Jean 3:17 qui nous dit que c'est bien pour sauver et non pour juger le monde que Dieu a envoyé son Fils). Le Fils de Dieu rejeté et crucifié, le monde demeure coupable de ce crime et c'est le motif de son jugement, effectivement prononcé à la croix et dont l'exécution est différée tant que dure le jour de la grâce, pendant lequel le salut est offert à « quiconque croit ».

1.12 *Le Seigneur laisse le monde*

Désormais, le Seigneur en a fini avec son peuple et avec le monde. Il s'adresse à ses disciples seuls, aux « siens » qu'Il va laisser dans ce monde ennemi alors que, pour Lui, « son heure est venue pour passer de ce monde au Père » (Jean 13:1). Le monde ne le verra plus, mais ses rachetés, recevant de Lui sa vie, vie de résurrection, pourront Le voir et jouir de sa Personne : « Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus ; mais vous, vous me verrez ; parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez » (Jean 14:19 — voir aussi v. 22 et 23). Ce monde s'est tourné vers un autre chef, l'usurpateur, celui duquel Jésus pouvait dire aux siens : « Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi » (Jean 14:30).

Après sa mort, sa résurrection, son ascension glorieuse, Jésus a envoyé ici-bas le Consolateur, « l'Esprit de vérité, qui procède du Père », et sa présence sur la terre est, pour le monde, une conviction de péché, et de justice, et de jugement : « de péché, parce qu'ils ne croient pas en moi ; de justice, parce que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me voyez plus ; de jugement, parce que le chef de ce monde est jugé » (Jean 15:26 ; 16:7 à 11).

1.13 *Les croyants ont de la tribulation dans le monde*

Dans ce monde où ils ont maintenant à cheminer, les siens rencontrent des tribulations, précisément parce que ce monde est un lieu où règnent le péché et la mort, une scène de ténèbres morales, le domaine de Satan. L'organisation des affaires de ce monde est faite suivant des principes entièrement opposés à Dieu, mais les rachetés de Jésus n'ont rien à craindre ; ne leur a-t-Il pas dit : « Vous avez de la tribulation dans le monde ; mais ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde » (Jean 16:33) ? Nous pouvons ainsi aller en paix, nous sommes gardés et soutenus par le grand Vainqueur, Celui qui a triomphé du monde et de son prince. Si ce monde est régi suivant des principes opposés à Dieu, Lui, du commencement à la fin de sa course ici-bas, a toujours agi dans l'obéissance à la volonté de son Dieu et Père, dans sa dépendance entière ; telle a été constamment la règle de son action et Il l'a fait triompher de tous les principes du monde. En ce sens, Il a « vaincu le monde ». Il nous appelle à Le suivre dans le même sentier, vivant de la même vie ; nous irons ainsi pleins de courage et d'énergie et, dans ce monde, nous serons alors des vainqueurs.

1.14 *Donnés du monde, pas du monde*

Nous pouvons aussi aller sans crainte car nous sommes ceux qu'Il a voulu remettre à son Père, les « hommes que tu m'as donnés du monde » lui dit-Il (Jean 17:6). De ce monde coupable et déjà jugé, sa grâce a retiré tous ceux que le Père lui a donnés : « Tout ce que le Père me donne viendra à moi ; et je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi... » (Jean 6:37 à 39). Ceux-là sont encore dans le monde mais « donnés du monde » et retirés du monde ; ils ne sont « pas du monde ». C'est pour eux que le Seigneur prie son Père ; Il ne fait « pas de demandes pour le monde » mais seulement pour ceux que le Père lui a donnés et c'est d'eux qu'Il dit : « ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde » (Jean 17:6, 9, 11 et 14 à 16).

1.15 *Le monde n'a pas connu, mais connaîtra un jour*

« Le monde ne t'a pas connu », dit Jésus à son Père (Jean 17:25). Il n'a pas plus connu le Fils que le Père et il ne pouvait connaître le Père puisqu'il ne connaissait pas le Fils, venu le révéler (comp. Jean 1:10, 18 ; 14:9, 10 ; 17:25). Plus tard, le monde connaîtra... Il connaîtra que le Père a envoyé le Fils et qu'Il nous a aimés, nous ses rachetés, du même amour dont Il aime son Fils (Jean 17:23).

1.16 *Marcher dans le monde comme n'en étant pas*

Nous avons rappelé, à grands traits, ce que l'Évangile selon Jean, évangile du Fils de Dieu, nous enseigne au sujet du monde. Que la méditation de ces différents passages nous conduise à mieux réaliser le véritable caractère du monde dans lequel nous avons à cheminer, à y vivre dans une sainte séparation, attachés à Celui qui y est venu en grâce, qui y a marché mais pouvait dire en vérité : « Je ne suis pas du monde... ». Puissions-nous manifester, dans nos cœurs d'abord, dans notre marche pratique aussi, que nous ne sommes pas du monde, comme Lui n'en était pas !

2 *Organisation et esprit du monde. Genèse 4. L'autorité et son exercice*

ME 1968 p.310

L'expression « le monde », souvent employée dans les Écritures, désigne tantôt une organisation, un « système » qui règle l'existence et les rapports des hommes entre eux — tantôt la scène sur laquelle se développe cette organisation — tantôt enfin, l'ensemble des

individus qui vivent sur cette scène suivant les principes d'un tel « système ». Les grands principes de l'organisation du monde peuvent être dégagés de l'Écriture elle-même : il suffit de lire le récit donné en Genèse 4 de ce qui a immédiatement suivi la chute du premier homme dans le jardin d'Éden, d'où l'Éternel Dieu le chassa.

2.1 Genèse 4 et le monde

En premier lieu, le cœur de l'homme est manifesté tel qu'il est, plein de haine contre son semblable, fût-il son propre frère, et révolté contre Dieu. Notons également que le motif de la haine de Caïn envers Abel son frère est d'ordre religieux (Gen. 4:4, 5). Toute l'histoire de l'homme sur la terre est remplie de pareils déchaînements, souvent pour des causes du même ordre. — Après avoir tué Abel, Caïn « bâtit une ville » (ib. 17) : des êtres humains — peu importe le nombre — vivaient là sous la conduite, plus ou moins discernée mais réelle cependant, de Satan. Dans cette « ville », point de départ du monde, l'homme trouve ce qui est susceptible d'éveiller les convoitises de son cœur naturel — c'est bien effectivement « ce qui est dans le monde », selon 1 Jean 2:16 — comme aussi de lui faire oublier pour un temps la triste condition où le péché l'a placé. Caïn appelle cette ville « d'après le nom de son fils Hénoch » (Gen. 4:17) et les hommes ont agi dans la suite suivant ce même principe, témoignant ainsi de leur indépendance de Dieu (cf. Ps. 49:11). Dans cette ville, Jubal — un des descendants de Caïn — introduit la musique (Gen. 4:21), plus généralement les arts, afin de réjouir l'esprit de l'homme et de faire taire en lui la voix de la conscience ; sans doute n'y a-t-il là rien de mauvais en soi, le danger est d'en être tellement occupé que le cœur s'y complaît et se détourne de Dieu et de sa Parole. Dans ce monde, le travail a également sa place (ib. 22) mais ce n'est plus le travail dont il était question lorsque l'homme était encore dans le jardin d'Éden : « les outils d'airain et de fer » — point de départ de l'activité industrielle aux si larges développements — exigent un autre labeur que celui auquel Adam avait été convié, savoir « cultiver et garder » le jardin (Gen. 2:15). Un autre trait encore caractérise ce monde — et c'est celui sur lequel nous voudrions nous arrêter plus particulièrement dans ces quelques pages : alors que Dieu a établi un certain ordre dans la création, l'homme le renverse dans son « système ». C'est ainsi que, par exemple, « Lémec prit deux femmes » (ib. 4:19). Enfin, tandis que Dieu a parlé, l'homme prétend mettre sa propre parole au-dessus de celle de son Créateur (Gen. 4:23, 24 — comp. avec v. 15).

2.2 Dieu et le monde : la croix de Christ

Nous avons donc dans ce chapitre 4 de la Genèse un tableau à peu près complet, présenté immédiatement après la chute de l'homme, du monde, de son esprit et des principes qui le gouvernent : haine de son semblable, de son frère et plus spécialement haine religieuse — indépendance de Dieu — plaisirs et travaux qui occupent l'homme, de telle manière qu'il en arrive à ne plus avoir le temps de penser à Dieu si même il en avait quelque désir — renversement de l'ordre établi et parole de l'homme placée au-dessus de celle de Dieu.

C'est dans un tel monde que Christ est venu, et sa présence même en a pleinement manifesté le véritable caractère : le monde est opposé à Dieu, il ne veut pas de lui et l'a rejeté dans la personne de son Fils. Aussi, après le rejet de Christ, d'une part Satan est déclaré « le chef de ce monde » (Jean 12:31 ; 14:30 ; 16:11) et d'autre part le monde est mis de côté. Désormais, Dieu ne s'occupe plus du monde en tant que « système » : le monde est jugé, moralement et judiciairement il a pris fin à la croix de Christ (cf. Jean 12:31). Et si l'évangile est prêché dans le monde, ce n'est pas, contrairement à ce que beaucoup pensent, pour améliorer et christianiser le monde mais pour en « retirer » des pécheurs sauvés par grâce (cf. Gal. 1:4 ; 6:14 — Jean 12:31, 32).

2.3 Monde actuel : progrès du mal malgré une façade respectable

Ce que nous venons de rappeler suffit à établir que l'état du monde actuel n'a pas pour origine un ensemble de faits, somme toute assez récents, généralement déplorés et considérés comme formant un saisissant contraste avec un passé que l'on parerait volontiers de toutes les vertus : ces faits sont l'aboutissement d'un état de choses qui a pour point de départ l'entrée du péché dans le monde par la désobéissance du premier homme. Il n'en est pas moins certain qu'aujourd'hui le mal fait des progrès extrêmement rapides et c'est ainsi que, entre autres choses, nous voyons se multiplier les décisions, les actes, les comportements qui s'opposent à ce que Dieu a établi et nous enseigne dans sa Parole. — Sans doute y a-t-il une religion, plus ou moins observée, qui donne à ce monde, de façon générale et dans nos pays christianisés tout au moins, une apparence susceptible de faire illusion à beaucoup. De telle sorte que des principes de bonne morale, aboutissement d'anciennes traditions en partie basées sur l'Écriture, donnent le sentiment que l'ordre existant est selon Dieu. C'est là véritablement un chef-d'œuvre réalisé par celui qui est « le chef de ce monde » : diriger tout cet ensemble à sa guise — limité seulement par « ce qui retient » et « celui qui retient » (2 Thess. 2:6, 7) — en laissant croire aux hommes qu'ils respectent, ou à peu près, l'autorité de Dieu ! Cela a été de tout temps mais il est évident, pour quiconque observe et réfléchit, que dans les jours actuels nous assistons à la méconnaissance de plus en plus marquée des enseignements de la Parole de Dieu, plus exactement aux conséquences d'une telle méconnaissance pour ce qui touche à la vie de l'homme ici-bas et à l'organisation des rapports des hommes entre eux. Nous n'avons pas le désir, si même nous en avons la possibilité, de faire une énumération complète de tout ce qui est en opposition avec l'Écriture et que cependant les hommes trouvent normal, qu'ils considèrent même comme étant bien ; nous nous bornerons à citer quelques faits, en formant le souhait que la méditation de ce sujet nous éclaire un peu mieux sur le caractère et l'esprit du monde dans lequel nous avons à vivre, afin que nous soyons conduits à nous en séparer toujours davantage. Nous avons été « retirés du présent siècle mauvais », nous ne sommes « pas du monde » comme le Seigneur Lui-même n'en était pas (cf. Gal. 1:4 — Jean 17:14, 16) ; nous le savons bien : qu'il nous soit donné de le réaliser pratiquement !

2.4 L'autorité et son exercice

Considérons en premier lieu le problème de l'autorité. Sans doute le croyant — et pas seulement lui mais l'homme en général — est appelé à se soumettre aux autorités établies : « Que toute âme se soumette aux autorités qui sont au-dessus d'elle ; car il n'existe pas d'autorité, si ce n'est de par Dieu ; et celles qui existent sont ordonnées de Dieu » (Rom. 13:1). Mais est-elle conforme à l'enseignement de la Parole, la revendication qui continue à se faire jour un peu partout : l'autorité découle du peuple, c'est le peuple qui est souverain ? Nous ne trouvons rien dans le Nouveau Testament qui puisse justifier une telle assertion et rien dans l'Ancien Testament qui illustre cette théorie nouvelle. Nous voyons au contraire que, pour gouverner son peuple, Dieu a choisi des instruments, investis de l'autorité qu'il leur confiait et responsables de l'exercer dans sa dépendance et dans sa crainte : un Moïse par exemple — « il a été roi en Jeshurun » (Deut. 33:5) — un Saül, suscité après une longue période durant laquelle « il n'y avait pas de roi en Israël » de sorte que « chacun faisait ce qui était bon à ses yeux » (Juges 21:25), donné par Dieu « dans sa colère » et « ôté dans sa fureur » (Osée 13:11) — un David, choisi par l'Éternel qui avait dit de lui à Samuel : « un roi pour moi » (1 Sam. 16:1) — un Salomon et tous les rois de Juda et d'Israël qui suivirent. Sans doute, s'il y eut parmi eux des rois fidèles, par contre beaucoup firent « ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel », ne sachant pas exercer comme ils l'auraient dû l'autorité que Dieu leur avait donnée. Mais le fait que l'autorité est de Dieu et de Lui seul et, par ailleurs, l'usage qu'en fait celui à qui elle a été confiée sont deux choses entièrement différentes : un mauvais emploi de l'autorité conférée par Dieu n'enlève rien au fait que l'autorité est de Dieu et que Lui seul peut la donner à l'instrument qu'il a choisi.

À ce premier point s'en rattache un second : nous voyons la plupart des pays christianisés, les uns après les autres, abolir la peine de mort. Nombre de chrétiens s'en réjouissent, faisant remarquer à juste raison que c'est à Dieu seul qu'il appartient d'ôter la vie. Mais il faut observer que Dieu, en vue de réprimer le meurtre, a conféré ce pouvoir à l'autorité établie. Considérons de plus près l'enseignement de l'Écriture sur ce sujet. Nous sommes actuellement dans une période de temps qui a commencé après le déluge — destruction du « monde d'alors » — et qui se terminera par le jugement annoncé par l'apôtre Pierre : « Mais les cieux et la terre de maintenant sont réservés par sa parole pour le feu, gardés pour le jour du jugement et de la destruction des hommes impies » (cf. 2 Pierre 3:5 à 10). Après le déluge, un ordre de choses nouveau a été instauré dont les principes subsistent encore et subsisteront « tant que seront les jours de la terre » (Gen. 8:22). Et les jours de la terre dureront jusqu'à l'accomplissement de 2 Pierre 3:7 et 10. Ces grands principes (rappelons que nous avons dans la Genèse « les grands principes des relations de Dieu avec l'homme » — J.N.D.) sont les suivants :

1. — la succession des semailles et de la moisson, du froid et du chaud, de l'été et de l'hiver, du jour et de la nuit. Cela « ne cessera pas » (Gen. 8:22).
2. — la multiplication des hommes sur la face de la terre (Gen. 9:1 à 7). Nous reviendrons sur ce point un peu plus loin pour observer que, là encore, l'homme, mauvais administrateur des richesses terrestres, en est réduit à prendre des dispositions qui vont à l'encontre du « Fructifiez et multipliez et remplissez la terre » de Genèse 9:1.
3. — la domination sur les animaux (ib. 2).
4. — la nourriture donnée à l'homme (ib. 3).
5. — l'obligation de s'abstenir du sang (ib. 4 — cf. Actes 15:28, 29).
6. — le gouvernement, l'autorité conférée à l'homme avec l'étendue de ce pouvoir et la raison pour laquelle il peut être exercé jusqu'à cette limite (ib. 5, 6). Dieu seul a le droit d'ôter la vie, mais il délègue ce pouvoir à l'autorité responsable de l'exercer envers celui qui a tué : il a tué un homme, créature faite « à l'image de Dieu », cela dit l'extrême gravité de la faute ; elle est telle que le sang du coupable doit être versé. — L'autorité qui décrète l'abolition de la peine de mort pour punir le meurtrier (et dans ce seul cas) refuse donc, en fait, de se conformer à l'ordre divin, de faire face à la responsabilité qui lui incombe.
7. — l'alliance entre Dieu et l'homme, avec son signe visible encore aujourd'hui : l'arc dans la nuée (ib. 8 à 17).

Est-ce que tous ces principes subsisteraient toujours, à la seule exception du sixième ? Pourquoi alors cette seule exception et à quel moment l'exercice de l'autorité ainsi défini aurait-il pris fin ? Où est-il question dans l'Écriture de cette fin, de l'abrogation du commandement de Genèse 9:6 ? Ne pouvons-nous, tout au contraire, le voir confirmé par les propres paroles du Seigneur : « tous ceux qui auront pris l'épée, périront par l'épée » (Matt. 26:52), bien qu'elles puissent avoir aussi une autre portée ?

Revenons sur ce que nous avons écrit à propos du deuxième principe. Dieu a donné à l'homme tout ce qui est nécessaire pour sa subsistance (Gen. 9:3, 4 — cf. Actes 14:17), mais l'homme s'est révélé absolument incapable d'administrer les richesses dispensées par son Créateur, incapable d'en assurer une équitable répartition, de sorte qu'il y a surabondance pour certains, disette et famine pour des populations entières. Que de fois a-t-on assisté à la destruction de produits en excédent dans tel ou tel pays, alors que dans d'autres des foules mouraient de faim ! Aussi, pour masquer son incapacité, l'homme a trouvé le moyen de battre en brèche le deuxième des sept principes généraux établis par Dieu pour régir l'ordre des choses « tant que seront les jours de la terre » !

Encore un point sur lequel l'homme agit à l'encontre de ce que l'Écriture enseigne : la femme a été créée pour être « une aide » de l'homme et, après l'entrée du péché dans le monde, l'Éternel Dieu lui a dit : « ton désir sera tourné vers ton mari, et lui dominera sur toi » (Gen. 2:18 ; 3:16). Dans la plupart des cas, cette position n'est ni comprise ni observée. La femme a été parfois traitée comme une esclave, souvent considérée comme une créature de condition inférieure ; écueil inverse : elle est devenue aujourd'hui, dans nombre de pays, l'égal de l'homme. D'un côté comme de l'autre, il y a une grave méconnaissance de ce que Dieu a établi et ordonné. — D'autre part, que n'a-t-on imaginé pour rendre inopérante cette parole dite par l'Éternel Dieu à la femme : « Je rendrai très grandes tes souffrances et ta grossesse ; en travail tu enfanteras des enfants... » (ib. 16) ! — Ajoutons encore que l'enseignement de l'Écriture est également de plus en plus méconnu pour ce qui concerne le vêtement de la femme, très couramment habillée comme l'est un homme. Or Dieu désire qu'il y ait une différence entre les vêtements de l'un et de l'autre : « La femme ne portera pas un habit d'homme, et l'homme ne se vêtira pas d'un vêtement de femme ; car quiconque fait ces choses est en abomination à l'Éternel, ton Dieu » (Deut. 22:5). L'homme est coupable d'agir comme si ces choses n'étaient pas écrites, mais combien plus le croyant ayant la connaissance de la Parole de Dieu !

Que dire encore des défaillances des parents dans l'éducation des enfants que Dieu leur a confiés ? De très grandes responsabilités leur incombent à cet égard, aux parents chrétiens tout particulièrement mais aussi à tous les parents sans distinction ; elles sont définies dans l'Écriture inspirée. Si en certaines circonstances la conduite des enfants laisse tellement à désirer c'est bien, en grande partie tout au moins, parce que les parents se sont montrés défaillants dans l'exercice de leurs devoirs. Ces défaillances expliquent aussi, sans toutefois la justifier ni même l'excuser, la mainmise que l'on voit s'opérer de plus en plus sur la jeunesse, par le moyen d'organisations de tous genres dont nous n'avons aucun exemple dans l'Écriture.

Il y aurait sans doute bien d'autres remarques à ajouter. Que chacun pour lui-même considère l'état de ce monde, la manière d'agir des hommes et mette cela en parallèle avec les enseignements que Dieu nous donne dans sa Parole, auxquels nous sommes responsables de conformer nos voies. Pussions-nous ainsi réaliser plus fidèlement une véritable séparation du monde et de ses principes !

« N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde ; si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui, parce que tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, et la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde ; et le monde s'en va et sa convoitise, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement » (1 Jean 2:15 à 17).

3 « Ils ne sont pas du monde » — Jean 17:14, 16

ME 1974 p.3

3.1 Le monde de Caïn

Les caractères du monde sont toujours les mêmes, ils n'ont pas changé depuis que le péché y est entré. Il n'a pas fallu longtemps, après que l'homme eut été chassé du jardin d'Éden, pour que se manifestent violence et corruption. La violence : Caïn est irrité contre Abel, son frère, dont l'offrande a été agréée par l'Éternel tandis que la sienne ne l'était pas, et ne pouvait pas l'être ; il se lève alors contre son frère et le tue (Gen. 4:3 à 8). La corruption : la pensée de Dieu était que l'homme n'eût qu'une seule femme — « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai une aide qui lui corresponde » (ib. 2:18) — mais « Lémec prit deux femmes » et à cette corruption il ajoute la violence : « Et Lémec dit à ses femmes Ada et Tsilla, écoutez ma voix ; femmes de Lémec, prêtez l'oreille à ma parole : Je tuerai un homme pour ma blessure, et un jeune homme pour ma meurtrissure ; si Caïn est vengé sept fois, Lémec le sera soixante-dix-sept fois » (ib. 4:19 ; 23, 24). Dans « le monde d'alors », qui fut « détruit, étant submergé par de l'eau » (2 Pierre 3:6), la violence et la corruption s'étaient développées à un point tel que nous lisons au chapitre 6 de la Genèse : « Et la terre était corrompue

devant Dieu, et la terre était pleine de violence » (v. 11, 12). Il en est de même dans le monde d'aujourd'hui, c'est-à-dire dans cette période de temps qui a commencé après le déluge et prendra fin lorsque 2 Pierre 3:7 sera accompli : « Mais les cieux et la terre de maintenant sont réservés par sa parole pour le feu, gardés pour le jour du jugement et de la destruction des hommes impies ». Cette période est désignée dans le livre de la Genèse par l'expression « les jours de la terre » (8:22).

3.2 Corruption et violence : ceux qui font exception

Nous ne pouvons guère nous représenter ce que devait être « le monde d'alors », le degré qu'y atteignaient la corruption et la violence, un degré certainement très accusé puisqu'il est écrit : « Et l'Éternel vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre, et que toute l'imagination des pensées de son cœur n'était que méchanceté en tout temps. Et l'Éternel se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, et il s'en affligea dans son cœur. Et l'Éternel dit : J'exterminerai de dessus la face de la terre l'homme que j'ai créé... » (ib. 6:5 à 7). Pensons-nous à ce que devait être, au milieu d'une telle scène, la vie de ceux qui désiraient marcher fidèlement, le combat qu'ils devaient livrer pour cela ? Il y en avait au moins deux, dont la Parole nous donne les noms et desquels il est rendu un très beau témoignage : « Et Hénoc... marcha avec Dieu trois cents ans » (ib. 5:21 à 24). — « Noé était un homme juste ; il était parfait parmi ceux de son temps ; Noé marchait avec Dieu » (ib. 6:9). Voilà deux hommes, Hénoc et Noé, qui « marchaient avec Dieu ». Avant que n'eût lieu le déluge, « Énoch fut enlevé pour qu'il ne vît pas la mort » (Héb. 11:5 — cf. Gen. 5:24) — type des croyants destinés à être enlevés avant l'exécution des jugements qui auront lieu dans ce monde et qui sont annoncés prophétiquement dans l'Écriture. Tandis que Noé était encore sur la terre au moment où l'Éternel décida la destruction du « monde d'alors » ; mais « Noé trouva grâce aux yeux de l'Éternel » (Gen. 6:8). L'Éternel put donc lui dire : « Entre dans l'arche, toi et toute ta maison, car je t'ai vu juste devant moi en cette génération » (ib. 7:1). Nous avons, avec Noé, un type du résidu fidèle qui sera « sauvé » (1 Pierre 3:20) tandis qu'il aura à traverser la période des jugements.

Les temps sont présentement très difficiles. Que l'exemple d'Énoch, comme aussi celui de Noé, dans la marche qui a été la leur en des jours très difficiles également, nous stimule et nous encourage tout à la fois !

3.3 Le Seigneur vient bientôt

Violence, corruption, nous voyons ces deux caractères du mal, manifestés dès le commencement, aller toujours croissant. Il n'est pas besoin d'une observation très approfondie pour se rendre compte de tous les déchaînements de violence et du développement de la corruption. Parmi les hommes de ce monde, ceux qui désirent vivre paisiblement et honnêtement en sont eux-mêmes effrayés. Combien plus les croyants ! Mais avec cette différence, c'est que nous croyants, nous voyons là une confirmation de ce que nous enseigne la Parole : violence et corruption iront toujours croissant, pour atteindre leur apogée après l'enlèvement de l'Église, au cours de la période des jugements apocalyptiques ; la violence, avec la « bête », et la corruption, avec Babylone (Apoc. 13 et 18). Tout ce qui se déroule sous nos yeux peut sans doute nous attrister profondément, mais cela nous montre que le retour du Seigneur, pour opérer la résurrection d'entre les morts et la transmutation des vivants qui ont cru, est imminent. Certes, ce ne sont pas les événements extérieurs qui nous donnent cette certitude ; nous avons pour cela bien davantage : les promesses du Seigneur, consignées dans la Parole de Dieu, et le Saint Esprit qui, habitant dans le croyant et dans l'Assemblée, forme nos cœurs pour l'attente et le retour du Seigneur — le Saint Esprit auquel s'unit l'épouse pour dire : « Viens », le Seigneur répondant à cet appel : « Oui, je viens bientôt » (Apoc. 22:16, 17, 20). Mais les événements extérieurs sont tels que nous pouvons y voir la préparation de ce qui suivra la venue du Seigneur, par conséquent la confirmation de notre assurance que cette venue est proche. Notre foi en est donc fortifiée.

3.4 La proximité du retour du Seigneur incite à répandre l'évangile

Il y a là pour nous un précieux encouragement dans des jours mauvais. Cela doit aussi nous conduire à inviter, de façon pressante, des personnes inconverties à accepter l'évangile : la venue du Seigneur, c'est pour les croyants la pleine délivrance, c'est aussi la porte à jamais fermée pour les incrédules, pour tous ceux qui auront refusé ou négligé de répondre aux appels de la grâce. Il ne restera alors pour eux que « le feu éternel qui est préparé pour le diable et ses anges » (Matt. 25:41). Aussi, nous convient-il d'insister auprès de tous ceux qui ne sont pas sauvés par la foi en Christ et en son œuvre rédemptrice, les « suppliant pour Christ : Soyez réconciliés avec Dieu ! » (2 Cor. 5:20). Si un de nos lecteurs était encore dans cet état, c'est bien la « supplication » que nous lui adressons.

3.5 La proximité du retour du Seigneur incite à Le servir et être séparé du monde

D'autre part, pour ce qui nous concerne, si le développement du mal dans le monde n'est pas pour nous surprendre et nous montre que l'accomplissement des événements prophétiques se prépare, combien cela doit nous amener à réaliser, beaucoup mieux que nous ne l'avons sans doute fait jusqu'ici, ce que le Seigneur a dit des siens à son Père : « Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde ». Certes, nous sommes « dans le monde » : nous avons à y vivre, mais aussi à y être de vrais témoins de Christ, et ce témoignage ne pourra être rendu avec fidélité que si nous manifestons pratiquement que nous sommes séparés du monde, que nous ne sommes pas « du monde », comme le Seigneur n'en était pas. De quel côté sommes-nous, pratiquement : avec le Seigneur ou avec le monde ? Combien il est dangereux de vouloir être un peu de chaque côté ! N'oublions pas que le Seigneur lui-même a dit : « Nul ne peut servir deux maîtres ; car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre » (Matt. 6:24).

3.6 Dangers de la mondanité civile ou religieuse

Le monde est plein de dangers pour le croyant, quel que soit le caractère qu'il revête : politique, social ou religieux. Prenons garde à ses habitudes, à sa manière d'agir, aux influences qu'il exerce et n'oublions pas qu'il n'est jamais aussi dangereux que lorsqu'il est recouvert de belles apparences, en particulier une apparence religieuse. Veillons à éviter toute conformité au monde et au monde religieux notamment. Demandons-nous si nous n'avons pas laissé pénétrer dans nos vies, dans nos maisons et peut-être même jusque dans les assemblées, certaines choses ou habitudes du monde, particulièrement du monde religieux ? Si les différentes dénominations de la chrétienté peuvent, dans l'ignorance, se permettre telles habitudes ou telles activités qui semblent bonnes en apparence, ce n'est pas pour autant que des croyants qui désirent être fidèles et sont responsables de l'être, peuvent les imiter et agir de la même façon. Nous savons bien que nous avons affaire à un ennemi très rusé, mais est-ce que nous ne perdons pas cela de vue bien souvent, nous laissant prendre à ses pièges et à ses artifices ? C'est ainsi que, la plupart du temps en croyant bien faire, il nous arrive d'agir comme le monde religieux parce que nous n'avons vu qu'une apparence séduisante et n'avons pas su discerner la réalité qu'elle recouvre.

Gardons-nous, avant tout, d'oublier que ce monde reste coupable devant Dieu d'avoir rejeté et crucifié son Fils, et que, pour ce crime, il est déjà jugé. S'adressant à ceux qui l'entouraient, le Seigneur, alors qu'il était ici-bas, a déjà annoncé ce jugement : « Maintenant est le jugement de ce monde » (Jean 12:31), jugement qui est à la veille d'être exécuté. Par conséquent, quelle responsabilité pour un croyant que de se lier avec le monde, de s'associer à lui de quelque manière que ce soit !

Les influences du monde sont nocives, pernicieuses ; elles le sont pour chacun de nous, elles le sont aussi pour nos enfants. Comme ils sont facilement vulnérables et combien il est nécessaire de penser à eux, dans les jours actuels plus que jamais où des influences mauvaises s'exercent sur eux bien davantage que dans les temps qui ont précédé ! Ne croyons pas que leur sauvegarde est dans l'emploi des moyens que la chrétienté met en œuvre, moyens que ceux qui les utilisent reconnaissent eux-mêmes inopérants ! — Que les parents pensent, plus encore que dans le passé, à leurs responsabilités à l'égard de leurs enfants ; qu'ils leur « inculquent » — pour reprendre l'expression de Deut. 6:7 — les enseignements de la Parole et soient pour eux des exemples vivants, les guidant dans le vrai chemin et agissant avec sagesse pour maintenir fermement l'enseignement de l'Écriture, sans pour autant rebuter et décourager de jeunes âmes. Que surtout les parents, comme aussi les assemblées, prient beaucoup pour les enfants, demandant à Dieu de les « entourer de toutes parts d'une haie de protection » et de les préserver des influences mauvaises du monde ! Dieu seul a la puissance de les garder.

3.7 Être conscient des dangers du monde et des ressources divines

Au début d'une année nouvelle — dont nous ne savons pas ce qu'elle sera, mais qui, nous pouvons le penser, nous apportera bien des exercices relativement au monde et à l'esprit du monde au milieu duquel nous aurons à la vivre, si le Seigneur ne vient pas auparavant — nous sentons, d'une manière tout à fait particulière, combien il est nécessaire que chacun d'entre nous ait une conscience plus claire des dangers qui sont dans le monde, de son esprit, afin que nous puissions réaliser pratiquement que nous ne sommes pas du monde. D'une part, soyons profondément exercés à cet égard ; d'autre part, comptons sur la fidélité de Dieu, fidélité qui est « de génération en génération » (Ps. 119:90) : elle s'est déployée envers les générations qui ont été avant nous, elle s'est déployée, et continue à se déployer envers nous, elle se déploiera aussi, n'en doutons pas, envers les générations qui nous suivent, s'il y a encore des jours sur la terre. Certainement les dangers sont beaucoup plus grands que dans le passé, mais la puissance et l'amour de Dieu sont infinis ! Que notre confiance demeure entière, au milieu des sérieux exercices qui doivent être les nôtres pour réaliser la parole du Seigneur à son Père au sujet des siens : « Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde ».

3.8 Être attachés au Seigneur de coeur

Le secret pour cela, c'est un attachement réel et profond de nos cœurs à « notre seigneur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nos péchés, en sorte qu'il nous retirât du présent siècle mauvais, selon la volonté de notre Dieu et Père, auquel soit la gloire aux siècles des siècles ! Amen » (Gal. 1:3 à 5). Une séparation extérieure n'a de valeur aux yeux de Dieu que si elle est d'abord réalisée intérieurement ; elle est facile pour un cœur qui aime vraiment le Seigneur et manifeste cet amour de la manière dont il doit l'être, c'est-à-dire par l'obéissance à la Parole (cf. Jean 14:21, 23).

Puissions-nous, à la venue du Seigneur, être trouvés séparés du monde et non associés à lui et, comme Énoch autrefois, recevoir avant l'enlèvement « le témoignage d'avoir plu à Dieu » !

Puissant Sauveur, qui seul es notre vie,

Bénis tes saints, étrangers ici-bas.

En toi, Jésus, notre âme se confie :

Que ton amour dirige tous nos pas !

*Dispensations par Jacques-André MONARD***Table des matières**

- 1 Avant-propos
 - 1.1 [Les dispensations : de quoi s'agit-il ?]
 - 1.2 [Plan]
- 2 Chapitre 1 — Introduction
 - 2.1 Une juste application des Écritures
 - 2.2 Qu'est-ce qu'une dispensation ?
 - 2.3 Les mots «dispensation» et économie»
 - 2.4 La révélation progressive de Dieu
 - 2.5 La responsabilité de l'homme
 - 2.6 Ce qui est immuable
- 3 Chapitre 2 — Esquisse des diverses dispensations
 - 3.1 Le temps de l'innocence
 - 3.2 Depuis la chute jusqu'au déluge
 - 3.3 Depuis le déluge jusqu'à Abraham
 - 3.4 L'époque des patriarches
 - 3.5 La loi
 - 3.6 Le ministère de Jésus
 - 3.7 L'Église et la période chrétienne
 - 3.8 Les jugements futurs
 - 3.9 Le Millénium
- 4 Chapitre 3 — Le peuple d'Israël, les nations et l'Église
 - 4.1 Étapes de l'histoire d'Israël sous la loi
 - 4.2 Israël au milieu des nations
 - 4.3 L'Église, hors d'Israël et des nations
 - 4.4 Les temps des nations
 - 4.5 Le gouvernement confié à l'homme
 - 4.6 Le résidu juif au début du christianisme
 - 4.7 La mise de côté d'Israël
 - 4.8 Les premiers temps de l'Église
- 5 Chapitre 4 — Les alliances
 - 5.1 L'alliance faite avec Abraham
 - 5.2 L'ancienne alliance
 - 5.3 La nouvelle alliance
 - 5.4 Liens entre ces trois alliances
 - 5.5 L'alliance avec David
- 6 Chapitre 5 — Le royaume de Dieu
 - 6.1 Introduction
 - 6.2 L'annonce du royaume, dans l'Ancien Testament
 - 6.3 La prédication du royaume, dans les Évangiles
 - 6.4 Le rejet du Roi
 - 6.5 La porte du royaume ouverte aux nations
 - 6.6 L'établissement du royaume de Dieu
 - 6.7 Le royaume remis à Dieu le Père
 - 6.8 Remarque au sujet du «royaume des cieux
- 7 Chapitre 6 — La loi et la grâce
 - 7.1 Deux dispensations
 - 7.2 Des choses révolues
 - 7.3 Deux principes de justification
 - 7.3.1 1° le principe de la loi
 - 7.3.2 2° Le principe de la foi
 - 7.4 La bénédiction et la vie
 - 7.5 La justice
 - 7.6 Pourquoi donc la loi ?
 - 7.7 La grâce de Dieu durant la dispensation de la loi
 - 7.8 Pas sous la loi, mais sous la grâce
 - 7.9 Le Seigneur Jésus et la loi
 - 7.10 Le légalisme
- 8 Chapitre 7 — Le gouvernement de Dieu
 - 8.1 Le gouvernement au cours des dispensations
 - 8.2 Le gouvernement et la grâce
 - 8.3 Quand la rétribution a-t-elle lieu ?
 - 8.4 Qui est celui qui rétribue ?
 - 8.5 Gouvernement et discipline paternelle
- 9 Chapitre 8 — Conclusion
 - 9.1 Des choses nouvelles et des choses vieilles
 - 9.2 Explications et applications

1 Avant-propos**1.1 [Les dispensations : de quoi s'agit-il ?]**

Dans le langage chrétien, on appelle volontiers dispensations ou économies les différentes périodes de l'histoire de l'humanité. Non pas les périodes définies par les grands événements qui retiennent l'attention du monde, mais les périodes caractérisées par les

révélations que Dieu a faites aux hommes et par les dispositions qu'il a prises envers eux dans la souveraineté de son administration.

(*)

(*) Note Biblique : Ce mot dispensation traduit le grec *oikonomia* = *oikonomia* (d'où l'expression économie par translittération) que la Bible version JND traduit par administration. Cet usage du mot administration se trouve dans le langage moderne à propos de l'administration de tel président des États-Unis. Le mot dispensation, plus connu en anglais, est devenu rare dans la langue française, mais figurait dans les dictionnaires du 19^e siècle. Voir détails explicatifs aux points 2.2 et 2.3 ci-après.

La révélation de Dieu a été progressive. Ce n'est pas que l'intelligence de l'homme, au cours des temps, ait fait des progrès lui permettant de saisir toujours mieux ce qu'est Dieu ! Mais il a plu à Dieu de communiquer sa volonté, ses pensées, ses plans, par étapes successives — la révélation de chaque étape dépendant à la fois de la conduite de l'homme à l'égard de la révélation précédente et des plans souverains de Dieu.

Les communications divines ont placé les hommes qui les ont reçues — que ce soient Adam, Noé, Abraham, le peuple d'Israël, ou d'autres — dans une position particulière de responsabilité. Et l'histoire biblique nous montre, dans chaque cas, comment l'homme s'est acquitté de sa responsabilité. Mal, le plus souvent. Mais à l'histoire décevante de l'homme répond la révélation glorieuse de la grâce de Dieu, qui a «surabondé» là où le péché abondait (cf. Rom. 5:20).

Aujourd'hui, l'ensemble de la révélation de Dieu étant entre nos mains, comment pouvons-nous faire bon usage de ce qui a été communiqué à d'autres dans les temps qui ont précédé ? Sans doute, en recevant par la foi tout ce que la parole de Dieu nous dit. Mais aussi en comprenant les différences entre les diverses conditions dans lesquelles se trouvaient les hommes auxquels Dieu s'est adressé. Cela pourra nous éviter de regrettables méprises, en particulier celle d'appliquer aux chrétiens des éléments périmés du système légal institué autrefois par Dieu en Israël, et de nous priver par là des pleines bénédictions du christianisme. Il serait aussi faux de laisser simplement l'Ancien Testament de côté, que de le lire sans la lumière du Nouveau.

Le sujet qu'aborde ce petit livre est immense, puisqu'il s'agit de toute la révélation de Dieu, de ce que l'homme en a fait, et des voies de Dieu envers lui au cours des temps. Il n'a évidemment été possible que d'en esquisser quelques grandes lignes. Les abondantes références bibliques insérées dans le texte permettront au lecteur, non seulement de vérifier ce qui est exposé, mais d'étendre ses connaissances en allant à la source, et de fonder ainsi ses convictions sur la parole de Dieu elle-même.

1.2 [Plan]

Comme on le voit [dans la table des matières, cet] ouvrage n'est pas conçu comme une présentation chronologique des dispensations. Pour aider le lecteur à mieux comprendre les analogies et les contrastes qu'il y a entre les diverses dispensations, il a paru préférable de découper le sujet en grands thèmes qui, chacun, embrassent une très longue période de l'histoire de l'homme. Ainsi, chaque chapitre fait un survol de plusieurs dispensations, de ce qu'il a plu à Dieu d'y révéler, et des dispositions qu'il y a prises.

Cette structure de l'ouvrage implique nécessairement un certain nombre de répétitions.

À la fin du livre, on trouvera un index des principaux passages cités, de même qu'un index des sujets traités ou touchés. En outre, après la table des matières, un tableau récapitulatif pourra aider à avoir une vue d'ensemble des dispensations.

2 Chapitre 1 — Introduction

2.1 Une juste application des Écritures

La lecture de la parole de Dieu nous place souvent devant des situations qui nous paraissent bien éloignées de nos circonstances actuelles. Nous avons devant nous des hommes d'époques très anciennes, dans des civilisations très différentes de la nôtre. La question peut surgir dans notre esprit : Dans quelle mesure ce qui leur est dit, ce qui leur est demandé, ou ce qui leur arrive, nous concerne-t-il ? En fait, c'est une question fondamentale.

En parlant aux Corinthiens des événements qu'avaient connus les Israélites environ quinze siècles plus tôt, lors de la sortie d'Égypte, l'apôtre Paul dit : «Or toutes ces choses leur arrivèrent comme types, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement» (1 Cor. 10:11). Il y a dans l'Ancien Testament des récits historiques, comme aussi des prescriptions concernant le service divin, qui ont pour nous valeur de types. Ce sont des figures des choses qui étaient à venir. C'est une forme extrêmement riche de l'enseignement que Dieu s'est plu à nous donner.

À propos d'une ordonnance du Deutéronome concernant les boeufs, Paul demande : «Dieu s'occupe-t-il des boeufs ? ou parle-t-il entièrement pour nous ?» Et il répond : «C'est pour nous que cela est écrit» (1 Cor. 9:9, 10). On voit ici la double portée d'un enseignement qui, a priori, paraissait ne pas nous concerner. Dans son sens premier, l'instruction «Tu n'emmuselleras pas le boeuf qui foule le grain» manifeste la bonté de Dieu envers ses créatures, fussent-elles des animaux. Mais l'apôtre, conduit par l'Esprit de Dieu, fait une application de cet enseignement au serviteur de l'évangile : il est juste qu'il vive de l'évangile (v. 14).

Le même apôtre dit : «Toutes les choses qui ont été écrites auparavant ont été écrites pour notre instruction, afin que, par la patience et par la consolation des Écritures, nous ayons espérance» (Rom. 15:4). Et «toute Écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice...» (2 Tim. 3:16). Il est donc hors de doute que toute la Bible, l'Ancien Testament aussi bien que le Nouveau, est pour nous.

D'un autre côté, il est tout aussi évident qu'au cours des siècles durant lesquels Dieu s'est révélé, des choses ont changé. Par exemple, on lit dans l'épître aux Hébreux : «Car il y a abrogation du commandement qui a précédé, à cause de sa faiblesse et de son inutilité (car la loi n'a rien amené à la perfection), et introduction d'une meilleure espérance par laquelle nous approchons de Dieu» (Héb. 7:18, 19). Et dans l'épître aux Galates : «La loi a été notre conducteur jusqu'à Christ, afin que nous fussions justifiés sur le principe de la foi ; mais, la foi étant venue, nous ne sommes plus sous un conducteur» (3:24, 25).

Tandis que nous lisons la Bible, nous avons donc besoin de discernement spirituel pour savoir si ses enseignements nous concernent directement ou non. Et dans ce dernier cas, il s'agit de savoir quelle est la juste application que nous pouvons en faire. La question se pose même sur le plan de la vie pratique ; ce n'est pas une affaire de doctrine abstraite.

Dans l'Exode, l'ordonnance du sabbat est appelée «une alliance perpétuelle» (31:16). Les chrétiens devraient-ils donc observer le sabbat ? La réponse n'est pas difficile à découvrir ; il suffit de lire attentivement le passage ci-dessus. «Les fils d'Israël garderont le sabbat, pour observer le sabbat en leurs générations, — une alliance perpétuelle. C'est un signe entre moi et les fils d'Israël, à toujours» (v. 16, 17). Le sabbat concerne Israël.

Il y a des questions un peu plus difficiles. Lors du réveil qui eut lieu au temps de Néhémie, on trouve qu'après une lecture assidue du livre de la loi (8:18), les Israélites firent une alliance à laquelle ils apposèrent leur sceau. Ils s'engagèrent par serment à marcher selon la loi de Dieu et à pratiquer ses commandements, et ils s'imposèrent une taxe pour le service de la maison de Dieu (10:28-32). Avons-nous à suivre leur exemple ? Qu'ils eurent l'approbation de Dieu en cela, il serait difficile d'en douter. Mais l'histoire d'Israël nous montre à l'évidence que tous les engagements que l'homme a pris, il n'a pu les tenir. Il était conforme à l'esprit de la loi qu'un peuple sous la loi s'impose des obligations. Mais une telle façon de faire ne correspond absolument pas à l'esprit du christianisme. En

revanche, nous pouvons faire une application utile de ce passage à ce qui nous concerne. Nous y trouvons un encouragement à garder les commandements du Seigneur et à avoir à cœur la maison de Dieu.

Après une pressante exhortation à la prière, le Seigneur Jésus dit : «... combien plus le Père qui est du ciel donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui le lui demandent» (Luc 11:13). Cela signifie-t-il que nous devrions demander l'Esprit Saint ? Si nous avons conscience que, dans l'époque chrétienne (à partir du jour de la Pentecôte), ceux qui ont cru ont été scellés du Saint Esprit et que celui-ci habite en eux (Éph. 1:13 ; Rom. 8:11), il est évident que nous n'avons pas à demander ce que nous possédons déjà ! En revanche, nous pouvons toujours demander à Dieu qu'il nous accorde d'être remplis de l'Esprit, c'est-à-dire que nous soyons dans un état de cœur où le Saint Esprit est libre d'agir (Éph. 5:18).

L'Éternel promet à Josué : «Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point» (Jos. 1:5). Or l'épître aux Hébreux nous dit expressément que cette promesse est aussi pour nous : «...étant contents de ce que vous avez présentement ; car lui-même a dit : Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point ; en sorte que, pleins de confiance, nous disions : Le Seigneur est mon aide et je ne craindrai point» (13:5). Ce passage nous encourage donc à nous emparer des promesses que nous trouvons dans l'Ancien Testament, bien qu'elles aient été adressées à d'autres, et dans des circonstances qui ne sont pas les nôtres. Cependant, serait-il juste de nous approprier des promesses touchant une longue vie, ou des richesses, ou l'écrasement de nos ennemis ?

En face de ces déclarations de l'Ancien Testament qui sont, les unes à prendre littéralement et les autres à transposer ou même à ne pas nous approprier, nous pourrions nous sentir dépassés et nous écrier : Mais comment puis-je savoir ce qui est vraiment pour moi ? Heureusement, nous avons affaire à un Dieu qui désire nous enseigner ; et s'il nous a donné sa Parole, elle demeure entre ses mains pour opérer en nous selon son bon plaisir (cf. És. 55:10, 11). Elle est «la vivante et permanente parole de Dieu» (1 Pierre 1:23). Elle opère en nous qui croyons (1 Thess. 2:13). Nous pouvons donc compter sur lui pour qu'il nous éclaire par son Esprit et par sa Parole elle-même, afin que nous en fassions une application juste. D'autre part, nous ne devons pas rester de petits enfants. Dieu veut que nous avancions «vers l'état d'hommes faits» (Héb. 6:1), que nous croissions dans la connaissance de ses pensées.

2.2 Qu'est-ce qu'une dispensation ?

Il est de la plus haute utilité pour tout chrétien d'avoir une compréhension claire du développement des révélations que Dieu a faites aux hommes au cours des âges, et du caractère des relations qu'il a établies avec ceux auxquels il s'est révélé. En d'autres termes, il faut connaître quelque chose des dispensations (*).

(*) «Le mot dispensation est généralement utilisé pour désigner un certain état de choses, établi par l'autorité de Dieu, durant une période donnée» (J.N. Darby, Collected Writings 1, p. 169).

Ce mot peut désigner aussi bien les dispositions que Dieu prend dans son administration, que les périodes durant lesquelles il prend ces dispositions. La dispensation de la loi, par exemple, c'est la condition dans laquelle se trouvait le peuple d'Israël par le fait qu'il avait reçu la loi de Moïse et était sous l'autorité de cette loi ; et c'est aussi l'époque allant depuis Moïse jusqu'à la venue de Jésus sur la terre.

La connaissance des dispensations — au moins dans leurs grandes lignes — est nécessaire pour pouvoir, ainsi que Paul le disait à Timothée, découper droit, ou exposer justement, la parole de la vérité (2 Tim. 2:15).

Dieu s'est révélé aux hommes pour leur bénédiction et pour manifester les différents aspects de sa gloire. Mais il s'est révélé de façon progressive. Dans chaque dispensation, l'homme a été mis à l'épreuve, et le résultat de ces tests a été la faillite sur toute la ligne. Mais au fur et à mesure que l'homme manifestait le fond de sa nature, Dieu a tiré de ses trésors de nouvelles richesses. L'étude du plan de Dieu dans la révélation qu'il a faite de lui-même est une source d'enrichissement particulier. Elle nous fait croître dans la connaissance de Dieu et du Seigneur Jésus Christ.

2.3 Les mots «dispensation» et économie»

La notion de dispensation est clairement présentée dans la Bible, mais le mot lui-même n'y est pas forcément mentionné. Dans la version Darby, que nous utilisons ici, il ne l'est pas. En revanche, des mots équivalents s'y trouvent — et doivent s'y trouver — pour traduire le mot grec «oikonomia», qui est à l'origine du mot français «économie». Ce mot est traduit dans la version Darby par administration. Il apparaît en Éphésiens 1:10, dans le sens précis de dispensation ou d'économie. Dans ce passage, il est parlé du propos éternel de Dieu quant à «l'administration de la plénitude des temps». Il s'agit des dispositions que Dieu, qui gouverne tout dans les périodes successives, a ordonnées pour le Millénium, temps qui couronne, ou complète, tous les autres.

Le mot «oikonomia» se trouve aussi en Éphésiens 3:2, 9 et en Colossiens 1:25. Dans ces passages, il est question du «mystère» de l'Église, que Dieu, dans sa souveraineté, avait entièrement caché dans tous les temps précédents, et qu'il a révélé au temps convenable par le moyen de l'apôtre Paul. Ces versets évoquent à la fois l'administration de Dieu et celle qu'il avait confiée à Paul. Il est d'ailleurs difficile de les distinguer l'une de l'autre. En 1 Corinthiens 4:1, 2, Paul se présente comme un «administrateur (ou économiste — oikonomos) des mystères de Dieu». Et «ce qui est requis dans des administrateurs, c'est qu'un homme soit trouvé fidèle» (v. 1 et 2). Le mot «oikonomia» se trouve aussi en Luc 16:2, 3, 4, où est bien mise en évidence la pensée d'une gestion confiée à un administrateur qui devra en rendre compte.

Comme termes techniques pour désigner ce qui est l'objet de notre étude, les mots dispensation et économie sont équivalents. L'avantage du premier, bien qu'il n'appartienne pas au langage courant, c'est qu'il évoque l'idée de dispenser, c'est-à-dire d'accorder ou de donner. Ainsi, les dispensations de Dieu, c'est ce que Dieu dispense, dans sa souveraine administration.

2.4 La révélation progressive de Dieu

«Dieu ayant autrefois, à plusieurs reprises et en plusieurs manières, parlé aux pères par les prophètes, à la fin de ces jours-là, nous a parlé dans le Fils» (Héb. 1:1, 2).

Ce verset indique une charnière de toute importance dans les communications divines : c'est la venue de Jésus ici-bas. Tout ce qui précède était en quelque sorte un crépuscule (*) dont la lumière croissante annonçait le lever du soleil. «Le peuple assis dans les ténèbres a vu une grande lumière ; et sur ceux qui sont assis dans la région et dans l'ombre de la mort, la lumière s'est levée» (Matt. 4:16, citation d'Ésaïe 9:2).

(*) Note Biblique : dans le sens ancien de lumière avant le lever du soleil

L'Ancien Testament — le crépuscule — a été écrit en hébreu, la langue d'Israël, par des auteurs appartenant tous à ce peuple. C'était une révélation de Dieu à Israël, bien que nous puissions en profiter beaucoup aujourd'hui. Le Nouveau Testament — la pleine révélation de Dieu — a été écrit en grec, la langue la plus répandue dans les pays civilisés de l'époque (*), et le Seigneur a ordonné à ses disciples d'annoncer l'évangile à toute la création. Les communications qui ont été faites par le Seigneur et ses apôtres ont une portée universelle.

(*) Dieu a préparé cela en conduisant Alexandre le Grand, fondateur du 3^e grand empire des nations, à imposer le grec comme la langue officielle de l'empire.

L'Ancien Testament place devant nous quatre grandes périodes :

1° Dans la Genèse, jusqu'au chapitre 11 : les temps qui ont précédé l'appel d'Abraham. De façon générale, les nations sont sans Dieu et sombrent dans la corruption et l'idolâtrie. Il y a toutefois quelques communications de Dieu à des hommes de foi.

2° Dans la Genèse, depuis le chapitre 12 : l'époque des patriarches. Dieu est en relation avec la famille d'Abraham, auquel il s'est révélé et a fait des promesses.

3° Dans tout le reste de l'Ancien Testament : l'époque de la loi. Dieu est en relation avec Israël, qu'il a racheté de l'esclavage et qu'il a choisi pour être son peuple. Par le ministère de Moïse d'abord, puis des prophètes, Dieu révèle à ce peuple ce qu'il est, et quels sont ses plans. En particulier, il annonce la venue du Messie. Par l'expérience faite avec Israël, on apprend ce qu'est l'homme et, bien heureusement, ce qu'est Dieu.

4° Dans les prophètes : l'époque de la bénédiction future. Cet état de choses est décrit avec une quantité de détails, mais la chronologie des événements n'est pas toujours facile à discerner. Une partie de ces événements s'est réalisée lors de la première venue de Christ, le reste s'accomplira à sa seconde venue. C'est la restauration d'Israël à travers l'épreuve d'un feu d'affineur, puis la bénédiction millénaire. Les prophéties de l'Ancien Testament ont toujours essentiellement Israël en vue, et la bénédiction particulière de ce peuple, qui gardera dans l'avenir sa place à part.

De son côté, le Nouveau Testament place devant nous trois périodes :

1° Dans les Évangiles : celle de la vie du Seigneur sur la terre. Le Messie est présenté à Israël. C'est la suprême épreuve de l'homme, la démonstration de son état incurable. C'est en même temps la merveilleuse démonstration de l'amour de Dieu qui donne son Fils pour racheter des hommes perdus.

2° Dans les Actes et les épîtres : le temps de l'Église. C'est la révélation d'un mystère qui avait été caché jusqu'alors. De façon générale, ce n'est pas l'accomplissement des prophéties de l'Ancien Testament, mais une sorte de parenthèse dans les voies de Dieu. Le peuple d'Israël comme tel est momentanément mis de côté et l'évangile est prêché aux nations.

3° Dans l'Apocalypse et dans plusieurs passages ailleurs : les temps futurs. Les bénédictions futures se réalisent après les jugements terribles qui frappent toute la terre. Ces bénédictions incluent tout ce qui a été promis à Israël, mais vont plus loin. Le Nouveau Testament seul nous révèle que le règne de Christ sur la terre aura une fin, et qu'il sera suivi de l'état éternel.

2.5 La responsabilité de l'homme

De tout temps et en tous lieux, les hommes ont été responsables devant Dieu selon la mesure de ce que Dieu leur avait fait connaître de lui-même, de ses pensées et de sa volonté, et selon la nature des relations qu'il avait établies avec eux. Le Seigneur pose le principe : «Or cet esclave qui a connu la volonté de son maître, et qui ne s'est pas préparé et n'a point fait selon sa volonté, sera battu de plusieurs coups ; et celui qui ne l'a point connue, et qui a fait des choses qui méritent des coups, sera battu de peu de coups ; car à quiconque il aura été beaucoup donné, il sera beaucoup redemandé» (Luc 12:47, 48). L'esclave est jugé — selon sa conduite — parce qu'il est dans la relation d'esclave avec le maître. De plus, s'il a «connu la volonté de son maître», c'est-à-dire s'il a reçu une communication positive de celui-ci, sa responsabilité est plus grande. Ne pas avoir reçu une telle communication diminue la responsabilité, mais ne l'efface pas.

Tout homme, en tant que créature de Dieu douée d'intelligence, a déjà une responsabilité envers son Créateur. «Ce qui ne se peut voir de lui, savoir et sa puissance éternelle et sa divinité, se discerne par le moyen de l'intelligence, par les choses qui sont faites, de manière à les rendre inexcusables» (Rom. 1:20). En outre, depuis la chute, l'homme possède une conscience, qui lui donne une certaine connaissance du bien et du mal, et par conséquent une certaine responsabilité. Il est dit des païens : «... leur conscience rendant en même temps témoignage, et leurs pensées s'accusant entre elles, ou aussi s'excusant» (Rom. 2:15).

À chaque étape des communications divines, les hommes qui les ont reçues ont été placés dans une certaine relation avec Dieu. Chacune de ces relations implique une responsabilité correspondante. L'appel d'Abraham l'a mis, lui et ses descendants, dans une relation privilégiée avec Dieu. Il en a été de même du peuple d'Israël, lorsque l'Éternel l'a appelé, délivré et amené à lui. Il en est encore de même des chrétiens, qui sont «participants à l'appel céleste». Ces relations constituent la base de la responsabilité de ceux avec lesquels Dieu les a établies, et cela d'autant plus que les privilèges qu'elles comportent sont grands.

Parmi les peuples où il y a eu une certaine connaissance du vrai Dieu (notamment Israël, puis les nations christianisées), une responsabilité particulière résulte de ce qu'on peut appeler l'héritage spirituel. Nous héritons de nos parents (au sens large) non seulement des biens matériels, non seulement éducation et instruction, mais encore ce qu'ils nous ont transmis de leur connaissance de Dieu. Cela implique une responsabilité, à la mesure de ce qui nous a été transmis — et que nous avons à communiquer aussi.

Ce devoir est formellement rappelé au psaume 78 : «Il a établi un témoignage en Jacob, et il a mis en Israël une loi qu'il a commandée à nos pères, pour qu'ils les fassent connaître à leurs fils, afin que la génération à venir, les fils qui naîtraient, les connaissent, et qu'ils se lèvent et les annoncent à leurs fils, et qu'ils mettent leur confiance en Dieu, et qu'ils n'oublient pas les oeuvres de Dieu, et qu'ils observent ses commandements» (v. 5-7). De même, il est rappelé à Timothée la foi de sa mère et de sa grand-mère, et l'enseignement qu'il avait reçu d'elles (2 Tim. 1:5 ; 3:15). À l'égard de cette transmission, la Parole souligne aussi bien le devoir des parents que celui des enfants (Deut. 6:6-9 ; Prov. 1:8, 9 ; 6:20-23).

Lorsque l'imprimerie n'existait pas et que la plupart des gens ne savaient pas lire, ce moyen de transmission jouait un rôle primordial. Quant à nous qui avons la parole de Dieu complète entre nos mains, notre responsabilité demeure entière de garder fidèlement l'héritage spirituel que nous avons reçu, et de le transmettre, tout en remontant continuellement à sa source avec l'attitude des Béréens. Ils examinaient «chaque jour les Écritures pour voir si les choses étaient ainsi» (Act. 17:11).

2.6 Ce qui est immuable

Lorsque nous nous occupons des changements qui sont intervenus dans les dispositions que Dieu a prises à l'égard de ses créatures, souvenons-nous que Dieu lui-même ne change pas. Il est «le Même», «le Dieu éternel», celui qui dit : «Moi, l'Éternel, je ne change pas» (Ps. 102:27 ; Rom. 16:26 ; Mal. 3:6). Par conséquent, ce qui est bon et ce qui est mauvais aux yeux de Dieu est indépendant des dispensations. Les normes du bien et du mal sont les mêmes dans tous les temps.

Il y a des principes immuables que nous pouvons trouver au travers de toutes les dispensations. Mentionnons quelques exemples.

— L'amour divin est la source de toutes les relations que Dieu a établies avec l'homme, qu'il s'agisse des patriarches, d'Israël ou des chrétiens (Deut. 4:37 ; 7:8 ; Éph. 2:4). Pour cette raison, Dieu attend de ceux qui sont en relation avec lui qu'ils manifestent l'amour. «L'amour... est la somme de la loi», comme il est le signe distinctif des disciples de Jésus (Rom. 13:10 ; Jean 13:35).

— L'acceptation d'un homme pécheur par le Dieu saint ne peut avoir lieu que sur la base d'un sacrifice offert. Il faut un substitut qui porte sa culpabilité devant Dieu. Le seul vrai Substitut est Christ. Avant sa venue, les divers sacrifices offerts le représentaient aux yeux de Dieu.

— Dans tous les temps, si l'homme entre dans une vraie relation avec Dieu, c'est par la foi. C'est ce dont témoigne Hébreux 11.

— De la Genèse à l'Apocalypse, Dieu se présente comme le juste juge qui, «sans acception de personnes, juge selon l'oeuvre de chacun» (1 Pierre 1:17). Cela est encore vrai pour ceux qui ont été mis à l'abri du jugement éternel et qui invoquent Dieu comme Père.

— Bien qu'il puisse revêtir des formes différentes, le gouvernement de Dieu à l'égard des hommes existe toujours. «Ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera» (Gal. 6:7). La grâce n'annule pas ce principe.

— La crainte de Dieu est, dans tous les temps, l'attitude qui convient à l'homme (Job 28:28 ; Ps. 111:10). Et si, dans le christianisme, toute crainte du jugement est ôtée pour les croyants, ils ont néanmoins à servir Dieu avec crainte (Héb. 12:28).

— Dans le Nouveau Testament comme dans l'Ancien, Dieu attend de ceux qui sont en relation avec lui une marche dans la sainteté, dans la séparation du mal. «Comme celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite ; parce qu'il est écrit : Soyez saints, car moi je suis saint» (1 Pierre 1:15, 16).

— Aussi bien à Israël «sous la loi» qu'à nous-mêmes qui sommes «sous la grâce», Dieu s'est révélé comme un Dieu de miséricorde (Ex. 33:19 ; 34:6 ; Luc 1:50 ; Éph. 2:4). Et le Seigneur nous dit : «Soyez donc miséricordieux, comme... votre Père est miséricordieux» (Luc 6:36).

— Dès les premiers âges de l'humanité, Dieu s'est fait connaître comme le Dieu de patience (Rom. 15:5 ; 1 Pierre 3:20). Tout l'Ancien Testament est un témoignage à son immense patience envers Israël, et aujourd'hui encore, selon «les richesses de sa bonté, et de sa patience, et de sa longue attente», il pousse les hommes à la repentance (Rom. 2:4). C'est pourquoi il attend des siens qu'ils manifestent la patience, que ce soit dans leur vie chrétienne en général, dans leur attente du Seigneur, dans leurs épreuves ou dans leurs relations les uns avec les autres (Col. 1:11 ; 1 Thess. 1:3 ; Jacq. 5:11 ; 1 Thess. 5:14).

3 Chapitre 2 — Esquisse des diverses dispensations

Nous nous proposons d'esquisser les dispensations successives comme étant les grandes étapes de la révélation de Dieu aux hommes, depuis la création. Nous considérerons neuf périodes caractéristiques, tout en étant bien conscients que le découpage du temps peut être fait diversement :

1° Le temps de l'innocence à 2° Depuis la chute jusqu'au déluge à 3° Depuis le déluge jusqu'à Abraham à 4° L'époque des patriarches à 5° La loi à 6° Le ministère de Jésus à 7° L'Église et la période chrétienne à 8° Les jugements futurs à 9° Le Millénium

3.1 Le temps de l'innocence

La Parole ne nous dit que peu de choses de la condition de l'homme dans le jardin d'Éden. Adam et Ève ont transgressé la seule interdiction que Dieu leur avait donnée. Dès l'origine, l'homme a failli à sa responsabilité. «Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et... ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché» (Rom. 5:12). C'est de la chute aussi que date une faculté d'origine divine dans l'homme : la connaissance du bien et du mal (Gen. 3:5), c'est-à-dire la conscience.

Il est intéressant de noter que l'institution divine du mariage date de ce début de l'humanité, et que le Seigneur Jésus y fait référence lorsqu'on lui pose une question touchant le divorce. Il renvoie à ce qui était «au commencement» (Matt. 19:3-9). Le principe «et ils seront une seule chair» (Gen. 2:24), rappelé plusieurs fois dans l'Écriture, constitue la base sur laquelle la rupture du lien conjugal, la fornication et l'adultère sont prohibés (Matt. 19:6 ; 1 Cor. 6:16, 17).

L'histoire d'Adam et d'Ève nous donne un exemple de chacune des deux façons dont l'Ancien Testament annonce Christ : les types et les prophéties formelles. Le sommeil dans lequel Adam reçoit de Dieu une femme, «os de ses os et chair de sa chair» (Gen. 2:23), est une image de la mort de Christ, par laquelle il acquiert une épouse, l'Assemblée ; «car nous sommes membres de son corps, — de sa chair et de ses os» (Éph. 5:30). Ensuite, après l'entrée du péché dans le monde, en prononçant le jugement sur le serpent, Dieu fait une déclaration prophétique des plus claires concernant «la semence de la femme», qui est Christ : «Elle te brisera la tête, et toi tu lui briseras le talon» (Gen. 3:15). Le Seigneur sera arrêté momentanément dans sa marche, mais remportera par là même une victoire définitive sur Satan.

3.2 Depuis la chute jusqu'au déluge

Durant les temps qui séparent l'entrée du péché dans le monde et le déluge, la Parole nous montre d'une part la famille de Caïn, s'établissant dans le monde, cruelle et faisant fi de l'institution divine du mariage (Gen. 4:19), et d'autre part une famille dans laquelle «on commença à invoquer le nom de l'Éternel» (4:26). C'est dans celle-ci qu'on trouve des hommes de foi — Hénoc et Noé — qui marchent avec Dieu, et auxquels Dieu fait des révélations personnelles (Gen. 5:24 ; 6:9-22 ; Jude 14). Mais la corruption et la violence se développent au point que «l'Éternel se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre» (Gen. 6:6). Les hommes n'ayant pas écouté le «prédicateur de justice», «le déluge vint et les emporta tous» (2 Pierre 2:5 ; Matt. 24:39). On peut remarquer que les révélations que Dieu fait à cette époque sont : le jugement qui doit venir sur les hommes impies et le moyen d'échapper à ce jugement. En substance, ce sont les premiers éléments de l'évangile qui est prêché aujourd'hui.

3.3 Depuis le déluge jusqu'à Abraham

Après le déluge, Dieu introduit quelque chose de nouveau. Pour freiner la violence qui conduit au meurtre, il confie le gouvernement à l'homme. Celui-ci devient responsable de mettre à mort le meurtrier : «Qui aura versé le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé ; car à l'image de Dieu, il a fait l'homme» (Gen. 9:6). Dieu permet à l'homme de manger de la chair, mais lui donne l'interdiction de la manger avec le sang (9:3, 4), interdiction répétée dans la loi de Moïse et dans le christianisme (Lév. : 7:26, 27 ; Act. 15:20, 29).

À part ces quelques traits distinctifs, cette période est identique à la précédente, la responsabilité des hommes étant augmentée par le fait qu'ils ont connu le jugement de Dieu lors du déluge, ce qui devrait les amener à le craindre. Dans cette période aussi, Dieu a fait des communications individuelles à des hommes qui le craignaient, tels Job, Élihu, Melchisédec. Mais de façon générale, l'idolâtrie s'est développée sur la terre et c'est hors d'un tel état de choses que Dieu a appelé Abraham (Jos. 24:2). Pour les gens des nations, cette dispensation va se poursuivre jusqu'au début du christianisme. Leur dépravation morale est décrite en Romains 1:18 à 32. Les communications divines faites à Abraham et à ses descendants vont maintenant occuper le devant de la scène.

3.4 L'époque des patriarches

Tout ce qui précède tient dans les onze premiers chapitres de la Genèse. Dans les chapitres 12 à 50 nous est donnée l'histoire des patriarches : Abraham, Isaac et Jacob. Dieu choisit un homme et l'appelle à lui. Il lui fait des promesses de bénédiction dont la portée s'étend jusqu'à la fin des temps : une descendance nombreuse et un pays. Plus encore, de «sa semence», la bénédiction découlera sur toutes les nations de la terre (22:16-18). «L'ami de Dieu» et ses descendants vivent une vie de foi comme des étrangers dans le pays qui leur a été promis. Abraham commande fidèlement «à ses fils et à sa maison après lui de garder la voie de l'Éternel» (18, 19). De leur côté, Isaac et Jacob se montrent attachés à la bénédiction promise.

Quel est le genre de communications que Dieu fait aux patriarches ? Pour l'essentiel, ce sont des promesses ; occasionnellement, des ordres concernant un acte à accomplir ou un déplacement à effectuer. À ces promesses s'attache leur foi, à ces ordres répond leur obéissance. Dans ces pages de la Genèse, nous trouvons peu d'instructions morales directes, de préceptes. Néanmoins Dieu attend de ses serviteurs une conduite qui soit en rapport avec leur appel. Il dit à Abraham : «Je suis le Dieu Tout-puissant ; marche devant ma

face, et sois parfait» (17:1). Et l'épître aux Hébreux rend le témoignage que «Dieu n'a point honte d'eux, savoir d'être appelé leur Dieu» (11:16). Le récit de leur fidélité ou de leurs défaillances est une source très riche d'enseignements pratiques.

En dehors de cette famille privilégiée, Dieu prend aussi connaissance des voies des hommes, et quand le mal s'aggrave, son jugement gouvernemental s'exerce. C'est ainsi que Sodome et Gomorrhe subissent une destruction complète (Gen. 19).

Mais si la destruction de ces villes, comme le déluge, met en évidence le gouvernement de Dieu sous la forme d'un jugement destructif, final, l'histoire des patriarches nous révèle un autre aspect de ce gouvernement : la discipline. Dieu prend connaissance de toutes les actions de ceux qui sont en relation avec lui, et en fait venir sur eux les conséquences. Ce principe de rétribution est particulièrement mis en évidence dans la vie de Jacob et dans l'histoire des frères de Joseph. Cette forme de gouvernement n'est pas seulement une exigence d'un Dieu qui se doit à lui-même d'exercer la justice, elle est l'expression de la bonté d'un Dieu qui veut former les siens, pour leur plus grande bénédiction. Ces choses ne nous sont pas présentées dans la Genèse sous forme de principes abstraits, mais dans les faits.

3.5 La loi

Jacob et sa famille descendent en Égypte, au temps de Joseph. La descendance des patriarches se multiplie extrêmement, mais souffre l'oppression et l'esclavage. Dieu entend leur gémissement et se souvient des promesses faites à Abraham, Isaac et Jacob. Fait très significatif, il reconnaît leur descendance comme étant «son peuple». Pour la première fois, Dieu établit une relation avec un peuple. Israël devrait être, au milieu des autres peuples, «une nation sainte» et «un royaume de sacrificateurs», témoin du seul vrai Dieu (Ex. 19:5, 6). Après sa délivrance d'Égypte, au Sinaï, Dieu lui donne la loi des dix commandements, et de nombreuses ordonnances. Commence alors une nouvelle épreuve de l'homme, qui durera jusqu'à la venue de Christ.

La responsabilité particulière d'Israël est fondée, dès le départ, sur deux grands faits. Premièrement, ce peuple a été racheté de l'esclavage en Égypte, délivré de la puissance du Pharaon. Il a vu les merveilles de l'Éternel agissant en bonté envers lui et en jugement envers ses oppresseurs (Ex. 19:4). Deuxièmement, dans toute la solennité du feu et des tonnerres de Sinaï, ce peuple a entendu la voix de Dieu (Deut. 4:33-35).

Cependant, si la loi exprime ce que l'homme doit être pour satisfaire aux exigences du Dieu saint, elle ne lui donne aucune force, aucune capacité, pour l'accomplir. Le peuple d'Israël, ne connaissant pas ce qu'est l'homme, s'exclame d'une seule voix : «Tout ce que l'Éternel a dit, nous le ferons» (Ex. 19:8 ; 24:3, 7). Mais à peine donnée, la loi sera violée dans son premier commandement, lors de l'affaire du veau d'or (Ex. 32).

Ceci fournit à Dieu l'occasion d'introduire un nouvel élément, bien différent de la loi, sans lequel l'homme pécheur ne pourrait subsister devant lui : la miséricorde. «Je ferai grâce à qui je ferai grâce, et je ferai miséricorde à qui je ferai miséricorde» (Ex. 33:19). Dans sa souveraineté, Dieu «fait miséricorde à qui il veut» (Rom. 9:18). Il y a là un mystère profond, mais lorsqu'on est soi-même un objet de cette grâce totalement imméritée, on ne peut que rendre grâces et adorer.

Dans toute l'histoire subséquente, depuis le désert de Sinaï jusqu'à Christ, Israël demeure un peuple sous la loi. Dieu manifeste son gouvernement envers lui : il l'avertit, le châtie, lui pardonne, le reprend, le supporte. Plus le temps avance, plus se manifeste l'état incurable de l'homme et l'immense patience de Dieu. Et lorsque cette épreuve de l'homme aura démontré que «sur le principe des oeuvres de loi nulle chair ne sera justifiée» (Gal. 2:16), le moment sera venu pour Dieu d'envoyer son Fils sur la terre.

Durant l'histoire d'Israël, telle qu'elle nous est révélée dans l'Ancien Testament, Dieu se manifeste de deux manières, pour notre plus grande instruction. D'une part, nous contemplons ses voies envers son peuple, d'autre part, nous entendons les nouvelles révélations qu'il lui fait.

Ses voies, ce sont ses manières d'agir. Il prend connaissance de la conduite de son peuple, qui si souvent s'éloigne de lui, et par les prophètes, il parle à son cœur pour le ramener à lui. Il le discipline, comme un père ses enfants. Ses voies révèlent ce qu'il est : un Dieu saint, qui ne peut supporter le mal et se doit de le punir, mais en même temps un Dieu de patience, lent à la colère, qui ne prend pas «plaisir à la mort du méchant» mais «plutôt à ce qu'il se détourne de ses voies, et qu'il vive» (Ézéchi. 18:23). «Et l'Éternel... envoya vers eux par ses messagers, se levant de bonne heure et envoyant, car il avait compassion de son peuple et de sa demeure. Mais ils se moquaient des messagers de Dieu, et méprisaient ses paroles, et se raillaient de ses prophètes, jusqu'à ce que la fureur de l'Éternel monta contre son peuple et qu'il n'y eut plus de remède» (2 Chron. 36:15, 16).

Mais les prophètes ont aussi un autre ministère. Ils sont les canaux par lesquels Dieu fait de nouvelles révélations. Bien que le peuple soit encore sous la loi, Dieu se plaît à annoncer ses plans de grâce envers lui et l'oeuvre profonde qu'il accomplira un jour en sa faveur : «Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai au dedans de vous un esprit nouveau ; et j'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair» (Ézéchi. 36:26). Et son sujet de prédilection, c'est la venue du Messie.

Sous des formes plus ou moins voilées, ce Messie est annoncé tout au long de l'Ancien Testament. De sorte que Jésus pourra expliquer à ses disciples, «dans toutes les Écritures, les choses qui le regardent» (Luc 24:27). Il faudra, il est vrai, qu'il leur ouvre les Écritures, et qu'il leur ouvre l'intelligence pour qu'ils puissent les comprendre (v. 32, 45). Pour croître dans la connaissance de notre Sauveur, l'Ancien Testament est pour nous une source inépuisable. Le Seigneur Jésus nous y est présenté par divers moyens, quatre au moins :

- par des personnages typiques (tels Joseph et David),
- par des institutions lévitiques (tels les sacrifices),
- à travers des expériences vécues par les fidèles (comme dans les Psaumes),
- par des annonces prophétiques explicites (comme És. 7:14 ; 9:6, 7 ; 49:1-9 ; 53:1-12).

On peut dire que la dispensation de la loi a connu un certain changement par l'introduction du ministère prophétique, à partir de Samuel. Les prophètes avaient pour mission de ramener le peuple à la loi, mais Dieu les a utilisés de façon spéciale pour manifester sa grâce, dans la mesure où cela était possible dans cette dispensation-là. Leur importance morale est telle que, pour caractériser cette dispensation, le Seigneur utilise l'expression «la loi et les prophètes». Il dit : «La loi et les prophètes ont été jusqu'à Jean ; dès lors le royaume de Dieu est annoncé» (Luc 16:16). Ce passage nous montre aussi le moment précis qui marque la fin de la dispensation de la loi.

3.6 Le ministère de Jésus

Les années du ministère de Jésus sur la terre constituent une période de transition entre la dispensation de la loi et celle de l'Église. Elles appartiennent déjà au temps de la grâce, mais pas encore à celui de l'Église, qui ne commence que le jour de la Pentecôte.

Il est bien naturel que les chrétiens cherchent dans les Évangiles, dans les enseignements du Christ lui-même, l'essence du christianisme. Dans un sens, c'est juste : les paroles et les actes de Jésus ont une valeur insurpassable pour le cœur de tout vrai croyant. Cependant, le Seigneur lui-même a dit : «J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pouvez les supporter maintenant. Mais quand... l'Esprit de vérité sera venu, il vous conduira dans toute la vérité» (Jean 16:12, 13). Le christianisme ne pouvait pas être révélé dans sa plénitude avant l'achèvement de l'oeuvre de Christ à la croix et son élévation dans la gloire.

Le Seigneur est venu sur la terre pour accomplir ce qui était annoncé de lui dans l'Ancien Testament. Toutes les espérances des fidèles en Israël étaient concentrées sur Celui qui devait venir et sur le règne glorieux qu'il devait instaurer (cf. Matt. 11:3). Le rejet du Messie était, bien sûr, parfaitement connu de Dieu, et les prophètes en avaient parlé, mais le Seigneur ne s'est pas présenté à Israël comme le Roi rejeté. Il s'est présenté comme celui qui devait être accueilli.

Ceci donne un caractère particulier au message qu'il a apporté, du moins au début de son ministère. Il s'est adressé d'abord à un peuple qui avait des espérances terrestres, qui attendait le royaume de Dieu sur la terre. Ce n'est que petit à petit, tandis que son rejet se marquait plus clairement, qu'il a fait comprendre aux siens qu'ils n'avaient rien à attendre sur la terre. Le royaume de Dieu est devenu le royaume des cieux, expression caractéristique de Matthieu. Le royaume est bien pour la terre, mais le Roi sera pour un temps caché dans les cieux. Le royaume aura une forme mystérieuse, non annoncée dans l'Ancien Testament. Dans Matthieu, la progression du rejet de Jésus est particulièrement bien marquée. Dans Jean, par contre, le Seigneur nous est déjà présenté dès le premier chapitre comme rejeté (v. 5, 10, 11).

Le témoignage du Seigneur Jésus parmi les juifs était pour eux une nouvelle mise à l'épreuve, après celle de la loi. Dans la parabole du figuier, le maître dit au vigneron : «Voici trois ans que je viens chercher du fruit sur ce figuier, et je n'en trouve point : coupe-le ; pourquoi aussi occupe-t-il inutilement la terre ?» (Luc 13:7). Le figuier est l'image d'Israël. Ce peuple devait être mis de côté lorsqu'il aurait donné la preuve qu'en dépit des meilleurs soins qui pouvaient lui être prodigués, il était incapable de porter du fruit pour Dieu. En fait c'était un test de l'homme dans la chair. Et tant que ce test n'était pas achevé, tout ce qui découlait de ses résultats ne pouvait pas encore être annoncé, si ce n'est dans un langage voilé.

Beaucoup des enseignements du Seigneur à ses disciples ont un caractère juif très marqué. Il en est particulièrement ainsi des discours prophétiques (Matt. 24 et 25 ; Marc 13 ; Luc 21). Lorsque le Seigneur parle de son retour, il est presque toujours question de sa venue en gloire sur la terre, et non de sa venue pour prendre les siens auprès de lui dans le ciel. Cet événement-là se trouve bien annoncé en Jean 14:3, et même très clairement, mais le plus souvent le Seigneur envisage son retour dans la perspective des promesses faites à Israël, qui sont toutes en rapport avec la terre. La période de l'Église s'insère, comme une merveilleuse parenthèse, dans l'histoire d'Israël. De sorte que, dans le développement de cette histoire, la «génération» qui précède immédiatement l'ouverture de la parenthèse et celle qui la suit immédiatement sont assimilées l'une à l'autre : «Cette génération ne passera point que tout ne soit arrivé» (Luc 21:32).

C'est à cette «génération» -là que le Seigneur enseigne la prière connue sous le nom de l'oraison dominicale (Matt. 6:9-13). Cette prière est sans doute pleine d'instruction pour nous, comme d'ailleurs celles que nous trouvons dans l'Ancien Testament, mais elle n'est guère adaptée à la dispensation chrétienne. Dans celle-ci, le principe même d'une prière apprise et récitée n'est pas en accord avec la ressource du Saint Esprit par lequel nous pouvons prier, et qui nous conduit à exprimer nos besoins spécifiques (Éph. 6:18 ; Jude 20).

Le désarroi des disciples au moment de la crucifixion montre bien qu'ils n'avaient pas encore saisi le plan de Dieu. «Nous espérions qu'il était celui qui doit délivrer Israël» (Luc 24:21). Et même, après la résurrection, ils demandent : «Seigneur, est-ce en ce temps-ci que tu rétablis le royaume pour Israël ?» (Act. 1:6). Les choses ne deviendront claires pour eux qu'après la descente du Saint Esprit sur la terre.

On peut dire, un peu paradoxalement, que les évangiles ne constituent pas tout l'évangile ! Dans ceux-ci, nous voyons le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu devenu homme sur la terre, apportant la grâce et la vérité. Nous le voyons ému de compassion envers ses créatures perdues, révélant le cœur de Dieu, agissant en grâce et en bonté. Nous le voyons aussi comme la lumière divine qui manifeste le vrai état de tout homme — aussi bien celui du pharisien fier de sa propre justice que celui du plus grand pécheur. Il montre que tous sont perdus, ont besoin d'un Sauveur, et qu'il est, lui, celui qui sauve. Il fait appel à la foi de ceux auxquels il s'adresse, et il donne la vie éternelle à celui qui croit en lui. Tout cela, c'est bien l'évangile, et les épîtres compléteront ce message.

La venue de Christ dans le monde, sa vie, sa mort, sa résurrection et son élévation dans la gloire, sont des faits qui constituent le fondement de l'évangile prêché par les apôtres. Leur prédication sera d'abord la proclamation de ces grands faits, attestés par de nombreux témoins (cf. Act. 2:32 ; 4:20 ; 5:32 ; 13:31 ; 1 Cor. 15:1-8). Puis l'Esprit de Dieu développera, par leur moyen, tout ce qui découle de la venue et de l'oeuvre de Christ. C'est dans les épîtres que l'on trouve l'enseignement complet concernant la ruine de l'homme, la certitude du salut, les deux natures, notre mort avec Christ, l'affranchissement, l'action du Saint Esprit, l'appel céleste...

3.7 L'Église et la période chrétienne

Le Seigneur avait parlé de l'Église (ou assemblée) comme d'une chose future : «Je bâtirai mon assemblée» (Matt. 16:18). Celle-ci a commencé d'exister le jour de la Pentecôte, lors de la venue du Saint Esprit sur la terre. La présence du Fils de l'homme glorifié dans le ciel, et celle du Saint Esprit sur la terre, liant les croyants à Christ dans le ciel, donnent au christianisme son caractère particulier.

Nous reviendrons plus loin sur le sujet de l'Église, et des différences caractéristiques entre cette dispensation et celles qui l'entourent. Disons ici quelques mots sur les révélations divines qui prennent place dans cette période.

Le Seigneur Jésus, nous venons de le rappeler, avait encore beaucoup de choses à dire à ses disciples, mais ils ne pouvaient pas les supporter alors. Avant sa mort, sa résurrection et son élévation dans la gloire, ces choses ne pouvaient être révélées. Elles ne pouvaient être comprises que par l'action du Saint Esprit en ceux qui allaient le recevoir (Jean 16:12, 13). Pour les croyants, posséder l'Esprit est un privilège inestimable. «L'Esprit sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu... Nous avons reçu, non l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été librement données par Dieu» (1 Cor. 2:10-12).

À celui «qui auparavant était un blasphémateur, et un persécuteur, et un outrageux» (1 Tim. 1:13), il a été accordé un service spécial quant à «l'administration de la grâce de Dieu» (Éph. 3:2). Un mystère, qui en d'autres générations n'avait pas été donné à connaître, a été révélé par l'Esprit aux apôtres et prophètes du Nouveau Testament (3:5). Et très particulièrement à l'apôtre Paul. «À moi, qui suis moins que le moindre de tous les saints, cette grâce a été donnée d'annoncer parmi les nations les richesses insondables du Christ» (3:8).

Les épîtres de Paul développent ces richesses. Il n'est guère possible de les exposer ici, mais soulignons deux faits importants à cet égard.

1° Avec ce qui a été communiqué aux apôtres, notamment à Paul, s'achève le cycle des révélations de Dieu aux hommes. Paul parle de l'administration qui lui a été donnée, «pour compléter la parole de Dieu» (Col. 1:25). Toute prétention à de nouvelles révélations n'est qu'une imposture !

2° Si le Seigneur Jésus ne pouvait pas encore exposer tous les éléments de la vérité chrétienne, il a pourtant mis son sceau par avance sur la plupart d'entre eux, par une brève mention. C'est une constatation très encourageante ! Citons quelques exemples.

— La venue du Seigneur pour enlever à lui les siens est développée dans les épîtres de Paul (en particulier : 1 Cor. 15:51-58 ; 1 Thess. 4:13-18), mais le Seigneur Jésus en a dit l'essentiel en Jean 14:3 : «Si je m'en vais et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi».

- La doctrine de l'assemblée est présentée dans les épîtres, mais le Seigneur y a fait des allusions claires en Matthieu 16 et 18.
- L'introduction des nations dans les privilèges qui découlaient des promesses faites à Israël n'a eu lieu qu'après la révélation faite à Pierre en Actes 10. Et la position particulière de ce peuple durant l'époque de l'Église est exposée dans les épîtres. Mais le Seigneur, qui pourtant n'était «envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël», y avait déjà fait allusion. Il avait dit : «Plusieurs viendront d'orient et d'occident, et s'assiéront avec Abraham et Isaac et Jacob dans le royaume des cieux ; mais les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres de dehors» (Matt. 8:11, 12).
- L'union du croyant avec Christ, largement développée dans les épîtres, avait déjà été décrite en quelques mots par le Seigneur : «En ce jour-là, vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi et moi en vous» (Jean 14:20).

3.8 Les jugements futurs

Les croyants de l'époque actuelle — auxquels seront joints les croyants de tous les temps passés, ressuscités par la puissance du Seigneur Jésus — seront enlevés au ciel à son retour. Dès ce moment, il n'y aura plus de chrétiens sur la terre, ni d'Église, si ce n'est ce qui restera de ses formes extérieures : une profession sans vie — la grande Babylone — sur laquelle le jugement le plus sévère va tomber (Apoc. 17 et 18). Dans l'Apocalypse, l'histoire de l'Église est esquissée prophétiquement dans les chapitres 2 et 3, au moyen des lettres aux sept assemblées d'Asie. Ce sont «les choses qui sont» (1:19). À partir du chapitre 4, nous avons «les choses qui doivent arriver après celles-ci» (1:19 ; 4:1), c'est-à-dire les jugements terribles qui tombent sur toute la terre. Ceux dont la responsabilité est particulièrement grande, parce qu'ils ont été mis en contact avec la vérité, sont l'objet d'un jugement extrêmement sévère : «Et à cause de cela, Dieu leur envoie une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge, afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont pas cru la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice» (2 Thess. 2:11, 12). Tel sera le sort des nations dites christianisées. Mais au sein des douleurs inimaginables de cette période, l'Apocalypse nous montre la présence d'un résidu juif fidèle, persécuté et soupirant après la délivrance. Leurs souffrances culmineront dans la période de trois ans et demi appelée la grande tribulation (Matt. 24:21), dans laquelle l'épreuve atteindra une intensité jamais égalée sur la terre. Par ces tribulations, Dieu produira un travail de conscience dans beaucoup de coeurs et les amènera à se repentir (Ézéché. 36:24-32 ; Osée 2:14-23 ; Zach. 12:8-14). Lorsque ce travail sera complet, l'Éternel renouera ses relations avec Israël, qu'il appellera de nouveau «mon peuple» (Osée 2:23). De nombreuses prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament concernent cette période. C'est le cas des Psaumes, dont beaucoup présentent les sentiments, les angoisses et les supplications des fidèles, ou même leurs appels à la vengeance. C'est aussi le cas (du moins en bonne partie) des discours prophétiques du Seigneur dans les trois premiers Évangiles. Il est clair que tout ceci est en dehors du terrain chrétien, bien que nous puissions y trouver de l'instruction. L'évangile du royaume, que le Seigneur avait annoncé en Israël au début de son ministère, sera de nouveau proclamé, mais cette fois-ci à toutes les nations, pour annoncer l'avènement du règne millénaire (Marc 13:10). Cet évangile est appelé l'évangile éternel en Apocalypse 14:6. Beaucoup le recevront dans leur coeur (És. 2:3, 4 ; Zach. 8:22, 23). Mais, de gré ou de force, tout homme devra s'incliner devant le Dieu Tout-puissant, Créateur et Juge, et lui donner gloire.

3.9 Le Millénium

Lorsque la terre aura été purifiée par les jugements, lorsque tout ce qui est opposé à Dieu aura été balayé, viendront «les temps de rafraîchissement», «les temps du rétablissement de toutes choses dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes de tout temps» (Act. 3:19, 21).

C'est effectivement dans l'Ancien Testament que l'on trouve le plus de renseignements concernant ce règne de justice et de paix. L'Apocalypse, qui fixe sa durée à mille ans, nous dit que pendant ce temps Satan sera lié, en prison, hors d'état de séduire (20:1-3, 7). Mais n'oublions pas que ce règne millénaire est le règne de Christ sur la terre. C'est ce grand fait qui est surtout mis en évidence dans les passages des épîtres qui en parlent. À cette dernière dispensation, l'épître aux Éphésiens donne le nom de la plénitude des temps. C'est la période de l'accomplissement de tous les desseins et toutes les voies de Dieu, pour la gloire de son Fils. Dieu nous a «fait connaître le mystère de sa volonté selon son bon plaisir, qu'il s'est proposé en lui-même pour l'administration de la plénitude des temps, savoir de réunir en un toutes choses dans le Christ, les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre, en lui» (1:9, 10). Actuellement, nous ne voyons pas encore que toutes choses soient assujetties à Christ (Héb. 2:8), bien que, dans un sens, il en soit ainsi (Éph. 1:22). Glorifié et exalté, il est «Chef sur toutes choses» et a été donné comme tel à l'assemblée qui est son corps. L'existence du mal sur la terre (et dans le ciel, puisque Satan s'y trouve encore), l'existence de volontés humaines opposées à celle de Dieu, sont des éléments de désordre qui empêchent la réalisation de l'unité parfaite sous la main de Christ. Mais Dieu veut réunir en un toutes choses, dans les cieux et sur la terre, dans une harmonie et un ordre parfaits. Et cela se réalisera par l'assujettissement de toutes choses à Christ.

Or, en lui «nous avons aussi été faits héritiers», ajoute l'apôtre (v. 11). C'est le privilège inestimable de l'Église. Ceux qui sont unis à Christ comme étant les membres de son corps sont introduits dans sa relation avec son Dieu et Père, et ils lui seront associés dans sa position glorieuse de chef sur toutes choses. Ils régneront avec lui (Apoc. 5:10). Ainsi, Celui qui a été un objet de mépris sur cette terre de péché y sera honoré comme il en est digne.

À la fin de cette dernière et glorieuse dispensation, Christ remettra le royaume à Dieu le Père (1 Cor. 15:24). Un passage de l'Apocalypse nous dépeint brièvement les derniers événements qui se passeront sur la terre : «Quand les mille ans seront accomplis, Satan sera délié de sa prison ; et il sortira pour égarer les nations...» (voir Apoc. 20:7-10). Le règne de justice et de paix n'aura pas changé le coeur de l'homme, et tous ceux qui s'étaient soumis «en dissimulant» (Ps. 18:44) se laisseront entraîner par Satan à la révolte contre Christ et «les saints». Mais le jugement de Dieu ne tardera pas à les consumer. «Le premier ciel et la première terre» disparaîtront et feront place à «de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite» (2 Pierre 3:7, 10, 13 ; Apoc. 21:1).

Ce sera l'état éternel qui, lui, ne peut guère être considéré comme une dispensation. Dans cet état de gloire et de perfection, l'homme ne sera plus dans une condition de responsabilité devant Dieu, comme étant dépositaire d'une révélation particulière de sa part.

4 Chapitre 3 — Le peuple d'Israël, les nations et l'Église

L'apôtre Paul distingue clairement ces trois catégories de personnes lorsqu'il dit : «Ne devenez une cause d'achoppement ni aux juifs, ni aux Grecs, ni à l'assemblée de Dieu» (1 Cor. 10:32). Nous allons maintenant considérer leurs caractères distinctifs, leurs relations et quelques éléments de leur histoire.

4.1 Étapes de l'histoire d'Israël sous la loi

Dans notre esquisse des diverses dispensations successives, au chapitre précédent, nous n'avons considéré celle de la loi que de façon globale. Or cette période de quinze siècles est extrêmement riche en communications divines et en événements. Essayons d'en préciser les grands traits.

1° Israël est quarante ans dans le désert, sous la conduite de Moïse. Le tabernacle a été construit, et l'Éternel habite au milieu de son peuple. Selon ses instructions détaillées, le culte a été institué. Le lien entre l'Éternel et son peuple est maintenu par le moyen de la sacrificature. La traversée du désert — avec toutes ses difficultés — est une épreuve de l'homme, en même temps qu'une manifestation des soins de la grâce de Dieu envers les siens (Deut. 8). Les murmures, l'incrédulité et l'infidélité du peuple jalonnent les pages qui nous présentent cette période, de l'Exode au Deutéronome. D'un autre côté, toutes les institutions lévitiques sont des types des choses meilleures que Dieu a en vue pour le temps de la venue de Christ. Elles sont «l'ombre des biens à venir» (Col. 2:17 ; Hébr. 10:1), «la figure et l'ombre des choses célestes» (Hébr. 8:5).

2° Sous la conduite de Josué, successeur de Moïse, Israël fait la conquête de Canaan, pays que Dieu avait promis à Abraham et à ses fils. Le tabernacle est dressé à Silo et la sacrificature demeure le lien officiel du peuple avec Dieu. La fidélité d'Israël est mise à l'épreuve d'une nouvelle manière. Le peuple aura-t-il l'énergie nécessaire pour conquérir de fait le pays que Dieu lui a donné ? (Jos. 1:3). Et saura-t-il demeurer «séparé de tout peuple qui est sur la face de la terre» ? (Ex. 33:16). Hélas ! la conquête incomplète du pays ouvre la porte à la cohabitation avec des nations idolâtres. Et les conséquences en sont désastreuses : «Les fils d'Israël habitèrent au milieu des Cananéens... Et ils prirent leurs filles pour femmes, et donnèrent leurs filles à leurs fils, et servirent leurs dieux» (Jug. 3:5, 6).

3° Dans la période des juges, l'histoire d'Israël se déroule selon un cycle navrant : le peuple abandonne l'Éternel et s'attache aux idoles ; l'Éternel le livre en la main de ses ennemis pour le discipliner ; dans la détresse, le peuple crie à l'Éternel ; celui-ci use de miséricorde envers son peuple et suscite un juge pour le délivrer. Puis, le pays est en repos quelques années, et le cycle recommence (cf. Jug. 2:16-19). De façon générale, le rôle du juge comme conducteur du peuple est très limité ; Israël est sous le gouvernement direct de Dieu, selon cette parole prononcée plus tard : «Et l'Éternel, votre Dieu, était votre roi» (1 Sam. 12:12). Mais en fait : «En ces jours-là, il n'y avait pas de roi en Israël ; chacun faisait ce qui était bon à ses yeux» (Jug. 17:6 ; 21:25).

4° La vie de Samuel fait la transition entre la période des juges et celle de la royauté. En outre, elle marque l'avènement du ministère des prophètes. Samuel est à la fois le dernier des juges (1 Sam 7:15-17 ; Act. 13:20) et le premier des prophètes (Act. 3:24). Jusqu'alors, le souverain sacrificateur était le représentant du peuple devant Dieu, l'arche était le témoignage de la présence de Dieu au milieu du peuple, et les sacrifices, le moyen de maintenir les relations qu'il avait établies. Au moment où paraît Samuel, la sacrificature montre sa déchéance morale complète, dans la personne d'Éli et de ses fils ; les sacrificateurs eux-mêmes entraînent le peuple à la transgression (1 Sam. 2:12-36). Alors, sans être formellement ôtée, la sacrificature est reléguée au second plan. L'arche de l'Éternel est emmenée captive pour un temps chez les Philistins et le sanctuaire de Silo, où l'Éternel avait demeuré depuis l'entrée en Canaan, est détruit (Jér. 7:12). Dès lors, ce sont les prophètes qui constituent le vrai lien entre l'Éternel et son peuple.

5° Il appartient à Samuel, le prophète, d'établir la royauté en Israël. Le peuple ne sera plus sous le gouvernement direct de l'Éternel, mais sous celui du roi qu'il a établi. La demande d'un roi résultait d'un manque de foi et d'un désir mondain du peuple, et elle équivalait à un rejet de l'Éternel (1 Sam. 8:5, 7 ; 12:12). Mais d'autre part, Dieu allait accomplir par là ses desseins concernant la gloire de son Fils (1 Chron. 17:7-14 ; Ps. 2:6). Le rapport entre les rois et les prophètes est digne d'être relevé : les rois sont institués par les prophètes (quand les choses sont normales), et les prophètes usent sur les rois d'une autorité qui vient de Dieu. Trois rois règnent sur tout Israël : Saül — le roi selon le cœur de l'homme — puis David et Salomon — types du Messie établissant sa domination universelle et son règne de justice et de paix. Le grand événement du règne de Salomon est la construction du temple de l'Éternel à Jérusalem. C'est le lieu que l'Éternel a choisi pour y faire habiter son nom, le lieu dont il dit : «Mes yeux et mon cœur seront toujours là» (1 Rois 9:3).

6° Mais l'infidélité de Salomon amène la division du royaume (1 Rois 11). Les deux tribus qui restent sous l'autorité de la famille de David (le royaume de Juda) connaissent quelques réveils spirituels, notamment sous Ézéchias et sous Josias, tandis que les dix autres tribus (le royaume d'Israël), conduites dès le départ dans l'idolâtrie, suivent un chemin d'apostasie croissante. Après deux siècles et demi d'existence, le royaume d'Israël prend fin, et les dix tribus sont déportées en Assyrie par Shalmanésér (2 Rois 17). Le royaume de Juda, quant à lui, subsiste un siècle de plus, puis les deux tribus sont déportées à Babylone par Nebucadnetsar (2 Rois 25 ; 2 Chron. 36). Dans la suite, il n'est plus question que de Juda.

7° La captivité à Babylone dure soixante-dix ans (Dan. 9:2 ; Jér. 29:10). C'est le temps de l'humiliation et de la misère pour le peuple de Dieu. Jérusalem est en ruines, le temple est détruit, l'arche a disparu. Selon la prophétie d'Osée : «Les fils d'Israël resteront beaucoup de jours sans roi, et sans prince, et sans sacrifice, et sans statue, et sans éphod ni théraphim» (3, 4) — c'est-à-dire sans roi, ni vrai Dieu, ni faux dieu. Commence le temps où Israël est déclaré «Lo-Ammi» (pas mon peuple). Ce temps doit durer jusqu'à la restauration d'Israël, à la fin des jours (Osée 1:6-11 ; 2:14-23). Mais la miséricorde de Dieu va accorder une restauration partielle à Israël — ou plus précisément, à Juda — après l'accomplissement des soixante-dix ans.

8° À la chute de l'empire babylonien, un édit de Cyrus, roi de Perse, invite tous les Israélites dispersés parmi les nations à retourner dans leur terre pour reconstruire la maison de l'Éternel, le Dieu des cieux, à Jérusalem (Esd. 1:1-4). Environ quarante-deux mille personnes, la plupart de la tribu de Juda, répondent à l'appel, rebâtissent le temple et, quelques décennies plus tard, reconstruisent la muraille et la ville. Ce retour de captivité est un accomplissement partiel des prophéties concernant la restauration d'Israël. Il permet la venue et la présentation du Messie au peuple, quelques siècles plus tard. Au départ, ce retour est un élan de cœur et de foi chez des hommes pieux dont Dieu a réveillé l'esprit (Esd. 1:5). Mais cet élan dégénère progressivement, et aboutit au formalisme et au pharisaïsme qui caractérise les Juifs religieux lorsque le Seigneur Jésus apparaît sur la terre. Cette dernière période d'Israël sous la loi est décrite par trois livres historiques : Esdras, Néhémie et Esther. Et trois prophètes datent de cette époque : Aggée, Zacharie et Malachie.

4.2 Israël au milieu des nations

La simple lecture des Écritures montre que la plus grande partie des révélations de Dieu aux hommes s'est faite par le canal d'Israël. «Les oracles de Dieu leur ont été confiés» (Rom. 3:2), dit l'apôtre Paul en parlant de l'Ancien Testament. Une partie importante du Nouveau Testament nous place aussi dans le cadre d'Israël : les quatre évangiles nous présentent le ministère du Seigneur Jésus parmi les Juifs. Les Actes nous montrent la prédication de l'évangile «au Juif premièrement, et au Grec» (cf. Rom. 1:16) — cette expression caractérisant aussi bien la structure du livre que l'ordre suivi par les apôtres dans leur ministère (Act. 13:46). En outre, quelques épîtres sont expressément adressées à des Juifs : celle aux Hébreux, celle de Jacques et celles de Pierre.

Ceci attire notre attention sur la place unique du peuple d'Israël parmi toutes les autres nations. Cette place privilégiée résulte du libre choix de Dieu. «Parce qu'il a aimé tes pères, et qu'il a choisi leur semence après eux... il t'a fait sortir d'Égypte» (Deut. 4:37).

Il importe de souligner que l'alliance de Dieu avec Abraham était unilatérale et inconditionnelle. Dieu seul s'est engagé, et il l'a fait avec la plus grande solennité (Gen. 15). Abraham crut Dieu, et sa foi lui fut comptée à justice (v. 6). Cette alliance a placé les patriarches et leurs descendants, pour une période d'environ quatre cents ans, sur un terrain qui n'est pas du tout celui de la loi, sur un terrain très proche de celui de la grâce que nous connaissons. La foi d'Abraham est en quelque sorte le prototype de la foi chrétienne (Rom. 4:11, 12).

La relation de Dieu avec Israël comme peuple commence lors de sa délivrance d'Égypte. C'est le sujet du livre de l'Exode. «J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte... Et je suis descendu pour le délivrer... et pour le faire monter de ce pays-là... dans un pays ruisselant de lait et de miel» (Ex. 3:7, 8). «Je vous prendrai pour être mon peuple, et je vous serai Dieu» (Ex. 6:7). Dès lors, un peuple de la terre devient le peuple de Dieu. Jamais aucune autre nation n'aura ce privilège.

Israël reçoit la loi au Sinaï (Ex. 20), et la première alliance de Dieu avec le peuple est conclue, alliance bilatérale et conditionnelle (Ex. 19:5 ; 24:3-8 ; Hébr. 9:19). Israël est entouré de tous les soins de Dieu durant sa marche à travers le désert, puis, sous la conduite de Josué, entre dans le pays promis. Mais, dès le début, c'est l'histoire décevante de l'homme incapable de garder les commandements de Dieu, et jamais à la hauteur des bienfaits qu'il reçoit de lui. C'est l'histoire de l'idolâtrie invétérée par laquelle il provoque à colère le Dieu de son alliance. Dieu interviendra plusieurs fois par des châtiments, en vue de ramener son peuple. Mais que ce soit sous les juges ou durant la royauté, les réveils ne seront que de courte durée. Pendant des siècles, les prophètes chercheront à ramener le peuple à l'Éternel, alternant avertissements et encouragements, reproches et promesses, jusqu'à ce qu'il n'y ait «plus de remède» (2 Chron. 36:16).

Il n'était pas demandé à Israël d'avoir une activité missionnaire envers les nations. Ce peuple devait bien témoigner de l'existence du seul vrai Dieu parmi les païens, mais ceux-ci étaient «sans espérance» et «sans Dieu» (Éph. 2:12). Le Seigneur Jésus lui-même n'était «envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël» et c'est vers elles seulement qu'il a envoyé ses disciples au début de son ministère (Matt. 10:5 ; 15:24).

Durant des millénaires, Dieu «a laissé toutes les nations marcher dans leurs propres voies» (Act. 14:16). Mais «les temps de l'ignorance» ont pris fin lorsque le Seigneur Jésus ressuscité a dit à ses disciples : «Allez dans tout le monde et prêchez l'évangile à toute la création» (Marc 16:15). Et nous lisons dans les Actes : «Dieu donc, ayant passé par-dessus les temps de l'ignorance, ordonne maintenant aux hommes que tous, en tous lieux, ils se repentent» (17:30). L'apôtre Paul a été le pionnier de la prédication de l'évangile parmi les nations (Rom. 16:26 ; Gal. 2:7 ; Éph. 2:11-13 ; 3:8...).

Il est vrai que Dieu ne s'est «pas laissé sans témoignage», en plaçant devant les yeux de tous les hommes les signes de sa bonté et de sa puissance (Act. 14:17). Tous sont responsables selon cette mesure au moins (Rom. 1:20, 21). Pierre dit «que Dieu ne fait pas acception de personnes, mais qu'en toute nation, celui qui le craint et qui pratique la justice, lui est agréable» (Act. 10:35). Y a-t-il beaucoup de personnes qui auront été amenées à craindre Dieu par le témoignage de la création, et sans les révélations qu'il a faites par le canal d'Israël ? Dieu seul le sait.

4.3 L'Église, hors d'Israël et des nations

Dès le jour de la Pentecôte (Act. 2:1), il y a sur la terre un nouveau peuple de Dieu. C'est l'Église, ou l'assemblée. «Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps» (1 Cor. 12:13). Ce jour-là, les disciples de Jésus — il y en avait alors environ cent vingt à Jérusalem (Act. 1:15) — ont été unis en un seul corps par le Saint Esprit. Dès lors, tous ceux qui croient en Jésus sont retirés soit du peuple juif soit de la nation terrestre à laquelle ils appartenaient (cf. Act. 26:17), pour faire partie de l'Église (le mot Église dérive d'un terme qui signifie : appelé hors de...). «Dieu a... visité les nations pour en tirer un peuple pour son nom» (Act. 15:14). L'épître aux Éphésiens nous dit que «des deux» (Israël et les nations), Christ «en a fait un», ayant «détruit le mur mitoyen de clôture» (la barrière d'origine divine qui séparait Israël de toutes les nations). Dès lors, quelle que soit leur origine, les croyants tous ensemble constituent «un seul corps» (Éph. 2:14-16).

Tout ce qui concerne l'Église était un mystère que Dieu avait caché dans les âges passés, bien que cela fasse partie de son propos éternel. Au moment convenable, Dieu l'a mis en lumière devant tous, «afin que la sagesse si diverse de Dieu soit maintenant donnée à connaître... par l'assemblée» (Éph. 3:2-12). L'instrument spécialement choisi de Dieu pour révéler ce mystère, c'est l'apôtre Paul (1 Cor. 3:10 ; Col. 1:25). Au moment même de sa conversion, par la question «pourquoi me persécutes-tu ?», il apprend que les disciples de Jésus sont unis à lui comme faisant partie de son corps. Il lui sera donné de développer par la suite les glorieuses vérités qui concernent l'assemblée.

Les privilèges distinctifs de l'Église découlent de son union avec Christ. Sa place à lui détermine sa place à elle, que ce soit devant Dieu ou devant le monde.

De la même manière, les privilèges distinctifs des chrétiens (c'est-à-dire des croyants qui font partie de l'Église) résultent de leur position en Christ. Il est éternellement le Fils du Père, et il amène ceux qui sont «en Christ» dans la relation avec Dieu qui est la sienne. Dieu «nous a rendus agréables dans le Bien-aimé» (Éph. 1:6). Il «nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus» (2:6). De là découle une plénitude de bénédictions spirituelles.

Entre les deux peuples de Dieu, dans la dispensation de la loi et dans la dispensation actuelle, il y a plus de contrastes que d'analogies. On faisait partie du premier par sa naissance, on entre dans le second par la nouvelle naissance. Les bénédictions promises à Israël étaient matérielles et terrestres, les chrétiens sont «bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ» (Éph. 1:3). Israël possédait un pays, l'Église est constituée de gens qui sont étrangers sur la terre, parce qu'ils ont été moralement retirés du présent siècle mauvais (Gal. 1:4).

4.4 Les temps des nations

Il s'agit d'une période caractéristique qui a commencé bien avant la première venue de Christ sur la terre et qui aujourd'hui n'est pas encore terminée. C'est la période durant laquelle le peuple d'Israël est placé dans la sujétion des nations. Le Seigneur indique que Jérusalem sera «foulée aux pieds par les nations jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis» (Luc 21:24).

Ces temps ont commencé au moment où, dans son gouvernement envers Israël, Dieu dut livrer son peuple entre les mains des nations. Le temple fut détruit, de même que la muraille de Jérusalem. La ville fut brûlée, ses trésors emportés, et le peuple qui avait échappé à l'épée fut emmené en captivité à Babylone. La sentence «Lo-Ammi», c'est-à-dire «pas mon peuple», annoncée un siècle plus tôt par Osée, entra en vigueur.

Les temps des nations se termineront lorsque le résidu juif fidèle, reconstitué à travers les terribles jugements apocalyptiques, entrera dans la bénédiction du Millénium. Israël sera de nouveau reconnu comme étant le peuple de l'Éternel. «Je dirai à Lo-Ammi : Tu es mon peuple, et il me dira : Mon Dieu» (voir Osée 1:9 ; 2:23).

Lors de l'introduction des temps des nations, Dieu est appelé du nom caractéristique de Dieu des cieux. On le trouve plusieurs fois dans les livres d'Esdras, Néhémie et Daniel. Au moment où Israël avait franchi le Jourdain pour prendre possession du pays de Canaan, Dieu s'était manifesté comme le Seigneur de toute la terre (Jos. 3:11). Maintenant que le trône de David, qui était «le trône de l'Éternel» (selon 1 Chron. 28:5 et 29:23), était renversé, Dieu se retirait en quelque sorte dans les cieux, pour un temps.

Les quatre grands empires des nations (babylonien, médo-perse, grec et romain) se sont succédé. L'empire romain connaît actuellement une longue éclipse (correspondant à peu près au temps de l'Église). Mais il se reconstituera (Apoc. 13). Puis les temps des nations prendront fin, et Christ établira son règne glorieux (Apoc. 19:11-21). «Le Dieu des cieux établira un royaume qui ne sera jamais détruit» (Dan. 2:44) (*).

(*) Les prophéties de l'Ancien Testament ne parlent pas de la disparition temporaire et de la réapparition de l'empire romain, ni des événements qui se situent entre les deux. En revanche elles donnent beaucoup de détails sur ce qui précède et sur ce qui suit.

4.5 Le gouvernement confié à l'homme

Relativement au gouvernement confié à l'homme sur la terre au cours de tous les temps, on peut observer les étapes suivantes :

— Dans un sens, il a été confié à Adam (bien qu'à ce moment-là il ait été le seul homme au monde). En effet, Dieu lui dit : «Remplissez la terre et l'assujettissez ; et dominez sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux, et sur tout être vivant qui se meut sur la terre» (Gen. 1:28).

— De façon plus formelle, le gouvernement a été confié à Noé, après le déluge, lorsque Dieu a institué la peine de mort pour le meurtrier (Gen. 9:2-6).

— Un véritable gouvernement d'origine divine a été établi lorsque Dieu a institué son trône en Israël, en David et en Salomon, bien que ce soit sur une partie limitée de la terre (cf. 1 Chron. 28:5 et 29:23 cités plus haut). Mais cet état de choses a pris fin lorsque Juda a été déporté à Babylone.

— À ce moment, Dieu a institué un gouvernement universel de la terre, et l'a confié aux nations. C'est précisément cela qui marque le début du temps des nations. Les paroles que Daniel adresse à Nebucadnetsar lors de l'interprétation de son premier songe rappellent celles qui avaient été dites à Adam. Les voici : «Toi, ô roi, tu es le roi des rois, auquel le Dieu des cieux a donné le royaume, la puissance, et la force, et la gloire ; et partout où habitent les fils des hommes, les bêtes des champs et les oiseaux des cieux, il les a mis entre tes mains et t'a fait dominer sur eux tous» (Dan. 2:37, 38). Cependant, pas plus qu'Adam, que Noé ou Salomon, les souverains des nations n'ont pu assumer fidèlement leur tâche.

— C'est la raison pour laquelle le premier homme, quel qu'il soit, doit être remplacé par le second homme (1 Cor. 15:47). Et là où le premier n'aura manifesté qu'infidélité et faillite, le second accomplira parfaitement tous les desseins de Dieu. C'est de lui que parle le psaume 8 : «Qu'est-ce que l'homme, que tu te souviennes de lui, et le fils de l'homme, que tu le visites ? Tu l'as fait de peu inférieur aux anges, et tu l'as couronné de gloire et d'honneur ; tu l'as fait dominer sur les oeuvres de tes mains ; tu as mis toutes choses sous ses pieds ; les brebis et les boeufs, tous ensemble, et aussi les bêtes des champs, l'oiseau des cieux, et les poissons de la mer» (v. 4-8). Ces paroles, encore, rappellent ce qui avait été dit à Adam.

4.6 Le résidu juif au début du christianisme

Les prophètes de l'Ancien Testament nous parlent du résidu d'Israël qui jouera un rôle de premier plan aux derniers jours (És. 4:2-4 ; 10:20-23 ; 11:11, 12 ; Soph. 3:12, 13...). Ce sont les réchappés ou les réchappés de l'épée (És. 4:2 ; 10:20 ; Jér. 31:2 ; Joël 2:32). Dans un temps où la grande masse d'Israël se sera détournée de Dieu et sera l'objet de son jugement, ce sont ceux dont Dieu aura touché le coeur et qu'il aura amenés à la repentance. Dieu les reconnaîtra comme étant son peuple, et après les tribulations, ils entreront dans les bénédictions du Millénium.

À son début, l'assemblée chrétienne n'était composée que de juifs croyants. Or l'Écriture les considère comme constituant le résidu juif à ce moment-là. Plus tard, des croyants d'entre les nations ont été amenés à la foi, de sorte que le résidu juif s'est fondu dans l'Église.

En Actes 2, l'apôtre Pierre termine sa première prédication en invitant les juifs qui l'écoutaient à se repentir et à être «baptisés au nom de Jésus Christ, en remission des péchés» (v. 38). Ils recevraient alors «le don du Saint Esprit», car, ajoute-t-il, «à vous est la promesse et à vos enfants» (allusion aux promesses faites à Israël), «et à tous ceux qui sont loin» (allusion aux nations qui devaient participer aux bénédictions d'Israël) (v. 39). Pierre continue en leur disant : «Sauvez-vous de cette génération perverse» (v. 40). Le jugement divin était suspendu sur la nation juive ; et il s'est exécuté par la destruction de Jérusalem en l'an 70. Les Juifs qui avaient reçu Jésus devaient se séparer de la nation coupable, se désolidariser d'avec elle, et le montrer en étant baptisés pour Christ. Ils appartiendraient maintenant à une autre sphère. À la fin de ce chapitre 2, nous lisons : «Et le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés» (v. 47). Comme nous l'indique une note à ce verset, ceux qui sont ajoutés à l'assemblée chrétienne, ce sont «les épargnés», c'est-à-dire ceux que Dieu épargne au moment où la nation juive apostate est jugée. Il est hors de doute que, dans tous les temps du christianisme, ceux qui croient au Seigneur Jésus sont ajoutés à l'assemblée, mais ce verset 47 nous présente ce fait quant à ceux qui constituaient le résidu d'Israël à ce moment-là.

L'apôtre Pierre adresse ses épîtres aux croyants juifs qui étaient dans «la dispersion» (il y avait des juifs dispersés sur toute la terre depuis la déportation à Babylone, et un certain nombre d'entre eux avait reçu l'évangile). Pierre leur dit : «...vous qui autrefois n'étiez pas un peuple, mais qui maintenant êtes le peuple de Dieu ; vous qui n'aviez pas obtenu miséricorde, mais qui maintenant avez obtenu miséricorde» (1 Pierre 2:10). C'est une allusion évidente à la prophétie d'Osée. À cause de ses péchés, Israël est tombé sous la sentence «Lo-Rukhama» et «Lo-Ammi» (pas miséricorde et pas mon peuple) (Osée 1:6-9). Mais cet oracle annonçait aussi la restauration : «Il arrivera que, dans le lieu où il leur a été dit : Vous n'êtes pas mon peuple, il leur sera dit : Fils du Dieu vivant» (1:10) et «Je ferai miséricorde à Lo-Rukhama, et je dirai à Lo-Ammi : Tu es mon peuple, et il me dira : Mon Dieu» (2:23). Pierre applique donc aux Juifs croyants de son époque les prophéties qui concernent le résidu juif des derniers temps.

L'apôtre Paul fait de même. À la question : «Dieu a-t-il rejeté son peuple ?» (Rom. 11:1), il donne une réponse détaillée dans ce chapitre 11. D'une part, dans un jour futur, «le Libérateur viendra de Sion» et «il détournera de Jacob l'impunité», «car les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir» (v. 26, 29). Et d'autre part, aux jours où Paul écrivait, les Juifs qui individuellement recevaient l'évangile étaient au bénéfice des bénédictions spirituelles que le Messie devait apporter. Ils constituaient alors le résidu d'Israël. «Ainsi donc, au temps actuel aussi — dit l'apôtre, — il y a un résidu selon l'élection de la grâce» (v. 5).

Ainsi, nous pouvons admirer la sagesse de Dieu qui a merveilleusement allié l'accomplissement de ses anciennes promesses à l'égard des fidèles en Israël et l'introduction de cette chose nouvelle qu'était l'assemblée chrétienne. Cependant, les Juifs qui avaient cru en Jésus ont eu beaucoup de peine à se libérer du judaïsme. Ils s'attachaient avec raison aux promesses de l'Ancien Testament, mais à tort aux ordonnances et aux cérémonies lévitiques. On les voit se rendre encore au temple à Jérusalem (Act. 2:46 ; 3:1 ; 5:42). Ils étaient «tous zélés pour la loi», vivaient «selon les coutumes», circoncisaient leurs enfants, et même offraient des sacrifices (Act. 21:20-26). Ce à quoi ils semblent avoir eu le plus de peine à renoncer, c'est à l'idée de la différence entre leur race et toutes les autres. Or le christianisme effaçait cette différence (Act. 10 et 11 ; Gal. 3:28 ; Col. 3:11). La patiente grâce de Dieu a supporté un temps ce mélange de christianisme et de judaïsme, pour autant qu'il se soit limité à un état de fait et ne soit pas enseigné comme doctrine (*). Par son exhortation à sortir vers Christ «hors du camp», l'épître aux Hébreux presse les Israélites à quitter résolument le camp juif, le système religieux qui avait son centre à Jérusalem (Héb. 13:13).

(*) Cette distinction est importante. Paul lui-même circonscrit Timothée «à cause des Juifs qui étaient dans ces lieux-là» (Act. 16:3). Pour les Juifs, il était devenu comme Juif, afin de gagner les Juifs, et pour ceux qui étaient sous la loi, comme s'il était lui-même sous la loi, afin de les gagner (1 Cor. 9:20). Mais quand des gens exigent des chrétiens qu'ils soient circoncis et qu'ils gardent la loi, il leur résiste avec la dernière énergie, disant qu'ils «veulent pervertir l'évangile du Christ» (Gal. 1:7 ; 2:4 ; 5:2-4, 12). Voir aussi Actes 15.

4.7 La mise de côté d'Israël

La Parole nous la montre sous deux aspects :

1° Tout d'abord, au niveau du gouvernement de la terre, Israël est mis de côté pour toute la durée du temps des nations. À partir de la déportation à Babylone, il n'y a plus de royauté en Israël.

2° Cependant, depuis le début de ce temps jusqu'à la venue de Christ comme homme sur la terre, les relations de Dieu avec son peuple n'étaient pas complètement rompues. Après les soixante-dix ans de captivité à Babylone, Dieu a ramené un résidu de Juda dans sa terre. Il a produit le réveil spirituel remarquable qui est décrit dans les livres d'Esdras et de Néhémie. Puis, suprême grâce, il a envoyé son Fils. Le Messie s'est présenté à Israël pour être reçu, si ce peuple le voulait. Durant toute cette période, Israël était bien dans une position d'assujettissement aux nations, mais malgré le décret de «Lo-Ammi», Dieu s'occupait encore de lui. La longue épreuve de l'homme qui devait être faite avec Israël n'était pas encore terminée.

Finalement, après le rejet du Fils de Dieu, suivi du rejet du témoignage du Saint Esprit dans les premiers jours du christianisme, Israël fut complètement mis de côté. Paul et Barnabas disent aux juifs d'Antioche de Pisidie : «C'était à vous premièrement qu'il fallait annoncer la parole de Dieu ; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voici, nous nous tournons vers les nations» (Act. 13:46).

Dans le chapitre 11 de l'épître aux Romains, l'apôtre explique : «Par leur chute, le salut parvient aux nations pour les exciter à la jalousie» (v. 11). «Un endurcissement partiel est arrivé à Israël jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée» (v. 25), c'est-à-dire jusqu'à ce que soient entrés dans les bénédictions du christianisme tous les croyants d'entre les nations. Durant la période de l'Église, la mise de côté d'Israël comme peuple est donc totale. Des âmes peuvent être sauvées individuellement, mais pour tous ceux qui ont été «baptisés» pour Christ, «il n'y a ni Juif, ni Grec» (Gal. 3:28). Et Paul ajoute, en s'adressant à des gens des nations : «Si vous êtes de Christ, vous êtes donc la semence d'Abraham, héritiers selon la promesse» (v. 29). Jean le Baptiseur l'avait dit : «Dieu peut, de ces pierres, susciter des enfants à Abraham» (Luc 3:8).

4.8 Les premiers temps de l'Église

La lecture du livre des Actes et des épîtres nous fait voir qu'au début de l'histoire de l'Église, bien des choses étaient très différentes de ce que nous voyons aujourd'hui.

La présence des apôtres donnait à ce temps un caractère particulier. Ils étaient revêtus d'une autorité de la part du Seigneur pour maintenir l'ordre dans la maison de Dieu, et opéraient des signes caractéristiques de leur mission (2 Cor. 12:12 ; 13:10). Par leurs mains, des malades étaient guéris, des morts étaient ressuscités (Act. 2:43 ; 5:12 ; 9:32-43 ; 19:12 ; 20:12). Maintenant les apôtres ne sont plus, et le Seigneur ne leur a pas donné de successeurs ou de continuateurs.

En outre, le Nouveau Testament n'était pas encore écrit, et il ne l'a été que petit à petit. À cet égard, les chrétiens d'alors étaient moins riches que nous. Mais Dieu pourvoyait à ce manque en accordant des révélations, non seulement par le moyen des apôtres, mais, semble-t-il, par de simples croyants (1 Cor. 14:26, 30).

Sur le plan de l'état pratique, en revanche, nous voyons des assemblées dans un état infiniment meilleur qu'aujourd'hui. Elles marchaient dans la crainte du Seigneur, réalisaient l'unité, la paix et la communion, et elles prospéraient par l'action du Saint Esprit (Act. 2:42 ; 4:32 ; 5:12 ; 9:31). Que Dieu nous donne de désirer ardemment suivre leur exemple !

Mais s'il est hors de doute que l'état moral et spirituel de ces croyants est à rechercher, la question se pose de savoir si nous avons aussi à désirer le déploiement de puissance miraculeuse qui les caractérisait : guérisons, révélations, langues, etc. Nous trouvons un élément de réponse dans le fait remarquable que voici : de nombreuses fois dans les Écritures, lorsque Dieu introduit un nouvel état de choses, il le fait de façon glorieuse.

1° Lorsque la construction du tabernacle fut achevée, Dieu mit le sceau de son approbation sur ce qui venait d'être fait par une manifestation exceptionnelle de sa présence : «La gloire de l'Éternel remplit le tabernacle», de sorte que Moïse lui-même ne pouvait y entrer (Ex. 40:34).

2° Lorsque Aaron et ses fils eurent été établis dans leurs fonctions sacerdotales, «la gloire de l'Éternel apparut à tout le peuple ; et le feu sortit de devant l'Éternel, et consuma sur l'autel l'holocauste et les graisses ; et tout le peuple le vit, et ils poussèrent des cris de joie, et tombèrent sur leurs faces» (Lév. 9:23, 24). Ceci ne se reproduisit plus, jusqu'à ce qu'un nouveau sanctuaire de l'Éternel soit inauguré.

3° En effet, lorsque Salomon eut achevé le temple de l'Éternel à Jérusalem, Dieu témoigna explicitement qu'il y avait mis «la mémoire de son nom». «Le feu descendit des cieux et consuma l'holocauste et les sacrifices, et la gloire de l'Éternel remplit la maison. Et les sacrificateurs ne pouvaient entrer dans la maison de l'Éternel... Et tous les fils d'Israël, voyant descendre le feu,... s'inclinèrent le visage en terre» (2 Chron. 7:1-3).

4° Sur un autre plan, nous pouvons voir de quelle manière ont été inaugurées les conquêtes du pays de Canaan par les Israélites. La première conquête, celle de Jéricho, est marquée par une manière de faire absolument exceptionnelle : «Par la foi, les murs de Jéricho tombèrent, après qu'on en eut fait le tour sept jours durant» (Héb. 11:30 ; cf. Jos. 6). Lors des conquêtes suivantes, Dieu conduisit encore son peuple à la victoire, mais pas d'une manière qui mettait sa toute-puissance autant en évidence. S'il fallait d'abord établir de façon indubitable que Dieu était au milieu de son peuple et combattait pour lui, il fallait aussi que les fils d'Israël «apprennent ce que c'est que la guerre» (Jug. 3:2).

5° Lorsque le Seigneur Jésus s'est présenté comme le Messie d'Israël, il a donné publiquement les preuves de sa gloire personnelle. Selon les prophéties de l'Ancien Testament, il devait être manifesté comme le Dieu qui pardonne les iniquités et qui guérit les infirmités (Ps. 103:3), comme Celui qui rassasie de pain ses pauvres (Ps. 132:15). Nous le voyons en effet guérir une multitude d'infirmités et nourrir des foules. Mais il n'a accompli que deux multiplications de pains. Et lorsque les hommes le recherchent dans le seul but de se nourrir, il refuse de les satisfaire (Jean 6:26).

6° De la même manière, la glorieuse dispensation de l'Église a été inaugurée par un déploiement extraordinaire de puissance. Dieu a ainsi mis son sceau sur le nouvel état de choses qu'introduisaient l'élévation de Christ dans la gloire et la descente du Saint Esprit sur la terre. Ce témoignage divin a été donné une fois au commencement.

La puissance de Dieu reste toujours la même, c'est vrai. Et Dieu est souverain pour intervenir comme il le veut et quand il le veut. Mais vouloir que les signes caractéristiques du début de cette dispensation se manifestent tout au long de celle-ci, n'est pas en accord avec l'enseignement général des Écritures.

5 Chapitre 4 — Les alliances

On trouve dans les Écritures plusieurs alliances établies par Dieu avec l'homme.

La première est celle que Dieu a faite avec Noé et ses fils, après le déluge. Dieu s'est engagé à ne plus détruire la terre par un déluge, et comme signe de cet engagement, il a mis son arc dans la nuée (Gen. 9:8-17).

Toutes les autres alliances concernent Abraham ou sa descendance terrestre (Rom. 9:4 ; Éph. 2:12). Trois alliances successives caractérisent les voies de Dieu envers cette famille privilégiée :

- l'alliance faite avec Abraham,
- l'ancienne alliance, conclue avec Israël au Sinaï, lors de sa délivrance d'Égypte,
- la nouvelle alliance, promise à Israël pour un temps qui est encore futur.

La relation de Dieu, ou du Seigneur Jésus, avec les croyants de l'époque actuelle n'est pas une alliance ; elle n'est pas appelée ainsi dans l'Écriture.

5.1 L'alliance faite avec Abraham

Son point de départ est l'appel d'Abraham, alors qu'il était encore à Ur des Chaldéens (Gen. 12:1-3). L'alliance elle-même est formellement établie au chapitre 15 de la Genèse (v. 18). Elle est confirmée au chapitre 17 (v. 1-22) et étendue au chapitre 22 (v. 15-18). La circoncision en est le signe. Cette alliance a le caractère d'une promesse de Dieu, d'une promesse inconditionnelle (Gal. 3:15-17). En outre, c'est une alliance perpétuelle (Gen. 17:7, 13, 19 ; Ps. 105:10). Celle qui sera conclue plus tard au Sinaï avec le peuple d'Israël en est une suite — avec des différences essentielles, — mais elle ne saurait annuler la première. L'Écriture le souligne expressément en Galates 3:17 : «La loi, qui est survenue 430 ans après, n'annule point une alliance antérieurement confirmée par Dieu, de manière à rendre la promesse sans effet».

Dans sa prédication de l'évangile aux Juifs, en Actes 3, Pierre considère ceux auxquels il s'adresse comme les «fils de l'alliance» que Dieu a établie avec Abraham (v. 25). Les bénédictions que Christ leur apporte sont donc l'accomplissement des promesses divines au patriarche.

5.2 L'ancienne alliance

Elle intervient au début de l'histoire d'Israël comme peuple, sitôt après sa délivrance d'Égypte. Elle est intimement liée à la loi : les dix commandements sont appelés «les paroles de l'alliance» (Ex. 34:28). Nous avons le récit de son institution formelle en Exode 24:1-8. Moïse lit les commandements de Dieu au peuple, qui s'engage à y obéir. Des sacrifices sont offerts et il est fait aspersion de leur sang sur le peuple. C'est «le sang de l'alliance» (v. 8 ; cf. Hébr. 9:18-20). Ce signe de mort évoque la sanction pénale qui s'attache à la transgression de la loi.

Ce qui rend cette alliance essentiellement différente de la précédente, c'est qu'elle est un engagement bilatéral. La bénédiction du peuple est maintenant conditionnelle. Dieu dit : «Si vous écoutez attentivement ma voix et si vous gardez mon alliance, vous m'appartiendrez en propre d'entre tous les peuples...» (Ex. 19:5). Et Israël, après avoir entendu les commandements, répond d'une seule voix : «Toutes les paroles que l'Éternel a dites, nous les ferons» (24:3).

Tout au long de son histoire, le peuple sera rappelé à cette alliance par la voix des prophètes. Des rois pieux, tels qu'Ézéchias ou Josias, la renouvelleront en y faisant entrer le peuple (2 Chron. 29:10 ; 34:31, 32). Esdras et Néhémie de même, en établissant un écrit et en y apposant des sceaux (Néh. 9:38 et chapitre suivant). Peine perdue ! Neuf siècles d'épreuve de ce peuple mettront en évidence l'incapacité totale de l'homme à garder la loi divine. Ils manifesteront aussi, pour notre consolation, l'immense patience de Dieu.

Finalement, cette patience arrive à son terme, et Dieu rejette son peuple. Mais à l'époque même où cela a lieu, où Jérusalem est détruite et où ce qui reste du peuple est emmené en captivité à Babylone, Dieu annonce par la bouche de Jérémie qu'il établira avec Israël une nouvelle alliance, d'un caractère tout différent de la première.

5.3 La nouvelle alliance

«Voici, des jours viennent, dit l'Éternel, et j'établirai avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda une nouvelle alliance, non selon l'alliance que je fis avec leurs pères, au jour où je les pris par la main pour les faire sortir du pays d'Égypte, mon alliance qu'ils ont rompue, quoique je les eusse épousés...» (Jér. 31:31-34). Ce passage capital, cité in extenso en Hébreux 8 et commenté au chapitre suivant, met l'accent sur le fait que la nouvelle alliance est établie sur une tout autre base que l'ancienne.

D'abord, c'est une alliance à un seul contractant, comme celle que Dieu avait faite avec Abraham. Mais elle va plus loin.

Elle est fondée sur l'oeuvre de Dieu lui-même dans les coeurs : «Je mettrai ma loi au-dedans d'eux, et je l'écrirai sur leur coeur, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple» (v. 33). Sous la première alliance, comme aussi dans la famille d'Abraham, la relation avec Dieu pouvait n'être qu'extérieure. Le peuple d'Israël a pu compter — tout au moins à certaines époques — une multitude de personnes dont le coeur était éloigné de Dieu, alors qu'un bien petit nombre seulement avaient la foi et le craignaient. Dans les temps glorieux qu'annonce le prophète, il n'en sera pas ainsi : «ils n'enseigneront plus chacun son prochain, et chacun son frère, disant : Connaissez l'Éternel ; car ils me connaîtront tous, depuis le petit... jusqu'au grand» (v. 34). En ce jour-là, «la terre sera pleine de la connaissance de l'Éternel, comme les eaux couvrent le fond de la mer» (És. 11:9).

De plus, la nouvelle alliance est fondée, comme l'indique Hébreux 9:14 à 17, sur la mort de Christ à la croix ; son sang est «le sang de la nouvelle alliance (*)» (Marc 14:24). C'est sur cette base que Dieu pourra accorder aux siens un pardon entier : «Je pardonnerai leur iniquité, et je ne me souviendrai plus de leur péché» (Jér. 31:34).

(*) Le fait que le Seigneur emploie une expression en rapport avec Israël n'a rien d'étonnant. Dans les versets précédents, il a célébré la pâque avec ses disciples et au verset suivant il parle du royaume de Dieu. Les enseignements du Seigneur dans les évangiles, surtout dans les trois premiers, sont essentiellement dans un cadre juif.

Les bénédictions qu'apportera cette alliance sont moralement très proches de l'évangile de la grâce tel que nous le connaissons, mais la nouvelle alliance elle-même sera faite avec Israël, comme le précisent les passages de Jérémie 31 et de Hébreux 8 : «J'établirai avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda...», «je conclurai pour la maison d'Israël et pour la maison de Juda...». Il n'est jamais question d'alliance avec l'Église. Ceux qui croient en Jésus aujourd'hui sont retirés soit d'entre les Juifs soit d'entre les nations pour constituer l'assemblée. Ils sont individuellement au bénéfice des bénédictions spirituelles de la nouvelle alliance, mais en aucune manière des bénédictions terrestres qu'elle apportera.

Et ces dernières sont entièrement futures. Bien que le sang de la nouvelle alliance ait été versé, la relation actuelle d'Israël avec Dieu est celle d'un peuple mis de côté pour un temps. Ce peuple est encore «Lo-Ammi» (cf. Osée 1:9 et 2:23). «Leurs entendements ont été endurcis, car jusqu'à aujourd'hui, dans la lecture de l'ancienne alliance, ce même voile demeure sans être levé, lequel prend fin en Christ. Mais jusqu'à aujourd'hui, lorsque Moïse est lu, le voile demeure sur leur coeur ; mais quand il se tournera vers le Seigneur, le voile sera ôté» (2 Cor. 3:14, 15) (*).

(*) Au verset 6 du même chapitre, l'apôtre Paul s'intitule ministre de la nouvelle alliance. Au verset 14 il parle de la lecture de l'ancienne alliance. Il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'en grec, comme le signale une note à Hébreux 9:16, alliance et testament sont le même mot. Ainsi, ce passage de 2 Corinthiens 3, comme celui de Hébreux 9, peuvent bien être à l'origine des appellations Ancien et Nouveau Testament. Ce qui ne veut certainement pas dire que nous devons identifier ces deux parties de la Bible à l'ancienne et à la nouvelle alliance !

Le prophète Ézéchiël, à peu près contemporain de Jérémie, parle aussi de la nouvelle alliance : «Je ferai avec eux une alliance de paix ; ce sera, avec eux, une alliance éternelle» (37:26). Dans cette partie de son livre, il annonce le retour d'Israël dans sa terre (34:13), son rétablissement comme peuple de Dieu (34:30), l'oeuvre de Dieu dans les coeurs, ôtant le «coeur de pierre» et donnant un «coeur de chair» (36:26) ; il annonce le règne du Messie (34:23 ; 37:24) et le sanctuaire de l'Éternel de nouveau au milieu d'Israël, et cela pour toujours (37:26). Ces passages montrent clairement que la nouvelle alliance ne sera véritablement effective que dans un jour à venir, même si «le sang de la nouvelle alliance» a déjà été répandu.

Rappelons que les bénédictions de l'Église, ou de ceux qui la composent, dépassent celles de la nouvelle alliance. L'union des croyants avec Christ par le Saint Esprit, telle qu'elle est décrite notamment dans l'épître aux Éphésiens, est un privilège exclusif des chrétiens. En outre, les croyants de l'époque actuelle sont des étrangers sur la terre ; ils suivent un Sauveur rejeté et méprisé du monde. Le résidu d'Israël qui héritera du royaume millénaire, de même que les gens des nations qui y auront part, n'y seront nullement des étrangers. Sur une terre purifiée par les jugements, ils seront les sujets d'un Christ glorieux dont l'autorité sera reconnue de tous.

5.4 Liens entre ces trois alliances

Les trois alliances que nous venons de considérer correspondent à trois dispensations de Dieu envers Israël ou ses ascendants directs : celle des patriarches, celle de la loi, et le Millénium. Malgré les grandes différences qu'il y a entre ces alliances et ces dispensations, on discerne dans la succession des alliances le développement des merveilleux desseins de Dieu. Vues ensemble, elles nous présentent cette mise à part, cette bénédiction, qui plonge ses racines dans les promesses faites à Abraham, qui se manifeste au cours de l'histoire passée d'Israël, en dépit de ses infidélités, et qui s'épanouit pleinement dans le Millénium. Dans plusieurs passages de l'Écriture, l'alliance de Dieu avec Abraham est présentée comme l'origine de toutes les bénédictions d'Israël, qu'il s'agisse de sa délivrance d'Égypte et de son introduction dans le pays promis, ou de sa restauration future.

C'est ainsi que nous lisons au début de l'Exode : «Dieu ouït leur gémissement, et Dieu se souvint de son alliance avec Abraham, avec Isaac et avec Jacob. Et Dieu regarda les fils d'Israël, et Dieu connut leur état» (2:24, 25). «J'ai aussi entendu le gémissement des fils d'Israël, que les Égyptiens font servir, et je me suis souvenu de mon alliance» (6:5).

En Lévitique 26 déjà, après la description de la faillite d'Israël sur le terrain de sa responsabilité, la restauration finale du peuple est annoncée. Et Dieu relie celle-ci aux promesses faites aux patriarches : «Je me souviendrai de mon alliance avec Jacob, et aussi de mon alliance avec Isaac, et... de mon alliance avec Abraham, et je me souviendrai de la terre» (v. 42). De la même manière, on lit dans un prophète : «Tu accompliras envers Jacob ta vérité, envers Abraham ta bonté, que tu as jurées à nos pères dès les jours d'autrefois» (Michée 7:20). Voir aussi Luc 1:72.

Mais cette restauration finale du peuple, c'est-à-dire les bénédictions de la nouvelle alliance, sont aussi reliées à l'ancienne alliance. Non pas, bien sûr, à la responsabilité de l'homme sous la loi, mais au déploiement de la bonté de Dieu envers ceux qu'il avait rachetés et dont il avait bien voulu faire son peuple. «Même alors, quand ils seront dans le pays de leurs ennemis, je ne les mépriserai pas et je ne les aurai pas en horreur pour en finir avec eux, pour rompre mon alliance avec eux ; car moi, je suis l'Éternel, leur Dieu ; et je me souviendrai en leur faveur de l'alliance faite avec leurs ancêtres, lesquels j'ai fait sortir du pays d'Égypte, sous les yeux des nations, pour être leur Dieu» (Lév. 26:44, 45). «Je me souviendrai de mon alliance avec toi dans les jours de ta jeunesse, et j'établirai pour toi une alliance éternelle» (Ézéch. 16:60).

Du côté du peuple, la faillite : «Ils ont transgressé les lois, changé le statut, violé l'alliance éternelle» (És. 24:5) ; mais du côté de Dieu, le triomphe de la grâce : «Car les montagnes se retireraient et les collines seraient ébranlées, que ma bonté ne se retirerait pas d'avec toi, et que mon alliance de paix ne serait pas ébranlée, dit l'Éternel, qui a compassion de toi» (És. 54:10).

5.5 L'alliance avec David

Cependant, la bénédiction finale d'Israël est inséparable de ce que Dieu appelle : mon alliance avec David.

Historiquement, cette alliance nous est présentée en 2 Samuel 7 (ou 1 Chroniques 17). Le roi la rappelle dans ses «dernières paroles» : «Il a établi avec moi une alliance éternelle, à tous égards bien ordonnée et assurée, car c'est là tout mon salut et tout mon plaisir, quoiqu'il ne la fasse pas germer» (2 Sam. 23:5). C'est une alliance de caractère inconditionnel, comme celle que Dieu a faite avec Abraham : «J'ai fait alliance avec mon élu, j'ai juré à David, mon serviteur : J'établirai ta semence pour toujours, et j'édifierai ton trône de génération en génération... Je ferai de lui le premier-né, le plus élevé des rois de la terre. Je lui garderai ma bonté à toujours, et mon alliance lui sera assurée... Si ses fils abandonnent ma loi et ne marchent pas dans mes ordonnances... je visiterai leur transgression avec la verge... mais je ne retirerai pas de lui ma bonté... Je ne violerai point mon alliance, et je ne changerai pas ce qui est sorti de mes lèvres» (Ps. 89:3, 4, 27-34).

Les descendants de David qui se sont succédé sur le trône ont, à de rares exceptions près, contribué à la ruine d'Israël ; ils n'ont pas amené la bénédiction promise, bien au contraire ! Mais il en sera autrement du «rejeton» qui sortira «du tronc d'Isaï», quand l'Éternel «rassemblera les exilés d'Israël, et réunira les dispersés de Juda, des quatre bouts de la terre» (És. 11:1-12 — lire tout le passage). C'est par le moyen du Messie que la bénédiction parviendra à Israël : «Je ferai avec vous une alliance éternelle, les grâces assurées de David» (És. 55:3). À plus d'une reprise, les prophètes rappellent cette alliance avec David, inséparable de la nouvelle alliance : «En ces jours-là et en ce temps-là, je ferai germer à David un Germe de justice, et il exercera le jugement et la justice dans le pays» (Jér. 33:15 — voir aussi v. 16-26). «Et je susciterai sur eux un pasteur qui les paîtra, mon serviteur David : lui les paîtra, et lui sera leur pasteur. Et moi, l'Éternel, je serai leur Dieu, et mon serviteur David sera prince au milieu d'eux... Et je ferai avec eux une alliance de paix» (Ézéch. 34:23-25 — voir aussi 37:24-27).

6 Chapitre 5 — Le royaume de Dieu

6.1 Introduction

Dieu, parce qu'il est Dieu, le Créateur, possède l'autorité sur toutes choses. En tout temps, il tient tout entre ses mains. Dans ce sens, il est parfois appelé Roi, et son autorité royaume (cf. Ps. 22:28 ; 103:19 ; Dan. 4:3, 34, 37). Mais les mots royaume de Dieu évoquent quelque chose qui n'a pas été de tout temps. Il était dans les plans de Dieu d'établir son autorité sur la terre, de manière qu'elle y soit reconnue publiquement et officiellement. Et c'est entre les mains du Fils de l'homme qu'il veut la placer, selon le psaume 8. Le royaume de Dieu est la réalisation de ce dessein.

Les expressions «royaume de Dieu» (*), «royaume des cieux», «mon royaume», etc. sont fréquentes dans le Nouveau Testament, tout particulièrement dans la bouche du Seigneur. On peut être quelque peu déconcerté par leur apparente diversité de sens. Quand nous lisons : «Quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un petit enfant, n'y entrera point» (Marc 10:15), nos pensées se portent sur le ciel. Quand nous lisons les paraboles de Matthieu 13 : «Le royaume des cieux est semblable à un grain de moutarde... à du levain... à un trésor caché... à un marchand qui cherche de belles perles...», nos pensées s'orientent vers l'état actuel de la chrétienté ou vers l'Église. Quand nous entendons le Seigneur dire à ses disciples : «Et moi, je vous confère un royaume comme mon

Père m'en a conféré un, afin que... vous soyez assis sur des trônes, jugeant les douze tribus d'Israël» (Luc 22:29), nous pensons au Millénium.

(*) Beaucoup de paroles du Seigneur sont rapportées dans Matthieu avec «royaume des cieux» et dans un autre évangile avec «royaume de Dieu». Cela suffit pour indiquer que le sens général de ces expressions est le même. Nous dirons quelques mots plus loin sur ce qui distingue leur emploi.

Les choses s'éclaircissent lorsqu'on saisit que le royaume de Dieu est intimement lié à la venue de Christ sur la terre. C'est, selon les prophéties de l'Ancien Testament, l'ère qui doit être introduite par la venue du Messie pour Israël, et par la domination universelle du Fils de l'homme. Cette ère est caractérisée par l'autorité de Dieu établie et reconnue officiellement sur la terre, et par une abondance de bénédictions.

Lors de sa première venue, le Seigneur Jésus proclame que le temps est accompli et que le royaume de Dieu s'est approché. Mais voilà que le Roi est rejeté et crucifié. Un état de choses nouveau, que l'Ancien Testament n'avait pas révélé, est alors introduit. Le royaume est établi sous une forme mystérieuse et transitoire, le Roi étant dans le ciel, et ses sujets sur la terre. Pendant ce temps, les droits du Roi ne sont reconnus que de ceux qui l'ont reçu par la foi, et eux-mêmes sont des étrangers sur la terre. Les Juifs perdent pour un temps leurs privilèges particuliers et le salut est offert à toutes les nations. L'Église se constitue.

Après le temps de l'Église, par la seconde venue de Christ — sa venue avec puissance et avec gloire — les plans de Dieu concernant le royaume s'accomplissent en plénitude.

Le sujet du royaume est donc étroitement lié à celui des dispensations.

— Durant la dispensation de la loi, le royaume est annoncé comme une chose future.

— Durant la vie du Seigneur sur la terre, le royaume est proposé, mais rejeté : «Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous» (Luc 19:14). Le plein accomplissement du royaume est différé.

— Durant le temps de l'Église, le royaume existe, mais sous une forme mystérieuse. Israël comme peuple est mis de côté pour un temps, et l'évangile est prêché à toutes les nations.

— Lors du Millénium, le royaume est établi en gloire. C'est le temps du «rétablissement de toutes choses dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes de tout temps» (Act. 3:21), la glorieuse réponse de Dieu à l'introduction du péché dans le monde.

6.2 L'annonce du royaume, dans l'Ancien Testament

Après le premier roi d'Israël — Saül, le roi selon le cœur de l'homme — Dieu choisit David, «un homme selon son cœur», et lui donne la royauté sur son peuple. Il agit envers lui selon sa grâce souveraine. Non seulement il comble David de ses faveurs, mais il fait une alliance avec lui — une alliance inconditionnelle, comme celle qu'il avait faite avec Abraham. Il lui dit : «Quand tes jours seront accomplis et que tu dormiras avec tes pères, je susciterai après toi ta semence... et j'affermirai son royaume. Lui, bâtitra une maison à mon nom ; et j'affermirai le trône de son royaume pour toujours. Moi, je lui serai pour père, et lui me sera pour fils... Et ta maison et ton royaume seront rendus stables à toujours devant toi, ton trône sera affermi pour toujours» (2 Sam. 7:12-16). Salomon a bien eu le privilège d'hériter du trône de David et de bâtir une maison pour l'Éternel, mais la fin de son règne a été une faillite. Et ses descendants n'ont eu la royauté que pendant quelques siècles. Ce n'est qu'en Christ, le Fils de Dieu, que les promesses faites à David se réaliseront parfaitement. Dans le récit de 1 Chroniques 17, parallèle à celui de 2 Samuel 7, l'Éternel ne dit pas seulement ton royaume (celui de David) et son royaume (celui du fils de David), mais mon royaume (v. 14). Le royaume de David et celui de son fils s'identifient avec le «royaume de l'Éternel» (cf. 1 Chron. 28:5).

Le prophète Daniel nous conduit plus loin. Tout d'abord, par l'interprétation du songe de la grande statue aux pieds de fer et d'argile, il nous montre toutes les autorités terrestres définitivement balayées devant celle que Dieu établira : «Et dans les jours de ces rois, le Dieu des cieux établira un royaume qui ne sera jamais détruit ; et ce royaume ne passera point à un autre peuple ; il broiera et détruira tous ces royaumes, mais lui, il subsistera à toujours» (Dan. 2:44). Ensuite, au chapitre 7, le prophète nous fait voir «quelqu'un comme un fils d'homme» s'approchant de «l'Ancien des jours» et recevant «la domination, et l'honneur, et la royauté», pour que tous les peuples, les peuplades et les langues, le servent. «Sa domination est une domination éternelle, qui ne passera pas, et son royaume, un royaume qui ne sera pas détruit» (v. 13, 14). Celui qui règne ici, ce n'est plus le Fils de David (bien que ce soit la même personne), c'est le Fils de l'homme. L'étendue de sa domination, ce n'est plus Israël et les nations voisines, c'est toute la terre. Le même chapitre 7 nous montre en outre «des saints» qui reçoivent et qui possèdent le royaume (v. 18, 22, 27).

L'Ancien Testament ne va pas au-delà de ce règne glorieux, et utilise pour le décrire les expressions «éternel», «à jamais», «qui subsiste à toujours», «qui n'est jamais détruit». Ce royaume n'aura pas de fin, dans le sens que rien sur la terre ne pourra en arrêter le cours. Nous savons par le Nouveau Testament qu'il durera mille ans (Apoc. 20:1-7), d'où son nom de Millénium.

De nombreuses prophéties décrivent ce règne de justice et de paix sous le sceptre du Messie (voir, entre autres passages, Psaume 101, Ésaïe 2:2-4 et 11:1-10, Jérémie 32:37 à 33:18, Ézéchiël 40 à 48). C'est la bénédiction finale de la terre, introduite par le jugement de tout ce qui s'oppose à Dieu. En fait, l'Ancien Testament lie tout ce que Dieu peut avoir en réserve pour ses saints — la bénédiction, la vie, le bonheur, la gloire — à ce royaume qu'il établira sur la terre.

6.3 La prédication du royaume, dans les Évangiles

Ce qui précède explique le sens général que l'expression royaume de Dieu a encore dans le Nouveau Testament. Dans ce sens général, les expressions «entrer dans le royaume», «hériter de la vie éternelle» et «être sauvé» sont pratiquement équivalentes. On le voit par exemple dans l'histoire du jeune homme riche. Il s'informe pour savoir ce qu'il doit faire pour «avoir la vie éternelle» ; le Seigneur lui parle «d'entrer dans la vie», puis il dit aux disciples la difficulté pour un riche «d'entrer dans le royaume de Dieu» ; les disciples se demandent alors qui peut «être sauvé» ; dans sa conclusion, le Seigneur parle «d'hériter de la vie éternelle» (Matt. 19:16, 17, 23, 24, 25, 29). Dans les épîtres, l'expression «hériter du royaume de Dieu» est aussi employée dans le même sens (cf. 1 Cor. 6:9, 10 ; Gal. 5:21).

Lorsque le Seigneur Jésus est venu sur la terre, l'empire romain (celui que représentent les pieds de la statue de Daniel 2) avait le pouvoir universel. Tout était prêt pour que «la pierre... détachée sans mains» broie la statue et devienne «une grande montagne qui remplit toute la terre», c'est-à-dire pour que le Christ établisse son règne.

L'ange annonce à Marie : «Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut ; et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; et il régnera sur la maison de Jacob à toujours, et il n'y aura pas de fin à son royaume» (Luc 1:32, 33). Sa venue est envisagée d'abord pour Israël.

Lorsque Jésus paraît, Jean le Baptiseur, puis le Seigneur lui-même, et enfin ses disciples, proclament le message : «Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché» (Matt. 3:2 ; 4:17 ; 10:7). Dans le Sermon sur la montagne, le Seigneur explique les principes moraux du royaume (Matt. 5 à 7). Puis il va «par toutes les villes et par les villages, enseignant... et prêchant l'évangile du royaume, et guérissant toute maladie et toute langueur» (9:35).

6.4 Le rejet du Roi

Mais très tôt l'hostilité des Juifs se manifeste, hostilité qui n'est d'ailleurs que celle de l'homme à l'égard de Dieu. «La lumière luit dans les ténèbres ; et les ténèbres ne l'ont pas comprise» (Jean 1:5). Au patient travail d'amour du Seigneur, à sa bonté incomparable envers les malheureux, répond la dureté du cœur humain. Pourquoi ? — «Les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs oeuvres étaient mauvaises» (Jean 3:19).

L'évangile de Matthieu, tout particulièrement, nous montre l'historique de ce rejet. En raison de celui-ci, à partir du chapitre 13, le Seigneur expose par des paraboles ce qu'il appelle «les mystères du royaume des cieux» (13:11). Le Roi étant rejeté, le royaume prend une forme particulière, qui n'avait pas été révélée précédemment. Les enseignements du Christ vont être reçus par les uns et rejetés par les autres, de sorte que le monde va être semblable à un champ dans lequel l'ivraie est mêlée au bon grain (13:37, 38).

Le Roi va être caché dans les cieux pour un temps, objet de foi pour les siens. «Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre», dit-il (28:18) ; mais cette autorité ne va être reconnue que par ceux qui l'ont reçu personnellement comme leur Sauveur. L'expression «royaume des cieux» évoque ce caractère particulier du royaume dont le Roi est dans le ciel, alors que ses sujets sont dans un monde qui, de façon générale, le rejette et les rejette. Déjà dans le Sermon sur la montagne, le Seigneur parle de la récompense céleste et future de ceux qui sont actuellement persécutés à cause de la justice ou à cause de lui : «Votre récompense est grande dans les cieux», dit-il (Matt. 5:10-12). Ce monde traitera les disciples du royaume comme il a traité le Seigneur. Nous devons savoir que «c'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu» (Act. 14:22).

6.5 La porte du royaume ouverte aux nations

Cependant, en raison du rejet du Messie par les Juifs, «le salut parvient aux nations» (Rom. 11:11). Dès le jour de la Pentecôte, la bonne nouvelle est proclamée dans toutes les langues. Elle est pour tous ; elle est aussi pour ceux qui étaient autrefois «sans Christ, sans droit de cité en Israël et étrangers aux alliances de la promesse, n'ayant pas d'espérance, et étant sans Dieu dans le monde» (Éph. 2:12). Pierre, qui avait reçu du Seigneur «les clefs du royaume des cieux» (Matt. 16:19), en fait usage en faveur des nations lorsque Corneille et les siens sont publiquement unis aux croyants juifs (Act. 10). Et le livre des Actes nous montre en détail comment Dieu a «ouvert aux nations la porte de la foi» (14:27).

Depuis la Pentecôte, tous ceux qui croient sont retirés soit du peuple juif soit des nations auxquelles ils appartenaient, et constituent l'assemblée de Dieu. Mais en même temps, ils sont disciples du royaume. L'apôtre Paul dit aux anciens d'Éphèse qu'il a passé parmi eux «en prêchant le royaume de Dieu» (Act. 20:25). C'est un des aspects de sa prédication (cf. v. 21, 24, 27). Aux chrétiens de Rome, il enseigne que «le royaume de Dieu n'est pas manger et boire, mais justice, et paix, et joie dans l'Esprit Saint» (Rom. 14:17). En attendant le retour du Seigneur, nous avons à marcher «d'une manière digne de Dieu qui nous appelle à son propre royaume et à sa propre gloire» (1 Thess. 2:12).

L'Église et le royaume sont deux choses différentes, mais tous ceux qui font partie de l'Église appartiennent au royaume. Ainsi, les caractères moraux que doivent porter les disciples du royaume, selon ce que le Seigneur Jésus a déjà enseigné dans les Évangiles, doivent être vus en nous.

Signalons une différence caractéristique entre le royaume et l'Église. Dans le royaume tel qu'il est décrit par la deuxième parabole de Matthieu 13, l'ivraie et le froment doivent «croître tous deux ensemble jusqu'à la moisson» (v. 30), c'est-à-dire jusqu'à «la consommation du siècle» (v. 39). Il en est ainsi parce que «le champ, c'est le monde» (v. 37). L'autorité du Roi n'est pas revendiquée sur le monde pendant toute cette période. Dans l'Église, il en est tout autrement. Le mal et «le méchant» doivent être ôtés de l'assemblée, «car le temple de Dieu est saint» (1 Cor. 5:7, 13 et 3:17). Pendant le temps de l'Église, évoqué par les sept assemblées d'Asie, le Fils de l'homme apparaît comme juge de ce qui se réclame de son nom (Apoc. 1:13). Plus tard, le même Fils de l'homme apparaît dans le ciel et lance «sa faucille sur la terre» parce que «l'heure de moissonner» est venue (Apoc. 14:15).

6.6 L'établissement du royaume de Dieu

On peut en distinguer trois étapes :

1° «Étant interrogé par les pharisiens quand viendrait le royaume de Dieu», le Seigneur leur répond : «Voici, le royaume de Dieu est au milieu de vous» (Luc 17:20, 21). Il était là dans la personne du Roi. Ainsi qu'il l'avait dit aussi : «Si moi je chasse les démons par l'Esprit de Dieu, alors le royaume de Dieu est parvenu jusqu'à vous» (Matt. 12:28).

2° Le royaume lui-même a été établi — sous la forme mystérieuse où le présentent les paraboles de Matthieu — dès l'élévation du Seigneur Jésus dans la gloire. Ceci est confirmé par Daniel 7:13, 14, où l'on voit le Fils de l'homme s'approcher de l'Ancien des jours et recevoir le royaume. De même, en Hébreux 2, Jésus est «couronné de gloire et d'honneur», Dieu «a assujéti toutes choses sous ses pieds», mais «nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujéties» (v. 7, 8).

3° Sous sa forme complète et glorieuse, le royaume ne paraîtra qu'après les jugements que nous décrit l'Apocalypse, dans les chapitres 6 à 19. L'empire romain aura été reconstitué, après une longue éclipse, pour permettre l'accomplissement exact de la prophétie de Daniel 2. L'établissement du règne est présenté de façon brève dans les versets 1 à 6 d'Apocalypse 20. Pendant les mille ans qu'il durera, Satan sera lié, dans l'impossibilité de séduire les hommes.

Cet état de félicité et de bénédiction incomparables comprendra non seulement la partie terrestre que l'Ancien Testament décrit abondamment, mais une partie céleste sur laquelle l'Écriture ne dit que peu de choses. Les croyants qui auront traversé les tribulations sans y laisser leur vie — c'est-à-dire le résidu juif et les gens des nations qui auront reçu l'évangile du royaume (Marc 13:10) — vivront cette période sur la terre. Par contre, les fidèles qui auront laissé leur vie «pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu» participeront à «la première résurrection» (Apoc. 20:4, 5). Avec les croyants qui auront été enlevés au ciel lors du retour du Seigneur, ils constitueront la partie céleste du royaume. C'est d'eux sans doute que le Seigneur parle lorsqu'il dit : «Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père» (Matt. 13:43). Et l'apôtre Paul dit : «Le Seigneur me délivrera de toute mauvaise oeuvre et me conservera pour son royaume céleste» (2 Tim. 4:18).

Aujourd'hui déjà, Christ a été «haut élevé», et a reçu «un nom au-dessus de tout nom». Mais en ce jour-là, «tout genou des êtres célestes, et terrestres, et infernaux» se ploiera devant lui, et «toute langue confessera que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père» (Phil. 2:8-11).

6.7 Le royaume remis à Dieu le Père

Les royaumes de la terre auront tous eu leur période de gloire, puis de déclin. Ils auront passé et fait place à d'autres royaumes, Dieu manifestant ainsi son jugement à l'égard de ceux qui les gouvernent (cf. Dan. 5:26-28 ; 7:11, 12). Mais bien différent sera le royaume de Christ. Après avoir évoqué les grands empires des nations, Daniel dit, en parlant du royaume donné au Fils de l'homme : «Et on lui donna la domination, et l'honneur, et la royauté, pour que tous les peuples, les peuplades et les langues, le servent. Sa domination est une domination éternelle, qui ne passera pas, et son royaume, un royaume qui ne sera pas détruit» (7:14).

Dans un sens, ce royaume est donc éternel. Ceux qui sont entrés «dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ» (2 Pierre 1:11) y sont certainement pour toujours. Et la gloire de Christ manifestée dans le royaume ne saurait avoir de fin. Cependant l'Écriture nous montre les événements qui doivent arriver «quand les mille ans seront accomplis» (Apoc. 20:7 et suivants). En relation avec le sujet de la résurrection, l'apôtre Paul évoque le moment où Christ remettra le royaume à Dieu le Père (1 Cor. 15:24-28). Ce passage nous présente le royaume comme une administration confiée par Dieu à Christ, l'Homme de ses conseils. En lui confiant le royaume, Dieu lui assujettit toutes choses, selon la prophétie du psaume 8. Or ce n'est pas seulement d'une domination de principe qu'il s'agit, mais d'une domination effective. Ainsi, «il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous les ennemis sous ses pieds» (v. 25). Et «le dernier ennemi qui sera aboli, c'est la mort» (v. 26). La mort sera contrainte de restituer toutes ses proies, puis sera elle-même jetée dans l'étang de feu (Apoc. 20:14). Et quand Christ aura achevé la tâche que Dieu lui aura confiée, «quand il aura aboli toute principauté, et toute autorité, et toute puissance» (1 Cor. 15:24), «quand toutes choses lui auront été assujetties» (v. 28), alors il remettra le royaume à Dieu le Père, dans un état de perfection.

«Alors le Fils aussi lui-même sera assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous» (v. 28). Comme homme, le Seigneur Jésus garde pour l'éternité une place de sujétion à Dieu, celle qu'il avait prise en venant sur cette terre. Cependant c'est la place de la gloire suprême et non plus celle de l'humiliation (*)

(*) «Le gouvernement médiateur de l'homme aura disparu, il sera absorbé dans la suprématie de Dieu à laquelle il n'y aura plus d'opposition... Ici, Christ nous est présenté comme déposant cette autorité qui lui a été conférée, et rentrant dans la position normale de l'humanité, dans la position d'un être assujetti à celui qui lui avait tout assujetti. Mais à travers tout, la nature divine du Christ ne change jamais, ni sa nature humaine non plus, avec cette différence que l'humiliation aura été échangée contre la gloire. Mais Dieu sera alors tout en tous, et le gouvernement spécial de l'homme dans la personne de Jésus — gouvernement auquel l'Assemblée est associée — sera fondu dans la suprématie immuable de Dieu, dans la relation finale et normale de Dieu avec sa créature.» (J.N. Darby, Études sur la Parole, 1 Corinthiens 15).

6.8 Remarque au sujet du «royaume des cieux

L'expression royaume de Dieu est générale ; elle pourrait — semble-t-il — être utilisée dans tous les contextes. Par contre, l'expression royaume des cieux a un caractère dispensationnel bien marqué — tout comme l'évangile de Matthieu où on la trouve. Car en effet, elle ne se trouve que dans cet évangile, où elle est presque toujours utilisée. Or la relation de Christ, le Messie, le Roi, avec le peuple d'Israël, et son rejet, sont particulièrement en vue dans Matthieu.

On a défini le royaume de Dieu comme la sphère morale dans laquelle les droits de Dieu sont reconnus. Quant au royaume des cieux, c'est la terre sous le gouvernement du ciel, où le Roi est caché. Lorsque le Seigneur était sur la terre, le royaume de Dieu était là, dans un sens moral ou spirituel. Mais le royaume des cieux était encore une chose future. Il n'a été établi que lorsque le Fils de l'homme a été élevé dans la gloire. Cela explique pourquoi le Seigneur emploie l'expression «royaume de Dieu» au lieu de «royaume des cieux» dans des passages comme : «le royaume de Dieu est parvenu jusqu'à vous» (Matt. 12:28) ou «le royaume de Dieu vous sera ôté» (21:43).

7 Chapitre 6 — La loi et la grâce

7.1 Deux dispensations

«Car la loi a été donnée par Moïse ; la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ» (Jean 1:17).

Plus de la moitié de la Bible a été écrite durant la dispensation de la loi, et porte les caractères de cette période. Or nous sommes dans une autre dispensation. Cela signifie-t-il que ce qui a été écrit dans les temps précédents n'est pas pour nous ? Par les nombreuses citations qu'ils font de l'Ancien Testament, le Seigneur et les apôtres y font référence comme à une autorité absolue, l'Écriture qui «ne peut être anéantie» (Jean 10:35). Jésus dit qu'il n'est pas venu pour abolir la loi ou les prophètes, mais pour les accomplir (Matt. 5:17). Et à la question : «Annulons-nous donc la loi par la foi ?», Paul répond : «Au contraire, nous établissons la loi» (Rom. 3:31).

D'une part, il y a de grands contrastes entre ces deux dispensations — le Seigneur et les apôtres les soulignent avec force — et d'autre part, il y a une unité merveilleuse dans l'ensemble de la parole de Dieu. Nous pouvons profiter pleinement de ce que Dieu a révélé autrefois, pourvu que nous laissons la lumière du Nouveau Testament briller sur les pages de l'Ancien. La confusion des dispensations de la loi et de la grâce, au cours de l'histoire de l'Église, a été la source de beaucoup de maux.

7.2 Des choses révolues

Les normes du bien et du mal découlent de la relation de l'homme avec son Créateur, et sont indépendantes des dispensations. Craindre Dieu, lui être soumis, être droit, ne pas mentir, ne pas tuer son prochain, ne pas le voler, être fidèle à son conjoint, honorer ses parents, ... ce sont des devoirs de l'homme vis-à-vis de Dieu, aussi bien avant et après la loi que durant cette dispensation. Agir de façon contraire, c'est pécher.

La loi donnée à Israël formule ces devoirs de façon très détaillée et y ajoute des règles d'ordre cérémoniel (par exemple touchant les sacrifices, les fêtes, les animaux impurs). Par l'alliance du Sinaï, le peuple d'Israël était placé dans une relation particulière avec l'Éternel, dans laquelle l'obéissance à la loi attirait sa bénédiction — et la désobéissance, sa malédiction.

Cependant, si les prescriptions morales de la loi résultent de principes divins qui sont hors du temps, ses prescriptions cérémonielles étaient pour cette dispensation-là seulement. Nous les voyons formellement mises de côté dans le Nouveau Testament, par l'autorité même du Dieu qui les avait données. Voyons trois exemples :

1° Le chapitre 10 des Actes nous relate une vision de l'apôtre Pierre, dans laquelle il apprend que la distinction entre les animaux purs et impurs n'existe plus, et que le christianisme efface les privilèges particuliers du peuple juif relativement aux autres nations. Dès lors, l'évangile va être prêché parmi toutes les nations.

2° La circoncision était le signe extérieur de la place spéciale d'Israël comme peuple de Dieu. La question de savoir s'il fallait continuer à la pratiquer a soulevé de grandes discussions parmi les chrétiens juifs du début (cf. Act. 15). Et si, d'une part, Dieu a usé d'une grande patience envers les Juifs qui avaient de la peine à se détacher de leurs rites, il a, d'autre part, conduit l'apôtre Paul à s'élever avec énergie contre ceux qui voulaient obliger les chrétiens à être circoncis. C'est l'objet de l'épître aux Galates. «Si vous êtes circoncis, Christ ne vous profitera de rien», dit l'apôtre (Gal. 5:2).

3° L'épître aux Hébreux a été écrite pour montrer aux Juifs que tout le système de la loi — en particulier la sacrificature et les sacrifices — était mis de côté. Il s'agissait «d'ordonnances charnelles imposées jusqu'au temps du redressement» (Héb. 9:10). Mais Christ étant venu, nous avons en lui le seul sacrifice capable d'ôter les péchés (10:12, 14), et le sacrificateur parfait qui «nous convenait» (7:25, 26). Ainsi, «il y a abrogation du commandement qui a précédé, à cause de sa faiblesse et de son inutilité (car la loi n'a rien amené à la perfection)» (7:18, 19).

Il ne faudrait pas déduire de tout ceci, comme plusieurs ont pensé pouvoir le faire, qu'une partie de la loi — qu'on appelle la loi cérémonielle — est révolue, alors que l'autre partie — qu'on appelle la loi morale — est encore en vigueur dans le christianisme. Le

système de la loi forme un tout, et c'est de ce système que la grâce nous affranchit : «Vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce» (Rom. 6:14). Nous reviendrons sur ce sujet.

7.3 Deux principes de justification

La différence essentielle entre la dispensation de la loi et celle de la grâce concerne le moyen par lequel l'homme peut être justifié devant Dieu.

7.3.1 1° le principe de la loi

De façon générale, l'Ancien Testament — à partir du moment où Israël est sous la loi — nous présente un Dieu qui donne la bénédiction et la vie... mais sous condition d'obéissance (*).

(*) Bénédiction et vie sont aussi des éléments de base du christianisme, mais ces mots ont alors une portée assez différente.

Dans le Lévitique, Dieu avertit son peuple : «Vous garderez mes statuts et mes ordonnances, par lesquels, s'il les pratique, un homme vivra» (Lév. 18:5). Dans le Deutéronome, il commande à son peuple de l'aimer, de marcher dans ses voies, de garder ses commandements, et il ajoute : «afin que tu vives et que tu multiplies, et que l'Éternel ton Dieu te bénisse dans le pays où tu entres pour le posséder» (Deut. 30:16). Et plus loin : «J'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisis la vie, afin que tu vives, toi et ta semence, en aimant l'Éternel, ton Dieu, en écoutant sa voix, et en t'attachant à lui ; car c'est là ta vie et la longueur de tes jours» (v. 19).

Quant à la justice, Moïse dit : «Ce sera notre justice, que nous prenions garde à pratiquer tous ces commandements devant l'Éternel» (Deut. 6:25).

Les Israélites ont-ils pu acquérir par ce moyen la vie, la bénédiction, la justice ? Certainement pas, mais la réponse claire à cette question n'a été donnée que lors de la venue de Jésus. En attendant, ceux qui ont marché dans la crainte de Dieu et dans le respect de ses commandements, ceux qui se sont confiés en Dieu, sont appelés des justes. Ce sont eux que Dieu bénit (Ps. 5:12 ; Prov. 10:6), eux dont il prend soin (Ps. 34:15, 17, 19), eux qu'il reconnaît comme ses «saints» et ses «serviteurs» (Ps. 34:9, 22).

7.3.2 2° Le principe de la foi

«Moïse décrit la justice qui vient de la loi : L'homme qui aura pratiqué ces choses vivra par elles» (Rom. 10:5). Et en grand contraste avec cela, l'apôtre Paul décrit «la justice qui est sur le principe de la foi» (v. 6). Ces deux justices sont fondées sur des principes aussi différents que possible : d'un côté la loi et les oeuvres qu'elle réclame, de l'autre la foi en Christ et l'oeuvre qu'il a accomplie.

Dans l'une de ses prédications aux juifs, l'apôtre Paul dit : «Sachez donc... que par lui (Jésus) vous est annoncée la rémission des péchés, et que de tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit est justifié par lui» (Act. 13:38, 39).

Les chrétiens de Galatie — qui n'étaient pas des juifs — avaient reçu l'évangile par le ministère de Paul. Peu de temps après, sous l'influence de docteurs judaïsants, ils étaient en grand danger d'abandonner le vrai terrain de la grâce, en mêlant à celle-ci des éléments de la loi. Très anxieux à leur sujet, l'apôtre Paul leur écrit : «L'homme n'est pas justifié sur le principe des oeuvres de loi, ni autrement que par la foi en Jésus Christ... Sur le principe des oeuvres de loi nulle chair ne sera justifiée» (Gal. 2:16). «Ô Galates insensés, qui vous a ensorcelés ?» (3:1). «Tous ceux qui sont sur le principe des oeuvres de loi sont sous malédiction ; car il est écrit : Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire» (3:10). La loi ne peut se contenter d'une obéissance partielle ou approximative ! Mais «Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous» (3:13).

Dans l'épître aux Romains, l'apôtre établit d'abord la culpabilité de toutes les classes d'êtres humains ; puis il déploie le merveilleux plan de salut de Dieu. «Maintenant, sans loi, la justice de Dieu est manifestée, témoignage lui étant rendu par la loi et par les prophètes (*), la justice... de Dieu par la foi en Jésus Christ» (Rom. 3:21, 22). «Sans loi», sans que les oeuvres de la loi soient réclamées à l'homme, sans qu'il apporte quoi que ce soit de ses mérites, Dieu le justifie, s'il croit en Jésus. Et Dieu est juste en le faisant (v. 26), parce qu'il justifie sur la base de l'oeuvre expiatoire accomplie par Jésus à la croix. Ainsi, nous sommes «justifiés gratuitement par sa grâce» (v. 24). L'apôtre insiste sur le contraste entre le principe des oeuvres et celui de la foi : «À celui qui ne fait pas des oeuvres, mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice» (4:5). «Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu...» (5:1-3).

(*) «La loi et les prophètes» — ici : les écrits de l'Ancien Testament — avaient déjà rendu témoignage à l'avance, quoique de façon plus ou moins voilée au fait que Dieu justifierait les croyants sur un autre principe que celui de la loi.

L'apôtre Paul avait une douleur continuelle dans son coeur en pensant aux Israélites, ses frères selon la chair, qui n'étaient pas sauvés (9:1-3). Il leur rend témoignage qu'ils avaient «du zèle pour Dieu, mais non selon la connaissance» (10:2). Dans les pays christianisés, combien de personnes aujourd'hui sont dans la même situation ! En effet, poursuit l'apôtre, «ignorant la justice de Dieu et cherchant à établir leur propre justice, ils ne se sont pas soumis à la justice de Dieu. Car Christ est la fin de la loi pour justice à tout croyant» (10:3, 4). Ceux qui cherchent à établir leur propre justice — sur la base de leurs bonnes oeuvres ou de leurs mérites — sont, relativement à la justice de Dieu, à la fois ignorants et insoumis. Ils ignorent les exigences de cette justice, qui ne peut laisser dans l'oubli le moindre manquement ; et ils ne se soumettent pas au seul moyen de salut que Dieu offre.

7.4 La bénédiction et la vie

Nous nous sommes arrêtés sur l'immense différence entre la loi et la grâce quant au moyen d'obtenir la bénédiction et la vie — dans un cas, l'obéissance aux commandements de Dieu, dans l'autre, la foi en Christ. Mais il y a encore une autre différence. Elle se trouve dans ce que représentent les mots bénédiction et vie, dans chacun des cas.

Les bénédictions promises à Israël étaient surtout terrestres : richesse, paix, prospérité matérielle (Deut. 28:1-14 ; 30:15). Par contre, les bénédictions chrétiennes sont essentiellement spirituelles (Éph. 1:3). Sur la terre où Jésus a été rejeté, le croyant fidèle doit s'attendre à une place qui ressemble à celle de son Maître. Ses trésors sont dans les cieux, non sur la terre.

De la même manière, la vie que Dieu promettait à celui qui gardait la loi n'était pas révélée comme la vie éternelle, mais plutôt comme une longue vie sur la terre (Ex. 20:12 ; Deut. 30:20 ; Prov. 3:2). Le Nouveau Testament nous présente la vie éternelle en liaison étroite avec le Fils de Dieu : «Lui est le Dieu véritable et la vie éternelle» ; «Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils : Celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie» (1 Jean 5:20, 11, 12). Dieu mettra sans doute les croyants de l'Ancien Testament au bénéfice de l'oeuvre de Christ, mais il ne pouvait le révéler clairement avant sa venue sur la terre. Ces croyants ont aussi reçu la vie divine non par l'obéissance à la loi, mais sur le principe de la foi.

7.5 La justice

Il y a aussi une grande différence entre la portée du mot justice dans l'Ancien Testament et dans le Nouveau. Les livres des Psaumes et des Proverbes, en particulier, parlent très souvent du juste (en contraste avec le méchant, l'impie, le pécheur, le moqueur, etc.). Ces

mots juste et justice se rapportent en général à un état pratique de crainte de Dieu et de confiance en lui, d'où découle une marche éloignée du mal. Il s'agit de justice pratique.

De son côté, le Nouveau Testament insiste avec force sur le fait qu'«il n'y a point de juste, non pas même un seul... car tous ont péché» (Rom. 3:10, 23). Mais «Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu» (1 Pierre 3:18). Ceux qui, en raison de leurs péchés, étaient des «injustes» sont déclarés «justes» par Dieu lui-même. Ils sont «justifiés», justifiés gratuitement par sa grâce. Il ne s'agit pas seulement de justice, mais de «justification».

Il n'est donc plus question de leur propre justice, de celle que leurs oeuvres pourraient — ou plutôt ne pourraient pas — leur procurer. Il est question d'une justice qui leur est «comptée» par Dieu, le juste Juge, en raison de leur foi (Rom. 4:5, 11). Nous en avons le modèle en Abraham (donc avant la loi) : «Abraham crut Dieu, et cela lui fut compté à justice» (Rom. 4:3).

Sous la loi, il s'agissait de la justice de l'homme. Sous la grâce, il s'agit de la justice de Dieu. À la croix, le Seigneur Jésus a été notre substitut devant le Dieu juste et saint. Il a répondu devant lui de tous les péchés que nous avons commis, comme aussi de la source corrompue dont ils proviennent : il a été «fait péché pour nous, afin que nous devenions justice de Dieu en lui» (2 Cor. 5:21). Il «nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté, et rédemption» (1 Cor. 1:30). C'était un acte de justice de la part de Dieu de faire subir à Christ tout le jugement que nous méritons. C'était aussi un acte de sa justice de ressusciter et d'élever dans la gloire Celui qui l'avait pleinement glorifié dans sa mort sur la croix. Et c'est encore un acte de la justice de Dieu de déclarer justes ceux qui croient en Jésus, ceux pour lesquels il a souffert.

Ainsi, nous sommes sauvés sur le fondement de la justice de Dieu, et non sur celui d'une dérogation à sa justice (qui d'ailleurs serait impossible).

7.6 Pourquoi donc la loi ?

La loi n'avait pas «le pouvoir de faire vivre» (Gal. 3:21). «Elle était faible par la chair» (Rom. 8:3) — appliquée à la chair, elle ne pouvait amener aucun bon résultat. Elle était bonne en elle-même (Rom. 7:12), comme juste expression des exigences de Dieu envers l'homme naturel, mais elle demandait le bien de ceux qui étaient incapables de l'accomplir, et elle interdisait le mal à ceux qui ne pouvaient pas s'empêcher de le faire. On comprend que la question soit posée : «Pourquoi donc la loi ?» (Gal. 3:19).

On trouve la réponse dans les épîtres aux Galates et aux Romains. La loi «a été ajoutée à cause des transgressions» (Gal. 3:19), c'est-à-dire «dans le but de faire ressortir le mal par des transgressions» (cf. note de la version Darby). Elle est «intervenue afin que la faute abondât ; mais là où le péché abondait, la grâce a surabondé» (Rom. 5:20). Les deux termes ajoutée et intervenue évoquent le fait qu'après l'époque des patriarches, dans laquelle les promesses de Dieu assuraient ses dons à ceux en qui habitait la foi (cf. Gal. 3:18), il a plu à Dieu d'introduire pour un temps une chose nouvelle, qui était la loi.

La fonction de la loi était de faire connaître le péché : «par la loi est la connaissance du péché» ; «je n'aurais pas connu le péché, si ce n'avait été par la loi» (Rom. 3:20 ; 7:7).

La loi était un test de l'homme, de sa nature corrompue, de ce que Paul appelle «le péché» en Romains 7. Il fallait que le péché «paraisse péché» ; il fallait que, «par le commandement», il devienne «excessivement pécheur» (v. 13). La loi était donc une expérience que Dieu faisait avec l'homme — avec Israël comme représentant de l'humanité — pour manifester son état irrémédiable de perdition. Elle était nécessaire pour l'homme, non pour Dieu, qui connaissait toutes choses à l'avance.

7.7 La grâce de Dieu durant la dispensation de la loi

Si Dieu n'avait pas manifesté sa grâce au cours de la dispensation de la loi, le peuple d'Israël n'aurait pas subsisté un seul jour ! Voyons quelques témoignages de cette grâce dans l'Ancien Testament.

1° L'établissement du veau d'or, au moment même où la loi était donnée, attirait sur le peuple un jugement total et définitif. Mais en réponse à l'intercession de Moïse, Dieu a exercé la miséricorde — d'ailleurs en même temps que le jugement — envers le peuple qui était appelé de son nom (Ex. 32 à 34). Il est remarquable de voir que Moïse, le législateur, avait une connaissance profonde de la grâce et de la bonté de Dieu. Combien de fois le voyons-nous faire appel à la miséricorde divine, au cours des quarante ans de la traversée du désert ! (voir par ex. Nomb. 14:17-20). L'Éternel déclare qu'il aurait détruit son peuple, «si Moïse, son élu, ne s'était pas tenu à la brèche devant lui, pour détourner sa fureur» (Ps. 106:23). Outre l'intercession de Moïse, Dieu avait encore d'autres raisons d'user de miséricorde envers son peuple. Il tenait les promesses qu'il avait faites à Abraham, Isaac et Jacob (Deut. 9:5). Il se devait aussi de prendre soin de sa gloire devant les nations qui savaient qu'il était le Dieu d'Israël (Ézécl. 20:9, 14, 22).

Juste avant l'entrée en Canaan, nous entendons le conducteur rappeler au peuple sur quelle base il va recevoir le pays : «Sache que ce n'est pas à cause de ta justice que l'Éternel, ton Dieu, te donne ce bon pays pour le posséder ; car tu es un peuple de cou roide» (Deut. 9:6). Ce peuple était sous la loi, mais ce n'était pas sur «le principe des oeuvres de loi» qu'il héritait de la bénédiction.

2° L'institution des sacrifices était, en elle-même, une manifestation de la grâce de Dieu. Lorsqu'un homme avait péché, il devait amener à l'autel un animal sans défaut, poser la main sur sa tête en signe d'identification, et l'égorger. «Et le sacrificateur fera propitiation pour lui, pour son péché qu'il a commis ; et il lui sera pardonné» (Lév. 4:35). Il devait aussi confesser son péché (5:5). Nous savons aujourd'hui qu'«il est impossible que le sang de taureaux et de boucs ôte les péchés» (Héb. 10:4). Mais les sacrifices étaient des figures de l'oeuvre de Christ, et Dieu en tenait compte à cause de la valeur de ce qu'ils représentaient. Le grand principe de la substitution (le fait que quelqu'un prend la place du coupable sous le jugement de Dieu) était ainsi placé devant les consciences, en attendant la manifestation de «l'Agneau de Dieu».

3° En lisant les psaumes de David, nous sommes frappés de voir que, par l'enseignement du Saint Esprit, sa foi s'élevait bien au-dessus du système de la loi. Dans le psaume 51, où il confesse sa grave faute, il réalise que Dieu attend du pécheur quelque chose de beaucoup plus profond qu'un sacrifice pour le péché. «Car tu ne prends pas plaisir aux sacrifices, autrement j'en donnerais ; l'holocauste ne t'est point agréable : Les sacrifices de Dieu sont un esprit brisé. Ô Dieu ! tu ne mépriseras pas un coeur brisé et humilié» (v. 16, 17). La repentance est placée devant nous avec une clarté qui approche celle du Nouveau Testament. Et, ainsi que le souligne l'apôtre Paul, «David... exprime la béatitude de l'homme à qui Dieu compte la justice sans oeuvres : Bienheureux ceux dont les iniquités ont été pardonnées et dont les péchés ont été couverts ; bienheureux l'homme à qui le Seigneur ne compte point le péché» (Rom. 4:6-8 citant Ps. 32:1, 2). Ce passage du psaume prouve à l'évidence que David a été justifié sur le principe de la foi, et non sur celui des oeuvres. On peut même affirmer que personne, durant la dispensation de la loi, n'a été justifié autrement que par la foi. Cela ressort de la déclaration absolue de l'apôtre : «C'est pourquoi nulle chair ne sera justifiée devant lui par des oeuvres de loi» (Rom. 3:20 ; cf. Gal. 2:16). «Sans la foi il est impossible de lui plaire» (Héb. 11:6).

4° Plus le temps avance, dans l'histoire d'Israël, plus les ténèbres morales de l'homme s'accroissent, plus aussi la révélation divine se fait précise. Les prophètes annoncent l'état irrémédiable de l'homme — la faillite du peuple comme celle des individus — mais en même temps il font entendre les appels touchants d'un Dieu qui pardonne. «Reviens, Israël l'infidèle, dit l'Éternel ; je ne ferai pas peser sur vous un visage irrité, car je suis bon, dit l'Éternel ; je ne garderai pas ma colère à toujours. Seulement, reconnais ton iniquité, car tu t'es rebellée contre l'Éternel, ton Dieu» (Jér. 3:12, 13). «Revenez, fils infidèles ; je guérirai vos infidélités» (3:22). «C'est moi, c'est moi

qui efface tes transgressions à cause de moi-même ; et je ne me souviendrai pas de tes péchés» (És. 43:25). «Que le méchant abandonne sa voie, et l'homme inique, ses pensées, et qu'il retourne à l'Éternel, et il aura compassion de lui, — et à notre Dieu, car il pardonne abondamment» (55:7). Repentance, pardon — ce sont déjà des éléments de l'évangile qui va bientôt être prêché parmi toutes les nations.

Plus que cela encore, jetant un regard sur un avenir qui se rapproche, les prophètes parlent de Celui qui souffrira à cause des péchés du peuple, et qui portera leurs iniquités (És. 53:6, 8, 11).

7.8 Pas sous la loi, mais sous la grâce

Bien des chrétiens, depuis le temps des apôtres, ayant compris qu'ils ne peuvent être justifiés devant Dieu par la loi, considèrent pourtant celle-ci comme leur règle de vie. Est-ce à cela que Dieu nous appelle ? Non ! Plusieurs passages l'établissent avec clarté. Et d'abord celui-ci : «vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce» (Rom. 6:14). Nous ne sommes en aucune manière sous l'autorité de la loi. Nous sommes sous le régime merveilleux de la grâce de Dieu.

«La loi n'est pas pour le juste, mais pour les iniques et les insubordonnés, pour les impies et les pécheurs...» (1 Tim. 1:9). La loi exprime les exigences de Dieu à l'égard de l'homme naturel, et elle sert à démontrer son état de perdition. Mais elle n'est pas la motivation du juste pour sa marche dans un chemin de justice.

«Car le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce» (Rom. 6:14). Ce passage nous enseigne une chose très humiliante : c'est que si nous étions sous la loi, nous serions esclaves du péché. Pourquoi ? Parce qu'une contrainte imposée à la chair — défense ou obligation — stimule l'opposition de celle-ci. Le «péché» en nous, trouve «une occasion par le commandement», «produit toutes les convoitises», et nous «séduit» (7:8, 11). «Les passions des péchés... sont par la loi» (7:5). «La puissance du péché, c'est la loi» (1 Cor. 15:56). «Parce que la pensée de la chair est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas» (Rom. 8:7).

En Romains 7, l'apôtre Paul exprime avec la plus grande force la rupture qui est intervenue entre la loi et le croyant (les choses sont envisagées du point de vue de quelqu'un qui était sous la loi). De même que la mort d'un conjoint met fin à la relation du mariage, la mort de Christ a mis fin à toute relation entre la loi et le croyant. Comment ? Nous sommes morts avec Christ. Ainsi, relativement à la loi, nous sommes des morts. Elle n'a plus d'autorité sur nous. «Car moi, par la loi, je suis mort à la loi» (Gal. 2:19). Aux chrétiens qui se plaçaient sous un système d'ordonnances, l'apôtre demande : «Si vous êtes morts avec Christ aux éléments du monde, pourquoi, comme si vous étiez encore en vie dans le monde, établissez-vous des ordonnances, — ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas...» (Col. 2:20, 21). Dans l'image matrimoniale de Romains 7, Paul considère la loi comme l'ancien mari, et Christ comme le nouveau. On ne peut être lié aux deux à la fois.

La pensée a eu cours, dans la chrétienté, que nous sommes morts à la loi cérémonielle — la circoncision, les fêtes juives, les sacrifices, ... ayant été mis de côté — mais que nous ne sommes pas morts à la loi morale. On en a conclu que cette loi, si elle n'est pas le moyen de notre justification, est tout au moins notre règle de vie. À cela nous pouvons répondre, avec l'Écriture, que la loi forme un tout : «Je proteste de nouveau à tout homme circoncis, qu'il est tenu d'accomplir toute la loi» (Gal. 5:3). Placer les chrétiens sous une partie de la loi, qu'il s'agisse de ses cérémonies ou de ses instructions morales, c'est les placer sous la loi et les faire abandonner Christ (cf. v. 2 et 4). Ailleurs, l'apôtre écrit : «Vous avez été mis à mort à la loi par le corps du Christ, pour être à un autre,... afin que nous portions du fruit pour Dieu» (Rom. 7:4). Nous sommes «morts à la loi» et non à une partie de la loi. De plus, si l'apôtre parle de «porter du fruit pour Dieu», c'est bien de notre marche pratique qu'il est question. Un tel fruit ne peut être porté que si nous sommes entièrement délivrés du joug de la loi.

La loi demande. Christ donne. À ceux qui vivent de sa vie, il donne d'accomplir plus que ce que la loi demandait. Ceci se réalise dans la mesure où nous nous tenons nous-mêmes pour morts, et où nous nous laissons conduire par l'Esprit, la puissance de notre vie nouvelle : «afin que la juste exigence de la loi soit accomplie en nous, qui ne marchons pas selon la chair mais selon l'Esprit» (Rom. 8:4).

Nous possédons une nouvelle nature qui aime la volonté de Dieu, et c'est sa joie de l'accomplir. «Christ nous a placés dans la liberté en nous affranchissant» (Gal. 5:1). Dans la réalisation de cette liberté, nous pouvons marcher sur les traces de Christ. Or, assurément, sa vie de dévouement était beaucoup plus que l'obéissance à la loi. «Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous ; et nous, nous devons laisser nos vies pour les frères» (1 Jean 3:16). «Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché» (1 Jean 2:6).

Cependant, l'apôtre Paul nous donne un avertissement : «Vous avez été appelés à la liberté ; seulement n'usez pas de la liberté comme d'une occasion pour la chair» (Gal. 5:13). Sous prétexte de liberté, sous prétexte que nous ne sommes plus assujettis à la loi — ce qui est vrai — nous pourrions lâcher la bride à la chair. Prenons bien garde ! N'imaginons pas que ce qui était le mal autrefois puisse être le bien aujourd'hui !

7.9 Le Seigneur Jésus et la loi

«Quand l'accomplissement du temps est venu, Dieu a envoyé son Fils, né de femme, né sous la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi» (Gal. 4:4, 5).

Homme parfait, il a pleinement accompli la loi. Mais, dans son obéissance et son dévouement absolus à la volonté du Père, il a fait bien davantage que la loi ne demandait.

Lorsqu'il présente les principes moraux du royaume des cieux, il montre que la mesure divine est plus élevée que la loi. Il répète plusieurs fois : «Vous avez entendu qu'il a été dit... Mais moi je vous dis...» (Matt. 5:21 et suivants). Si certains des points qu'il mentionne se réfèrent plutôt à la tradition des Juifs, d'autres font nettement allusion à la loi. En outre, il avertit solennellement celui qui oserait supprimer l'un des «plus petits commandements» de la loi et enseigner ainsi les hommes.

Dans son enseignement et dans sa marche, le Seigneur a donc parfaitement honoré la loi. Cependant, il n'a pas, comme les prophètes, le but de ramener le peuple à la loi. Il met en évidence l'incapacité de l'homme à obtenir la vie par ses oeuvres, et l'inutilité de la loi pour apporter la bénédiction. Nous voyons cela, par exemple, dans la parabole du bon Samaritain. Un docteur de la loi s'approche de Jésus, et lui demande — pour l'éprouver — ce qu'il doit avoir fait «pour hériter de la vie éternelle» (Luc 10:25). Le Seigneur le laisse sur son terrain et lui demande : «Qu'est-il écrit dans la loi ?» L'homme ayant très correctement répondu, le Seigneur lui dit : «Fais cela, et tu vivras». Mais le docteur de la loi a conscience de ne pas avoir atteint la mesure, et demande : «Et qui est mon prochain ?» Le Seigneur lui répond par la parabole bien connue, qui non seulement tranche la question de savoir qui est le prochain, mais montre que ce dont l'homme a besoin, c'est d'un Sauveur qui le prenne totalement en charge, la loi — représentée par le sacrificateur et le lévite — ne pouvant lui être d'aucun secours.

Dans un entretien avec un scribe qui n'était «pas loin du royaume de Dieu», le Seigneur Jésus résume la loi de la même manière que le docteur de Luc 10 : «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur... et... tu aimeras ton prochain comme toi-même» (Marc

12:28-34). «Comme toi-même», c'était la mesure de la loi. Le Seigneur s'est livré lui-même pour nous. Combien cette mesure dépasse celle de la loi !

7.10 **Le légalisme**

Si les paroles de Jésus étaient le plus souvent marquées par la grâce, nous l'entendons pourtant s'exprimer avec la plus grande sévérité lorsqu'il s'adresse aux chefs religieux des Juifs — scribes, docteurs de la loi, pharisiens — qui utilisaient leur prétendue observation de la loi pour nourrir leur orgueil.

Le pharisien de la parabole de Luc 18 se vante de ce qu'il jeûne deux fois par semaine, et de ce qu'il donne la dîme de tout ce qu'il possède (v. 12). Observer des jours de jeûne, dîmer ses revenus, ce sont des commandements relativement faciles à observer, beaucoup plus faciles que d'aimer véritablement Dieu ou son prochain !

En observant scrupuleusement certains commandements, et en négligeant les autres, on peut — à très bon marché — se donner l'illusion d'être juste, et tenter de la donner à ceux qui nous entourent. C'est l'état que le Seigneur dénonce avec véhémence dans le réquisitoire impressionnant de Matthieu 23. «Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! car vous payez la dîme de la menthe et de l'aneth et du cumin, et vous avez laissé de côté les choses plus importantes de la loi, le jugement et la miséricorde et la fidélité ; il fallait faire ces choses-ci, et ne pas laisser celles-là» (v. 23).

Le Seigneur distingue des choses plus importantes et des choses qui le sont moins. Quelle leçon pour nous ! Il ne dit pas qu'il faille mettre de côté les moins importantes, mais il demande d'accorder la priorité à celles qui sont les plus importantes. Et ce sont toujours celles qui nous engagent le plus profondément.

Il y a l'extérieur et l'intérieur, «le dehors» et «le dedans» (v. 25, 26, 27, 28), ce que les hommes voient et ce que Dieu seul voit. «Au-dehors vous paraissez justes aux hommes, mais au-dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité. Malheur à vous !» (v. 28). Combien haïssable est cet attachement aux formes extérieures alors que le cœur n'est pas droit devant Dieu !

Cet état d'esprit — qu'on appelle le légalisme — conduit à ajouter des commandements humains à la parole de Dieu, et ainsi à la déformer et à l'annuler. Le Seigneur adresse ce reproche aux juifs : «Hypocrites ! Ésaïe a bien prophétisé de vous, disant : Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est fort éloigné de moi ; mais ils m'honorent en vain, enseignant comme doctrines des commandements d'homme» (Matt. 15:7-9).

Le livre des Actes et les épîtres placent devant nous une autre forme de légalisme, celle qu'a fait naître le passage de la dispensation de la loi à celle de la grâce. Il est compréhensible que les Juifs, attachés depuis leur enfance à leur loi, à leurs ordonnances, à leurs privilèges, aient eu de la peine à abandonner le système judaïque. Et Dieu a usé d'une grande patience envers eux. Mais cela a été l'occasion de donner pour tous les temps, par le moyen de l'apôtre Paul, les instructions nécessaires pour que nous soyons gardés de nous placer, d'une manière ou d'une autre, sous le joug de la loi, et d'être ainsi privés de notre liberté en Christ. Que Dieu nous accorde de nous tenir ferme dans cette liberté, sans en user «comme d'une occasion pour la chair» ! (Gal. 5:1, 13).

L'attachement d'un cœur, humble et aimant, à la lettre aussi bien qu'à l'esprit des Écritures n'a rien de commun avec le légalisme. C'est en les scrutant tout en nous tenant aux pieds du Seigneur que nous pouvons apprendre à connaître ce qui lui plaît, pour marcher d'une manière digne de lui.

8 **Chapitre 7 — Le gouvernement de Dieu**

Après nous être occupés de la loi, il ne sera pas hors de propos de nous arrêter un moment sur un sujet apparenté, celui du gouvernement de Dieu. Celui-ci tient une grande place dans toute l'Écriture. Nous allons considérer le gouvernement direct de Dieu envers ses créatures, et non plus, comme au chapitre 3, l'institution d'un gouvernement public sur la terre, que Dieu a confié, selon les époques, à Israël ou aux nations.

Dieu prend connaissance de toutes les actions des hommes ; il les pèse et les rétribue selon sa justice. «L'Éternel est un Dieu de connaissance, et par lui les actions sont pesées» (1 Sam. 2:3). «Voici le juste est rétribué sur la terre, combien plus le méchant et le pécheur !» (Prov. 11:31). «Dieu amènera toute oeuvre en jugement, avec tout ce qui est caché, soit bien, soit mal» (Éccl. 12:14). «Moi, l'Éternel, je sonde le cœur, j'éprouve les reins ; et cela pour rendre à chacun selon ses voies, selon le fruit de ses actions» (Jér. 17:10). Et dans le Nouveau Testament : «On ne se moque pas de Dieu ; car ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera» (Gal. 6:7). C'est un principe valable dans toutes les dispensations.

La rétribution divine a un aspect actuel et un aspect futur. Les actions des hommes portent leurs conséquences durant leur vie, et elles en porteront au jour du jugement. On utilise le terme de gouvernement de Dieu pour désigner le principe de rétribution actuelle, c'est-à-dire au cours de notre passage sur la terre. Dieu agit comme un gouverneur d'une parfaite justice. L'apôtre Pierre dit des gouverneurs qu'ils sont envoyés de la part de Dieu «pour punir ceux qui font le mal et pour louer ceux qui font le bien» (1 Pierre 2:14). Mais quelle que soit la manière dont ils s'acquittent de leur tâche, Dieu a la haute main sur tout et exerce son gouvernement selon sa sagesse, sa toute-connaissance et sa souveraineté.

8.1 **Le gouvernement au cours des dispensations**

Dans le livre de la Genèse, c'est-à-dire avant la loi, nous voyons déjà ce gouvernement de Dieu, soit envers le monde (à Babel, à Sodome et à Gomorrhe), soit envers les patriarches. Le principe que l'on moissonne ce que l'on a semé est remarquablement mis en évidence dans l'histoire de Jacob, comme aussi dans celle de ses fils.

La loi a un certain lien avec le gouvernement de Dieu. Non pas dans le fait que la loi formule les exigences de Dieu à l'égard de l'homme (ceci n'a rien à voir avec le gouvernement), mais en ce qu'elle annonce expressément les conséquences de l'obéissance ou de la désobéissance. Elle promet la vie et la bénédiction à celui qui la garde, la mort et la malédiction à celui qui la méprise. Le gouvernement de Dieu est donc implicitement contenu dans le principe de la loi : fais ces choses et tu vivras. Les commandements, les instructions et les avertissements donnés à Israël — de même que toute la bonté que Dieu avait témoignée à ce peuple qu'il avait choisi — augmentaient sa responsabilité et le plaçaient, aux termes mêmes de la loi, sous son gouvernement direct.

Le christianisme, malgré la révélation de la grâce, maintient dans toute sa force le principe du gouvernement de Dieu. «Si vous invoquez comme Père celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'oeuvre de chacun, conduisez-vous avec crainte pendant le temps de votre séjour ici-bas, sachant que vous avez été rachetés... par le sang précieux de Christ» (1 Pierre 1:17-19). Notre salut est assuré. Nous connaissons Dieu comme Père, mais il reste celui qui juge selon l'oeuvre de chacun. Plus encore que pour Israël autrefois, l'oeuvre de salut accomplie pour nous, et notre position indiciblement privilégiée, augmentent notre responsabilité. Et si Dieu disait à Israël qu'il avait pris pour son peuple : «Soyez saints, car moi je suis saint» (1 Pierre 1:16), il a encore plus de raisons de le dire à ceux qu'il a sanctifiés par le sang de Christ ! C'est pourquoi l'apôtre Pierre poursuit : «Comme celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite» (v. 15). Il ne s'agit pas pour nous d'acquérir un mérite ou une position par une marche dans l'obéissance et la fidélité. Il s'agit de marcher dans l'obéissance et dans la fidélité parce que Dieu nous a placés, par l'oeuvre de Christ, dans une position de sainteté, et a fait de nous ses enfants.

Selon le principe de la loi, la vie et la bénédiction étaient la rétribution — selon le gouvernement de Dieu — de la justice pratique. Selon le principe de la grâce, la vie et la bénédiction sont le don de Dieu à celui qui croit ; mais Dieu attend de ceux qu'il a justifiés qu'ils marchent dans la justice pratique, et leur marche porte avec elle ses conséquences présentes et futures. «Ne nous laissons pas en faisant le bien, car, au temps propre, nous moissonnerons, si nous ne défailions pas» (Gal. 6:9). Selon 1 Pierre 4:17, le gouvernement de Dieu commence par ceux qui appartiennent à sa maison, alors que ceux qui n'obéissent pas à l'évangile en seront les objets plus tard.

Le Millénium sera l'établissement parfait du gouvernement de Dieu sur la terre, exercé par Christ. Ce sera un gouvernement immédiat : «Chaque matin, je détruirai les méchants du pays (ou : de la terre), pour retrancher de la ville de l'Éternel tous les ouvriers d'iniquité» (Ps. 101:8).

8.2 Le gouvernement et la grâce

Si le principe du gouvernement de Dieu est simple à comprendre, la manière dont Dieu l'exerce est souvent hors de notre compréhension.

Les voies de Dieu envers les hommes ne comportent pas seulement son gouvernement. Elles sont caractérisées par plusieurs principes, qui chacun ont leur source dans ce que Dieu est en lui-même. Juste et saint, il se doit de juger et de rétribuer justement. Dieu d'amour, il se doit d'user de grâce et de patience. Dans sa sagesse, il sait comment allier des éléments qui peuvent nous paraître inconciliables. «Ses jugements sont insondables, et ses voies introuvables» (Rom. 11:33).

Parce que la sentence contre les mauvaises oeuvres ne s'exécute pas immédiatement, à cause de cela le coeur des fils des hommes est au-dedans d'eux plein d'envie de faire le mal» (Éccl. 8:11). La patience de Dieu a sa place dans toutes ses voies envers l'homme, et celui-ci, bien trop souvent, n'en profite pas. Elle «attendait» déjà «dans les jours de Noé» (1 Pierre 3:20), et elle attend encore aujourd'hui, tandis que la bonté de Dieu pousse les hommes à la repentance. Mais ceux qui la méprisent amassent pour eux-mêmes la colère «au jour... de la révélation du juste jugement de Dieu, qui rendra à chacun selon ses oeuvres» (Rom. 2:4, 5).

Et ce n'est pas seulement la patience, mais la grâce de Dieu, que nous voyons constamment manifestée dans ses voies. Dès le début de l'histoire du peuple d'Israël, il se manifeste comme «l'Éternel, Dieu, miséricordieux et faisant grâce, lent à la colère, et grand en bonté et en vérité,... pardonnant l'iniquité, la transgression et le péché, et qui ne tient nullement celui qui en est coupable pour innocent» (Ex. 34:6, 7). Quelques siècles plus tard, le psalmiste reconnaît : «Il ne nous a pas fait selon nos péchés, et il ne nous a pas rendu selon nos iniquités» (Ps. 103:10).

8.3 Quand la rétribution a-t-elle lieu ?

«J'ai vu le méchant puissant, et s'étendant comme un arbre vert croissant dans son lieu natal ; mais il passa, et voici, il n'était plus ; et je l'ai cherché, et il ne s'est plus trouvé» (Ps. 37:35, 36). Ici la rétribution s'exécute sous les yeux de celui qui s'exprime. Dans d'autres passages, elle est présentée au futur ; elle interviendra au jour où Dieu prendra en mains ses droits sur la terre : «Encore un peu de temps, et le méchant ne sera plus ; et tu considéreras son lieu, et il n'y sera plus ; et les débonnaires posséderont le pays, et feront leurs délices d'une abondance de paix» (v. 10, 11). Dieu décide souverainement si son jugement doit s'exécuter maintenant ou plus tard. Dans la perspective de l'Ancien Testament, il s'agit de toute façon d'un jugement en rapport avec la terre, la vie et la bénédiction n'étant pas révélées au-delà du Millénium.

Dans le Nouveau Testament, la rétribution est le plus souvent envisagée en rapport avec la venue du Seigneur : «Car le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père, avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon sa conduite» (Matt. 16:27) ; «Voici, je viens bientôt, et ma récompense est avec moi, pour rendre à chacun selon que sera son oeuvre» (Apoc. 22:12). L'apôtre Paul parle très souvent du jour de la rétribution : «Ne jugez rien avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui aussi mettra en lumière les choses cachées des ténèbres, et qui manifestera les conseils des coeurs ; et alors chacun recevra sa louange de la part de Dieu» (1 Cor. 4:5 ; cf. 2 Cor. 5:10). La pensée de la rétribution est associée à la venue du Seigneur en gloire (1 Thess. 3:13 ; 2 Thess. 1:10), tandis que sa venue pour prendre les siens auprès de lui se lie plutôt à la pensée de la délivrance finale (1 Thess. 1:10 ; 4:16-18).

Dans certains passages, le fait de la rétribution est mis en évidence sans que soit précisé le moment où elle est effectuée. Par exemple, à propos de l'aumône, le Seigneur dit : «Ton Père qui voit dans le secret, te récompensera» (Matt. 6:4). Il ne dit pas quand. De même, l'apôtre Paul écrit : «Celui qui sème chichement moissonnera aussi chichement, et celui qui sème libéralement moissonnera aussi libéralement» (2 Cor. 9:6). Dans d'autres passages, la rétribution est manifestement pour le temps pendant lequel nous sommes sur la terre : «Du jugement dont vous jugerez, vous serez jugés ; et de la mesure dont vous mesurerez, il vous sera mesuré» (Matt. 7:2). Parfois aussi, les deux étapes sont mentionnées : «Il n'y a personne qui ait quitté maison, ou frères, ou soeurs, ou père, ou mère, ou femme, ou enfants, ou champs, pour l'amour de moi et pour l'amour de l'évangile, qui n'en reçoive maintenant, en ce temps-ci, cent fois autant... avec des persécutions, et dans le siècle qui vient, la vie éternelle» (Marc 10:29, 30).

8.4 Qui est celui qui rétribue ?

Dans l'Ancien Testament, cette fonction appartient à l'Éternel, au «Dieu des rétributions» ; c'est lui qui «rend certainement ce qui est dû» (Jér. 51:56). «Il rend à l'homme selon son oeuvre» (Prov. 24:12). Cependant il utilise très souvent des instruments humains, qui, sans même en avoir conscience, agissent de sa part (voir par ex. Jug. 1:7 ; 2 Sam. 16:11 ; És. 10:5-7).

Dans le Nouveau Testament, le jugement final est présenté comme appartenant à Jésus Christ. «Le Père ne juge personne, mais il a donné tout le jugement au Fils ;... il lui a donné autorité de juger aussi, parce qu'il est Fils de l'homme» (Jean 5:22, 27 ; cf. Act. 17:31 ; Rom. 2:16). Par contre, le gouvernement des enfants de Dieu s'exerce de la part de leur Père : «Si vous invoquez comme Père celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'oeuvre de chacun, conduisez-vous avec crainte...» (1 Pierre 1:17).

8.5 Gouvernement et discipline paternelle

La discipline paternelle, telle que la présente Hébreux 12:4 à 11, est l'ensemble des soins exercés par notre Père «afin que nous participions à sa sainteté» (v. 10). Entre la discipline et le gouvernement, il y a des éléments communs et des différences. Le gouvernement est une conséquence du passé, la discipline s'effectue en vue du futur. De plus, le gouvernement peut être un motif de joie ou de tristesse, suivant que nous avons semé «pour la chair» ou «pour l'Esprit». Par contre, «aucune discipline, pour le présent, ne semble être un sujet de joie» (Héb. 12:11).

Un acte de gouvernement, lorsqu'il résulte du mal que nous avons fait, est une discipline dont notre Père se sert pour notre bien. Mais il y a des actes de discipline de Dieu qui ne sont aucunement une rétribution de mauvaises actions.

Nous voyons déjà cela dans l'Ancien Testament. Les amis de Job se sont gravement trompés en confondant les voies de Dieu en discipline avec ses voies en gouvernement. Pour eux, les malheurs de Job ne pouvaient être que le jugement divin motivé par les fautes cachées du patriarche (Job 4:7, 8). En réalité, Job était à l'école de Dieu. Il avait de grandes leçons à apprendre, et ses épreuves étaient envoyées de Dieu dans le but de les lui enseigner. Lorsque ce résultat fut atteint, «l'Éternel rétablit l'ancien état de Job» et il «bénit la fin de Job plus que son commencement» (42:10, 12).

9 Chapitre 8 — Conclusion

9.1 Des choses nouvelles et des choses vieilles

«Tout scribe qui a été fait disciple du royaume des cieux est semblable à un maître de maison qui produit de son trésor des choses nouvelles et des choses vieilles» (Matt. 13:52). Le Seigneur évoque ici le service du disciple qui, connaissant les richesses de l'Ancien Testament comme celles du Nouveau, peut tirer de l'un et de l'autre une nourriture abondante pour le peuple de Dieu. C'est un encouragement à lire et à sonder les Écritures qui avaient été données aux Juifs.

Cependant, tout ce que nous avons considéré jusqu'ici concernant

— la révélation progressive que Dieu a donnée de ses pensées et de ses plans,

— et les changements qui sont intervenus dans ses rapports avec les hommes,

tout cela nous incite à la prudence lors de la lecture, et encore davantage lors de l'exposition, de l'Ancien Testament.

9.2 Explications et applications

Lors de cette remarquable lecture du livre de la loi faite sur la place publique par le résidu de Juda remonté de Babylone, «depuis l'aube jusqu'à midi, en présence des hommes et des femmes, et de ceux qui avaient de l'intelligence», nous voyons ce que signifie une explication. Des lévites «faisaient comprendre la loi au peuple», «ils lisaient distinctement dans le livre de la loi de Dieu,... ils en donnaient le sens et le faisaient comprendre lorsqu'on lisait» (Néh. 8:1-8).

Voici une première préoccupation nécessaire devant un passage de la Parole : quel est son sens, son sens premier ? À qui Dieu s'adresse-t-il ? Que dit-il ?

Cependant, si nous nous limitons à expliquer la Parole, nous pourrions passer à côté des enseignements qu'elle a pour nous. Si nous disons (même avec raison) : ceci concerne Israël, cela concerne Josué, David ou Timothée, et que nous ne nous sentions pas concernés par ce qui leur est dit, nous faisons une perte immense. Plus que cela, nous fermons nos oreilles alors que Dieu nous parle. Les écrivains du Nouveau Testament tirent constamment des applications des textes de l'Ancien. Ils font des analogies entre des situations anciennes et des situations actuelles et en tirent des conclusions pour ceux auxquels ils s'adressent. L'auteur de l'épître aux Hébreux, par exemple, après nous avoir présenté «une grande nuée de témoins», au chapitre 11, nous encourage en nous disant : «C'est pourquoi, nous aussi..., courons avec patience la course qui est devant nous, fixant les yeux sur Jésus...» (12:1). Un peu plus loin, il prend une parole que Dieu a dite à Josué — «Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point» — et l'applique sans aucune réserve à ceux auxquels il écrit, comme si Dieu la leur avait adressée à eux-mêmes (13:4). Et il en est bien ainsi, cette parole est adressée par Dieu à chacun des siens !

Les applications que l'on peut faire, et que l'on doit faire, du texte biblique peuvent être envisagées sous deux aspects :

— Pour autant qu'il dépend de nous, elles doivent être faites avec intelligence. Nous ne devons pas nous appliquer des déclarations qui sont en contradiction avec la dispensation dans laquelle nous vivons. D'où la nécessité de connaître quelque chose des dispensations.

— D'un autre côté, souvenons-nous que l'Écriture est entre les mains de Dieu plus encore qu'entre nos mains ! Quand nous la lisons, c'est lui qui parle, et nous qui écoutons. Il agit sur nos cœurs et nos consciences. Elle est «vivante et opérante». Elle est «un marteau» ou «une épée» dans sa main. Comme la pluie qu'il envoie du ciel, «elle fera ce qui est son plaisir, et accomplira ce pour quoi il l'a envoyée» (És. 55:11). Et cela, en dépit de nos insuffisances.

Étudie-toi à te présenter approuvé à Dieu, ouvrier qui n'a pas à avoir honte, exposant justement la parole de la vérité — 2 Timothée 2:15

LE PÉCHÉ ET LA MORT par Jacques-André Monard

ME 1990 p. 297-304 + correspondance anonyme p. 305-308

Table des matières

- 1 Dès le commencement, le péché entraîne la mort
- 2 La mort dans l'Ancien Testament : manifestations du gouvernement de Dieu
- 3 La mort dans le Nouveau Testament
 - 3.1 Il y a un jugement après la mort
 - 3.2 La mort : état moral de l'homme naturel
 - 3.3 La mort, jugement de Dieu à l'égard du péché
- 4 Le Sauveur a connu la mort
 - 4.1 La substitution
 - 4.2 Une plénitude de jugement — La colère de Dieu
 - 4.3 L'abandon de Dieu
 - 4.4 Jésus dans la mort
 - 4.5 Le croyant et la mort
- 5 Question d'un correspondant : Nécessité de la mort physique de Christ ?
 - 5.1 La mort de Christ nécessaire pour que des hommes soient unis à Lui
 - 5.2 La mort accomplie
 - 5.3 «C'est accompli» : la justice de Dieu satisfaite et la puissance de Satan détruite
 - 5.4 La mort de Christ nécessaire pour que les péchés soient ôtés
 - 5.5 Nécessité de l'effusion du sang
 - 5.6 Effets de la mort de Christ dans nos vies

1 Dès le commencement, le péché entraîne la mort

Dès les premières pages de l'Écriture, Dieu annonce que, selon son juste jugement, le péché entraînera la mort. Cette vérité est illustrée, développée et précisée tout au long de la révélation divine.

Adam reçoit l'avertissement que s'il mange du fruit défendu, il mourra certainement (Gen. 2:17). Et après que le péché a été consommé, la sentence est confirmée : «tu retourneras à la poussière» (3:19). «Par un seul homme, le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et... ainsi la mort a passé à tous les hommes (Rom. 5:12).

Au milieu de générations d'hommes dont la courte histoire se termine par le refrain «et il mourut», la Parole met en évidence un homme de foi, Énoch (Gen. 5:24). Par une grâce particulière de Dieu, il est enlevé sans passer par la mort (Héb. 11:5). Dieu rend ainsi témoignage qu'il a le pouvoir de faire échapper à la mort. Et Énoch devient le type des rachetés qui seront enlevés au ciel par le Seigneur à sa venue.

2 La mort dans l'Ancien Testament : manifestations du gouvernement de Dieu

Dans l'Ancien Testament, de façon générale, Dieu accorde de longs jours à ceux dont il approuve la conduite, et inversement. L'un des commandements de la loi est assorti de la promesse : «afin... que tu vives longtemps sur la terre» (Ex. 20:12 ; Éph. 6:3). Les Proverbes encouragent le «fils» à garder l'enseignement et les commandements de la sagesse, car ils lui ajouteront un prolongement de jours, et des années de vie, et la paix» (Prov. 3:2). Et de celui qui a connu son nom et mis son affection sur lui, l'Éternel dit : «Je le rassasierai de longs jours, et je lui ferai voir mon salut» (Ps. 91:16). Abraham, Isaac, Job, David meurent âgés, rassasiés de jours, en bonne vieillesse.

Mais si «la crainte de l'Éternel ajoute des jours», d'autre part «les années des méchants seront raccourcies» (Prov. 10:27). Er, premier-né de Juda, «était méchant aux yeux de l'Éternel», et «l'Éternel le fit mourir» (Gen. 38:7). Un sort semblable atteignit d'ailleurs l'un de ses frères. Et à Hanania, un prophète qui égarait le peuple de Juda par des mensonges, l'Éternel dit : «Voici, je te renvoie de dessus la face de la terre ; tu mourras cette année» (Jér. 28:16).

Ce sont des manifestations du gouvernement de Dieu. Il pèse les actions des hommes, et il opère une rétribution déjà sur la terre. «Ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera» (Gal. 6:7). Parmi les divers moyens que Dieu utilise dans l'exercice de son gouvernement, la mort occupe une place évidente.

Il est vrai que les voies de Dieu échappent souvent à notre compréhension : elles sont, comme ses pensées, élevées au-dessus des nôtres «comme les cieux sont élevés au-dessus de la terre» (És. 55:9). C'est ainsi que, dans la famille de Jéroboam, sur laquelle un jugement terrible est prononcé, un enfant entre dans le sépulcre «parce qu'en lui seul... a été trouvé quelque chose d'agréable à l'Éternel» (1 Rois 14:13).

Le pieux roi Ézéchias, «au méridien de ses jours», lorsqu'il apprend de la bouche du prophète Ésaïe qu'il va bientôt mourir, établit un lien entre ses fautes et cette mort prématurée. Il ne peut comprendre la manière d'agir de Dieu, alors qu'il a conscience d'avoir marché devant lui en vérité et avec un cœur parfait. Et lorsque, en réponse à sa supplication, Dieu ajoute quinze années à ses jours et lui redonne la santé, il s'écrie : «tu as aimé mon âme, la retirant de la fosse de destruction, car tu as jeté tous mes péchés derrière ton dos» (És. 38:17).

Ainsi, pour chaque descendant d'Adam, la mort est à la fois le point final et le dernier acte du gouvernement de Dieu sur la terre. Non seulement elle est, d'une façon générale, la part commune à tous les hommes — «dans l'Adam, tous meurent» (1 Cor. 15:22) — mais Dieu peut l'utiliser, dans l'exercice de son gouvernement, pour marquer, par le moment où elle intervient, son approbation ou sa désapprobation particulières.

Fait particulièrement mystérieux, Satan en a en quelque sorte l'administration. Dans les limites que Dieu lui fixe — comme l'histoire de Job le montre — il exerce «le pouvoir de la mort». Et «par la crainte de la mort», il tient les hommes «assujettis à la servitude» (Héb. 2:14).

3 La mort dans le Nouveau Testament

3.1 Il y a un jugement après la mort

Le Nouveau Testament nous conduit plus loin. Il nous apprend qu'après la mort il y a un jugement : «il est réservé aux hommes de mourir une fois, — et après cela le jugement» (Héb. 9:27). Mais celui qui a reçu Jésus y échappe : «qui croit au Fils a la vie éternelle» ; «il ne vient pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie» ; «il ne verra point la mort, à jamais» (Jean 3:31 ; 5:24 ; 8:51). Il est clair que dans ces passages, «la mort» a un sens qui dépasse de beaucoup celui de la mort physique. On peut y discerner deux pensées.

3.2 La mort : état moral de l'homme naturel

D'une part, la mort est le symbole de l'état moral de l'homme naturel : un état de corruption, d'éloignement complet et définitif de Dieu. «Vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés» (Éph. 2:1). C'est un état dans lequel il n'y a aucun espoir, à moins que Dieu ne vivifie (2:5).

3.3 La mort, jugement de Dieu à l'égard du péché

D'autre part, la mort est le symbole du jugement qui la suit, pour ceux qui n'ont pas cru. La mort et le jugement sont liés ensemble dans l'expression «la mort», et mis en contraste avec «la vie éternelle». «Car les gages du péché, c'est la mort ; mais le don de grâce de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus» (Rom. 6:23). Le chapitre 5 de l'épître aux Romains montre explicitement que, pour toute la descendance d'Adam, les conséquences de la faute sont «mort» et «condamnation» (v. 15 à 18). À la fin de la révélation divine, le juste jugement de Dieu à l'égard de ceux qui n'ont pas reçu Jésus, l'étang de feu, est appelé : «la seconde mort» (Apoc. 20:14). Aujourd'hui encore, à tous «ceux qui périssent» — c'est-à-dire à tous ceux qui sont dans cet état de mort et marchent vers la mort et le jugement — s'adresse la voix du Sauveur, «afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean 3:15, 16).

4 Le Sauveur a connu la mort

Si donc le jugement de Dieu à l'égard du péché, c'est la mort — dans la signification la plus étendue de ce mot — celui qui a accompli l'oeuvre de notre salut, Jésus, a dû connaître la mort — la mort dans toute sa signification.

Les épîtres nous enseignent que «Christ est mort pour nous» (Rom. 5:8), mais aussi qu'il a souffert pour nous (1 Pierre 2:21). De même, elles nous disent que «Christ est mort pour nos péchés» (1 Cor. 15:3), et qu'il «a souffert une fois pour les péchés» (1 Pierre 3:18). Sa mort et ses souffrances forment un tout que nous ne pouvons dissocier.

4.1 La substitution

Les sacrifices offerts par les patriarches ou institués dans la loi de Moïse nous révèlent déjà la pensée de Dieu quant au grand principe de la substitution. Une victime parfaite prend la place du coupable, reçoit le jugement qu'il mérite, meurt à sa place. Par là, son péché est ôté. «Et il lui sera pardonné» (Lév. 4:26, 35). La période qui précède la croix est caractérisée par «la patience de Dieu» et «le support des péchés précédents» (Rom. 3:25). Dieu pouvait pardonner ainsi parce qu'à travers les sacrifices d'animaux qui étaient offerts, il voyait le seul sacrifice qui pouvait effectivement ôter les péchés : «l'offrande du corps de Jésus Christ, faite une fois pour toutes» (Héb. 10:10). C'est sur cette seule base que les péchés de tous les croyants de tous les temps ont été expiés.

4.2 Une plénitude de jugement — La colère de Dieu

Mais si Christ a été notre Substitut, il a dû entrer dans la plénitude du jugement que nous méritons. Bien que ce sujet nous dépasse infiniment, arrêtons-nous pour contempler quelque peu ce prix inestimable que notre Sauveur a payé pour nous racheter.

Au jardin de Gethsémani, quelques heures avant la croix, le Seigneur élève vers son Père une ardente supplication : «Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi» (Matt. 26:39). Mais ce n'est pas possible. D'ailleurs il est venu pour cela (Jean 12:27). Cette coupe, c'est celle de la colère de Dieu (cf És. 51:17 ; Jér. 25:15 ; Apoc. 14:10).

Mystère insondable ! durant les trois heures sombres de la croix, Jésus devra endurer la colère de Dieu contre le péché. «Lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois» (1 Pierre 2:24). Devant le Dieu saint qui ne peut voir le mal, ni tenir le coupable pour innocent, il répond de nos péchés, dont il s'est chargé en grâce. Les Psaumes évoquent la détresse de son âme : «Mes iniquités m'ont atteint, et je ne puis les regarder ; elles sont plus nombreuses que les cheveux de ma tête, et mon cœur m'a abandonné» (Ps. 40:12). «À cause de ton indignation et de ta colère ; car tu m'as élevé haut, et tu m'as jeté en bas» (Ps. 102:10). La justice de Dieu exigeait cela. «Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui» (2 Cor. 5:21). Dieu ne pouvait pas simplement effacer nos péchés. La Victime parfaite qui s'offrait devait subir de la part du Dieu saint la totalité de ce qui était dû au péché. Et ainsi tous nos péchés ont été expiés. La justice de Dieu est satisfaite. Dieu peut justifier le pécheur tout en étant parfaitement juste : «en sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus» (Rom. 3:26).

4.3 L'abandon de Dieu

C'est dans le Psaume 22 d'une manière toute particulière que nous est dépeinte cette souffrance terrible que le Seigneur a endurée de la part de Dieu. «Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné, te tenant loin de mon salut, — des paroles de mon rugissement ?... Et toi, tu es saint, toi qui habites au milieu des louanges d'Israël... Et tu m'as mis dans la poussière de la mort... Et toi, Éternel ! ne te tiens pas loin ; ma Force, hâte-toi de me secourir» (v. 1, 3, 15, 19). Les souffrances que les hommes lui ont infligées y sont présentes aussi. L'homme parfait a été parfaitement sensible à tous les coups et à tous les outrages que les hommes lui ont fait subir, — et quelles souffrances que celles de la crucifixion ! Mais ce qui surpasse toutes les autres douleurs, c'est celles de l'abandon de son Dieu.

À la fin des trois heures de ténèbres, l'expiation étant faite, le Seigneur retrouve la communion avec son Père. Il peut, comme aux premières heures de la croix, l'appeler «Père». La lumière de la face de Dieu brille de nouveau sur lui ; c'est un premier exaucement à ses supplications.

4.4 Jésus dans la mort

Cependant il doit encore entrer dans la mort. Il y entre, certes, dans la pleine jouissance de l'amour de son Père, et non plus sous sa colère. Mais cette mort est absolument nécessaire. Combien de fois ne l'avait-il pas dit à ses disciples ! Et combien de fois — sous de multiples formes — les Écritures n'en avaient-elles pas rendu témoignage ! Et elles nous font comprendre que cela n'a pas été une chose légère pour lui. Il doit connaître la mort dans son caractère de salaire du péché. En tant que notre Substitut, il doit être soumis à toutes les conséquences du péché, y compris la mort.

Considérons deux passages qui nous présentent d'une manière touchante ce qui a été dans le cœur du Seigneur, déjà bien à l'avance, lorsque cette pensée de la mort était devant lui. En Hébreux 5:7, nous lisons que «dans les jours de sa chair», il a «offert, avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort». Et au Psaume 102, nous l'entendons dire : «Il a abattu ma force dans le chemin, il a abrégé mes jours. J'ai dit : Mon Dieu, ne m'enlève pas à la moitié de mes jours !» (v. 23, 24). C'était pour le Seigneur une souffrance particulière que d'être retranché à la moitié de ses jours. Selon le gouvernement de Dieu, telle était la part des méchants, comme nous l'avons déjà remarqué. Le Psaume 55 précise : «Les hommes de sang et de fourbe n'atteindront pas la moitié de leurs jours» (v. 23). Le seul juste doit subir un sort semblable. Il ne mourra pas «de la mort des hommes droits» (Nom. 23:10) ; mais «il aura été compté parmi les transgresseurs» (És. 53:12).

Sa mort était nécessaire, mais sa résurrection ne l'était pas moins. Elle aussi avait été bien des fois annoncée. Il a «été exaucé à cause de sa piété» (Héb. 5:7). Maintenant, c'est l'exaucement complet. Dieu l'a ressuscité, «ayant délié les douleurs de la mort» (Act. 2:24). «Et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté, et autorité, et puissance, et domination, et de tout nom qui se nomme» (Éph. 1:20, 21).

Gardons les yeux fixés sur celui qui peut dire : «j'ai été mort ; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles» (Apoc. 1:18). En encore : «Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez» (Jean 14:19).

4.5 Le croyant et la mort

Possédant la vie de Christ ressuscité, le croyant est délivré de la crainte de la mort (Héb. 2:14). Même s'il doit passer par «le chemin de toute la terre», la mort n'a plus pour lui son amertume : il s'endort «en Jésus», «par Jésus» (1 Thess. 4:14), en attendant le jour glorieux de la résurrection.

Toutefois le Nouveau Testament signale encore, et même pour les chrétiens, le rapport nécessaire entre le péché et la mort. Dans un temps de puissance, le péché d'Ananias et de Sapphira, qui de connivence avaient «menti à l'Esprit Saint» (Act. 5:3), est sanctionné par la mort du corps. Paul, dans l'exercice de son autorité apostolique, envisage de livrer quelqu'un «à Satan pour la destruction de la chair, afin que l'Esprit soit sauvé dans la journée du Seigneur Jésus» (1 Cor. 5:5). Et l'apôtre Jean parle de «péchés à la mort» (1 Jean 5:16, 17). C'est que le gouvernement de Dieu sur la terre n'a pas pris fin, même s'il est souvent encore plus insaisissable qu'à l'époque de l'Ancien Testament.

Que le souvenir de ce qu'a coûté au Seigneur notre salut éternel demeure dans nos cœurs, et nous attache à lui ! Puissions-nous alors réaliser ce que dit l'apôtre : «Car l'amour du Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous donc sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité» (2 Cor. 5:14, 15).

Que Dieu nous accorde de vivre comme des affranchis de Jésus Christ, — affranchis «de la loi du péché et de la mort» ! (Rom. 8:1).

5 Question d'un correspondant : Nécessité de la mort physique de Christ ?

Un correspondant nous écrit : En méditant sur ce verset : «les gages (ou le salaire) du péché, c'est la mort», je n'arrive pas à bien saisir que la mort physique de Christ ait été nécessaire, après les souffrances expiatoires, pour la satisfaction de la justice divine...

Réponse :

L'article qui précède apporte en substance ce qui y répond. Nous y ajoutons les réflexions suivantes :

Le cœur est rempli de sainte crainte et d'adoration en contemplant «la grandeur infinie de celui qui pour nous sacrifia sa vie» dans les divers aspects de sa mort et les multiples conséquences de son oeuvre.

5.1 La mort de Christ nécessaire pour que des hommes soient unis à Lui

La mort du Seigneur est le centre de l'accomplissement des conseils de Dieu. Tous ses différents aspects sont nécessaires et contribuent à cet accomplissement, mais nous ne les comprenons qu'en partie. Christ, devenu homme, devait mourir, quoiqu'il fût sans

péché et ne fût nullement placé sous la sentence prononcée sur Adam pécheur. Cette nécessité, inséparable de celle de sa résurrection, a été annoncée maintes fois par le Seigneur lui-même (une dizaine de passages de Matt. 16:21 à Jean 12:33). Il est de plus confirmé qu'elle a été annoncée par Moïse et par les prophètes (Luc 24:26 ; Actes 17:3 ; 26:23...).

Nous lisons en Jean 12:24 : «À moins que le grain de blé, tombant en terre ne meure, il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit». La mort de Christ et sa résurrection étaient nécessaires pour que des hommes puissent avoir une part avec lui. Aucune union de Dieu (même manifesté en chair) n'était possible avec l'homme, car nous étions pécheurs. Christ est entré volontairement dans la mort pour que nous soyons unis à lui dans la résurrection d'entre les morts. Il l'a fait en grâce, pour nous délivrer et pour rendre impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort.

5.2 La mort accomplie

L'expression «sa mort» a généralement un sens étendu tel qu'on le trouve en Luc 9:31 : «sa mort (ici, litt. son départ) qu'il allait accomplir à Jérusalem». Cela comprend toutes les étapes de la croix, depuis les heures qui l'ont précédée jusqu'au tombeau.

5.3 «C'est accompli» : la justice de Dieu satisfaite et la puissance de Satan détruite

Lorsqu'il est entré dans la mort en remettant son esprit entre les mains de son Père, Christ venait de déclarer : «C'est accompli». Y avait-il encore quelque chose à faire ?

Tout d'abord il faut remarquer que le Seigneur n'est pas lié par le déroulement chronologique des différentes étapes de son oeuvre pour en parler. À cause de ce qu'il est, toute son oeuvre était aussi certaine avant qu'après son accomplissement. C'est pourquoi il dit en Jean 17:4, avant la croix : «J'ai achevé l'oeuvre que tu m'as donnée à faire». La déclaration «C'est accompli» intervient au moment où s'achèvent les heures de l'abandon qui constituaient de très loin l'étape la plus douloureuse, où il était privé de la communion avec le Père. Et son entrée dans la mort du corps faisait partie de cet accomplissement. Christ... «s'étant livré lui-même à la mort... rendit son esprit, courbé sous le poids de nos péchés. Satan, le prince de ce monde, qui avait le pouvoir de la mort, bien que ne trouvant rien en Christ qui lui donnât un pouvoir quelconque sur lui, se réjouit de sa victoire... Mais sa joie fut de courte durée... il avait eu à soutenir le combat avec Lui, il avait eu à déployer toute sa puissance, toute sa force, contre Celui qui avait pris notre cause en main. Mais Christ s'était assujéti lui-même à la justice de Dieu, et non à ceux qui le persécutaient. En apparence, le diable exécutait la sentence, parce qu'il avait sur nous la puissance de la mort comme jugement de Dieu, mais la sentence elle-même était la justice de Dieu contre nous. Or la justice de Dieu était satisfaite et la puissance de Satan détruite : Par la mort, il a détruit celui qui avait le pouvoir de la mort». (*)

(*) J.N.D. La résurrection, vérité fondamentale de l'évangile.

5.4 La mort de Christ nécessaire pour que les péchés soient ôtés

Dieu a pardonné nos péchés, mais il ne pardonne jamais le péché, principe de mal. La mort est le seul moyen pour que nous en soyons délivrés (Rom. 8:3). S'il est «réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela le jugement», Christ, en contraste, a subi le jugement avant de mourir parce qu'il l'a fait volontairement, pour nous, lui qui était sans péché mais qui a été fait péché pour nous. Il meurt après avoir porté le jugement à notre place pour en finir à jamais avec le péché. «Le péché est ôté en entier, il est ôté avec la vie à laquelle il fut attaché. La mort de Christ a mis fin, pour la foi, à l'existence du vieil homme, de la chair, du premier Adam, vie dans laquelle nous étions responsables devant Dieu, et dans laquelle Christ, en grâce, s'est placé pour nous. «Ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu, ayant envoyé son propre Fils, en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair» (Rom. 8:3).

(*) J.N.D. Un homme en Christ.

Dorénavant, Christ étant mort, nous sommes judiciairement morts avec lui, morts au péché. Il en résulte que nous sommes appelés à marcher maintenant comme d'entre les morts étant faits vivants, que la mort physique de nos corps n'est plus nécessaire ; ceux qui seront vivants à sa venue seront changés sans passer par la mort.

5.5 Nécessité de l'effusion du sang

Un autre côté important, c'est que «sans effusion de sang il n'y a pas de rémission». L'effusion du sang est bien la démonstration publique que la mort est intervenue. Nous ne pouvons expliquer la valeur infinie que Dieu attache au sang de Christ. Elle est démontrée par les effets de ce sang. Nous avons la rédemption par son sang (Éph. 1:7), une rédemption éternelle (Héb. 9:12). Il a fait la paix par le sang de sa croix (Col. 1:20) ; nous sommes justifiés par la foi en son sang (Rom. 3:25) et de plus, nous entrons dans les lieux saints par le sang de Jésus (Héb. 10:19), dans ces lieux saints qui devaient être purifiés par ce même sang (Héb. 9:23).

5.6 Effets de la mort de Christ dans nos vies

Enfin, son corps donné, son sang versé, tel est le souvenir que le Seigneur nous a laissé pour que nous annonçons sa mort jusqu'à ce qu'il vienne.

Nous entrons bien peu dans ce qu'a été la mort de Christ, sinon par les conséquences qui en découlent pour nous. En être occupé lie nos coeurs à Celui qui l'a accomplie pour nous et qui veut nous accorder de «porter toujours dans le corps la mort de Jésus afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps».

L'ÉTERNITÉ des PEINES par André Gibert

1986

Aucun sujet n'est plus propre à faire reculer. Il apparaît cependant nécessaire de le considérer une fois de plus. Faut-il regarder la doctrine des peines éternelles comme l'héritage de traditions religieuses inacceptables et périmées, ou, au contraire, est-elle fondée dans l'Écriture ? Les serviteurs de Dieu à qui nous devons tant, les J. N. Darby, W. Kelly, C. H. Mackintosh, A. Ladrière, H. Rossier, W. J. Lowe, et bien d'autres, ont invariablement conclu dans le second sens. Les «frères» se sont jusqu'ici conformés à leur manière de voir. Cette attitude devrait-elle être révisée ?

En réalité, la question n'est pas nouvelle. Il y a bien longtemps que, en divers points de la chrétienté mais surtout dans le protestantisme libéral, on conteste l'affirmation de l'éternité des peines. Les ouvriers dont il vient d'être question combattaient pour elle il y a plus d'un siècle et d'autres l'avaient fait avant eux. Mais de nos jours l'orthodoxie évangélique — en renouveau à certains autres égards, béni soit Dieu — est largement envahie par la négation de ces peines éternelles. Elle rejoint en cela bien des sectes plus ou moins nouvelles, et l'on voit cette négation gagner du terrain jusque dans les milieux que l'on aurait pensés les mieux défendus contre elle. Elle n'utilise guère pourtant d'autres arguments que ceux qui ont été réfutés par nos devanciers.

L'autorité reconnue de ces conducteurs, si fortement qu'elle s'impose à nous, si convaincus que nous soyons non seulement de la probité et de la compétence mais encore de la spiritualité avec lesquelles ils ont étudié ces questions, ne saurait à elle seule être

déterminante. C'est rendre ce que nous devons à leur mémoire et imiter leur foi que de faire ce à quoi ils nous convient toujours, savoir d'examiner soigneusement les Écritures comme les Béréens, pour voir si les choses sont bien ainsi. Faisons-le ici en toute simplicité, sans prétendre verser au débat quoi que ce soit de nouveau, mais pour nous assurer dans «ce que dit l'Écriture».

Écartons préalablement quelques causes d'obscurité comme l'esprit humain en produit toujours quand il s'ingère dans les choses divines.

Un mot suffirait pour nous débarrasser, si besoin était, du fatras d'inventions dont on a peuplé l'enfer. Ce sont des restes des mythologies les plus variées, ou des produits de la superstition, ou des élucubrations d'artistes et d'écrivains, des fables et rien que des fables ! La Parole ignore tout des supplices variés qu'elles dépeignent, aussi bien que des cris et des blasphèmes de damnés révoltés (au contraire, les êtres infernaux «ploieront le genou» au nom de Jésus). Bien loin de montrer Satan et les démons régissant l'enfer et torturant les créatures humaines, elle nous apprend que c'est «pour le diable et ses anges» que le feu éternel «a été préparé». La sobriété de la Parole sur ces sujets est plus solennelle que ces débordements de l'imagination, par lesquels on a prétendu frapper l'esprit des hommes mais qui en fait ne sont qu'un moyen diabolique de les détourner de la vérité.

Tout autant que l'imagination, il y a lieu de récuser la sentimentalité humaine. «Mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies», dit l'Éternel. Nos sentiments, aussi respectables qu'on les veuille, ne fournissent pas plus que nos pensées — et même bien moins qu'elles — une base valable pour juger de ce qui convient à Dieu. L'idée d'un jugement illimité fait horreur à la nature humaine ; des coeurs faiblissent à la pensée qu'un être cher, mort inconverti, serait voué à des tourments sans espoir et sans fin ; cela leur semble contredire la bonté et l'amour de Dieu. Mais c'est là la mesure humaine des choses, et rien de plus.

Nous sommes incapables, en effet, de nous détacher de ce qui appartient à l'ancienne création. Nous le sommes encore davantage de nous faire une idée exacte de la bonté de Dieu, pas plus que de sa justice et de sa sainteté. Nous sacrifierions l'une de ces qualités à l'autre, alors qu'elles se fondent dans son Être, qui ne serait pas éternel s'il n'était à la fois lumière et amour. Dieu est amour. Il est infiniment plus sensible que nous ne pouvons l'être aux souffrances de ses créatures, et à leur cause profonde, le péché (rappelons, en passant, que le diable et les autres anges déçus, pour qui le feu éternel est préparé, sont aussi des créatures !). Mais Il est amour dans la lumière, dans l'harmonie parfaite d'un univers dont Il n'est pas seulement le souverain mais l'ordonnateur. C'est à Lui, non à nous, qu'il appartient de savoir comment les choses doivent être pour que «Dieu soit tout en tous». Nous nous inclinons devant sa sagesse, que dis-je, nous l'adorerons. Nous n'aurons plus égard à nous-mêmes, mais à Dieu seul, en Christ. Nous serons dégagés de tous les liens d'ici-bas, non dans l'égoïsme qui les accompagne si souvent, mais dans l'amour vrai. Nous serons mus par d'autres affections que celles de cette terre. Nos sentiments d'aujourd'hui auront pris leur vraie place. Même les plus légitimes quant à la vie d'ici-bas se rapportent à des relations qui alors auront été dénouées ; ce qu'elles auront comporté de pur se sera pour ainsi dire sublimé dans ces affections éternelles. Et nous comprendrons ce que nous ressentons si peu tant que nous sommes sur la terre, savoir la grandeur de l'offense faite à Dieu par les hommes qui refusent sa grâce et ne veulent pas être réconciliés quand Il les en supplie.

Du moins savons-nous dès maintenant combien Dieu a aimé le monde, jusqu'à donner «son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas». Si nous voulons contempler l'amour de Dieu, c'est à la croix qu'il faut aller. Comment parler de nos sentiments humains (même s'ils sont un reflet, bien lointain et combien altéré, de l'image divine), quand nous voyons Dieu traitant ainsi, à la place des coupables, son Fils bien-aimé, et que nous voyons ce Fils de Dieu subissant des souffrances comme celles des trois heures sombres ?

Nous sommes, d'autre part, foncièrement incapables de concevoir l'éternité, tant que nous sommes dans ces corps où notre existence se déroule en une succession d'événements. Quand nous parlons de peines éternelles, aussi bien que de vie éternelle, nous les voyons comme se continuant indéfiniment, dans une telle succession temporelle, avec le temps prolongé encore et toujours. Sans dissenter inutilement sur l'éternité, il suffit de marquer l'inexactitude totale d'une telle vue. Le temps, qui a été créé et qui a commencé en se détachant de l'éternité, finira en se fondant dans ce qui n'a ni commencement ni fin. Le temps ne sera plus. L'éternité est la durée intemporelle, la durée pure. Tout sera fixé, ce qui ne veut pas dire inerte et immobile, mais simultanément, sans la discontinuité de tout ce qui a un passé, un présent et un futur. Dieu, l'Éternel, s'appelle le Même. Il ne saurait changer quelles que soient ses activités et ses voies. Celui qui, par rapport au temps, était et qui est et qui vient, est Celui auquel il est dit : «Mais toi, tu es le Même», c'est pourquoi «tes ans ne cesseront point» (Hébr. 1:12).

Défions-nous donc et de nos sentiments et de nos raisonnements. Une vue correcte de ce grand sujet de l'éternité des peines ne dépend pas de ce que nous éprouvons ou de ce que nous concevons, mais de ce que Dieu nous en fait connaître par sa Parole et son Esprit. L'homme naturel est toujours enclin à juger Dieu en prétendant juger des choses de Dieu. La foi accepte simplement ce que Dieu dit.

Cette Parole apprend elle-même au lecteur tant soit peu attentif que les termes du langage qu'elle emploie ou qu'elle met dans la bouche des hommes, peuvent revêtir des acceptions différentes selon les moments de la révélation divine et les phases des voies de Dieu. C'est ainsi qu'il ne faut pas confondre les déclarations relatives à Israël avec celles qui s'appliquent à l'Église, les promesses faites à Abraham avec celles faites à David, et les unes et les autres avec celles qui sont faites aux chrétiens, etc. Il en est ainsi du sujet qui nous occupe.

Dans l'Ancien Testament, le mot éternel — et ceux qui en dérivent, éternité, éternellement, ou qui lui sont analogues, comme à toujours, à jamais — ne prend son plein sens que lorsqu'il se rapporte à Dieu : par exemple «les bras éternels» (Deut. 33:27), «le Roi d'éternité» (Jér. 10:10) ; «Je vis éternellement» (Deut. 32:40), «d'éternité en éternité» (Ps. 90:2 ; Néh. 9:5), «un amour éternel» (Jér. 31:3), et pardessus tout, cela va sans dire, le nom même que Dieu prend, celui d'Éternel (Jéhovah).

Mais ailleurs dans cet Ancien Testament, quand ce même mot se rapporte aux créatures et aux choses créées, son sens immédiat et habituel ne va pas au-delà de la création visible, la première création, et s'applique à une durée temporelle, avec commencement et fin. Ce n'est pas qu'il soit sans relation avec l'éternité divine dans son absolu. Mais même les croyants les plus éclairés de ces «jours d'autrefois» — sans que nous puissions discerner à quel point leur foi était enseignée à passer de ces choses visibles aux invisibles — étaient appelés à se mouvoir dans le cadre de promesses et de prophéties concernant la terre. Leur pensée avait essentiellement pour objet le royaume de Dieu ici-bas, dans le temps, «tant que dureront le soleil et la lune» (Psaume 72:5, 7).

Ainsi, quand il est parlé d'Israël sauvé par l'Éternel «d'un salut éternel» (És. 45:17), ou au contraire quand «un opprobre éternel» et «une confusion éternelle» sont appelés sur les ennemis de l'Éternel (Jér. 23:40 ; 20:11) ; quand nous lisons qu'«un royaume éternel» s'établira (Dan. 4:3 ; 7:14-27), qu'«une joie éternelle» sera sur la tête du peuple restauré (És. 35:10 ; 51:11 ; 61:7), qu'«une alliance éternelle» est conclue avec lui (És. 61:8), tout cela est vu d'abord, à n'en pas douter, dans les limites temporelles du règne, autrement dit, du millénium (*). Si «les nouveaux cieux et la nouvelle terre que je fais, subsisteront devant moi, dit l'Éternel» (És. 66:22), c'est d'abord au long de ce règne qu'ils sont considérés comme subsistant ; ils sont encore les cieux et la terre de cette création périssable, bien qu'ils aient été renouvelés et que la gloire de Dieu les remplisse. C'est pourquoi on peut ne pas trouver un argument décisif dans les «flammes éternelles» d'Ésaïe 33:14, ni même dans le ver qui ne meurt point et le feu qui ne s'éteint point d'Ésaïe 66:24, si claire que paraisse leur allusion à une géhenne proprement éternelle. D'autre part il est bien admis que le verset 2 de Daniel 12 : «Plusieurs qui

dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour l'opprobre, pour être un objet d'horreur éternelle», signifie non une résurrection d'individus, mais le retour d'Israël ramené d'entre les nations où il gisait comme mort, et rentrant dans son pays, où les uns seront bénis, les autres réprouvés (cf. És. 26:19 et Éz. 37).

(*) Encore faut-il ici prendre garde que le Nouveau Testament agrandit l'horizon de ces prophéties : le royaume de Christ, qualifié d'éternel, et sa domination, qualifiée d'éternelle, concernent bien, directement, l'ancienne création, appelée à passer ; mais «à la fin», après que toutes choses lui auront été assujetties, il remettra le royaume à Dieu le Père, en éternité (1 Cor. 15:24, 25).

Il suit de là aussi que nous ne trouvons pas grand-chose de précis dans l'Ancien Testament à l'égard de la survie de l'âme et de la résurrection du corps, sinon des figures, quelques faits exceptionnels comme l'enlèvement d'Énoch et celui d'Élie, et comme l'évocation de Samuel à En-Dor (1 Sam. 28), ou encore des paroles comme celles de Job (19:25). Mais la vie y est essentiellement considérée comme terrestre. Elle a son terme quand l'Éternel reprend le souffle qu'il a mis dans les narines de l'homme. «L'esprit retourne à Dieu qui l'a donné», et le corps à la poussière d'où il avait été pris (Éccl. 12:7). «L'homme expire, et où est-il ?» (Job 14:10). D'où l'effroi du shéol, même si la foi pouvait saisir que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ne peut être le Dieu des morts mais des vivants, et si «ceux-ci sont morts dans la foi». Ésaïe 38:10-20, traduit particulièrement cet effroi, et maints passages des Psaumes. Si l'homme voit un avenir devant lui, c'est sur la terre, dans sa descendance. Et la rétribution des méchants, en jugement, n'est pas présentée plus loin qu'une descente ignominieuse au shéol, «dans la fosse», si impressionnantes que soient des évocations comme celles d'Ésaïe 14:9-20, ou d'Ézéchiel 32:17-32.

Mais avec le Nouveau Testament tout change. Le second homme vient du ciel, la mort est vaincue, un nouveau commencement apparaît, celui de la nouvelle création. «La vie éternelle, qui était auprès du Père», «nous a été manifestée». Elle est «annoncée» ; elle ne l'avait pas été jusque-là. Elle est déjà la part du chrétien, par le Saint Esprit, en Christ, en attendant qu'il en jouisse dans un corps glorifié semblable au sien (1 Jean 3:2 ; Phil. 3:21). L'évangile de la gloire et de la grâce est prêché, mais son point de départ est la révélation de la colère de Dieu, «la colère qui vient» (Rom. 1:18 ; 1 Thess. 1:10).

Alors les perspectives s'ouvrent. Elles vont bien au-delà du règne millénaire où la terre aura été bénie après avoir été purifiée par le jugement. Elles atteignent l'état éternel. Les nouveaux cieux et la nouvelle terre, où la justice habite, n'ont plus rien de la première création : celle-ci aura été détruite par le feu (2 Pierre 3 ; Apoc. 20).

La vie éternelle avec le Seigneur sera le partage de tous les rachetés. Ce sont les croyants de tous les âges, auxquels s'ajoutent les irresponsables, dont, en nombre incalculable, les petits enfants. Tous auront eu part, à titre soit de ressuscités soit de transmués, à la «première résurrection», la «résurrection de vie», en ses diverses phases : venue du Seigneur selon 1 Thess. 4, et résurrection des morts de la grande tribulation (Apoc. 20:4). Il faut certainement y joindre, à «la fin», après le règne, une transmutation des croyants milléniaux.

«Bienheureux et saint celui qui a part à la première résurrection : sur eux la seconde mort n'a point de pouvoir» (Apoc. 20:6). Ce ne sont donc pas tous les hommes qui «auront part» à cette première résurrection ; cette vie éternelle ne sera pas le lot de tous. L'illusion d'une réconciliation de tous les hommes, autrement dit la doctrine du salut universel, est pourtant fort répandue chez ceux qui veulent ignorer l'Écriture. C'est une erreur fatale. Il est parfaitement vrai que Christ est «mort pour tous», mais le bénéfice de son oeuvre est pour «quiconque croit». La rédemption du genre humain, comme on dit, est faite, mais ceux qui, en quelque temps que ce soit, auront refusé la grâce, s'en seront exclus eux-mêmes. «Si vous ne croyez pas que c'est moi», disait Jésus à ses adversaires, «vous mourrez dans vos péchés» (Jean 8:24). Pour ceux qui seront ainsi «morts dans leurs péchés», il y aura la «résurrection de jugement». «Le reste des morts ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis» (Apoc. 20:5) est-il dit après l'annonce de la première résurrection, celle des «bienheureux» ; et ces «morts» se réveillent pour comparaître devant le grand trône blanc, «les morts, les grands et les petits», et ils sont «jugés d'après les choses... écrites dans les livres, selon leurs oeuvres» (Apoc. 20:12). L'Écriture est positive : on ne peut être sauvé sans propitiation, et pour ceux qui rejettent Christ il ne reste plus de sacrifice pour le péché. Parler de salut universel, c'est nier la justice de Dieu en raison de l'idée imparfaite qu'on prétend se faire de son amour. C'est renverser l'Évangile. Allez donc prêcher l'Évangile à des gens auxquels vous direz en même temps que finalement ils peuvent être sauvés tout en refusant Christ !

Il ne saurait pas davantage être question d'une cessation de toute existence, pour les inconvertis, avec la mort corporelle. C'est ce que souhaiterait l'homme naturel. «Mangeons et buvons, car demain nous mourrons». Là encore la Parole est formelle : «il est réservé aux hommes de mourir une fois, — et après cela le jugement» (Hébr. 9:27). La résurrection de jugement, le grand trône blanc, la sentence finale, ce sont là des réalités redoutables sans doute, mais des réalités.

Le lecteur sincère de l'Écriture ne peut échapper à la conviction que, de même qu'il y a la vie éternelle pour les croyants, il y a une «colère» divine qui vient sur les autres, un jugement terrible pour les «morts dans leurs péchés», qu'ils aient péché sans loi, sous la loi, ou qu'ils aient refusé l'Évangile de la grâce. Chacun d'eux sera jugé selon ses oeuvres, et recevra un châtement mesuré à la grandeur de son offense, selon la parfaite-sagesse de Dieu.

Quelle est la portée de ce jugement ? Nous voici amenés à la question posée au début de ces pages.

Il n'est que temporaire, si terrible soit-il, affirme-t-on de divers côtés ; c'est une peine à purger, après quoi, pour ces condamnés, toute existence cessera, ils seront annihilés.

Nous ne pouvons, et cela en plein accord avec ceux qui nous ont enseignés, que trouver dans l'Écriture l'obligation de rejeter catégoriquement une telle affirmation.

Salut et perdition, vie éternelle et colère de Dieu, sont à maintes reprises, pour ne pas dire constamment, associés dans cette Écriture, en un parallélisme tel que nier le caractère de l'un revient à nier celui de l'autre. Ainsi en Marc 16:16 ; Jean 3:36 ; 5:29 ; Romains 2:5-16 ; 1 Corinthiens 1:18 ; 1 Jean 5:12 ; Philippiens 1:28. Si le salut est éternel, la perdition l'est de la même manière.

On objectera qu'il s'agit là d'une analogie simplement suggérée par ce parallélisme. Mais elle se renforce d'une identité littérale. Le même terme, dans l'original comme en traduction, s'applique, pour les déclarer éternels, à la fois à la vie et aux tourments (Matt. 25:46), à la destruction (2 Thess. I, 9), au jugement (Marc 3:29 ; Hébr. 6:2), au feu (Matt. 25:41 ; 18:8 ; Jude 7). Et c'est le même mot qui qualifie en 2 Cor. 4:18 les choses qui ne se voient pas par opposition à celles qui se voient et qui ne sont que pour un temps — en 2 Cor. 5:1 notre maison céleste par opposition avec cette tente éphémère — en 1 Pierre 5:10 la gloire de Dieu — en 1 Timothée 6:16 sa force, etc. Ce terme d'éternel (aiônios) est dans tous ces cas et d'autres encore en contraste avec temporel. Lui donner des acceptions différentes serait faire violence au texte.

Il n'est pas moins significatif qu'une même expression, savoir «aux siècles des siècles» (eis tous aiōnas tôn aiōnōn) s'applique à l'éternité de Dieu d'une part, aux tourments de ses ennemis d'autre part (Apoc. 4:10 et 14:11 ; 20:10).

Que conclure sinon que, dans le cas où les tourments qualifiés d'éternels ne seraient en fait que temporaires, la vie éternelle ne durerait pas non plus à toujours ? Nous ne trouverions en aucun passage de garantie pour une telle éternité de vie.

Il est vrai que nous sommes incapables de déterminer en quoi consistent ces tourments. L'«étang de feu et de soufre» est un symbole, admettons-le sans difficulté ; mais que dire alors de la réalité ainsi symbolisée ! Nous entrevoyons quelle terrible chose, la pire qui puisse se formuler, doit être, pour une créature consciente, la séparation sans espoir d'avec son Créateur ! C'est ce qui est appelé la

«seconde mort». Observons ici avec soin qu'il nous est dit que la mort (la première) — le dernier ennemi qui sera aboli — sera, avec le hadès, jetée «dans l'étang de feu : c'est ici la seconde mort, l'étang de feu» (Apoc. 20:14). Qu'est-ce à dire, sinon que les «morts», jugés devant le grand trône blanc, passeront de la mort temporelle et temporaire à la mort éternelle ? Redisons-le, l'éternité dépasse notre conception présente, mais à coup sûr la seconde mort ne peut pas plus que la première signifier l'annihilation, immédiate ou différée, peu importe.

Nous nous abstenons à dessein de discuter le point de savoir s'il convient de qualifier ou non d'immortelle l'«âme vivante» qu'Adam «devint» par le souffle de Dieu (Genève 2:7 ; 1 Cor. 15:45), estimant que l'on tombe là dans une question de mots, alors que ce sont les faits qui importent. «Détruire et l'âme et le corps, dans la géhenne» (Matt. 10:28) est sans contredit l'équivalent de la seconde mort, mais cela ne signifie en aucune manière l'annihilation : destruction n'est pas anéantissement, et «destruction éternelle» encore moins, car le terme implique la durée sans fin de la destruction. La mort, que ce soit la première ou la seconde, n'est pas la cessation de l'existence. Moralement nous étions tous morts dans nos fautes et dans nos péchés, mais nous existions bien, vivants au péché ; les morts qui attendent le jugement existent ; les morts jugés existeront, mais privés de la vie éternelle, sous la «colère de Dieu». Pourquoi le feu serait-il qualifié d'éternel, s'il consumait tout en un instant ? Le feu inextinguible, le ver qui ne meurt point, sont des figures, assurément ; mais ces figures sont chargées de traduire ce que nous ne pourrions concevoir autrement : comment nous parleraient-elles d'un feu inextinguible qui n'aurait plus rien à brûler, d'un ver qui ne meurt point et qui n'aurait plus rien à ronger ? Ces figures sont reprises par le Nouveau Testament à l'Ancien, mais elles se trouvent dans la bouche de Jésus et dans le langage du Saint Esprit par les apôtres, et sont appliquées par eux à d'autres durées que celles, temporelles, de la première création.

Éternité des peines, doctrine effrayante. Soit. Qu'elle le soit assez pour faire trembler à salut les pécheurs : Félix était «tout effrayé» d'entendre Paul discourir sur le jugement à venir, et il a pour son malheur résisté à cet effroi. Qu'elle le soit assez pour que les croyants prennent à coeur le salut des pécheurs ! Mais comment oublier que pour nous «délivrer de la colère qui vient» il n'a rien moins fallu que la mort du Fils de Dieu ? Il a connu la première et la seconde mort, sans quoi nous en serions encore passibles. Il a éprouvé toute l'horreur de la seconde mort quand elle étendit sur Lui, fait péché pour nous, son ombre terrible pendant les trois heures sombres de Golgotha, avant qu'il n'entre dans la première, mais en vainqueur, ayant payé le salaire du péché. Il a connu à notre place l'abandon de Dieu. Il nous faut toujours revenir à la croix : elle est le fait central de la foi chrétienne, mais inséparable de la résurrection. Après d'autres, nous ne pouvons que répéter : nier l'éternité du jugement, c'est attenter à l'oeuvre de Christ. Ce n'est pas seulement, comme on l'a dit, couper le nerf à la prédication, c'est ôter de sa substance à la prédication de Jésus Christ crucifié, et cela vis-à-vis de l'inconverti comme du croyant. L'oeuvre expiatoire, selon cette façon de voir, se serait limitée à porter les peines limitées encourues par les élus ; si Jésus n'était pas venu, l'humanité aurait disparu tout entière après une période de châtement, sans plus. La gravité du péché s'amoindrit jusqu'à disparaître, elle n'est plus à la mesure de l'infinie sainteté de Dieu ; la propitiation perd de son excellence, les trois heures sombres de leur horreur. Non, non, notre précieux Sauveur a été fait péché pour nous, fait malédiction pour nous. Il a connu l'abandon de Dieu comme seul pouvait le connaître Celui qui était véritablement homme et véritablement Dieu. Et c'est à jamais que devant Lui se ploiera tout genou, des êtres célestes et terrestres, mais aussi infernaux — les non-réconciliés, hélas ! Chers frères et soeurs, continuons à dire, avec une solennité et une reconnaissance accrues :

... Ton coeur infini, sous ce poids d'un moment,
Porta l'éternité de notre châtement.

Les limitations de Satan par F.C. Jennings

Extrait

Il y a beaucoup de pensées erronées sur les réelles capacités de Satan. Le combattant chrétien doit connaître l'ennemi. Nous ne devons pas ignorer quelles sont ses limitations, car nous avons besoin de les connaître.

1 Satan n'a jamais été «en forme de Dieu»

Il n'a jamais eu les attributs de la Dité. Chercher à être égal à Dieu, c'est de sa part une fraude. Beaucoup de personnes pensent pourtant que Satan a des caractères comparables à ceux de notre Seigneur Jésus Christ ; il n'en est rien.

2 Satan n'est pas omniprésent

On croit généralement que Satan est capable de se trouver en un lieu donné et en même temps d'attaquer tout à fait ailleurs, en Amérique par exemple. On pense qu'il peut lancer simultanément des dards enflammés dans différentes parties de l'Europe, tout en surveillant son royaume en Asie, en Afrique ou dans des îles lointaines. Beaucoup de croyants sont convaincus qu'ils sont personnellement l'objet des attaques de ce grand Ennemi de l'humanité.

L'Écriture n'enseigne pas cela. Quand Satan cherchait à tenter notre Seigneur (Matt. 4:1-11), il ne se trouvait nulle part ailleurs. Et quand le diable se retire de lui pour un temps (Luc 4:13), il n'est plus présent.

Il est vrai qu'il existe des légions de démons, de puissances subordonnées qui sont sous sa direction. Satan et ses armées ont certes de grandes capacités de déplacement, mais on ne doit pas pour autant parler d'omniprésence. Satan n'a pas cet attribut divin et il est de ce fait limité dans son combat contre les saints.

3 Satan n'est pas omniscient

Les paroles du Psaume 139:4 : «La parole n'est pas encore sur ma langue que voilà, ô Éternel ! Tu la connais tout entière» ne peut donc pas lui être appliquée. Il est certes très habile pour découvrir nos motifs et pour détecter le cours des pensées de l'homme, mais l'Écriture ne nous permet pas de lui attribuer la capacité de discerner «les pensées et les intentions du coeur». Elle appartient à «la Parole», c'est la prérogative de Dieu seul. Là aussi Satan est limité dans les assauts qu'il porte aux croyants.

4 Satan est incapable de prédire l'avenir

C'est encore un des attributs du Créateur et il n'appartient à aucune créature. Ésaïe en donne clairement la preuve, quand il écrit : «Déclarez les choses qui vont arriver dans la suite, et nous saurons que vous êtes des dieux» És. 41:22-23).

Comment se fait-il alors que ceux que l'on nomme des «médiums» semblent capables de prédire l'avenir ? Satan et ses démons ont une grande subtilité, une habileté et une intelligence qui surpassent et de beaucoup les capacités humaines.

Les prédictions par des médiums d'événements à venir s'avèrent très souvent entièrement fausses. Mais que penser des événements annoncés et qui ont réellement lieu ? Ne s'agirait-il pas de ceux que Satan provoque lui-même ou en se servant des anges déchus, avec la permission de Dieu ? (Job 1:12-19 ; 2:8).

Il faut retenir que Satan et ses armées ont une mémoire extraordinaire et une connaissance étonnante des détails de la vie de tous les hommes dans le monde entier. Leur habileté à comprendre les ressorts de la nature humaine vient de ce qu'ils ont été, à l'origine, créés par Dieu. Cette connaissance s'est développée du fait de l'expérience acquise depuis 6000 ans. Ayant constamment affaire aux

hommes, ils ont appris à discerner leurs motifs. Néanmoins, même le plus grand prince de tous ces esprits malfaisants n'est qu'une créature aux pouvoirs limités. Il ne peut pas prédire, de façon infaillible, l'avenir.

5 Satan est limité par l'autorité de Dieu

Le Seigneur étend son bouclier de protection au-dessus de tous les siens, de tous ceux qui dépendent de Lui (Job 1:9-10). Il y a autour de chacun d'eux cette haie de protection que Satan ne pouvait pas renverser, jusqu'au moment où l'amour divin a trouvé bon, pour le bien de Job, de donner cette permission au Diable.

C'est une grande grâce : aucun enfant de Dieu ne doit jamais se laisser décourager par aucune circonstance fâcheuse ni être rempli de perplexité devant les expériences que font d'autres personnes autour de lui. La sainte Parole qu'il a entre ses mains, jette la lumière divine sur toutes ces choses. Nous savons que ce n'est pas l'esprit de ceux qui sont morts, mais des « esprits de mensonge » (1 Rois 22:22) qui entrent alors en communication avec les hommes, qui cherchent à connaître les événements encore à venir.

Le chrétien, à l'abri dans les puissantes mains de notre Dieu, ne doit pas trembler devant les attaques de l'Ennemi. Qu'il se souvienne que le Diable — encore appelé Satan, ou le Dragon — devra un jour reconnaître et rendre témoignage devant tous du pouvoir souverain de Dieu. Il devra se joindre à tous ceux qui ploieront les genoux et confesseront que Christ est Seigneur à la gloire de Dieu (Phil. 2:10-12).

Le Satanisme par Michael Vogelsang

Tables des matières

- 1 Un phénomène que l'on ne peut nier
- 2 Contexte historique
- 3 Les différents groupes du Satanisme
 - 3.1 Le Neo-Satanisme occulte
 - 3.2 Le satanisme synchrétique des jeunes
- 4 Comment tombe-t-on dans le piège de Satan ?
 - 4.1 Une volonté de vivre selon ses propres désirs
 - 4.2 Une curiosité (malsaine)
 - 4.3 La recherche d'une « sécurité »
 - 4.4 La recherche d'une identité
 - 4.5 Le goût de l'aventure
- 5 Les tentateurs ont plusieurs masques
- 6 Quand le plaisir entraîne d'amères conséquences
 - 6.1 L'isolement social
 - 6.2 Perturbations psychiques et corporelles
 - 6.3 Liaisons occultes et possession
- 7 Réalisme biblique
- 8 Signes précurseurs chez des jeunes susceptibles d'être en contact avec des cercles sataniques ou occultes
- 9 Quelques citations Bibliques :

1 Un phénomène que l'on ne peut nier

Des nouvelles effrayantes dans les médias nous laissent songeurs :

- Trois jeunes gens de 14, 17 et 18 ans sautent volontairement depuis le haut du pont de Göttzschal, le plus haut pont en briques du monde, dans la région du Vogtland en Allemagne. On peut lire sur leur lettre d'adieu, des symboles sataniques.
- Des articles détaillés, dans la Presse, relatent l'assassinat bestial perpétré par un couple « satanique » vis à vis d'un homme de leur connaissance.

Ce ne sont là que deux exemples parmi un nombre croissant de « faits divers » qui se produisent au milieu des adhérents du groupe des satanistes. Ils sont maintenant portés à la connaissance du grand public. Dans notre monde « cartésien », personne pourtant ne semble disposé à croire à l'existence du Diable. Pourtant, force est de constater que le Satanisme est terriblement populaire, en particulier chez les jeunes.

2 Contexte historique

1. L'Anglais Brite Aleister Crowley (1875 - 1947) est considéré comme le « père du Satanisme moderne ». Il était né dans une famille qui faisait partie d'un milieu évangélique piétiste en Angleterre. Très tôt déjà il refusa de partager la foi de ses parents, et se comporta clairement d'une manière anti-chrétienne. Très vite aussi il se joignit à un groupe occulte, où il fut accepté sous le nom de « Frère Perdurabo ».

Note : Le changement de nom est une tactique des satanistes pour rendre encore plus difficile aux parents, la recherche d'un enfant qui a sombré dans le Satanisme.

La philosophie de Crowley est caractéristique de ce culte moderne rendu à Satan :

- Un refus radical du Christianisme
- La priorité absolue accordée au Moi.
- L'usage de la Magie pour la satisfaction de ses propres besoins (y compris sur le plan sexuel).

Crowley vénérât son Moi comme un dieu, plus encore que Satan. La vieille ruse de Satan « Vous serez comme Dieu ! » [parole adressée à Ève en Genèse 3:5, au jardin d'Eden] se retrouve clairement dans son cas. Crowley se considérait comme l'incarnation de Satan et se surnommait lui-même : « La grande Bête — 666 ».

2. La première formation d'un mouvement concret, l'Église de Satan, est due à un américain, Anton S. LaVey (né en 1930).

LaVey connut, dans sa jeunesse, de profondes déceptions dans les églises chrétiennes. Alors qu'il travaillait comme ouvrier dans le Comité qui organisait le Carnaval, il découvrit le comportement coupable des mêmes personnes qu'il retrouvait le dimanche au service religieux. Il en vint ainsi à la conclusion que le Christianisme poussait les gens à devenir des hypocrites. Il quitta alors son église et se tourna vers les adorateurs de Satan.

Plus tard il écrivit la Déclaration de Foi du Satanisme (que nous évitons volontairement de transcrire). C'est sur de telles bases que les différents groupes du Satanisme moderne se sont développés.

3 **Les différents groupes du Satanisme**

Les experts distinguent différents groupes de Satanistes. Pour des raisons de clarté, je souhaite me borner ici à distinguer deux grands groupes :

3.1 **Le Neo-Satanisme occulte**

Note : Occultisme = Doctrine de l'extrasensoriel, de ce qui est caché par nature.

Sous ce nom on regroupe toutes les églises de Satan organisées et les adorateurs du Diable qui se sont développés à partir des origines déjà mentionnées. Ils adorent Satan et pratiquent des rituels sataniques.

Bien souvent les adeptes de ces groupes ne sont pas identifiables en tant que « satanistes » dans leur vie privée normale. Les régions principales où ils se développent essentiellement sont les USA, l'Afrique du sud, et de plus en plus, l'Europe.

3.2 **Le satanisme synchrétique des jeunes**

Note : Synchronisme = Combinaison de doctrines et de religions non cohérentes entre elles.

Cette appellation recouvre pour ainsi dire un satanisme « fait maison », un vaste mélange de pratiques magiques et occultes les plus variées. Il trouve essentiellement sa place comme une alternative au milieu de la jeunesse.

L'entrée dans ces cercles s'effectue soit au moyen « d'épreuves-tests » avec des méthodes classiques : l'évocation des esprits (déplacement de verres, pendule) ; ou par un mouvement de protestation contre la société « bien-pensante », ou encore en se gavant de certains types de musique, telles que du Black ou Heavy Metal.

4 **Comment tombe-t-on dans le piège de Satan ?**

Qu'est-ce qui pousse un jeune à s'engager dans le Satanisme ? Il y a plusieurs explications :

4.1 **Une volonté de vivre selon ses propres désirs**

Le Satanisme apparaît à beaucoup comme la possibilité qui leur est offerte de réaliser, à brève échéance, la satisfaction totale de ses propres désirs. Tous les tabous tombent : c'est avant tout le cas dans le domaine de la sexualité.

Une phrase revient dans la bouche des satanistes : « Satan me donne tout ». Dans ma jeunesse, certains chantaient : « J'ai vendu mon âme au Diable, mon pouvoir est formidable » (NdT).

Quelle illusion mortelle ! Le Seigneur Jésus désigne Satan comme un « meurtrier dès le commencement » et comme « le menteur » (Jean 8: 44). Finalement, Satan ne donne rien, il ne fait que prendre.

4.2 **Une curiosité (malsaine)**

Les jeunes qui sont prédisposés à une croyance satanique ont bien souvent commencé par « se gaver » de littérature, de musique, de films ou de jeux occultes. Ils ont essayé de pratiquer des rituels magiques par curiosité, mais non pas sans séquelles.

Il n'est pas nécessaire de se procurer les productions concernées « au marché noir » : Elles sont mis en vente publique. Même pour les plus jeunes, on trouve des bandes dessinées avec des titres comme : « Witch » (sorcière), qui incite ouvertement à la pratique des rites magiques.

4.3 **La recherche d'une « sécurité »**

Les enfants et les jeunes provenant soit de familles complètement disloquées ou au contraire de familles aisées, mais où ils se sentent complètement abandonnés, sont des cibles particulièrement visées par le Satanisme. Ils entrent par ce moyen en contact avec un cercle d'amis obscurs. Ils se sentent sécurisés et surtout connus, même si, au début ils ne comprennent pas tous les rites pratiqués. Au fond, ils font, ou plutôt croient faire, l'expérience que ce culte leur confère à la fois puissance et sécurité.

4.4 **La recherche d'une identité**

Ce point se lie étroitement au précédent. Celui qui ne se sent pas en sécurité, doute finalement de ses capacités et de sa valeur personnelle. Beaucoup de satanistes débutants font une crise d'identité. Du fait de leur incapacité à construire leur vie, ils se confient dans des « forces supérieures ».

Ce lien entre l'occultisme et la recherche d'identité est particulièrement frappant dans les pays autrefois communistes de l'Europe de l'Est. Après l'effondrement du monde soviétique, les cultes sataniques ont connu un essor rapide.

Nous ne voulons pas oublier un point important : la crise d'identité de l'homme moderne résulte aussi d'une crise de la foi chrétienne. L'essor explosif de l'occultisme est aussi une sorte de protestation contre un christianisme figé, qui n'est plus qu'une forme, sans relation vivante avec Christ.

4.5 **Le goût de l'aventure**

Sensations et excitations sont des éléments qui ont envahi notre société de consommation. Pas de films sans meurtre ou sans horreur, sans parler des sports extrêmes qui procurent des palpitations pendant les loisirs. Que reste-t-il à faire lorsque plus rien n'excite ? Il y a encore le frisson de l'horreur et le côté imprévisible de l'occultisme.

5 **Les tentateurs ont plusieurs masques**

Quelles sont les stratégies employées par Satan dans cette Europe « post-chrétienne ? » Les vrais responsables pour la diffusion rapide de l'idéologie satanique sont beaucoup moins ces groupes qui se réclament ouvertement de Satan que l'omniprésence de l'occultisme dans beaucoup de domaines culturels, tels que les films, la littérature ou la musique.

Toujours plus de films ont un contenu occulte. Des périodiques pour les jeunes, tels que « Bravo », « Bravo Girl », etc. jouent aussi un rôle non négligeable dans la diffusion des idées sataniques. Un périodique présentait, déjà en 1986, pas moins de 13 pratiques occultes.

Un court extrait d'un article de « Bravo » sera suffisant pour montrer comment les jeunes entrent en contact avec l'occultisme : « Comment recevoir votre message de l'Au-delà — en faisant tourner les tables », ou « Le pendule dit la vérité » ou encore : « Cours accéléré pour apprendre la signification des cartes ».

Depuis les années 60, la culture occulte et satanique fait partie intégrante de la musique connue comme le « Rock moderne ». Elle est particulièrement développée dans les genres « Hardrock » et « Heavy Metal ». Les noms de certains groupes de ce type sont parlants : « Black Sabbath » (Sabbat noir) — « Living Death » (Mort vivante) — « Slayer » (meurtrier) — « Demon Eyes » (les yeux du Démon).

Parmi les méthodes de séduction les plus efficaces parmi les jeunes, on trouve des jeux de rôle où l'on est amené à se mettre dans la peau de personnages ayant des pouvoirs magiques, comme « Fantasy ». Le fait que l'on cherche à présenter ces jeux de rôles comme une occupation innocente pour les moments de loisir, est d'autant plus dangereux.

L'américain Gary Gygax, un des pères de ces jeux de rôles (Fantasy) écrit dans un manuel de jeux : « Les formules de sortilèges et de magie sont des éléments incontournables constitutifs d'un jeu.

Ces formules doivent être prononcées à haute voix. Les contacts avec des puissances sataniques commencent souvent par ces jeux de rôles comme « Fantasy », qui ne sont pas aussi innocents qu'on le prétend.

On ne peut que recommander : « Abandonnez ce jeu » plutôt que de continuer à jouer avec le feu !

Parmi les points culminants du rituel sataniste, LaVey évoque 5 jours de fête principaux :

- Le propre jour d'anniversaire de chaque sataniste
- Le commencement du printemps ou la nuit des Walpurgis
- Le commencement de l'automne ou Halloween
- Le solstice d'été
- Le solstice d'hiver

Il est remarquable que deux de ces jours fériés basés sur des légendes (Walpurgis et Halloween) soient acceptés depuis longtemps par la société. La tendance à banaliser la culture satanique est là aussi évidente.

6 Quand le plaisir entraîne d'amères conséquences

Les conséquences de ces contacts avec le Satanisme sont différentes et dépendent de l'intensité des liens avec le domaine occulte. Les plus fréquentes, suite à ces contacts avec le Satanisme, sont :

6.1 L'isolement social

Qui part à la recherche de sécurité et tombe dans les griffes de Satan, se trouve relégué dans un isolement toujours plus grand de ses concitoyens. Dans le Satanisme il n'y a pas de communion. Aucune faiblesse, aucun amour, aucunes relations ne sont autorisées : l'être humain devient isolé, incapable de communiquer, perturbé dans son comportement.

6.2 Perturbations psychiques et corporelles

Toutes les victimes parlent de sentiments de peur, de cauchemars, de visions effrayantes etc. Ceux qui ont été victimes d'abus lors des cérémonies rituelles sont ceux qui ont les séquelles psychologiques et même souvent même corporelles les plus graves. Un des phénomènes modernes les plus graves du Satanisme, ce sont les abus psychiques, physiques et sexuels qui sont exercés lors des rituels sataniques.

6.3 Liaisons occultes et possession

Dans ce dernier stade, il s'agit d'êtres humains qui sont liés sans espoir, incapables de se libérer du pouvoir des forces qui les contrôlent.

Le seul espoir est en Jésus-Christ. Lui seul peut briser la puissance des démons. Une telle personne a impérativement besoin du Seigneur, car, aux yeux d'un sataniste il n'existe pas de possibilité de quitter la sphère satanique. Il faut donc qu'une puissance plus grande agisse.

Mais seule une attitude conséquente est impérative : Celui qui a eu des contacts avec des milieux sataniques et qui se convertit, doit détruire immédiatement tous les objets en rapports avec le Satanisme, coûte que coûte. Dans les Actes (19:19) nous lisons : « Plusieurs aussi de ceux qui s'étaient adonnés à des pratiques curieuses, apportèrent leurs livres et les brûlèrent devant tous ; et ils en supputèrent le prix, et ils trouvèrent qu'il se montait à cinquante mille pièces d'argent ».

Un changement complet du cadre de vie est également conseillé, pour rendre tout contact avec les autres satanistes impossible. Cela peut paraître exagéré ou un excès de prudence, mais un conflit direct avec Satan est tout, sauf un jeu d'enfant.

Beaucoup d'exemples sont là pour le prouver. Les satanistes n'acceptent pas une démission sans commentaires. Cela peut aller jusqu'à des menaces de mort, voire jusqu'à une tentative de meurtre. Seul celui qui refuse le moindre compromis avec ces choses peut être en sécurité.

7 Réalisme biblique

Pour l'homme moderne cartésien (et même l'homme « christianisé ») Satan est tout au plus une notion historique. Seuls les « ignorants » du Moyen-âge y croyaient ! Cependant cette réalité effrayante a depuis longtemps rattrapée l'homme moderne.

Un croyant sait qu'il doit compter d'une manière très réaliste avec les ruses et la puissance de l'Ennemi de Dieu.

Cependant Satan n'est pas une « contre-puissance » qui peut mettre en péril la souveraineté et la puissance de Dieu. C'est une créature qui s'est rebellée contre son Créateur.

En rapport avec cette question, on lit cette parole, en relation avec la venue du Seigneur : « Celui qui pratique le péché est du diable, car dès le commencement le diable pêche ». C'est pour ceci que le Fils de Dieu a été manifesté, afin qu'il détruisît les œuvres du diable. » (1 Jean 3:8-10). C'est précisément lorsque l'on reconnaît la réalité et le danger du satanisme, que la vérité de la victoire du Seigneur Jésus sur Satan prend toute son importance.

C'est un danger qui guette également les croyants : Ils peuvent être presque paralysés de peur, tant les effets du Satanisme et de l'occultisme les impressionnent. Mais nous voulons retenir fermement que les croyants sont du côté du plus fort, du vainqueur de Golgotha. Une communion étroite et personnelle avec notre Seigneur nous garde des puissances obscures.

Pour celui qui a dépassé les limites fixées par l'Écriture, il reste une grande ressource : Jésus-Christ délivre les hommes de l'esclavage du mal. Le chemin pour être libéré de l'esclavage de Satan passe :

- par un aveu complet de sa faute (sans oublier la faute d'être entré en contact avec des sphères occultes).
- par le refus de se soumettre à Satan.

Ensuite TU feras l'expérience que « si donc le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres. » (Jean 8:36). Le récit d'une telle délivrance peut se lire dans l'Évangile de Marc (5:1-20).

Le vieux cantique de la Réformation n'est peut-être ni nouveau ni moderne, mais Martin Luther a raison :

C'est un rempart que notre Dieu,
Une invincible armure,
Notre délivrance en tout lieu,
Notre défense sûre.
L'ennemi contre nous

Redouble de courroux ;
Vaine colère !
Que pourrait l'adversaire ?
L'Éternel détourne ses coups.

Que les démons forgent des fers
Pour accabler l'Église ;
Ta Sion brave les enfers,
Sur Ton rocher assise.
Constant dans son effort,
En vain, avec la mort,
Satan conspire :
Pour ruiner son empire,
Il suffit d'un mot du Dieu fort.
On peut avoir d'autres détails dans « Satanismus, Antireligiöser Protest oder Dämonische Verstrickung », par Johannes Reimer, Édition Logos.

8 *Signes précurseurs chez des jeunes susceptibles d'être en contact avec des cercles sataniques ou occultes*

Les signes suivants peuvent attirer l'attention :

- Un mépris du Christianisme.
 - Un intérêt marqué pour les films occultes, des livres de magie, certains jeux de rôles mettant en œuvre des pouvoirs magiques, des objets particuliers (bougies, couteaux, jeu de tarots, horoscope), des signes occultes (étoile en forme de pentagone, le nombre 666).
 - Ils se gavent de musique de « Heavy Metal » ou équivalent.
 - Ils parlent en vers ou sont capables de prononcer des phrases à l'envers.
 - Leurs ongles sont anormalement longs, laqués en noir.
 - Ils portent des vêtements « inhabituels » de couleur noire.
 - Ils ont un « autel » dans leur chambre.
 - Ils se distancient de leur famille.
 - Leur comportement se modifie (complexe de persécution, des peurs, des cauchemars).
 - Ils ont en leur possession la bible satanique de A.S. LaVey.
- (d'après : Joe Allbright : Exposing Satanism, Foot-notes).

9 *Quelques citations Bibliques :*

Deut. 18:10 ; Matt. 4:10 ; Matt. 25:41 ; Apoc. 21:8 ; Hébr. 2:14 ; Éph. 6:10 ; Jacq. 4:6-7.

Les profondeurs de Satan par Élie Argaud

Bibliquest

ME 1975 p.75-81. Sous-titres ajoutés par Bibliquest

Table des matières

- 1 Noms de Satan
- 2 Origine, histoire et caractères de Satan
- 3 Activité de Satan jusqu'à la croix de Christ
- 4 Activité de Satan depuis la croix de Christ
- 5 Prendre garde et veiller
- 6 Des choses cachées

Sous-estimer la puissance de l'Adversaire ou ignorer pratiquement son existence, ce sont là des pensées extrêmement dangereuses. Quelqu'un a dit : « Plus un homme connaît Christ, plus il appréhende d'avoir affaire avec Satan ». Il peut être utile de voir succinctement : d'abord sous quels noms l'Écriture le désigne, ensuite quels sont l'origine, les caractères et l'activité de ce redoutable ennemi, enfin quel jugement terrible l'atteindra.

1 *Noms de Satan*

Il porte, dans la Parole de Dieu, différents noms :

- Satan (par exemple en Matt. 16:23), c'est-à-dire l'adversaire, celui qui s'oppose à Dieu et aux siens ;
 - le diable (Luc 4:2), ce qui signifie l'accusateur, le calomniateur, et spécialement « l'accusateur des frères » (Apoc. 12:10) ;
 - le serpent (2 Cor. 11:3), à cause de sa ruse, et parce qu'il s'est servi de cet animal pour séduire Ève en Eden ;
 - le serpent ancien (Apoc. 12:9), parce qu'il entraîna l'homme au mal dès le commencement ;
 - le dragon (id.), qui se sert des puissances du monde pour faire le mal ;
 - le tentateur (Matt. 4:3) ;
 - l'ennemi (id. 13:25) ;
 - le chef de ce monde (Jean 12:31) ;
 - le chef de l'autorité de l'air (Éph. 2:2) ;
 - le dieu de ce siècle (2 Cor. 4:4) ;
 - le Méchant (1 Jean 3:12).
- Tous ces noms nous disent déjà beaucoup sur ses caractères.

2 *Origine, histoire et caractères de Satan*

Satan est une créature de Dieu, et il était orné des plus excellents dons. La plupart des expressions qui en Ézéchiél 28:12-19 se rapportent directement au roi de Tyr semblent pouvoir s'appliquer, comme figures, à Satan. Il était « la forme accomplie de la perfection, plein de sagesse et parfait en beauté ». Il était dans la sainte montagne de Dieu et marchait parmi les pierres de feu. Il existait avant la création de l'homme. Un jour son cœur s'éleva contre Dieu. Alors il fut précipité « de la montagne de Dieu » comme

une chose profane, entraînant dans sa chute les anges qui le servaient. Dépouillé de sa gloire il exerce dès lors « le pouvoir des ténèbres » (Luc 22:53 ; Éph. 6:12), avec une multitude de démons sous son autorité.

Il « a été meurtrier dès le commencement, et il n'a pas persévéré dans la vérité, car il n'y a pas de vérité en lui... Il est menteur, et le père du mensonge » (Jean 8:44).

Il a provoqué la chute de l'homme, et il le gouverne par les passions et les convoitises. Il sait les exciter, grâce à son intelligence pénétrante, accrue, comme quelqu'un l'a écrit, par une longue expérience du cœur des hommes. Il a soulevé le monde entier, politique et religieux, contre Christ, en vue de le faire mourir, et c'est alors que Christ l'a appelé expressément le chef du monde (Jean 14:30), puis il n'a cessé de s'acharner contre les disciples de Christ. Aujourd'hui encore il sait susciter des persécutions contre les chrétiens fidèles, comme il l'a fait dans les siècles passés, dans la mesure où Dieu le lui a permis, et comme il le fera contre les fidèles de l'avenir. De lion rugissant (1 Pierre 5:8) il peut aussi se transformer en ange de lumière (2 Cor. 11:14), et son activité en est d'autant plus dangereuse pour nous.

C'est donc un être puissant, un esprit plein de sagesse et de ruse dont nous ne devons pas mépriser la domination, puisque même l'archange Michel n'osa pas préférer contre lui de jugement injurieux lorsqu'il contestait avec lui au sujet du corps de Moïse (Jude 9).

3 *Activité de Satan jusqu'à la croix de Christ*

La terre est devenue le lieu où il exerce sans trêve son activité tout en ayant encore accès dans le ciel pour accuser les hommes, et il y est à la tête de « la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes » (Éph. 6:12). L'Écriture le montre courant çà et là sur la terre et s'y promenant, puis venant dans la présence de Dieu avec ses accusations et ses calomnies (Job 1:6-12). Il agit en opposition permanente contre Dieu, séduisant les hommes, les entraînant dans le mal, cherchant à contrecarrer depuis toujours les desseins de la grâce divine en faveur de l'homme coupable. C'est lui qui poussa le monde d'avant le déluge à la corruption et à la violence. C'est lui qui porta les descendants de Noé à l'idolâtrie et à l'assouvissement de toutes leurs passions. C'est lui qui incita le Pharaon à faire mourir tout fils qui naîtrait parmi les Israélites, et Athalie, fille de Jézabel, à détruire la famille royale de Juda, afin d'anéantir les promesses divines. Mais Dieu a toujours déjoué ses ruses, et la promesse d'un Libérateur s'est accomplie en son temps : Christ est venu dans le monde.

Dès que le Fils de Dieu paraît sur cette scène, Satan déploie une énergie extrême : toutes ses forces sont mises en jeu, contre Dieu, pour faire échec au Seigneur Jésus. Ne sait-il pas que c'est Lui, « semence de la femme », qui doit lui briser la tête, selon la plus ancienne prophétie ? (Gen. 3:15). Il essaie de faire mourir à Bethléhem l'enfant qui est le Sauveur donné au monde. Il tente Jésus à trois reprises au désert, cherchant en vain à le faire pécher. À Gethsémani, il livre un dernier assaut : il fait entrevoir à Jésus ce que sera le prix de l'expiation du péché, la colère de Dieu, sans aucun adoucissement. Il voudrait arrêter Jésus dans le chemin du sacrifice. Mais le Sauveur ira jusqu'au bout.

Il ira jusqu'au bout et il triomphera. S'il avait déjà pillé les biens de l'homme fort (Matt. 12:29), il brisera sa puissance. Par la mort, Christ a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable, et il a délivré tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient pendant toute leur vie assujettis à la servitude (Héb. 2:14). Il a dépouillé les principautés et les autorités et il les a produites en public, triomphant d'elles en la croix (Col. 2:15). Satan qui tenait captifs les pécheurs est lui-même emmené en captivité (Éph. 4:8).

Mais, bien que vaincu à la croix, et cette victoire rendue manifeste par la résurrection de Christ, Satan ne désarme pas. Comme il a fait crucifier le Maître, il fait persécuter les disciples, et tous ceux qui croient en Lui. Son activité ne se relâche pas. Dès l'aurore du christianisme, il s'empare du cœur d'un Ananias pour le faire mentir à l'Esprit saint, d'autres pour les conduire aux plus tristes péchés, d'autres encore pour propager ou recevoir de fausses doctrines. Et il a continué, et il continue. Il ne se repose jamais.

4 *Activité de Satan depuis la croix de Christ*

Toutefois, depuis la croix, s'il est toujours revêtu de dignité, il a perdu toute autorité sur le croyant. Il a été rendu impuissant et, si nous lui résistons, il s'enfuira de nous (Jacq. 4:7).

Peu après l'enlèvement des saints, et à la suite d'un grand combat dans le ciel entre Michel et ses anges contre Satan et ses anges (Apoc. 12:7-9), Satan sera précipité du ciel sur la terre. Il entrera dans une très grande fureur, car il saura qu'il lui reste peu de temps pour poursuivre son œuvre de destruction et de séduction. Il aura à son service deux auxiliaires puissants : l'un politique, le chef de l'empire romain reconstitué, et l'autre religieux, l'Antichrist, ou le faux prophète. Ils s'allieront tous les trois en une sinistre trinité de mal. Ils enverront des anges revêtus d'une puissance diabolique et faisant des miracles (Apoc. 16:13, 14). Séduits par eux, les hommes se prépareront à la révolte contre Dieu. Les saints qui seront sur la terre à ce moment-là, et en particulier les fidèles du résidu juif, seront terriblement persécutés (Apoc. 12:17). Ceux qui voudront garder les commandements de Dieu et qui auront le témoignage de Jésus (id.) refuseront de se soumettre à l'Antichrist que le peuple juif, dans son ensemble, acclamera. Ce résidu fidèle, en même temps qu'il sera amené à reconnaître sa culpabilité à l'égard du Messie, prêchera l'évangile du royaume dans toutes les villes d'Israël. Persécuté avec plus de violence encore, à cause de sa fidélité, par l'Antichrist qui établira l'idolâtrie dans le temple, ce résidu s'enfuira (lire Matt. 24:16-21), et trouvera refuge chez diverses nations. Là encore il prêchera l'évangile du royaume ; beaucoup, le recevant, se convertiront et parmi eux aussi il y aura des martyrs.

C'est alors que les rois de la terre, dans leur égarement, s'assembleront pour livrer combat contre le Seigneur, descendu du ciel avec son armée. Ils seront détruits, le chef de l'empire romain et le faux prophète seront jetés vifs dans l'étang de feu (Apoc. 19:20) et Satan, lié, sera jeté dans l'abîme pour mille ans (20:1-3). Il ne pourra plus, pendant ce temps, exercer son pouvoir néfaste.

Les mille ans accomplis, Satan sera délié pour la dernière épreuve de l'homme (Apoc. 20:7). Sa longue captivité ne l'aura pas changé, et aussitôt il cherchera à égarer les hommes. Beaucoup l'écouteront et feront la guerre aux saints (id. 8, 9). Mais Dieu mettra un terme à l'activité du terrible adversaire : il sera jeté « dans l'étang de feu où sont et la bête et le faux prophète ; et ils seront tourmentés, jour et nuit, aux siècles des siècles » (id. 10). Il sera là, à jamais, au milieu des anges déchus et des malheureux hommes qui n'auront pas voulu du salut de Dieu, et qui tiendront compagnie à leur ancien maître, dans le « feu éternel », que Dieu n'avait pas préparé pour eux, mais « pour le diable et ses anges » (Matt. 25:41).

5 *Prendre garde et veiller*

Tel est l'ennemi de nos âmes. Que l'incrédule qui refuse Jésus pour sauveur sache bien qu'il lie son sort éternel à Satan, et la chose vaut d'être bien pesée ! Que le croyant, prévenu de la puissance de l'Adversaire, prenne garde et veille pour ne pas tomber dans ses pièges. Son seul refuge est de se tenir près de Celui qui, après avoir lié Satan par la Parole, au désert, et dépouillé de ses biens pendant son ministère ici-bas, l'a rendu impuissant par la croix. Bientôt « le Dieu de paix brisera Satan sous vos pieds », est-il dit aux saints (Romains 16:20). Les événements décisifs que nous venons de rappeler sont proches. Ceux qui n'ont pas connu « les profondeurs de Satan » sont exhortés à tenir ferme ce qu'ils ont, jusqu'à ce que vienne, pour exécuter le jugement, Celui qui, Fils de Dieu, a été fait Fils de l'homme (Jean 5:22, 27 ; Apoc. 2:18, 24).

6 **Des choses cachées**

Pourquoi Dieu a-t-il laissé à Satan, jusque là, sa place dans le ciel et son activité sur la terre ? Pourquoi a-t-il reculé l'application du jugement à ce rebelle ? Ces questions et bien d'autres appartiennent aux choses cachées de Dieu, et nous devons nous contenter de ce qui est révélé pour notre profit: « Les choses cachées sont à l'Éternel, notre Dieu, et les choses révélées sont à nous et à nos fils, à toujours, afin que nous pratiquions toutes les paroles de cette loi » (Deut. 29:29). Dès que la créature perd de vue sa dépendance de Dieu, il n'y a rien pour elle qui l'attire comme de devenir l'égale de son Créateur. Ce fut là précisément la faute de notre grand Adversaire, et c'est dans ce même péché qu'il voudrait nous entraîner, comme il y a entraîné le premier Adam.

LES ANGES par Adrien Ladrière

Bibliquest

Les sous-titres et le plan ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1937 p. 49, 63, 199, 223, 249.

Table des matières

- 1 Des créatures autres que l'homme
- 2 Les bons anges
 - 2.1 le nombre des anges — le groupe qu'ils constituent
 - 2.2 ordres ou catégories d'anges
 - 2.3 le service des anges dans l'Ancien Testament
 - 2.4 le service des anges dans le Nouveau Testament
 - 2.5 ce qui intéresse les anges
 - 2.6 culte des anges ?
 - 2.7 L'Ange de l'Éternel
- 3 Les mauvais Anges
 - 3.1 leur chute
 - 3.2 leur avenir
 - 3.3 leur chef — Satan — sa chute
 - 3.4 leur activité
 - 3.5 leur domination sur les hommes
 - 3.6 l'oeuvre de Dieu prévalant sur celle de Satan
 - 3.7 l'activité de Satan au temps du Seigneur
 - 3.8 Satan agit encore — le chef de ce monde
 - 3.9 les chrétiens et l'activité de Satan — comment échapper ou vaincre
 - 3.10 l'activité de Satan dans la période post-chrétienne

1 **Des créatures autres que l'homme**

L'homme n'est pas la seule créature intelligente qui soit sortie des mains de Dieu. La Bible nous parle d'une multitude innombrable d'êtres qui peuplent les cieux et qui ont aussi leurs offices sur la terre. Ce sont les anges que l'Écriture mentionne si fréquemment. Voyons ce qu'elle nous enseigne à leur sujet.

1.1 Quelques caractéristiques

Le mot «ange» signifie «messenger». Ce nom est donné à ces êtres célestes, parce que Dieu s'est servi souvent d'eux pour apporter de sa part des messages aux hommes. Mais quelle est leur nature ? Ce sont des esprits, nous dit l'Écriture : «Ne sont-ils pas tous des esprits administrateurs ?» lisons-nous dans l'épître aux Hébreux 1:14. Administrateurs, veut dire qu'ils remplissent certaines fonctions de la part de Dieu. Pour cela ils sont doués d'intelligence, de sagesse et de puissance. Le psalmiste s'adressant à eux, dit : «Bénissez l'Éternel, vous, ses anges puissants en force, qui exécutez sa parole» (Ps. 103:20). Ils sont revêtus de sainteté ; le Seigneur les appelle «les saints anges» (Luc 9:26) ; ils sont immortels ; Jésus dit d'eux qu'ils ne peuvent mourir (Luc 20:36).

1.2 Apparence des anges

Étant des esprits, ils sont invisibles à nos regards, bien que nous entourant et s'occupant de nous. Mais quand Dieu les emploie pour porter un message à des hommes, ils apparaissent comme ayant un corps. Ainsi un ange de Dieu est envoyé à Corneille, et quand celui-ci raconte la visite du messenger divin, il dit : «Un homme se tint devant moi dans un vêtement éclatant» (Actes 10:30). Dans le récit de la résurrection du Seigneur, nous voyons aussi que deux anges (Jean 20:12), semblables à des hommes en vêtements éclatants de lumière (Luc 24:4), viennent annoncer à Marie de Magdala et à d'autres femmes que le Seigneur était ressuscité. Et on trouve bien d'autres exemples dans la Parole. Les anges peuvent aussi apparaître en flammes de feu, soit pour protéger les serviteurs de Dieu, comme dans le cas d'Élisée (2 Rois 6:17 ; voir aussi 2:11 ; comp. Ps. 68:17), soit pour exercer le jugement «Le Seigneur Jésus sera révélé du ciel avec les anges de sa puissance, en flammes de feu, exerçant la vengeance contre les méchants» (2 Thess. 1:7, 8).

1.3 Créés avant la terre

L'Écriture nous apprend que les anges sont au nombre des choses créées par le Seigneur Jésus qui est ainsi au-dessus du plus grand et du plus puissant d'entre eux. «Par Lui ont été créées toutes choses, les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles» (Col. 1:16). Les anges font partie de ces choses invisibles qui sont dans les cieux. Mais quand est-ce qu'ils ont été créés ? C'est avant que la terre ait été établie pour être la demeure de l'homme, car l'Éternel dit à Job : «Où étais-tu quand j'ai fondé la terre... quand les étoiles du matin chantaient ensemble et que tous les fils de Dieu éclataient de joie ?» (Job 38:4, 7). Ainsi ils contemplaient et admiraient les oeuvres de Dieu. Combien tout ce que Dieu nous révèle est beau et grand ! L'esprit de l'homme et tout son génie n'auraient pu nous faire voir une scène semblable : les cieux peuplés de créature immortelles se réjouissant dans les oeuvres magnifiques de Dieu. Ce verset nous apprend aussi que les anges sont «fils de Dieu» (comp. Job 1:6). Ils le sont parce que Dieu les a créés. C'est comme Créateur que Dieu est appelé «Père de tous» (Éph. 4:6). Mais nous, quand nous croyons au Seigneur Jésus, nous devenons enfants et fils de Dieu, comme nés de Dieu par son Esprit (Jean 1:12, 13 ; Gal. 4:6-7). C'est une grâce qui nous place bien plus près de Dieu que les anges même.

2 Les bons anges

Ainsi que l'homme, les anges ont été soumis à l'épreuve de l'obéissance. Tous n'y ont pas persévéré. Il y en a qui ont péché (2 Pierre 2:4 ; Jude 6), nous parlerons plus tard de ces derniers.

Ceux qui sont restés fidèles sont appelés «les anges élus» (1 Tim. 5:21).

2.1 le nombre des anges — le groupe qu'ils constituent

Le nombre des anges est incalculable. Jean, ravi dans le ciel, les voit autour du trône proclamant les louanges de l'Agneau immolé, du Seigneur Jésus qui a souffert et qui est mort pour nous sauver, et «leur nombre», dit-il, «était des myriades de myriades et des milliers de milliers» (Apoc. 5:11). Daniel, dans une vision, contemple l'Ancien des jours, le Dieu éternel, assis sur son trône de flammes de feu et dont les roues sont un feu brûlant ; c'est un trône de jugement, et «mille milliers le servaient, et des myriades de myriades se tenaient devant lui» (Daniel 7:9-10). «Vous êtes venus», dit l'apôtre aux chrétiens hébreux, «aux myriades d'anges, l'assemblée universelle» (Héb. 12:22). Nous ne voyons pas de nos yeux cette vaste assemblée des êtres invisibles ; un jour viendra où nous la contemplerons ; c'est quand nous-mêmes nous serons dans le ciel, avec Jésus, entourés de cette sainte multitude dont nous connaîtrons les différents ordres et les attributions. Elle est nommée «l'armée des cieux», comme nous lisons en Luc 2:13, et aussi 1 Rois 22:19 ; 2 Chron. 18:18 et Néh. 9:6. Mais parfois aussi l'ensemble des astres qui brillent au firmament est appelé «l'armée des cieux» (Deut. 4:19 ; 2 Rois 17:16).

2.2 ordres ou catégories d'anges — séraphins, chérubins — Michel et Gabriel

Plusieurs passages nous parlent des anges comme partagés en différents ordres : les trône, les seigneuries, les principautés, les autorités (Col. 1:16 ; Éph. 3:10), ayant sans doute des attributions différentes et divers degrés de puissance et d'honneur. En Ésaïe, nous voyons les séraphins qui célèbrent la sainteté de l'Éternel des armées (Ésaïe 6:2, 3), et en plusieurs passages, il est question des chérubins qui sont les exécuteurs des jugements de Dieu. Après avoir chassé l'homme pécheur du jardin d'Eden, l'Éternel plaça des chérubins pour garder le chemin de l'arbre de vie, afin que l'homme n'en approchât point (Gen. 3:24). Deux anges sont nommés dans l'Écriture. L'un est Micaël ou Michel qui est appelé l'archange ou chef des anges (Jude 9). La signification glorieuse de son nom est : «Qui est semblable à Dieu ?» Il est présenté comme le défenseur du peuple juif. Dans Daniel, il est appelé un des premiers chefs et combat contre le roi de Perse en faveur des Juifs (Daniel 10:13, 21 ; 12:1), et dans l'Apocalypse, nous le voyons à la tête de ses anges combattre dans le ciel contre Satan et ses anges (Apoc. 12:7). Le second ange dont le nom nous est donné est Gabriel, c'est-à-dire «homme de Dieu». C'est lui que Dieu envoya à Zacharie pour lui annoncer la naissance de son fils Jean, qui devait être le précurseur du Seigneur, et à Marie pour lui dire qu'elle serait la mère du Sauveur (Luc 1:19, 26). Il fut aussi envoyé à Daniel pour lui révéler qu'au bout d'un temps déterminé, le Messie, le Christ paraîtrait (Daniel 9:21, 25), et pour lui faire connaître la fin d'un roi impie et persécuteur qui doit s'élever au dernier jour (Daniel 8:16, 24, 25). Dans ces divers cas, l'ange Gabriel était un messager de bonnes nouvelles.

2.3 le service des anges dans l'Ancien Testament

La demeure des anges est le ciel. Là ils se tiennent devant Dieu ; ils le célèbrent, l'adorent et sont toujours prêts à obéir aux ordres qu'il leur donne. Mais comme nous l'avons vu, ils ne restent pas toujours dans le ciel. Dieu les envoie sur la terre dont ils ont contemplé avec joie la formation, et ils sont employés de diverses manières en rapport avec les hommes, ces créatures qui sont d'une manière si spéciale les objets des pensées de Dieu. On les voit fréquemment dans l'Ancien Testament porteurs de messages ou occupés à divers services. Ils viennent chez Abraham, puis vont sauver Lot de la destruction de Sodome. Et qui ne connaît pas la merveilleuse vision du pauvre Jacob s'enfuyant de la maison paternelle ? Des anges montent et descendent l'échelle dressée de la terre aux cieux, au sommet de laquelle se tient l'Éternel. Cela montrait à Jacob que Dieu avait soin de lui, et qu'il n'était pas seul dans son long voyage. Les anges s'occupaient de lui. Nous les voyons ensuite venir à sa rencontre lorsqu'il rentre en Canaan, comme pour saluer son retour (Gen. 28:12-17 ; 32:1, 2). C'est un ange qui vient fortifier le prophète Élie, lorsque tout découragé, il demande à l'Éternel de prendre son âme (1 Rois 19:4-8). Ce sont des anges qui l'emportent aux cieux, et des anges nombreux, invisibles à d'autres qu'au prophète, entourent Élisée pour le protéger (2 Rois 2:11 ; 6:17). Comme nous l'avons vu, un ange est envoyé à Daniel, et ce sont des anges qui parlent au prophète Zacharie et lui révèlent les mystères de Dieu.

2.4 le service des anges dans le Nouveau Testament

Le Nouveau Testament nous apprend aussi bien des choses intéressantes sur les anges et leur service, surtout à l'égard du Seigneur Jésus. Nous avons déjà rappelé les deux visites de l'ange Gabriel à Zacharie et à Marie. Un ange apparaît plusieurs fois en songe à Joseph, l'époux de Marie afin de lui dire ce qu'il a à faire pour le petit enfant Jésus. Et ensuite quelle scène merveilleuse nous voyons dans les champs de Bethléhem. Un ange du Seigneur vient annoncer aux bergers la naissance du Sauveur, et aussitôt une multitude de l'armée céleste se trouve là et célèbre les louanges de Dieu qui a envoyé, avec son Fils, la paix et la bénédiction sur la terre. Quand Dieu introduit ainsi dans le monde son Fils, il dit : «Que tous les anges de Dieu lui rendent hommage» (Héb. 1:6). Le Fils de Dieu est descendu du ciel et est devenu un homme, voilant ainsi sa gloire, mais il n'en reste pas moins l'objet de l'adoration et du service des anges. En effet, ils le servent dans le désert où il est tenté (Marc 1:13), et quand il souffre en Gethsémani, un ange du ciel vient pour le fortifier (Luc 22:43). N'est-ce pas à la fois mystérieux et touchant de voir Jésus soutenu par un ange dans sa souffrance ? C'est qu'il était vraiment un homme, et, comme tel, il pouvait être abattu par la douleur et avoir besoin de secours. Mais c'est volontairement et en vue de nous qu'il souffrait. Il aurait pu demander à son Père douze légions d'anges pour le défendre contre ses ennemis qui venaient le prendre, mais il restait soumis à Dieu qui, dans sa Parole, avait dit qu'il devait souffrir (Matt. 26:53, 54).

Puis quand le Seigneur est ressuscité et sorti du tombeau, un ange vient rouler la pierre qui le fermait, montre que le sépulcre est vide, et dit aux femmes d'aller annoncer aux disciples que Jésus est ressuscité (Matt. 28:2-7). Ensuite deux anges apparaissent à Marie de Magdala qui pleurait son Seigneur, et lorsqu'il est monté au ciel dans une nuée et a disparu de devant les yeux de ses disciples, deux anges se trouvent près d'eux et leur annoncent son retour. Et qu'arrivera-t-il lors de son retour glorieux ? Il nous est dit qu'il viendra dans la gloire de son Père, avec les saints anges (Marc 8:38). Il sera révélé du ciel avec les anges de sa puissance, en flammes de feu, pour exercer le jugement (2 Thess. 1:7, 8).

Les anges qui ont été occupés à servir le Seigneur sur la terre et ont été témoins de sa résurrection, les anges qui l'accompagneront quand il reviendra dans sa gloire, ont été et sont encore employés au service des saints. «Ne sont-ils pas tous des esprits administrateurs envoyés pour servir en faveur de ceux qui vont hériter du salut ?» (Héb. 1:14). C'est un ange qui est envoyé à Corneille, le centurion romain, pour lui dire de faire venir Pierre qui lui dirait des choses par lesquelles il serait sauvé (Actes 10:3 ; 11:13, 14) ; un ange délivre Pierre de la prison où Hérode l'avait fait jeter dans l'intention de le faire mourir (Actes 12:7-10 ; voir aussi 5:19-23). Un ange de Dieu dit à Paul, sur le vaisseau battu par la tempête, qu'à cause de lui personne ne périrait (Actes 27:23, 24).

2.5 ce qui intéresse les anges

Combien grand aussi est l'intérêt que les anges prennent à l'accomplissement des desseins de Dieu envers les hommes. Ils désirent regarder de près dans les choses que les prophètes annonçaient touchant les souffrances de Christ et les gloires qui suivraient ; ils voudraient sonder le mystère infini de l'amour de Dieu pour les hommes pécheurs (1 Pierre 1:11, 12). Quelle part ne prennent-ils pas à la conversion et au salut d'un seul pécheur ! Ils chantaient de joie quand la terre, l'habitation de l'homme, fut fondée, et ils se réjouissent avec le bon Berger, lorsque Celui-ci a trouvé sa brebis perdue (Luc 15:10). Les anges s'intéressent aussi à ce qui se passe dans l'Assemblée de Dieu sur la terre ; les chrétiens, dans l'assemblée, doivent leur présenter le spectacle de l'ordre (1 Cor. 11:10). Dans le ciel, ils apprennent à connaître et ils contemplent la sagesse merveilleuse de Dieu manifestée dans ses desseins et ses voies à l'égard de l'Assemblée (Éph. 3:10). Enfin nous voyons un ange, dans l'Apocalypse, introduire Jean dans les choses du ciel et les lui montrer, tandis que d'autres annoncent et exécutent les jugements de Dieu sur les hommes coupables.

2.6 culte des anges ?

On voit quel rôle important est celui des anges dans l'univers et à l'égard des hommes. Ces êtres intelligents, invisibles à nos yeux, remplissent le ciel et nous entourent aussi comme des serviteurs de Dieu pour accomplir ses ordres. Est-ce une raison pour nous adresser à eux et leur rendre une sorte de culte ? Non, certainement. Bien loin de nous y autoriser, la parole de Dieu dit « que personne... ne fasse sa volonté propre... dans le culte des anges » (Col. 2:18). Dans l'Apocalypse, Jean tombe à terre devant l'ange qui lui montre les choses du ciel, pour lui rendre hommage ; mais l'ange lui dit : « Garde-toi de le faire ; je suis ton compagnon d'esclavage et celui de tes frères les prophètes et de ceux qui gardent les paroles de ce livre : rends hommage à Dieu » (Apoc. 22:8, 9). Ils sont des serviteurs de Dieu, comme aussi les fidèles.

2.7 L'Ange de l'Éternel

Parmi les anges, il en est un que l'Ancien Testament mentionne souvent et qui est appelé l'Ange de l'Éternel. C'est l'Éternel lui-même qui, sous cette forme, vient parler aux hommes. Au chapitre 18 de la Genèse, il est dit que l'Éternel apparut à Abraham, — et plus loin que trois hommes étaient près de lui (v. 1, 2). Mais l'un des trois était l'Éternel lui-même qui reste avec Abraham, tandis que les deux anges (chap. 19:1) poursuivent leur chemin vers Sodome. Quand Abraham est sur la montagne pour sacrifier son fils Isaac, l'Ange de l'Éternel arrête son bras et lui crie des cieux : « J'ai juré par moi-même, dit l'Éternel... que certainement je te bénirai » (Gen. 22:15, 16). Ici encore nous voyons que l'Ange de l'Éternel, c'est l'Éternel. Nous trouvons la même chose en Exode 3. L'Ange de l'Éternel apparut à Moïse dans le buisson en feu qui brûlait sans être consumé, mais c'est l'Éternel qui appelle Moïse et lui dit : « Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob », et ensuite l'Éternel dit : « J'ai vu l'affliction de mon peuple », puis il se nomme de son nom sublime « JE SUIS ». Au chapitre 6 du livre des Juges, l'Ange de l'Éternel apparaît à Gédéon, mais, dans la suite du récit, nous lisons : « L'Éternel le regarda », et « l'Éternel lui dit » (comp. vers. 12, 14, 16). L'histoire de la naissance de Samson nous apprend la même chose (Juges 13). L'Ange de l'Éternel, qui est apparu à Manoah et à sa femme, dit : « Pourquoi demandes-tu mon nom ? Il est merveilleux ». Et Manoah, saisi de crainte, s'écrie : « Nous mourrons, car nous avons vu Dieu ». Gédéon aussi avait craint de mourir, parce qu'il avait vu Dieu. Et l'Éternel le rassura en lui disant : « Paix te soit ; ne crains point, tu ne mourras pas » (Juges 6:22, 23). Ainsi Dieu lui-même se manifestait aux hommes, voilant sa gloire qu'ils n'auraient pu contempler sans mourir, et venant leur parler. Mais la parole de Dieu nous apprend une autre chose non moins merveilleuse. C'est que l'Ange de l'Éternel, l'Éternel lui-même, n'est autre que le Fils de Dieu, Jésus dont le nom signifie l'Éternel Sauveur. C'est ce qui ressort de la comparaison de plusieurs passages. Quand Manoah, le père de Samson, demande à l'Ange de l'Éternel : « Quel est ton nom ? » l'Ange lui répond : « Pourquoi demandes-tu mon nom ? Il est merveilleux (ou admirable) » (Juges 13:17, 18). Et le prophète Ésaïe annonçant la naissance du Fils glorieux qui devait monter sur le trône de David et établir un règne de paix qui n'aurait pas de fin, énumère ses titres dont le premier est : « Merveilleux » ou Admirable (Ésaïe 9:6, 7). Si nous comparons le chapitre 6 du même prophète avec les versets 37 à 41 du chapitre 12 de l'évangile de Jean, nous voyons que le Seigneur, l'Éternel des armées, dont les séraphins proclament la sainteté et la gloire, est le même que Jésus, que les Juifs rejetaient, car il est dit : « Ésaïe dit ces choses quand il vit sa gloire et qu'il parla de lui ».

Nous savons donc qui était ce personnage mystérieux qui apparut à Abraham, qui lutta avec Jacob (comparer Gen. 32:24-30 avec Osée 12:4-6), qui parlait avec Moïse dans le buisson, avec Gédéon dans l'aire et avec Manoah. C'était l'Éternel, Jéhovah, et c'était Celui qui vint sur la terre et fut l'humble Jésus de Nazareth, Celui dont il est dit : « Il vint chez soi », chez ce peuple d'Israël qu'il avait tiré d'Égypte, conduit et protégé dans le désert, introduit en Canaan, si souvent délivré et si longtemps supporté, mais quand il vint plein de grâce et de vérité, « les siens ne l'ont pas reçu » (Jean 1:11). « Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom » (v. 12). Quelle immense grâce de faire partie de ceux-là !

3 Les mauvais anges

La parole de Dieu nous apprend que, parmi les anges, il en est qui sont tombés en se révoltant contre Dieu. Nous avons vu que les anges demeurés fidèles sont appelés les anges élus (1 Tim. 5:21), les saints anges (Luc 9:26), et ils sont employés pour servir en faveur de ceux qui vont hériter du salut (Héb. 1:14). Les anges déchus, les mauvais anges, les démons, comme ils sont nommés, ont, au contraire, une activité qui s'exerce pour faire du mal aux hommes. Il est important que nous soyons instruits par l'Écriture à l'égard de ces êtres invisibles à nos regards, mais qui ont une existence aussi réelle que celle des bons anges. De même que ceux-ci, ils sont appelés des principautés et des autorités, pour nous montrer leur puissance en intelligence, mais en intelligence de méchanceté (Éph. 6:12 ; Col. 2:15). La grande ruse de Satan, leur chef, est de chercher à persuader aux hommes que lui et ses anges n'existent pas, et cela afin de les faire tomber plus aisément dans leurs pièges. Plusieurs se sont laissés entraîner dans l'incrédulité à cet égard. Mais les esprits de malice nous entourent et nous avons à les combattre. Pour cela, Dieu donne aux siens une armure complète (Éph. 6:11-18), et nous avons un Chef, le Seigneur Jésus, à la suite duquel nous sommes toujours vainqueurs.

3.1 leur chute

Voyons ce que la parole de Dieu nous dit au sujet de Satan et de ses anges. Dans la seconde épître de Pierre, nous lisons : « Dieu n'a pas épargné les anges qui ont péché, mais les ayant précipités dans l'abîme, les a livrés pour être gardés dans des chaînes d'obscurité pour le jugement » (2 Pierre 2:4). Jude nous apprend que « Dieu a réservé dans des liens éternels, sous l'obscurité, pour le jugement du grand jour, les anges qui n'ont pas gardé leur origine, mais qui ont abandonné leur propre demeure » (Jude 6). Ces versets nous disent donc que ces anges ont péché. « Le péché est l'iniquité » dit Jean (1 Jean 3:4), la révolte contre Dieu, et l'apôtre ajoute : « Le diable pécha dès le commencement » (v. 8). En péchant, les anges déchus n'ont pas gardé leur origine. Quelle était leur origine ? Ils étaient fils de Dieu, étoiles du matin, brillant d'un vif éclat dans le ciel, leur demeure (Job 1:6 ; 38:7). Comme les autres anges, ils étaient des serviteurs de Dieu. Ils n'ont pas gardé cette position bénie, mais se sont élevés par orgueil, et ont désobéi. Ils ont ainsi abandonné leur propre demeure, le ciel, la présence de Dieu, devant qui ils ne voulaient ni ne pouvaient subsister. Ils voulaient être indépendants de leur Créateur, et ont été bannis loin de Lui.

3.2 leur avenir

La conséquence de leur chute fut bien terrible. Au lieu d'être des étoiles du matin, ils sont dans les ténèbres, privés de la lumière divine ; au lieu d'être heureux dans la jouissance du souverain bien qui est Dieu, ils sont livrés au mal, aux pensées de mal, et ainsi misérables. Et ils sont liés de chaînes d'obscurité, dans des liens éternels, de manière à rester pour toujours dans ce triste état, dans l'impossibilité absolue de recouvrer jamais leur première condition. Il n'y a aucun salut possible pour eux, aucune rédemption. Ils sont et resteront une puissance spirituelle de méchanceté, constamment opposée à Dieu. Leur demeure, qui autrefois était le ciel, est maintenant l'abîme, lieu ténébreux où ne pénètre pas un seul rayon de lumière consolante ou d'espérance. Et ils ont à attendre un dernier et plus terrible châtement devant lequel ils tremblent et qui leur sera infligé lors du jugement du grand jour. Actuellement ils ont un certain répit. Mais ils savent que cela ne durera pas. Les démons, qui s'étaient emparés d'un homme, se prosternaient devant Jésus en s'écriant par la bouche du malheureux possédé : «Jésus, Fils de Dieu, es-tu venu pour nous tourmenter avant le temps ? Et ils le priaient pour qu'il ne leur commandât pas de s'en aller dans l'abîme» (Matt. 8:29 ; Luc 8:31). Et le Seigneur dira aux méchants lorsqu'il jugera les vivants : «Allez-vous-en loin de moi, maudits, dans le feu éternel qui est préparé pour le diable et ses anges» (Matt. 25:41). Tel est le sort qui les attend au jugement du grand jour.

3.3 leur chef — Satan — sa chute

De même qu'à la tête des anges fidèles se trouve l'archange Michaël ou Michel, de même à la tête des anges déchus, il y en a un qui excelle en grandeur et aussi en méchanceté au-dessus de tous les autres : celui que l'Écriture nomme Satan ou l'adversaire, celui qui s'oppose à Dieu. Elle l'appelle aussi le diable, c'est-à-dire le calomniateur ; le serpent à cause de sa ruse, et parce qu'il se servit de cet animal pour s'adresser à Ève et la séduire ; serpent ancien, parce qu'il entraîna l'homme au mal dès le commencement. Il est aussi nommé le dragon lorsqu'il se sert des puissances du monde pour faire le mal (Apoc. 12:3, 7-9 ; 2 Cor. 11:3 ; Genèse 3:1).

En Ézéchiel 28:11-17, nous apprenons, sous la figure du roi de Tyr, ce qu'était Satan avant sa chute, et ce qui l'a fait tomber. Il était «un chérubin oint» c'est-à-dire consacré «pour protéger», «la forme accomplie de la perfection», aucune qualité ne lui manquait ; il était «plein de sagesse, parfait en beauté». Il resplendissait des différents rayons de la gloire de Dieu représentés par les pierres précieuses et par l'or (voir Exode 28:17-20 ; Apoc. 21:18-20) ; il en était revêtu. Sa place était Eden, un lieu de délices ; le jardin de Dieu, non sur la terre, mais dans le ciel, où il jouissait de la présence de Dieu (voir Apoc. 2:7, où le paradis de Dieu est mentionné en contraste avec le paradis terrestre). La joie, une joie harmonieuse comme produite par une musique céleste, l'accueillit et le remplit au jour qu'il fut créé. Car il n'était qu'une créature, mais une créature ornée des plus excellents dons de Dieu. Il occupait une place éminente de puissance, au milieu des autres anges, autorités, principautés et puissances ; il était dans la sainte montagne de Dieu. Quelle n'était pas la grandeur et l'excellence de cette créature de Dieu !

Il fut ainsi «parfait dans ses voies depuis le jour où il fut créé, jusqu'à ce que l'iniquité se trouve en lui». En voyant l'excellence de ses dons et la splendeur de sa beauté, son cœur s'est élevé, sa sagesse s'est dévoyée ; rempli d'orgueil, il a péché (1 Tim. 3:6), c'est-à-dire qu'il s'est révolté contre Dieu. Quelle en a été la conséquence ? Ayant profané ou souillé le sanctuaire divin, il a été précipité de sa haute position qu'il occupait, précipité de la montagne de Dieu. Il a été dépouillé de sa gloire, et est devenu le prince des ténèbres, entraînant dans sa désobéissance et sa chute d'autres anges, des principautés et des autorités qui sont devenues les dominateurs des ténèbres, la puissance du mal (Éph. 6:12), combattant sous ses ordres contre Dieu (Apoc. 12:7-8). Sa puissance est devenue une énergie redoutable pour le mal, son intelligence supérieure ne lui sert qu'à combiner des plans afin de s'opposer à Dieu, sa sagesse autrefois divine est devenue une sagesse perverse inventant des ruses pour séduire les hommes. Créé pour protéger, il ne s'emploie qu'à détruire comme l'indique son nom, Apollyon — le destructeur (Apoc. 9:11 ; Jean 10:10). Ange de lumière d'abord, il est devenu un ange de ténèbres, mais qui sait se déguiser en ange de lumière pour séduire les âmes (2 Cor. 11:14). Oh ! quel être redoutable ! Et il est toujours là, rôdant autour de nous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer (1 Pierre 5:8). Il est plus fort que nous, mais Christ est plus fort que lui, Christ l'a vaincu, et en nous attachant à Christ, nous n'avons rien à craindre.

Quand a eu lieu la chute de Satan et de ses anges ? L'Écriture n'en fixe pas l'époque, mais nous voyons que c'est avant la création de l'homme. En effet, aussitôt qu'Adam et Ève ont été placés dans le jardin d'Eden pour le cultiver et le garder, Satan y pénètre et, sous la forme du serpent, séduit Ève qui entraîne son mari dans sa désobéissance. Satan s'empare ainsi du cœur de l'homme et le domine par le moyen des convoitises.

3.4 leur activité

Dès ce moment nous avons l'histoire de Satan en rapport avec la terre et les hommes qui y habitent, histoire que la Bible nous rapporte comme étant celle d'un être puissant et redoutable par sa méchanceté. La terre est devenue le lieu où il l'exerce sans trêve (Job 1:7-22 ; 2), tout en ayant encore accès dans le ciel pour accuser les hommes. Ensuite du péché d'Adam, Satan et ses anges ont envahi tout le domaine soumis à l'homme. Ils agissent en opposition permanente et plus ou moins ouverte contre Dieu, séduisant les hommes, les entraînant dans le mal, et cherchant constamment à contrecarrer les desseins de la grâce de Dieu en faveur de l'homme coupable. C'est lui, Satan, qui incite Caïn à tuer son frère Abel. «Caïn était du méchant et tua son frère» (1 Jean 3:12), nous est-il dit, et dès lors il y a eu sur la terre deux classes d'hommes, les enfants de Dieu et les enfants du diable — chacune caractérisée par sa ressemblance avec son père — les uns ayant pour signe distinctif la justice, la vérité et l'amour, les autres le péché, le mensonge et la haine (1 Jean 3:8, 10 ; Jean 8:44). Le Seigneur dit du diable : «Lui est meurtrier dès le commencement, et il n'a pas persévéré dans la vérité, car il n'y a pas de vérité en lui. Quand il profère le mensonge, il parle de son propre fonds, car il est menteur et le père du mensonge» (Jean 8:44). N'est-ce pas une chose qui fait frémir de se dire : tant que je ne suis pas un enfant de Dieu, je suis un enfant du diable ? Il n'y a pas de milieu : on est l'un ou l'autre.

3.5 leur domination sur les hommes

Satan, dominant sur les esprits des hommes, les a entraînés loin de Dieu dans l'idolâtrie avec toutes ses abominations, ses pratiques cruelles et impures (Rom. 1:17-25). Les faux dieux que les païens adoraient et adorent ne sont au fond que des démons : «Les choses que les nations sacrifient, elles les sacrifient à des démons, dit l'apôtre Paul (1 Cor. 10:20 ; voir aussi Lévit. 17:7 ; Deut. 32:16, 17 ; Ps. 106:36, 37). Satan est appelé «le chef de d'autorité de l'air, l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance» (Éph. 2:2-3). Ce n'est pas seulement dans les païens qu'il opère, mais même dans tous ceux qui, se disant chrétiens, mais n'étant pas soumis à Christ par la foi, sont des fils de la désobéissance et des enfants de colère. Depuis que le monde, conduit par Satan, la puissance des ténèbres (Luc 22:53), a rejeté le Seigneur Jésus, Satan est devenu «le prince de ce monde» qu'il domine et conduit (Jean 14:30). C'est le terrible état de tous ceux qui ne sont pas conduits par Christ, le bon Berger.

3.6 l'oeuvre de Dieu prévalant sur la perpétuelle inimitié de Satan

Nous disons que Satan, l'adversaire, a cherché dès le commencement à s'opposer à l'accomplissement des desseins de Dieu. Et quels étaient ces desseins ? C'était de magnifier son amour et sa grâce envers l'homme coupable, en le sauvant. Pour cela, il voulait

envoyer sur la terre son Fils, devenu un homme, pour vaincre le diable et détruire ses oeuvres (1 Jean 3:8). Satan avait réussi à faire tomber le premier homme dans le péché, à ruiner ainsi la belle création de Dieu, et toute la postérité d'Adam, car «par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché» (Rom. 5:12). Mais en Éden, après la désobéissance de l'homme, l'Éternel Dieu annonça au serpent, à Satan, que la semence de la femme, un Libérateur à venir, lui briserait la tête et annulerait sa puissance. Depuis ce moment, tous les efforts du diable ont tendu à empêcher l'accomplissement de cette prophétie. Cela a été le grand combat de l'adversaire contre Dieu, le Tout-Puissant. Nous en voyons toutes les phases dans les différents grands événements de l'Ancien Testament. C'est certainement sous l'action de Satan que le monde, avant le déluge, se livra à une violence et une corruption sans frein, malgré les avertissements divins. Dieu ne pouvait supporter davantage ces hommes impies. Mais s'il les détruisait tous, que devenait l'annonce du Libérateur ? Satan aurait remporté la victoire. Mais il y avait un homme intègre qui trouva grâce devant l'Éternel. Noé fut épargné et un nouveau monde commença.

Alors Satan conduisit les hommes dans l'idolâtrie, l'éloignement de Dieu et l'assouvissement de toutes leurs passions et de leurs convoitises. Où naîtrait le Libérateur dans un semblable monde ? Dieu se choisit un homme, Abraham, pour être le père d'un peuple qui, au milieu des nations, conserverait son Nom, et à qui il confierait ses oracles. Dans le sein de ce peuple devait naître le Libérateur annoncé, comme l'Éternel l'avait promis à Abraham (Genèse 22:18 ; comp. Galates 3:16). Ce peuple, Israël, se forma en Égypte où Jacob était venu habiter avec sa famille, sous la protection de Joseph. Les fils d'Israël s'y multiplièrent considérablement. Satan, qui savait que de ce peuple devait sortir son vainqueur, se servit des craintes politiques du Pharaon pour le pousser à détruire Israël en faisant mourir tous les enfants mâles (Exode 1:10, 15-22). C'était anéantir le dessein de Dieu. L'Éternel alors déploie sa puissance, et en dépit des efforts de l'ennemi, fait sortir son peuple du pays d'Égypte et l'amène en Canaan, où il le maintient, malgré les péchés redoublés d'Israël.

Le peuple désire un roi, et, après Saül, Dieu lui donne un roi selon son coeur, David, et promet à celui-ci un fils, un descendant, dont le règne durerait à toujours (1 Chron. 17:11-14). C'était le Messie, le Roi d'Israël, le grand Libérateur, dont tous les prophètes parlent (Luc 1:31-33). Que fait Satan ? Il pousse la méchante reine Athalie, fille de Jézabel, une Cananéenne, à détruire la famille royale de Juda, afin de régner seule. Si toute la postérité de David périt, la promesse de Dieu ne pourra pas s'accomplir : Satan aura le dessus. Mais l'Éternel sauve un rejeton de la famille royale, Joas, l'enfant-roi, que sa tante Jéhoséba dérobe aux meurtriers, et qu'elle cache jusqu'au moment où il pourra être reconnu roi (2 Rois 11:1-3). Israël et Juda, suivant l'exemple de leurs rois infidèles, tombent dans l'idolâtrie sous l'action de Satan, et quand il n'y a plus de remède, sont emmenés en captivité. La famille royale est à Babylone, esclave des rois de ce pays (Daniel 1:3). Comment s'accompliront les prophéties qui disent que le Messie naîtra à Bethléhem ? (Michée 5:2). L'Éternel incline le coeur de Cyrus, roi de Perse, vainqueur de Babylone, et par son ordre, les captifs retournent dans leur pays, sous la conduite de Zorobabel, prince de Juda, descendant de David (Esdras 1:8 ; 2:2 ; 3:8 ; Aggée 1:1 ; 1 Chron. 3:17-19 ; Matt. 1:12). La ruse de Satan est encore déjouée. Mais il ne se lasse pas et veut frapper encore un grand coup. Il incite Haman, le favori d'Assuérus, roi de Perse, à faire périr tous les Juifs (Esther 3:6) répandus dans ses états, au nombre desquels étaient aussi ceux qui étaient retournés en Judée. Mais Dieu, comme on le voit dans le livre d'Esther, met à néant le dessein d'Haman, et Satan encore une fois a fait une oeuvre qui le trompe. Il a marché de défaite en défaite.

Nous arrivons ainsi au temps où Christ, la semence de la femme, va paraître dans le monde. L'Écriture ne nomme pas Satan comme celui qui est le premier auteur dans les événements que nous avons vus ; mais on y voit sa main et son esprit. Mais dans l'intervalle de temps que nous venons de parcourir, la parole de Dieu rapporte quelques faits où l'on voit le rôle de l'adversaire et où il est nommé. Ainsi, dans le livre de Job, il nous est montré comme accusant le patriarche devant l'Éternel. Dieu permet à Satan de frapper Job dans ses biens, dans ses enfants et dans sa personne, afin que Job soit éprouvé. Job garde son intégrité, et la méchanceté de Satan est déjouée. Satan incite David à dénombrier Israël ; cela flattait l'orgueil du roi de voir combien était nombreux le peuple sur lequel il régnait. Cela déplut à Dieu qui châtia David en envoyant la peste en Israël. David s'humilia, et l'Éternel pardonna (1 Chron. 21). Dans le livre du prophète Zacharie, nous voyons Satan accuser Israël à cause de ses péchés (Israël est représenté par le grand sacrificateur vêtu d'habits sales). C'est comme si Satan avait dit à Dieu : «Ta justice demande que ce peuple coupable périsse». Et alors comment s'accomplirait la promesse ? Mais la grâce de Dieu s'élève au-dessus du jugement, et l'Éternel lui-même justifie le peuple. Qui alors peut condamner ? (Zach. 3:1-5 ; comp. Ésaïe 50:8 ; Rom. 8:34).

3.7 l'activité de Satan au temps du Seigneur

Dans ces temps de l'Ancien Testament, Satan et ses anges avaient agi d'une manière plus ou moins cachée ; il n'y est nommé que trois ou quatre fois. Mais dès que le Fils de Dieu, le Seigneur Jésus, paraît dans le monde, l'action de Satan et de ses anges se manifeste clairement, pleine d'énergie malfaisante. Il semble déployer toutes ses forces contre Dieu et pour opprimer les hommes. Nous voyons dans les évangiles combien souvent il est question de démoniaques, d'hommes et de femmes dont les démons se sont emparés corps et âmes, et qu'ils font horriblement souffrir. D'où viennent à cette époque ces efforts si puissants de Satan ? C'est qu'une puissance nouvelle et bienfaisante, une puissance divine et spirituelle, est apparue sur la terre dans la Personne adorable du Christ, le Fils de Dieu, manifesté «afin qu'il détruisît les oeuvres du diable» (1 Jean 3:8). Alors Satan engage la lutte suprême contre le Seigneur Jésus.

Quand le Christ, le Sauveur, fut né à Bethléhem, aux acclamations de joie et de triomphe de l'armée céleste, Satan qui reconnut en Lui la postérité de la femme annoncée en Eden comme devant détruire sa puissance (Gen. 3:15), fit un suprême effort pour faire périr le petit enfant. En Apocalypse 12, nous lisons qu'un grand dragon roux ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes sept diadèmes, se tient devant la femme qui allait mettre au monde un fils, afin de le dévorer dès qu'il naîtrait. Qui est ce grand dragon ? C'est le serpent ancien, appelé diable et Satan (Apoc. 12:9). Pourquoi est-il vu avec sept têtes et dix cornes, et des diadèmes sur sa tête ? Parce qu'il est représenté comme se servant de la puissance civile, de l'autorité dans le monde, pour accomplir ses desseins contre Dieu. La femme est la figure d'Israël, du peuple au sein duquel devait naître le Messie. Et l'enfant, c'est Christ. C'est ce qui eut lieu quand Jésus fut né à Bethléhem ; les mages d'Orient arrivèrent à Jérusalem et demandèrent où était le Roi des Juifs dont Dieu, dans leur pays lointain, leur avait fait connaître la naissance. Le méchant et cruel roi Hérode, poussé par Satan, et craignant que ce Roi des Juifs ne voulût un jour lui ôter le royaume, fit tuer tous les petits enfants de Bethléhem et des environs. Il croyait dans sa folie, annuler les desseins de Dieu, écrits dans les livres des prophètes. C'était bien l'oeuvre de Satan, du grand dragon. Mais Dieu veillait sur son Fils et déjoua la méchanceté d'Hérode et le dessein du diable, comme nous le lisons en Matthieu 2:12-15.

Que fera maintenant Satan ? Il cherchera à entraîner Jésus dans le péché. Le Seigneur ayant été baptisé par Jean, le Saint Esprit descendit sur lui, et Il fut emmené par l'Esprit dans le désert. Satan s'y suivit, espérant le séduire et le faire tomber, comme il avait fait tomber Adam et Israël. Ah ! s'il pouvait induire Jésus à douter de Dieu, à lui désobéir, à être orgueilleux, à se prosterner devant lui, Satan, quel triomphe ! sa tête ne serait pas brisée, sa puissance ne serait pas détruite, Dieu serait déshonoré et vaincu, les hommes resteraient sous l'empire du mal et ne seraient pas sauvés. Mais Jésus, l'homme saint et parfait en tout, resta dans la soumission, la dépendance et l'obéissance à Dieu ; il ne céda pas au diable, mais le repoussa par la parole de Dieu, l'épée de l'Esprit (Éph. 6:17). À

chaque assaut de l'ennemi, il répondait par : «Il est écrit», et le diable confus dut se retirer de Lui pour un temps (Luc 4:13). Quel exemple pour nous ! Que la parole de Dieu demeure en nous, et par elle nous repousserons et vaincrons le méchant (1 Jean 2:14).

Satan ne se découragea pas après cet échec. Notre précieux Sauveur poursuivait sa course bénie sur la terre, «faisant du bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance» (Actes 10:38) ; «les démons sortaient de plusieurs, criant et disant : Tu es le Fils de Dieu» (Luc 4:41) ; «on lui apportait beaucoup de démoniaques, et il chassait les esprits par une parole» (Matt. 8:16) ; en un mot, il avait vaincu et lié l'homme fort, Satan, et il délivrait ceux que Satan tenait captifs (Luc 11:21, 22). Jésus déployait sa puissance de grâce envers ceux que les esprits malins tourmentaient (Matt. 12:22 ; Marc 5:1-20 ; 7:24, 30 ; 9:17-29 ; Luc 8:2 ; 13:10-17). Mais pendant ce temps Satan agissait aussi. Les chefs du peuple juif haïssaient le Seigneur, parce qu'il mettait à nu leur avarice, leur hypocrisie, leur orgueil et leur propre justice, et Satan les poussa à le faire mourir (voir Jean 8:37, 38, 40, 41, 44 ; Luc 19:47 ; 20:19 ; 22:53). C'est lui qui mit au coeur de Judas de trahir son Maître : «Satan entra dans Judas, surnommé Iscariote» dit la Parole (Luc 22:3 ; Jean 13:27). Quelle chose terrible que le diable ait pu s'emparer ainsi d'un homme qui avait vécu avec le Seigneur pendant trois années ! C'est que Judas avait laissé une mauvaise passion, l'amour de l'argent, dominer dans son coeur. Il aurait voulu qu'on vendît le parfum que Marie, dans son amour, versa sur les pieds de Jésus, et qu'on en donnât l'argent aux pauvres. Mais, dit l'évangéliste, «ce n'est pas qu'il se souciait des pauvres, mais parce qu'il était voleur, et qu'il avait la bourse» (Jean 12:5, 6). C'est par les convoitises de notre coeur, si nous ne les réprimons pas, que Satan trouve accès en nous : prenons-y garde !

Satan livra encore un combat au Seigneur Jésus. Il le suit au jardin de Gethsémané. Jésus anticipe là les terreurs de la mort qu'il devait subir et dont Satan avait le pouvoir (Héb. 2:14) ; devant l'âme du Sauveur sont placées les souffrances du jugement divin contre le péché, et il est saisi de tristesse jusqu'à la mort. Satan cherche à en profiter pour détourner Jésus de l'accomplissement de son oeuvre. Mais notre adorable Sauveur prie, se soumet et accepte de la main de son Père la coupe amère des douleurs (Matt. 26:36-46 ; Jean 18:14), et Satan encore une fois est vaincu. Alors l'ennemi met en oeuvre la puissance du monde. Animés par lui et conduits par Judas, des soldats et les serviteurs des chefs des Juifs s'emparent de Jésus ; le sanhédrin le condamne injustement et le livre au gouverneur romain qui, contre sa conscience, le fait crucifier. C'était l'acte suprême du péché de l'homme et de l'effort de Satan. Celui-ci semble triompher. Son adversaire est mort ; il a disparu de la terre ; Satan est désormais le prince du monde qui a rejeté et mis à mort le Fils de Dieu. Mais le dessein de Dieu peut-il être anéanti ? Dieu avait envoyé son Fils dans le monde pour sauver les pécheurs ; Satan aurait-il le dessus ? Non, le diable a fait une oeuvre qui le trompe. La mort de Jésus accomplit la parole que la semence de la femme aurait le talon brisé en écrasant la tête du serpent. De la mort de Jésus jaillit la lumière, la vie, la paix, le salut pour l'homme pécheur. La puissance du diable est brisée ; et la preuve en est la résurrection de Christ, son ascension et sa séance à la droite de Dieu. «Par la mort, il a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable» (Héb. 2:14). «Ayant dépouillé les principautés et les autorités, il les a produites en public, triomphant d'elles en la croix» (Col. 2:15). Et nous lisons encore : «Étant monté en haut, il a emmené captive la captivité» (Éph. 4:8) ; c'est-à-dire que Satan qui tenait captif les pécheurs, est lui-même réduit en captivité.

3.8 Satan agit encore après la résurrection — le pouvoir des ténèbres

Christ, notre puissant et précieux Sauveur, a donc vaincu Satan sur la croix. Cet ennemi de Dieu n'a-t-il donc plus le pouvoir de nuire ? Oui, il l'a ; il n'est pas encore lié, comme il le sera pendant un temps, ni jeté dans l'étang de feu et de soufre, ce qui sera sa fin pour l'éternité (Apoc. 20:1-3, 10). C'est encore maintenant le temps de l'épreuve de l'homme, et Dieu permet à Satan d'agir dans ce but.

Le monde, qui a rejeté le Seigneur, est sous sa puissance : Satan est le chef de ce monde. C'est lui qui le conduit (Jean 16:11). Il est «l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance» (Éph. 2:2). Pour nous montrer la triste condition du monde, de ceux qui ne sont pas à Christ, la parole de Dieu dit : «Le monde entier gît dans le méchant» (1 Jean 5:19). Il retient les âmes dans ses chaînes ; elles sont par nature sous son pouvoir (Actes 26:18), et ceux qui lui sont assujettis à cause du péché et qui pratiquent le péché, sont appelés «enfants du diable» (1 Jean 3:8, 10). Quelle affreuse condition ! Être enfants du diable, conduits par lui, enchaînés par lui comme des captifs qu'il entraîne à la perdition, cela ne devrait-il pas faire frémir ceux qui ne sont pas convertis ? Il n'y a point de milieu, on est enfant de Dieu ou enfant du diable. Mais, béni soit Dieu ; le Seigneur a vaincu Satan, et celui qui croit en Lui est délivré du pouvoir de l'ennemi : il passe «des ténèbres à la lumière, du pouvoir de Satan à Dieu» (Actes 26:18). Le Père le délivre «du pouvoir des ténèbres, et le transporte dans le royaume du Fils de son amour (Col. 1:13). Quel heureux changement ! Être affranchi de la puissance de celui qui ne veut que notre mal et qui voudrait nous entraîner en enfer, et être placé sous l'heureuse domination de Celui qui nous aime et a donné sa vie pour nous ! Mais Satan fait tous ses efforts pour retenir les âmes sous sa domination. C'est pourquoi, lorsque la parole de Dieu, qui produit la vie dans le coeur qui la reçoit, est prêchée, et que les auditeurs sont indifférents, insoucians, inattentifs, comme un sol dur où la semence ne pénètre pas, Satan, toujours aux aguets, vient et ôte la parole de leur coeur, de peur qu'en croyant, ils ne soient sauvés (Luc 8:11-12).

3.9 les chrétiens et l'activité de Satan — comment échapper et vaincre

Mais quand on a cru au Seigneur Jésus, on lui appartient ; on a échappé à la puissance du diable, on est dans les bras de Jésus qui nous donne la vie éternelle, et tous les efforts de l'ennemi ne peuvent nous arracher à ses bras puissants ni nous séparer de son amour (Rom. 8:35-39). Mais, Satan, toujours actif et opposé à Christ, cherche à nous nuire de toutes sortes de manières. Dans les temps passés, quelquefois encore de nos jours en certains endroits, il a soulevé la haine du monde contre les enfants de Dieu, et a suscité contre eux de terribles persécutions pour les décourager, leur faire renier Christ, et les détruire (Apoc. 2:10). Il est comme un lion rugissant, qui rôde autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer (1 Pierre 5:8). Il cherche ainsi à s'opposer à la prédication de l'Évangile, en entravant les serviteurs de Dieu (Actes 13:8-10 ; 1 Thess. 2:18). Et quand il ne se sert pas de la violence par le moyen des hommes incrédules qu'il pousse et conduit, il a recours à toutes sortes de ruses et d'artifices pour séduire les croyants et les faire tomber dans le mal et dans l'erreur, et ainsi les rendre malheureux et les faire déshonorer Christ. Il s'était emparé du coeur d'Ananias pour le faire mentir à l'Esprit Saint (Actes 5:3). Il se déguise en ange de lumière, et, par le moyen des faux docteurs, cherche à introduire des erreurs parmi les chrétiens (2 Cor. 11:13-15). Il cherche à entraîner dans le piège de l'orgueil, et à séduire par les convoitises du coeur (1 Tim. 3:6, 7 ; 1 Jean 2:15, 16). Quel ennemi redoutable ! Il est plus fort que nous ; il a une intelligence étendue, une énergie puissante pour le mal. Comment lui échapper ?

Béni soit le Seigneur ! si nous sommes au Seigneur, «celui qui est en nous», Jésus, par son Esprit, «est plus grand que celui qui est dans le monde, c'est-à-dire Satan (1 Jean 4:4). Et c'est par Jésus que nous sommes vainqueurs de Satan. Mais nous sommes exhortés à veiller et à prier pour ne pas nous laisser surprendre par quelque convoitise ou par quelque erreur. Si nous résistons à l'ennemi en criant au Seigneur qui a remporté la victoire sur lui, «il s'enfuira de nous» (Jacq. 4:7, 8 ; 1 Pierre 5:9). Et puis Dieu nous a donné toutes les armes nécessaires pour combattre ce puissant adversaire. «Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force» dit l'apôtre Paul. Satan a éprouvé toute la puissance du Seigneur Jésus qui l'a vaincu au désert, sur la croix, dans le tombeau, car «par la mort, il a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable» (Héb. 2:14). Jésus, malgré tous les efforts du diable, a triomphé de lui, et est allé s'asseoir à la droite de Dieu, et c'est Lui qui est notre force. Pour être en état de

se servir d'une armure, il faut avoir de la force ; nous avons celle de Christ, et alors nous pouvons revêtir «l'armure complète de Dieu, afin de tenir ferme contre les artifices du diable» (Éph. 6:10-18). Mais ne perdons jamais de vue que nous avons affaire à un ennemi redoutable qui ne nous laisse pas un moment de répit, c'est pourquoi nous devons «veiller et prier». Bientôt le Seigneur viendra pour nous prendre auprès de Lui, dans la maison du Père, où Satan n'a pas accès. Les luttes seront finies, nous jouirons du repos, et nous posséderons la couronne de gloire réservée aux vainqueurs. Nous participerons à la pleine victoire de Jésus : Satan sera brisé sous nos pieds, et ce sera bientôt (Rom. 16:20).

3.10 *L'activité de Satan dans la période post-chrétienne*

Voyons maintenant quelle sera l'activité de Satan quand les saints seront auprès du Seigneur, et à quelle fin il est réservé. Lorsque les croyants auront été enlevés au ciel, et que les incrédules, ceux «qui n'obéissent pas à l'évangile de notre Seigneur Jésus Christ» (2 Thess. 1:8), auront été laissés sur la terre, des temps terribles surviendront. Les hommes qui n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés, seront abandonnés à l'erreur, au mensonge et à l'iniquité (2 Thess. 2:9-11), et Satan les conduira toujours plus avant dans le mal. Ils le suivront, malgré les jugements de Dieu qui fondront sur eux pour les avertir, et ne se repentiront pas (Apoc. 9:20, 21). Satan et ses anges ont encore maintenant accès dans le ciel, non pour en jouir sans doute, mais là ils accusent les fidèles (voir Job 1 ; Éph. 6:12 ; Luc 10:18). Mais un grand combat aura lieu dans le ciel ; l'archange Michel et ses anges combattront contre Satan et ses anges. Satan voudrait garder cette place de puissance et d'autorité, mais il sera vaincu et précipité sur la terre, lui et ses anges, pour ne plus jamais retrouver leur place dans le ciel. Alors, nous est-il dit, «malheur à la terre et à la mer», c'est-à-dire à toutes nations et peuples, «car le diable est descendu vers vous, étant en grande fureur, sachant qu'il a peu de temps» (Apoc. 12:7-12).

Et que fera-t-il sur la terre ? Deux choses : séduire les hommes et les entraîner à la révolte ouverte contre Dieu, car il est «celui qui séduit la terre habitée tout entière», et persécuter les saints qui seront alors sur la terre. Ces saints ne seront pas comme ceux d'aujourd'hui tirés de toutes les nations, car dans l'Église, il n'y a ni Juif, ni Grec ; aucune nationalité : Christ est tout en tous (Col. 3:11). Mais à l'époque dont nous parlons, il y aura au milieu des nations un résidu juif fidèle qui attendra la délivrance et qui, au milieu des souffrances, rendra témoignage à Dieu. C'est contre ces fidèles que le diable exercera sa fureur. «Le dragon fut irrité contre la femme (qui représente Israël) et s'en alla faire la guerre contre le résidu de la semence de la femme, ceux qui gardent les commandements de Dieu et qui ont le témoignage de Jésus» (Apoc. 12:17). Sans doute que, parmi les nations, il y aura des personnes converties par le moyen des missionnaires du résidu juif qui annonceront l'Évangile du royaume. Ceux-là aussi seront persécutés.

Le diable aura pour instruments de sa méchanceté deux hommes revêtus d'un pouvoir royal, et qui sont représentés sous l'image de deux bêtes. À l'un, qui sera un empereur puissant, régnant sur l'Occident, «le dragon donne sa puissance, et son trône, et un grand pouvoir», «et il ouvre sa bouche en blasphèmes contre Dieu» et «il fait la guerre aux saints et les vaincra». L'autre instrument de Satan est l'Antichrist, le faux prophète, l'homme de péché, qui prétendra être le Christ en Judée, et qui s'associera avec la première bête et lui prêtera le concours de ses ruses diaboliques, accomplissant de grands miracles, séduisant les hommes, les induisant à adorer l'image de la première bête, et faisant mettre à mort tous ceux qui refuseront de commettre cet acte d'idolâtrie (*) (Apoc 13 et 2 Thess. 2:4-10). Ensuite le dragon, la bête et le faux prophète enverront des messagers impurs, revêtus de la puissance diabolique et faisant des miracles, vers les rois de la terre pour les assembler afin de combattre contre Dieu, le Tout-Puissant (Apoc. 16:13, 14). Quelle folie, quelle audace ! Mais c'est là la puissance de Satan sur ceux qui rejettent la vérité. Ensuite nous voyons ce rassemblement des rois de la terre et de leurs armées, conduits par la bête et le faux prophète, mais animés par Satan, livrer combat au Seigneur qui descend du ciel, armé de sa grande puissance. Il détruit les rois et leurs armées ; la bête et le faux prophète sont jetés vifs dans l'étang de feu, et Satan, saisi par un ange, est lié et jeté dans l'abîme, sa demeure, pour mille années durant lesquelles il ne pourra pas exercer sa malice. La terre, heureuse sous le sceptre de justice et de paix du Seigneur Jésus, sera débarrassée de la présence de cette puissance du mal. Mais les mille ans accomplis, Satan sera délié pour la dernière épreuve de l'homme. Sa longue captivité ne l'aura pas changé ; il sera encore le séducteur, le père du mensonge, et il ne sortira de prison que pour égayer les hommes. Ceux d'entre eux qui ne se soumettront à Christ qu'«en dissimulant» (Ps. 18:44), n'auront pas été changés par les bénédictions dont ils auront joui sous le règne du Seigneur. Ils prêteront l'oreille aux séductions de Satan, et se rassembleront pour faire la guerre aux saints, et dans leurs personnes, à Dieu lui-même. Le feu descendra du ciel de la part de Dieu et les dévorera. Et quant à Satan, l'adversaire, son temps est fini, son histoire est close, la victoire de Christ est complète. Satan est jeté dans l'étang de feu et de soufre, d'où il ne sort plus. Il va y rejoindre la bête et le faux prophète, et hélas ! dans ce feu préparé pour lui et ses anges, seront jetés aussi tous ceux qui auront écouté sa voix plutôt que celle de Dieu (Apoc. 19:19-21 ; 20). Quel bonheur d'appartenir à Jésus pour échapper à une fin si terrible, et d'être sous son aile à l'abri des ruses du Méchant.

(*) Dans les premiers temps du christianisme, on voulait forcer les chrétiens à brûler de l'encens devant les statues de l'empereur romain. Ceux qui refusaient étaient mis à mort, livrés aux bêtes dans le cirque.

L'au-delà

L'au-delà : un mirage ? Ou bien existe-t-il vraiment ? Faut-il y croire ? Comment y parvenir ? Par quels chemins ? Par quels moyens ? Une fois ou l'autre ces questions surgissent dans l'esprit de tout être humain. Où trouver la réponse ? Notre seule référence pour ce sujet se trouve dans la Parole de Dieu, la Bible. Tout ce que Dieu a dit s'accomplit infailliblement.

On trouve déjà les expressions «shéol» dans l'Ancien Testament et «hadès» dans le Nouveau. Elles désignent le lieu invisible où vont les âmes après la mort. Dans l'Évangile, le Seigneur Jésus lève lui-même le voile sur l'au-delà et montre la situation de deux hommes après leur mort. L'un est dans une position d'intimité avec Abraham, ce qui est le plus grand bonheur pour un Juif ; l'autre est dans les tourments, n'ayant pensé qu'à profiter de la vie sans s'inquiéter ni de Dieu, ni de son avenir (Luc 16).

Ce n'est qu'après la mort et la résurrection de Jésus Christ que l'au-delà s'illumine d'une clarté particulière ; en effet, le Nouveau Testament nous parle de la part bienheureuse des croyants après la mort : «Déloger et... être avec Christ, ... cela est de beaucoup meilleur» (Philippiens 1:23) ; «absents du corps... présents avec le Seigneur» (2 Corinthiens 5:8). Déjà au brigand repentant sur la croix, Jésus dit : «Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis» (Luc 23:43). Étienne, le premier martyr chrétien a vu le ciel ouvert, la gloire de Dieu et Jésus à la droite de Dieu (Actes 7). L'apôtre Paul a été enlevé jusqu'au troisième ciel et y a entendu des paroles merveilleuses que le langage humain n'est pas capable d'exprimer (2 Corinthiens 12). Le troisième ciel nous parle de la demeure de Dieu, de Dieu révélé dans sa plénitude, par le christianisme, comme Père, Fils et Saint Esprit. Dans le premier ciel, nous pouvons voir le ciel créé, le ciel des astres ; dans le deuxième ciel, les lieux célestes, le monde invisible où sont les anges.

L'au-delà est donc caractérisé par deux endroits bien différents que la Parole de Dieu appelle : le paradis, le ciel, la maison du Père, ou : les ténèbres de dehors, un lieu de tourments, la seconde mort.

1 *La mort*

Le corps retourne à la poussière et «l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné» (Ecclésiaste 12:7).

La mort ne règle rien. De nombreuses personnes cherchent à se persuader que tous leurs problèmes prendront fin lorsqu'elles mourront, mais la mort ne règle pas la question du péché, et elle ne met pas non plus fin à la misère du pécheur. Elle met un terme à l'orgueil et aux prétentions de l'homme.

C'est donc sur la terre que l'homme est responsable de se mettre en règle avec Dieu. S'imaginer qu'il aura encore une possibilité de le faire après la mort est une illusion du diable. Au moment où l'homme expire, son sort est définitivement fixé.

2 Le salut, la vie éternelle

Il n'y a pas de remède contre la mort, mais le Dieu d'amour, le Dieu vivant et vrai, offre à tous, sans exception, un moyen de salut : Jésus Christ. «Il n'y a de salut en aucun autre, car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel... par lequel il nous faille être sauvés» (Actes 4:12). Seul Celui contre lequel nous avons péché peut nous délivrer du fardeau et du châtement de notre péché. Seule la mort de Jésus Christ sur la croix pouvait payer la dette écrasante du péché et nous acquérir le pardon divin.

Aucune souffrance, aucune pénitence, aucun pèlerinage ne peut effacer un seul péché. «Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché» (1 Jean 1:7).

Le salut, la vie éternelle est un don du Dieu d'amour ; il ne s'acquiert ni par l'argent, ni par des oeuvres méritoires, mais par la repentance et la foi au Seigneur Jésus. Il est donc à la portée de tous. Pour celui qui a confessé ses péchés et mis sa confiance dans le Seigneur Jésus, la mort, vaincue par Jésus Christ qui est devenu son Sauveur, n'est plus qu'une servante qui l'introduit dans la présence de Jésus où il attend en paix la résurrection. Celle-ci aura lieu quand Jésus reviendra. Les bienheureux rachetés, revêtus d'un corps glorieux, seront alors pour toujours avec le Seigneur.

3 Nous supplions pour Christ : Soyez réconciliés avec Dieu !

Dans l'Au-delà, le monde avec tous ses intérêts, son agitation et ses illusions aura passé. Pour celui qui ne connaît pas Jésus comme son Sauveur personnel, la mort, c'est l'attente de la résurrection et du jugement éternel. Selon Apocalypse 21:8, tous les pécheurs qui ne se seront pas repentis auront leur part «dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort». «Là seront les pleurs et les grincements de dents» (Matthieu 24:51).

Jésus Christ désire vous sauver. «Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu» (Luc 19:10). Et le bon Berger dit de ses brebis : «Je suis venu afin qu'elles aient la vie, et qu'elles l'aient en abondance» (Jean 10:10). «Le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de pardonner les péchés» (Marc 2:10).

«Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé» (Actes 16:30, 31).

Pour toujours avec toi dans la maison du Père,

Jésus Christ, mon Sauveur, qui t'es livré pour moi !

Avec toi, Dieu de paix, d'amour et de lumière ;

L'Au-delà près de toi,

Quel repos pour la foi !

LES COLLECTES

ME 1905 p. 73

Au commencement du livre des Actes, sitôt après la descente du Saint-Esprit, nous trouvons que les premiers frères, dans la fraîcheur de la nouvelle vie, unis par le Saint-Esprit, ayant un même objet et une même espérance, étaient poussés, dans ce premier élan d'amour, à avoir tout en commun. Il leur eût été insupportable de penser qu'il pût y avoir au milieu d'eux quelqu'un qui manquât du nécessaire. Ce besoin d'avoir tout en commun était un fruit du premier élan de l'amour, et non l'obéissance à une prescription particulière du Seigneur. Mais toutefois, cette communauté de biens n'était pas le communisme; la réponse de Pierre à Ananias et à Sapphira (Actes 5), en est la preuve, il dit: «Si elle (ta possession) fût demeurée non vendue, ne te demeurait-elle pas? Et vendue, n'était-elle pas en ton pouvoir?» En effet nous trouvons que les choses étaient organisées, les apôtres étant dépositaires des dons reçus, et il y avait une distribution selon les besoins. Voici ce que nous lisons: «Et tous les croyants étaient en un même lieu, et ils avaient toutes choses communes: et ils vendaient leurs possessions et leurs biens, et les distribuaient à tous, selon que quelqu'un pouvait en avoir besoin» (Actes 2:44-45). Et encore: «Et la multitude de ceux qui avaient cru était un cœur et une âme; et nul ne disait d'aucune des choses qu'il possédait, qu'elle fût à lui; mais toutes choses étaient communes entre eux, car il n'y avait parmi eux aucune personne nécessiteuse; car tous ceux qui possédaient des champs ou des maisons, les vendaient, et apportaient le prix des choses vendues, et le mettaient aux pieds des apôtres, et il était distribué à chacun, selon que l'un ou l'autre pouvait en avoir besoin» (Actes 4:32 et suivants).

Nous voyons donc que, dans l'élan de leur amour fraternel, les premiers frères ne voulaient pas qu'il y eût parmi eux aucune personne nécessiteuse, et qu'il y avait largement de quoi distribuer à tous, selon que quelqu'un pouvait en avoir besoin. Les saints entre eux ne doivent pas supporter que quelqu'un des leurs soit exposé à manquer de pain. Subvenir aux nécessités des saints, est au nombre des exhortations de l'apôtre, au chapitre 12 de l'épître aux Romains.

Nous trouvons dans le courant du livre des Actes, et dans les épîtres, que les assemblées d'un pays collectaient, cas échéant, pour subvenir aux besoins des saints d'un autre pays (Actes 11:27-30, Romains 15:26-28; 1 Corinthiens 16:1-5; 2 Corinthiens 8 à 9). En tout cela, il y a des instructions pour nous. Mais nous trouvons aussi d'autres enseignements dans la Parole, lesquels jettent de la lumière sur la place qu'occupe la collecte dans le culte, et sur la manière dont elle doit s'effectuer dans les assemblées de Dieu, nous entendons la collecte ordinaire de chaque dimanche dans une assemblée locale.

Un passage important à cet égard, c'est Hébreux 13:15-16. À partir du verset 10 de ce chapitre, le culte chrétien est mis en contraste avec le culte juif. L'autel divin appartient maintenant aux chrétiens. Christ a souffert hors de l'enceinte du judaïsme. Sa mort introduit dans le sanctuaire céleste, et en même temps elle conduit hors de tout système religieux s'adaptant à l'homme dans la chair. De sorte que les chrétiens, entrant dans le sanctuaire selon la valeur du sang de Christ, et devant se trouver hors du camp vers Jésus en portant son opprobre, n'ayant pas de cité permanente sur la terre, rendent ainsi leur culte à Dieu par Jésus, et au lieu d'offrir des sacrifices judaïques, ils offrent des sacrifices de louanges. Des sacrifices spirituels, dit Pierre, agréables à Dieu par Jésus-Christ (1 Pierre 2:5). Mais ensuite un sacrifice d'un autre genre se lie à ceux-là, c'est de faire part de nos biens. Ainsi, au verset 15 d'Hébreux 13, nous avons l'offrande de la louange, et au 16, l'offrande de nos biens. Ces deux genres d'offrandes se trouvent ici liés ensemble, et du second il est expressément dit que Dieu prend plaisir à de tels sacrifices. Nous savons aussi combien il prend plaisir à la louange.

Le chapitre 26 du Deutéronome donne beaucoup de lumière, comme détails, sur ces deux genres d'offrandes, car les versets 1-11 se rapportent au verset 15 d'Hébreux 13, et les versets 12-15, correspondent au verset 16 du même chapitre. Ces onze premiers versets de Deutéronome 26, sont un type frappant du culte chrétien. L'Israélite, une fois arrivé à la bénédiction que l'Éternel lui avait préparée, devait prendre des prémices des fruits de ce bon pays que Dieu lui avait donné. Il devait les mettre dans une corbeille, et aller au lieu que l'Éternel avait choisi pour y faire habiter son nom. Là, le sacrificeur présentait cette corbeille à l'Éternel. Puis l'Israélite déclarait

son origine primitive, l'esclavage où il était en Égypte, et la manière dont l'Éternel l'en avait délivré pour l'amener dans ce bon pays ruisselant de lait et de miel. Ensuite il se prosternait devant l'Éternel et se réjouissait de tout le bien qu'il avait reçu de Dieu. Voilà bien un ensemble de choses, figure de notre culte. Car nous aussi nous reconnaissons que Dieu nous a amenés à la bénédiction, et nous Lui apportons, en actions de grâces, ce que nous avons reçu de Lui. Nous venons où le Seigneur se trouve, c'est-à-dire où l'on est rassemblé en son nom. Nous reconnaissons notre origine comme enfants d'Adam, et l'esclavage dans lequel nous étions par le péché, ainsi que la manière dont Dieu a opéré, en Christ pour nous délivrer et nous amener à Lui; nous nous prosternons devant notre Dieu et nous nous réjouissons en Lui. Voilà bien le sacrifice de louange, le fruit des lèvres qui confessent son nom.

Mais les versets 12-15 de ce même chapitre du Deutéronome prescrivaient aussi à l'Israélite qu'en achevant de lever la dîme de sa récolte la troisième année (où, paraît-il, il devait faire part de cette dîme à ceux qui l'entouraient dans le lieu de son habitation), il devait en faire part à quatre classes de personnes; au lévite, à l'étranger, à l'orphelin, et à la veuve. Puis il déclarait à l'Éternel qu'en cela il avait fait selon son commandement, et n'avait pas retenu ces choses pour lui. C'est avec ce sentiment qu'il pouvait implorer la bénédiction de l'Éternel, sur Israël et sur le pays.

Dans les 11 premiers versets, il est ordonné d'offrir à l'Éternel les prémices des fruits de la terre, et dans les versets 12-15, il fallait offrir la dîme de ces mêmes fruits à ceux qui en avaient besoin: au Lévite, à l'étranger, à l'orphelin, et à la veuve, pour que ceux-ci fussent rassasiés. Voilà bien l'offrande d'Hébreux 13:16. Ainsi, comme les versets 1-11 de Deutéronome 26, et les versets 12-15 de ce même chapitre se lient ensemble, il en est de même des versets 15-16 du chapitre 13 aux Hébreux.

La considération des principes qui ressortent de ces passages fait comprendre que la collecte habituelle de l'assemblée se lie au culte. Si la collecte se lie au culte, elle est l'affaire de l'assemblée, le privilège de ceux qui rompent le pain, et non des assistants. Ceux qui offrent le sacrifice de louanges, offrent ensuite celui de la bienfaisance. La collecte de l'assemblée est donc le privilège de tous ceux qui adorent en entourant la Table du Seigneur, et non pas seulement de ceux qui sont à l'aise parmi eux. Lorsqu'on a compris que la collecte se lie au culte, il devient impossible d'offrir le sacrifice de louanges sans celui de la bienfaisance. Ce privilège est celui du pauvre comme du riche. Il ne s'agit pas de la quantité de ce que l'on donne, mais du fait. Quant à la quantité, c'est le Seigneur qui l'apprécie, ainsi qu'il nous le montre en Marc 12:41-44, et Luc 21:1-4. Le Seigneur regardait comment on mettait au trésor, et il loue une pauvre veuve qui donnait tout ce qu'elle avait pour vivre. Les saints qui sont dans le cas d'être secourus par le produit des collectes, pourraient penser que par cela même, ils sont dispensés du privilège d'y participer. Mais en cela encore, la Parole nous donne un enseignement. Au chapitre 18 du livre des Nombres, verset 20 et suivants, l'Éternel dit à Aaron: «Tu n'auras pas d'héritage dans leur pays, et il n'y aura pas de part pour toi au milieu d'eux; je suis ta part et ton héritage au milieu des fils d'Israël. Et voici, j'ai donné pour héritage aux fils de Lévi toutes les dîmes en Israël». Les dîmes étaient donc une offrande à l'Éternel par les fils d'Israël, mais de par l'Éternel elles étaient aux Lévites. Ceux-ci les recevaient au lieu de pouvoir les offrir. Mais écoutons ce que l'Éternel dit à Moïse, verset 25 et suivants: «Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Tu parleras aussi aux lévites, et tu leurs diras: Quand vous prendrez des fils d'Israël la dîme que je vous ai donnée de leur part pour votre héritage, vous en offrirez une offrande élevée à l'Éternel, la dîme de la dîme. Et votre offrande élevée vous sera comptée comme le froment pris de l'aire, et comme l'abondance du moût pris de la cuve. Ainsi vous aussi, vous offrirez une offrande élevée à l'Éternel, de toutes vos dîmes que vous prendrez de la part des fils d'Israël».

— Voilà un principe et un exemple précieux pour l'encouragement des saints qui sont dans l'obligation d'être secourus. Ce qu'ils reçoivent du Seigneur par leurs frères est à eux une fois entre leurs mains, et de cela ils offrent eux-mêmes au Seigneur en participant à la collecte, et sont agréés du Seigneur.

Puisque la collecte de l'assemblée se lie au culte, elle devrait, nous semble-t-il, suivre la célébration de la cène, plutôt que d'être renvoyée à la sortie de la réunion, lorsqu'on n'est plus réuni, et qu'on ne se trouve plus ensemble de la même manière sous le regard de Celui qui dit qu'il prend plaisir à de tels sacrifices. La cène étant la base du culte, il conviendrait que la collecte, se liant au culte, lui succédât. Mais il faut que la chose soit bien comprise, qu'elle ne soit pas une simple habitude ou une imitation, mais une affaire d'intelligence spirituelle. Quand la chose est bien comprise, et qu'un frère se lève pour rendre grâces au nom de l'assemblée, avant de procéder à la collecte, bénissant Dieu de ce qu'il nous accorde le privilège d'ajouter à l'offrande de la louange, celle de la bienfaisance, on éprouve une bénédiction réelle en la présence du Seigneur. Et c'est un fait que l'adoration dispose le cœur à la bienfaisance.

La collecte se recueille après la cène dans bon nombre de nos assemblées. Cela oblige à passer une boîte ou un sac dans les bancs où la cène est distribuée, et ainsi se réalise le fait que la collecte est recueillie par l'assemblée comme telle, en dehors des assistants. Enfin, souvenons-nous que lorsque nous agissons en quelque chose dans l'obéissance à des principes scripturaires — lors même que cela dérangerait nos habitudes — cette obéissance est agréable au Seigneur.

La dîme par Auteur Inconnu.

Tiré des éditions « Publications évangéliques, 04 BP 700, Cotonou, Bénin et adapté par Bibliquest.
Le mot « dîme » désigne une offrande matérielle de 10% (dix pour cent) du revenu ou biens acquis.

Table des matières

- 1 Introduction
 - 1.1 Christianisme et Saint Esprit
 - 1.2 Offrandes matérielles. Exemples de dîme
 - 1.2.1 Ancien Testament
 - 1.2.2 Nouveau Testament
- 2 Attitude du chrétien vis-à-vis des choses matérielles et de la dîme
 - 2.1 Dieu prend plaisir à de tels sacrifices
 - 2.2 Part des biens du chrétien consacrés à la bienfaisance, comme offrande à Dieu
 - 2.2.1 De bon gré
 - 2.2.2 Libéralement
 - 2.2.3 Désintéressement. Pour la gloire de Christ. Par amour
 - 2.2.4 Le taux ou montant n'est pas déterminé. On ne doit pas exiger la dîme
- 3 Comment faire s'il n'y a pas de règle
 - 3.1 L'état du cœur révélé par ce qu'on donne
 - 3.2 Danger du légalisme
 - 3.3 Exercices de cœur à désirer

1 Introduction

1.1 Christianisme et Saint Esprit

« Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? » (1Cor. 2 : 16). L'Esprit de Dieu demeure donc dans le chrétien. Cette présence le distingue des croyants de toutes les autres périodes de l'histoire de l'humanité que, dans le langage chrétien, on appelle aussi dispensations, celles de l'Ancien Testament notamment. Si l'Esprit Saint est libre d'agir dans le chrétien, il lui donne la force d'accomplir la volonté de Dieu de tout son cœur, sans avoir besoin de la pression d'un commandement pour le contraindre à s'y soumettre. Cependant, nous l'avons constaté dans plusieurs domaines, beaucoup de chrétiens se placent sous l'obligation d'obéir à des commandements légaux, qu'ils soient d'origine judaïque ou dictés par la superstition. Prenons le cas de la dîme et parcourons à ce propos l'Ancien puis le Nouveau Testament.

1.2 Offrandes matérielles. Exemples de dîme

1.2.1 Ancien Testament

La Parole toute entière nous enseigne que, si Dieu nous dispense tout bien (Jac. 1:17), nous devons lui manifester la reconnaissance de notre cœur, mais aussi la concrétiser par des offrandes matérielles : « Honore l'Éternel de tes biens et des prémices de tout ton revenu » (Prov. 3:9).

En Genèse 14:20 Abraham donne la dîme du butin à Melchisédec qui est une image du Seigneur Jésus, roi de justice et roi de paix (Héb. 7 : 1-2). Il exprime ainsi qu'il reconnaît la grandeur de la personne de Melchisédec. Plus tard, Jacob conclut un marché avec Dieu (Gen. 28:20-22) s'engageant à lui donner la dîme de tout ce qu'il recevra, en signe de gratitude.

Et sous la Loi, quelle obligation incombe entre autres, au peuple juif ? Il lui est ordonné de payer la dîme de tout son revenu (Lév. 27:30, 32) : « Toute dîme de la terre ... est à l'Éternel : c'est une chose sainte ». Par conséquent, négliger dès lors de donner la dîme de son revenu était une transgression de la loi, un mépris des droits de Dieu qui entraînait la malédiction. En quoi te frustrons-nous ? s'écrie le peuple avec insolence en s'adressant à Dieu qui répond : Dans les dîmes et les offrandes élevées. Vous êtes chargés de malédiction et vous me frustrez toujours, vous, la nation tout entière (Mal. 3:8). Bien que donner la dîme ne fût pas un acte méritoire, mais une simple obéissance à la volonté expresse de Dieu, il s'y attachait une grande bénédiction, qui était avant tout matérielle conformément aux voies de Dieu envers son peuple Israël.

« Apportez toutes les dîmes à la maison du trésor... éprouvez-moi par ce moyen, dit l'Éternel des armées, si je ne vous ouvre pas les écluses des cieux, et ne verse pas sur vous la bénédiction... Et toutes les nations vous diront bienheureux, car vous serez un pays de délices... » (Mal. 3:9-12 ; voir aussi Prov. 3:9-10).

1.2.2 Nouveau Testament

Quel enseignement le Nouveau Testament donne-t-il au chrétien ? Il nous enseigne que, sous l'ancienne alliance, la Loi avait l'ombre des biens à venir et non leur réalité céleste et spirituelle (Héb. 8:5 ; 10:1). Quand Christ paraît, médiateur d'une meilleure alliance établie sur de meilleures promesses, l'ancienne alliance disparaît (Héb. 8:6, 13). Il est, lui, la bénédiction de Dieu, il est, lui, notre richesse.

S'il est vrai que Dieu nous confie parfois des richesses matérielles, n'oublions jamais qu'elles sont un don de sa part non pas pour satisfaire notre égoïsme et notre folie des grandeurs à nous qui ne méritons rien mais pour les mettre au service de nos amis, en définitive Dieu lui-même. Notons qu'elles sont appelées : « richesses injustes », en opposition avec les vraies richesses qui sont d'ordre spirituel ; « ce qui est à autrui », à Dieu, en opposition avec « ce qui est vôtre » (Luc 16:9-12). Nous ne sommes pourtant pas sans bénédiction de sa part : Éphésiens 1:3 nous dit que « nous sommes bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ ». Les vraies bénédictions qui sont la part spécifique du chrétien sont donc spirituelles et célestes, et non matérielles.

Notre séjour sur la terre est provisoire, tandis que les Juifs étaient destinés à posséder le pays, mais néanmoins, il est bien évident que nous avons besoin de biens matériels dont le Seigneur peut dire : « Votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses ; mais cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par-dessus » (Matt. 6:33).

Venu parmi les Juifs, le Seigneur s'est placé sous la loi et l'a pleinement accomplie. Il enseignait à payer la dîme tout en insistant sur des choses plus importantes telles que l'amour de Dieu, la miséricorde, le jugement et la fidélité (Matt. 23:23 et Luc 11:42). Mais il s'adressait à des Juifs, car à ce moment l'Église n'était pas encore née. En Matthieu 16:18, il a révélé à Pierre cette glorieuse vérité : « Je bâtirai mon assemblée ». De fait, l'Église prendra naissance lors de la venue du Saint Esprit (Actes 2).

Après sa résurrection, le Seigneur dira à Marie de Magdala : « Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père ; mais va vers mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu » (Jean 20:17), lui signifiant par-là que les siens sont désormais introduits dans une nouvelle relation : de Juifs qu'ils étaient jusque là, ils deviennent chrétiens, unis

à un Christ céleste qui n'a plus rien à faire avec la loi. Plus tard, l'apôtre Paul écrira aux Galates qui étaient en danger de revenir à la Loi : « Christ nous a placés dans la liberté en nous affranchissant ; tenez-vous donc fermes, et ne soyez pas de nouveau retenus sous un joug de servitude » (Gal.5:1). Nous sommes donc affranchis du joug de servitude de la Loi.

2 Attitude du chrétien vis-à-vis des choses matérielles et de la dîme

2.1 Dieu prend plaisir à de tels sacrifices

« Offrons donc, par lui, sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom. Mais n'oubliez pas la bienfaisance, et de faire part de vos biens, car Dieu prend plaisir à de tels sacrifices » (Hébr. 13:15-16). Si le chrétien est appelé à offrir sans cesse, par Jésus, des sacrifices spirituels, à Dieu, il ne doit pas pour autant oublier la bienfaisance ni de faire part de ses biens matériels, car Dieu lui-même prend plaisir à de tels sacrifices.

Le croyant qui voudrait employer pour lui-même seulement ce qu'il possède désobéirait assurément à la Parole de Dieu et priverait Dieu du plaisir que lui procure un esprit libéral. Dieu est frustré, tout comme au jour de Malachie, si nous ne prenons pas à cœur de l'honorer dans l'emploi de nos biens matériels. Par conséquent, il ne s'agit pas que nous fassions fi des choses matérielles, ni que nous nous contentions de nous en servir égoïstement.

2.2 Part des biens du chrétien consacrés à la bienfaisance, comme offrande à Dieu

2.2.1 De bon gré

« Que chacun fasse selon qu'il se l'est proposé dans son cœur, non à regret, ou par contrainte, car Dieu aime celui qui donne joyeusement » (2 Cor. 9:7). Nous devons nous placer devant Dieu : pas de contrainte extérieure quelle qu'elle soit, ni de loi établie pour déterminer le montant de notre offrande. C'est une affaire de cœur, d'un cœur joyeux de donner, uniquement.

Selon 1 Corinthiens 16: 1-2, l'offrande est collectée lorsque l'Église est réunie chaque dimanche, chacun ayant mis « à part chez lui, accumulant selon qu'il aura prospéré ». Cela n'exclut pas d'autres formes de libéralité et de dévouement à l'égard de tous les hommes, ainsi que l'apôtre Paul y exhorte les croyants de Galatie : « Comme nous en avons l'occasion, faisons du bien à tous, mais surtout à ceux de la maison de la foi » (Gal. 6 : 10).

2.2.2 Libéralement

« Celui qui sème chichement moissonnera aussi chichement, et celui qui sème libéralement moissonnera aussi libéralement » (2 Cor. 9 : 6).

Dans le Nouveau comme dans l'Ancien Testament une bénédiction s'attache à la libéralité. Il n'est précisé nulle part qu'elle soit matérielle. Les richesses matérielles confiées au chrétien peuvent lui apporter des bénédictions spirituelles ; il les place à 'la banque du ciel' comme nous y invite le Seigneur lui-même : « Amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni la teigne ni la rouille ne gâtent et où les voleurs ne percent ni ne dérobent ; car là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur » (Matt. 6:20-21).

2.2.3 Désintéressement. Pour la gloire de Christ. Par amour

Jacob dit à l'homme mystérieux qui luttait avec lui au gué du Jabbok : « Je ne te laisserai point aller sans que tu m'aies béni » (Gen. 32:26). Il désirait la bénédiction divine, prouvant ainsi qu'il appréciait ce qui venait de Dieu. Dans un sens, nous pouvons bien l'imiter, mais, quand il s'agit de faire part de nos biens, donnons sans rien espérer recevoir en retour. David pouvait bénir l'Éternel : « Tout vient de toi ; et ce qui vient de ta main, nous te le donnons » (1 Chron. 29:14). Un tel état d'esprit ne laisse aucune place aux mérites de l'homme et à toute forme d'action intéressée.

Matthieu 6, le Seigneur mentionne à plusieurs reprises les hypocrites auxquels il commence par reprocher de faire leurs aumônes « devant les hommes, pour être vus par eux... dans les synagogues et dans les rues » ; ils sonnaient la trompette devant eux « pour être glorifiés par les hommes ». Ils recherchaient leur propre gloire et non celle de Dieu.

Les récompenses qui sont promises au chrétien ne doivent pas être le mobile de ses actions. Elles l'encouragent et lui montrent que le Seigneur « n'est pas injuste pour oublier son œuvre d'amour » (Héb. 6:10). Notre seul but doit être Christ, sa gloire et non notre satisfaction ni l'attente d'une récompense. Un chrétien spirituel sera occupé de Christ et se réjouira de l'honorer en s'effaçant lui-même alors qu'un chrétien charnel cherchera toujours à se faire valoir devant les hommes, même dans son dévouement et son humilité.

L'histoire de la pauvre veuve qui a jeté deux pites au trésor du temple y mettant « de son indigence, tout ce qu'elle avait, toute sa subsistance » (Marc 12:41-44), indique combien le Seigneur apprécie nos dons, non par rapport à leur montant, mais par rapport au mobile qui nous conduit à les faire. Nous comprenons que le seul mobile qu'il apprécie est un véritable amour pour lui, un amour qui « ne cherche pas son propre intérêt » (1 Cor. 13:5).

2.2.4 Le taux ou montant n'est pas déterminé. On ne doit pas exiger la dîme

« Dieu est puissant pour faire abonder toute grâce envers vous, afin qu'ayant toujours en toutes choses tout ce qui suffit, vous abondiez pour toute bonne œuvre... » (2 Cor. 9:8), et nous pouvons compter sur lui pour incliner les cœurs à la libéralité. Nul besoin donc d'imposer le montant que chacun est appelé à consacrer à la bienfaisance.

Actes 15:29 donne une liste courte et précise de ce qui est demandé au chrétien. La dîme n'y figure pas plus qu'ailleurs dans le Nouveau Testament.

De nos jours, bien des conducteurs chrétiens pensent devoir exiger la dîme de la part de leurs ouailles comme sous la loi juive, pour deux raisons essentiellement :

- Ils ne voient pas clairement la différence entre la période de la Loi, donnée par Moïse, et celle de la grâce, venue par Jésus-Christ. Cette distinction est pourtant capitale. Les épîtres aux Galates et aux Hébreux ainsi qu'Actes 15 sont des textes fondamentaux à cet égard.
- Ils cherchent une satisfaction charnelle dans le légalisme (voir plus loin sur ce sujet). On pose alors la question : puis-je faire ceci ? dois-je faire cela ? au lieu de demander : qu'est-ce qui plaît au Seigneur ? On veut connaître son devoir pour que, celui-ci une fois accompli, on puisse lever la tête et dire : « Je suis un bon chrétien ». Sans compter que peut alors germer dans le cœur d'humbles rachetés du Seigneur un sentiment de culpabilité de ne pas être obéissants et fidèles à la Parole de Dieu. Par une fausse application de textes bibliques, on arrive donc à troubler profondément de bien-aimés enfants de Dieu et à leur faire perdre leur liberté et leur joie dans le Seigneur.

3 Comment faire s'il n'y a pas de règle

3.1 L'état du cœur révélé par ce qu'on donne

Il y a donc liberté, et par là même l'état du cœur est manifesté : si je donne peu de mes grandes richesses, je révèle mon égoïsme aux yeux de Dieu qui voit tout ; si, en revanche, je fais part de mes biens de tout mon cœur et sans ostentation comme les hypocrites que le Seigneur fustige au début de Matthieu 6, je montre mon amour pour lui et les siens.

La bienfaisance doit être un exercice permanent ; je ne peux jamais dire que j'ai assez donné et je dois sans cesse demander au Seigneur quelle est sa volonté dans chaque cas que je rencontre. Ainsi, je suis gardé d'être content de moi-même et je suis maintenu dans la dépendance du Seigneur.

3.2 Danger du légalisme

Le légalisme est une chose extrêmement trompeuse ; et, ce qui le rend si dangereux, c'est qu'il a une très belle apparence de dévotion et de piété aux yeux des hommes. En réalité, il éloigne le cœur de Christ et donne de la nourriture au pauvre « moi ». De plus, ne pensons pas qu'une vraie sainteté puisse se développer sur un terrain légal. Ce n'est que là où la pensée de Dieu est comprise et réalisée, qu'il y aura un joyeux accroissement de l'homme intérieur, une transformation en l'image de Celui que nous pouvons contempler à face découverte à la droite de Dieu. Si, avec le secours du Saint Esprit, on en saisit toute la plénitude, la grâce opérera toujours le bien selon Dieu et une séparation du mal beaucoup plus réelle et complète que ne saurait le produire un esprit légal aussi scrupuleux soit-il.

3.3 Exercices de cœur à désirer

Luc 14:33 nous enseigne que nous avons à renoncer à nous-mêmes et à tout ce que nous avons, pour être de vrais disciples du Seigneur.

1 Timothée 6:17 nous montre que même si nous agissons dans cet esprit de gestionnaire pour Dieu, de tout ce qu'il nous confie, il n'en reste pas moins que Dieu veut que nous ayons notre part, que nous jouissions des choses qu'il nous confie. Nous en jouirons alors sans y mettre notre cœur en réalisant qu'il est plus heureux de donner que de recevoir (Actes 20:35).

En réalité, selon le Nouveau Testament, ce n'est pas la dîme (dix pour cent), mais la totalité (cent pour cent) de nos biens et de nos revenus qui appartiennent à Dieu (Luc 5:11 ; 21:4). Nous devons même lui offrir nos corps en sacrifice vivant (Rom. 12:1). Il nous faut donc lui demander ce qu'il convient de faire de tout ce qu'il nous confie par grâce, que ce soit nos biens matériels ou notre habileté manuelle ou encore nos facultés intellectuelles.

« Les disciples, chacun selon ses ressources, déterminèrent d'envoyer quelque chose pour le service des frères qui demeuraient en Judée » (Act. 11:29).